

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7X

Récits et Poésie

Récits

<i>DANS L'ORIENT LOINTAIN Récits de l'Empire du Milieu par Willis A. F. et G. C.</i>	<i>page 001</i>
<i>La vie d'Albert Winterhoff compilation de Andreas Steinmeister.</i>	<i>Page 025</i>
<i>Histoire des martyrs de Lyon – France Années 111-113</i>	<i>page 044</i>
<i>Au Désert par D. ALCOCK</i>	<i>page 048</i>
<i>QUELQUES LETTRES DE JOËL DELARBRE TOMBÉ SUR LE FRONT LE 9 JUIN 1915</i>	<i>page 086</i>

Poésie

<i>POÉSIES par André Gibert</i>	<i>page 110</i>
<i>POÉSIES par Henri Rossier</i>	<i>page 125</i>
<i>LE COLPORTEUR VAUDOIS par Guillaume de Félice</i>	<i>page 158</i>
<i>L'antique Histoire du Salut et du Parfait Rédempteur par Adrien Ladrierre</i>	<i>page 158</i>
<i>Tiens ferme par Auteur Inconnu</i>	<i>page 160</i>
<i>Poésies par Ladrierre famille</i>	<i>page 161</i>

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

DANS L'ORIENT LOINTAIN Récits de l'Empire du Milieu par Willis A. F. et G. C.1^o édition en français : 1934**Table des matières**

- 1 Introduction
- 2 Quelques histoires de petit chinois
 - 2.1 « Heureuse » ou Sauvée de la mort
 - 2.2 Don du ciel
 - 2.3 « ING », ou Rachetée
 - 2.4 « AH SLOU », ou Le prix de la Rançon
 - 2.5 Le Bébé et son Libérateur
 - 2.6 « AH GUN » ou « Presque »
 - 2.7 « KUM TAÏ » ou les habitants des bateaux, en Chine
 - 2.8 Précieux Joyau
- 3 Histoires diverses
 - 3.1 La fidèle Grand-mère
 - 3.2 La victoire du Petit Wong
 - 3.3 Un jeune chinois à l'étranger
 - 3.4 La prédication d'un jeune garçon
 - 3.5 Le Bijou du mandarin
 - 3.6 Une histoire vraie où il est question d'un tigre
 - 3.7 Jonas
 - 3.8 Encore Jonas
 - 3.9 Le diseur de bonne aventure
 - 3.10 Jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé
- 4 Quelques histoires de brigands
 - 4.1 Une forte tour
 - 4.2 Rachetés à la dernière heure
 - 4.3 Comment Leang Choi Fung se comporta avec les brigands
 - 4.4 Les pirates et le lit
 - 4.5 Aimez vos ennemis
 - 4.6 Parmi les voleurs
 - 4.7 Sauvés des brigands
- 5 Les caractères chinois
 - 5.1 L'écriture chinoise
 - 5.2 Le péché
 - 5.3 Punition
 - 5.4 Justice
 - 5.5 « Tous »
 - 5.6 « Croire »
 - 5.7 « Venez »
 - 5.8 « Dieu pour nous »
 - 5.9 « Heureux »

1 Introduction

Les histoires réunies dans ce petit livre ont été écrites par un missionnaire et par les membres de sa famille et traitent de choses qu'ils ont vues et entendues.

Leur premier but est de présenter Christ, et le salut par Lui ; mais les histoires et les illustrations offrent aussi un tableau fidèle de la vie dans certaines parties de la Chine. Et l'ardent désir et la prière des auteurs de cet ouvrage est qu'il soit un moyen, non seulement d'amener des pécheurs au Sauveur, mais encore d'engager quelques enfants de Dieu, jeunes et vieux, à « lever leurs yeux et à regarder les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson ». Et le Seigneur ajoute : « Celui qui moissonne reçoit un salaire et assemble du fruit en vie éternelle ». Qu'avez-vous fait jusqu'ici pour le Maître qui vous a racheté ?

2 Quelques histoires de petit chinois**2.1 « Heureuse » ou Sauvée de la mort**

J'ai pensé que j'aimerais raconter aux enfants d'Europe quelque chose de nos petits amis qui habitent ce grand et lointain pays qu'on appelle la Chine.

En réalité, ces petits Chinois ne sont pas tellement différents de vous, et Je suis sûr que vous les aimeriez beaucoup si seulement vous pouviez les connaître. Mais comme vous ne pouvez pas venir les voir ici, je vais essayer de vous en présenter quelques-uns, en vous racontant des histoires à leur sujet.

Tout d'abord je veux vous dire une ou deux des raisons pour lesquelles je désire vous parler d'eux. La première est que je sais que quelques-uns d'entre vous connaissez le Seigneur Jésus pour vous-mêmes ; vous l'aimez et vous le priez ; et je voudrais que dans vos prières vous vous souveniez des petits enfants jaunes et que vous priiez aussi pour eux. Rappelez-vous qu'ils ont des âmes précieuses tout comme vous et qu'ils ont besoin d'un Sauveur aussi bien que vous ; mais rappelez-vous aussi que beaucoup, beaucoup d'entre eux n'ont jamais entendu parler de ce Sauveur, et que, parmi ceux qui ont entendu Son nom, bien peu Le connaissent réellement.

Mais il y a une autre raison pour laquelle je désire vous parler des enfants chinois, c'est parce que je crains que plusieurs de mes petits lecteurs n'aient pas encore accepté le Seigneur Jésus comme leur Sauveur, quoiqu'ils aient entendu parler de Lui depuis si longtemps, et j'espère qu'en s'intéressant à l'histoire de nos petits Chinois ils comprendront mieux comment on peut venir au Sauveur et recevoir Son grand salut.

Il y a tant d'enfants dont j'aimerais vous parler que je sais à peine par où commencer, mais je pense que notre petite « Heureuse » a les premiers droits à venir vous faire visite ; ainsi vous allez écouter son histoire et tâcher de la voir en imagination.

Il y a trois ans, une vieille femme apporta à notre porte un drôle de petit paquet enveloppé dans une paire de pantalons usés et nous pria de le prendre — non pas de prendre les pantalons, elle voulait les remporter, mais ce qu'ils entouraient, et que pensez-vous que c'était ? Un bébé chinois, une petite fille dont ses parents voulaient se débarrasser ! La vieille femme ne désirait pas sa mort, c'était un si joli bébé ! Ainsi elle l'avait apporté chez nous pour voir si nous consentirions à le garder. Nous l'avons donc prise, et maintenant ce drôle de petit paquet est devenu une chère petite fille de trois ans.

Je voudrais que vous puissiez voir notre petite « Heureuse » dans ses vêtements chinois en coton bleu foncé, longs pantalons et petite veste courte, avec ses pieds nus dans des souliers de bois. Elle a des yeux noirs brillants à l'expression joyeuse, d'abondants cheveux noirs assez courts, une petite figure brune toute ronde avec un drôle de petit nez aplati, et tous ses compatriotes l'admirent beaucoup. Pour nous, elle est un vrai rayon de soleil. En ce moment il fait un froid de « six vêtements », comme on dit ici, et elle est si bien enveloppée qu'elle paraît aussi large que haute.

De combien peu elle a échappé à la mort ! Il y a tant, tant de fillettes qui périssent dans ce pays ! Dans une maison qui est à quelques pas de la nôtre, les parents ont noyé deux petites jumelles parce qu'ils n'en voulaient pas ! Mais cette chère petite « Heureuse » a trouvé un sauveur, quelqu'un qui pouvait et voulait la délivrer de la mort. Et savez-vous, chers enfants, que nous qui vivons dans d'autres pays, nous avons besoin d'un Sauveur divin. Il fallait à la petite « Heureuse » un sauveur qui délivrât son corps de la mort, mais nous avons besoin d'un Sauveur qui délivre nos âmes de la seconde mort dans l'étang de feu.

Où rencontrerons-nous un tel Sauveur ? Il est très difficile de trouver un sauveur pour les petites Chinoises, et des milliers d'entre elles périssent chaque année faute d'en avoir un, mais est-il très difficile pour vous et moi de trouver un Sauveur ?

« Ah ! » direz-vous, « non, ce n'est pas difficile, Jésus est notre Sauveur ».

Oui, vous avez raison. Mais laissez-moi vous demander s'il est votre propre Sauveur ? Vous a-t-il sauvé, vous ? Pour « Heureuse », c'était maintenant ou jamais, et pour vous cela peut être aussi maintenant ou jamais. Ô cher enfant, si vous n'avez pas encore trouvé le Sauveur, cherchez-le aujourd'hui, sans attendre davantage, car Lui-même a dit : « Ceux qui me recherchent me trouveront » (Prov. 8:17).

2.2 *Don du ciel*

Lorsque Heureuse avait environ deux ans et demi, on nous a apporté un autre bébé dans l'espoir que nous le prendrions, et c'est ce que nous avons fait naturellement. C'était un pauvre petit être dont personne sur la terre ne voulait ; aussi l'avons-nous appelée « Don du ciel ». Il est doux de penser que le Seigneur Jésus aime ces pauvres petites abandonnées si même leurs parents n'ont point d'affection pour elles. Oui, je suis sûr qu'il aime chacune d'elles exactement de la même manière qu'il nous aime, vous et moi, et lorsque vous entendez parler de ces malheureuses fillettes, il vous faut essayer de les aimer aussi pour l'amour du Seigneur Jésus.

« Don du ciel » est encore un très petit être, et je l'appelle souvent « Deedeeco », ce qui signifie « petite », mais elle est intelligente et robuste quoique au début sa vie ait paru bien fragile. Elle a des yeux noirs et nous regarde curieusement, comme si elle se demandait pourquoi nous sommes différents des autres gens qui l'entourent. D'abord elle avait grand peur de nous ; notre teint clair la surprenait, mais maintenant elle s'est habituée à nous et commence à éprouver de l'attachement pour la personne qui prend soin d'elle. Cependant si vous lui rendez visite et cherchez à la prendre dans vos bras comme vous feriez d'un autre bébé, je crois qu'elle pousserai des cris de terreur jusqu'à ce que quelque Chinoise bienveillante vienne à son secours.

Ces deux petites filles, « Heureuse » et « Don du ciel » vivent avec nous et nous les considérons comme de précieux trésors que nous avons la tâche d'élever pour le Seigneur Jésus. Et maintenant je voudrais vous demander de prier que, si le Seigneur tarde encore, ces petites filles grandissent pour suivre fidèlement le Sauveur et puissent en temps voulu parler à leurs compatriotes d'un meilleur « don du ciel », le Don inexprimable de Dieu.

Combien souvent n'avez-vous pas entendu l'histoire du petit enfant qui vint dans ce monde il y a plus de dix-neuf cents ans, comme l'Envoyé de Dieu. Quelques personnes furent très heureuses de le voir, mais la plupart des gens ne se souciaient pas de lui, et il ne se trouva même pas de place pour Lui et sa mère dans l'hôtellerie. Ils durent demeurer dans une étable. Certains hommes haïssaient ce petit enfant et cherchèrent à le faire mourir, mais Dieu prit soin de Lui et Il grandit pour devenir un homme. C'est une histoire que vous connaissez depuis longtemps. Vous savez bien qu'il s'agit de Jésus, mais ici, en Chine, il y a des millions de personnes qui n'ont jamais entendu ce précieux Nom.

Oui, JÉSUS est le don le plus merveilleux que Dieu pouvait nous faire. N'avez-vous pas souvent entendu cette parole : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ? » Nous pouvons bien nous écrier : « Grâce à Dieu pour son don inexprimable ! » Mais, chers enfants, laissez-moi vous demander si vous avez jamais accepté le don de Dieu ? Cette petite Chinoise était un don du ciel (ou le don de Dieu) pour ma soeur, — non pour vous — mais le Seigneur Jésus est le don de Dieu pour vous, pour vous-même. Que faisons-nous lorsqu'un don nous est offert ? Nous tendons la main pour le prendre et nous disons : « Merci ». Il ne devient nôtre que lorsque nous l'avons accepté. « Don du ciel » n'appartient à ma soeur que lorsque celle-ci l'eut prise dans ses bras pour la garder toujours. Il y a beaucoup de bébés que nous n'avons jamais pu recueillir et ils n'ont jamais été à nous. Mais lorsque nous avons accepté « Don du ciel », elle nous a appartenu en propre. Il en est ainsi du Seigneur Jésus. Qu'avez-vous fait de Lui ? L'avez-vous accepté ? Ou bien avez-vous dit en votre cœur : Oh ! j'ai bien le temps, j'y penserai un autre jour ? Si aujourd'hui il n'est pas encore votre Sauveur, ne voulez-vous pas l'accepter maintenant et recevoir de Lui le salut et la vie éternelle ?

« Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 6:23).

2.3 « ING », ou Rachetée

Aujourd'hui je vais vous parler d'Ing, la fillette d'une dame qui donne des leçons dans notre école.

Ing a sept ans, mais elle n'est pas grande pour son âge. Elle a une petite figure brune, des yeux noirs, et deux minuscules tresses attachées d'un cordon rouge. Elle marche presque toujours nu-pieds, et a une manière de vous regarder pensivement qui vous serre le cœur. Mais lorsque vous connaîtrez son histoire, vous comprendrez mieux son regard triste.

Quand Ing était petite, sa mère n'enseignait pas encore dans notre école, et elle était extrêmement pauvre ; il lui était presque impossible d'acheter de la nourriture pour elle-même et sa famille de trois enfants. À la fin elle décida qu'elle ne pouvait plus continuer à vivre ainsi et qu'il lui fallait se séparer d'un des enfants. Ce ne pouvait naturellement pas être son seul fils ; sa fille aînée lui rendait déjà bien des services ; et ainsi il se trouva que la plus jeune, la petite Ing, fut donnée par sa mère à des étrangers.

Ce fut une dure épreuve pour la pauvre femme, et la petite fille en eut le cœur brisé. Ah ! mes enfants, vous connaissez ou vous appréciez peu les grâces que vous avez reçues de Dieu : une nourriture abondante, une demeure confortable, de chauds vêtements ; et jamais vous n'avez connu la moindre crainte d'être vendus par vos parents. Mais, triste à dire, tous les enfants ne sont pas aussi privilégiés que vous ; cependant peut-être n'y avez-vous jamais pensé ou n'avez-vous jamais remercié Dieu de vous avoir ainsi comblés de ses bienfaits.

Le coeur de la pauvre mère saignait en pensant à sa petite fille, et l'enfant ne pouvait se consoler. La mère était une chrétienne, et les gens auxquels elle avait donné sa fillette étaient païens. Elle réalisa, mais un peu tard, que sa petite fille serait élevée dans le culte des idoles, sans la connaissance du Sauveur et de son amour, n'ayant pas l'espérance de la vie éternelle. Plus la pauvre mère réfléchissait à ces choses, plus la pensée du sort réservé à son enfant lui devenait intolérable, et à la fin, désespérée, elle vint raconter son histoire à ma soeur.

Or, il se trouvait que, précisément à ce moment, un ami d'Amérique avait envoyé une certaine somme à ma soeur, et avec cet argent elle put racheter la petite Ing. Oh ! quel bonheur pour la mère lorsqu'elle put serrer son enfant dans ses bras avec l'assurance qu'elle lui appartenait de nouveau ! Et la petite fille se suspendait au cou de sa mère, à la fois heureuse de la revoir et terrifiée à l'idée qu'on pourrait l'emmener encore une fois. Laquelle des deux éprouvait la plus grande joie ? Je pense que c'était peut-être la mère.

Et maintenant, savez-vous à qui cette histoire me fait penser ? Eh bien, à vous et à moi. Nous étions perdus, « vendus au péché », sous le pouvoir de Satan, et nous ne pouvions rien faire pour nous sauver nous-mêmes de l'éternité de malheur qui nous attendait. Alors le Seigneur Jésus est venu et nous a rachetés, exactement comme la petite Ing, seulement Lui n'a pas donné pour nous de l'or ou de l'argent, mais il a versé son précieux sang. L'en avez-vous jamais remercié ?

Dieu nous dit dans sa Parole : « Vous n'êtes pas à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps ». Oui, le prix a été entièrement payé ; de même que ma soeur avait payé la somme nécessaire pour racheter la petite Ing, le Seigneur Jésus a déjà payé tout ce qu'il fallait pour vous racheter. Si la petite Ing avait dit : « Oh ! je ne crois pas que le prix ait été payé pour moi, je ne puis pas retourner chez ma mère », vous diriez : « Quelle stupide enfant ! Elle devrait le croire, du moment qu'elle sait qui a payé le prix, et se réjouir de revenir librement à la maison ». Oui, naturellement, c'est ce qu'elle devait faire et c'est ce qu'elle a fait ; mais qu'en est-il de vous ? Vous êtes dans une situation encore pire que celle de la petite Ing, vous êtes perdu, sous le pouvoir de Satan, mais le prix a été entièrement payé, et Dieu lui-même qui ne peut mentir, vous annonce que maintenant vous êtes libre et pouvez venir à Jésus. Ne voulez-vous pas le croire, venir à Lui avec joie et Le remercier ?

Plusieurs mois après avoir écrit cette histoire, j'ai reçu une lettre m'annonçant que le Seigneur Jésus a appelé à Lui la petite Ing. Il l'avait rachetée par son précieux sang, et maintenant Il l'a prise auprès de Lui puisqu'elle lui appartenait. Elle a été rachetée deux fois ; une fois avec l'argent envoyé d'Amérique, et une fois par le sang de Jésus.

Mon petit lecteur a-t-il jamais été racheté ?

2.4 « AH SLOU », ou Le prix de la Rançon

Ah Slou est une fillette de trois ans et demi. Elle vivait dans un village à six ou sept kilomètres de la ville que nous habitons. Son père possédait une petite ferme, et quoiqu'il fût encore jeune, était le chef de la famille et avait la charge de pourvoir de riz un grand nombre de personnes. Le père d'Ah Slou est un chrétien, mais à l'époque dont je vous parle, il n'y avait pas longtemps qu'il connaissait le Seigneur Jésus et il n'était pas encore très ferme dans la foi. Ah Slou a une vieille grand-mère aveugle qui ne croyait pas en Jésus et adorait encore les idoles. Ah Slou prend soin d'elle et lui donne à manger, quoiqu'elle soit encore si petite.

Depuis six mois les brigands ont fait beaucoup de mal dans la région que nous habitons. Ils sont au nombre de plusieurs milliers, ils ont des fusils, viennent en bandes attaquer les villes et les villages, volent tout ce qu'ils peuvent, incendient souvent les maisons, et emmènent les habitants comme prisonniers. Le village où vit Ah Slou a été attaqué plusieurs fois, et son père a été obligé souvent d'emmener précipitamment toute sa famille passer la nuit sur les collines pour échapper aux brigands. Tout ce qu'il possédait avait été volé, et chaque fois qu'il parvenait à réunir quelques objets, ils lui étaient enlevés de nouveau. À la fin, de désespoir, tous les habitants du village se firent brigands — ils n'avaient rien à manger, aucun moyen de gagner quelque chose, et si même ils parvenaient à obtenir quelque bien, les brigands revenaient et le leur volaient de nouveau. Je suis fâché de devoir dire que le père d'Ah Slou se fit brigand comme les autres. C'était très mal à lui, mais si vous et moi avions été dans la même position, peut-être n'aurions-nous pas agi autrement. Après avoir exercé ce vilain métier pendant environ une semaine, il se sentit si malheureux qu'il décida de cesser ce genre de vie et de revenir à la ville (Je suis heureux de dire que, pendant qu'il était avec les brigands, ils n'avaient attaqué aucun village). Sur son chemin de retour à la ville, il rencontra des soldats qui l'arrêtèrent et le mirent en prison. Ses compagnons furent tous fusillés quelques jours après. Le père d'Ah Slou dut assister à l'exécution pour connaître le sort qui l'attendait. C'était très triste et nous étions tous bien malheureux. La vieille grand-mère d'Ah Slou se jeta dans un puits près de sa maison pour se noyer, mais elle fut sauvée par des voisins. Les semaines passèrent et le pauvre homme était toujours en prison, les fers aux pieds. Parfois il était malade, mais les soldats ne le traitaient pas pour cela avec plus de douceur. D'autres hommes autour de lui furent encore mis à mort, mais Dieu prit soin de lui.

À la fin nous apprîmes que, si on payait une grosse somme, il serait libéré. Mais où trouverait-on l'argent ? Tout ce que le malheureux possédait avait depuis longtemps été volé. Ses amis cherchèrent à vendre leurs terres, mais personne ne voulait acheter de propriétés dans une contrée pareillement infestée de brigands. Par différents moyens ils arrivèrent pourtant à réunir une somme minime, mais elle n'était pas suffisante. À la fin il fut décidé que la petite Ah Slou serait vendue pour compléter le prix demandé. Ce fut un terrible coup pour tous. Le pauvre père chérissait tendrement son enfant, la mère — je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'elle ressentait — et le coeur de la pauvre grand-mère fut presque brisé, car la petite fille était toute sa joie. La petite Ah Slou comprenait très bien de quoi il s'agissait, et nous étions tous très tristes pour elle. Elle rapporta une très forte somme pour une enfant aussi jeune, et on put ainsi racheter son père. Mais à quel prix ! Sa propre enfant ! Et tout cela à cause de son péché ! Pouvez-vous imaginer ce que ressentit le père lorsqu'il sortit de prison, libre, mais avec la perspective pénible de devoir racheter sa petite fille ? Ceux qui l'ont vu à ce moment-là n'oublieront jamais son expression tandis que, tenant la petite main d'Ah Slou dans la sienne, il la regardait pensivement, sachant bien qu'il n'avait recouvré sa liberté qu'au prix de celle de son enfant.

Il ne s'agissait que d'un péché, mais quel châtement ! Avez-vous jamais réfléchi au châtement de vos péchés ? Peut-être pensez-vous que vous n'en avez pas commis beaucoup. Mes enfants, un seul péché suffit à vous attirer la mort éternelle. Oui, un seul péché, même si vous n'en commettiez point d'autre, vous conduira dans l'étang de feu pour l'éternité. Mais que pouvons-nous faire ? N'y a-t-il aucun moyen d'y échapper ? Que pouvait faire le père d'Ah Slou, couché dans sa prison avec les fers aux pieds ? Rien, absolument rien. Et vous ne pouvez rien faire non plus. Vous avez péché, et la mort : la mort éternelle est ce que vous méritez. Dieu dit que nous sommes sans force. Mais en dehors de la prison, quelqu'un faisait tout son possible pour sauver cet homme de la mort. Sa propre enfant se donnait elle-même et une rançon était payée pour lui. La seule chose qu'il avait à faire était de le croire. Dès l'instant où le gouverneur de la prison eut accepté l'argent, le père d'Ah Slou fut libre. Mais supposez qu'il eût dit : « Oh ! je ne puis le croire ; comment être sûr que cela me concerne, moi ? » Alors il aurait péri en sa prison, même si le prix avait été payé et accepté pour sa rançon. Il en est de même pour vous et moi. Le prix a été payé — un prix infiniment plus élevé que celui d'un petit enfant — oui, le Fils unique de Dieu est mort pour nous délivrer. Il a payé la rançon. Dieu a accepté le prix, et la seule chose que nous ayons à faire est de le croire et de Lui rendre grâce.

Mon histoire ne finit heureusement pas là. Quelqu'un qui aimait la petite fille et son père vint racheter l'enfant à un prix plus élevé et la rendit à ses parents. Quelle joie ! Mais il y eut une joie bien plus grande encore devant les anges de Dieu lorsque la vieille grand-mère

crut en Jésus et fut délivrée du pouvoir de l'ennemi. Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde. Christ a payé la rançon avec son propre sang. Dieu a accepté le prix payé. Tout est accompli. L'avez-vous cru ?

« Rachetés par le sang précieux de Christ » (1 Pierre 1:19).

2.5 *Le Bébé et son Libérateur*

Dans le chapitre précédent, je vous ai raconté quelque chose des brigands qui dévastent certaines régions de la Chine, et de la rançon qu'il fallut payer pour délivrer un homme de la mort. Nous avons aussi dit un mot du prix qui a dû être payé pour nous racheter, vous et moi, de la mort éternelle. Aujourd'hui je voudrais vous parler de quelqu'un qui paya la rançon nécessaire pour racheter un petit bébé et sa mère à ces mêmes brigands — cette personne est appelée le libérateur ou le Rédempteur.

À quelque distance de l'endroit où nous vivons, se trouve une ville commerçante nommée Daikow. Dans cette ville habitait une femme d'une cinquantaine d'années, qui portait le nom de Slaam Shaan. Son fils était un négociant dont le magasin était fort bien achalandé. Sa femme et ses trois enfants vivaient avec lui, mais ils étaient tous originaires d'un village de pêcheurs situé à quelque distance de la ville, sur un point retiré de la côte. Depuis plusieurs années, la contrée environnante avait plus ou moins souffert de la part des brigands, mais cette région avait été épargnée jusqu'ici, et les habitants, y compris Slaam Shaan et sa famille, menaient une vie facile et confortable.

Il y a environ quatre ou cinq mois les brigands se rapprochèrent de Daikow. Le négociant envoya sa mère, sa femme et ses enfants dans leur village natal qu'il jugeait moins exposé que la ville, et lui-même resta en arrière pour prendre soin de ses affaires. Peu après les brigands envahirent la ville, brûlant et pillant tout ce qu'ils rencontraient. Le fils de Slaam Shaan s'échappa du magasin au moment où la maison allait être détruite par les brigands, et chercha à gagner le village où s'était réfugiée sa famille ; mais en route il fut brutalement assassiné.

Après avoir saccagé Daikow, les brigands s'attaquèrent aux villages avoisinants, et atteignirent bientôt celui de Slaam Shaan, incendiant tout devant eux. Les habitants se réfugièrent dans une haute tour, mais ce fut en vain. La tour fut prise, une partie des malheureux furent mis à mort, et les autres, hommes, femmes et enfants, emmenés prisonniers pour n'être libérés que contre rançon. Les brigands s'emparèrent de toutes leurs possessions et laissèrent le village en ruines.

Slaam Shaan, sa belle-fille et ses petits-enfants étaient parmi les prisonniers. Au bout de quelque temps Slaam Shaan et deux des enfants furent relâchés afin qu'ils pussent travailler à obtenir la somme exigée comme rançon pour la belle-fille et le bébé. Cette somme était très élevée, et, quoique Slaam Shaan fit tout ce qu'elle pût pour trouver de l'argent, mettant ses champs en gage et empruntant de tous côtés, elle était encore loin de compte. Sa belle-soeur, une femme âgée qui avait mis de côté une petite somme pour ses vieux jours, lui céda son maigre pécule, mais malgré tous les efforts, le chiffre de la rançon n'était pas encore atteint. Au moment où on désespérait d'y arriver jamais, les brigands réduisirent soudain le prix demandé. La pauvre mère et son enfant étaient si amaigris et paraissaient si malades que les malfaiteurs craignaient de ne rien recevoir du tout s'ils attendaient davantage.

Vous pouvez bien penser que les négociations ne furent pas longues. Mais je vais vous faire lire un fragment de la lettre qui me racontait l'histoire (J'étais absent lorsque ces événements se déroulèrent).

« C'est hier que l'argent de la rançon a été prêt, et tout l'après-midi Slaam Shaan est restée assise à sa porte, attendant de recevoir l'ordre d'aller chercher sa belle-fille qui devait arriver de Haap Shaan par le bateau, avec les brigands. Tout l'après-midi elle resta là ; son visage portait une expression de joyeuse attente ; elle était trop heureuse pour parler. Cependant aucun messenger n'apparaissait et sa figure s'assombrissait sous l'empire de l'anxiété et du désappointement ; à la fin la nuit vint et la pauvre femme était toujours à la même place, guettant le messenger. Cela nous fit penser au Sauveur, notre précieux Seigneur, ayant la rançon toute prête et attendant que les âmes viennent à Lui. Combien son coeur désire les recevoir ! Cela fait aussi réaliser combien on peut être reconnaissant de pouvoir travailler à chercher de telles âmes pour l'amour de Christ qui les désire et les attend ».

Enfin le moment vint où il fallut fermer la porte, sans qu'aucun messenger eût paru. Vous pouvez vous imaginer le chagrin de la pauvre Slaam Shaan lorsqu'elle dut rentrer seule dans sa maison.

Avez-vous jamais réfléchi, chers enfants, que bientôt, très prochainement, le Sauveur qui attend si patiemment que vous veniez à Lui, devra se lever et fermer la porte ; et que beaucoup seront laissés dehors, simplement parce qu'ils n'ont pas voulu venir quand Il les a suppliés de le faire ? Quelle terrible chose ce serait si le Sauveur était obligé de vous laisser dehors ; vous qu'Il a engagé si souvent à venir à Lui ; vous qu'Il a aimé au point de donner sa vie pour vous ; vous auquel Il dit encore en ce moment : « Détournez-vous, détournez-vous, pourquoi mouriez-vous ? » Pour Slaam Shaan il y avait encore l'espoir du lendemain ; mais quand la porte sera fermée devant vous, cela voudra dire que vous serez perdu, perdu pour toujours, et absolument sans espoir, — pour toujours loin de Dieu, dans les ténèbres du dehors ! Comment pouvez-vous attendre un jour de plus sans venir à Celui qui est votre rançon aussi bien que votre Rédempteur ?

Je suis heureux de pouvoir vous dire que le lendemain, de bonne heure, le messenger arriva, et Slaam Shaan accompagnée d'un ami le suivit ; chacun d'eux portait un panier plein d'argent. Deux heures après le petit groupe revenait, Slaam Shaan et sa belle-fille pleurant de bonheur. Quelle joie que celle du Rédempteur et quelle joie que celle du racheté ! je me demande si mon lecteur a jamais éprouvé la plus merveilleuse de toutes les joies, celle de rendre heureux le coeur du Sauveur, du Rédempteur ?

« Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » (Luc 15:10).

2.6 « AH GUN » ou « Presque »

Mes deux dernières histoires traitaient du Rédempteur et de la rançon qu'Il a payée pour vous racheter : aujourd'hui je voudrais vous parler d'un petit garçon qui fut presque perdu. S'il n'avait pas rencontré un Sauveur, il aurait péri et je n'aurais jamais eu le courage de vous raconter son histoire.

J'ai ici, en Chine, deux amis très spéciaux qui s'appellent Ah Gun et Ah Lin. Ah Gun est un beau petit garçon de quatre ans (j'ai le regret de devoir dire qu'il est un peu gâté !) et Ah Lin est sa soeur, âgée de six ans. J'allais dire sa grande soeur, mais je crois que Ah Gun est tout aussi grand, si ce n'est même plus grand qu'elle. Mais Ah Lin est une des plus charmantes fillettes que j'aie jamais vues. Je pense qu'elle est une vraie chrétienne, et c'est la meilleure petite mère que vous puissiez voir. Elle a un autre frère qui n'est qu'un tout petit bébé, et elle le porte partout avec elle, enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge retenu aux quatre coins par de solides cordons qui passent sur ses épaules et sous ses bras. Elle doit être souvent très fatiguée de son fardeau, mais elle ne se plaint jamais. Ah Lin et Ah Gun aiment beaucoup venir me voir. Ils n'habitent pas très loin de chez moi et Ah Lin tient soigneusement son petit frère par la main. Ils savent qu'ils trouveront, au terme de leur course, une tartine de confiture et peut-être une orange. C'est un régal qu'ils n'ont jamais chez eux où les repas se composent presque uniquement de riz — du riz pour le déjeuner, et du riz pour le souper (ils n'ont point de dîner), et peut-être parfois un peu de chou ou d'épinards, ou encore un petit poisson. Ils ne mangent pas comme vous le faites avec une cuiller, une fourchette et un couteau, mais ils se servent de deux longs bâtonnets qu'ils tiennent d'une seule main. Ils n'ont pas non plus d'assiette, mais seulement un petit bol, et ils mangent avec une dextérité telle que, si vous les voyiez, vous vous demanderiez comment ils peuvent y arriver.

Le père d'Ah Gun n'est pas riche, et votre père à vous se jugerait très pauvre s'il n'avait pour vivre que ce que gagne chaque mois M. Taam. Il est vrai que la petite famille doit se passer de bien des choses que vous et moi trouverions nécessaires, mais M. Taam est un homme heureux. Il y a quelques années il n'en était pas ainsi. Il travaillait dans une maison de jeu et menait une misérable vie, mais voici deux ou trois ans qu'il a reçu le Seigneur Jésus comme son Sauveur, et depuis lors toute sa peine s'est changée en joie. Il n'est pas besoin de dire qu'il ne travaille plus dans la maison de jeu ; mais il parcourt le pays comme colporteur, en vendant des évangiles, en distribuant des traités et en parlant aux gens du Seigneur Jésus qui l'a aimé et l'a lavé de ses péchés dans Son sang. Souvent il faut qu'il marche pendant bien des kilomètres portant une lourde charge de livres ; souvent il doit traverser des régions dangereuses, mais il est très courageux et ne recule devant aucune fatigue. Nous l'aimons beaucoup.

Mais je pense que vous désirez savoir ce qui est arrivé au petit Ah Gun. Eh bien ! un jour que son père était en route pour vendre ses livres, la mère fut obligée de sortir un moment et de laisser ses enfants seuls. Comme elle revenait à la maison, tout près de la porte de la ville, elle rencontra un soldat (quelques semaines auparavant il était un brigand, et je crains que son cœur n'ait pas été changé). Ce soldat n'était pas seul. Dans ses bras, il emportait Ah Gun ! Il se hâtait pour sortir de la ville le plus vite possible dans l'intention d'aller vendre l'enfant. Un beau petit garçon comme celui-là devait rapporter une grosse somme.

Vous pouvez vous représenter ce que ressentit la mère. Elle alla droit à l'homme, lui arracha son petit garçon et l'emporta à la maison. Combien Mme Taam dut être heureuse d'avoir passé en cet endroit précisément à cette minute, car un instant plus tard elle aurait manqué son enfant. Il était presque perdu, mais pas tout à fait. Il fut sauvé juste à temps.

Je n'aimerais pas être sauvé juste à temps, et vous ? Cela vaut mieux que d'être perdu, mais je craindrais en attendant si longtemps, de ne pas être sauvé du tout ; car vous savez que nous avons un ennemi, un plus grand ennemi que celui qui emportait Ah Gun, et qui essaie de voler les petits enfants ; il ne veut pas leur corps seulement, mais leur âme aussi, pour les entraîner pour toujours dans l'étang de feu. Oui, mes enfants, Dieu nous dit que Satan est meurtrier dès le commencement, et il désire votre vie. L'Écriture nous dit qu'il rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer, et il vous dévorerait volontiers. Mais, oh, quel bonheur ! il y a un Sauveur qui nous aime plus même que notre mère ne le fait, qui cherche à vous sauver, cher enfant, et qui désire le faire maintenant.

Ah Gun était presque perdu ; il fut sauvé seulement juste à temps.

J'espère que vous n'attendrez pas pour être sauvé « juste à temps », parce que je crains alors que vous n'arriviez trop tard et que vous ne soyez pas sauvé du tout. Oh ! chers enfants, venez maintenant, quand Jésus vous appelle. Il dit : « Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici c'est maintenant le jour du salut ». Ainsi vous n'avez pas besoin d'avoir peur, vous n'avez pas besoin d'attendre un instant de plus, mais venez maintenant au Seigneur Jésus et demandez-lui de vous sauver de votre ennemi, et je suis sûr qu'Il le fera. Mais souvenez-vous que Son moment est maintenant, juste maintenant ; pas demain, ni dimanche prochain, ni quand vous serez plus âgé, mais aujourd'hui, maintenant !

2.7 « KUM TAÏ » ou les habitants des bateaux, en Chine

Vous savez sans doute que la Chine est un immense pays, et que sa population est très nombreuse. Les habitants ne vivent pas tous dans des maisons, mais beaucoup d'entre eux vivent sur l'eau. En Chine il y a un grand nombre de rivières, et, dans le voisinage des villes, ces cours d'eau sont encombrés par les bateaux. Près de Canton, par exemple, c'est à peine si on peut se frayer un passage entre les embarcations. Il y en a de toutes les grandeurs, mais les petites barques sont les plus nombreuses. On a peine à se figurer comment une famille entière peut arriver à se caser dans un espace aussi restreint. Souvent, sur un petit bateau qui n'est pas beaucoup plus grand que ne le serait un canot à rames chez nous, vivent un père et une mère, trois ou quatre enfants, sans parler des grands-parents.

Je dois dire que leur bagage est mince ; un ou deux « pais », ou éredons pour les garantir du froid, une natte qui sert de lit, deux ou trois escabeaux, un très petit fourneau de faïence et deux récipients où l'on cuit le riz et les légumes, voilà tout le mobilier de la famille, si vous y ajoutez quelques bols, les bâtonnets indispensables pour porter la nourriture à la bouche. Comme vêtements ils n'ont que ceux qu'ils portent sur leur dos. Mais il est un objet que je ne dois pas oublier de mentionner, c'est l'idole dans sa niche à l'arrière du bateau. Parfois cette idole est simplement taillée au couteau dans le premier morceau de bois venu, mais elle n'en occupe pas moins la place d'honneur ; matin et soir on brûle devant elle un bâton d'encens et on lui présente des offrandes de riz et de poisson.

La Parole de Dieu nous dit que les choses sacrifiées aux idoles sont en réalité sacrifiées aux démons (1 Cor. 10:20). Ces pauvres Chinois n'ont jamais entendu parler de Dieu, ni de son grand amour pour l'homme perdu, et ils vivent dans une terreur continuelle des mauvais esprits. Ils cherchent à détourner le sort funeste en offrant aux divinités malfaisantes de la nourriture ou d'autres dons. Ainsi toute cette population des rivières vit dans les ténèbres spirituelles les plus complètes. Des petits enfants naissent sur les bateaux, des vieillards y meurent, et il n'y a aucune connaissance de Dieu au milieu d'eux. Ils descendent très rarement à terre, et ils ne savent pas lire ; comment pourraient-ils apprendre ?

Eh bien ! il y a quelques missionnaires, mais ils sont bien peu nombreux, qui ont à cœur d'instruire ces pauvres gens. Ils vivent dans une barque un peu plus grande que celles qui les entourent et passent leur temps à aller d'un bateau, à l'autre dans un petit canot ou « sampan » afin d'apporter aux pauvres païens la bonne nouvelle de l'amour du Seigneur Jésus.

Il est très difficile d'atteindre le cœur de ces habitants des rivières. Ils sont si ignorants, si peu intelligents ! Il faut leur répéter bien souvent les récits de l'Évangile avant qu'ils puissent en comprendre quelque chose. Il est aussi excessivement difficile d'en rassembler quelques-uns pour écouter une prédication, et lorsque l'un d'entre eux semble commencer à saisir quelques bribes de la vérité de Dieu, voilà que son bateau part dans une autre direction et on ne le revoit jamais. Pourtant le bon Berger aime ces pauvres brebis errantes ; il continue à les chercher et, de temps en temps, il y a de la joie dans le ciel pour un marinier qui se repent.

Il faut beaucoup de courage et de dévouement pour vivre au milieu d'une population aussi sale et aussi dépravée. Pour tenir bon, il est nécessaire que le cœur soit rempli par l'amour de Dieu et possédé par un grand désir de gagner les âmes pour Christ,

Supplions le Seigneur afin qu'Il bénisse ces courageux missionnaires et qu'Il leur donne de voir quelque fruit de leur travail.

J'en viens maintenant à l'histoire d'une petite fille qui naquit et passa toute sa vie sur un bateau semblable à ceux que je viens de vous décrire. Elle y vivait avec son père, sa mère, un frère et une petite soeur plus jeune qu'elle. Il est probable qu'un cochon et une demi-douzaine de poules complétaient la famille.

Lorsque Kum Tai était toute petite, elle passait la plus grande partie de son temps sur le dos de sa mère tandis que celle-ci faisait avancer le bateau au moyen d'une longue perche, car il transportait des passagers et des marchandises d'une rive à l'autre du fleuve. Quand l'enfant fut assez grande pour marcher seule, on fixa autour de son cou une sorte de bouée en bois, ou quelquefois on l'attachait par une corde au « pong » ou tente recouvrant le bateau.

Ce fut ainsi que Kum Tai atteignit sa quatrième année, tandis que sa petite soeur avait deux ans. Alors un grand changement survint dans la vie des fillettes. Leur mère avait assisté aux réunions tenues sur la barque des missionnaires ; elle fit profession d'être convertie et un jour elle vint demander aux dames qui s'étaient occupées d'elle si elles ne voulaient pas se charger de ses deux petites filles.

— Je ne gagne pas assez pour leur acheter du riz, assurait-elle.

Après mûres réflexions les missionnaires accédèrent au désir de la mère. Miss Trent prit la petite soeur sur son bateau et s'en alla à quarante kilomètres en amont. Miss Rowe garda l'aînée. Ce fut un heureux changement pour Kum Taï de vivre sur un grand bateau où elle avait une nourriture abondante, assez de place pour s'ébattre et des vêtements confortables.

Au début elle se montra très difficile à élever. Elle poussait des cris affreux quand on lui refusait quelque chose et, si quelqu'un la mécontentait, elle saisissait un bâton et manifestait sa colère par des coups. Mais peu à peu son caractère s'améliora. Miss Rowe lui parlait de Jésus et elle aimait par dessus tout les histoires de la Bible. Elle en réclamait sans cesse.

Si même un très petit enfant apprend à aimer le Seigneur Jésus, il essaie de Lui faire plaisir ; et bientôt Kum Taï devint si douce et si soumise que tout le monde s'attachait à elle.

Elle était pleine de vie et de gaîté et devint un vrai rayon de soleil pour Miss Rowe qui n'avait que des serviteurs chinois avec elle sur le bateau. Kum Taï aimait à chanter des cantiques. Son préféré ressemble à celui que vous connaissez sans doute. « Jésus m'aime, moi petit, oui Lui-même me l'apprit ». La mélodie chinoise est très jolie.

Deux années se passèrent ainsi, puis un jour la mère reparut et réclama ses fillettes. Vous ne devineriez pas pour quelle raison elle les redemandait. Elle voulait les vendre ! N'est-ce pas affreux ? Elle expliqua qu'elle avait besoin d'argent afin d'acheter une femme pour son fils, et qu'elle n'avait pas d'autre moyen de s'en procurer.

Les deux missionnaires furent très tristes. Elles firent tout leur possible pour détourner la femme de son mauvais dessein, mais elle tint bon et ne voulut pas entendre raison. Les deux dames étaient navrées à la pensée que leurs chères fillettes seraient vendues dans des maisons païennes où on leur enseignerait à adorer des idoles et à faire toutes sortes de choses mauvaises. Mais les missionnaires ne possédaient pas l'autorité nécessaire pour empêcher la mère d'agir comme bon lui semblait et elles durent lui rendre les enfants. Avec quelle tristesse elles les virent partir ! Les petites de leur côté s'en allaient gaiement, ne comprenant rien à ce qui se passait. Mais lorsque le soir arriva et qu'elles découvrirent qu'elles ne pouvaient plus retourner chez leurs amies, leurs pauvres petits coeurs semblèrent se briser. Elles pleurèrent et sanglotèrent et supplièrent jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus de larmes. Enfin elles s'endormirent d'épuisement.

Le coeur de la mère fut ému et elle se dit : « Je rendrai la plus petite ». Lorsque l'enfant s'éveilla, elle la ramena au grand bateau, laissant Kum Taï endormie. Les missionnaires et la mère étaient encore en conversation lorsque tout à coup on entendit le bruit d'un corps tombant à l'eau et un grand cri. Pauvre petite Kum Taï ! Sans doute avait-elle voulu suivre sa mère, mais on ne sut jamais exactement ce qui s'était passé. Lorsqu'on eut réussi à repêcher le corps de l'enfant, elle avait cessé de vivre.

Nous disons : « Pauvre petite Kum Taï ! » Ne devrions-nous pas plutôt nous écrier : « Heureuse petite Kum Taï » ? Plus de demeure païenne pour elle maintenant, mais la maison du Père. Le bon Berger ne voulut pas permettre à son petit agneau de s'en aller dans ce milieu corrompu ; aussi la reprit-il auprès de Lui à travers les grandes eaux.

Maintenant je désire demander aux enfants qui ont lu cette histoire vraie pourquoi nous pouvons penser que Kum Taï est auprès du Seigneur Jésus ? Serait-ce parce qu'elle était une bonne petite fille ? La Bible dit : « Il n'y a personne qui pratique le bien, non pas même un seul ». Pas même l'enfant sage qui lit cette histoire. Peut-être serait-ce parce que Kum Taï chantait des cantiques, et répétait des versets bibliques ? Non, car alors elle aurait été sauvée par ses oeuvres, et la Bible dit encore : « Non par des oeuvres, afin que personne ne se glorifie ». Il n'y a qu'un seul moyen de salut pour les grandes personnes ou pour les petits enfants, c'est le moyen de Dieu. Dieu nous aimait et Il voulait nous avoir auprès de Lui, mais nous ne pouvions pas entrer dans son ciel avec même un seul péché sur nous. Et ainsi, dans son grand amour, Il envoya Son Fils, le Seigneur Jésus Christ, dans ce monde, afin qu'Il portât nos péchés sur la croix. Notre petite Chinoise croyait ces choses, elle aimait Celui qui l'avait sauvée et, parce qu'elle l'aimait, elle désirait toujours entendre parler de Lui et voulait chanter des cantiques pour Le remercier. Elle cherchait aussi à Lui faire plaisir en se montrant douce et obéissante.

Maintenant Kum Taï attend auprès du Seigneur Jésus que nous nous retrouvions tous ensemble dans les places qu'Il a préparées pour nous. Serez-vous du nombre des heureux rachetés qui s'en iront à la rencontre du Seigneur en l'air ?

2.8 Précieux Joyau

Quel beau nom pour un petit garçon ! Celui dont je vais vous raconter l'histoire était bien le plus précieux trésor de ses parents ; il était leur fils unique et les deux petites soeurs qui l'avaient précédé à la maison s'en étaient allées bien vite dans une demeure meilleure, auprès du Seigneur Jésus. Les parents ne se rendaient pas compte de la part bénie réservée à leurs petites filles, car au moment de la mort des enfants ils étaient encore païens et ne savaient rien du bon Berger qui prend ses agneaux dans ses bras et les porte sur son coeur. La mère, Mme Zing, était idolâtre et passait son temps en pèlerinages, allant d'un temple à l'autre avec des offrandes de cierges et d'encens. Elle espérait que la déesse de la miséricorde lui donnerait un petit garçon, mais, comme bien vous pensez, tous ses efforts n'aboutirent à aucun résultat.

Enfin un soir, comme elle revenait à la maison, bien lasse, ses petits pieds comprimés, écorchés par la longue marche, elle trouva son mari et un de ses amis qui s'entretenaient d'une nouvelle religion. Ils avaient assisté à un service tenu par un prédicateur chinois dans la ville voisine où ils étaient allés pour vendre des pommes de terre. Ce fut là le début d'une vie nouvelle pour cette famille. Le premier, M. Zing fut converti ; puis sa femme suivit et donna son coeur tout entier au Sauveur qui l'avait aimée et s'était livré lui-même pour elle. Une année plus tard Dieu leur envoya « Précieux Joyau », et quel trésor ne devint-il pas pour ses parents !

Après un certain temps M. Zing se voua à l'oeuvre du Seigneur. Il annonçait l'évangile dans les villages environnants et sa femme lui aidait en parlant à ses voisins. Vous pensez bien qu'elle ne négligea pas d'enseigner les choses de Dieu à son petit garçon et, tandis que « Précieux Joyau » écoutait l'histoire du Seigneur Jésus, il apprenait à aimer ce bon Sauveur et à mettre en Lui sa confiance. Tout jeune encore il remarquait combien sa demeure était différente de celles de leurs voisins. Pas d'idoles, pas de cierges, pas de bâton d'encens. Et l'enfant se mit à questionner son père et sa mère. En entendant leurs réponses, il se sentait de plus en plus reconnaissant envers Dieu pour la part qu'Il lui avait faite en lui donnant des parents chrétiens.

Le temps passa. « Précieux Joyau » fut envoyé à l'école de la Mission et, à l'âge de quatorze ans, il était bien connu parmi ses condisciples comme étant un disciple de Christ. Ses parents caressaient le secret espoir de voir leur fils devenir un serviteur actif à la suite du Maître, mais Dieu avait autre chose en réserve pour lui.

En 1900 éclata la terrible insurrection des Boxers pendant laquelle tant de missionnaires et de chrétiens chinois furent appelés à donner leur vie pour leur Seigneur et Sauveur. M. et Mme Zing et « Précieux Joyau » se rendaient compte du danger, mais ils refusèrent de chercher le salut dans la fuite. M. Zing ne pouvait se résoudre à abandonner les chrétiens indigènes qui avaient besoin de son aide et de ses conseils, et « Précieux Joyau » ne voulait pas quitter ses parents. Ils restèrent donc tous ensemble dans leur petite maison, se confiant en Dieu qui pouvait, soit les garder de tout mal, soit les retirer auprès de Lui s'Il le jugeait à propos.

C'était à la fin de juillet, un jour brûlant. Une troupe de Boxers entoura la paisible maisonnette et en força la porte. Quelles minutes plus tard, M. et Mme Zing étaient auprès du Seigneur. Mais les fanatiques se saisirent de « Précieux Joyau », lièrent ses mains et ses pieds, et le traînèrent dans la cour intérieure tandis que la chaumière était livrée aux flammes. Alors ils tracèrent une croix grossière sur la poussière, et ces hommes sans pitié entourèrent le petit prisonnier et lui ordonnèrent de cracher sur le signe sacré !

— Si tu refuses, dirent-ils, nous te tuerons. Tu dois encore nous promettre de persécuter les chrétiens, de renoncer à Jésus et de reconnaître que le culte des idoles est le seul qui convienne aux Chinois.

On lui accorda quelques minutes pour se décider.

Alors, calmement, car son Sauveur était tout près de lui, l'enfant répondit :

— Vous avez tué mes parents, vous avez détruit tout ce que je possédais au monde, et maintenant vous voudriez me faire renoncer à l'approbation de mon Père céleste. Mais je n'ose Le déshonorer. Quel que soit le sort que vous me réservez, vous ne pouvez que m'envoyer dans la présence du Sauveur que j'aime, là où mes bien-aimés parents m'ont devancé.

Encore quelques instants de souffrance, et l'âme rachetée de « Précieux Joyau » s'en était allée auprès du Seigneur. Plus de douleurs et plus de peines pour lui, mais la joie et le repos éternels dans la présence de son Sauveur bien-aimé. Vous voyez ce qu'il coûta à ce garçon de confesser Christ. L'avez-vous confessé vous-même ? S'Il vous a sauvé, vos parents, vos frères et vos soeurs savent-ils que vous Lui appartenez ? Souvenez-vous que la Bible dit : « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. 10:9). Ne vous tranquillisez pas en pensant : « Mon maître et mes camarades d'école du dimanche savent que je suis un chrétien ». Il faut que votre famille le sache aussi. Puissiez-vous dire en toute sincérité : « Je n'ai pas honte de l'évangile » (Rom. 1:16).

3 *Histoires diverses*

3.1 *La fidèle Grand-mère*

La ville de Yeong Kong, au sud de la Chine, se trouve dans une vallée entourée de trois côtés par de hautes collines. Dans cette vallée serpente un fleuve qui finit par se jeter dans l'océan lointain. De hautes murailles encerclent la ville. Quatre portes y donnent accès. Chaque soir, au coucher du soleil, elles sont fermées par des soldats. Plusieurs maisons cependant sont bâties en dehors des murailles, tout au bord de la rivière. Dans cette région de la Chine il pleut beaucoup, et quelquefois la rivière déborde, inondant les champs de riz et les habitations aussi.

Au mois de juillet 1922, mon mari et mes filles faisaient une tournée missionnaire. Ils voyageaient en bateau. Un matin leur vieux marinier leur montra un bel arc-en-ciel à l'horizon.

— Quand nous voyons un arc-en-ciel comme celui-là, nous savons qu'une inondation se prépare, dit-il.

Le vieil Ah Yik est un chrétien, mais il est très ignorant, et je pense qu'il ne sait rien de Noé ni de l'arc que Dieu a placé dans les nuées comme signe que la terre ne serait plus détruite par l'eau ; sinon il aurait été encouragé par la pensée que, même en jugement, Dieu se souvient de sa miséricorde.

Mais il ne se trompait pas quant à l'inondation. Cette même nuit s'éleva un terrible typhon ; la pluie tombait à torrents, le vent soufflait avec violence et le niveau de la rivière montait rapidement. Quand, deux jours après, mon mari retourna voir son bateau, il trouva la campagne entièrement couverte d'eau ; les vagues venaient battre la muraille de la ville. Les gens s'affairaient, les jambes dans l'eau, portant des paniers contenant des poulets, des chats, de jeunes chiens, et même de petits cochons qu'ils cherchaient à mettre en sûreté. On n'apercevait plus que le toit de certaines maisons, et quelques-unes, construites en boue, s'étaient complètement effondrées. Au milieu de la rivière se trouve une île assez vaste qui était entièrement sous l'eau, et les habitants avaient cherché un refuge sur le faite de leurs toits. De petits bateaux flottaient là où deux jours auparavant on voyait de belles plantations de riz. Il ne se passa pas longtemps avant que mon mari et quelques chrétiens chinois se fussent procuré une embarcation pour porter de la nourriture à ces pauvres gens.

Ce fut en distribuant du riz sur cette île que nous découvrîmes la « Fidèle grand-mère », comme nous l'avons appelée dès lors. Elle était dans une triste situation. Elle était veuve ; son fils unique avait été noyé dans l'inondation et sa jeune femme tuée par l'effondrement de leur maison. Tout ce qui restait à la vieille femme était son petit-fils âgé de deux ans. Lorsque les eaux se furent retirées, ce qui arriva quelques jours plus tard, elle chercha à relever les murs écroulés de sa maison, mais elle dut en rester là faute de ressources. Cependant, grâce à l'aide de quelques amis, elle obtint la somme nécessaire pour faire poser un nouveau toit. Quelle triste demeure ! Tout ce qu'elle possédait avait disparu, et bien plus que cela, son fils unique et sa belle-fille étaient morts. C'était une femme courageuse ; elle se mit au travail pour essayer de gagner quelque chose en sarclant les champs de riz, et, dans l'eau jusqu'aux chevilles, son petit-fils attaché sur son dos, elle peinait tout le long du jour. Mais elle ne pouvait pas gagner beaucoup. Dix « cents » par jour est le salaire habituel que l'on reçoit pour cette besogne ingrate, et par le mauvais temps on ne peut travailler. Or dix cents (cinquante centimes) ne suffisent pas à entretenir deux personnes, et, très souvent, la seule nourriture des pauvres gens consistait en un peu de concombre ou de courge qui avait poussé dans le jardin. Le petit garçon tomba bientôt malade et sa grand-mère l'apporta à la Mission pour avoir des médicaments. Chaque fois qu'elle venait, on lui racontait quelque chose du Seigneur Jésus. Cela paraissait vraiment bien étrange à cette pauvre femme ignorante, élevée dans les ténèbres du paganisme, d'entendre parler d'un Dieu qui l'aimait — qui l'aimait assez pour avoir envoyé son Fils unique mourir pour elle. Quelle différence avec les « Gui » ou démons qu'elle était accoutumée à adorer, lesquels, pensait-elle, cherchaient constamment à lui nuire, et auxquels elle devait brûler de l'encens et offrir des présents pour détourner le mal qu'ils auraient voulu lui faire.

Elle ne reçut pas tout de suite la bonne nouvelle. Il lui fallut traverser encore bien des peines et des angoisses avant de se laisser trouver par le Bon Berger. Son petit-fils était sa grande consolation. Parfois, la nuit, il se réveillait et passait sa petite main sur la figure de sa grand-mère pour voir si ses yeux étaient humides de larmes, ce qui arrivait souvent, hélas ! Alors il se serrait contre elle et lui témoignait son affection par de tendres caresses ; mais s'il se trouvait qu'elle n'avait pas pleuré, il se retournait sur son lit et se rendormait.

C'était un enfant délicat que le froid et le manque de nourriture avaient fortement éprouvé, et au cours de l'été 1923 sa petite vie prit fin. Heureux enfant, retiré de ce triste monde pour être auprès du Seigneur qui a dit lui-même qu'il était venu « pour sauver ce qui était perdu ». Mais quel chagrin pour la pauvre grand-mère ! Elle emprunta de l'argent et paya des prêtres pour brûler de l'encens, dire des prières et accomplir d'autres rites païens pour le petit esprit qui était maintenant auprès de Jésus ; mais elle était ignorante et désirait montrer ainsi l'affection qu'elle portait à son petit-fils. Et maintenant qu'elle était toute seule et désolée, elle parut plus disposée à écouter l'évangile. Peu à peu la bonne nouvelle pénétra tout doucement dans son cœur ; les ténèbres se dissipèrent lentement, les idoles furent abandonnées et la vieille femme suivit régulièrement les réunions. Enfin, un jour, elle confessa le Seigneur Jésus comme son Sauveur.

Au mois de mai 1924 elle fut baptisée, et je ne pus m'empêcher d'être frappée, en la rencontrant quelques jours après, de voir combien son visage avait changé depuis la première fois que je l'avais rencontrée. Son regard dur et désespéré avait fait place à une expression de douce paix.

Le Bon Berger, s'Il a perdu une brebis, va après elle « jusqu'à ce qu'Il l'ait trouvée ».

3.2 La victoire du Petit Wong

Wong était un petit Chinois qui, ayant suivi une école tenue par des missionnaires, apprit à croire au Seigneur Jésus et à l'aimer. C'était un élève attentif, et son coeur fut attiré de plus en plus vers le Sauveur qui cherche les petits enfants jaunes aussi bien que les blancs. À l'école il apprit aussi des cantiques, et dès lors partout où il allait, on pouvait l'entendre chanter les louanges de Dieu.

Un certain jour Wong et un de ses amis, converti comme lui, descendaient la rue en chantant de tout leur coeur. Leurs voix enfantines attirèrent l'attention d'un vieux savetier qui sortit sur le seuil de sa boutique pour mieux écouter.

La première fois que les deux garçons repassèrent par là, il les appela et les pria de chanter pour lui ; et, peu à peu, par ces cantiques, il fut amené à comprendre la vérité et à croire au Seigneur Jésus. Le résultat de ce changement dans le coeur du vieux savetier fut qu'il désira ardemment que d'autres aussi viennent à la connaissance du salut.

Un soir il invita quelques voisins à venir dans sa maison entendre chanter les garçons. Plusieurs acceptèrent, et l'intérêt éveillé fut si grand qu'ils revinrent bien des fois dans le même but. Au bout de quelque temps un missionnaire, ayant appris ce qui se passait, s'établit dans cette partie de la ville pour enseigner à ces gens quelque chose de plus du Seigneur et de son grand salut. Et c'est ainsi que des efforts de deux petits garçons résulta une oeuvre glorieuse pour le Seigneur.

Quelque temps après, Wong était dans un petit bateau qui descendait une rivière aux flots rapides. Près d'un endroit spécialement dangereux se dressait une idole de pierre. Quatre hommes qui se trouvaient dans la même embarcation se mirent à parler du secours que procurait cette idole dans les cas de naufrage.

— Oui, dit l'un d'eux en s'adressant à Wong, si quelqu'un court un danger quelconque sur cette rivière, il n'a qu'à regarder cette image et il ne sera pas noyé.

Wong savait très bien qu'il irriterait ces hommes, en les contredisant ; mais il ne pouvait pas laisser passer cette occasion de rendre témoignage à la vérité. Aussi dit-il courageusement :

— Cette image de pierre ne peut aider personne. Le Seigneur est le seul qui puisse sauver.

Cette parole souleva une véritable tempête parmi les hommes. Ils se mirent tous ensemble à tancer vivement l'enfant, cherchant à le convaincre qu'il avait tort et qu'eux-mêmes avaient raison.

Naturellement ce fut en vain. À la fin ils devinrent si furieux qu'ils décidèrent de forcer Wong à s'agenouiller devant l'image.

Wong déclara qu'il ne pouvait le faire, parce que la Bible lui avait enseigné qu'il ne faut adorer que Dieu seul.

Alors ils le saisirent par sa longue natte et frappèrent sa tête contre les bords du bateau jusqu'à ce que le sang jaillit de plusieurs blessures. Mais il ne céda pas.

— Vous pouvez me torturer et maîtriser mon corps, dit-il, mais mon âme restera libre.

N'était-ce pas une courageuse réponse de la part de ce petit Chinois ?

Alors ces méchants hommes s'écrièrent

— Si tu n'adores pas notre dieu, nous te noierons.

— Je ne l'adorerai pas, répondit Wong. Chaque fois que vous invoquerez votre dieu, j'invoquerai le Seigneur Jésus.

Alors ils le jetèrent dans la rivière. L'enfant disparut sous l'eau et ses persécuteurs se hâtèrent, à force de rames vers le rivage. Providentiellement quelques amis avaient assisté à la scène, mais de trop loin pour pouvoir intervenir efficacement. Ils guettèrent le moment où Wong reparut à la surface et réussirent à le saisir et à le ramener sur la terre ferme. Le jeune garçon avait perdu connaissance ; on l'étendit sur le rivage et ses sauveteurs firent tout leur possible pour le ramener à lui. À la fin il ouvrit les yeux, mais il ne savait pas où il était, ni qui se tenait près de lui. Il croyait être encore au pouvoir des méchants hommes, et murmura doucement :

— Vous dites « idole », mais je dis « Seigneur Jésus ».

Combien il fut heureux lorsqu'il commença à comprendre qu'il était au milieu d'amis qui connaissaient aussi le Seigneur Jésus et l'aimaient.

C'est tout ce que nous savons de Wong. Il ne mourut pas, mais se rétablit et resta fidèle à son Sauveur.

L'avenir est encore devant lui ; qui sait ? peut-être est-il appelé à porter l'Évangile à ses compatriotes. Que le Seigneur bénisse le brave petit Wong !

« Quiconque donc me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux » (Matthieu 10:32).

3.3 Un jeune chinois à l'étranger

Un riche planteur de Virginie était couché, très malade, dans la ville de Richmond. Il était atteint d'une fièvre infectieuse et le docteur le jugeait mourant.

Il ne connaissait rien du salut par Jésus Christ, et avait vécu sans s'occuper ni de Dieu ni de sa propre âme. Quand le médecin lui apprit qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il dit :

— C'est affreux de devoir penser à la mort quand on est encore si jeune et que la vie a tant d'attraits. Mais tout a toujours été contre moi.

À la fin son infirmière le quitta, craignant la contagion. Le docteur demanda alors au malade s'il consentirait à se laisser soigner par un jeune Chinois.

— Oh, cela m'est bien égal, répondit le planteur vous pouvez aussi bien me laisser mourir comme un chien. Quoiqu'il en soit, ce sera bientôt fini.

Dans un autre quartier de Richmond se trouvait une grande blanchisserie chinoise. L'un des jeunes garçons qui y travaillaient se nommait Ching. Il était natif de Chine, mais depuis qu'il était en Virginie avait appris à lire la Bible et à l'aimer, et était devenu un chrétien. L'amour de Dieu versé dans son coeur et l'espérance d'aller au ciel quand il mourrait, le rendaient très heureux ; et le grand désir de son coeur était de pouvoir faire quelques études, puis de retourner en Chine pour parler à ses compatriotes de Jésus et de son grand salut. Mais jusqu'à présent il n'avait vu aucun moyen de mettre son projet à exécution.

Le médecin connaissait Ching. Il alla le trouver à la blanchisserie et lui demanda s'il voulait aller soigner un malade, atteint d'une fièvre dangereuse.

— Il est riche et vous payera bien, ajouta-t-il.

Ching accepta cette proposition, car il était sûr que Dieu prendrait soin de lui. Alors le docteur l'emmena et le présenta à son client. Quelques jours plus tard, pendant que le malade sommeillait, Ching, assis dans le coin opposé de la chambre, lisait sa Bible. Tout à coup l'homme riche ouvrit les yeux et dit :

— Quel est ce livre stupide que vous lisez constamment ?

Cette parole peina beaucoup Ching, mais il répondit avec douceur :

— Ce n'est pas un stupide livre ; c'est le livre de Jésus, c'est mon passeport.

— Votre passeport ? Qu'entendez-vous par là ?

Pour toute réponse, Ching lut simplement ces deux versets :

« Il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » que le nom de Jésus (Actes 4:12).

« Le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jean 1: 7).

— Avez-vous bien dit « de tout péché », Ching ? Relisez-moi ces paroles encore une fois. Puis-je être purifié de mon péché ?

Ching relut le passage et ajouta :

— Oui, monsieur, vous pouvez être purifié de votre péché et le sang de Jésus Christ vous apportera la réalisation de ce que vous désirez.

Puis, à la demande du malade, Ching s'agenouilla près de son lit et demanda à Dieu de lui pardonner ses péchés, de lui donner un coeur nouveau et de faire de lui un de ses heureux enfants.

Il répéta cette prière chaque jour et au bout de quelque temps un grand changement se fit chez le malade. Il trouva le pardon, le salut et la paix en Jésus.

Puis son corps aussi bien que son âme reçut la guérison ; la fièvre tomba et bientôt il fut complètement rétabli. Quand il apprit le grand désir de Ching, il voulut se charger de son éducation et lui payer ses études.

Aujourd'hui cet homme est un heureux chrétien, et il emploie sa fortune à aider les ouvriers du Seigneur, tandis que Ching est missionnaire en Chine et travaille fidèlement à faire connaître Christ parmi ses compatriotes.

« Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve ; invoquez-le pendant qu'il est proche » (És. 55:6).

« Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, car moi, je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre » (És. 45:22).

3.4 La prédication d'un jeune garçon

J'ai été très intéressé en lisant l'histoire d'un jeune garçon chinois qui fut amené à confesser ouvertement le Seigneur Jésus comme son Sauveur à l'âge de treize ans.

Il avait quitté Wun-Chu où il habitait, dans la province de Chekiang, pour une ville située assez loin de là, afin de devenir le serviteur d'un prédicateur indigène. Il avait été soigneusement instruit dans la vérité par un missionnaire, M. Scott, qui est maintenant auprès du Seigneur.

Un jour le jeune garçon entra dans un temple bouddhiste et y trouva un vieillard adorant des idoles. Il attendit qu'il eût fini ses dévotions, puis, s'asseyant auprès de lui, lui demanda :

— Vénérable grand-père, les idoles vous voient-elles et vous entendent-elles lorsque vous les adorez ?

— Oui.

— Mais elles sont faites d'argile, vous le savez ; comment peuvent-elles répondre à vos prières ?

— Ce n'est pas l'argile que j'adore, mais au-dedans de l'idole il y a un esprit qui peut voir et entendre.

Le jeune garçon qui avait souvent entendu M. Scott répondre à de semblables raisonnements, reprit :

— Vous dites qu'il y a un esprit dans le dieu ; mais regardez celui-ci : il a la figure sale ; il y a très longtemps qu'il n'a pas été lavé. En voici un autre dont le nez est brisé ; et il n'a pas l'intelligence de le faire raccommoder. Celui-ci a eu une partie de la barbe arrachée, et il n'a pas été capable de se protéger. À quoi sert un esprit habitant un corps s'il ne peut pas en prendre soin mieux que cela ? Nous avons un esprit dans nos corps, et les rats ne viennent pas arracher notre barbe. Je puis vous parler et vous pouvez l'entendre à cause de cet esprit qui est au-dedans de nous. Si l'esprit quitte nos corps nous sommes morts comme les idoles et ne pouvons nous protéger nous-mêmes.

Le vieillard fut frappé de la sagesse de ces paroles et demanda au jeune garçon où il avait appris ces choses. Celui-ci répondit :

— À l'école de Wun-Chu. Mais je sais bien peu choses ; si vous allez chez le prédicateur, il vous en enseignera bien davantage.

Le vieillard suivit ce conseil et emmena sa femme avec lui. Ils entendirent parler du Sauveur et crurent en Lui. Ce fut le commencement d'une oeuvre véritable dans la ville où se trouvent maintenant une centaine de chrétiens.

Maintenant qu'en est-il de nos idoles ? Que voulait dire l'apôtre Jean, lorsqu'il terminait sa première épître par ces mots : « Enfants, gardez-vous des idoles » ? Notre devise ne devrait-elle pas être « Jésus seul » ? Ayant en Lui la vie éternelle, et étant un avec Lui quant à notre position devant Dieu, Il devrait assurément être l'objet de nos premières affections. N'oublions pas l'avertissement adressé par l'auteur inspiré à tous les chrétiens, jeunes et vieux : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » (1 Jean 2:15-17).

3.5 Le Bijou du mandarin

Un chrétien chinois, prêchant l'Évangile à quelques-uns de ses compatriotes, et voulant illustrer par un exemple la manière dont il faut se confier dans le Seigneur Jésus, leur raconta la simple histoire suivante :

Un riche mandarin, vivant dans une contrée infestée par les brigands, craignait beaucoup qu'on ne lui volât un bijou précieux auquel il tenait infiniment. Personne n'ignorait qu'il était en possession de ce joyau, et la nuit il ne pouvait dormir par crainte de voir les brigands envahir sa maison. Il cacha d'abord son trésor dans le sol, mais il n'était pas tranquille. Ensuite, il le dissimula dans une fente de la muraille, mais cela ne le satisfait pas non plus. L'anxiété et le souci le faisaient dépérir et le rendaient tout triste.

— Pourquoi ne déposez-vous pas votre bijou dans le trésor impérial, où sont gardés les bijoux de l'empereur ? lui dit un jour un de ses amis. Ce fut une révélation pour le mandarin. S'il était un endroit où les bijoux de l'empereur étaient sûrement gardés nuit et jour, son trésor y serait en sécurité aussi. Il suivit le conseil de son ami, et son visage perdit aussitôt son expression soucieuse. Désormais, au lieu de craindre, il avait confiance. Les gardes vigilants qui veillaient sur les trésors de l'empereur défendraient aussi le sien.

— Il en est de même, ajouta le prédicateur, pour nous qui avons mis notre confiance en Christ. Nous sommes gardés par la puissance de Dieu, et seuls ceux qui seraient assez forts pour briser cette puissance divine pourraient jamais nous faire du mal.

Ce simple témoignage, rendu à la puissance protectrice de Dieu était vrai. Vous êtes-vous confiés en Lui, chers enfants, pour votre salut et pour votre vie de chaque jour ? Ne craignez pas de vous confier en Christ pour le temps et pour l'éternité.

3.6 Une histoire vraie où il est question d'un tigre

Je suppose que tous les enfants qui liront ce livre ont vu un tigre, mais certainement la bête fauve se trouvait derrière des barreaux de fer, et elle était ainsi réduite à l'impuissance. En Chine, par contre, on rencontre beaucoup de tigres qui errent à leur gré dans les montagnes. Ces solitudes sauvages, avec leurs ravins et leurs cavernes, sont de vrais repaires de bêtes fauves.

Les collines qui entourent les villes sont, jusqu'à leur sommet, recouvertes de tombes. Le coeur se serre en voyant ces tertres innombrables et en pensant aux centaines de milliers de personnes dont les corps sont retournés à la poussière et qui jamais n'avaient entendu parler de Dieu ni de son grand salut. Une herbe longue et dure croit entre les tombes. Les femmes vont la couper et la vendent comme combustible, car en Chine le bois est rare et cher, et le peuple est très pauvre. Vous pouvez quelquefois rencontrer une demi-douzaine de femmes qui rentrent à la ville portant de lourdes bottes d'herbes sèches. Ces bottes sont attachées aux deux

extrémités d'un bâton qu'elles portent sur l'épaule. Il semble, lorsqu'elles s'avancent ainsi, presque courbées en deux, que l'on se trouve en présence de petites meules de foin mises en mouvement par quelque mécanisme caché.

Or un jour, il y a quelques années de cela, une pauvre femme s'en alla sur les collines pour couper de l'herbe. Elle portait son bébé attaché sur son dos, et un autre enfant l'accompagnait. Elle tenait à la main une petite faucille. Au moment où la femme atteignait le sommet de la colline, elle entendit un rugissement effroyable. Épouvantée elle s'arrêta et attira son enfant tout près d'elle. Au même instant une tigresse, accompagnée de ses deux petits, bondit hors du fourré.

Sans doute la bête fauve croyait trouver une proie facile sur son chemin : une faible femme et deux petits enfants sans défense ! La tigresse prit son élan et vint s'abattre tout près de la pauvre mère. Celle-ci brandit sa petite faucille, la seule arme qu'elle eût entre les mains, et en frappa le monstre.

Il faut que je vous dise que, si cette femme chinoise était très courageuse, elle était aussi très ignorante ; elle n'avait de sa vie franchi le seuil d'une église, ni assisté à une réunion. Elle n'avait jamais vu de Bible, et, si même elle en avait possédé une, elle n'aurait pas été capable de la lire ; mais un jour, dans la rue de la ville qu'elle habitait, elle avait rencontré une missionnaire qui parlait à un groupe de femmes de Quelqu'un qui s'appelait Jésus. Elle leur disait que ce Jésus pouvait aider ceux qui étaient dans la peine et qu'il était toujours là pour les secourir. Alors, au moment où le tigre broyait son épaule et son bras entre ses terribles mâchoires, la pauvre femme se souvint de ce récit merveilleux, et, tandis qu'elle frappait le fauve de son arme minuscule, elle criait :

— Ô Jésus, aide-moi !

Pensez-vous qu'il entendit son cri ? Oui, assurément, car ses oreilles sont toujours ouvertes à nos supplications et Il nous a laissé cette promesse : « Invoque-moi au jour de la détresse : je te délivrerai et tu me glorifieras ».

Nous faisons souvent des promesses que nous ne tenons pas. Peut-être les oublions-nous ; ou bien nous sommes incapables, au dernier moment, d'exécuter nos engagements. Mais avec le Seigneur Jésus il en va tout autrement. Il est dit d'Abraham en Romains 4 qu'il fut pleinement persuadé que ce que le Seigneur a promis, Il est puissant aussi pour l'accomplir. Nous pouvons avoir la même assurance. La pauvre femme fit une semblable expérience.

De sa main gauche elle continuait à frapper le tigre, et, chaque fois que la petite faucille s'abattait sur la tête monstrueuse, elle criait : « Ô Jésus, aide-moi ! »

La réponse ne se fit pas attendre. Au bout de quelques minutes la terrible bête, renonçant à maîtriser une proie qui pourtant ne lui offrait qu'une bien faible résistance, se détourna et s'enfuit dans la montagne. La pauvre femme, grièvement blessée, réussit à se traîner jusqu'au village ; elle perdait beaucoup de sang. Ses amis la transportèrent dans un hôpital missionnaire où on lui prodigua tous les soins que nécessitait son état et où elle se rétablit complètement.

Mais ce qui est encore mieux, c'est qu'elle apprit à connaître davantage ce Jésus qui l'avait sauvée de la mort ; et elle découvrit qu'il pouvait aussi la sauver de la mort éternelle. David dit dans le Psaume 103: « C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités ».

Combien cette pauvre Chinoise dut être heureuse de trouver un tel Sauveur qui pouvait faire pour elle des choses si merveilleuses !

3.7 Jonas

L'Évangile eut beaucoup de peine à pénétrer dans la province de Hunan, au centre de la Chine. Les gens y étaient endurcis et très conservateurs. Ils détestaient les étrangers et refusaient absolument d'écouter leur message.

Il y a bien des années, un missionnaire fut envoyé dans cette contrée. Personne ne voulait l'écouter et il se trouvait dans des circonstances très difficiles, car on cherchait même à le chasser de la ville.

Au moment où la situation paraissait la plus sombre, il arriva que la Société Biblique envoya à ce missionnaire une caisse contenant uniquement des exemplaires du livre de Jonas. Je ne sais pas combien il y en avait, peut-être quelques centaines. Ce livre fut lu. Il était trop intéressant pour être jeté au rebut, et bientôt un grand nombre des habitants de la ville connurent l'histoire du prophète désobéissant puis ramené à Dieu.

Non seulement ils lurent, mais ils crurent, et l'effet fut merveilleux. « L'homme qui est venu parmi nous est exactement comme Jonas », dirent-ils ; « il nous parle d'un jugement qui va venir, et nous ne voulons pas l'écouter. Si nous le chassons, peut-être périrons-nous tous, et peut-être sera-t-il puni lui aussi ».

Bientôt la ville fut ouverte au serviteur de Dieu, et il trouva autant d'auditeurs attentifs qu'il pouvait en désirer. Et de fait ce ne fut pas seulement une ville qui fut ouverte à l'Évangile par le moyen du livre de Jonas, mais tout le pays environnant, et la porte ne s'est jamais refermée depuis lors.

Quel livre merveilleux que notre Bible ! Toute la sagesse et la puissance des hommes ne pouvaient toucher un seul de ces coeurs endurcis, mais un seul coup de ce « marteau » qu'est la Parole de Dieu suffit pour ouvrir largement non seulement quelques coeurs, mais des villes et des contrées tout entières !

3.8 Encore Jonas

À des centaines de kilomètres de la ville ouverte à l'Évangile par le moyen du livre de Jonas, vit une vieille femme. Mme Koo, ainsi la nommerons-nous, était en service et passait la plus grande partie de son temps dans la cuisine la plus sombre et la plus enfumée que vous puissiez imaginer. Le plafond et les murs étaient depuis longtemps absolument noirs de suie. De grandes toiles d'araignées pendaient des poutres du toit ; et bien qu'elles fussent périodiquement enlevées au moyen d'un long balai, il s'en reformait bientôt de nouvelles. Le sol de la cuisine était fait de briques ainsi que le fourneau, et la partie supérieure de celui-ci était en tuiles rouges au milieu desquelles on avait ménagé un trou. Dans l'un des coins de la pièce, il y avait un tas de bois à brûler ; dans un autre, une sorte de bassin ou d'évier. Je ne sais pas si le fourneau avait une cheminée, mais la plus grande partie de la fumée semblait rentrer dans la cuisine ; ainsi en tout cas s'il y en avait une, elle ne servait pas à grand-chose.

Tel était l'endroit où s'écoulait l'heureuse et paisible vie de Mme Koo. Heureuse ? demanderez-vous. Oui, elle était très heureuse, et elle avait de bonnes raisons pour l'être. Elle connaissait le Sauveur et l'aimait. Il l'avait placée dans cette position, et c'était pour Lui qu'elle accomplissait son travail. Ce ne sont pas les cuisines aux carrelage étincelants, les fourneaux électriques et autres perfectionnements semblables qui rendent les gens heureux ; et Mme Koo, dans sa cuisine enfumée, était tout aussi satisfaite qu'une femme chrétienne de nos pays dans sa jolie cuisine claire — et beaucoup plus heureuse que les femmes qui ne sont pas des chrétiennes, quels que soient les autres avantages qu'elles puissent posséder.

Mais un jour la pauvre Mme Koo tomba malade. Sa jambe la fit beaucoup souffrir, et, les médecins chinois n'étant pas toujours très capables, cela alla de mal en pis jusqu'à ce qu'à la fin elle fut obligée de se faire transporter dans l'hôpital européen. Une autre femme prit sa place de cuisinière et Mme Koo se sentit très triste et quelquefois très isolée.

Quand enfin elle fut assez bien pour quitter l'hôpital, il sembla qu'on n'avait plus besoin d'elle dans la sombre cuisine, et elle en fut encore plus attristée. Mais quelqu'un lui dit :

— Mme Koo, maintenant que vous en avez le temps, pourquoi n'iriez-vous pas voir les voisines pour leur parler du Sauveur que vous connaissez ?

Mais Mme Koo répondit :

— Non.

Et aussitôt le diable trouva un soi-disant ami pour la décourager complètement.

— Une personne comme vous irait prêcher ? Une simple cuisinière ? Impossible.

Et Mme Koo répéta :

— Non, je ne puis prêcher. Je ne puis parler aux gens du Sauveur, et je ne le ferai pas.

Cette nuit-là, pendant qu'elle dormait, Mme Koo entendit une voix lui dire :

— Jonas !

Elle s'éveilla à l'instant, et « Jonas ! Jonas ! Jonas ! » continua à retentir à ses oreilles. Elle connaissait l'histoire du prophète qui avait été envoyé par Dieu prêcher aux Ninivites et qui refusa d'obéir. Elle savait tout cela et aussi ce qui arriva ensuite — et le reste de la nuit elle ne se sentit pas très à son aise.

Personne ne lui reparla de ce sujet, mais la première chose que fit Mme Koo le lendemain matin fut de dire très humblement : « Je suis prête à aller parler du Sauveur aux voisines ». Et elle s'en alla en effet visiter les femmes qu'elle connaissait dans leurs petites cuisines obscures et au milieu de leurs peines et de leurs soucis elle apportait souvent un rayon de lumière, la lumière d'en haut, pour éclairer leurs sombres vies.

Il y a quelques jours, j'ai appris que Mme Koo continue à visiter les voisines et que celles-ci aiment à la voir arriver en trotinant. Peut-être pourrez-vous prier le Seigneur de bénir Mme Koo et de lui donner la sagesse et l'amour dont elle a besoin pour parler à ces pauvres femmes ignorantes du Sauveur qui les aime. Je me demande si la même voix dira : « Jonas ! » à quelqu'un de mes lecteurs ?

3.9 Le diseur de bonne aventure

Un colporteur rentra un soir chez lui, dans la ville de Shanghai, lorsqu'il fut accosté par un jeune Turc d'apparence distinguée qui lui dit :

— Si vous le désirez, je vais lire votre avenir dans votre main.

Pris par surprise, notre ami ne répondit pas tout d'abord, et l'homme continua :

— Je suis un diseur de bonne aventure ; je puis vous dire ce qui vous arrivera dans l'avenir.

— Mais comment pourrai-je savoir que vous dites la vérité ?

— Oh ! j'ai des livres ; je connais l'astrologie.

— Bien, je voudrais d'abord vous poser une question, pour voir si vous dites vrai ou non. Si vous êtes capable de me dire la vérité quant à mon avenir, vous connaissez certainement aussi le vôtre. Où serez-vous dans cent ans ?

Le Turc parut très ennuyé et répliqua :

— Oh, je ne sais pas cela ; mais laissez-moi regarder votre main, et je vous parlerai de vous.

— Mais, reprit le colporteur, moi aussi je connais l'avenir. Je me sers aussi de livres, et si vous voulez répondre à une seule question, je vous dévoilerai votre avenir.

— Que voulez-vous savoir ?

— Croyez-vous au Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu ?

— Non, Il n'était pas le Fils de Dieu.

— Eh bien, reprit notre ami en sortant un Nouveau Testament de son sac, je vais vous dire votre avenir. Mon livre me dit : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ». Voilà votre avenir : Maintenant, vous avez la colère du Dieu vivant reposant sur vous, et dans cent ans vous serez dans les ténèbres du dehors, loin de Dieu pour toujours, à moins que vous ne croyiez au Fils de Dieu.

Il s'ensuivit une longue conversation au bord de la route, et le diseur de bonne aventure demanda :

— Pourrais-je avoir un de vos livres ?

Cette requête lui fut naturellement volontiers accordée.

Il demanda ensuite

— Où habitez-vous ? Quand pourrais-je venir vous voir ?

Le jour suivant il vint avec un de ses amis à l'adresse indiquée, et ils eurent une longue conversation avec le colporteur, à l'issue de laquelle ils emportèrent un exemplaire de la Bible.

Dieu seul sait quel en aura été le résultat. Mais laissez-moi vous demander, cher lecteur, si vous avez jamais pensé à votre avenir éternel ? Vous n'avez pas besoin de rester dans le doute à ce sujet. Dieu soit béni, nous avons un Livre qui ne nous laisse jamais dans l'incertitude. Où serez-vous dans cent ans ? Où serez-vous demain ?

Peut-il y avoir quelque chose de plus simple, de plus catégorique, de plus précieux, et cependant de plus terrible que ces paroles solennelles : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36) ?

3.10 Jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé

Une réunion devait se tenir dans la maison où les « diables étrangers » (autrement dit missionnaires) s'étaient installés dernièrement. Personne n'avait une idée très nette de ce qui se passerait dans cette réunion, mais Mme Lai et sa fille avaient invité leurs voisines à venir chez elles le dimanche après-midi à 3 heures. La plupart d'entre elles avaient décidé de venir — par curiosité naturellement. Ainsi elles se trouvaient là, assises sur les bancs du vestibule où régnait une délicieuse fraîcheur. Dehors, le soleil dardait sans pitié ses rayons éblouissants, mais ici une douce brise soufflait de la porte d'entrée à la cour intérieure.

Les femmes se tenaient très tranquilles, cherchant à saisir la signification de la nouvelle histoire que leur racontait Mlle Lai. Son chinois était encore très incorrect, et l'histoire était très différente de tout ce qu'elles avaient entendu jusqu'ici. Qui était ce Jésus ? Et comment, puisqu'il était mort depuis si longtemps, pouvait-il les aider maintenant ? Mais écoutez, à présent la dame parle plus simplement, nous pourrions toutes comprendre ceci.

— Vous savez, dit Mlle Lai pour illustrer ses paroles, comment on vend parfois une petite fille comme esclave. Quel est alors le chagrin de la mère ! combien elle soupire après le retour de sa fille ! Elle économise chaque sou dans l'espoir d'arriver une fois à racheter l'enfant. Peut-être un ami lui vient-il en aide. Enfin, quand la somme exigée est complète, avec quelle joie la mère se met-elle en route pour chercher sa fillette ! Celle-ci est libre désormais. Eh bien ! C'est ainsi que Dieu lui-même nous a rachetés du pouvoir du diable et du péché. Mais le prix de la rédemption n'a pas été de l'or ou de l'argent. Non, nos âmes sont trop précieuses pour être rachetées par de semblables choses. C'est le sang précieux de Jésus Christ, le Fils de Dieu, qui nous a rachetés. Maintenant nous sommes libres de retourner à notre Père.

Puis on chanta un cantique, et, ce qui parut le plus incompréhensible de tout aux auditrices, une prière fut prononcée. Il y eut ensuite un moment de silence. Mlle Lai se demandait ce que les femmes avaient compris. Sans doute chacune interprétait à sa façon ce qu'elle avait entendu ; mais, pour l'une d'elles au moins, l'illustration donnée par Mlle Lai avait apporté un message distinct. En effet, deux de ses filles n'étaient-elles pas des esclaves ? Quelque chagrin qu'elle en eût éprouvé, il ne lui était jamais venu à la pensée qu'elles pussent être rachetées. Dès lors elle s'attacha à cette idée. Mais Mlle Lai avait aussi parlé d'aide, et dans l'esprit de Mme Wan, cette aide ne pouvait venir que des étrangers. La notion de Dieu, celle du péché et de la vie future étaient très vagues et n'avaient aucune réalité pour elle, mais elle sentait qu'elle avait besoin de quelque chose. Elle désirait du secours et un Sauveur à cause de sa pauvreté et de l'esclavage de ses filles, mais au lieu de se tourner vers Dieu, elle se tournait vers les étrangers. Et cependant, en y repensant plus tard, Mlle Lai comprit que c'était à partir de ce moment-là que le travail du Seigneur avait commencé dans cette âme.

Dès que la réunion fut terminée, Mme Wan s'approcha de Mlle Lai et se présenta comme une voisine habitant tout près, au coin de la rue. Puis, se hâtant d'en venir au sujet qui la préoccupait, elle ajouta :

— Oui, mademoiselle, et j'ai deux filles qui ont été vendues comme esclaves il y a plusieurs années. L'aînée est la troisième femme d'un homme riche, et elle est très malheureuse. La plus jeune n'a que douze ans, et je pourrais la racheter, si j'avais l'argent nécessaire pour cela.

L'expression pleine de sympathie de Mlle Lai encouragea la mère à émettre l'idée que la missionnaire pourrait jouer le rôle de l'amie qui aiderait à racheter l'enfant, comme elle l'avait expliqué pendant la réunion.

Un sentiment pénible d'impuissance envahit le cœur de Mlle Lai. Elle aurait volontiers mis la main à sa poche pour donner à Mme Wan la somme nécessaire au rachat de sa fille, mais malheureusement, oui peut-être heureusement, elle ne la possédait pas.

Mme Wan continua en disant que son mari était un chrétien.

— Vraiment ? dit Mlle Lai, surprise, a-t-il été baptisé ?

— Pas encore.

Mme Wan habitait au fond d'une petite cour très sale, une maison sombre et enfumée, avec un plancher de boue et pas de fenêtre. Un cochon, quelques poules et des oies s'y promenaient comme si l'endroit leur appartenait. Un petit garçon de huit ans, nommé Asei, ou Numéro 4, et qui aurait été joli s'il avait été un peu plus propre, suivait sa mère pas à pas, et elle tenait généralement dans ses bras un bébé d'un an, à l'air chétif. L'expression pensive de ce petit être montrait qu'il prenait la vie trop sérieusement. Ses yeux noirs semblaient considérer avec ressentiment la pauvreté et la saleté qui l'entouraient. Sa mère paraissait très insouciant et préférait sans doute le désœuvrement au confort qu'elle aurait pu obtenir au prix d'un peu de travail.

M. Wan, petit homme maigre et vif, était cuisinier. Il travaillait pour une compagnie de soldats, qui ne lui donnaient qu'un salaire misérable, mais l'autorisaient à emporter tous les restes de leurs repas. Chaque soir il revenait à la maison chargé d'un grand panier de riz, de viande et de légumes, ce qui restait au fond de l'énorme chaudière de la caserne. Ces débris suffisaient généralement à nourrir la famille, y compris le cochon. Tant que les provisions arrivaient ainsi régulièrement, Mme Wan ne se mettait en souci de rien. À n'importe quelle heure du jour on pouvait la voir devant sa porte, bavardant en souriant, son bébé dans les bras.

M. Wan, par contre, était un homme sérieux. Il avait entendu parler du vrai Dieu et du Seigneur Jésus Christ par les catholiques romains, mais comprenait si peu de chose à la nouvelle religion qu'il n'avait pas encore renoncé à ses idoles. Mais maintenant, depuis que, soir après soir, il assistait aux réunions tenues dans la maison des Lai, assis sur le premier banc, les yeux fixés sur le prédicateur, il en saisissait davantage. À la fin une grande lumière se fit dans son esprit. Jésus, le Fils de Dieu, était mort pour lui, Il avait pardonné ses péchés. M. Wan était sauvé.

Un soir, comme la famille Lai venait de se mettre à table, un messager frappa à la porte.

— M. Lai voudrait-il venir pour aider M. Wan à se débarrasser de ses idoles ?

— Avec le plus grand plaisir, se hâta de répondre M. Lai. Il se rendit immédiatement au logis de M. Wan et bientôt les idoles furent réduites en pièces, sous les regards intéressés des voisins. M. Lai retourna chez lui, tout heureux.

— Maintenant, dit Mme Lai, il nous faut prier pour eux. Le diable s'acharne toujours sur les gens qui se tournent vers Dieu.

Peu de temps après M. Wan fut baptisé et, à sa demande et à celle de l'enfant lui-même, son petit garçon de huit ans fut baptisé avec lui. Mme Wan ne se sentait pas encore assez sûre d'elle-même pour suivre leur exemple. Elle assistait régulièrement aux réunions, son bébé dans les bras. Presque toutes les femmes faisaient de même, et quelquefois les enfants auraient considérablement troublé la réunion, si Mme Lai n'était pas venue à la rescousse avec un biscuit, rapidement glissé dans la main d'un petit pleurnicheur. Il est inutile de dire que, dans ces conditions, les bébés tenaient autant que leurs mères à assister aux réunions.

Mme Wan ne manquait pas une prédication, elle était une auditrice attentive, qui comprenait tout ce qui se disait. De fait elle savait parfaitement expliquer la doctrine aux autres femmes, lorsque celles-ci étaient embarrassées par le mauvais chinois de Mlle Lai. Mais Mme Wan ne pouvait pas être amenée à reconnaître qu'elle était une pécheresse, et cependant elle était souvent surprise en flagrant délit de mensonge. Quant à la paresse dans laquelle elle vivait, Mlle Lai doutait d'arriver jamais à lui faire comprendre que c'était mal.

Un jour Mlle Lai se rendit dans la misérable demeure pendant une des rares et courtes vacances accordées à la plus jeune des filles. Celle-ci était esclave depuis l'âge de huit ans, et avait été tellement maltraitée et obligée de travailler si durement, que maintenant, bien qu'elle eût treize ans, elle en paraissait à peine dix. Quelle pauvre petite créature cela faisait, avec ses vêtements grossiers beaucoup trop grands pour elle ! Sa chevelure formait une masse compacte pleine de vermine. L'enfant devait être au service de chacun, et personne ne se souciait d'elle. Mais quelle joie illuminait sa figure en ce moment ! Sa mère brossait sa tignasse embrouillée, lavait et raccommoait ses vêtements, pendant qu'elle avait le plaisir d'amuser son petit frère et de se sentir à la maison !

Et combien cela coûterait-il de la racheter ? Son maître en demandait cent quarante dollars.

Mme Wan espérait toujours que M. Lai donnerait la somme nécessaire, mais il estimait que ce n'était pas possible, puisque Mme Wan elle-même ne faisait aucun effort pour gagner quelque chose. Et cependant l'enfant avec son expression pathétique, était souvent, si ce n'est toujours, dans la pensée de la mère. Quelquefois elle rêvait d'élever des cochons et de les vendre au moment où le prix du porc serait élevé, avec un énorme profit ; mais les temps étaient durs et, quoique beaucoup de cochons aient passé par la maison des Wan, ils n'avaient jamais rapporté plus que le prix du loyer.

Alors la famille se trouva plongée dans une réelle détresse, car les soldats dont M. Wan était le cuisinier furent transférés dans une autre garnison, et il fut obligé de les suivre. Son salaire mensuel devint tout à fait insuffisant pour entretenir sa femme et ses enfants, du moment qu'ils n'auraient plus les restes de riz et de légumes dont ils s'étaient nourris jusqu'alors.

Mme Wan fut donc forcée de se mettre en quête d'un travail. Elle commença par fabriquer la monnaie de papier indispensable en Chine pour les funérailles.

Il ne faut pas un grand art pour cela, puisqu'il ne s'agit que de couper du papier à l'emporte-pièce. Malheureusement le gain est dérisoire et atteint rarement plus de 20 centimes par jour. Mais au bout de quelque temps, au grand soulagement de chacun, M. Wan revint à la maison.

Le bébé avait appris à marcher et à parler. Il avait de grands yeux noirs très vifs et savait se former une opinion personnelle sur n'importe quoi. Il aimait venir aux réunions qui se tenaient dans la maison des Lai, parce qu'à l'arrière-plan il y avait Mme Lai avec ses gâteaux. Il apprenait à chanter « Jésus m'aime » avec les autres enfants. Mais les services qui se tenaient dans le local officiel lui paraissaient très ennuyeux. Pas de gâteaux, et une sévérité, exagérée selon lui, au sujet de l'ordre et du silence ! Aussi un jour se laissa-t-il glisser des genoux de sa mère, et retourna-t-il tout seul à la maison le long des rues étroites. Cette aventure amusa beaucoup Mme Wan.

À la fin de l'été, le petit garçon fut pris d'une forte fièvre. On pensa qu'il ne s'agissait que de la malaria, et on lui donna de la quinine. Mais la fièvre ne voulait pas céder. Cependant, comme il n'avait pas d'autre symptôme alarmant, le médecin continua le même traitement. L'enfant devenait de plus en plus maigre, et l'inquiétude de sa mère augmentait.

Un jour Mlle Lai vint le voir. Le bébé était sur les genoux de sa mère, la tête appuyée contre son épaule, mais il sourit lorsque la visiteuse entra et retint un de ses doigts dans sa petite main pendant qu'elle s'entretenait avec Mme Wan.

— Mlle Lai me donnera un gâteau, murmura-t-il.

En les quittant, Mlle Lai fit une autre visite et, à son retour, vingt minutes plus tard à peine, elle jeta un coup d'oeil en passant dans la maison des Wan. Quelle douloureuse surprise quand Mme Wan l'accueillit par ces mots :

— Mon bébé se meurt !

En effet, les beaux yeux noirs se voilaient et les petits membres se raidissaient.

— Oh ! mon enfant, mon enfant ! gémissait la pauvre mère.

Les voisines accouraient.

— Ne le laissez pas mourir dans la maison ! dit la propriétaire d'un ton impérieux (Cela aurait attiré le malheur sur l'immeuble). La pauvre mère dut l'emporter dans la cour, et c'est là qu'il rendit le dernier soupir.

Quel désespoir pour la pauvre Mme Wan ! Pendant longtemps elle fut inconsolable, mais elle recherchait la présence de Mlle Lai qui avait assisté à la mort du petit. Celle-ci chercha à lui expliquer que son bébé était auprès du bon Berger qui « par son bras rassemble les agneaux et les porte dans son sein ». Elle la supplia de mettre toute sa confiance dans le Sauveur, de confesser ses péchés et de changer sa manière de vivre. Mme Wan paraissait d'accord, mais cet hiver-là ses voies furent plus tortueuses que jamais. Ses voisins païens eux-mêmes méprisaient sa façon d'agir.

Mlle Lai était tentée de l'abandonner à elle-même pour un temps, mais elle était obligée de passer devant sa porte deux fois par jour en se rendant à l'école, et Mme Wan se trouvait toujours sur le seuil, oisive comme de coutume et très disposé à bavarder.

— Entrez, dit-elle un jour d'un ton mystérieux. J'ai quelque chose à vous dire. J'ai eu une terrible frayeur la nuit dernière.

— Vraiment ? Que s'est-il passé ?

— J'étais assise ici sur ma chaise avant d'aller au lit, et la lampe était là, éclairant à peine, quand j'ai vu un grand diable noir s'avancer vers moi ; il a mis ses bras autour de moi et a cherché à m'entraîner. J'étais si effrayée que j'en avais des sueurs froides et que mes cheveux se hérissaient sur ma tête. J'ai appelé Asei, mais il m'a seulement répondu :

— Je n'ai pas peur, maman, et je ne vois point de diable.

Mais il a pourtant prié, puis il a chanté : « Seul le sang de Jésus », et pendant qu'il chantait, le diable est parti.

— Oui, dit Mlle Lai, parce que seul le sang de Jésus peut nous délivrer de la puissance des démons. Si vous ne vous repentez pas de vos mensonges et de vos tromperies, Satan s'emparera réellement de vous.

Mme Wan était trop impressionnée par son expérience de la nuit précédente pour se justifier comme elle le faisait d'habitude ; mais une voisine qui venait d'entrer et qui considérait évidemment toute l'affaire comme une bonne plaisanterie, s'empressa de prendre la parole :

— Moi, j'adore le diable, et ainsi il me fait toujours du bien, dit-elle

— Attendez la fin de votre vie, et alors vous verrez le résultat, répondit sèchement Mlle Lai.

De quelque façon qu'on puisse considérer cette apparition du diable, il est certain qu'elle produisit une grande impression sur Mme Wan, qui ne douta jamais de la réalité de ce qu'elle avait vu. Les Chinois n'ont pas besoin qu'on les convainque de l'existence du diable, car c'est une de leurs plus fermes croyances. Cette apparition, survenant ainsi lorsque Mme Wan se livrait à ses plus mauvais penchants, éveilla sa conscience. D'autres circonstances survinrent qui approfondirent le travail.

Un jour elle fut atteinte du choléra. Ses voisines vinrent la soigner, et une vieille femme lui brûla les mains et les pieds avec un fer chaud, traitement généralement adopté en pareil cas. Les violentes douleurs cessèrent, mais elle tomba dans une sorte de coma, et ses membres devinrent glacés. Pendant ce temps son pauvre mari qui lui était très attaché, pleurait et pria à côté d'elle.

Plus tard elle raconta ses impressions à Mlle Lai en ces termes :

— J'étais réellement en train de mourir, et mon âme était déjà à dix pieds de mon corps, mais lorsque j'ai entendu mon mari pleurer sur moi, je suis revenue.

Elle réalisait qu'elle avait été épargnée en réponse aux prières de son mari, et elle en éprouvait une impression très solennelle. Lui, de son côté, avait une foi très réelle, et, lorsqu'il était à la maison, il priait chaque jour avec sa famille. C'était pendant ses absences que Mme Wan se livrait à ses procédés malhonnêtes pour obtenir de l'argent sans travailler.

Mais bientôt survint une autre difficulté. Sa fille aînée qui était la troisième femme d'un riche marchand de la ville venait d'avoir un bébé. C'était une jolie femme de dix-huit ans et son mari lui témoignait de l'affection, ce qui excitait la haine jalouse de la première femme. Malheureusement le bébé était une petite fille. Tant que le mari fut là, la méchante femme n'osa pas toucher à l'enfant, mais il s'absenta au bout de quelques semaines, au moment où le coeur de la jeune mère s'attachait de plus en plus à sa fillette. Alors la cruelle femme lui enleva son bébé et le noya délibérément.

La pauvre jeune femme n'osa pas résister, mais resta comme atterrée par le chagrin. Lorsque Mme Wan apprit ce qui s'était passé, la douleur de sa fille et la pensée que sa situation était sans espoir parurent l'écraser aussi. Elle se mit alors à penser davantage à sa seconde fille. Celle-ci allait bientôt avoir seize ans, on la marierait, probablement dans les mêmes conditions que sa soeur, et un sort tout aussi cruel lui était sans doute réservé.

Mme Wan était désolée et, dans son désespoir, elle forma un projet qui lui parut admirable. Son principal talent était d'élever des cochons ; et elle décida de s'adonner à cette occupation avec plus de zèle que jamais. Sa propriétaire lui prêta une somme suffisante à l'achat de deux petits porcs. À ce moment M. Wan travaillait dans la ville et rapportait à la maison assez de résidus de toutes sortes pour nourrir ces animaux.

Au commencement les gorets prospérèrent admirablement. Les cochons boivent beaucoup et Mme Wan eut fort à faire pour leur puiser une quantité d'eau suffisante, mais elle ne se plaignait pas. Ils ont aussi besoin de verdure et Mme Wan allait patauger dans des étangs boueux pour leur procurer certaines feuilles vertes dont ils étaient très friands. Bientôt elle put acheter un troisième porcelet. Les provisions de riz et légumes que M. Wan rapportait de la caserne suffisaient à peine pour une si nombreuse famille, mais si quelqu'un devait se priver de nourriture, ce n'était toujours pas les porcs. Mme Wan allait mendier à ses amis et voisins des débris de légumes et l'eau dans laquelle ils lavaient leur riz. Cela l'obligeait souvent à rapporter de lourdes charges, mais elle ne se plaignait

pas. De fait elle était occupée toute la journée à puiser de l'eau, couper des légumes, et chercher de la nourriture pour ses cochons. Et précisément à ce moment elle entendit parler d'un bébé sans mère qu'elle se hâta d'adopter. Au milieu de tout son travail, elle lui accorda les plus tendres soins.

Les porcs faisaient certainement honneur à leur maîtresse. L'un d'eux en particulier devint si énorme qu'il excita l'envie de tous les voisins. « Quand le vendrez-vous ? » demandait-on constamment à Mme Wan. Mais elle répondait toujours qu'il n'était pas encore assez gros. Elle surveillait ses bêtes avec sollicitude et demanda même à Mlle Lai de prier pour elles.

Pendant ce temps le prix de la petite fille était monté à 160 dollars, mais elle travaillait tant qu'elle maigrissait, et son maître craignait qu'elle ne finît par mourir et lui fit perdre ses gains ; aussi envisageait-il plus volontiers la possibilité de se débarrasser d'elle.

La grande question était de savoir si les porcs rapporteraient assez pour racheter l'enfant. Mme Wan pensait qu'elle en tirerait une centaine de dollars, mais il en fallait 160. Elle regrettait d'être obligée de vendre les deux plus petits avant qu'ils aient atteint les gigantesques proportions de leur frère aîné. Mais sa fille s'excitait tant à l'idée d'être rachetée qu'elle en devenait presque malade.

La propriétaire vint à la rescousse en prêtant 50 dollars sur la sécurité du bébé — une sorte d'hypothèque. Les cochons furent vendus et rapportèrent plus même que n'avait espéré Mme Wan.

Enfin arriva l'heureux jour où M. Wan emporta 160 dollars en pièces d'argent chez le maître de sa fille. La rançon fut payée. Le cœur de l'enfant était plein à déborder tandis qu'elle suivait son père et franchissait avec lui le seuil de la maison où elle avait connu les horreurs de l'esclavage. Elle était libre ! Combien belle lui parut la modeste demeure qui serait son chez-elle désormais. Vous pouvez vous représenter ce que fut le revoir entre la mère et la fille, celle qui avait travaillé si longtemps et celle qui avait attendu patiemment la délivrance. Bien vite l'enfant sut prendre sa place de fille de la maison, et sa mère la suivait d'un regard ravi tandis qu'elle préparait le repas ou s'occupait du bébé !

Un grand changement s'était fait peu à peu en Mme Wan. Peut-être depuis le rachat de sa fille comprenait-elle mieux la grande rançon qui avait été payée pour sa propre âme. En tout cas il est certain qu'une transformation s'était opérée en elle. Elle était incapable d'expliquer ses sentiments, mais elle alla trouver Mlle Lai et lui dit très humblement et sérieusement qu'elle désirait être baptisée. Mlle Lai comprit alors que s'il y avait de la joie dans la petite maison à cause du rachat de l'enfant, il y en avait encore bien davantage devant les anges de Dieu pour la pécheresse qui s'était repentie ; et de son cœur reconnaissant montèrent des actions de grâces vers le Dieu qui fait des merveilles.

4 Histoires de brigands

« En voyages souvent, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des brigands, dans les périls de la part des nations, dans les périls à la ville, dans les périls au désert, dans les périls en mer » (2 Cor. 11:26).

4.1 Une forte tour

En parcourant nos pays civilisés en chemin de fer ou en automobile, on rencontre une quantité de fermes solitaires. Les unes sont grandes, les autres petites, mais elles sont séparées des demeures les plus proches par de vastes étendues de champs et de vergers. La plupart d'entre elles paraissent paisibles et confortables, entourées de leurs granges et de leurs étables ; en été les blés dorés ondulent sous la brise du soir, en automne les arbres des vergers plient sous le poids des fruits savoureux.

Je me demande si ceux qui vivent ainsi en paix et en sécurité ont jamais pensé à remercier Dieu pour cette grande bénédiction, et s'ils sont reconnaissants d'habiter dans un pays christianisé où les vies et les propriétés sont respectées, car dans les contrées païennes, où le seul vrai Dieu n'est pas connu, il en va tout autrement.

Lorsqu'un étranger voyage en bateau ou en chaise à porteurs à travers la Chine méridionale, la première chose qui le frappe, c'est le grand nombre de tours fortifiées qu'il rencontre ; une seconde cause d'étonnement est l'absence de maisons de ferme. Personne n'oserait vivre dans une habitation isolée ; les gens s'assemblent, bâtissent leurs demeures serrées les unes contre les autres et les entourent si possible d'une haute muraille, et, si cela ne peut se faire, ils plantent une épaisse haie d'épines tout autour du village. Quelquefois, au lieu d'une porte, ils mettent aussi un gros faisceau d'épines pour boucher l'ouverture qui sert d'entrée.

Et pourquoi toutes ces précautions ? À cause des brigands qui se cachent sur les collines et dans les lieux écartés et sortent la nuit en troupes nombreuses. Ils fondent comme des oiseaux de proie sur un petit village, s'emparent du bétail, des volailles ; ils dévalisent les pauvres gens, démolissent les maisons, tuent la plupart des habitants ou les emmènent prisonniers et ne les libèrent que contre rançon. Les paysans vivent dans une terreur continuelle, et voilà pourquoi ils bâtissent leurs demeures si près les unes des autres, et construisent les énormes tours que vous voyez dans toute la campagne chinoise.

Je me souviens d'avoir, il y a quelques années, remonté la rivière au bord de laquelle nous habitons jusqu'à une petite ville nommée « Puk Wan ». C'était un charmant endroit. Chaque maison avait son jardin planté de fleurs et de légumes. L'ami que nous allions voir, notre professeur de chinois, nous reçut très aimablement. Sa femme et sa fille apparurent bientôt, portant des bols de macaronis cuits dans de l'eau sucrée. Il fallut les manger avec des bâtonnets, ce qui est plus difficile à exécuter qu'à écrire. Lorsque nous eûmes fini notre repas, sous les yeux de toutes les femmes et de tous les enfants de la famille qui nous considéraient avec curiosité (mais on finit par s'y habituer), M. Faan nous emmena voir le village. La première chose qui frappa nos regards fut une tour élevée, aux épaisses murailles. On y pénétrait par une porte massive et ses fenêtres étaient très petites, de simples fentes, très haut, près du sommet. Il y avait plusieurs étages auxquels on accédait par un escalier tournant, et tout en haut une terrasse entourée d'un mur. Les hommes pouvaient s'y poster et jeter de là des pierres sur leurs ennemis, ou leur tirer dessus s'ils avaient des fusils.

— Mon père avait beaucoup d'argent, nous expliqua M. Faan, mais, au lieu de le donner à ses enfants, il en employa la plus grande partie à construire cette tour.

— Et vous en êtes-vous jamais servi ? lui avons-nous demandé.

— Pas jusqu'à maintenant, répondit-il, et nous sommes si pauvres que nous regrettons souvent l'argent que notre père a dépensé pour la bâtir.

Le jour suivant, avant de retourner chez nous, nous traversâmes la rivière pour voir la ville de l'autre côté. Elle se composait principalement d'une longue rue bordée de maisons, aux murs de boue sèche. Tous les cinq jours se tenait là un marché, où l'on pouvait acheter de la viande, du poisson, des légumes, du sucre de canne, du chanvre, du bois à brûler et bien d'autres choses encore. Les marchandises arrivaient en bateau, et la paisible rue se trouvait transformée en une scène de bruit et de confusion. Ces marchés qui se tiennent dans toutes les grandes villes offrent une bonne occasion d'annoncer l'Évangile et de distribuer des traités aux paysans venus des villages isolés où nul missionnaire n'a pénétré. C'est une grande joie de voir une Chinoise à l'expression heureuse, assise sous un arbre, son panier plein d'Évangiles et de traités ; les femmes et les enfants s'assemblent autour d'elle et l'écoutent chanter un cantique ou réciter un verset de l'Écriture, puis raconter très simplement l'antique histoire. Ou parfois un missionnaire étranger est parvenu jusqu'à cette ville et, dans son meilleur chinois, il parle à la foule du seul vrai Dieu et de Jésus Christ qu'il a envoyé. Plus d'un cœur plongé dans les ténèbres a reçu son premier rayon de lumière dans un marché.

Environ un an après notre visite, M. Faan était chez nous lorsqu'il reçut la nouvelle que les brigands étaient venus à Puk Wan. Ils s'étaient emparés du village et des boutiques, mais les habitants s'étaient tous réfugiés dans la tour, et jusqu'à ce moment aucun n'avait été pris. Que fallait-il faire ? La femme, la fille et les trois petits garçons de M. Faan étaient tous enfermés dans la tour.

— Il faut que j'y aille tout de suite, dit le pauvre homme, et vous prierez pour nous.

Nous le lui promîmes, et le lendemain matin il se mit en route. M. Faan était un homme grand et maigre, et d'un caractère très timide. Se confiant en Dieu pour être gardé, il fit cette longue course de quinze kilomètres, arriva sans encombre et put pénétrer dans la tour sans avoir été vu par les brigands.

Quelle confusion régnait à l'intérieur ! Environ quatre cents personnes y étaient rassemblées, il n'y avait pas assez de place pour qu'elles pussent toutes se coucher, la nourriture était très peu abondante, et l'eau potable était rare. Un brave homme se glissait dehors chaque soir et rapportait deux grands seaux qu'il avait remplis à la fontaine ; mais c'était courir un gros risque, car les brigands possédaient des fusils et ils étaient constamment sur le qui vive.

Je suis sûr que Mme Faan et ses enfants furent bien contents de revoir leur protecteur, et quelle fut la première chose qu'il dit ?

— Il nous faut prier.

Les autres gens se moquèrent de lui. Ils étaient tous des païens et ne savaient pas ce que le Dieu des chrétiens peut faire. Pendant quatre ou cinq jours les brigands restèrent là. Ils se nourrissaient des volailles trouvées dans le village, ils s'emparèrent des couvertures, des vêtements et d'autres biens des voisins, mais ils ne prirent pas une seule chose dans la maison de M. Faan.

Pendant tout ce temps il pria et les gens se moquaient de lui, mais le cinquième jour, sans raison apparente, les brigands quittèrent la ville en sonnant de la trompette et en battant du tambour. Combien les habitants furent heureux de rentrer dans leurs demeures ! Beaucoup de choses avaient été emportées, mais les maisons étaient encore debout et personne n'avait été tué. Compriront-ils que c'était Dieu qui les avait protégés ? Je ne puis le dire, mais M. Faan au moins savait ce qui en était, et que d'actions de grâces nous rendîmes ensemble à Dieu, lorsqu'il fut de retour auprès de nous et nous eut tout raconté.

Peu de temps après, notre professeur loua une maison dans notre ville et y amena sa femme et ses enfants. Plus tard je retournai encore une fois à Puk Wan ; quelle différence d'avec ma première visite ! Les brigands y étaient revenus et tout avait été pillé. Ces méchants hommes avaient employé le bois des fenêtres et des portes pour faire des feux au milieu des maisons. Plusieurs toits s'étaient écroulés, des murs avaient été renversés, et personne n'était resté dans cette scène de désolation. Le marché avec sa bruyante animation n'était plus qu'une chose du passé et l'herbe poussait maintenant librement là où s'élevaient autrefois les échoppes aux vives couleurs. Je me détournai tristement de cette scène de ruine, sentant combien sont misérables ceux qui essayent de vivre sans Dieu.

Et maintenant voulez-vous chercher avec moi un passage dans le chap. 18 des Proverbes. Nous lisons au verset 10: « Le nom de l'ÉTERNEL est une forte tour ; le juste y court et s'y trouve en une haute retraite ». Vous êtes-vous réfugié dans cette tour, cher enfant ? Peut-être direz-vous : « Ce n'est pas pour moi, je ne suis pas juste ». Comment Abraham est-il devenu juste ? Lisez Genèse 15:6: « Et il crut l'Éternel ; et il lui compta cela à justice ». C'est le fait même que vous êtes venu à la Forte Tour qui prouve que vous avez la justice d'Abraham. Et qu'est-ce qui vous attire vers la Tour ? Qu'est-ce qui poussait les pauvres habitants de Puk Wan à courir si vite vers le refuge qui leur avait été préparé ? C'était un sentiment de besoin, un besoin désespéré ; ils croyaient que dans la tour se trouvait le salut et ils y couraient. Avez-vous jamais senti votre besoin ? Avez-vous jamais pensé qu'un jour vous devriez mourir, et « qu'après la mort vient le jugement » ? Ne faites pas comme un petit garçon juif à qui on avait parlé du salut en Jésus : il écouta attentivement et dit : « Ce sera une bonne chose à se rappeler quand le jugement viendra ». Oh ! ce sera trop tard. C'est maintenant que vous avez besoin d'entrer dans la Forte Tour. « L'homme avisé voit le mal et se cache ; mais les simples passent outre et en portent la peine » (Prov. 22:3).

4.2 Rachetés à la dernière heure

Je faisais une longue course à pied en compagnie d'un ami chinois, et nous suivions un sentier serpentant à travers d'interminables champs de riz lorsque, pour tromper la longueur du chemin, j'eus l'idée de demander :

M. Taam, avez-vous jamais eu quelque aventure avec des brigands ?

— J'ai eu à faire avec les brigands en plusieurs occasions, répondit-il d'un air pensif. Il y a une dizaine d'années, lorsque je n'étais pas encore chrétien, j'habitais loin d'ici, tout au haut de la vallée, là où les montagnes sont resserrées et où les brigands trouvent de nombreuses cachettes. L'hiver avait été particulièrement propice aux bandits, et à ce moment-là, ils détenaient vingt-neuf personnes du voisinage enfermées dans leur forteresse qui était une caverne située au fond d'un étroit défilé. Parmi ces vingt-neuf personnes se trouvait la jeune femme d'un de mes meilleurs amis. Vous pouvez vous imaginer combien ardemment il désirait la délivrer. Les parents des autres prisonniers avaient aussi rassemblé de l'argent pour les racheter. Il fallait une centaine de dollars pour chacun, trois mille dollars en tout pour payer leur rançon. La somme était prête. La difficulté était que personne ne voulait se risquer à l'apporter aux brigands, parce qu'ils avaient une telle réputation de cruauté et de fausseté qu'on supposait qu'ils s'empareraient de l'argent et tueraient le messenger.

Alors, continua Taam Sin Shaang comme s'il cherchait à s'excuser, je pensai que la vie d'un homme ne peut se comparer avec celle de vingt-neuf personnes, et je me dis aussi qu'il devait être bien pénible pour cette jeune femme de se trouver dans ce repaire de brigands, ainsi je me proposai pour apporter la somme voulue.

Un ami se joignit à moi et nous emportâmes les deux paniers pleins d'argent à travers l'étroit défilé jusqu'à la caverne. Les brigands sortirent à notre rencontre et il se trouva que notre arrivée était des plus opportune. En effet le chef, qui se comporta à notre égard avec politesse, nous dit en acceptant notre offrande :

— Il est heureux que vous n'ayez pas tardé davantage à venir, car j'avais ordonné à mes hommes de prendre tous les prisonniers et de les fusiller à l'aube. Maintenant ils peuvent s'en aller libres.

Ils repartirent donc tous avec nous et furent bientôt en sûreté dans leurs maisons.

Combien souvent cette histoire m'est revenue à la mémoire en pensant à Celui qui est le Seigneur du ciel et qui n'a pas seulement risqué sa vie, mais qui l'a donnée pour me racheter. Car j'étais un prisonnier, sous la haïssable domination du péché ; et plus que cela, j'étais sous une sentence de mort, car il est écrit : « L'âme qui a péché, celle-là mourra » (Ézéchiel 18:20). Mais Jésus a subi sur la croix le châtement que j'avais mérité. Il a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois.

« L'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous » (Ésaïe 53:6). Quelles heures sombres Il dut traverser ! Quand Il fut cloué sur la croix entre deux malfaiteurs, et qu'Il portait sur Lui le fardeau de nos péchés, Il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

C'est la valeur de ce sacrifice qui nous délivre.

« Vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ » (1 Pierre 1:18, 19).

4.3 Comment Leang Choi Fung se comporta avec les brigands

La petite ville de Hop Shaan au sud de la Chine a souvent eu à souffrir de la part des brigands. Il faut dire que sa situation est spéciale. Elle se trouve dans une vallée au milieu d'une région montagneuse remplie de cavernes, de profonds ravins, de forêts, de villages à demi abandonnés et de vieilles tours qui offrent une quantité de refuges et de cachettes aux bandits.

En 1920 Hop Shaan était dans une situation désespérée. Les brigands attaquaient successivement chaque village et, après s'être emparés de tout ce qui avait quelque valeur, ils emmenaient comme otages hommes, femmes et enfants, et leurs parents étaient obligés d'hypothéquer leurs champs pour pouvoir payer la rançon demandée. Si on ne trouvait pas la somme requise, les brigands tuaient souvent leurs victimes. Finalement la campagne avait été presque complètement abandonnée, sauf par ceux qui étaient trop pauvres pour avoir encore quelque chose à perdre, tandis que les tours massives de Hop Shaan étaient pleines de réfugiés. Les soldats envoyés contre les brigands n'étaient pas de force à lutter avec eux dans cette contrée montagneuse que les bandits connaissaient si bien.

À la fin, quand chacun était désespéré, un marchand de Yeong Kong, la capitale du district, suggéra au gouverneur un plan qui, espérait-il, devait rendre la paix à Hop Shaan. Ce plan était très simple ; il consistait à demander aux brigands de traiter avec eux. Cette « invitation à la paix » est un expédient bien connu en Chine pour se débarrasser des bandits, mais il est très difficile à mener à bien, parce qu'il dépend d'un intermédiaire dans lequel il faut à la fois que le gouverneur et les brigands aient une confiance implicite.

Leang Choi Fung s'offrit alors comme médiateur. Il était originaire de Hop Shaan où il avait plusieurs parents et amis, mais depuis bien des années il tenait un commerce de fers à Yeong Kong où sa figure ronde et joviale était bien connue. Il avait été converti au christianisme dès son jeune âge, et aucune ombre de soupçon ou de déshonneur n'avait jamais entaché son nom. Le gouverneur de Yeong Kong avait pleine confiance en lui et lui donna toute autorité pour traiter avec les brigands. Mais ceux-ci se fieraient-ils assez à lui pour accepter ses conditions ? Il s'en alla à Hop Shaan, et se mit bientôt en communication avec les voleurs. Voudraient-ils se rencontrer avec lui pour discuter les conditions de paix ?

Oui, ils décidèrent d'accepter. Ainsi donc Leang Choi Fung eut une entrevue avec le chef, dans laquelle il fit sa proposition. S'ils voulaient rendre leurs armes et entrer dans l'armée comme soldats de la République, leurs crimes passés seraient pardonnés et oubliés, et, au lieu de demeurer hors la loi et sous une sentence de mort, ils seraient de nouveau considérés comme citoyens chinois. Comme garantie, il donnait sa parole à laquelle il n'avait jamais manqué.

L'offre paraissait très généreuse, et Leang Choi Fung savait en présenter tous les avantages.

Qu'en pensez-vous ? Seriez-vous, heureux si Dieu, de sa propre grâce, vous offrait la paix et la réconciliation ? Écoutez ceci :

« Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes et mettant en nous la parole de la réconciliation. Nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu » (2 Cor. 5:19, 20).

Après avoir écouté la proposition de Leang Choi Fung, les brigands se retirèrent pour discuter. Il y avait quelque danger, parce qu'il était arrivé parfois qu'un gouverneur peu scrupuleux avait « invité les brigands à la paix », et aussitôt qu'ils avaient été en son pouvoir il les avait tous tués. Mais la troupe de Hop Shaan décida que le nom et la réputation de Leang étaient tels qu'on pouvait avoir confiance en lui. La vie aventureuse en marge de la loi a bien son charme, mais qu'est-ce que cela comparé au bonheur de mener une existence paisible avec femme et enfants ? Le résultat de la discussion fut que toute la bande décida d'accepter la proposition de Leang. Au jour fixé, les brigands se présentèrent tous, rendirent leurs armes, et entrèrent dans l'armée chinoise comme soldats de la République.

La joie que cette nouvelle souleva dans la contrée peut à peine être imaginée. Riches et pauvres étaient également reconnaissants d'être délivrés de l'esclavage et de la terreur que les bandits répandaient autour d'eux. Tous s'unirent pour remercier Leang Choi Fung de la paix qu'il avait apportée au pays.

Leang Choi Fung lui-même était le plus heureux de tous. Il éprouvait les sentiments d'un père à l'égard des malfaiteurs qu'il avait sauvés, et fit de grands efforts pour les aider dans leur nouvelle vie. Il essaya de leur assurer une concession de terrain en sorte que chacun des brigands repentants pût posséder un petit domaine. La Chine n'est pas un pays où les beaux espoirs se réalisent toujours, mais, même si tout ne s'arrangea pas dès lors absolument comme on aurait pu le désirer, « l'invitation à la paix » eut pourtant de magnifiques résultats.

Mais avant tout, elle nous donne une belle image de ce que Dieu nous offre. Car de coeur nous sommes, ou nous étions, tous des rebelles contre Dieu, n'étant pas soumis à la loi de Dieu et ne le pouvant même pas. Mais Dieu, dans sa grâce, au lieu de nous détruire, nous offre la paix. Cette paix nous est garantie sur la parole du grand Médiateur entre Dieu et les hommes, l'Homme Christ Jésus.

De même que les brigands acceptèrent la proposition de Leang Choi Fung parce qu'ils avaient confiance en sa parole, de même puissiez-vous accepter l'offre de Christ quand Il vous demande d'être réconciliés avec Dieu.

4.4 Les pirates et le lit

C'était un joli petit lit de fer, verni en blanc, comme celui dans lequel vous dormez chaque nuit, mes enfants ; seulement il avait dans le haut une monture de métal pour soutenir un moustiquaire, car il devait être utilisé dans le sud de la Chine où il y a beaucoup de moustiques ; et ceux-ci ne sont pas seulement redoutés à cause des terribles démangeaisons produites par leurs piqûres, mais aussi parce qu'ils transportent la malaria.

Le matelas était tout neuf aussi. Il n'était pas tout à fait comme les vôtres, car, au lieu de contenir de la laine et du crin, il était fait de copeaux de bambou, cette plante étant très abondante dans le sud de la Chine.

J'avais acheté le lit et son matelas dans un grand magasin de Hong Kong, et je l'avais fait emballer soigneusement dans des nattes de bambou et du papier huilé, parce qu'il devait faire un long voyage.

Il n'y avait pas d'agences d'expédition, et je ne pouvais pas non plus charger le magasin d'envoyer le lit pour moi. Non, et c'était une affaire bien plus compliquée d'emporter mon acquisition chez moi, à 300 kilomètres de là, que de l'acheter. Mais pour commencer tout parut s'arranger facilement.

C'était un vendredi que j'avais fait mon achat et je découvris tout à coup qu'une petite jonque devait partir pour la ville que nous habitons, le lundi suivant. Tout heureux, je payai le prix du transport et la somme demandée pour porter mon lit du magasin sur le bateau.

Puis je dus le laisser, car le vieux missionnaire à l'intention duquel je l'avais acheté était malade et avait besoin de moi, et j'espérais pouvoir le rejoindre par un moyen plus rapide que la jonque.

Je ne veux pas vous raconter tous les incidents de mon retour, mais me contenterai de vous dire qu'après une semaine de voyage ininterrompu j'arrivai à la maison. Une des premières questions que l'on me posa fut :

— Où est le nouveau lit ?

Je racontai gaiement la bonne chance que j'avais eue de trouver la jonque sur le point de partir ; et quoique nous sussions bien qu'elle pouvait mettre trois semaines à arriver si les vents étaient contraires, nous étions tout disposés à l'attendre patiemment, puisque nous

avons l'espoir que le pauvre malade pourrait bientôt échanger sa couche actuelle, formée de trois planches posées sur des chevalets et recouvertes seulement d'une couverture, contre un vrai lit à ressorts avec un matelas.

Les semaines s'écoulaient, mais le lit n'arrivait pas. Que s'était-il passé ? La jonque avait-elle fait naufrage ? Ou bien (et c'est là ce que nous jugions le plus probable) les pirates s'étaient-ils emparés de la barque et de sa cargaison ?

Hélas, nos pires craintes se trouvèrent bientôt réalisées, car au bout de six semaines d'attente, l'un des marchands arriva, apportant la triste nouvelle que tout avait été capturé.

— Que payeriez-vous pour racheter votre lit ? nous demanda-t-il, voulez-vous donner 60 %, de sa valeur ?

— Nous ne faisons pas de commerce avec des voleurs, fut notre seule réponse. D'autres messagers vinrent ensuite :

— Voulez-vous payer 30 % ?

— Non, nous ne traitons pas avec des voleurs.

— Combien payeriez-vous ?

— Pas un centime.

C'était pénible, mais nous ne voulûmes pas céder, et les négociations tombèrent. Nous prîmes le parti d'en rire, et nous plaisantions quelquefois avec le vieux missionnaire (qui entre temps s'était rétabli sur sa couche primitive) en pensant au chef des pirates, sans doute confortablement étendu sur le joli lit blanc et jouissant du matelas moelleux, luxe inconnu de lui jusqu'alors.

Cela faisait partie de ces « toutes choses » dont il faut être prêt à accepter la perte, comme l'apôtre Paul autrefois, et qu'il faut savoir « estimer comme des ordures », pour l'amour de Christ ; aussi cette perte ne nous laissa-t-elle aucune pensée d'amertume, quoique nous présentâmes l'affaire au Seigneur.

Mais la réalité est souvent plus étrange que la fiction. Un jour un de nos amis apparut tout excité. Le lit arrivait ! Ou plutôt la jonque arrivait ! Les soldats avaient arrêté les pirates. Peut-être le chef sommeillait-il dans le nouveau lit : on ne nous donna pas de détails, mais chacun était très excité.

Quelques jours se passèrent, et alors enfin arriva l'objet du litige. Nous sortîmes à la rencontre des porteurs, assez anxieux de voir dans quel état le chef des pirates avait laissé le lit. Mais il n'avait pas même été déballé. Peut-être ne se doutait-il pas de ce que c'était, mais en tout cas il ne sut jamais de quel confort il s'était privé !

Un monsieur chinois accompagnait le colis et nous lui demandâmes le montant des dépenses que nous pensions devoir être très élevé ; mais à notre grand étonnement il n'y avait rien à déboursier. La taxe, le transport, les soldats, les porteurs, tout était payé. Il nous dit :

— La jonque et toute la cargaison sont revenus à cause de votre lit. Ce doit être votre Dieu qui en a pris soin, ou autrement nous n'aurions jamais revu nos effets.

En vérité ce n'est jamais en vain qu'on se confie en Dieu, et vous, mes chers enfants, vous avez chacun une âme plus précieuse que tous les biens de ce monde. Pouvez-vous dire avec l'apôtre Paul : « Je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié jusqu'à ce jour-là » ? (2 Tim. 1:12).

« Bienheureux tous ceux qui se confient en lui ! » (Ps. 2:12).

4.5 Aimez vos ennemis

« Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela tu entasseras des charbons de feu sur sa tête » (Rom. 12:20).

Il y a deux ans environ, un fermier chrétien nommé Tung, habitant la Mandchourie, fut attaqué une nuit dans sa maison par une bande de brigands. Ceux-ci le lièrent avec des cordes, lui prirent tout ce qu'il possédait et mirent le feu à sa demeure. Quoiqu'il souffrît intensément, il supporta toutes les tortures morales et physiques dans un esprit de douceur chrétienne et n'adressa aucune plainte aux autorités.

L'année passée, se trouvant en ville, il rencontra un homme malade qu'il reconnut aussitôt pour un des chefs de la bande de bandits qui l'avaient assailli. Celui-ci l'avait reconnu aussi, et il se couvrit précipitamment la figure de son manteau, espérant échapper à l'attention de sa victime.

— Ne faites pas cela, dit M. Tung, je ne suis pas votre ennemi.

En entendant ces paroles, le brigand tomba à genoux et implora la pitié de celui qu'il avait maltraité.

— Que vous est-il arrivé ? répliqua Tung. Je vous ai dit que je ne suis pas votre ennemi. Racontez-moi ce qui s'est passé.

— L'hiver dernier, répondit le brigand, notre bande a été chassée par les soldats du gouvernement dans le désert de Mandchourie. Nous avons perdu notre route. Il faisait excessivement froid : nous avons marché toute la nuit et mes pieds étaient gelés quand nous sommes arrivés ici à l'auberge. Voilà deux mois que j'y suis, le montant de ma note est très élevé, je n'ai pas d'autres vêtements que ceux que je porte et je suis sur le point de périr.

Tung tira sa bourse et lui tendit 5000 cash (monnaie chinoise) en disant :

— Allez payer votre dette et vous procurer quelque chose à manger. Demain je viendrai vous chercher pour vous faire soigner à l'hôpital.

Le brigand supposa aussitôt que M. Tung lui tendait un piège pour le livrer à la police. Il retourna à l'auberge et passa une nuit sans sommeil à réfléchir à toute l'affaire. Il arriva à la conclusion qu'il devait s'enfuir, mais hélas ! ses pieds enflés ne le lui permettaient pas.

Le jour suivant, fidèle à sa promesse, Tung arriva avec une voiture et persuada au bandit de se laisser emmener à l'hôpital où il paya lui-même toute la dépense. Dans son cœur il pensait : « Il y entendra l'évangile et peut-être sera-t-il converti ».

Tant de bontés touchèrent le pauvre malade qui fondit en larmes en s'écriant :

— Je n'ai jamais vu un homme agir ainsi ; la religion de Jésus Christ seule peut inspirer de tels sentiments de compassion. Pareille chose ne s'est jamais vue en Chine auparavant. Je ne veux pas mourir. Je veux me confier en JÉSUS.

Et le bandit repentant ne mourut pas en effet. Il sortit de l'hôpital guéri dans son corps et dans son âme. Tung dut dépenser plus de vingt dollars pour couvrir ses frais, mais il y a aujourd'hui un serviteur de Dieu de plus en Mandchourie.

« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent » (Matthieu 5:44).

4.6 Parmi les voleurs

Il y a quelque temps, lorsque les missionnaires étaient expulsés de la Chine centrale, une dame norvégienne vint se réfugier dans la maison où nous passions l'hiver. C'était une personne douce et tranquille, et que l'on aurait jugée à première vue incapable de grands exploits. Un soir cependant elle me raconta quelques-unes des circonstances de sa vie où elle avait eu à souffrir pour le nom du Seigneur.

Il lui était arrivé une fois d'être la seule étrangère dans une grande ville. Les Chinois se tournèrent contre elle et lui enjoignirent de s'en aller immédiatement.

— Très bien, répliqua-t-elle, je partirai demain matin.

Elle ne savait où aller, ni comment voyager, mais elle était sûre que Dieu lui ouvrirait un chemin, aussi n'éprouvait-elle aucune frayeur. Elle se recommanda au Seigneur et Il ne l'abandonna pas. Tard dans la soirée une troupe de brigands fondit à l'improviste sur la ville. Ils tuèrent quelques habitants, détruisirent plusieurs maisons, et emportèrent un grand butin.

Quand le matin arriva, la ville présentait un aspect de désolation. Au lieu de chasser l'étrangère, les Chinois se pressaient en foule à la porte de sa maison, lui demandant de panser leurs blessures. Mon amie n'était pas médecin, ni même infirmière, mais elle avait quelques notions des soins à donner, et surtout du courage et du bon sens, et par dessus tout de la foi. Elle se mit au travail et pansa les plus terribles blessures ; elle se vit même obligée parfois d'extraire une balle avec son canif. Comme vous pouvez le deviner, il ne fut plus question de la renvoyer de la ville. Je dois ajouter que quelques-uns de ses patients étaient des brigands qui avaient reçu des blessures trop graves pour pouvoir s'échapper avec le reste de la bande.

Plusieurs années se passèrent. Quelques missionnaires avaient rejoint notre amie, l'Évangile était annoncé et il s'était trouvé bien des cœurs pour le recevoir dans cette ville autrefois si hostile.

Notre amie était allée visiter une autre station missionnaire à une petite distance de là. Après quelques semaines de séjour, elle jugea qu'il était temps de rentrer, mais ses amis n'aimaient pas la laisser repartir seule.

— La contrée est infestée de brigands, lui dirent-ils, il n'est pas prudent de voyager sans une escorte de soldats.

Mais elle était décidée à partir et se mit en route en chaise à porteurs. Le premier jour il n'y eut aucun incident, et elle s'arrêta pour la nuit dans une auberge chinoise avec son escorte. Le lendemain matin ils partirent de bonne heure, espérant arriver à leur destination pour le dîner.

Soudain ils entendirent des cris stridents, et plusieurs hommes à l'air menaçant s'élançèrent sur eux. Ils ordonnèrent aux porteurs de poser la chaise, et ceux-ci, terrifiés, obéirent aussitôt. Les brigands, entourant la petite troupe de voyageurs, commandèrent à la dame de leur donner son argent et tout ce qu'elle possédait. Quand ce fut fait, ils dirent :

— Vous pouvez continuer votre chemin à présent.

Les deux porteurs étaient si effrayés que ce fut avec des mains tremblantes qu'ils soulevèrent leur fardeau.

— Dépêchez-vous, s'écria notre amie, la ville est déjà en vue.

Mais les pauvres gens étaient si bouleversés qu'ils étaient incapables de marcher vite, et un instant après les bandits les interpellaient de nouveau :

— La dame s'est-elle trouvée mal ? demandèrent-ils.

— Non, répondirent les hommes.

— Alors apportez-la ici.

Les porteurs obéirent.

— N'avez-vous pas peur ? demandèrent les brigands, en la faisant sortir de sa chaise.

— Non, répondit-elle tranquillement, et en me racontant cette histoire elle ajouta : « Et c'était vrai, je n'étais pas effrayée ; la paix de Dieu remplissait à tel point mon cœur qu'il n'y avait plus de place pour la peur, quoique je ne susse pas du tout ce que ces méchants hommes allaient faire de moi ».

— Savez-vous chanter ? fut la question inattendue.

— Oui.

— Alors chantez-nous quelque chose.

Elle était une faible femme au milieu d'une centaine d'hommes farouches et méchants pour lesquels un meurtre n'était rien. Mais cette pensée lui vint : « C'est peut-être la dernière fois que je puis rendre témoignage à l'amour de Christ ; que chanterai-je pour en faire connaître quelque chose à ces pauvres païens ? »

Elle n'hésita qu'un instant, puis sa voix s'éleva au-dessus des rochers et des collines tandis qu'elle chantait l'amour de Dieu et ce que son Fils a fait pour nous. Lorsqu'elle eut fini, il y eut un moment de silence, puis on lui demanda un autre cantique, puis encore un autre. Elle leur chanta ainsi tout son répertoire, et je ne sais combien de temps cela aurait duré, ni si on l'aurait jamais laissée partir libre, mais tout à coup survint un jeune homme à cheval qui paraissait le chef de la bande. Il regarda attentivement la prisonnière, puis, s'adressant à elle par son nom, il lui demanda où elle allait. Elle lui désigna la ville qu'on apercevait dans le lointain, et il enjoignit aussitôt aux porteurs de l'y conduire. Puis, se tournant vers ses hommes, il s'informa s'ils lui avaient pris quelque chose. Ils assurèrent que non.

— Alors partez tout de suite, dit-il, puis il ajouta : Peut-être ne me reconnaissez-vous pas, mais moi je vous connais bien.

Vous pouvez vous représenter avec quelle joie et quel soulagement notre amie remonta dans sa chaise, et combien elle était reconnaissante envers Dieu pour sa protection. Peu de temps après elle se trouvait de retour au milieu de ses amis, très intéressés par son récit.

— Ce doit être un des brigands que vous avez soignés autrefois, lui dirent-ils.

Mais une surprise lui était réservée. Après avoir pris le repos dont elle avait grand besoin, elle descendit dîner, et que pensez-vous qu'elle trouva sur la table ? Tous les objets que les voleurs lui avaient pris : argent, vêtements, ils avaient tout renvoyé.

N'y avait-il pas là un accomplissement de cette promesse :

« Invoque-moi au jour de la détresse : je te délivrerai, et tu me glorifieras » (Ps. 50:15) ?

4.7 Sauvés des brigands

Il y a quelques années, deux serviteurs de Dieu, nommés Mo et Li, voyageaient ensemble dans une contrée montagneuse près de la ville de Ho T'au (ce qui signifie « Source du fleuve »). Sur leur chemin ils prêchaient l'Évangile dans les villages et les maisons isolées. Ils distribuaient des traités aux gens qu'ils rencontraient ou donnaient des images à ceux qui ne savaient pas lire ; ils vendaient pour un prix modique de petits exemplaires de l'un des quatre évangiles à quiconque était disposé à les acheter.

Ils avaient marché toute la matinée, mais dans l'après-midi les villages se firent plus rares, les collines devinrent plus escarpées et le paysage leur parut plus grandiose.

À la fin ils ne virent plus aucune maison, le sentier même disparut entièrement, et nos deux amis durent se laisser glisser en bas de la colline, enlever leurs sandales, retrousser leurs pantalons et suivre le lit de la rivière.

Au bout d'un moment, ils trouvèrent un gué et purent traverser sans peine le cours d'eau. En atteignant l'autre bord ils aperçurent un homme qui se tenait immobile sur le sable et paraissait les surveiller. Ils se dirigèrent aussitôt de son côté, lui offrirent quelques traités et lui demandèrent s'il voulait acheter un évangile.

Il ne répondit pas, mais soudain M. Li remarqua que son compagnon changeait de couleur et se mettait à trembler et, avant même d'avoir vu le grand fusil que l'homme venait de sortir de dessous son manteau, il avait compris qu'ils étaient tombés entre les mains

des brigands ! En observant l'expression cruelle et méchante de cet homme, expression telle qu'il n'en avait jamais vu de semblable auparavant, M. Li fit monter vers Dieu une silencieuse prière pour lui demander que, si telle était sa volonté, Il envoyât son ange pour les délivrer.

En Chine les brigands sont, pour la plupart, des hommes pour lesquels un meurtre ou un vol ne sont rien, des hommes qui ignorent ce que c'est que la pitié.

Celui-ci se mit à questionner les deux chrétiens et, pendant ce temps, ils virent plusieurs individus du même genre, tous armés de fusils, sortir sans bruit de la forêt, et, peu d'instant plus tard, ils étaient complètement entourés par les brigands.

M. Mo et M. Li portaient chacun sur l'épaule un sac contenant leurs livres, traités, etc. Ces sacs furent soigneusement fouillés, et lorsque M. Li les pria d'avoir soin de sa vieille petite Bible parce qu'elle était précieuse, ils la saisirent avidement, mais furent tout aussi prompts à la jeter sous leurs pieds quand ils virent de quoi il s'agissait.

Puis on leur demanda leurs cartes. En Chine, chacun a l'habitude de porter sur soi ce que nous appellerions « des cartes de visite ». M. Mo n'en possédait pas, mais M. Li en avait dans son portefeuille avec une certaine somme d'argent, car il avait un long voyage devant lui.

Après le premier moment de frayeur, Dieu avait accordé aux deux amis un grand calme. M. Li ne dit rien et n'essaya pas de sortir son portefeuille, mais M. Mo répondit tranquillement qu'il n'avait pas de carte sur lui et ajouta :

— Mais j'ai la carte d'un de mes amis qui m'a dit que je rencontrerais peut-être une de ses connaissances dans ces parages.

Tout en parlant, il tendait en effet une carte au chef des brigands. Un nom y était imprimé en gros caractères et, à côté, on lisait la situation officielle du propriétaire. Sur le verso se trouvaient quelques lignes écrites à la main.

Le brigand, étonné, prit la carte et ses compagnons se groupèrent autour de lui pour la regarder. Ils l'examinèrent longuement, la lisant et la relisant plusieurs fois. Puis ils se consultèrent un moment à voix basse, et le chef demanda brusquement :

— D'où avez-vous cette carte ?

— Une de mes connaissances me l'a donnée et m'a dit que je serais sûr de recevoir aide et protection de la part de celui de ses amis auquel je la montrerais, quel qu'il soit. Nous nous rendons au prochain village. Ne voulez-vous pas nous accompagner avec vos fusils pour nous protéger au cas où nous ferions quelque mauvaise rencontre ?

— Non, répliqua le chef ; nous avons à faire d'un autre côté ; vous pouvez aller.

Puis il ordonna à ses hommes de rendre tous les livres et traités dont ils s'étaient emparés, et aussitôt après la bande se dispersa dans les bois. Nos amis se hâtèrent de revenir sur leurs pas, et poussèrent un soupir de soulagement lorsqu'ils retrouvèrent le bac qui les ramena dans une région sûre ; mais cela les amusa de constater l'étonnement de la vieille femme qui manoeuvrait l'embarcation lorsqu'elle leur demanda :

— Comment donc avez-vous fait pour revenir sains et saufs d'une contrée pareille ?

Cependant elle ne les avait aucunement avertis du danger qu'ils couraient lorsqu'elle les avait fait traverser ce même cours d'eau quelques heures auparavant.

Peut-être quelques-uns de mes lecteurs voyagent-ils sur une route encore bien plus dangereuse, guettés par un ennemi encore beaucoup plus terrible qui cherche à les saisir pour les entraîner dans l'étang de feu pour l'éternité. S'il en est ainsi, soyez avertis maintenant de « fuir la colère à venir ».

Mais vous demanderez : « Quelle était donc la carte magique qui sauva ces deux hommes ? » Je vais vous l'expliquer. Deux jours auparavant, M. Mo voyageant seul dans une autre direction, avait rencontré un officier supérieur et lui avait donné quelques traités. Celui-ci avait témoigné à M. Mo de l'intérêt et même de la sympathie, mais avait été étonné d'apprendre qu'il voyageait seul et sans armes dans une contrée aussi dangereuse ; aussi lui avait-il remis sa carte avec un mot de recommandation au verso en lui disant :

— Si vous rencontrez soit des soldats, soit des brigands qui veulent vous faire du mal, montrez-leur cette carte.

Cet homme était le commandant des soldats du district, et son frère était le chef des brigands ! Ainsi ils travaillaient ensemble ! M. Mo avait pris toute l'affaire comme une plaisanterie, et n'avait pas pensé utiliser la carte. Cependant par bonheur il l'avait dans sa poche, et c'est ainsi que Dieu prit soin de ses serviteurs.

M. Mo a continué à travailler dans cette contrée depuis lors, au milieu de dangers et de difficultés multiples. Il y a beaucoup, beaucoup d'autres serviteurs de Dieu en Chine qui affrontent journellement des périls dont vous ne vous faites aucune idée.

N'est-ce pas un privilège pour ceux qui connaissent et qui aiment le Seigneur Jésus de prier pour tous ces serviteurs — membres du corps de Christ ? Il est dit : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Cor. 12:26).

« L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et les délivre » (Ps. 34:7).

5 *Les caractères chinois*

5.1 *L'écriture chinoise*

Je pense que la plupart de mes lecteurs savent qu'en Chine il n'y a pas un alphabet comme en France. Vous, mes enfants, vous n'avez besoin que de connaître les vingt-six lettres qui le composent, d'apprendre comment on les assemble, et ensuite vous savez lire. Mais en Chine, c'est très différent. Les petits enfants n'ont pas d'alphabet, mais chaque mot est représenté par un dessin particulier, et ainsi chacun doit être appris séparément. C'est terriblement difficile pour quelques-uns d'entre nous qui ne sommes plus jeunes : nous découvrons que nous oublions tous ces mots beaucoup plus vite que nous ne les apprenons. Si vous désirez venir travailler en Chine, n'attendez pas d'être trop âgés pour apprendre à lire et à écrire la langue du pays et, par dessus tout, à vous exprimer correctement.

Mais je veux vous parler un peu des caractères chinois. Je vous ai dit que chaque mot a un petit dessin exprès pour lui. Par exemple, le mot homme s'écrit comme ceci : . Ces deux traits sont ses deux jambes, et ainsi vous pouvez faire un petit dessin de deux jambes, et cela signifiera un homme.

Le nom chinois de ce livre est . Cela signifie « Histoires de l'Empire du milieu ». Le premier mot veut dire « Milieu ». Le carré signifie bouche ; mais si l'on trace un trait au milieu du carré, il ne veut plus dire bouche, mais milieu .

Tous les mots chinois ne sont pas aussi faciles à comprendre que ceux-ci. Quelquefois on ne sait pas pourquoi ils sont représentés par tel ou tel dessin, mais d'autres ont une signification très belle. Je voudrais vous parler de quelques-uns de ces mots et de leur sens et j'espère que vous trouverez autant de plaisir que moi à y penser. J'espère aussi que les leçons qu'ils nous enseigneront pénétreront profondément dans nos coeurs, et porteront du fruit pour le Seigneur Jésus.

Avant de parler des mots, peut-être aimeriez-vous savoir comment les petits Chinois apprennent à écrire. Ils ne se servent généralement pas de crayons ni de plumes, mais d'une sorte de pinceau. Un de mes amis a écrit les mots que vous voyez dans ce livre ; puis un autre homme a collé le papier sur un morceau de bois et a creusé chaque petit trait ; enfin l'imprimeur a employé ce morceau de bois gravé pour reproduire les mots.

Leur encre n'est pas dans des bouteilles, mais se présente sous la forme de petites plaques dures ressemblant à des dominos, seulement deux fois plus longs. Elle est très noire, et avant de commencer à écrire, ils doivent mettre un peu d'eau dans un godet, et y

frotter leur morceau d'encre jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Vous voyez qu'il s'agit plutôt de peindre que d'écrire comme nous le faisons.

Leurs lettres sont toujours d'un beau noir, mais j'ai pris la liberté d'en faire une partie en blanc, pour vous aider à comprendre la leçon qu'elles renferment.

5.2 Le péché

Ce dessin en tête de notre chapitre s'appelle en chinois « tsui ». On le prononce différemment dans les diverses contrées du pays, et c'est une des raisons pour lesquelles il est très difficile de prêcher l'évangile en Chine, parce qu'un habitant du sud ne comprend pas un habitant du nord. Quelque étrange que cela paraisse, il arrive parfois que l'on voie deux Chinois s'entretenir en anglais, parce qu'ils ne peuvent comprendre le langage l'un de l'autre. Dans certaines régions, les dialectes sont si mauvais que deux personnes ne vivant qu'à soixante kilomètres à peine l'une de l'autre ne peuvent se comprendre.

Mais je voudrais vous parler de ce caractère « tsui ». Il signifie péché. Je vous ai dit que plusieurs des caractères chinois sont des sortes de petites images qui indiquent le sens du mot, et c'est le cas pour celui-ci. La partie supérieure représente un filet de pêche. Vous pouvez voir les petits carrés qui figurent les mailles. La partie inférieure signifie le mal ou « méchant », et on peut considérer le tout comme représentant « Le filet du diable ». Quelques-uns d'entre vous vivent peut-être au bord de la mer et ont vu des filets de pêche faits de solides cordelettes : chacune d'elles si petite par elle-même que nous penserions qu'elle ne peut faire aucun mal. Peut-être avez-vous même été dans un bateau pour aider à retirer ces filets avec les pauvres poissons fermement retenus dans les mailles. Combien leur situation paraît désespérée ! Plus ils se débattent, et plus ils s'embarrassent dans le réseau meurtrier. À moins que quelqu'un du dehors, plus fort et plus puissant qu'eux, ne vienne les délivrer, ils sont immanquablement destinés à mourir. Quel triste spectacle que celui d'un poisson pris dans un filet ! Et quelle image merveilleusement vraie de l'état d'un pauvre pêcheur pris dans le terrible filet du péché ! Assurément les Chinois ont eu raison de dessiner un filet de pêche pour représenter le péché.

Si vous avez jamais été au bord de la mer, vous devez savoir qu'il y a une quantité de filets différents. Il y en a de grands pour attraper les gros poissons et de petits pour les petits poissons. Il y en a qui sont faits de fine ficelle, et d'autres de grosse corde. Il y a des filets de toutes les formes et de toutes les grandeurs, mais ils ont tous le même but : attraper les poissons.

De même Satan a différentes sortes de péchés. Il y en a que nous jugeons de petits péchés, d'autres que nous jugeons de grands péchés : mais ils ont tous le même but — nous saisir et nous entraîner en enfer. Le pêcheur ne tend pas ses filets parce qu'il aime les poissons : et ce n'est pas non plus parce qu'il vous aime que le diable cherche à vous embarrasser dans le péché, mais parce qu'il voudrait vous entraîner avec lui dans les souffrances éternelles.

Je me demande si mes lecteurs ont jamais compris qu'ils avaient été pris dans ce terrible filet du péché ?

Je me demande s'ils ont jamais réalisé qu'ils étaient absolument impuissants et que leur condition était désespérée à moins qu'un Autre ne vienne les délivrer de ce piège effrayant ? Oui, la Parole de Dieu nous dit que « tous ont péché » ; il n'y a pas un homme, pas une femme, pas un petit garçon, pas une petite fille qui n'ait été pris dans ce funeste filet. Vous avez dit des mensonges, vous avez été désobéissants, désobligeants ; vous avez désiré ce qui n'était pas à vous, et vous avez commis beaucoup, beaucoup d'autres péchés, mais avant tous les autres il y a un péché dont Dieu parle spécialement : « Il convaincra le monde de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi », dit le Seigneur Jésus. Oui, si vous n'avez pas cru au Seigneur Jésus Christ comme à votre Sauveur personnel, c'est le plus terrible péché de tous. Si vous êtes coupable de ce péché, vous êtes sur le chemin de l'enfer et personne ne sait combien de temps il vous reste à vivre ici-bas. Puisse le Saint Esprit vous convaincre bientôt de ce péché, vous montrant que vous êtes aussi impuissant que le pauvre poisson pris dans le filet et que votre condition est aussi désespérée que la sienne. Mais puisse-t-il vous enseigner aussi qu'un Autre, le Seigneur Jésus lui-même, est venu rompre le filet qui vous tenait captif, et la seule chose que vous ayez à faire maintenant est de le croire pour être délivré.

5.3 Punition

Vous savez tous qu'après le péché vient la punition. Quelquefois à l'école vous n'êtes pas découvert : le maître ne vous voit pas. Quelquefois un voleur s'enfuit et la police ne réussit pas à remettre la main sur lui : et ainsi tous deux, l'enfant et le voleur, échappent au châtement qu'ils ont mérité. Mais y échappent-ils vraiment ? Dieu a vu le petit garçon ou la fillette commettre la mauvaise action que le maître n'a pas vue. Le voleur aura un jour à comparaître devant Dieu et à rendre compte de son péché, à moins que quelqu'un d'autre n'ait été puni à sa place.

Si vous avez lu le chapitre précédent, vous reconnaîtrez tout de suite que la partie supérieure du caractère qui signifie « punition » est la même que celle du « péché ». Toutes deux représentent un filet de pêche. Mais lorsqu'il s'agissait du péché, c'était le filet du diable pour nous prendre et nous entraîner avec lui dans l'étang de feu. Ce filet-ci pourrait s'appeler le filet du maître qui surprend les petits garçons ou les petites filles à l'école, lorsqu'ils sont méchants. Ou bien cela pourrait être le filet du gendarme qui capture ceux qui ont enfreint les lois du pays : mais finalement c'est toujours le filet de Dieu qui amène tout être humain, homme, femme ou enfant à se tenir devant Lui. Si nous venons maintenant en sa présence comme de pauvres pêcheurs perdus, nous trouverons qu'Il s'est pourvu de Quelqu'un pour subir le châtement que nous avons mérité : c'est le Seigneur Jésus. Mais si nous ne répondons pas tout de suite à son appel, Il nous adresse cette question : « Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ? »

Qu'arrive-t-il lorsque vous avez été surpris à l'école faisant quelque chose de mal ? Ou qu'arrive-t-il au voleur lorsqu'il a été appréhendé par le gendarme ? « Oh ! alors vient la punition », répondra l'un de vous. Mais ce n'est pas ce qui arrive tout de suite après. Le voleur comparaitra devant le juge, et là il sera jugé selon ce qu'il a fait — selon ses oeuvres. L'enfant devra rendre compte de sa conduite à son maître, et celui-ci le jugera. Ainsi dans notre mot punition, la partie suivante est celle-ci, et la base, signifie, « une bouche ». Les quatre traits qui la surmontent sont les paroles qui sortent de la bouche. Quelle terrible chose de réaliser que, si vous n'êtes pas délivré de ce filet du péché, un jour vous, vous-même, devrez vous tenir devant le grand trône blanc, et y être jugé d'après vos oeuvres.

Alors vos oreilles entendront les terribles paroles de la bouche de votre Juge, Celui de devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuient.

Peut-être pouvons-nous penser que les quatre mots sortant de la bouche, dans notre caractère, sont :

Le péché — « Les gages du péché, c'est la mort ».

La mort — « Après la mort, le jugement ».

Le jugement — « Il furent jugés... Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu ».

L'étang de feu.

Notre caractère comprend encore une partie, à droite. Elle signifie une épée.

Et elle représente l'épée qui exécute la sentence de mort prononcée par le juge. Voilà comment les Chinois représentent la « punition ». « Pris, jugé, exécuté ».

À l'école, cela peut être une punition, une retenue, ou quelque chose de ce genre. D'après la loi du pays, cela peut aller jusqu'à la mort, — mais dans le jugement du grand trône blanc il n'y a qu'une sentence : la seconde mort, l'étang de feu.

5.4 Justice

Vous vous rappelez que nous avons parlé du péché qui est semblable à un filet qui nous saisit et nous retient captifs jusqu'à ce qu'un Autre vienne nous sauver. Aujourd'hui je voudrais vous parler de Celui qui est venu nous délivrer du terrible filet du péché dans lequel nous étions tombés. Oui, grâce à Dieu, Quelqu'un est venu nous sauver, et dans le premier chapitre du Nouveau Testament nous lisons :

« Tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés ».

C'est précisément ce qu'il nous fallait, n'est-ce pas ? Un Sauveur ! Quelqu'un qui nous délivre de ce terrible filet dont les mailles nous enserrant et nous retiennent captifs.

Eh bien ! je voudrais que vous regardiez très attentivement le caractère qui est en tête de notre chapitre. Vous verrez qu'il est composé de deux parties. La partie supérieure signifie « brebis » ou « agneau » ; vous pouvez voir qu'il a deux cornes, quatre pattes et une queue, et la croix au milieu est son corps. La partie inférieure de ce caractère signifie « moi » ou « je ». Maintenant pouvez-vous deviner ce que veut dire le mot tout entier ?

« Moi » couvert par un « Agneau » ?

Si vous connaissez un Chinois dans la ville que vous habitez, vous pouvez l'interroger sur ce mot ; il vous dira probablement que c'est « ii », mais il aura de la peine à vous expliquer sa signification ; aussi vais-je essayer de le faire. Ce caractère signifie « justice », mais je crains que certains de mes petits lecteurs ne comprennent pas très bien ce mot. Il y a différentes sortes de justice. Il y a votre propre justice ; ce sont toutes les choses justes, les bonnes choses que vous faites pour essayer de gagner le ciel.

En Chine il y a des « Sociétés d'œuvres justes » dont les membres cherchent à accomplir de bonnes actions pour parvenir au ciel. Ce sont nos propres justices. Ce sont les choses que nous aimons que les autres gens voient quand ils nous regardent, les choses que nous aimons à porter à l'extérieur comme des vêtements, tandis que nous gardons les mauvaises choses cachées là où personne ne peut les découvrir ; elles sont recouvertes par notre justice. N'en est-il pas ainsi ? Dieu nous parle de nos justices et dit qu'elles sont comme des vêtements que nous portons pour nous couvrir, — mais Il ajoute qu'elles sont comme « un vêtement souillé ». Vous n'aimez pas porter un vêtement sale, n'est-ce pas ? Nous hésitons à toucher des haillons malpropres, nous les brûlons, et c'est le seul sort qui leur convienne. Il en est exactement de même de notre propre justice, des meilleures actions que nous accomplissons.

Nos péchés sont comme un filet qui nous enserre et nous entraîne dans l'étang de feu, et notre justice est comme un vêtement souillé ! Dans quelle terrible condition nous nous trouvons ! Que pouvons-nous faire ?

Maintenant regardez encore une fois le caractère qui est en tête de notre chapitre. Que voyons-nous là ? Nous voyons en bas « moi », avec un « agneau » par dessus, me couvrant, pour ainsi dire. De qui nous parle cet agneau ? La plupart d'entre vous peuvent me répondre : Du Seigneur Jésus, « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Quelle belle leçon renferme ce mot ! C'est précisément ce dont nous avons besoin ! L'Agneau de Dieu venu ici-bas pour ôter mes péchés, pour me sauver du filet dans lequel j'étais pris sans espoir, et le même Agneau de Dieu pour me couvrir tout entier à la place des vêtements souillés de ma propre justice. Avec quelle joie je me dépouillerai de mes vêtements impurs pour être recouvert par l'Agneau de Dieu, pour être caché en Lui !

Mais regardez encore une fois notre figure, et vous verrez que rien ne peut « me » toucher, sans toucher d'abord « l'Agneau » qui est au-dessus. Et, chers enfants, quand je pense comment tout le jugement de Dieu dû à mes péchés a été porté par ce précieux Agneau, comment Il a enduré les coups que je méritais, comment toutes les vagues et tous les flots de la colère d'un Dieu saint ont passé sur Lui (tandis que je suis en sécurité en Lui), quand je pense à tout cela, combien mon cœur peut être reconnaissant et comme je puis Lui rendre grâce.

Lorsque nous nous souvenons que la justice est ce qui nous recouvre, que ce soit les vêtements souillés de notre propre justice, ou l'Agneau de Dieu qui est la justice de Dieu, nous pouvons voir avec quelle beauté ce caractère chinois nous parle d'une justice qui n'est pas la nôtre, mais celle d'un Autre, la justice même de Dieu.

Cher lecteur, possédez-vous cette justice de Dieu ? Êtes-vous couvert par l'Agneau de Dieu ? Lorsque Dieu vous regarde, vous voit-Il entièrement caché dans son Fils bien-aimé ? C'est là ce qu'Il vous offre. Il dit : « Maintenant, la justice de Dieu par la foi en Jésus Christ » est offerte « envers tous et sur tous ceux qui croient ». Êtes-vous de ce nombre ?

5.5 « Tous »

Nous avons parlé de la justice, et nous avons vu que la justice de Dieu est offerte à tous. C'est une offre merveilleuse, faite par Dieu lui-même pour donner Sa justice, librement, sans œuvres, à quiconque veut la recevoir, homme, femme ou enfant. Nous avons vu que la justice de Dieu est semblable à une robe ou à un manteau qui nous couvre, et que notre propre justice est comme un vêtement souillé. À la place de notre justice, Dieu nous offre la sienne, mais c'est seulement « sur tous ceux qui croient ».

Le caractère chinois qui est en tête de notre chapitre se lit « Chung » et signifie tous. C'est vraiment un mot merveilleux. La partie supérieure signifie Sang, la partie inférieure, Trois hommes, et l'ensemble représente donc trois hommes abrités par le sang. Voilà comment les Chinois écrivent Tous. Ces trois hommes nous font penser à « Tous ceux qui croient ». Ils ont cru que le jugement allait venir, et ils se sont réfugiés dans le seul lieu de sécurité, à l'abri du sang.

Vous vous souvenez de l'histoire de la première Pâque. Dieu avait dit qu'au milieu de la nuit Il passerait à travers le pays d'Égypte et frapperait tout premier-né dans chaque maison. Mais Il avait donné aux Israélites un moyen de salut. Il leur avait dit de prendre un agneau, de le tuer, de mettre son sang sur les deux poteaux et le linteau de la porte, et Il avait fait cette promesse : « Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous, et il n'y aura point de plaie à destruction au milieu de vous, quand je frapperai le pays d'Égypte ».

Il n'y avait pas de différence si les habitants de la maison étaient bons ou méchants, s'il s'agissait des Égyptiens ou des Israélites, s'ils étaient blancs, jaunes ou noirs : tout cela n'avait rien à voir avec leur sécurité. Ce qui importait, c'était qu'ils fussent oui ou non abrités par le sang. Le pire pécheur parmi les Égyptiens était en sûreté cette nuit-là s'il avait mis le sang sur sa porte, et le meilleur des Israélites aurait perdu son premier-né s'il avait négligé d'obéir à l'ordre de l'Éternel.

Il ne suffisait pas de dire : « je crois que le jugement de Dieu va venir, et que le sang est le seul moyen de salut ». Non, il fallait mettre le sang sur sa propre porte. Et il n'y a aucun avantage à croire que le jugement va venir et que Christ est le seul Sauveur, si vous ne vous confiez pas en Lui pour vous-même et si vous n'êtes pas vous-même personnellement à l'abri du sang.

5.6 « Croire »

Dans les deux derniers chapitres, nous avons un peu parlé de ce verset de Romains 3 qui nous dit que « la justice de Dieu par la foi en Jésus Christ est envers tous et sur tous ceux qui croient ». Nous nous sommes un peu occupés de la justice et de « Tous », dans cette expression « Tous ceux qui croient ». Maintenant nous allons considérer un peu le caractère « croire ».

Lorsque j'étais un petit garçon, je trouvais ce mot « croire » très difficile à comprendre. Je me demandais à moi-même : « Qu'est-ce que croire ? » « Est-ce que je crois ? » et toutes sortes de questions semblables. Je pense qu'il y a encore aujourd'hui des personnes qui désirent posséder cette justice de Dieu qui est sur tous ceux qui croient, mais ils ne savent pas exactement comment faire pour l'obtenir : et j'espère que le caractère chinois qui se trouve au haut de cette page pourra peut-être leur aider.

À gauche se trouvent les deux traits qui signifient « homme ». Ils sont faits un peu différemment que dans le caractère que nous avons déjà vu, mais en réalité c'est exactement le même mot. Quant à la partie de droite, vous pouvez la reconnaître vous-même si vous avez lu les chapitres précédents. En bas, vous voyez le caractère signifiant « bouche », et au-dessus quatre traits représentant les paroles sortant de la bouche. On peut donc dire que le caractère tout entier signifie : « Les paroles qui sortent de la bouche d'un homme ». C'est ainsi que les Chinois écrivent « Croire » ou « Foi ». Et c'est une très bonne manière de faire. Je ne connais qu'une façon de l'écrire qui aurait été encore meilleure, ce serait : « Les paroles qui sortent de la bouche de Dieu ».

Je suppose que vous connaissez un homme en qui vous avez une absolue confiance. Peut-être est-ce votre père, ou votre frère, ou quelqu'un d'autre. S'il vous dit quelque chose, vous pouvez affirmer : « Je sais que c'est vrai ». Vous croyez les paroles qui sortent de la bouche d'un homme. C'est la foi. Vous croyez les paroles, non parce qu'elles vous semblent vraies, mais parce que vous avez confiance en l'homme qui les a dites. Il peut y avoir d'autres personnes dont vous ne croyez pas les paroles. Peut-être est-ce pour plaisanter qu'elles disent ce qui n'est pas tout à fait vrai, ou bien ont-elles l'habitude d'exagérer, ou de mentir : mais, quoi qu'il en soit, vous regardez à la personne qui vous parle et vous dites : « Je ne puis pas croire ce que cette personne me dit ». Ce n'est pas que ses paroles ne puissent être vraies, mais on ne peut avoir confiance dans la personne qui les prononce.

Mais il ne s'agit pas toujours de paroles prononcées, quelquefois elles sont écrites. Par exemple, j'ai dans ma poche un billet sur lequel est écrit :

BANQUE DE FRANCE — CENT FRANCS

payables en espèces, à vue, au porteur.

Et au-dessous de cette promesse il y a deux signatures, l'une du Caissier principal, l'autre du Secrétaire général. Eh bien ! je suis absolument sûr que si je montre ce billet à qui que ce soit en France, on me l'échangera volontiers contre cent francs en monnaie. Je n'ai pas le moindre doute au sujet de ce papier, ni aucune crainte de ne pas recevoir mon argent. Je considère celui qui a promis, c'est-à-dire la Banque de France, et je dis : « Certainement je puis avoir confiance en cette promesse ». Je la crois. J'ai foi en elle.

Mais il y a quelque temps, j'ai eu entre les mains un autre billet sur lequel se trouvait la promesse d'un certain général chinois assurant qu'il payerait cinq dollars sur demande. Ce billet m'a donné passablement de peine et de souci. D'abord je ne croyais pas que le général eût l'argent nécessaire pour payer, et ensuite je ne savais pas s'il voudrait tenir sa promesse même s'il en possédait les moyens. J'essayais de croire, mais lorsque je pensais à la personne qui avait promis, je ne parvenais pas à avoir confiance. Je me rendis avec mon billet dans un bureau de change, comme il y en a beaucoup en Chine. Je montrai la Promesse, lisiblement écrite en noir sur blanc, mais les employés sourirent en secouant la tête. Je m'adressai encore à cinq autres établissements, mais sans avoir plus de chance. Je demandai : « Ne voulez-vous pas au moins me donner quelques sous en échange de mon billet ? » « Pas un seul, » me répondit-on. Le billet ne valait même pas le papier sur lequel il était imprimé.

La Bible me dit : « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la Parole de Dieu ». Dieu fait une promesse. Peut-Il la tenir ? Vous savez qu'Il le peut. Veut-Il la tenir ? Vous savez qu'Il le veut : Il ne peut mentir. Il ne manquera jamais à sa promesse. Elle vaut mieux que la promesse de la Banque de France. Lorsque vous regardez à Celui qui a promis, pouvez-vous LE croire ? Ne devrais-je pas plutôt demander : « Est-il possible que vous doutiez de Lui ? »

Voici une de ses promesses : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ». Le croyez-vous ? Je reconnais que ce serait incroyable, si ce n'était pas DIEU qui le disait. Mais regardez à Celui qui a promis. Regardez à CHRIST, Il dit : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ». Le prenez-vous au mot ? Croyez-vous au Fils ? Croyez-vous que le Fils de Dieu a porté vos péchés sur la croix du Calvaire ?

Abandonnez-vous toutes vos bonnes oeuvres et les différentes choses dans lesquelles vous avez mis votre confiance jusqu'ici, et vous écrivez-vous comme un de mes amis l'a fait une fois : « Si la Bible est vraie, je suis perdu » ? Vous tournez-vous vers Christ seul, et vous confiez-vous en Lui seul ? Alors les paroles qui sortent pour vous de la bouche de Dieu sont : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ». Prenez ces paroles pour vous et reposez-vous entièrement sur elles. Vous pourrez dire alors comme un autre l'a fait : « Si la Bible est vraie, je suis sauvé ».

Dieu soit béni, la Bible est vraie. « Que DIEU soit vrai et tout homme menteur ». Vous pouvez vous reposer sur les paroles de ce Livre avec plus de confiance que je ne le fais sur la promesse de la Banque de France. La France peut faire faillite et disparaître, mais les paroles de ce Livre demeureront à toujours. Regardez à Celui qui les a prononcées, croyez Dieu, et remerciez-le pour une telle promesse et pour un tel don.

« Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur ».

5.7 « Venez »

Dans notre dernière causerie, nous avons dit que le Fils de Dieu a porté nos péchés sur la croix du Calvaire. Et si nous regardons ce caractère chinois, nous y voyons le dessin de cette croix. Lorsque Moïse s'approcha du buisson ardent, une voix lui dit d'ôter ses sandales de ses pieds, car le lieu sur lequel il se tenait était une terre sainte. Ce caractère chinois nous conduit sur une terre sainte, puissions-nous, vous et moi, savoir ce que c'est que d'enlever nos sandales de nos pieds.

Vous vous souvenez comment les Chinois écrivent « homme », , avec deux traits. Sur cette croix qui est devant vous, il y a un Homme. Nous n'avons pas besoin de demander : « Qui est-il ? » De chaque côté de la croix nous voyons un autre homme, et cela nous rappelle ce verset : « Ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu ».

Sur notre figure, j'ai demandé à l'écrivain chinois de faire l'un des hommes en blanc et de laisser l'autre en noir (d'habitude le mot tout entier est noir). Je suis sûr que vous connaissez tous l'histoire. Les deux brigands l'injurèrent, puis l'un reprit son compagnon, disant : « Et tu ne crains pas Dieu, toi, car tu es, sous le même jugement ? Et pour nous, nous y sommes justement ; car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises : mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dû faire ». Et il dit à Jésus : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume ». Et Jésus lui dit : « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

Les deux brigands étaient noirs de péché. Tous deux méritaient d'être crucifiés. L'un n'était pas le moins du monde meilleur que l'autre. Tous deux injurièrent le Sauveur. Quelle était alors la différence entre eux ? L'un comprit qu'il était un pécheur et le reconnut. Il confessa Jésus comme SEIGNEUR. Cet Homme mourant sur la croix était Seigneur pour le pauvre brigand pécheur. Il vint à Jésus. Ah ! direz-vous, il était cloué sur la croix, il ne pouvait venir à Jésus. Oui, quoique cloué sur la croix, il vint à Jésus. Je pensais autrefois : « Oh ! si seulement Jésus vivait maintenant encore à Jérusalem, ou en Palestine, j'économiserais tout mon argent pour aller à Lui, je ferais un long voyage à pied s'il n'y avait pas d'autre moyen ». Il entendait des gens dire : « Venez à Jésus », et je pensais : « Oh ! si seulement je savais comment aller, j'irais volontiers ». Eh bien, le moyen d'aller est de faire comme le pauvre brigand. Il

reconnut qu'il était un pécheur, et que Jésus était Seigneur. Je me souviens, que lorsque je compris que c'était là le moyen de venir, je dis presque à haute voix dans la réunion où je me trouvais : « Est-ce là tout ? » C'est tout, en effet. Il y a plus de trente ans de cela, et je n'ai jamais entendu parler d'un autre moyen de venir à Jésus. On peut l'expliquer avec d'autres mots, mais le chemin est le même.

« Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Romains 10:9).

Mais considérons encore ce pauvre brigand sur la croix. Qu'arrive-t-il ? Dieu prend les péchés de ce méchant homme, et les met sur l'Homme qui est crucifié au milieu. Lui n'avait pas de péché, mais Il prend le péché de dessus le brigand et le porte tout entier en son corps sur le bois. Quel spectacle sur la colline du Calvaire ! D'un côté un brigand mourant, un homme trop méchant pour être laissé en vie plus longtemps, mais désormais n'ayant plus sur lui un seul péché l'empêchant d'entrer au ciel. Quelques minutes auparavant il était noir de péchés, mais maintenant il est lavé et plus blanc que la neige. De l'autre côté se trouve un autre brigand. Il n'est pas plus mauvais que son compagnon. Lui aussi va mourir : dans quelques heures son âme aura quitté la terre et sera où ? Oh ! combien c'est terrible ! Mourir en portant son péché comme un lourd fardeau qui l'entraînera en enfer. Celui-ci n'est pas venu à Jésus !

Lecteur, lequel de ces deux brigands est ton image ? Sûrement l'un des deux te représente. Il n'y a que deux classes d'hommes, — les sauvés et les non-sauvés : ceux qui portent leurs propres péchés et ceux dont les péchés sont portés par Christ. Dans quelle classe vous trouvez-vous ?

Voilà l'enseignement que me donne le mot chinois « Venez ». Lorsque je vois ce mot, venez, je vois le Sauveur, avec ses bras étendus sur la croix, étendus pour vous et étendus vers vous, et disant : « Venez à Moi ». « Venez à Moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos ». « Laissez venir à Moi les petits enfants ». « Venez maintenant ».

« Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Sauveur, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé ».

Venez comme le brigand l'a fait, comme un pécheur coupable et perdu, qui ne mérite que la mort, confessez Jésus comme votre Seigneur, et écoutez sa parole : « Tu seras sauvé ».

Tel que je suis, sans rien à moi,
Sinon ton sang versé pour moi,
Et ta voix qui m'appelle à toi,
Agneau de Dieu, je viens, je viens.

5.8 « Dieu pour nous »

Nos caractères chinois nous ont enseigné quelque chose au sujet du péché ; ils nous ont parlé du Sauveur et de la justice dont Il revêt ceux qui ont placé leur confiance en l'Agneau de Dieu. Aujourd'hui je désire vous en dire un peu plus long au sujet de ce précieux Sauveur, mais je m'adresserai plus spécialement à ceux d'entre vous qui ont mis leur confiance en Lui et qui possèdent sa justice ; — car si vous n'avez pas cru que le Seigneur Jésus est mort pour vous et qu'Il a porté vos péchés sur la croix, je crains que vous ne croyez pas non plus ce que je chercherai à vous expliquer aujourd'hui.

Les deux caractères que nous avons devant nous se ressemblent quelque peu. La partie de droite de l'un et de l'autre est la même, ils se prononcent tous deux de la même façon, et tous deux signifient : « Protéger », mais en réalité il existe une grande différence entre eux. La partie de droite de l'un et l'autre caractère signifie « le bras droit », mais la partie de gauche du second signe signifie « l'homme », tandis que la partie correspondante de l'autre caractère peut être traduite par le mot « Dieu ». Quelle différence ! Le caractère de droite pourrait être exprimé ainsi : « Protégé par le bras droit de l'homme », et celui de gauche : « Protégé par le bras droit de Dieu ».

Maintenant je me demande quelle est la part de mon lecteur. C'est une chose merveilleuse de penser que l'on est protégé par la droite de Dieu, maintenant et pour l'éternité ! Connaissez-vous cette protection ? Ou peut-être ressemblez-vous à ce garçon de ma connaissance qui, ayant reçu un magnifique couteau de poche, négligea ce soir-là de dire sa prière. Sa mère lui demanda la raison de cette négligence. Il répondit :

— Un garçon qui a un si beau couteau n'a pas besoin de prier.

Vous voyez que ce garçon avait mis sa confiance dans le beau couteau « du bras droit de l'homme » pour le protéger. Ceci peut aider en quelque mesure pour ce qui regarde les choses d'ici-bas, mais qu'en sera-t-il lorsqu'il faudra rencontrer la mort, et après la mort, le jugement ? Et même pour ce qui concerne la terre, je pense que le petit garçon aurait été infiniment plus heureux sous la protection du « bras droit de Dieu ». N'êtes-vous pas de mon avis ?

Il est précieux de se souvenir que non seulement nous sommes mis à l'abri de la juste colère de Dieu contre notre péché, mais encore qu'Il nous a donné sa propre justice. Dieu nous a justifiés, mais ce n'est pas tout. Dans Rom. 8, nous lisons : « Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Que dirons-nous donc à ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »

Oui, enfants, Dieu est pour nous. Vous savez que si nous jouons à un jeu quelconque, nous serons sûrs de gagner la partie si nous avons un très bon joueur de notre côté. Mais imaginez un instant ce que c'est que d'avoir pour nous le Dieu Tout-Puissant. N'est-ce pas merveilleux ? Ce n'est pas un bras de chair, un bras d'homme que nous avons avec nous pour nous protéger. Non, c'est le bras droit de Dieu. Dieu est pour nous. Et pourtant le Seigneur doit poser cette question : « À qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé ? » Cher lecteur, si vous ne l'avez pas vu jusqu'à présent, allez vous mettre à genoux et demandez-Lui de vous le faire connaître.

Il y avait une fois un bon roi qui s'appelait Ézéchias, et un puissant souverain venant d'Assyrie lui fit la guerre. Ézéchias n'avait que peu de force, et son adversaire crut qu'il le vaincrait facilement. Mais Ézéchias dit à son peuple : « Fortifiez-vous et soyez fermes ; ne craignez point et ne soyez point effrayés devant le roi d'Assyrie et à cause de toute la multitude qui est avec lui ; car avec nous il y a plus qu'avec lui ; avec lui est un bras de chair, mais avec nous est l'Éternel, notre Dieu, pour nous aider et pour combattre nos combats ». Et le peuple s'appuya sur les paroles d'Ézéchias. Voici donc un homme auquel le bras de l'Éternel avait été révélé. Qu'en est-il de nous ?

J'ai toujours aimé ces paroles :

« Avec nous est l'Éternel, notre Dieu, pour nous aider et pour combattre nos combats ». Mais peut-être les enfants qui lisent ces lignes diront-ils :

— Nous n'avons pas de bataille à livrer, nous sommes trop petits.

En effet, vous êtes très petits, mais si vous appartenez au Seigneur Jésus et si vous avez mis votre confiance en Lui, vous aurez des luttes à soutenir. Il est trois grands ennemis que vous devrez rencontrer, et ils sont tous terriblement forts. Leurs noms sont : « le monde, la chair et le diable », et tôt ou tard vous aurez à combattre contre eux. Si vous essayez de les vaincre par votre propre force, vous êtes absolument certains d'être défaits. Mais si vous avez le bras droit de Dieu qui combat pour vous et que vous le laissez faire, vous remporterez très certainement la victoire. Si nous croyons au Seigneur Jésus Christ, nous trouvons en Lui le chef de notre salut,

et croyez-moi, enfants, nous combattons sous les ordres d'un Chef qui n'a jamais perdu une bataille et qui n'en perdra jamais. Nous pouvons avoir en Lui une confiance absolue, et tout ce que nous avons à faire, c'est de Lui obéir en toutes choses.

5.9 « Heureux »

Un de nos cantiques chinois favoris commence ainsi : ou : « Le cœur de tout homme cherche le bonheur », ce qui est bien vrai.

Je crois que Fu est le caractère le plus commun et le mieux connu en Chine. Vous le trouvez écrit sur les murs, en briques de différentes couleurs, en inscriptions de près de deux mètres de haut. Au moment du Nouvel An, les Chinois peignent ce mot sur de grandes feuilles de papier rouge qu'ils collent sur leurs portes. On en fait aussi des garnitures de broches et d'épingles ; et de fait, où que vous alliez, dans toutes les contrées de la Chine, vous rencontrerez ce mot « Fu ».

Pourquoi cela ? Parce que le cœur de chaque homme, femme ou enfant en Chine cherche ce dont parle ce caractère, le bonheur. Et, quant à cela, la Chine ne diffère pas des autres pays. En France ou en Suisse il en est exactement de même ; et, si nous sommes honnêtes, nous reconnaitrons tous que nous désirons être heureux.

Mais les uns cherchent le bonheur d'une manière, les autres d'une autre. Quelques-uns essayent de l'atteindre en prenant de la drogue ou en jouant pour de l'argent ; d'autres, en allant au cinéma ou au théâtre. Certains poursuivent la fortune ou le pouvoir ; mais le cœur reste toujours le même : où qu'on aille et quels que soient les moyens mis en oeuvre « le bonheur est ce que les hommes recherchent ».

Mais l'atteignent-ils ? S'ils sont honnêtes, ils doivent reconnaître qu'ils ne trouvent pas dans ces choses le véritable bonheur. Il y a eu un homme qui possédait tout ce que le monde peut donner et qui a dû s'écrier : « Vanité des vanités ! Tout est vanité ! »

Mais DIEU désire-t-il que nous soyons malheureux ? Non, certainement non, et Il dit : « Bienheureux l'homme dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ». Tel est le moyen, et le seul moyen, par lequel un homme peut être réellement heureux ici-bas.

Le Seigneur Jésus a dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos ».

Le mot Évangile en chinois signifie « Heureux son ». Dieu désire nous donner le Repos et le Bonheur, mais — c'est triste à dire — bien peu de gens croient en Lui, et les autres cherchent à atteindre ces choses par leurs propres moyens, non pas par celui que Dieu leur offre, et ainsi ils ne trouvent jamais à satisfaire leur cœur.

Mais je crois entendre certains de mes lecteurs dire : « Oui, tout cela est vrai. Je sais qu'il n'y a pas de vrai bonheur en dehors de Jésus Christ ; je suis venu à Lui, Il a pardonné ma transgression, Il a couvert mes péchés, Il m'a donné du repos, et cependant, — cependant je n'ai pas trouvé tout ce que j'espérais. Ce n'est pas le bonheur complet que j'attendais, ni le repos absolu dont j'avais besoin ».

C'est à ceux-là que je voudrais m'adresser maintenant. C'est pour eux que notre caractère chinois a un secret à dévoiler, car, quelque étrange que cela puisse paraître, bien loin, dans ce sombre pays de Chine, et caché dans le mot le plus commun de tous, se trouve le vrai secret du Bonheur pour le chrétien. Si vous n'êtes pas un vrai croyant, si vos péchés ne sont pas couverts, fermez ce livre et allez au Sauveur sans attendre un instant de plus. Ne lisez pas même la page suivante, car si cette première grande question de vos péchés n'est pas réglée, vous ne pourrez jamais comprendre ni croire le secret que renferme le mot Fu.

Et maintenant qu'il est bien entendu que je ne m'adresse qu'à des croyants, voulez-vous examiner attentivement avec moi le caractère qui est en tête de notre chapitre. Si vous vous souvenez des leçons précédentes, vous pourrez lire seul presque entièrement les différentes parties de Fu. À gauche est représenté un autel sur lequel se trouve un sacrifice. À droite on voit une bouche, ou, comme nous dirions un homme. Sous la bouche est dessiné un champ. Maintenant pouvez-vous deviner le secret ? Eh bien, ce caractère me fait penser à un verset de la Parole de Dieu : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent » (Rom. 12:1).

Ce n'est qu'en tant que je présente sur l'autel mon corps, moi-même, et tout ce que je possède, mes champs, ma maison, mon argent, mon tout, à Celui qui m'a racheté, que je puis être vraiment « Heureux ». Après avoir dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos », le Seigneur Jésus ajoute : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes ». Voilà, cher lecteur, le repos auquel vous aspirez, mais le seul moyen de l'atteindre est de prendre « Son joug » sur vous, comme l'a dit le Sauveur. Qui porte un joug ? Le boeuf. Et que possède un boeuf ? Rien, pas même son propre corps qui appartient complètement à son maître. Un boeuf ne possède pas les champs dans lesquels il travaille ; ils sont la propriété de son maître. L'apôtre Paul pouvait parler de lui-même comme d'un « esclave de Jésus Christ ».

Que possède en propre un esclave ? Rien, pas même son corps, sur lequel son maître a tous les droits. La maison, les champs, tout appartient au maître, et la seule chose que l'esclave ait à faire, c'est d'obéir.

Voilà le secret, cher lecteur. Vous semble-t-il pénible ? Pour le chrétien, il n'y a de bonheur nulle part ailleurs. Et c'est un heureux, heureux chemin. Paul le suivait. Était-il malheureux ? Lisez l'épître aux Philippiens. Elle parle de joie d'un bout à l'autre. Je pense qu'il n'y a jamais eu un homme plus heureux que l'apôtre Paul ; et voyez comment, inspiré par l'Esprit de Dieu, il commente le verset 1 de Rom. 12 :

« Et ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite » (Rom. 12:2). Oui, quand nous présentons nos corps en sacrifice vivant, il est saint, agréable à Dieu. Mais, après l'avoir fait, nous discernons quelle est la volonté de Dieu, bonne, et agréable, et parfaite. Alors nous éprouvons que présenter nos corps en sacrifice vivant n'est pas seulement agréable à Dieu, mais nous est agréable à nous aussi. Nous voyons alors que Sa volonté est parfaite, et qu'elle est bonne.

Cher lecteur croyant, il n'existe pas d'autre chemin heureux pour vous et moi, c'est notre service intelligent. Pourrions-nous faire moins ? Il nous a achetés au prix de son précieux sang. « Vous n'êtes pas à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix ».

La vie d'Albert Winterhoff compilation de Andreas Steinmeister.

Bibliquest

Histoire vraie d'un chrétien évangélique au siècle du nazisme. Bel exemple de vie chrétienne pratique, prière, dévouement, famille, évangélisation, église, attitude vis-à-vis d'autorités opposées au christianisme
Biographie d'un chrétien évangélique au siècle du nazisme Histoire vraie
Quelques noms propres ont été remplacés par des initiales ; les prénoms ont été traduits quand il y a un correspondant français.

Table des matières

1	Introduction
2	Enfance et jeunesse
3	Conversion
4	Études missionnaires à Bonn
5	L'École d'évangélistes Johanneum à Bonn
6	Contact avec Georges Steinberger
7	Mariage avec Wilhelmine S.
8	Travail à l'entreprise Bovermann
9	Évangélisation dans une auberge
10	Une nouvelle salle pour les réunions
11	En route pour le Seigneur
12	Frère parmi les frères
13	Avec la Bible, dans la forge.
14	Fidélité dans sa profession
15	Éducation des enfants
16	Un enterrement à Emden et ses conséquences
17	Dans un village de la Frise orientale
18	Tout pour le Seigneur
19	Donne à ceux qui ont faim — Pénurie d'argent
20	L'amour pour les frères
21	Hitler prend le pouvoir
22	Interdiction des rassemblements
23	Entretiens de Ronsdorf
24	Recrutement pour un travail missionnaire indépendant
25	L'amour ne s'irrite pas
26	Aucune peur du Régime
27	Évangélisation solitaire dans les bâtiments de la Justice
28	Tristes nouvelles
29	Détresses diverses — mais Dieu aide
30	Les Américains arrivent
31	L'eau « sainte »
32	Infatigable dans l'œuvre du Seigneur
33	Un accident pendant une semaine d'évangélisation
34	La dernière évangélisation publique
35	Les 15 derniers mois

1 Introduction

« Mon Dieu peut multiplier, là où il y a plein de zéros ». Ce témoignage de foi était le principe directeur de l'évangéliste Albert Winterhoff.

La diligence dans le travail, la modestie, la connaissance de la Bible, et la foi pratique, voilà ce que nous trouvons dans sa vie terrestre. Il pouvait dire, avec l'apôtre Paul : « Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance, en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance, qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie... car moi, j'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve » (Phil 4:12, 13, 11).

Qu'est ce qui m'a incité à écrire la biographie d'un homme qui m'était inconnu ?

Tout d'abord j'avais entendu beaucoup d'anecdotes relatives à Albert Winterhoff qui me paraissaient parfois irréelles, car il avait vécu de réels miracles.

En second lieu, j'ai été étonné de l'absence de peur qui le caractérisait, au temps du national-socialisme, et je me suis demandé d'où il tirait cette fermeté et cette énergie de foi.

Enfin, on me répétait toujours que cet homme pratiquait une vie intense de prière et d'étude de la Bible, et que c'était là qu'il fallait chercher la source cachée de sa force.

Dans un même temps où la connaissance et le savoir parmi les chrétiens, sont estimés très haut, je suis arrivé à la conviction que nous avons à suivre quelque peu les traces de cet homme.

Aussi, me suis-je mis en route, et ai-je visité les frères et sœurs âgés, qui avaient connu Albert Winterhoff. La « biographie privée », recueillie par Karl Winterhoff a été pour moi une aide précieuse. En Frise orientale, par ailleurs, j'ai eu l'occasion d'écouter le frère König, âgé et très malade, me faire le récit, avec un regard lumineux, de ses expériences avec son ami Albert. Quelques heures plus tard, ce frère était avec le Seigneur. De façon indépendante, plusieurs frères âgés de Frise orientale, me firent part du fait qu'ils n'avaient jamais rencontré un frère ayant vécu avec une telle énergie de foi, et une telle humilité.

Bien des amis se sont fort réjouis lorsqu'ils ont entendu dire que j'avais toujours plus la pensée de mettre par écrit quelques aspects de l'histoire de sa vie.

Bien que cette biographie ait été achevée dès 1981, elle est restée à dormir sans être publiée jusqu'en 1998.

Cette biographie a donc vu le jour dans le but de donner du courage à tous les croyants, pour vivre pour le Seigneur Jésus, avec vérité, décision et dévouement. Une vie de foi est le fruit d'une vie intense et continue de prière et d'étude assidue de la Bible. L'étude de la Bible doit conduire à l'obéissance, sans compromis et sans condition. En tout cela, Albert peut être un modèle pour chacun.

Encore quelques indications sur la forme de cette biographie :

Il ne s'agit pas d'une enquête à caractère scientifique et historique. Celui qui s'attendrait à cela, sera sûrement déçu.

Presque tous les faits cités s'appuient sur une tradition orale, en sorte que la présence éventuelle de quelques inexactitudes n'est pas à exclure. Mais l'auteur a pris la peine de comparer les diverses déclarations des personnes interviewées, en sorte qu'une falsification de la vérité est à peu près exclue.

J'ai rendu librement quelques entretiens dont la teneur était restée d'ordre général.

2 Enfance et jeunesse

Ce fut une grande joie dans la maison de l'épicier Carl Winterhoff — premier commerçant inscrit au registre officiel de Schwelm — quand sa femme Henriette mit au monde le 29 mars 1875 son sixième enfant, le petit Albert.

Ses frères et sœurs étaient tout excités : À quoi allait bien ressembler ce tout petit frère ? Ils pouvaient tous regarder dans le petit lit où il était couché, réclamant son lait haut et fort. Miracle divin : les petites mains, les petits pieds, la petite tête, tout était bien formé. Comment tout cela était-il réellement possible ? Le grand Dieu avait posé sa main sur le petit Albert : « Tes yeux ont vu ma substance informe, et dans ton livre, mes membres étaient tous écrits; de jour en jour, ils se formaient lorsqu'il n'y en avait encore aucun » (Ps 139:16 ; cf. Ecc. 11:5). « Celui qui m'a fait dans le sein de ma mère, ne les a-t-ils pas faits eux aussi, et un seul et même Dieu ne nous a-t-il pas formés dans la matrice ? » (Job 31:15). « Ainsi dit l'Éternel qui t'a fait et formé dès la matrice, celui qui t'aide : ne crains pas » (Ésaïe 44:2 ; cf. 49:5 ; Jérémie 1:5).

Albert était le sixième enfant d'un second mariage, et quatre enfants le suivirent encore. Ainsi grandit Albert au sein de sa famille. Il jouait très volontiers avec ses amis dont rien ne le distinguait.

À 6 ans il fut scolarisé à l'école publique de Gevelsberg-Vogelsang qu'il quitta ensuite pour le collège. Il se plaisait beaucoup à l'étude, et pensait donc bien sûr devenir un jour un commerçant réputé comme son père.

Une chose ne lui était toutefois pas encore claire, et il ne l'expérimenta que plus tard : Albert avait besoin d'un Sauveur qui le purifierait par son sang de ses nombreux péchés, connus ou cachés. Il n'y pensait pas encore à cette époque, et il attribuait plus de prix à l'étude, au jeu et à la bonne entente familiale qu'à la fréquentation de l'église, ou même qu'à l'écoute de la lecture journalière de la Bible.

Après avoir achevé ses études au collège, il commença un apprentissage commercial au sein de l'entreprise August Börkey à Gevelsberg, pour suivre avec zèle l'exemple de son père. En tant qu'apprenti consciencieux, il fit l'admiration de ses supérieurs. Il comprenait rapidement les questions nouvelles, et montra pratiquement ses talents de commerçant.

L'avenir se dessinait déjà clairement dans son esprit avec une place tout à fait secondaire pour Dieu. Plus tard, avec l'âge, il pourrait s'occuper de l'existence de Dieu, si les circonstances l'y obligeaient. Il y avait le temps pour cela. Pour le moment, il s'agissait d'apprendre son métier avec ambition, zèle et énergie, et de tenir sa place d'homme dans la vie. Être honnête, conséquent, zélé et intelligent pratiquement, voilà ce qu'il fallait pour sa vie. Avec ces vertus, cela suffisait pour se tenir devant Dieu le jour venu.

Le jeune Albert avait-il déjà réfléchi que même un jeune homme peut mourir subitement ? Qu'en serait-il alors ?

Mais le grand Dieu avait dirigé ses regards sur le jeune homme, et n'allait pas le laisser aller simplement dans ses propres voies.

3 Conversion

À dix-sept ans, Albert fit la rencontre d'un croyant, August Hedtmann, papetier, qui allait être son futur beau-père. Celui-ci servait déjà depuis longtemps le Dieu vivant, et connaissait le Seigneur Jésus comme son Sauveur et son Seigneur personnels. Il lui tenait particulièrement à cœur d'amener sa parenté au Seigneur. Il avait déjà si souvent prié pour que ses parents proches et éloignés puissent se convertir !

« Écoute bien, mon cher Albert », lui dit-il un jour, « tu dois te convertir, tu dois te repentir de ta vie toute entière devant le Dieu vivant ». — « Ah ! August », répondit Albert, « laisse-moi tranquille, je vis en ordre et je ne fais de mal à personne. Chacun a sa façon d'être heureux. Laisse-moi en paix, je t'en prie ». Mais August Hedtmann ne le laissa pas. Dans la prière, il suppliait souvent pour Albert, sans pour autant négliger de lui adresser des paroles d'exhortations (2 Cor. 5:11).

Un jour, Albert reçut un traité suédois concernant la fin du monde. Cela le rendit fort anxieux, et dans sa détresse, il se tourna vers August Hedtmann. Celui-ci lui expliqua que sa peur n'était que la conséquence de son manque de paix avec Dieu, et que les hommes ne pouvaient pas prédire la fin du monde. En tout cas, l'Écriture dit bien quelque chose sur l'avenir de la terre et des hommes : « Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; et dans ce jour-là, les cieus passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (2 Pierre 3:10). « Eux (les cieus et la terre) ils périront, mais toi, tu demeures, et ils vieilliront tous comme un habit et tu les plieras comme un vêtement, et ils seront changés » (Heb. 1:11, 12). « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Matt. 24:35 ; comparer Matt. 5:18). « Et je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel, et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux » (Apoc. 20:11). « Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement » (Heb 9:27).

Albert réfléchit intensément à ces paroles, et il en vint à la conclusion suivante : « Si cela est vrai, où serai-je alors ? Vais-je comparaître en jugement, car j'ai commis de réels péchés : mensonges, vols, désobéissance, volonté propre ; voilà, sans aucun doute, les péchés de ma vie, mais finalement, on trouve tout cela chez tous les hommes. Est-ce que je confesse cela, avec un cœur sincère au Dieu vivant, ou bien suis-je un lâche ? Il est écrit en Apocalypse 21:8 : « Mais quant aux lâches et aux incrédules, ... et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort ». La lâcheté, l'incrédulité, le mensonge, tout cela se trouve dans ma vie, sans aucun doute, et alors j'arriverai à ce lieu de tourments ! Est-ce juste ? Malheur à moi si cela est vrai ! » Il ressentait très clairement son état de péché, et sa lâcheté pour confesser Christ devant les autres.

Des larmes coulèrent sur son visage. Il se courba lentement, puis fléchit les genoux, et les paroles suivantes vinrent sur ses lèvres : « Ô Dieu, j'ai menti, je suis un lâche, je suis un incrédule, aie pitié de moi, s'il te plait, ma vie n'est que péché, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de ma tête. Oh ! Je t'en supplie, remets-moi ma dette, sauve-moi, rachète-moi, je t'en supplie, je t'en supplie ». Et alors, Albert put lire dans la Bible : « Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi » (Ésaïe 43:1) ; « Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébreux 10:14) ; « Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » (Hébreux 10:17 ; Jérémie 31:33-34 ; Hébreux 8:12) ; « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9).

Pour Albert, c'était tout ce qu'il pouvait saisir. Il possédait maintenant la vie nouvelle, il était une nouvelle création, Christ était sa vie, le Seigneur Jésus avait payé toute sa dette à la croix. Quelle joie jaillissait de son cœur : « À toi, grand Dieu, la reconnaissance de mon cœur, de ce que tu as livré pour moi, ton Fils à la mort, et de ce que tu l'as ressuscité. Désormais, je veux te servir. Le Seigneur Jésus doit être le modèle dans ma vie ». Ainsi, à 17 ans, Albert trouva la paix avec Dieu, le premier de la grande famille Winterhoff avec ses 14 enfants, auxquels se rajoutaient deux enfants en nourrice.

Cette joie, les autres pouvaient la voir en lui. Tout d'abord, ses parents, et ses frères et sœurs furent les témoins du travail de Dieu en lui, ensuite, il voulut faire part de sa vie nouvelle à ses camarades de travail, et enfin, tous les habitants de Gevelsberg-Vogelsang, durent entendre la bonne nouvelle de l'évangile.

Il lut dans les Actes des Apôtres (1:8) : « Et vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre ». C'est ainsi que le jeune Albert se fit envoyer des traités, et commença son service d'évangélisation de maison en maison. Les membres de sa famille écoutèrent, mais ne furent pas immédiatement convaincus ; ses collègues de travail furent d'avis qu'il devenait un peu fou ; quant aux habitants de Vogelsang, une partie s'étonna de la nouvelle activité d'Albert, et l'autre partie s'en moqua. Aucune maison n'échappa à l'annonce de l'évangile. Bon gré mal gré, chaque famille dut entendre la joyeuse nouvelle de la bouche du jeune serviteur de Dieu. Ce service fut accompagné d'une vie de prière assidue, et de l'étude de la Bible. Continuellement, il s'adressait aux gens de la rue, les priant de venir au Seigneur Jésus, et en fait, Dieu lui accorda du fruit visible. Avec le temps, toute sa famille vint à la foi, ainsi que plusieurs habitants de Vogelsang.

Il lut la Bible entière en peu de temps, et la mémorisa en apprenant des versets par cœur.

« Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs, et ne s'assied pas au siège des moqueurs, mais qui a son plaisir en la loi de l'Éternel, et médite en sa loi jour et nuit. Et il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont la feuille ne se flétrit point ; et tout ce qu'il fait prospère » (Psaume 1:1-3). « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse, il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jérémie 17:7-8).

4 Études missionnaires à Bonn

Albert termina ainsi sa période d'instruction au cours de laquelle il reçut la Parole de Dieu comme un enfant nouveau-né avide du lait bienfaisant et pur (1 Pierre 2:2). Il avait montré à tous égards et de manière visible une croissance rapide dans la foi. Après cela, il eut le désir de vivre entièrement et pour tout, pour le Seigneur Jésus. À l'Union chrétienne de jeunes gens de Gevelsberg, il travailla avec vigueur pour son Seigneur. En compagnie de son fidèle ami croyant Fritz Eisenberg, il fit le projet de suivre une école missionnaire, pour pouvoir aller ensuite chez les Hottentots et leur annoncer l'évangile. Tout cela fut préparé dans la prière. Ses parents y consentirent, et ainsi les deux amis se dirigèrent bientôt vers Bonn.

Qu'est-ce qui pouvait bien les attendre là ?

5 L'École d'évangélistes Johanneum à Bonn

Le fondateur de cette école avait été le professeur Théodore Christlieb (1833-1889). Comme jeune pasteur souabe de vingt-cinq ans, il avait été au service de la paroisse allemande de Londres de 1858 à 1865, et avait été profondément impressionné par la richesse de l'activité missionnaire et évangélique des Anglais. Il y fit la connaissance du prédicateur baptiste C. H. Spurgeon qui parlait à de telles foules qu'il dut, à cette époque, déménager au nouveau « Tabernacle Métropolitain ». Plus tard, Théodore Christlieb s'intéressa aux hommes de Dieu qu'étaient Wesley et Whitefield, et par divers écrits aux églises allemandes, il mit sur leur conscience l'œuvre d'évangélisation. En 1879-1880, il traduisit deux livres anglais : « Vie et activité de l'évangéliste Charles G. Finney, une voix de réveil de nos jours », et : « Vie et succession du prédicateur Robert Murray M'Cheyne ». Il s'approcha des pasteurs allemands en leur demandant de façon pressante d'évangéliser davantage.

En 1883, Christlieb acheta une maison à Bonn pour les soins pastoraux des communautés chrétiennes et l'évangélisation, où des évangélistes devaient être formés. En 1885, il gagna Elias Schrenk à la cause de l'évangélisation pour l'Allemagne, et ouvrit officiellement en 1886 le Johanneum, ou « établissement de Jean ». Dans cette école, les personnes croyantes devaient être initiées aux méthodes d'évangélisation à succès, et à l'étude de la Bible.

Albert et son ami Fritz Eisenberg étudièrent avec zèle toutes les matières disponibles, et apprirent à connaître les enseignements dangereux de Schleiermacher. Ceux-ci étaient orientés vers les hommes religieux au lieu de Dieu et de sa révélation, et ils ouvraient la porte au néo-protestantisme libéral dans l'Église. Dans un séminaire auquel Albert assistait, un professeur dit ceci : « La théologie de Schleiermacher est, jusqu'à présent, un tout fermé par rapport au reste, dont la compréhension est nécessaire pour comprendre la structure de la théologie dans le présent ». Cette phrase se grava si profondément dans la mémoire d'Albert, qu'il pouvait plus tard la répéter à ses fils.

C'est dans cette école qu'il apprit à connaître le zèle pour l'évangélisation. Cependant, il se plaignait souvent de la nourriture spirituelle qu'il comparait parfois à des pierres. Était-il vraiment nécessaire d'apprendre à connaître autant d'erreurs, pour les combattre ? Ne serait-il pas préférable d'apprendre intensivement les enseignements sains, pour être préservés des erreurs ?

Pour gagner un peu d'argent à côté de ses travaux théoriques, il travaillait souvent tard le soir, et de nuit, à l'hôpital. À cette époque, une épidémie de typhus éclata, et beaucoup de malades avaient besoin de consolation. Il se consacra entièrement aux malades, et apporta de l'aide partout où une occasion se présentait. Tard dans la nuit, il tombait sur son lit, épuisé de fatigue, puis, tôt le matin, il reprenait place au séminaire comme si de rien n'était. Que de fois, à cette époque, se demanda-t-il s'il était vraiment nécessaire d'effectuer des études de théologie ou de fréquenter une école biblique, pour l'œuvre d'évangélisation.

Il retrouvait souvent son ami pour la prière en commun et l'étude de la Bible : c'était les heures les plus bénies. À cette époque, il contracta aussi plusieurs maladies, qui lui occasionnèrent plus tard bien des maux. Ainsi, il se fit une fois une fracture, alors qu'il portait un malade. Ce surmenage général se répercuta défavorablement sur ses nerfs. Toutefois, il ne faisait pas trop attention à sa santé ; il voulait servir son Seigneur partout où c'était possible. Comme il ne voulait pas montrer à ses logeurs combien il était surmené, il se mettait à secouer fort son oreiller pendant ses nuits blanches. Il fallait que personne ne sache à quel point il était nerveusement épuisé. Mais le Seigneur l'arrêta en chemin. À la suite de son excès de travail, il fut un jour, atteint d'hémorragie foudroyante, et fut déclaré inapte pour aller sous les Tropiques. De ce fait, son désir de devenir missionnaire ne put se réaliser. Ce fut tout d'abord pour lui un choc violent, car il avait alors la conviction que Dieu voulait l'envoyer en mission. Mais il voulait en toutes circonstances se conformer aux voies de Dieu, et attendre ses directions.

Après avoir assimilé l'instruction, il se demanda s'il devait ou non, continuer à étudier. Il en fit un sujet de prière devant le Seigneur, et acquit la conviction qu'il devait poursuivre l'étude. Il fit part à son père de ses désirs, mais celui-ci répondit : « Albert, il ne me reste malheureusement plus d'argent pour cela, tes frères aussi ont besoin d'une formation ».

En fait, quelques-uns de ses frères menaient une vie tout à fait déréglée. L'un d'eux alla même une fois, jusqu'à allumer son cigare avec un billet de 50 marks. Albert en fut atteint profondément. Comment était-ce possible ? Il pria Dieu, et le supplia — mais l'argent nécessaire n'arriva pas. Cependant un verset d'Ésaïe (55:8, 9) le toucha : « Car mes pensées ne sont pas vos pensées et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel : Car comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées ».

Cependant le jeune Albert n'était pas complètement satisfait. « Pourquoi cela ne doit-il pas être la volonté de Dieu pour ma vie ? Pourquoi ne dois-je pas étudier davantage ? Pourquoi le Seigneur n'exauce-t-il pas ma supplication, comme auparavant ? ». Il se mit à s'en prendre à Dieu, à douter des directions de Dieu, et devint plus triste de jour en jour. De fortes contestations atteignirent son esprit — il devint dépressif, tout tournait autour de ses désirs insatisfaits. Son ami partit comme missionnaire chez les Hottentots, et on lui dit qu'il devrait consulter un médecin croyant.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance d'un professeur de médecine croyant, qui lui proposa le remède suivant : « Lisez chaque jour un verset de l'évangile selon Jean et méditez-le. Sinon, allez suivre un traitement de six mois à St. Chrischona chez le frère Georges Steinberger ». Albert suivit ce conseil, et fit ainsi la connaissance en Suisse de Georges Steinberger.

6 Contact avec Georges Steinberger

Georges Steinberger était évangéliste, et s'occupait du soin des âmes avec maturité, spécialement des personnes dont l'âme était malade. Au moulin de Rämis, cet homme de Dieu enseignait et priaît avec les malades psychiques. C'est chez lui, par exemple, que le prédicateur Fritz Binde trouva la guérison pour son corps et pour son âme. G. Steinberger a écrit divers traités, parmi lesquels :

Vis-tu dans la présence de Dieu ?

Le chemin à la suite de l'Agneau

Comment lis-tu la Bible ?

Le secret d'une vie victorieuse

La repentance : un don du ciel

J'aurai confiance sans me fonder sur mes sentiments

Viens à la Croix

Petites lumières sur le chemin du Disciple.

Albert lut tous ces écrits et apprit à connaître le Seigneur Jésus plus profondément et plus clairement. La prière en commun et la lecture de la Bible avec le frère Georges Steinberger, remplit de plus en plus le cœur d'Albert de joie, et il put remettre ses soucis au Dieu vivant. Au bout de six mois, il s'en alla guéri.

Lorsque Albert vint faire ses adieux à Georges Steinberger, celui-ci lui dit : « Frère Albert, tu dois maintenant me promettre, la main dans la main : Ne fais jamais part à d'autres personnes dans ta vie, de tes problèmes d'argent, de tes détresses, et de tes difficultés, pas même aux frères et aux sœurs. Pense à ce que Dieu dit : « Car tout animal de la forêt est à moi, les bêtes sur mille montagnes » (Ps. 50:10) ; « L'argent est à moi et l'or est à moi, dit l'Éternel des armées » (Aggée 2:8). Sur ces mots, il le laissa aller, et le recommanda à Dieu et à la parole de sa grâce (Actes 20:32).

Cette dernière parole fut pour le jeune Albert comme un tison enflammé pénétrant au fond de son cœur. Désormais il voulait vivre avec une foi pratique, et dans la confiance en son Dieu, tandis qu'il consacrerait tout au Seigneur de gloire.

C'est en chrétien joyeux et obéissant, qu'il retourna à Vogelsang pour entrer dans le service d'évangélisation de l'église nationale.

7 Mariage avec Wilhelmine S.

Il se rendit bientôt compte qu'il était préférable de continuer son chemin à la suite du Seigneur, avec une épouse donnée par Dieu. Il pria Dieu de lui accorder une femme énergique, ayant la crainte de Dieu, lui correspondant, et donnée par Lui. Mais comment pourvoir aux besoins d'une éventuelle famille, alors qu'il n'avait encore aucun emploi dans le service de l'évangélisation ?

En ce temps-là à Gevelsberg, il y avait beaucoup de familles qui marchaient nettement dans la crainte de Dieu. Elles faisaient partie de l'église évangélique nationale, et élevaient leurs enfants également dans la crainte de Dieu. Parmi elles, il y avait la famille S. au sein de laquelle se trouvait une jeune fille prénommée Caroline Wilhelmine, née le 9 Juin 1885. Son père, Frédéric S., qui allait souvent le Dimanche matin, boire un petit verre de bière au café de la poste, était connu comme un homme respectable et craignant Dieu. Lorsqu'il entrait au café, tous chuchotaient : « Chut, le vieux Simon arrive ! ». Devant lui, personne n'osait jurer avec le nom de Dieu, ni même s'en moquer. Mais en 1894, à l'âge de 60 ans, Frédéric fut atteint d'une congestion cérébrale, et passa dans l'éternité. La mère, Caroline Wilhelmine Simon, née B., devenait veuve pour la seconde fois.

La fille du vieux Simon, également appelée Wilhelmine, connut en 1902 sa conversion à l'âge de 17 ans. Elle avait été amenée par son amie Clara Winterhoff, une sœur d'Albert, à une évangélisation à Ennepetal-Milspe. Chrétienne convaincue, Clara fut un témoin puissant auprès de Wilhelmine. Elle avait même rompu ses fiançailles avec Eugène Möller qui n'était pas croyant. Elle était résolue à suivre Christ. Au cours de l'évangélisation à Milspe, Eugène Möller se convertit aussi. Peu de temps après, Eugène et Clara se marièrent ; trois enfants leur furent donnés : Paul, Anne et Madeleine. Eugène Möller fut tué à la première guerre mondiale en 1916, après une permission.

Wilhelmine, qui s'était convertie en même temps qu'Eugène, était devenue une chrétienne fidèle, qui n'était pas toujours comprise par sa mère. Elle essayait continuellement de lui faire comprendre qu'elle devait elle aussi se convertir, et que sa crainte de Dieu ne lui servait à rien, « car celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36).

Or sa mère qui craignait Dieu, n'arrivait pas à comprendre qu'elle aussi avait besoin de se convertir à Christ. De l'aigreur contre sa fille commença à germer dans son cœur. Une désaffection intérieure envers sa fille s'ensuivit progressivement. Il était bien pénible pour Wilhelmine la fille, de se rendre au service religieux du Dimanche à Milspe. Combien de fois dut-elle prier pour avoir la sagesse pour faire comprendre clairement à sa mère qu'elle pouvait être d'accord avec sa participation au culte de la communauté de Milspe qui s'appelait « communauté des pèlerins ».

Il arriva alors quelque chose d'étonnant : la maman de Mimi (comme sa mère appelait souvent Wilhelmine) se mit à prier Dieu franchement pour qu'il veuille bien la faire tomber malade si sa fille avait raison dans ce qu'elle lui disait. Et le miracle s'accomplit. Dieu entendit la prière. La mère tomba malade. Quatorze jours après, elle se convertissait et devenait une enfant de Dieu heureuse.

Albert et Wilhelmine se connaissaient déjà depuis plus longtemps. Il éprouvait un penchant fort envers elle, mais il savait aussi quelle responsabilité résultait des liens du mariage. Il connaissait les passages suivants qu'il prenait très au sérieux : « Vous, maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle... De même aussi, les maris doivent aimer leurs propres femmes comme leurs propres corps ; celui qui aime sa propre femme s'aime lui-même. Car personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'assemblée... C'est pour cela que l'homme laissera son père et sa mère, et sera joint à sa femme ; et les deux seront une seule chair » (Éph. 5:25-33) ; « vous, maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez pas contre elles » (Col. 3:19) ; « pareillement, vous, maris, demeurez avec elles selon la connaissance, comme avec un vase plus faible, c'est-à-dire féminin, leur portant honneur comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie, pour que vos prières ne soient pas interrompues » (1 Pierre 3:7).

La responsabilité d'un mariage avec Wilhelmine l'arrêtait dans son âme. Toutefois, il acquit bientôt la certitude qu'il devait demander Wilhelmine, bien qu'elle eût 10 ans de moins que lui. Mais Wilhelmine lui demanda un certain délai de réflexion, parce qu'elle aussi voulait connaître la volonté de Dieu en toutes choses.

Le jour de leur mariage, le 2 mai 1906, Albert dit à sa femme : « Wilhelmine, nous désirons marcher dans un chemin de foi, et donner notre argent à la mission. Avec l'argent restant, nous achèterons des chaises pour notre salle de réunion à Vogelsang ». Wilhelmine fut d'accord.

Tout ce dont ils n'avaient pas besoin pour leur vie commune, ils en faisaient don. Comme beaucoup de personnes étaient pauvres, et que les missionnaires enduraient beaucoup de privations, ils désiraient garder leurs pensées fixées sur ce qui est modeste. « Ne pensant pas aux choses élevées, mais vous associant aux humbles » (Romains 12:16). Leur mariage devait être construit sur une base biblique, et être empreint de l'amour du prochain et l'énergie de la foi.

8 Travail à l'entreprise Bovermann

Le 15 Mars 1906, Albert commença le travail à l'entreprise Bovermann, dans l'usine de Gevelsberg. Le zèle et la conscience professionnelle caractérisaient son travail, si bien que la parole concernant la croix qu'il prêchait ici et là, était prise au sérieux. Même si parfois on se moquait de lui, il avait l'habitude de ne pas répondre à la haine par la haine, mais par l'amour. Albert voulait faire son travail selon Éphésiens 6:6-7, « avec toute bonne volonté », « ne servant pas sous leurs yeux seulement, comme voulant plaire aux hommes, mais comme esclaves de Christ ».

9 Évangélisation dans une auberge

Albert loua à Vogelsang au lieu-dit Hagebölling, une petite salle d'auberge, la salle des affaires, qui s'appelait Rauscher (*). À partir de 1906, semaine après semaine, il y tint des réunions d'évangélisation. La salle était presque toujours pleine, et il annonçait la Parole de Dieu à voix forte, souvent à travers les fenêtres ouvertes.

(*) Rauscher est un vin jeune qui fermente encore.

Un jour, quelques ivrognes se rassemblèrent dehors et cherchèrent à empêcher la prédication en parlant en chœur. Comme ils n'y arrivaient pas, ils jetèrent des pierres contre les murs pour faire peur aux auditeurs par les ébranlements. Albert remit tout au Seigneur et continua à prêcher. Mais Satan ne se relâcha pas. Il suggéra donc de nouvelles idées aux fauteurs de trouble.

Les adversaires attrapèrent de petits moineaux et les jetèrent dans la salle pour troubler le recueillement par les pépiements et les vols incessants. Albert n'en fut pas non plus troublé. Il pria pour que les moineaux quittent la salle, — ce qui arriva rapidement. Les rires et les braillements de ceux qui étaient dehors se turent, et le Seigneur put ce soir-là appeler des personnes des ténèbres à la lumière.

Dans toutes ces circonstances, il n'investissait ni ne condamnait les personnes, mais priait pour elles, car il connaissait bien Romains 12:19-21 : « Ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère, car il est écrit : À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur » (cf Deutéronome 32:35) ; et encore : « Si donc ton ennemi a faim, donne lui à manger ; s'il a soif, donne lui à boire ; car en faisant cela, tu entasseras des charbons de feu sur sa tête » (cf Proverbes 25:21-22). Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien ». Et en Romains 12:17, il est dit : « Ne rendant à personne mal pour mal ».

10 Une nouvelle salle pour les réunions

En 1911, son beau frère Eugène Möller chargea un cousin du projet, à Wetter, d'un grand bâtiment faisant maison d'habitation et immeuble de commerce, avec projet d'extension vers le sud par la construction d'une salle au premier étage du n° 348 de la rue de Hagen.

La salle fut agrandie au cours du temps, si bien que bientôt 150 personnes environ y purent prendre place. Des réunions d'évangélisation y étaient tenues régulièrement, et bien des personnes venaient à la foi. Le Seigneur seul sait combien d'âmes furent sauvées dans cette période. À cette époque, Albert commença une école du Dimanche que fréquentèrent environ 180 enfants de Vogelsang, si bien que plus tard, on disait que toutes les personnes âgées originaires de Vogelsang avaient été une fois ou l'autre à l'école du Dimanche.

Quand on en vint à l'inauguration de la nouvelle salle de la rue de Hagen, il se posa la question de savoir qui serait chargé d'annoncer la Parole. Beaucoup de prédicateurs des environs arrivèrent et demandèrent : « Qui fera l'inauguration, que chantera-t-on, quel passage choisira-t-on pour la première méditation ? »

À toutes ces questions, Albert répondait : « Je ne sais pas, le Seigneur est au milieu de nous, Lui décidera ». Il avait lu dans l'Écriture : « ... mais le même Dieu qui opère tout en tous. Or à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue de l'utilité » (1 Corinthiens 12:6-7).

Un prédicateur présent ne voulut pas croire cela possible. Il dit : « Il est impossible de tenir une réunion sans un sermon écrit préparé à l'avance et élaboré. Ce serait comme chez les Darbystes ». Le vieux frère Pilgram d'une église libre voisine pleura beaucoup de ce qu'Albert rejetait tout plan humain.

Quelques prédicateurs lui demandèrent alors s'il ne voulait pas collaborer à une organisation chapeautant une communauté d'église libre. Albert déclina l'offre strictement, car il était devenu clair pour lui, que le Corps de Christ n'est pas une organisation, mais un organisme qui ne peut jamais être dirigé de manière centralisée par les hommes.

Peu après le début de la réunion, sa femme dit à Albert : « Albert, aujourd'hui tu ne dois pas participer au service, s'il te plaît reste assis. Si tu parles, je m'en vais ».

La réunion commença, et tous les prédicateurs et visiteurs étaient tranquillement assis à leur place ; un frère se leva soudain et dit : « Je lis le Psaume 117, peut être que le frère Winterhoff aura quelque chose à dire à ce sujet ». Il lut le Psaume, et se rassit.

Tremblant, Albert supplia le Seigneur : « Ah ! Seigneur, agis toi-même aujourd'hui à cette heure ». Il apparut alors clairement à Albert qu'il devait exposer ce Psaume dans la puissance de l'Esprit Saint. Il parla avec beaucoup de naturel sur les versets qui avaient été lus et le Seigneur confirma la parole prononcée par les cantiques et les prières. Dans l'entretien avec les frères qui suivit, Albert dit : « Frères, n'est-il pas merveilleux que nous puissions véritablement remettre à notre Seigneur même le déroulement des réunions ? »

Sa femme, de son côté, était restée assise, car elle avait ressenti la direction de Dieu de manière évidente.

Depuis longtemps déjà Albert était confronté toujours à nouveau au problème de savoir si les hommes avaient véritablement le droit de décider, dans les réunions des saints, qui aurait le service de la Parole et qui ne l'aurait pas. En étudiant 1 Corinthiens 14, il fut frappé de ce que nulle part on ne lit qu'un homme ou des hommes établissent et décident qui peut parler, sur quel sujet, et à quel moment. En vérité on devait s'en remettre en tout cela au Saint Esprit, qui veut aussi diriger les réunions des chrétiens. N'est-il pas dit clairement en 1 Corinthiens 14:26 : « Qu'est-ce donc frères ? Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un Psaume, a un enseignement, a une langue, a une révélation, a une interprétation ; que tout se fasse pour l'édification ». En outre, un verset le frappa et le reconforta, celui de Matthieu 18:20. Le Seigneur, lorsqu'on est assemblé autour de Lui, ne prendrait-il pas soin de tout ? Pour réaliser cela pratiquement, il faut une grande foi, et de la confiance en Dieu que Lui dirige effectivement tout.

C'est de cette manière, que les croyants à Vogelsang commencèrent à se rassembler au seul Nom du Seigneur Jésus. Au milieu d'eux, le Saint Esprit devait être Celui qui avait la direction, et qui suscitait les dons. Albert avait la foi pour cela, et « celui qui croit, ne

se hâtera pas avec frayeur » (Ésaïe 28:16). Son profond désir était de se réunir entièrement selon les principes donnés par Dieu — quoique les hommes puissent penser de lui.

11 En route pour le Seigneur

Le 30 septembre 1913, Albert abandonna sa profession et se mit à plein temps au service de la proclamation de l'Évangile. À vrai dire, il ne souhaitait pas d'emploi définitif de la part de l'Église nationale, mais il voulait vivre entièrement par la foi. À cette époque, il se rendit pour son Seigneur dans différentes régions d'Allemagne, particulièrement dans le Bade-Würtemberg.

Au cours d'une évangélisation, il fut appelé auprès d'un jeune étudiant qui était dans une très grande détresse d'âme. Il se roulait sur le sol, l'écume sortait de sa bouche, son visage se tordait, et des cris horribles remplissaient la pièce. Albert vit très clairement qu'il avait affaire à un possédé.

Les frères qui se tenaient près de lui, le prièrent disant : « Frère Winterhoff, ordonne donc aux démons de sortir ». Mais Albert n'avait pas de liberté dans ce sens. Il joignit les mains et pria avec les frères jusqu'au lendemain matin : « Seigneur Jésus, aie pitié de ce jeune homme, délivre-le des chaînes de Satan ». — « C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'Il détruise les œuvres du diable » (1 Jean 3:8). « Seigneur, sauve ce jeune homme ». De fait, le jeune homme se calma et se convertit au Dieu vivant. Le cœur reconnaissant, Albert regarda en haut vers le ciel, et pria en louant son Seigneur. Plus tard, il raconta qu'il n'avait plus jamais vécu un tel combat.

Quand Albert voyageait en train, ce n'était jamais qu'en 3ème ou 4ème classe. Tout ce qui était luxueux, tout ce qui avait l'apparence de la richesse, lui était haïssable. Dans les wagons de ces classes, il allait à la rencontre de la plupart des gens, et pouvait leur parler toujours à nouveau du Sauveur du monde. Régulièrement, il parcourait le train, et distribuait des traités. Il lui était impossible de s'asseoir avec des gens dans un compartiment sans parler de Jésus.

Plusieurs fois, il prit le train et trouva le compartiment vide. Alors il se mettait à genoux et priait. Lorsque les gens regardaient dedans, ce n'était pas pour lui une raison de se lever aussitôt de sa prière. Naturellement il avait souvent, à cause de cela, un compartiment entier pour lui.

Lorsqu'il revenait d'un voyage qui lui avait coûté bien des efforts, il lui arrivait de s'allonger, épuisé, sur la banquette d'un compartiment vide. Puis il chantait à haute voix des cantiques de louange, par lesquels bien des voyageurs des compartiments voisins pouvaient avoir été touchés de manière étonnante. Quand quelqu'un lui adressait la parole à la suite de ses cantiques de louange, il répondait : « Ah ! quand le cœur est rempli de l'amour de Dieu, alors la bouche déborde et cela s'exprime en cantiques de louange ».

Un jour, au début de la première guerre mondiale, il reçut une lettre d'un baron de Stuttgart, dans laquelle il était indiqué : « S'il vous plaît, venez tout de suite auprès de la comtesse Y..., qui souffre dans une grande détresse d'âme. La comtesse croit que vous pouvez l'aider ». Albert voulait justement s'accorder un moment de repos, mais il considéra cette lettre comme un signe de Dieu.

« Petite mère », dit-il « nous avons 20,02 marks, les 20 marks sont pour moi et les 2 centimes pour toi. J'ai besoin d'argent pour le voyage, car le Seigneur dit que celui qui aime sa femme et son enfant plus que moi n'est pas digne de moi ». « Mais Albert, comment pourrai-je subvenir aux besoins de la famille ? », demanda Wilhelmine. « Oh, sois sans crainte, le Seigneur en prendra soin merveilleusement. L'Écriture dit : « Il n'y a personne qui ait quitté maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfant, ou champs, pour l'amour de l'évangile, qui n'en reçoive cent fois autant (Marc 10:29) ; et : « Ne soyez donc pas en souci, disant : Que mangerons-nous ? ... Car les nations recherchent toutes ces choses, car votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses » (Matthieu 6:31-32). Crois que le Seigneur prendra soin de vous, petite mère ». Il la prit dans ses bras, délivrée de son souci, lui donna un baiser d'adieu et partit. Petite mère pleura, mais le Seigneur l'aida effectivement.

Arrivé à Stuttgart, Albert put rendre un précieux service auprès de la comtesse. Le Seigneur sauva cette femme et lui rendit une joie complète.

Albert reçut 50 marks pour le voyage de retour et se mit en route pour revenir chez lui. Arrivé à la gare de Stuttgart, il vit une vieille femme assise qui pleurait. La guerre lui avait enlevé tout son avoir et tous ses biens, et elle n'avait pas assez ni pour s'habiller ni pour manger. Albert s'approcha d'elle et lui parla du Seigneur Jésus, qui prend soin de l'âme et du corps. C'est ainsi qu'il lui donna les 50 marks et son manteau, et pria : « Seigneur, comment puis-je maintenant aller à la maison ? ».

Avec foi, il se plaça dans la file d'attente des personnes devant le guichet, et pria le Seigneur : « Maintenant tu dois, ô Seigneur, me donner ce qu'il faut pour que je puisse prendre mon billet ». À peine avait-il exprimé cette prière qu'un homme se dirigea à grands pas vers lui et dit : « Frère Winterhoff, je vous rencontre ici ! Je vous connais depuis les réunions que vous avez tenues à ... Et, se tournant vers le guichet, il demanda un billet de 3ème classe pour Hagen. C'est ainsi qu'Albert reçut son titre de transport. Rempli de joie, il pensa au grand Dieu, à qui appartiennent l'argent et l'or, il s'assit dans le train et revint vers Hagen, et de là à Vogelsang. Arrivé à la maison, il dit à sa femme : « Petite mère, me voilà de retour, le Seigneur a rempli de sa grâce mon voyage ». Wilhelmine, sa femme, lui raconta alors qu'elle aussi, avait fait l'expérience de l'aide de Dieu d'une façon merveilleuse.

Au cours d'un autre voyage, Albert eut un entretien intéressant. Il lisait dans sa Bible pendant que le train roulait, lorsque soudain un monsieur respectable entra dans le compartiment. « Y a-t-il encore de la place ? » demanda-t-il. « Oui, je vous en prie, prenez place ! » fut la réponse qu'il reçut. Le monsieur étranger enchaîna : « Vous paraissez être un homme religieux. Je suis moi-même prêtre (c'est-à-dire vicaire d'un abbé dans l'église catholique), mon nom est Docteur Werner ». — « Alors, nous nous correspondons, répondit Albert, car je suis aussi prêtre ». — « Ah, dit le prêtre avec prudence, je ne l'aurais pas pensé ». « En vérité, je suis prêtre depuis l'âge de 17 ans. L'Écriture Sainte dit : 'Vous mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ' (1 Pierre 2:5). 'Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière' (1 Pierre 2:9). 'À Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen' » (Apocalypse 1:5-6).

Ainsi, il annonça l'Évangile au prêtre. « Savez-vous, monsieur le Docteur Werner, je ne suis pas un homme qui a étudié comme vous, mais j'ai la certitude d'avoir la vie éternelle. Pouvez-vous, vous aussi, le dire ? ». « Non, en vérité, je ne le peux pas, mais j'espère l'obtenir », répliqua le prêtre. « Voyez-vous, continua Albert, 1 Jean 5:13 dit ceci : 'Je vous ai écrit ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu' ». Si vous avez confessé vos fautes devant Dieu et si vous avez cru au nom du Fils de Dieu, alors vous avez reçu le Fils de Dieu comme votre vie éternelle. C'est l'une des magnifiques certitudes de l'Écriture Sainte ».

Le prêtre devint pensif et à la fin du voyage, il remercia pour l'entretien.

En ce temps là, Albert rencontra un homme qui le frappa particulièrement. Albert distribuait directement des traités dans différents compartiments, et parlait du salut en Christ avec les voyageurs. Soudain, cet homme bondit et injuria le fidèle serviteur de Jésus. « Disparaissez immédiatement de ce compartiment et débarrassez le train ! On n'a pas besoin de ce Nazaréen ». Là-dessus, il agressa Albert et le tirailla de telle sorte que le chef de train fut appelé et dut intervenir.

D'un ton calme, Albert dit à cet homme qui ne se contrôlait plus : « Cher monsieur, vous avez besoin du Sauveur, sinon vous allez être perdu pour l'éternité. Dieu vous cherche. Ne refusez pas son amour, sinon un jour, il sera trop tard ».

Bien des années après, il réentendit la même voix, mais cette fois devant une foule immense. C'était Adolphe Hitler. Albert était convaincu quant à lui, que c'est bien ce dictateur à qui il avait pu annoncer l'Évangile. Jamais cet homme ne pourrait sauver l'Allemagne du bolchevisme.

C'est ainsi qu'Albert vécut toutes sortes de rencontres au cours de ses voyages. Il saisissait toutes les occasions pour témoigner du Seigneur Jésus. Ce Seigneur remplissait sa vie, ses pensées, ses sentiments et sa volonté. Ce qui avait de la valeur pour lui, était ce que l'apôtre Paul dit en 1 Corinthiens 9:16 : « Car si j'évangélise, je n'ai pas de quoi me glorifier, car c'est une nécessité qui m'est imposée ; car malheur à moi si je n'évangélise pas ! ».

12 Frère parmi les frères

En 1916, Albert entendit parler de croyants de Hagen-Haspe, qui se réunissaient de la même manière qu'eux à Vogelsang. Cela les étonna, lui et sa femme. Wilhelmine estimait : « Il nous faut vraiment y aller au moins une fois, pour voir de quelle sorte de gens il s'agit ». « Oui », répondit Albert, « vas-y d'abord toute seule ». C'est ainsi que Wilhelmine se rendit seule à Hagen-Haspe, et y assista à la réunion. En silence, elle s'assit à sa place. Tous les assistants réunis étaient recueillis, et on regardait de temps en temps la table où le pain et la coupe se trouvaient. Les hommes étaient devant séparés des femmes. On ressentait une atmosphère pleine de dignité. Soudain, le silence fut rompu par un frère : « Chantons le cantique... ». C'est ainsi que commença cette heure. Parfois, plusieurs frères priaient l'un après l'autre, puis de nouveau un cantique était chanté, un passage était lu, on priait, jusqu'au moment où un frère rendit grâce pour le pain et la coupe.

Wilhelmine remarqua que les sœurs et les enfants restaient silencieux, tandis que les frères participaient. À la fin de l'heure, on fit passer une bourse, dans laquelle tous les participants mettaient de l'argent.

Tout cela était passablement nouveau pour elle, bien qu'elle eut déjà pratiqué quelque chose de semblable. Néanmoins, ces beaux cantiques, — tout était centré sur le Seigneur Jésus. Et quel amour, les frères et sœurs avaient entre eux !

Une chose l'étonna pourtant : On ne lui fit pas passer le pain et la coupe. « Oui, pensa-t-elle, c'est parce qu'on ne me connaît pas ». Elle rentra donc à la maison, remplie de ce qu'avait été cette heure, et raconta tout à Albert, qui l'accompagna le dimanche suivant. Il fut aussi, impressionné, bien qu'il commençait à se poser beaucoup de questions.

Au début de l'heure, par exemple, on lut une lettre de recommandation ; cela lui était totalement inconnu. Questions sur questions montèrent dans son esprit, et bien sûr, l'un des frères serait assez aimable pour y répondre. Tandis qu'il réfléchissait à tout cela, un frère vint vers lui et lui demanda s'il était un enfant de Dieu. « Oui », répondit Albert, « pourrais-je en savoir un peu plus sur cette manière de se rassembler ? » — « Bien sûr, vous pouvez passer chez moi ou à la forge quand vous voulez ».

13 Avec la Bible, dans la forge.

Cet événement impressionna profondément Albert, si bien qu'il se rendit presque tous les jours à Hagen-Haspe, à la forge du frère Karl M.. Écoutons quelque chose de ces entretiens.

Tandis que le marteau retombait sur le fer chauffé au rouge, Albert feuilletait consciencieusement sa Bible. De temps en temps, Karl essayait la sueur de son front, et donnait une réponse à Albert.

Albert : « D'où vient que vous vous réunissez ainsi ? »

Karl : « Parce que c'est ce que l'Écriture nous enseigne. Les premiers chrétiens persévéraient, d'après Actes 2:42, dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières ; plus tard, ils rompirent le pain chaque premier jour de la semaine (Actes 20:7), et collectèrent l'argent pour les nécessiteux (1 Corinthiens 16:2) ».

A : « Pourquoi n'avez vous pas de prédicateur désigné ? »

K : « En Romains 10:14 et en 2 Pierre 2: 5, le mot prédicateur — ou : celui qui prêche — est employé dans un tout autre contexte que celui utilisé habituellement. Les prédicateurs ne sont pas désignés par des hommes, ni ordonnés, ni élus. Selon Éphésiens 4:11, le Seigneur Jésus donne des dons aux hommes pour l'édification du corps de Christ ; selon 1 Corinthiens 12, il est donné des services, des dons de grâce et des opérations, mais c'est Dieu qui opère tout en tous. Également, en Romains 12:5-8, nous ne trouvons aucune directive pour choisir des prédicateurs. Aussi, faut-il se demander si le choix d'un prédicateur a un fondement biblique.

A : « J'avais la même pensée, frère M., mais comment se passe le choix des anciens chez vous ? »

K : « En Actes 14:23, des anciens ont été choisis par les apôtres, et en Tite 1:5, il est indiqué que Tite était chargé par l'apôtre de la mission d'établir des anciens (« ...suivant que moi je l'ai ordonné »). En Actes 20:28, il est question de surveillants établis pas le Saint Esprit. Mais je chercherais en vain dans l'Écriture, que les anciens soient choisis par l'assemblée. Bien sûr, nous pouvons aspirer au service de surveillant, et ce service sera aussi exercé parmi nous, lorsque les caractères de 1 Timothée 3:1-6, et de Tite 1:6-9, seront rendus visibles chez les frères concernés. Frère Winterhoff, vous connaissez sûrement le passage de 1 Corinthiens 16:15-16, où il est dit d'être soumis à ceux qui se sont voués au service des saints, et à quiconque coopère à l'œuvre et travaille. 1 Pierre 5:2 montre aussi le caractère merveilleux de tels serviteurs :

- Ils paissent le troupeau de Dieu qui est avec eux.
- Ils surveillent, non point par contrainte, mais volontairement
- Ni pour un gain honteux
- Ils ne dominent pas sur des héritages
- Ils sont les modèles du troupeau.

A : « Ceci est bien clair, mais malheureusement guère connu de la plupart des chrétiens ! — Mais, alors, encore une question : pourquoi ne puis je pas, en fait, prendre part à la fraction du pain à Haspe, alors que l'Écriture dit bien : « Que chacun s'éprouve soi-même » (1 Corinthiens 11:28) ? »

K : « 1 Corinthiens 11:28 se rapporte au rassemblement à Corinthe, à tous les croyants qui se rassemblaient comme chrétiens en un certain lieu à Corinthe, et qui par conséquent se connaissaient. Ils prenaient part régulièrement à la fraction du pain. L'apôtre les invitait alors, à cause du désordre qui régnait parmi eux, à s'éprouver eux-mêmes. On ne peut donc pas appliquer ce passage à quelqu'un d'étranger.

Nous annonçons la mort du Seigneur par la fraction du pain, et par ailleurs, nous exprimons aussi en cela l'unité du corps de Christ (1 Corinthiens 10:15-17 ; 11:23-24). C'est notre désir de garder ce que l'Esprit a produit, à savoir, l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix. Et qu'est ce que l'Esprit a produit ? La réponse est fournie en 1 Corinthiens 12:13 : « Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps », et en Éphésiens 4:4 : « Il y a un seul corps », et en Éphésiens 4:16, que tout le corps est bien ajusté ensemble. Enfin, il est dit en Romains 12:5 : « Ainsi, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun membre l'un de l'autre ». C'est pourquoi, nous refusons toutes les dénominations églises, etc..., lorsqu'elles ne se rassemblent pas uniquement

et seulement sur ce principe. Bien sûr, nous aimons les chrétiens individuellement, et nous souhaiterions ardemment suivre ensemble avec eux le chemin que nous enseigne la Bible, à la suite de l'Agneau.

C'est là notre désir de marcher à la suite du Seigneur Jésus, dans une séparation vers le Seigneur, une séparation des non croyants selon 2 Corinthiens 6:14-18, une séparation des cultes religieux organisés, de type juif ou judéo-chrétien (Hébreux 13:13-14), une séparation des enseignements erronés destructeurs de la foi (2 Timothée 2:16-22 ; 2 Jean 7-10), et de tout mal moral connu (1 Corinthiens 5), car 1 Corinthiens 3:17 dit : « Le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes ». Frère Winterhoff, encore un point : la Table du Seigneur, en 1 Corinthiens 10:18, 21, est comparée à un autel. Cet autel sur lequel étaient apportés les sacrifices de prospérité (ou de paix) est appelé en Malachie 1:7, 12, la Table de l'Éternel. Lévitique 7:21 nous apprend alors, que toute relation avec l'impureté rend impur. Si nous appliquons cela à la table du Seigneur, il est alors clair qu'il est très important d'examiner avec le plus grand soin, avec qui l'on a communion à la table du Seigneur. Oui, il nous est enjoint, ici, en 1 Corinthiens 10, de considérer Israël selon la chair, pour bien comprendre cet enseignement important. Nombres 5:1-4, Aggée 2:13, Lévitique 22:4-7, 2 Jean 10, Apocalypse 18:4, et Éphésiens 5:11 méritent aussi d'être lus.

A : « Frère M., ceci correspond franchement à une ambition très haute, et à une profession très élevée. Lorsque la pratique correspond à cette profession, alors l'Esprit Saint peut opérer merveilleusement au milieu d'un tel rassemblement, et le Seigneur Jésus est glorifié. Existe-t-il encore d'autres rassemblements de ce type ? »

K : « Oui ! »

A : « Comment vous connaissez-vous les uns et les autres, et comment vous recevez vous ? »

K : Dimanche dernier, on a lu publiquement des lettres de recommandation, qui avaient été données aux visiteurs par leurs assemblées d'origine. Il s'agit de rassemblements dont nous savons qu'ils se réunissent sur la même base. Nous sommes convaincus que cette façon de faire est conforme à l'Écriture, même si beaucoup de nos frères et sœurs des dénominations chrétiennes ne peuvent pas s'en rendre compte. C'est ainsi que Phœbé a été recommandée au rassemblement de Rome (Romains 16:1-2) ; Apollos a reçu une lettre de recommandation pour les rassemblements de l'Achaïe (Actes 18:27), et Aristarque a été recommandé aux Colossiens (Colossiens 4:10). Si nous avons vraiment le désir que le rassemblement de Dieu reste pur, et reste préservé du mal qui peut s'infiltrer de l'extérieur, alors nous devons prendre garde soigneusement avec qui nous avons communion. En Actes 20:29-30, l'apôtre Paul prophétise d'une part que des loups redoutables s'introduiraient, lesquels n'épargneraient pas le troupeau, et d'autre part que des hommes se lèveraient d'entre eux-mêmes, pour attirer des disciples après eux. Aujourd'hui, — dans un temps de très grande confusion — il est essentiel de donner leur place à de telles lettres de recommandation au milieu de l'assemblée.

En outre, les passages de la Bible de 1 Corinthiens 14:33-34 ; 11:16, et 16:19, montrent qu'il y avait un lien véritable entre les assemblées du début du christianisme. Elles étaient unes dans l'enseignement (1 Corinthiens 1:2 ; 4:17 ; 11:16), et dans l'ordre (1 Corinthiens 7:17 ; 14:33). Mais il est important qu'un témoignage suffisant (au moins deux ou trois) soit connu au sujet d'une personne qui désirerait rompre le pain, soit établi, pour que nous ne soyons pas associés au mal ».

A : « Je partage cette pensée, frère M., et j'éprouve le même besoin aujourd'hui.

Ce sont de tels entretiens, et beaucoup d'autres encore, qui furent dès lors tenus très souvent dans la forge, à proximité du fer bien chaud, et des coups de marteau assés vigoureusement, si bien qu'Albert pria le Seigneur pour le guider clairement pour la suite.

Un jour, Albert reçut une réponse à ses questions. Il parla avec différents frères et sœurs à Vogelsang au sujet du chemin à suivre, et en arriva à la conviction qu'ils devaient tous aller à Hagen-Haspe dans l'« assemblée » qui s'y trouvait. C'est ainsi que les frères et sœurs demandèrent aux croyants de Haspe, d'être reçus à la table du Seigneur et d'y avoir communion. Quelques frères de Haspe visitèrent les frères et sœurs de Vogelsang, et essayèrent de leur faire comprendre qu'ils devaient quitter leur église, pour porter « en dehors du camp », l'opprobre du Christ (Hébreux 13:17). On ne pouvait pas rompre le pain dans l'église en compagnie de non croyants, et en même temps chercher à manifester l'unité du corps de Christ à la table du Seigneur. Les frères et sœurs le reconnurent. À partir de ce moment là, on alla à Haspe.

Mais que devait faire alors Albert, puisqu'il n'était plus employé comme évangéliste dans le cadre de l'église nationale ? Ne pourrait-il plus continuer à travailler à plein temps à l'œuvre du Seigneur ?

À cause de cette question, d'autres entretiens durent bientôt avoir lieu avec les frères. Albert n'avait-il pas travaillé déjà depuis longtemps avec de la bénédiction, et maintenant devait-il revenir à quelque activité professionnelle ? Il apporta aussi cette question au Seigneur, et pria avec ardeur pour être éclairé.

Le Seigneur donna bientôt la réponse : « Retourne à ta profession, et sers moi pendant tes temps libres », fut la réponse du Seigneur, devant laquelle il ne pouvait faire la sourde oreille.

C'est ainsi qu'il posa sa candidature dans l'entreprise de métallurgie de Huth, et fut engagé comme fondé de pouvoir commercial.

14 Fidélité dans sa profession

De 1916 jusqu'à 1930, Albert dut faire ses preuves comme chrétien, dans sa profession. Il travaillait dans l'entreprise de métallurgie de Huth. Mais là aussi, il fit de magnifiques expériences. Quand il y avait la visite d'un représentant d'autres firmes et qui était pratiquant du point de vue religieux, c'est Albert qui devait s'entretenir avec lui. Telle était la consigne du patron.

Tous ses collègues surent bientôt qu'ils avaient un collègue croyant, qui attirait continuellement l'attention sur le salut en Christ. Lorsqu'il allait à midi dans la cour, ils sifflaient souvent, de manière ironique, le cantique : « Viens au Sauveur, viens dès aujourd'hui ». Alors il se tenait droit et criait : « Ah, venez maintenant aussi au Sauveur ! ». Bien des larmes coulèrent alors sur ses joues, parce qu'il y avait tellement de refus chez ces gens. Malgré cela, Albert était hautement apprécié, à cause de son zèle extraordinaire, de son amabilité et de sa prévenance.

Comme il travaillait particulièrement vite et soigneusement, il obtint bientôt rapidement l'autorisation de s'absenter du travail, lorsqu'il n'y avait rien de particulier à régler.

Bien sûr, il lui arriva bien des fois d'avoir des difficultés avec son supérieur, mais alors il appliquait le passage : « Soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aussi à ceux qui sont fâcheux ; car c'est une chose digne de louange, si quel'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement » (1 Pierre 2:18-19).

Pour Albert, le principe suivant s'imposait : si je ne suis pas un témoin pour le Seigneur dans mon travail, comment pourrais-je proclamer l'Évangile devant les hommes ?

Bien que pour Albert, ce ne fut sûrement pas très facile d'être à nouveau à plein temps dans sa profession, lui et sa femme Wilhelmine estimèrent cependant ce chemin comme étant celui du Seigneur. Pendant son activité professionnelle, il continua d'annoncer l'évangile le week-end, distribuant des traités et amenant des personnes à Christ.

Le patron de l'entreprise laissait Albert libre, à la condition que ses « services religieux » (comme les appelait son chef) n'amènent pas à laisser le travail en souffrance. Mais pour Albert, en tout cas, il était clair que tout moment perdu devait être rattrapé.

Non seulement il faisait de l'évangélisation le week-end, mais il devait parler de plus en plus à l'occasion d'enterrements.

Albert priait souvent pour que la firme aie davantage de clients, ce qui arriva à la grande surprise de la direction commerciale elle-même. Naturellement, Albert disait alors aussi que c'était grâce à l'aide du grand Dieu.

Une fois, son chef se fâcha vraiment contre lui. Il pria Albert, de dire au téléphone qu'il n'était pas là. Albert ne le fit pas, et expliqua à son chef qu'il était impossible à un chrétien de tromper les autres.

Un jour, Albert ne rentra pas chez lui après son travail. Sa femme l'attendit, remplie d'inquiétude. Dans le courant de la soirée, elle appela différents frères et sœurs, mais personne ne savait où il se trouvait. Elle avait déjà l'habitude à ce qu'il lui vienne soudain à l'idée d'aller rendre visite à telle ou telle personne après son travail, soit pour prier avec, ou pour annoncer l'Évangile. Mais cette fois, il avait un chemin exceptionnellement long à parcourir. À minuit, il n'était toujours pas revenu à la maison. Mimi apporta son souci au Seigneur. Si quelque chose lui était arrivé, la police serait certainement venue chez elle.

Le lendemain matin, elle le rejoignit à l'entreprise. Qu'était-il donc arrivé ? À dire vrai, Albert s'était rendu dans la soirée à une fête de fiançailles et y avait annoncé la Parole de Dieu. Comme il était alors déjà tard, il avait dormi sur place, et le matin, s'était rendu directement à l'entreprise. Bien sûr, il s'excusa auprès de sa femme. Il avait pensé qu'elle avait été tenue au courant. En tout cas, il avait voulu être le matin, à l'heure, à l'entreprise.

15 Éducation des enfants

Cette époque fut celle de la naissance de ses enfants, et nous attendons impatiemment de savoir selon quels principes il les éleva.

Le premier grand principe dans la vie d'Albert et de sa femme Wilhelmine, était celui-ci : En temps qu'époux, nous n'avons pas de secret l'un pour l'autre. Le père et la mère constituent une unité, et ne cachent rien l'un à l'autre. Les enfants aussi le savaient. Lorsque le père disait « oui », il était alors impossible d'attendre un « non » de la mère, et quand le père disait « non », alors la mère se rangeait également à cet avis.

Néanmoins, cela ne se déroulait pas sans discipline, dans la maison Winterhoff. Pour les fautes particulièrement graves, Albert utilisait alors la cravache. D'abord, il montrait à l'enfant qui devait être corrigé, le mal commis, puis il le frappait, et immédiatement après, il se mettait à genoux avec l'enfant pour confesser au Seigneur les péchés de l'enfant. En principe, il ne corrigeait pas lorsqu'il était en colère ou irrité. Il connaissait le passage d'Éphésiens 6:4 : « Et vous, pères, ne provoquez pas vos enfants, mais élevez les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur », et de Colossiens 3:21 : « Pères, n'irritez pas vos enfants, afin qu'ils ne soient pas découragés ».

Un deuxième principe important était la méditation en commun, en famille. Matin et soir, on se réunissait pour un recueillement en famille en commun, auquel tous les enfants présents dans la maison devaient participer. On chantait à cette occasion, car Albert avait la conviction que ceux qui se réjouissent doivent chanter des psaumes, selon ce que dit Jacques 5:13. Au milieu des siens, il a beaucoup ri, mais, avec le monde, il n'a jamais voulu rire.

De temps en temps, les enfants se querellaient avec leurs camarades de jeu ; alors, ils couraient vers leur père pour épancher leur cœur. Or papa Albert ne voulait rien écouter. Il donnait des bonbons à ses enfants, et disait : « Allez et donnez ces bonbons à vos camarades, et pardonnez leur ». Bien sûr, pour les enfants, cela n'était souvent pas facile, mais le père gravait profondément ceci dans ses enfants : « Prenez toujours le chemin du plus grand abaissement, le chemin de l'humilité. Lorsqu'on se trouve mêlé à une dispute, l'important est toujours de demander pardon ».

Le père défendait aussi sévèrement les clins d'œil, car selon Proverbes 6:13, une telle personne est appelée « homme de Bélial », et en Proverbes 10:10, l'Écriture dit : « Celui qui cligne de l'œil, cause du chagrin ».

Une anecdote est particulièrement remarquable. Une nuit, Albert se réveilla soudain, et se mit à penser intensément au verset suivant : « Je me lève à minuit pour te célébrer à cause des ordonnances de ta justice » (Psaume 119:62). Il se leva rapidement, courut réveiller ses fils, et leur dit : « Mettons nous à genoux, et louons Dieu ». En bougonnant à cause de la fatigue, ses fils se sortirent du lit, et se mirent à genoux, prièrent avec leur père, pour se recoucher dans leurs lits et recommencer à bien dormir. Cette spontanéité était caractéristique d'Albert. Lorsque le Seigneur lui faisait considérer l'importance d'un passage, il cherchait sur le champ à le mettre en pratique, et il voulait voir ce principe mis aussi en pratique chez ses fils.

En particulier, il était important pour lui, que les enfants respectent les horaires fixés. Il ne se passait pas un jour sans que la maison Winterhoff retentisse de cantiques de louange. Lorsqu'il partait en voyage pour une période plus longue, il disait chaque fois à sa famille, les paroles suivantes : « Chantez régulièrement des cantiques de louange ». Il lui était tout à fait incompréhensible, qu'il puisse exister des familles chrétiennes où l'on ne chante pas joyeusement.

16 Un enterrement à Emden et ses conséquences

Comme cela a déjà été mentionné, Albert voyageait ici et là dans le pays, pendant ses temps libres, pour annoncer l'Évangile. C'est ainsi qu'il lui arriva de recevoir une invitation à parler lors d'un ensevelissement à Emden, pour remplacer là-bas, l'évangéliste Heinrich Grote, tombé subitement malade. Celui-ci avait déjà, pendant de nombreuses années, annoncé la Parole de Dieu en Frise orientale. Il y eut beaucoup de monde à l'ensevelissement, et la Parole annoncée par la bouche du frère Winterhoff atteignit les cœurs de beaucoup, plus qu'un coup de marteau. Beaucoup de personnes se mirent à réfléchir, et plusieurs entretiens s'ensuivirent.

La nuit suivante, le Seigneur lui dit qu'il devait rester à Emden pour annoncer l'Évangile. Le jour suivant, il alla voir aussitôt quelques frères, et leur fit part du sentiment qu'il avait ressenti pendant la nuit. « Mais, Albert, nous ne pouvons guère prévoir de visites, car tous les cultivateurs sont occupés par les récoltes de l'été », répondirent ces frères. « Oui, mais le Seigneur me l'a dit clairement, et je dois obéir ». Chaque soir qui suivit, la salle fut entièrement remplie, et beaucoup de personnes de la localité trouvèrent la paix avec Dieu.

17 Dans un village de la Frise orientale

Dans les années vingt, Albert put souvent annoncer l'Évangile en Frise orientale. Son patron lui donnait toujours congé, car il travaillait si vite qu'il était trop rapide pour les autres. C'est ainsi qu'il se rendit à cette époque, dans un petit village de Frise orientale, pour y annoncer l'Évangile pendant une semaine. Au début de cette période d'évangélisation, il alla vers une sœur âgée et fidèle, et il lui demanda : « Chère sœur, combien d'âmes as-tu demandées au Seigneur ? ». « Oh, cinquante, Albert », répondit elle. Albert dit alors : « Chère sœur, le Seigneur en donnera davantage, faisons lui confiance ».

En chemin vers la salle, il dit au frère qui l'accompagnait : « Je suis si démuni, je ne sais pas ce sur quoi je dois parler, prie pour moi ». Pourtant, ce soir-là fut justement richement béni.

À la suite de cela, la semaine prévue se transforma en six semaines. Il n'y eut guère de nuit où il put dormir correctement, mais il considéra ce manque de sommeil comme une indication du Seigneur, qu'il devait prier. Il passa donc toujours plus ses nuits à genoux, ouvrit son carnet contenant 1000 noms, et pria pour toutes ces personnes, supplia pour les malades, les dépressifs, les opprimés, les nécessiteux, et tous ceux qui vivaient sans Dieu et sans espérance dans le monde. Un temps de prière de trois heures, le matin de bonne heure, n'était pas l'exception, mais plutôt la règle.

Une sœur de Warsingsfehn s'étonna une fois des callosités à ses coudes et à ses genoux. Mais elles étaient bien le résultat d'une vie de prière intense.

Pendant le jour, il allait rendre visite aux croyants, et participait à des entretiens pour s'occuper des âmes. Pour éviter que ses chaussures ne s'usent trop vite, il n'hésitait pas à marcher pieds nus, d'un village à l'autre de la Frise orientale. D'une manière générale, il préférait marcher et ne pas être véhiculé. C'est ainsi qu'il alla une fois pieds nus, d'Emden à Hamswehrum.

Parfois, lorsqu'il avait parcouru un très long trajet, et arrivait alors chez ses hôtes, l'hôtesse accourait avec une bassine d'eau, et lui lavait les pieds (1 Timothée 5:10). Ainsi, ses chaussures duraient toute une année, car il les portait souvent à la main, en Frise orientale.

Lorsque Albert vint le premier dimanche au rassemblement de Warsingsfehn, en Frise orientale, il passa de rangée en rangée pour saluer les frères et les sœurs, et demanda à chacun : « te réjouis-tu dans le Seigneur ? », ou : « as-tu la paix ? ». Combien il avait à cœur le bien de chaque âme, individuellement ! Quelle peine intérieure était la sienne, lorsque la conformité au monde était visible chez les croyants, et que la joie dans le Seigneur ne brillait plus dans les yeux.

Au début de l'heure, Albert priait en lui-même : « Ah Seigneur, que le cantique ... soit chanté », et, effectivement, un autre frère proposait ce cantique. Il faisait souvent cette expérience pendant les réunions. Quelle joie il avait toujours, lorsqu'il se rassemblait avec les frères et sœurs le dimanche matin, pour rompre le pain et pour l'adoration, et qu'il éprouvait que l'Esprit de Dieu était à l'œuvre.

18 Tout pour le Seigneur

En 2 Timothée 2:4, il est dit : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé ». Depuis 1930, ce fut la situation d'Albert Winterhoff. Dans les années précédant 1930, il avait évangélisé en beaucoup d'endroits, en particulier en Frise orientale et en Hesse, mais aussi dans la Ruhr.

En 1930, il reçut à nouveau une invitation en Frise orientale, près de Warsingsfehn. Albert demanda au Seigneur s'il lui donnait cette mission, et, de fait, le Seigneur lui procura de la joie dans ce service.

En ce temps-là, le Seigneur voulait faire de grandes choses. Régulièrement, les croyants se réunissaient pour la prière, et entre-temps, Albert priait le Seigneur avec gravité, avec un seul frère, et jeûnait. Lorsqu'il jeûnait, il s'isolait entièrement, et était seulement et uniquement absorbé par le travail du Seigneur. Aussi les frères et sœurs, en ce temps-là, le trouvaient souvent en supplications, dans sa chambre, sur les genoux. Il luttait pour les perdus, répandait des larmes, et ne se relevait pas de sa position avant d'avoir une paix complète.

L'évangélisation avait été prévue pour durer trois semaines, mais elle en dura six. Environ 450 à 500 personnes étaient présentes chaque soir, parmi lesquelles il n'y avait guère que 50 croyants. Oh ! comme le Seigneur travaillait ! Il exauçait les prières de ceux qui le priaient, voyait le zèle des ouvriers, si bien que Philippiens 1:27-28, s'accomplissait : « Que vous teniez ferme dans un seul et même esprit, combattant ensemble d'une même âme, avec la foi de l'évangile, et n'étant en rien épouvantés par les adversaires ».

Beaucoup vinrent à une foi vivante au seul vrai Dieu et trouvèrent la paix. Pendant cette période, il alla de maison en maison, visitant croyants et non croyants, les veuves, les malades et les personnes isolées ; il s'entretenait avec eux de la Parole de Dieu, leur présentait la personne du Seigneur Jésus et priait pour eux.

Un soir, un frère lui demanda doucement avant la prédication : « Albert, tu parles trop fort et avec trop de vigueur ; me permets-tu de te marcher sur le pied, si cela devient excessif ? » ; « Oui, évidemment, tu n'as qu'à appuyer très fort ; je te remercie », répliqua Albert. Et c'est ce qui se passa.

Au cours de ces réunions d'évangélisation, de nombreuses personnes trouvèrent le Seigneur Jésus et furent rendues heureuses pour toute leur vie. Un point, tout de même à ce sujet, mérite d'être signalé : De jour comme de nuit, Albert suppliait pour le salut des pécheurs perdus. Aussitôt après, il allait chercher un frère, et d'un commun accord avec lui, il criait au Seigneur. Dieu, dans sa grâce, n'a t'il pas exaucé ces cris ?

Albert aimait les contacts avec les pauvres, en Frise orientale, car il savait que Dieu voulait se révéler, précisément aux pauvres, avec puissance. En Frise orientale aussi, il était arrivé que l'évangéliste Heinrich Grote, lors d'une période d'évangélisation, avait dormi pendant six semaines, sur un sac de paille, à côté d'une vache.

De toute façon, il était alors courant, que les frères en déplacement dorment avec les époux dans le lit conjugal : le premier, le frère de passage montait dans le lit « placard », puis l'époux suivait, et ensuite l'épouse, laquelle pouvait ainsi, le matin venu, se lever la première.

Cela aussi, Albert le vécut, car cette façon simple d'agir ne le gênait pas.

Après ces six semaines, il fut clair pour lui, qu'il devait s'engager à plein temps à l'œuvre du Seigneur, pour annoncer l'Évangile. C'est avec cette pensée, qu'il quitta Warsingsfehn, et en fit part aux frères et sœurs de Gevelsberg. Ceux-ci pensèrent que le rassemblement de Vogelsang devait aussi donner son approbation. Tous les frères et sœurs furent d'accord avec la démarche d'Albert, et virent la direction de l'Esprit de Dieu en tout.

Ainsi donc, Albert fit savoir à son entreprise qu'il désirait travailler entièrement pour son Seigneur, et il donna sa démission. Naturellement, ses collègues ne comprirent pas cette démarche ; son chef chercha aussi à le retenir, mais Albert avait mis la main à la charrue, et ne regarda pas en arrière.

19 Donne à ceux qui ont faim — Pénurie d'argent

L'incident suivant se produisit à Essen. Albert parcourait les rues de la ville, lorsque le Seigneur lui dit tout à coup : « Va dans cette maison, et donne ton argent à cette famille ».

Albert était obéissant, et sonna à la porte de la maison. Une vieille femme lui ouvrit. « Que désirez vous ? », demanda t-elle. « Mon Seigneur me dit que je dois vous donner mon argent ». Et ensuite, il annonça l'Évangile dans cette maison. Il se révéla que cette femme soignait un malade qui avait un grand besoin de médicament. Lorsqu'il quitta ensuite la maison, et voulut retraverser la rue, un homme vint à lui, lui donna de l'argent, et repartit. Du cœur d'Albert jaillit alors cette parole : « Oh ! Seigneur, combien je te remercie ». De telles expériences n'étaient pas chose rare. « Celui qui sème libéralement, moissonnera aussi libéralement » (2 Corinthiens 9:6). Lorsque Dieu dit : « N'oubliez pas la bienfaisance et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices » (Hébreux 13:16), alors il récompensera toujours ce sacrifice.

Alors que Rudolf Brockhaus, un conducteur connu parmi « les frères », était en visite à Hagen-Haspe, il demanda au frère Karl M. : « Dis-moi, est ce que Albert Winterhoff n'a vraiment pas besoin d'argent ? ». « Tu ferais mieux de le demander à sa femme », fut la réponse immédiate de Karl Müller. Albert restait fidèle à son principe spirituel : Ne confie jamais tes besoins financiers à d'autres !

Un jour, alors qu'il était assis à la réunion, l'heure de culte touchait à sa fin, et on faisait circuler la bourse. Albert fouilla dans la poche de son habit, et y trouva un billet de banque. Sans regarder ce billet, il le mit dans la bourse. Lorsqu'il revint après la réunion chez sa « petite mère », celle-ci lui demanda s'il savait où avait été mis l'argent nécessaire pour la nourriture de la semaine suivante. « Ah, ma

chère petite mère, c'était sûrement l'argent que j'avais fourré ce matin dans la poche de mon habit. Je l'ai donné au Seigneur. Certainement, Il va prendre soin de nous la semaine prochaine ».

Cela arriva souvent, car Albert avait l'habitude de visiter les croyants dans la nécessité parmi différentes communautés chrétiennes des environs, et de prier avec eux, et de leur apporter toujours de l'argent. À cause de faits similaires, il arrivait de temps en temps que l'on était obligé de se restreindre beaucoup sur la nourriture, à la maison. Mais jamais on ne connut la disette.

Une fois, alors qu'il revenait d'une réunion d'évangélisation à Essen, Clara Becker, qui tenait un commerce d'alimentation, lui envoya un paquet de café : « Porte-le à ta femme, et buvez ensemble quelques tasses de café » ; c'était son désir pour ce couple économe. Arrivé à la maison, il versa le café dans de petits sacs, et dit à sa femme : « petite mère, j'ai réparti le café de façon équitable », et il lui donna un des sacs contenant du café. « Dans notre voisinage, il y a quelques pauvres femmes communistes, à qui sans aucun doute, une tasse de café ferait plaisir. J'avais déjà à cœur de les visiter, pour leur présenter la Parole de Dieu. Maintenant, je peux aussi leur apporter un peu de café ».

Albert agissait toujours d'après le principe : « Ainsi donc, comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi » (Galates 6:10).

Dans le voyage de retour à la maison depuis Königsberg, Albert était assis avec sa femme dans un compartiment de chemin de fer. En face d'eux s'assit une femme visiblement pauvre, avec un enfant sur les genoux. Albert regarda cette femme pendant un certain temps, et pria pour elle. Puis, il se leva et alla chercher une tasse de café chaud. Il la lui tendit et trouva alors une oreille ouverte pour un entretien sur l'évangile. Au bout d'un laps de temps assez long, sa femme lui dit : « Albert, j'aimerais bien aussi avoir une tasse de café ». À cette remarque, il répondit : « Chère petite mère, au prochain arrêt, j'irai te chercher un verre d'eau, cela devrait bien suffire ». La « petite mère » fut elle contente ? — la question reste ouverte. Sa devise était : Aussi modeste que possible pour soi-même, mais généreux que possible pour les autres !

De quelle façon merveilleuse, le Seigneur exerçait ses soins, la circonstance suivante nous le montre encore. Une fois de plus, Albert s'était occupé avec zèle des souffrances des nécessiteux. C'était dimanche. « Petite mère » aurait volontiers fait cuire quelque chose de bon pour sa famille, mais il n'y avait rien à la maison. Albert alla avec son fils Hanns dans la pièce voisine, se mit à genoux, et cria au Seigneur à ce sujet. Une fois relevé de sa position à genoux, il alla à la cuisine, et voici qu'on sonne tout à coup à la porte de la maison. « Mimi », dit une voix, « nous avons invité aujourd'hui une famille, qui n'est pas venue ; pour cette raison, nous serions heureux de partager avec vous notre rôti de porc et le chou rouge. Nous vous souhaitons un bon appétit ». En remerciant, « Mimi » accepta ce qui lui était donné. Albert pensait seulement à ce verset : « Et il arriva que, avant qu'ils crient, je répondrai, et, pendant qu'ils parlent, j'exaucerai » (Ésaïe 65:24).

Une fois qu'il revenait d'une évangélisation à Berlin, sa nièce avait fait cuire de beaux beignets. Lorsque la famille s'assit à table, on le pria de bien se servir. Mais Albert ne prit qu'un quart de beignet. Étonnés, tous le regardèrent. On le pria : « Albert, prends-en encore un ». Mais il répondit : « Je viens juste de Berlin, et j'ai vu le pont aérien qui fournit aux berlinois l'alimentation nécessaire. Il règne une grande faim à Berlin. Je ne peux simplement pas manger davantage, lorsque je pense à nos berlinois ».

Cette compassion pour les personnes pauvres, était empreinte sur lui, tout particulièrement dans les temps de pénurie.

Une fois que sa belle-fille Marianne et son mari, venaient en visite chez leurs parents, celle-ci voulut aider à essuyer la vaisselle ; Albert prit rapidement le torchon dans les mains et dit : « Mes chers, laissez-moi faire. Lorsque je suis à la maison, j'aime bien aider ma « petite mère ». Vous êtes les visites. Soyez bien à l'aise ». Bien que le passage de Tite 2:5, lui fut bien connu, et qu'il accordât beaucoup d'importance à l'enseignement biblique sur place de l'homme et de la femme, il avait un grand désir d'aider partout dans la maison où c'était possible.

Il ne se passait pas non plus de dimanche, sans qu'il rendît visite à sa belle-mère, avec les plus petits sur les bras. Combien il était rempli de sollicitude pour tous les frères et sœurs, qu'ils fussent de sa propre famille ou non, qu'ils fussent pauvres ou riches, qu'ils fussent connus ou peu connus, qu'ils fussent rattachés à des églises officielles ou à des églises libres, qu'ils marchent dans le même chemin que lui ou non. Il voulait faire preuve de miséricorde même vis-à-vis des communistes pauvres, sa charité, lorsqu'il avait connaissance de leur misère — mais jamais bien sûr, sans leur parler du Sauveur du monde. Sa vie parle encore aujourd'hui, avec une voix à laquelle on ne peut rester sourd.

Après une réunion d'évangélisation en Hesse, les frères et sœurs avaient oublié de lui donner de l'argent, si bien que la femme d'un frère prit 5 marks de la collecte, et voulut les lui offrir en tant que don. Mais Albert refusa.

Ce fait est bien caractéristique de son attitude vis à vis de l'argent. Bien que 1 Corinthiens 9:14, dise : « De même aussi, le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile, de vivre de l'Évangile », cependant Albert n'acceptait de l'argent que lorsqu'il avait la conviction que cela venait du Seigneur. De cette façon, il apprenait, « aussi bien à être dans l'abondance, qu'à être dans les privations » (Philippiens 4:12).

Sa position sur le financement d'un serviteur de Jésus, était celle-ci : Le Seigneur prend soin de son serviteur, les soucis d'argent ne doivent pas être mentionnés, la modestie, la libéralité et l'oubli de soi, doivent caractériser le serviteur. Le serviteur de Dieu doit vivre entièrement de foi. À ses yeux, le danger le plus grand pour les serviteurs du Seigneur, était de dépendre de l'argent des croyants. Jamais, il ne voulut de cela. « Car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi, et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs. Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses » (1 Timothée 6:10-11).

Son principe spirituel était : Donne aux pauvres, et le Seigneur pourvoira richement à tes besoins. Dieu bénit cette manière d'agir, et le préserva de devenir le serviteur des hommes.

L'assurance que Dieu prendrait soin de lui et de sa famille devait continuer à caractériser sa vie ultérieure.

C'est ainsi qu'il fit l'expérience de la main protectrice de Dieu, alors qu'il allait un jour à pied de Volmarstein à Gevelsberg. Il rencontra là un homme qui le menaça et lui dit : « Ton argent, ou je te tue ! ». Albert tira son porte-monnaie de sa poche, et lui remit son argent. Lorsque le voleur eut reçu l'argent, Albert le fixa sérieusement, et lui dit d'une voix forte : « Cher ami, mon Père, le Dieu vivant, t'a vu ». Effrayé, le voleur laissa tomber la bourse avec l'argent, et s'enfuit en courant.

20 L'amour pour les frères

Albert aimait tous les enfants de Dieu, car « Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui » (1 Jean 5:1). Bien sûr, il était particulièrement lié avec ceux qui suivaient le même chemin au point de vue de l'église, et Albert ne voulait à aucun prix, être membre d'une organisation. Il voulait se rassembler uniquement au Nom du Seigneur Jésus — et cela, non seulement par confession, mais en réalité. Une fois, alors qu'il avait été invité à une réunion de prière à Schwelm, le Docteur Becker lui parla en ces termes : « Dites-moi, frère Winterhoff, d'où vient que cela a si bien tourné avec vos enfants ? Avec moi, ça ne marche pas aussi bien ». « Ah ! sais-tu, va vite à la maison, tombe à genoux, et supplie pour tes enfants ; que fais tu donc ici, à la réunion ? ».

Albert n'avait pas de crainte, en présence de frères connus et honorés. Il les aimait tous, mais il n'était pas disposé à les accompagner dans des chemins qui ne correspondaient pas à la volonté de Dieu.

Dès lors qu'il eut abandonné son occupation professionnelle terrestre, il prit aussi plus de temps pour étudier la Parole de Dieu, pour persévérer encore plus longtemps dans la prière, pour visiter ceux qui étaient seuls. Il saisissait aussi toutes les occasions de participer à des conférences bibliques, dans la mesure du possible.

Pendant une conférence où on débattait de graves questions bibliques, il se leva soudain et dit : « Chantons le cantique : — Parce que je suis un agneau de Jésus ». Il avait toujours le désir que les frères ne fassent pas de la théologie, mais laissent la Parole de Dieu leur parler.

À une autre occasion, il devait lire à haute voix le texte biblique ; or après la lecture de chaque verset, il donna ses pensées sur ce verset ; le résultat en fut qu'une autre fois, les frères prièrent un autre frère de faire la lecture du texte biblique. Albert ne le prit pas mal de la part des frères ; il avait conscience de son insuffisance dans l'enseignement de l'Écriture.

Lors de la pause dans les conférences, il se retirait souvent, et pria pour la paix entre les frères. Une fois, il émit la pensée que, peut-être, les frères seraient en danger d'être dépendants de l'argent, au lieu de l'être uniquement et seulement de leur maître, le Seigneur Jésus. Cette pensée l'attristait souvent, si bien qu'il pria beaucoup pour ses frères, et les recommandait à la grâce du Seigneur.

Tandis qu'il recherchait ainsi la paix entre les frères, deux incidents se produisirent au Wurtemberg, et en Frise orientale. Lors d'une visite d'Albert aux frères et sœurs du sud de l'Allemagne, des plaintes lui furent souvent présentées, concernant des frères et sœurs en Frise orientale : « Là-bas, dans le nord, les frères fument. Ce n'est pas la volonté de Dieu ». Albert répondit : « Effectivement, ce n'est pas une bonne chose de fumer, mais lorsque l'on s'est soi-même adonné au vin de façon régulière, on devrait faire attention avant de juger les autres trop sévèrement ». Albert essayait en toutes circonstances, de maintenir l'harmonie dans les rassemblements de frères, même s'il avait une autre pensée sur plusieurs points. Ainsi, dans beaucoup de cas, il contribua à rétablir la paix.

21 Hitler prend le pouvoir

Le 30 janvier 1933, Hitler s'empara du pouvoir politique en Allemagne. Le président de l'État allemand, Hindenburg, appela Hitler comme chancelier d'un gouvernement allemand qui réunissait les national-socialistes, les nationalistes allemands, et les hommes de la coalition nationale du front combattant, « le casque d'acier ». Lors de la prestation du serment, Hitler dit qu'il voulait être au service de Hindenburg, aussi fidèlement qu'autrefois, il avait servi comme soldat à l'armée. À quoi Hindenburg ajouta : « Et maintenant, messieurs, en avant avec Dieu ».

Le soir même, le même Hitler se démasqua lors d'une retraite aux flambeaux de ses partisans à la chancellerie : « Aucune puissance au monde ne me sortira jamais d'ici de mon vivant ». La dictature brune commençait. Elle devait dominer l'Allemagne de 1933 à 1945, et apporter au monde entier la souffrance, la mort, et les larmes.

En l'espace de quelques mois, Hitler avait déjà une telle puissance, que personne ne pouvait guère s'opposer à lui. Le 24 mars 1933, intervint la loi des pleins pouvoirs. Elle autorisait Hitler et son gouvernement, jusqu'au 1er Avril 1937, à édicter tous seuls les lois du pays, et la loi de révision de la Constitution.

Le 2 mai 1933, les syndicats furent interdits et leurs biens confisqués ; le 27 Juin, le parti socialiste fut interdit ; le 14 juillet, tous les partis autres que le parti national-socialiste furent interdits ; le 15 Juillet, le Conseil général de l'Économie pour la direction nationale de toutes les forces économiques, fut constitué ; le 25 juillet, les lois sur la prévention contre les nouvelles générations de malades héréditaires, fut promulguée ; et, le 14 octobre, l'Allemagne se retirait de la Société des Nations.

Deux principaux ennemis devaient être combattus : les marxistes et les juifs, étant entendu que sous l'appellation « marxiste », on englobait tous ceux qui pensaient différemment, à savoir : les communistes, les sociaux-démocrates, les libéraux, les membres de rassemblements religieux, parmi lesquels, « Les étudiants sérieux de la Bible », et ceux qui n'appartenaient à aucune dénomination chrétienne organisée, et finalement en général tous les chrétiens dissidents, qu'ils fussent rattachés à des églises ou à l'Église libre.

Tandis que le Marxisme enseignait la lutte des classes, Hitler pensait que l'histoire de l'humanité se ramenait à une grande lutte de races. Et lui, Hitler, était appelé à amener la victoire des Ariens, des peuples du Nord, sur tout ce qui était d'un sang de valeur inférieure. Cela signifiait la fin de l'existence pour les malades héréditaires, les malades mentaux et les invalides.

L'appétit de pouvoir d'Hitler, est bien décrite en Habakuk 1:6-11. Albert Winterhoff eut bien conscience de l'évolution de la situation. Un jour, il vit les SA [sections d'assaut], au garde à vous, debout dans leurs chemises brunes, élevant le bras en saluant Heil-Hitler. Alors Albert pensa à la parole de Job 38:14-15 : « Elle [la terre], se change comme l'argile d'un sceau [le brun des SA], et toutes choses se présentent parées comme d'un vêtement ; et leur lumière est ôtée aux méchants, et le bras levé est cassé ».

Ces versets — sortis de leur contexte — il les voyait comme une indication prophétique pour le régime d'Hitler, et il était désormais pleinement convaincu que ce bras levé ne serait pas un bras de bénédiction, mais bientôt un bras cassé. Bien sûr, il ne se doutait pas encore qu'outre ce bras cassé, l'état et le peuple seraient aussi brisés.

22 Interdiction des rassemblements

Il se produisit ensuite un événement qui atteignit toutes les assemblées d'Allemagne. Le 13 avril 1937, le ministère de l'Intérieur à Berlin, promulgua l'ordonnance de police suivante : «...en vue de la protection du peuple et de l'État..., les sectes « assemblées chrétiennes » (appelées également 'Darbystes' ou 'chrétiens sans confession particulière') sont dissoutes et interdites sur la totalité du territoire allemand avec effet immédiat ... j'interdis toute activité représentant une tentative de prolonger ces organisations ou d'en constituer une nouvelle, avec des objectifs identiques ou similaires... ». Le 28 avril 1937, cette interdiction fut rendue publique au Journal Officiel, et immédiatement imprimée dans tous les journaux.

Le 30 mai 1937 eut lieu un grand rassemblement à Elberfeld, où l'on s'entretint de la question de savoir pourquoi les « frères » et leurs rassemblements avaient été interdits ? Pourquoi Dieu l'avait-il permis ?

À ce rassemblement était également présent, un représentant de la Gestapo. Le docteur Becker montra clairement que les frères et sœurs conséquents de l'ancienne « Assemblée », et les chrétiens juifs, ne pourraient pas devenir des affiliés de la nouvelle union. Beaucoup de questions (surtout d'ordre technique) furent posées, mais aucune objection de principe ne fut exprimée à voix haute. Albert interpella le docteur Becker qui faisait le rapport : « Monsieur Becker, vous pouvez avoir ma tête, mais vous n'aurez pas ma signature ». Il semble que ce fut la seule voix opposante à s'être fait entendre publiquement, encore qu'elle n'ait pas atteint beaucoup d'auditeurs.

À la suite de cette discussion, on élaborait un cahier que l'on pouvait se procurer pour 20 centimes : Réunion d'Elberfeld du 30 Mai 1937 (sommaire des présentations, par le docteur Hans Becker, délégué national).

Et maintenant, que contenait cette brochure ?

Attaques relatives à :

- la doctrine de l'unité des croyants :

Citation : « Il s'agit de reconnaître les choses qui ont amené Dieu à permettre cette interdiction contre nous. Et là, pour ceux qui se rendent compte des choses, il ne fait pas de doute qu'aujourd'hui il y avait dans beaucoup de milieux chrétiens, le désir commun, bien

perceptible, de réaliser l'unité ; à cet égard, nous constituons un obstacle, parce que nous désirions que cela ait lieu sur notre terrain, et nous oublions que la vraie 'assemblée' est une structure en dehors de toute organisation humaine » (page 5).

· la doctrine de la séparation du mal :

Citation : « À travers cette secousse, véritable tremblement de terre qui nous a atteint avec la permission de Dieu, ce mur est tombé sous l'effet d'un coup qui l'a réduit en ruines et en décombres. Dieu l'a fait s'écrouler. Par conséquent, ce serait œuvrer contre Dieu que de vouloir tenter de réédifier ce mur de séparation. Nous désirons nous séparer de toute sorte de mal quant à la doctrine et à la marche, mais non pas nous séparer des enfants de Dieu, qui servent fidèlement leur Seigneur » (page 4).

· la doctrine des « frères » :

Citation : « Une caractéristique de toute notre position consistait à être les champions des enseignements de tradition, 'la doctrine des frères', et à combattre pour cette doctrine et pour Christ, non pas pour Christ seulement. Si nous avions eu davantage devant nos âmes son modèle, et moins la doctrine, le dogme, alors il n'y aurait pas eu le mur entre nous et les autres » (page 5).

Albert reçut, lui aussi, ce cahier, et de fait il devait acquiescer à plusieurs points de son contenu. Lui-même avait quitté l'Église officielle, et avait pris, par conviction, le chemin des « frères », bien que parfois il eut l'impression que les « frères » fixaient quelquefois très haut les conditions d'admission pour la fraction du pain. Dieu avait-il dû interdire les réunions des « assemblées » parce qu'elles étaient devenues orgueilleuses ? Mais, par ailleurs, que de conformité au monde, de richesses, de considérations de personnes, on pouvait trouver dans les rangs des « frères ». Quelle était la véritable raison de cette interdiction ?

Toutefois, il lut ensuite, plus loin, en page 6 :

« Nous souhaitons que naisse bientôt, en Allemagne, l'organisation unitaire englobant tous les croyants en dehors des églises nationales, et dans laquelle notre nouvelle organisation puisse être absorbée. Nos convictions particulières seront conservées dans cet ensemble, mais nous disparaissions comme organisation particulière. Cela nous paraît être la volonté de Dieu qu'il nous a donnée de comprendre à travers l'interdiction des « assemblées chrétiennes ».

Albert devint pensif. Quelles sont ces notions ? « organisation unitaire », « nouvelle organisation », « organisation particulière », « ce qui paraît être la volonté de Dieu ? — Voulons nous suivre ce qui « paraît être la volonté de Dieu », ou bien ce qui est « la volonté de Dieu » ?

Il lut un peu plus loin : « Seuls, serons acceptés, les chrétiens qui affirment être d'accord avec l'État » (page 7).

Oui, mais que signifie donc être d'accord avec l'État ?

La réponse se trouve dans la suite :

· Favoriser positivement l'État

Citation : « Nous devons et voulons nous insérer dans ce rassemblement avec joie et activement, dans la conscience que nous sommes liés par ordre divin avec le destin de notre peuple allemand, auquel Dieu, comme Sauveur contre la menace pressante du Bolchevisme — qui renie Dieu et est ennemi de Dieu, — a donné Adolphe Hitler comme conducteur. Si nous acceptons avec reconnaissance la sécurité et la paix que cela nous donne dans notre patrie, il n'est pas juste de ne rien vouloir faire pour les conserver. Nous voulons, comme cela est déjà arrivé parmi nous, prier pour notre conducteur et son gouvernement, mais aussi, en nous plaçant à notre point de vue chrétien et biblique, travailler pour eux, autant que cela est possible à chacun » (pages 7 et 8).

· Une attitude de vie positive

Citation : « Nous devons renoncer à une attitude de vie fortement négative, caractérisée par le refus des valeurs terrestres ou neutres du point de vue religieux (la technique, l'art, la science, l'entraînement corporel) » (page 8).

Bien qu'Albert n'ait été en rien contre la technique, la science, l'art et le sport, tout cela lui apparut cependant plutôt bizarre. Ne voyait-on donc pas apparaître le développement du « régime brun », avec ses structures organisées ?

Les principes de la nouvelle organisation unifiée étaient présentés page 10 :

- Foi chrétienne et biblique
- Conduite irréprochable et bonne réputation
- Volonté en paroles et en actes, d'être un témoin pour Jésus Christ
- Approbation de l'État selon le sens expliqué plus haut
- Effort conscient vers l'union avec tous les croyants
- Indulgence réciproque
- Ouverture aux choses de cette vie

Enfin, il était aussi encore signalé dans ce cahier qui ne pourrait être accepté dans cette organisation unitaire :

« Ne devraient pas être acceptés les hommes et les femmes, dont l'attitude jusqu'à présent, laisse penser qu'ils seront des perturbateurs de la paix commune. De telles personnes doivent être refusées sans ménagement, et sans considération de personnes ; pour les nouveaux rassemblements, elles ne seraient qu'un fardeau pesant générateur de troubles » (pages 11-12).

Le cahier était signé du docteur Becker, en qualité de délégué du gouvernement, et des membres du conseil des frères.

Jamais Albert ne voulut adhérer à une organisation religieuse, qui était contrôlée par une organisation-chapeau, et dominée par des délégués régionaux et locaux. Dans l'assemblée de Dieu, il n'est question que d'être membre du corps de Christ par l'Esprit de Dieu, et d'avoir une direction spirituelle qui se caractérise par des qualités morales, mais il n'est pas question d'une communauté de membres ni d'une direction centralisée mise en place par le régime nazi. Jamais, il ne put faire une approbation positive de l'État, ni favoriser par là la haine des Juifs qui apparaissait déjà. Les passages de l'Écriture de Romains 13:1 et suivants, de 1 Pierre 2:11 et suivants, et de Tite 3:1 étaient amplement suffisants. Les frères n'avaient-ils donc pas lu la loi donnant les pleins pouvoirs, ou bien, étaient-ils devenus aveugles ?

« Non », pensa Albert, ce n'est pas la pensée du Seigneur ; ce document ne correspond pas à ce que je connais de l'action de l'Esprit de Dieu. Sur ce terrain, il est impossible de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix (Éphésiens 4:3).

Un dimanche, il rencontra sur la colline de Gevelsberg, le jeune frère Ernst Cericco. Tous deux se demandèrent s'ils pouvaient continuer à se rendre dans les rassemblements, parce que dans les deux assemblées de leurs domiciles, on voulait se rattacher à l'« Union ». Pour tous les deux il était clair que cela était impossible. Aussi, retournèrent-ils et fléchirent leurs genoux à la maison, devant le Seigneur, pour se décharger de leur anxiété.

Lorsque Albert fit savoir à sa famille qu'il ne suivrait pas le chemin proposé, parce que ce n'était pas le chemin du Seigneur, ses fils le supplièrent : « Père, laisse nous quand même y aller, les autres aussi le font bien ». — « Je préfère être seul, qu'avec d'autres dans un mauvais chemin ».

Dès lors, on se retrouva avec quelques frères et sœurs en petit nombre, dans des maisons d'habitation, pour rompre le pain, pour prier ensemble et pour présenter la Parole de Dieu.

Il fallait vraiment faire bien attention à ne pas être dénoncés par les voisins proches du régime nazi. Le chant des cantiques ne pouvait se faire qu'à voix faible. Bien des fois, sa femme devait lui rappeler de chanter plus doucement. Il y avait en permanence le danger

d'avoir des gens inamicaux de la Gestapo, stationnant devant la porte. Plusieurs fois, Albert dut aller à la police, et donner des renseignements sur les relations qu'il entretenait en différents endroits, avec d'autres frères et sœurs.

23 Entretiens de Ronsdorf

La plupart des frères adhèrent alors à la nouvelle « Union des chrétiens d'Églises libres », si bien que Albert resta seul. Il continuait à se retrouver avec quelques frères et sœurs peu nombreux, et il dit alors : « Si l'on m'interdit la fraction du pain, alors je le ferai encore dix fois, le Seigneur m'y autorise ».

Pourtant, il reçut alors une invitation à aller à Ronsdorf. Parce qu'il était connu comme un témoin fidèle et droit, aimant tous les enfants de Dieu, même quand ils marchaient dans un mauvais chemin, on voulut le gagner en tant qu'évangéliste pour l'Union des rassemblements des Églises libres évangéliques.

Les frères lui expliquèrent tous les avantages de l'Union, lui promirent un salaire régulier, et essayèrent de le persuader avec amabilité. Mais Albert dit : « Ce chemin, je ne peux ni ne dois le suivre, car le Seigneur n'irait pas avec moi ». Aussitôt, Wilhelm Brockaus dit : « Le Seigneur t'a congédié de ton service » [le terme allemand pour congédier est le même que pour répudier]. Albert répondit immédiatement « Je hais la répudiation, dit l'Éternel, en Malachie 2:16. Les frères dépendent trop de l'argent ».

Il ne se laissa prendre par rien. « La crainte de l'homme tend un piège » (Proverbes 29:25). Il échappa à ce piège par sa crainte de Dieu. Sa vie fidèle de prière, et son étude zélée de la Bible le préservèrent dans la confiance dans le Seigneur.

24 Recrutement pour un travail missionnaire indépendant

Un autre groupement de chrétiens contacta également Albert, en vue de lui permettre une collaboration dans le travail missionnaire à Heukelbach, sans le lier en aucune manière du point de vue de l'organisation. Mais pour Albert le chemin était clair. Il voulait se rassembler avec ceux qui, en dehors de toute dénomination ou organisation, — peut-être au milieu de beaucoup de dangers — désiraient maintenir l'unité, organique et non organisée, du Corps. Parmi ceux-ci se trouvaient plusieurs frères et sœurs âgés, plusieurs veuves, mais aussi de grandes familles. C'est ce dont il fit part à ses frères de l'œuvre missionnaire, malgré leurs propositions bien intentionnées.

La foi regarde à Dieu, et attend tout de Lui, qui seul peut nous guider droitement, et qui prendra soin de nous. C'était sa profonde conviction, — même au temps de la détresse.

25 L'amour ne s'irrite pas

En Allemagne, l'agitation allait en grandissant. Bien que les chrétiens fussent maintenant bien organisés, et eussent en apparence une bonne communion entre eux, un bon nombre d'entre eux étaient inquiets. Beaucoup de frères et sœurs savaient que le chemin dans l'Union, était un chemin de propre volonté, dicté par la peur de l'État et la crainte des hommes. Albert connaissait un grand nombre de ces frères et sœurs, et pria ardemment pour eux. Il les aimait, en dépit du chemin qu'ils suivaient, et qu'il considérait comme entièrement faux, malgré leur crainte des autorités.

Mais plusieurs avaient passé par un changement d'opinion, dont on ne pouvait que s'étonner. Pendant de longues années, ils avaient prêché la séparation de tout système religieux organisé, et maintenant, ils se retrouvaient eux-mêmes dedans. Un frère s'adressa à Albert : « D'où vient que tant de frères de valeur suivent maintenant ce chemin ? » Albert répliqua à ce sujet : « Voici, tu (Dieu) veux la vérité dans l'homme intérieur » (Psaume 51:6). On peut comprendre l'Écriture, l'expliquer, en parler de façon agréable, on peut en saisir toutes les connexions, et, malgré cela, ne rien comprendre de ce qu'est « la vérité dans l'homme intérieur ». La vérité doit habiter dans mon cœur, être retenue fermement dans l'amour, et être prêchée dans la puissance de l'Esprit Saint, sans considération pour l'opinion des hommes. Les temps de crise révèlent notre état, montrent celui qui n'était qu'un suiveur, et celui qui aime vraiment la vérité ».

Albert démontrait ainsi qu'il comprenait bien le verset de 2 Corinthiens 11:3 : « Je crains que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ ». La « simplicité quant au Christ » le préserva dans ces temps dangereux, de la ruse du serpent, de la ruse de Satan. Il ne se détourna pas de ceux qui s'égarèrent, mais s'efforça de les servir partout où cela était possible.

C'est ainsi qu'il parlait aux chrétiens des Églises, prêchait aux enterrements, rendait visite aux veuves, aux orphelins, aux frères et sœurs isolés, et s'efforçait de toutes manières de glorifier le Seigneur Jésus.

26 Aucune peur du Régime

Un jour on frappa à la porte. Wilhelmine ouvrit. Dehors se tenait les SA : « Salut à Hitler, où est votre mari Albert Winterhoff ? ». Albert entendit la question et vint vers le SA. « S'il vous plaît, venez avec moi ». C'est ainsi qu'Albert alla avec les hommes pour être interrogé de façon intensive. On lui posa des questions sur ses relations avec certains frères particuliers dans d'autres villes et sur les rassemblements clandestins. Albert ne trahit cependant personne et expliqua à ceux qui l'interrogeaient : « Vous, vous ne trahissez pourtant pas vos amis ; alors, je vous prie, attendez vous à la même chose de ma part ».

Ces expériences-là, il les connaissait maintenant de plus en plus souvent, si bien que Wilhelmine dit un jour à son Albert : « Albert, sois un peu plus prudent ». — « Sais-tu, petite mère, en Apocalypse 2:10 il est écrit : 'Voici, le diable va jeter quelques uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés ; et vous aurez une tribulation de 10 jours' ».

Sans crainte, il se laissait toujours interroger à nouveau, et confessait le nom du Seigneur.

Un jour, il parlait au bord d'une tombe. Beaucoup de non croyants se tenaient là, tout autour. Il s'écria alors : « Aussi longtemps que ma langue remuera, j'annoncerai ouvertement le Nom de Jésus Christ ».

À une autre occasion, il fut invité à aller à un enterrement. Un frère parla près de la tombe sur Jean 4. Un grand nombre de non croyants et de SA étaient présents. Lorsque le frère eut terminé la prédication, Albert s'écria : « Cher frère, il y a encore ceci à ajouter : 'Le salut vient des Juifs' ». Il fut arrêté sur-le-champ par les SA, et emmené. Albert n'eut aucune réaction montrant de l'étonnement, non, mais il dit simplement : « Si vous m'enfermez, mon Seigneur vient avec moi ». Cependant peu de temps après on le libérait, car il avait des fils à l'armée.

À Volmarstein, il fut aussi déféré devant le juge, à propos d'une déclaration biblique. À celui-ci, il dit : « Monsieur le juge, vous aussi devez venir au Seigneur Jésus, avec vos péchés ».

Dans une autre circonstance à la fin d'un service au bord d'une tombe, il exprima une parole qui lui valut à nouveau l'inimitié de la Gestapo : « Que véritablement, Dieu me soit en aide ». Cette fois-là, on ne l'emmena pas pour être interrogé.

Il se confiait en son Seigneur, et se tenait sans crainte en face de ses ennemis. Dans les temps faciles ou difficiles, Albert montrait son absence de peur.

« Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel !...Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers

le courant, et il ne craindra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte, et dans l'année de la sécheresse, il ne craindra pas et ne cessera de porter du fruit » (Jérémie 17:5, 7, 8). « Et je le ferai être à l'égard de ce peuple, une muraille d'airain bien forte ; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi ; car je suis avec toi pour te sauver et te délivrer, dit l'Éternel ; et je te délivrerai de la main des iniques, et te rachèterai de la main des violents » (Jérémie 15:20-21).
Confiance et fermeté caractérisaient ce serviteur du Seigneur.

27 Évangélisation solitaire dans les bâtiments de la Justice

En 1941, le journal (que d'habitude, par ailleurs, le frère Albert ne lisait jamais) annonça la pénible nouvelle qu'une jeune mère célibataire avait tué son enfant nouveau-né, et, pour cette raison, devait être condamnée à mort, et attendait dans les bâtiments de la Justice de Hagen l'exécution de ce jugement.

Le nom de cette femme étant le même que celui de l'un des garçons élevé par ses parents, cette coïncidence fournit l'occasion à Albert, d'aller parler personnellement au juge de Hagen, et d'exploiter ainsi la relation éventuelle de parenté entre la condamnée et le garçon dont ses parents s'étaient occupés en vue d'obtenir une autorisation d'entretien avant l'exécution capitale. Le juge décréta sans hésitation : « Présentez cette requête par écrit. Nous vous en donnerons des nouvelles ». Effectivement, au bout de trois semaines, arriva une réponse rédigée brièvement, mais positive, accordant l'autorisation suivante : « La visite peut avoir lieu lundi prochain à huit heures vingt. Le temps de visite accordé sera de vingt minutes ».

La nuit qui précéda, Albert cria encore une fois sans interruption au Seigneur, pensant à la Parole de Dieu : « La fervente supplication du juste peut beaucoup » (Jacques 5:16).

Que de fois cela se renouvela dans sa vie ! En vérité, il était bien clair pour lui, que la relation de parenté possible avec le garçon dont s'étaient occupés ses parents, et mise en avant devant le juge, avait bien peu de chance d'exister. Mais cela changeait-il l'immense valeur d'une seule âme (Matthieu 16:26), son immortalité (Luc 16:23) et sa perte éternelle (Apocalypse 21, 8), alors que la condamnée — non réconciliée avec le Dieu saint — allait quitter la terre ?

Jeûnant et priant, comme cela lui arriva si souvent dans sa vie, il fit le voyage à Hagen, le matin de bonne heure. Sous surveillance stricte — il ne devait parler qu'à travers la grille de la cellule — il fut alors rapidement éclairé : la relation de famille éventuelle avec le garçon élevé à la maison, n'existait pas, et Albert, changeant aussitôt de sujet, en vint au motif essentiel de sa visite : à celle qui était vouée à la grande mort et qui était condamnée à mort, il voulait montrer le chemin du salut et du bonheur éternel. Cet appel devint pressant et prolongé, si prolongé que le gardien, — opposé de toute façon à un tel message (voir 2 Corinthiens 2:16), s'indigna et interrompit en criant : « Votre temps de visite autorisé est largement dépassé. Finissez tout de suite ». Albert s'arrêta aussitôt en priant à voix haute et en criant au Seigneur.

« Le matin, sème ta semence » (Ecclésiaste 11:6) ; quel résultat s'ensuivit ! La graine était tombée en portant du fruit dans le cœur de la condamnée à mort. Après 10 jours environ, parvint à Gevelsberg, ce qui était peut être le dernier courrier que celle-ci ait écrit sur la terre. Une longue lettre ! Pour résumer, voici le contenu significatif de son message : « Mon chemin sur la terre, conformément au verdict de mon juge terrestre, arrive maintenant à sa fin, mais votre visite a complètement changé mon état : j'ai obtenu la rémission de mes péchés, par le sang précieux de Jésus Christ. Si je dois suivre maintenant le chemin tracé par le juge terrestre, — mon recours en grâce a été refusé entre temps — je sais aussi maintenant que toute la dette de mes péchés est expiée devant le grand Juge, et que la gloire éternelle pourra être ma part imméritée, lorsque je quitterai cette terre. Par une si grande grâce ! »

28 Tristes nouvelles

Alors que Albert et sa chère épouse Wilhelmine à la maison, devaient passer par toutes sortes d'épreuves venant du régime nazi de l'époque, il ne manqua pas non plus de beaucoup d'afflictions du côté des fils engagés dans le combat de la guerre. Albert, Karl, Hanns, Alfred, Gustav et Paul furent mobilisés. Albert, Hanns, Gustav et Paul combattirent sur le rude front Russe. Ernst et Werner furent exemptés de service militaire.

Gustav tomba le 29 Mai 1943 à la tête de pont de Kuban dans la région de Lodgorny. Les parents reçurent plus tard le calendrier de poche de Gustav avec une inscription datée du 29 Mai : « Pour me fortifier, j'ai lu le Psaume 31, du verset 6 à la fin ».

Depuis longtemps déjà, Gustav avait écrit à ses parents : « J'ai le sentiment que le temps qui m'est imparti, sera court ». Gustav était avec le Seigneur, cela ses parents le savaient, et ainsi ils furent consolés d'une consolation divine.

Deux ans plus tard, en 1945, on frappa à la porte de la famille d'Albert. Celui-ci ouvrit : « Salut Hitler. Je suis le chef de groupe local du parti nazi, et je dois vous communiquer la triste nouvelle, que votre fils Paul est tombé pour la patrie, en janvier à Weichsel-Brückenkopf Pietrkow ». Alors Wilhelmine interrompit en criant soudain : « Père, est-ce que Paul est à la maison ? ». Albert répondit : « Oui, à la maison ». Là-dessus, la mère dit : « Le Seigneur soit loué ».

Albert et Wilhelmine avaient déjà envisagé cette nouvelle, car dans sa dernière lettre, Paul avait écrit : « On va à la maison, la maison du Père, qui sait, ce sera peut-être déjà demain ».

Peu de temps après avoir appris cette nouvelle, la famille se réunit pour se recueillir à la maison. Albert proposa le cantique n° 47 :

Je m'attends à toi.

Tu me portes avec compassion,

Avec amour et bienveillance sur tes bras fidèles de Père.

Tu ne peux pas me laisser ni m'oublier.

Je m'attends à toi ! Je m'attends à toi !

Je m'attends à toi,

Lorsque la détresse et la disette sont proches,

Lorsque les vagues de l'affliction menaçante m'enveloppent.

Tu ne peux pas me laisser ni m'oublier.

Je m'attends à toi ! Je m'attends à toi !

Je m'attends à toi,

Quand je ne vois aucun secours

Et lorsque l'adversaire me poursuit où que j'aie.

Tu ne peux pas me laisser ni m'oublier.

Je m'attends à toi ! Je m'attends à toi !

Je m'attends à toi,

Jusqu'à ce que ma course s'achève ici-bas

Je vais en confiance, jusqu'à ce que tout combat cesse
 Tu ne peux pas me laisser ni m'oublier.
 Je m'attends à toi ! Je m'attends à toi !

Après la troisième strophe, tous se turent et pleurèrent ; seul, Albert chanta la dernière strophe. Quelle souffrance entraînait dans la famille ! Que de larmes coulaient sur le sol !

Combien alors furent consolantes les paroles du psalmiste : « Mets mes larmes dans tes vaisseaux ; ne sont-elles pas dans ton livre ? » (Psaume 56:8). « Mon âme, de tristesse, se fond en larmes ; affermis moi selon ta Parole » (Psaume 119:28). Même le prophète Ésaïe s'adressait à la famille : « Il engloutira la mort en victoire ; et le Seigneur, l'Éternel, essuiera les larmes de dessus tout visage » (Ésaïe 25:8).

Ah oui, pour les chrétiens, il y a un au revoir près de Jésus dans la lumière. La Parole de Dieu releva la famille, et Albert, fortifié, put reprendre le service de son Seigneur.

29 Détreffes diverses — mais Dieu aide

Pendant la guerre, il arriva que Wilhelmine trouva vide sa réserve de pommes de terre. Elle ne savait pas, le matin, comment nourrir à midi ses enfants et son mari. Lorsque Albert l'apprit, il pria le Seigneur au sujet des pommes de terre. Peu de temps après, arrivèrent 1450 kg de pommes de terre, en provenance de différents expéditeurs de Hesse.

Un matin, les Winterhoff reçurent des factures pour le loyer et pour le gaz ; il fallait payer 75 marks dans un court délai. Albert regarda la facture, joignit les mains et remercia le Seigneur de ce qu'il prendrait soin de son serviteur. Un moment plus tard, vers onze heures, il apprit la nouvelle qu'une somme de 75 marks était arrivée par mandat postal.

Un jour, Albert se rendit à une réunion d'évangélisation. Le train était arrivé beaucoup trop tard. On lui avait fait savoir qu'il ne pourrait plus avoir sa correspondance. Pourtant Albert savait au plus profond de son cœur, que le Seigneur l'avait appelé pour une évangélisation. Il devait absolument prendre sa correspondance. Aussi, remercia-t-il à l'avance, de ce que le Seigneur retarderait la correspondance jusqu'à ce que son train arrive. Et c'est ainsi que les choses se passèrent.

À l'occasion d'une cérémonie de deuil, il pleuvait à verse. Les frères et sœurs étaient en peine de ce que beaucoup n'avaient pas de parapluie pour la circonstance. Ce fut pour Albert, une occasion propice pour demander au Seigneur un temps sec pour le parcours jusqu'à la tombe, et de le remercier à l'avance de ce qu'il le ferait. Le Seigneur lui accorda sa requête.

30 Les Américains arrivent

Le parti nazi avait très souvent menacé le courageux Albert de le transférer en camp de concentration, s'il n'arrêtait pas d'annoncer l'Évangile. Un membre de la Gestapo, qu'il rencontra une fois, lui fit savoir confidentiellement ceci : « Si quatre fils ne s'étaient pas trouvés sur le front de l'Est, il y a longtemps que la sentence pour le camp de concentration serait tombée ».

En décembre 1944, vers 8 heures du matin, Albert dut se présenter à la Gestapo, à Hagen. Wilhelmine lui donna des sous vêtements chauds, tandis qu'un de ses fils l'accompagnait jusqu'à la porte intérieure du local de la Gestapo. De temps en temps, le fils regardait sa montre, et pensait : « Que peuvent-ils bien faire de mon père, cela fait déjà 4 heures que j'attends ». Ce n'est qu'après 10 heures d'attente, qu'Albert sortit, avec la parole du Psaume 4:7 : « Tu as mis de la joie dans mon cœur, plus qu'au temps où leur froment et leur moût ont été abondants ».

Le Seigneur s'en était tenu à sa Parole, à laquelle Albert se référait toujours : « Et quand ils vous livreront, ne soyez pas en souci comment vous parlerez, ni de ce que vous direz ; car il vous sera donné en cette heure là ce que vous direz ; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous » (Matthieu 10:19-20).

En attendant, de sombres nuages s'amoncelaient sur l'Allemagne. Déjà, en juillet 1943, au cours d'une attaque aérienne étalée sur une dizaine de nuits, Hambourg avait été bombardée comme de la grêle par 3000 avions. Les escadres aériennes américaines et britanniques faisaient leur apparition au-dessus de l'Allemagne.

En mai 1944, les sites allemands de dépôts d'essence furent détruits par des attaques aériennes. Les avions et les blindés n'avaient maintenant plus assez de carburant pour leurs opérations.

En février 1945, un raid aérien américain dévasta la ville de Dresde. Plus de 100000 morts furent écrasés et carbonisés sous les décombres.

Le 12 février 1945, Churchill, Roosevelt et Staline se rencontrèrent pour une conférence à Yalta en Crimée. C'est là qu'il fut décidé à l'unanimité de contraindre l'Allemagne à capituler sans condition.

L'Allemagne fut criblée de bombes. Il n'y eut guère de ville importante qui fut épargnée. La misère, la détresse et des souffrances épouvantables mirent fin rapidement à la folie du royaume de 1000 ans de la propagande d'Hitler.

Jadis, à la question posée : « voulez-vous la guerre totale ? », des milliers d'allemands avaient répondu : « oui ». Dieu avait accompli ce souhait, et y avait donné une réponse divine.

« Ne soyez pas séduits ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi, il le moissonnera » (Galates 6:7).

« Comme tu as fait, il te sera fait ; ta récompense retombera sur ta tête » (Abdias 15).

C'est ainsi que l'Allemagne devint un pays de ruines, bien avant que ses ennemis ne franchissent ses frontières. Ensuite, à Postdam, les chefs d'état américain, britannique et soviétique, décidèrent de la partition de l'Allemagne. L'Allemagne de l'Ouest fut vite occupée par les troupes alliées. L'Allemagne devait alors être purgée du nazisme, démilitarisée, et déstructurée.

Les maisons détruites furent rendues ensuite progressivement habitables, grâce à l'aide des travailleuses infatigables qu'on appelait les « femmes de ruines ». Le 15 avril 1945, les Américains avec leurs blindés, entrèrent dans Hagen. Ils traversèrent les rues dans un vacarme de tonnerre qui résonnait. Aux maisons, pendaient des drapeaux blancs, en signe de reddition.

Au dehors, on vit comment les Américains chargeaient les personnes décédées, et les amenaient au cimetière. Albert vit emporter un jeune homme de douze ans à la chapelle du cimetière ; il courut derrière, et montra aux Américains sa bible anglaise, dont il leur lut un passage à haute voix. Ainsi put-il nouer des contacts étroits avec les Américains. La famille Winterhoff n'avait rien à craindre.

31 L'eau « sainte »

Peu de temps après la fin de la seconde guerre mondiale, un frère de Frise orientale, s'installa dans une petite maison neuve sur l'un des nombreux marécages. Mais, ce qui manquait de manière cruciale à cette petite maison, c'était l'eau potable, qu'il fallait transporter chaque jour depuis le voisin le plus proche.

Toutes les fois que le frère Albert évangélisait là-bas, le propriétaire de la petite maison était celui qui le logeait : son logement pour la nuit faisait environ 4 mètres carrés ; on pouvait y caser tout juste un lit avec le minimum d'accessoires.

Maintenant le réel problème d'avoir de l'eau potable en permanence, devait être résolu. C'est pourquoi le frère essaya de creuser, car il pensait qu'il devait y avoir une source. Ce travail était bien pénible pour lui. Dans ce travail pour creuser un trou, il avait peut être atteint une profondeur de 6 mètres.

Le frère Albert, qui, depuis bien des années, avait passé lors de ses séjours là, tellement d'heures dans la prière en commun, sortit de sa solitude, dehors, et se dirigea vers le chantier où la source était recherchée. « Willi, as-tu de l'eau ? ». — « Non », fut la réponse faite d'un ton plutôt découragé. « Alors, arrête maintenant, ne creuse pas davantage, car nous allons maintenant demander ensemble de l'eau au Seigneur ».

Le frère Willi mit aussitôt de côté sa pioche et sa pelle. Après une supplication en commun, ils retournèrent au lieu de la source, et, que voyait-on là : une source d'eau était venue à jour. Ce fut une fontaine abondante, intarissable, qui donna son eau pendant une dizaine d'années. À tous ses visiteurs, le frère expliquait : « ceci est l'eau « sainte » obtenue par les prières au Seigneur ».

Le psalmiste dit : « Tu as visité la terre, tu l'as abreuvée, tu l'enrichis abondamment : le ruisseau de Dieu est plein d'eau » (Psaume 65:9).

32 Infatigable dans l'œuvre du Seigneur

Quelque chose d'autre se produisit : le gouvernement militaire redonna la liberté de rassemblement à toutes les organisations et groupements qui avaient été interdits par le gouvernement précédent qui venait de s'effondrer. Quelle joie ! Beaucoup de frères et sœurs se rassemblèrent à nouveau, uniquement sur le terrain de l'Écriture sainte, et quittèrent l'Union. Une nouvelle époque commençait.

Dans le petit carnet de poche d'Albert Winterhoff, qui fut retrouvé, on put compter les distances parcourues avec le chemin de fer national :

1933 : 8000 km — 1934 : 9000 km — 1935 : 12000 km — 1936 : 11000 km — 1937 : 3000 km — 1938 : 5500 km — 1939 : 4000 km — 1940 : 5500 km — 1941 : 11000 km — 1942 : 9900 km 1943 : 6400 km 1944 : 4200 km — soit en tout 89500 km, un peu plus de 2 fois le tour de la terre.

À cette époque, on ne faisait pas ces voyages en trains à grande vitesse, mais dans des wagons de marchandises ou des wagons de voyageurs de 3ème classe, parfois sur les marchepieds. Le but de ces voyages était de prêcher la bonne nouvelle du salut en Christ.

Maintenant que la guerre était finie, l'Allemagne se trouvait en ruines, et le désespoir envahissait beaucoup d'allemands ; les cœurs se ré-ouvrirent à l'Évangile. Hitler, le dictateur, était tombé ; la philosophie national-socialiste s'était révélée être du vent ; on n'entendait plus dans les rues le salut : « Heil Hitler ». Qui pouvait apporter le salut maintenant, d'où le salut pouvait-il venir maintenant ? Lorsque les philosophies humaines, la puissance militaire, et tout ce sur quoi l'esprit humain est capable de s'appuyer, vient à se briser, d'où et par qui le secours peut-il venir ?

Albert, infatigable dans son activité, savait ce qu'était la détresse des hommes les plus désabusés. Ainsi, il se rendit à Schwelm, Düsseldorf, Alten-Voerde, Rüggeberg-Willringhausen, Volmarstein, Wuppertal, Sprockhövel, Ronsdorf, Wermelskirchen, Bergisch Born, Lennep, Haan, Langerfeld, Ohligs, Hamm et Elberfeld, pour y prêcher l'évangile à beaucoup de personnes qui cherchaient. À côté de son activité d'évangélisation, il visita en outre beaucoup de bien-aimés frères et sœurs restés isolés, ainsi que des frères et sœurs qui depuis 1937 s'en étaient allés dans différentes dénominations. Avec toute son affection, Albert essayait de montrer clairement à ses frères et sœurs que seul le nom du Seigneur Jésus peut être le centre du rassemblement des enfants de Dieu, et que c'est le Saint Esprit qui doit diriger. L'unité de l'Esprit n'est pas une unité organisée, mais elle est l'unité du seul Corps, qui se compose de plusieurs membres.

Ainsi il enseignait bien des croyants, tandis qu'il tenait ferme la vérité dans l'amour ; et de fait, beaucoup d'enfants de Dieu quittèrent les systèmes organisés, pour se rassembler uniquement au nom du Seigneur Jésus.

Bien sûr, les combats ne manquaient pas (Jude 7 ; Colossiens 4:12). Cela coûta à Albert, beaucoup d'exercices de prière et de la patience dans les entretiens avec les frères et sœurs. Beaucoup avaient complètement perdu la lumière sur les déclarations nettes de l'Écriture ; ils ne cherchaient même plus à suivre simplement la volonté de Dieu. Mais n'avait-il pas fait l'expérience, dans son propre corps et dans sa propre âme, combien il est difficile de rejeter les traditions non conformes à l'Écriture, et de s'attacher uniquement au Seigneur, la Tête du Corps ? Autrefois, il avait bien reconnu la vérité, que toute division dans le Corps, et aussi toute négation de l'unité de l'Esprit, est un péché contre ce que l'Esprit a opéré (1 Corinthiens 12:13). La soumission à la volonté de Dieu, l'avait aussi également préservé dans ces temps difficiles, en restant fidèle à ce principe saisi auparavant. Il avait expérimenté d'une manière pratique la main de Dieu qui conduit, protège, et prend soin. C'est pourquoi, maintenant, ce n'était pas avec de la théorie, mais à partir d'expériences essentiellement pratiques, qu'il pouvait exposer les pensées et le chemin du Seigneur. Il poursuivait bien des entretiens de soins des âmes, jusque tard dans la nuit. Sa santé n'avait pas d'importance pour lui, lorsqu'il s'agissait du Seigneur lui-même, et du Corps de Christ.

Ses voyages ne se limitèrent pas à la seule Westphalie, mais il visitait aussi la Frise orientale. Leer, Wybelsum, Loquard, et Jeringsfehn furent visités avec zèle. À Jeringsfehn, il tint jusqu'à quatre réunions par jour, mais ce n'était pas excessif pour Albert, qui avait alors environ 70 ans.

Le 27 décembre 1951, Albert alla avec Gustave R. en auto à Berlin. Il dut tenir là des réunions d'évangélisation, et avoir des entretiens avec des croyants au sujet du chemin du rassemblement. Après un séjour de cinq semaines, ce qui n'était pas prévu au départ, il revint en train. Aujourd'hui encore, des frères âgés de Berlin se souviennent avec bonheur de ce temps, richement béni, passé avec Albert Winterhoff.

Si l'on pense qu'Albert s'accordait du repos à la maison, on se trompe lourdement.

À peine arrivé auprès de sa Wilhelmine, il trouvait un tas de lettres, auxquelles il fallait répondre. Avec beaucoup de patience, il écrivait des lettres de consolation aux veuves et à ceux qui vivaient seuls. Déjà, pendant la guerre, il avait envoyé des centaines de lettres à des soldats, pour attirer leur attention sur le Seigneur, et leur prodiguer réconfort et encouragements. Il accordait une importance particulière, au fait que les lettres fussent manuscrites.

33 Un accident pendant une semaine d'évangélisation

En 1952, l'Évangile devait être annoncé à Solingen-Gräfrath. Comme Albert accordait toujours beaucoup d'importance à participer à la réunion de prière de l'assemblée locale avant une semaine d'évangélisation, il partit dès le samedi à Gräfrath. La bénédiction de Dieu reposa sur les premières soirées. Toutefois, au milieu de son activité, le 21 février 1952 vers midi, le frère de Solingen qui le conduisait en auto eut un accident. Albert était dans l'auto. Leur intention était de visiter une sœur âgée. Par un concours de circonstance étonnant, le véhicule adverse appartenait à un petit fils de la sœur âgée.

Après que la police ainsi que les passants curieux eurent examiné les voitures accidentées, Albert se tint là, et annonça l'évangile. Puis, il inscrivit le verset 10 du Psaume 91, dans son petit carnet : « Aucun mal ne t'arrivera, et aucune plaie n'approchera de ta tente ».

Cependant, il avait subi quelques lésions. Il pensait pouvoir ignorer un traumatisme crânien. Des sachets de miel furent préparés pour remédier à des douleurs à la cage thoracique. Naturellement, tout cela ne l'empêcha pas d'achever son service à Gräfrath.

Malade, le dos courbé, il monta le 25 février 1952 dans le train à la gare de Gräfrath jusqu'à Haspe. Dans le train, il pria : « Ah, Seigneur, s'il te plaît, envoie un de mes fils à la gare, parce que je ne peux pas porter tout seul ma valise lourde, jusqu'à la maison ». Arrivé à Haspe, il descendit du train, et prit le chemin de la maison. Mais après quelques courts instants, le fils pour lequel il avait prié passa « fortuitement » à la gare de Haspe, et aperçut son père physiquement mal en point. « Père, pourquoi n'as-tu pas téléphoné pour que l'on vienne te chercher ? », demanda-t-il. Avec un regard lumineux, son père répondit : « J'ai demandé au Seigneur qu'il veuille t'envoyer, et voici, maintenant tu es là ! ». Le Seigneur avait exaucé sa prière.

Arrivé à la maison, il s'occupa comme d'habitude, du courrier qui était arrivé et s'accorda ensuite un peu de repos.

Lorsque la petite mère lui disait quelquefois : « Albert, tu dois maintenant te ménager », la réponse d'Albert était toujours : « petite mère, sous les palmiers nous nous reposerons, mais maintenant c'est le temps de travailler pour Lui ».

34 La dernière évangélisation publique

Quoique Albert se sentit toujours un peu malade, il accepta une invitation pour des réunions d'évangélisation à Langenau dans la région de Siegen. Fortifié dans le Seigneur, rempli de courage et rafraîchi dans son esprit, il prit le train pour Langenau. En fait personne ne se rendit compte en quoi que ce soit qu'il était malade. Mais ce dont il souffrit beaucoup et qui était pour lui tout à fait incompréhensible, c'était de voir la salle peu remplie et peu de personnes étrangères présentes. Il n'était pas habitué à cela dans la région de Siegen. Aussi demandait-il au Seigneur nuit et jour, quelle pouvait bien être la cause de cette si faible affluence. Normalement les réunions d'évangélisation dans la région de Siegen avaient toujours lieu dans des salles combles. Dans la nuit du jeudi au vendredi, il eut une crise cardiaque si forte, qu'il ne fut plus en mesure de poursuivre l'évangélisation.

Il restait pourtant encore deux jours : qui annoncerait la Parole ? Il en fit donc un sujet de prière. Il téléphona à un frère d'Eisfeld, qui se tint prêt à se charger des deux derniers jours.

Les frères Stahlschmidt et Lünenschloss accompagnèrent l'évangéliste fatigué et malade en train jusqu'à Hagen, où l'un de ses fils alla le chercher à la gare. Le jour même, Albert se présenta chez le médecin qui se rendit compte de l'état d'épuisement complet du malade, et déclara à son fils : « J'ai la conviction que votre père se trouve dans un état dont la gravité n'existe qu'une fois sur cent mille. Humainement parlant, je peux vous dire que son état correspond à celui de mon propre père : désagrégation de substance résultant d'un traumatisme crânien incomplètement guéri. Le fonctionnement normal du corps a disparu ; il s'agit d'une désagrégation à laquelle nous ne pouvons remédier par des médicaments ».

Ce n'était pas une bonne nouvelle. Albert rentra à la maison où l'attendait Wilhelmine, le regard rempli d'appréhension. Aussitôt arrivé, il prit sa petite mère par la main, alla avec elle dans la chambre à coucher et lui dit dans l'intimité : « Petite mère, je crains de retomber dans le découragement de ma jeunesse ». Puis il se mit au lit et se remit aux mains son grand Dieu et Père.

35 Les 15 derniers mois

Ainsi, comme le spécialiste l'avait dit, Albert souffrait d'attaques cardiaques (angine de poitrine) qui devinrent courantes. À son état physique très faible, s'ajoutèrent encore des problèmes d'ordre spirituel.

Albert malade reçut très souvent la visite de frères qui priaient pour lui, et l'encourageaient par de bonnes paroles de consolation. Mais ensuite, il lui arrivait toujours de nouveau des troubles spirituels intenses, si bien qu'on avait l'impression que Satan cherchait maintenant à transpercer de ses flèches, cet évangéliste zélé, mais physiquement affaibli. Bien des fois, on l'entendait, seul dans sa chambre, prier à haute voix et dire : « Oh, Seigneur, comme Tu as souffert. Tu as dû exprimer cette plainte : J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne, ... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé (Psaume 69:20). Et moi, ici maintenant, dans ma souffrance, j'ai beaucoup de consolateurs, qui ont pensé à moi ».

Une fois, il ajouta :

« Souffrance, quelle est ta vraie valeur ?

Ici-bas, on t'appelle fardeau,

Là-haut, c'est une dignité,

Qui n'est pas donnée à tous ».

Ainsi son état de santé continua à se dégrader lentement, bien que sa femme Wilhelmine et ses enfants eussent parfois l'impression que cela allait de nouveau mieux. Cependant Albert lui-même ressentait que le moment de déposer sa tente ne devait plus être bien loin. Une fois il dit : « Voyez, je suis en train d'apprendre par cœur la première épître de Jean, et il m'a fallu 14 jours pour cela. Cela marque bien combien j'ai baissé ».

Avec cela, comme il était toujours entièrement sûr de connaître par cœur la première épître de Jean sans lacune, il appela alors sa petite fille de 11 ans, et lui dit : « Ouvre maintenant ta Bible, à savoir à la 1ère Épître de Jean. Je vais maintenant te réciter par cœur cette épître, et préviens-moi chaque fois que j'oublierai un mot ».

Fréquemment, il chantait encore avec elle, le cantique de l'école du dimanche n° 59 :

Nous restons seulement un peu de temps

Ici-bas comme des voyageurs dans ce monde.

Sans une halte et sans demeure

Ce temps là passe rapidement.

Pourtant, après cette condition de pèlerin

Il y a une belle patrie

Où la joie ne s'efface pas

Où un bonheur éternel demeure

Parole douce et inexprimable

Qui nous fortifie ainsi toujours

Si bonne, et qui vient de la maison du Père

Où l'on jouit éternellement de la paix !

Cette demeure pleine de splendeur et de magnificence

Le Seigneur nous l'a fait connaître ;

Tu es le chemin vers le Père,

Où tu nous conduis toi-même, Jésus Christ !

Te suivre est un gain
 Empreins cela profondément dans notre cœur et dans notre âme !
 Dirige le chemin de notre vie
 Là haut vers la maison du Père !

Que de fois il pria pour ses enfants et petits enfants, afin qu'ils suivent le Seigneur fidèlement et d'un cœur décidé ! Il apportait également continuellement, pendant ses grandes souffrances, les noms de beaucoup de frères et sœurs, devant le Seigneur. Il ne pouvait pas les oublier. Il connaissait la puissance de l'intercession.

Un jour ses fils vinrent vers lui, et lui dirent : « Père, où se trouve le passage : Sa Parole et Son Esprit sont au milieu de nous » (passage volontairement cité inexactly pour tester la mémoire de leur père) ; la réponse arriva immédiatement : « non pas : sont, mais demeurent au milieu de vous » ; ce passage se trouve en Aggée 2:5.

Cependant, avec le temps, on voyait Albert baisser toujours plus. Ainsi arriva pour lui le dernier dimanche sur cette terre. Sa Wilhelmine, sa petite mère tant aimée, qui lui avait été constamment une aide véritable, resta auprès de lui ce dimanche-là.

Tout à coup Albert dit : « Chantons le cantique 98 ». Wilhelmine après avoir accepté de chanter le cantique, dit à son mari : « Père, je ne peux pas chanter ». Toutefois Albert ne voulait pas dire que c'était à elle de chanter le cantique, mais il pensait s'adresser aux frères et sœurs du rassemblement local. C'est pourquoi il ajouta : « Si les frères ne veulent pas chanter maintenant la strophe 4 du cantique 98, qu'ils veuillent du moins la lire ».

Alors Wilhelmine lui lut à haute voix la strophe de ce cantique :

Là haut, dans les parvis de la pleine bénédiction,
 Où, comme étranger, je suis recueilli
 Ce n'est pas un Dieu étranger qui vient à ma rencontre
 Car Il est mon Dieu et mon Père.
 L'amour qui là haut m'accueille,
 Qui m'environne de gloire,
 A déjà adouci pour moi le désert,
 Et m'a ranimé dans ce temps du passage.

Albert savait clairement et nettement que le Seigneur allait bientôt l'appeler, pour être avec LUI éternellement, « car cela est de beaucoup meilleur ». D'autre part il répétait toujours à tous ses enfants et petits enfants, le verset 4 de la 3ème épître de Jean : « Je n'ai pas de plus grande joie que ceci, c'est que j'entende dire que mes enfants marchent dans la vérité ».

À l'un de ses fils, il répétait souvent : « Dans ton activité professionnelle sur la terre, tu n'auras été l'homme que tu dois être en tant que chrétien, seulement si ton chef a eu besoin de deux personnes du monde pour te remplacer ».

La marche dans la vérité, le zèle dans le travail professionnel de cette terre, une vie d'abnégation, et la proclamation de l'évangile furent sur son cœur jusqu'à ses derniers moments. Lui-même dans les heures sombres, dans le moment des plus pénibles tentations sur son lit de mort, alors que Satan allait de toute sa force au-devant de ce fidèle serviteur, — il savait vers qui se tourner, vers Celui qui seul était capable de lui apporter du secours, — le Seigneur Jésus Christ

Luttant en prière, c'est ainsi que les membres de sa famille le trouvaient souvent, couché sur son lit, jusqu'au moment où il ouvrit pour la dernière fois les yeux dans ce monde, et regarda les siens. Sa femme Wilhelmine, celle qu'il appelait toujours avec beaucoup d'amour « petite mère », — son grand soutien dans les jours de sa maladie, et plusieurs autres personnes, entouraient son lit de mort.

Le matin du 8 mai 1953, à 1 h45, Albert ferma les yeux et s'endormit dans une profonde paix. Le combat était terminé. Toute la famille se sentit soulagée, lorsque le bien-aimé mari, père, et frère dans le Seigneur, fut enfin auprès du Seigneur.

Un combattant de Dieu, un serviteur fidèle et consacré à Dieu, venait d'être enlevé du milieu de sa famille et du milieu de l'assemblée. Un homme dont le cœur brûlait pour son Seigneur et Sauveur, qui aimait les croyants, de quelque dénomination qu'ils fussent, qui cherchait les perdus, et tout cela avec le cœur de Jésus, était entré dans les tabernacles éternels de la paix.

Pour conclure, on peut ajouter quelques paroles du frère Schwefel, évangéliste connu, et prédicateur de la Parole de Dieu. Le 15 juin 1953 il écrivait de Berlin à Wilhelmine :

« Il est bien rare qu'un serviteur du Seigneur ait servi avec une telle fidélité et sans réserve, comme votre cher mari qui s'est endormi. Son zèle était exemplaire. Sa récompense sera grande. Aussi l'ai-je aimé de tout mon cœur, et sa fidélité m'a souvent fait honte ».

Au cours d'une visite ultérieure, le même Paul Schwefel disait ceci :

« Après avoir eu ce père dans ma maison, à Berlin, du 12 au 17 janvier 1952, je me suis souvent demandé si j'avais jamais rencontré un frère ayant une crainte de Dieu aussi profonde ».

Histoire des martyrs de Lyon – France Années 111-113

Échange de correspondance

Trajan était l'empereur romain

Pline le jeune, auteur latin très connu ; il était proconsul (gouverneur) de la Gaule ; né à Côme en 61 ou 62 apr. J.-C. mort vers 114 apr. J.-C. ; fils de Lucius Caelius Cilo, il prit, à la suite de son adoption par son oncle Pline l'Ancien, le nom de Caius Plinius Caecilius Secundus.

La Phrygie était une région centrale de l'Asie mineure

L'Asie est, comme dans le Nouveau Testament, l'Asie Mineure = Turquie actuelle

Table des matières

1 Lettre de PLINE le Jeune à l'Empereur TRAJAN au sujet des Chrétiens — An 111-113

1.1 [À l'Empereur]

1.2 [des questions]

1.3 [L'interrogatoire des chrétiens]

1.4 [Problèmes de procédure]

1.5 [Le témoignage des chrétiens]

1.6 [Le recours à la torture]

1.7 [Le déclin du paganisme]

2 Réponse de l'Empereur TRAJAN à PLINE le Jeune

3 Lettre des Églises de LYON et de VIENNE aux Églises d'ASIE et de PHRYGIE

1 Lettre de PLINE le Jeune à l'Empereur TRAJAN au sujet des Chrétiens — An 111-113

1.1 [À l'Empereur]

J'ai coutume, Seigneur de m'en référer à toi, pour tout ce qui soulève quelque doute. Qui pourrait mieux diriger mon hésitation ou éclairer mon ignorance ? Je n'ai jamais eu affaire aux chrétiens. Aussi, ignoré-je si et jusqu'à quel point il faut les châtier ou les poursuivre.

...

1.2 [des questions]

Je me suis demandé s'il fallait distinguer leur âge, agir à l'égard des jeunes comme des adultes, s'il fallait accorder le pardon à ceux qui se repentaient ou tenir compte de ceux qui renonçaient à devenir chrétiens ; si le seul nom chrétien sans autre crime exigeait châtement ou s'il fallait punir les crimes attachés au nom. En attendant, voici la règle que j'ai suivie à l'égard de ceux qui m'ont été déférés comme chrétiens.

1.3 [L'interrogatoire des chrétiens]

Je leur ai posé la question, s'ils étaient chrétiens. Ceux qui sont passés aux aveux, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, en les menaçant du supplice. Ceux qui ont persisté, je les ai fait conduire à la mort. Un point est hors de doute pour moi, quelle que fût la nature du délit avoué, l'entêtement, l'obstination inflexible devaient absolument être punis. D'autres, atteints de la même folie, exhibaient leurs titres de citoyens romains ; je les ai assignés pour être renvoyés à Rome.

1.4 [Problèmes de procédure]

Puis au cours de la procédure, l'accusation prenant des formes diverses, plusieurs cas se sont présentés. On déposa un libelle anonyme, contenant beaucoup de noms. J'ai cru devoir faire relâcher ceux qui n'avaient été ou avoir été chrétiens, quand ils invoquaient après moi les dieux, qu'ils suppliaient par l'encens ou le vin ton image que j'avais apportée à cet effet avec les autres statues des divinités ou s'ils maudissaient Christ, ce que la force elle-même ne peut arracher, dit-on, à ceux qui sont vraiment chrétiens.

D'autres, dénoncés par le délateur, ont d'abord affirmé qu'ils avaient été chrétiens, mais bientôt le nièrent, avouant qu'ils l'avaient été, mais qu'ils avaient cessé de l'être les uns depuis trois ans, d'autres depuis longtemps encore, l'un ou l'autre depuis vingt ans. Tous ceux-là ont vénéré ton image et les statues des dieux et maudit Christ.

1.5 [Le témoignage des chrétiens]

Ils affirmaient que toute leur faute ou toute leur erreur se serait bornée à se réunir habituellement à jour fixe, avant l'aube, pour chanter en chœurs alternés des hymnes à Christ comme à un Dieu ; à s'engager par serment non à quelque crime, mais à ne pas commettre de vol, de brigandage, d'adultère, à ne pas manquer à la foi jurée, à ne pas nier un dépôt, à se retrouver enfin pour prendre ensemble un repas, mais un repas ordinaire et inoffensif. Et même ils avaient cessé cette pratique depuis l'édit par lequel, conformément à tes ordres, j'avais interdit les hérésies.

1.6 [Le recours à la torture]

Il m'a paru nécessaire de recourir à la torture pour savoir le vrai pour deux servantes de celles qu'on appelle diaconesses. Je n'ai trouvé qu'une superstition pernicieuse et démesurée. J'ai donc suspendu l'instruction afin de te consulter. L'affaire m'a paru le mériter, surtout à cause du nombre de ceux qui sont en péril. Un grand nombre de personnes de tout âge et de toute condition, des deux sexes sont ou seront appelés en justice. Ce ne sont pas seulement les villes, ce sont les bourgs et les campagnes que cette superstition contagieuse a gagnés. Je crois qu'on pourrait l'arrêter et y porter remède.

1.7 [Le déclin du paganisme]

De fait, on a déjà pu constater que les temples qui étaient à peu près abandonnés, ont recommencé à être fréquentés ; les fêtes solennelles longtemps interrompues ont été reprises ; on remet en vente des viandes sacrifiées qui ne trouvaient plus que de rares acheteurs. Il est donc facile de concevoir le nombre de personnes que l'on pourrait ramener si on laissait la place au repentir.

2 Réponse de l'Empereur TRAJAN à PLINE le Jeune

Tu as suivi la marche que tu devais, cher Secundus, dans l'examen des causes de ceux qui ont été déférés à ton tribunal comme chrétiens. En pareille matière, en effet, on ne peut établir une règle fixe pour tous les cas. Il ne faut pas les rechercher ; si on les dénonce et qu'ils passent aux aveux, il faut les punir. Celui, toutefois, qui nie être chrétien et qui prouve son affirmation par ses actes, c'est-à-dire en adressant des supplications à nos dieux, obtiendra le pardon comme récompense de son repentir, quels que soient les soupçons qui pèsent sur lui pour le passé. Pour ce qui est des dénonciations anonymes dans quelque accusation que ce soit, il n'en faut pas tenir compte ; c'est un procédé exécrationnable, indigne de notre temps.

3 Lettre des Églises de LYON et de VIENNE aux Églises d'ASIE et de PHRYGIE

Les serviteurs du Christ qui habitent à Vienne et à Lyon, en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui partagent notre foi et notre espérance dans la rédemption : paix, grâce et honneur au nom de Dieu le Père, et de Jésus-Christ, notre Seigneur.

La violence de la persécution a été telle, la fureur des païens contre les saints et les souffrances endurées par les bienheureux martyrs ont été si véhémentes que nous ne saurions les décrire exactement et qu'il est impossible d'en faire un récit complet.

À la vérité, l'Ennemi a frappé de toutes ses forces ; il préludait déjà aux violences de son règne futur. Il utilisa tous les moyens pour entraîner et exercer ses suppôts aux attaques contre les serviteurs de Dieu : non seulement les lieux publics, les thermes et l'agora nous étaient interdits, mais de façon générale, il nous était défendu de nous montrer en public.

La grâce de Dieu luttait cependant avec nous ; elle soutenait les faibles, elle opposait au Méchant les plus vaillants, inébranlables comme des colonnes, afin de concentrer sur eux tout l'effort du Maudit. Ceux-là marchaient à l'ennemi, subissaient outrages et tourments ; peu leur importait : ils allaient rejoindre le Christ. Par leur exemple ils montraient que «les souffrances du temps présent ne sont rien comparées à la gloire qui doit se manifester en nous».

Et d'abord, ils supportèrent noblement tous les outrages que la foule entière leur infligeait à tous : clameurs, coups, arrestations, pillages, lapidation, détention et tout ce qu'une populace déchaînée prodigue d'ordinaire à des ennemis détestés. Puis ils furent amenés sur la place publique. Interrogés devant toute la foule par le tribun et les magistrats de la ville, ils confessèrent leur foi. On les enferma tous ensemble dans la prison jusqu'au retour du gouverneur.

Plus tard, ils comparurent devant le gouverneur, qui usa de toute sa cruauté habituelle contre nous. Vettius Épagathus, un des frères, avait atteint toute la perfection de l'amour de Dieu et du prochain ; malgré sa jeunesse, sa sainteté méritait l'éloge départi au vieux Zacharie : «il suivait tous les commandements et observances du Seigneur», irréprochable, toujours disposé à rendre service au prochain, brûlant de zèle pour Dieu, tout bouillant de l'Esprit-Saint. Avec une telle nature, Vettius ne put se contenir devant le déroulement inique du procès qu'on nous faisait. Saisi d'indignation, il demanda de pouvoir prendre la défense des frères et de prouver qu'ils n'étaient ni athées, ni impies. Les gens qui entouraient le tribunal se mirent à vociférer contre lui (car il était de grande famille). Le gouverneur rejeta sa requête, pourtant légale, et lui demanda s'il était chrétien lui aussi. Vettius, d'une voix éclatante, confessa sa foi ; il fut arrêté lui aussi et promu au rang des martyrs. Il s'était présenté en paraclet (ou avocat) des chrétiens, car il portait réellement en lui le Paraclet, l'Esprit de Zacharie. Il le prouva par la plénitude de la charité avec laquelle il défendit ses frères, au prix de sa propre vie. Il était et il continue d'être un vrai disciple du Christ, il suit l'Agneau partout où il va.

Cette épreuve fit la discrimination des autres chrétiens. Les uns se révélèrent entièrement prêts pour le martyre ; avec empressement, ils confessèrent leur foi ; d'autres, par contre, se trouvèrent n'être ni préparés, ni entraînés, ni suffisamment aguerris pour soutenir un combat violent. Ils faiblirent au nombre de dix environ. Ils nous causèrent une grande tristesse, une cruelle douleur ; ils brisaient l'ardeur des autres qui n'avaient pas été arrêtés, mais parvenaient au prix de mille dangers à soutenir les martyrs au lieu de se tenir à l'écart.

Nous tous, alors, nous étions angoissés parce que leur confession de la foi demeurait incertaine ; non que nous redoutions les tortures infligées, mais nos yeux étaient fixés sur la fin ; nous avions peur que quelqu'un vienne à tomber.

Pendant ce temps, on arrêtait tout le jour les chrétiens dignes de ce nom ; ils comblaient les vides laissés par les défections. On réunit ainsi en prison les éléments les plus actifs des deux Églises (de Lyon et de Vienne), ceux qui en étaient les piliers. On arrêta aussi quelques païens qui étaient au service des nôtres ; car le gouverneur, au nom de l'État, avait ordonné de nous rechercher tous. Ces serviteurs tombèrent dans le piège du démon. Épouvantés par les tortures qu'ils voyaient infliger aux saints, excités par-dessus le marché par les soldats, ils nous calomnièrent, nous accusant faussement de festins de Thyeste, d'incestes à la façon d'Oedipe, et d'autres crimes tels qu'il nous est interdit d'en parler ou d'y songer, ou même de croire que pareille chose soit possible chez les hommes.

Ces calomnies rendirent les gens féroces comme des fauves contre nous.

Ceux qui, pour des raisons de parenté, s'étaient montrés modérés jusque-là s'indignaient à présent contre nous et grinçaient des dents. La parole de notre Seigneur s'accomplissait : «L'heure viendra où quiconque viendra vous faire mourir et se figurera rendre un culte à Dieu».

Dès lors, les saints martyrs eurent à subir des tortures indescriptibles ; Satan s'acharnait sur eux, afin de leur arracher une parole blasphématoire. La fureur du peuple, du gouvernement, des soldats s'exerça avec une violence particulière contre Sanctus, le diacre de Vienne ; contre Maturus, récemment baptisé, mais généreux athlète ; contre Attale, originaire de Pergame, qui avait toujours été la colonne d'appui des chrétiens d'ici ; enfin contre Blandine.

En Blandine, le Christ donna cet enseignement : ce qui aux yeux des hommes est méprisable, vil et laid, Dieu peut le juger digne d'une grande gloire, à cause de l'amour qu'on lui porte, l'amour qui s'exprime dans les actes et ne se satisfait pas de vaines apparences.

Nous avions tous peur pour Blandine. Sa maîtresse selon la chair, qui faisait partie du groupe des martyrs, une athlète de la foi, redoutait que la jeune fille ne pût même pas affirmer franchement sa profession de chrétienne, tellement elle était chétive. Mais Blandine se trouva remplie d'une telle force, qu'elle finit par épuiser et lasser les bourreaux. Ceux-ci se relayaient du matin jusqu'au soir pour la torturer par tous les moyens : ils durent s'avouer vaincus et à bout de ressources. Ils s'étonnaient qu'elle respirât encore, avec le corps déchiré et meurtri. Ils avouaient qu'une seule de leurs tortures suffisait pour enlever la vie ; à plus forte raison ces tortures-là, et en si grand nombre. Au contraire, la bienheureuse rajeunissait comme un vaillant athlète, au cours de la confession de sa foi. Il lui suffisait de répéter «Je suis chrétienne, et chez nous, il ne se fait point de mal», et elle reprenait des forces, se reposait et devenait insensible aux tortures.

Sanctus, lui aussi, supportait avec une vigueur surhumaine tous les supplices que les bourreaux pouvaient imaginer. Les impies ne désespéraient pas de lui arracher par la longueur et l'horreur des tourments une parole coupable ; mais il leur opposa une énergie indomptable. On ne put lui faire dire ni son nom, ni sa nation et sa ville d'origine, ni s'il était esclave ou libre. À toutes les questions il répondait en latin : «Je suis chrétien». C'était là son nom, sa cité, sa race, son tout ; les païens ne purent lui arracher d'autre réponse. Cela suffit pour échauffer gouverneur et bourreaux contre lui. À bout de tortures, on finit par lui appliquer des lamelles d'airain chauffées à blanc sur les parties les plus sensibles du corps. Tandis que les membres brûlaient, Sanctus tenait bon, sans fléchir ni plier ; il persévérait à confesser sa foi, baigné et fortifié par la source céleste d'eau vive qui jaillit du sein de Jésus. Le corps du martyr témoignait des tortures endurées ; il n'était plus que plaie et meurtrissure, il était tout disloqué et n'avait plus forme humaine. Le Christ souffrait en lui et le glorifiait grandement en mettant le Diable en échec ; il manifestait, pour l'exemple des autres, qu'il n'est plus de crainte où règne l'amour du Père, qu'il n'est plus de souffrance où rayonne la gloire du Christ.

Quelques jours plus tard, les bourreaux torturèrent de nouveau le martyr ; toutes les parties de son corps étaient à nouveau tuméfiées et enflammées ; ils pensaient le réduire en lui appliquant les mêmes tortures, puisqu'il ne pouvait même pas supporter le simple contact des mains. Au pis-aller, il mourrait dans les tourments, et son exemple remplirait les autres d'épouvante. Il n'en fut rien ; bien plus, contre toute attente, le corps du martyr se remit, se redressa dans les nouvelles tortures et recouvra, avec sa forme première, l'usage de ses membres. Loin d'être une peine, le nouveau supplice fut pour Sanctus une guérison par la grâce du Christ.

Une femme, nommée Biblis, était du nombre de ceux qui avaient apostasié ; le démon croyait déjà la tenir mais il voulut assurer mieux encore sa condamnation, en la poussant au blasphème. Il la fit donc conduire à la question, pour la forcer de confirmer ses impiétés, qu'on nous imputait. Jusque-là, elle s'était montrée faible et lâche. Mais une fois à la torture, elle revint à elle, et sortit comme d'un

profond sommeil. Le supplice qu'elle endurait lui rappela le châtement éternel de l'enfer. Elle osa contredire en face les blasphémateurs, en répondant : «Comment voulez-vous qu'ils mangent des enfants, ces gens qui refusent le sang des bêtes sans raison ?» À partir de ce moment elle s'avoua chrétienne et partagea le sort des martyrs.

De la sorte, les supplices des tyrans n'eurent pas raison de la résistance des bienheureux, grâce à l'intervention du Christ. Le Diable imagina donc de nouvelles machinations : l'entassement des confesseurs dans des cachots obscurs et malsains, l'écartèlement des pieds et des ceps jusqu'au cinquième trou, et les autres cruautés que les geôliers, possédés du démon, imaginent pour faire souffrir leurs prisonniers au point que la plupart des chrétiens moururent étouffés, ceux du moins que le Seigneur voulut faire partir ainsi, pour manifester sa gloire. D'autres avaient été si cruellement torturés qu'ils semblaient ne pouvoir survivre en dépit de tous les soins ; ils résistèrent pourtant dans la prison : privés de tout secours humain, mais réconfortés par Dieu, ils recouvraient la force du corps et de l'âme, encourageaient et soutenaient leurs compagnons.

Enfin, les derniers arrêtés, dont le corps n'était pas encore entraîné à la torture, ne supportèrent pas l'horrible entassement dans la prison ; ils y moururent.

Le bienheureux Pothin, qui gouvernait comme évêque de l'Église de Lyon, avait alors plus de quatre-vingt-dix ans. Sa santé était fort ébranlée, il respirait difficilement, tout son corps était usé, mais il était réconforté par le souffle de l'Esprit, parce qu'il aspirait au martyre. À son tour il fut traîné au tribunal. Son corps était miné par l'âge et la maladie, mais l'âme veillait en lui, afin de lui assurer le triomphe du Christ. Les soldats le conduisirent, accompagnés des notables de la ville et d'une foule qui hurlait comme s'il était le Christ en personne. Le vieillard rendit un magnifique témoignage. Le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des chrétiens. L'évêque lui répondit : «Tu le sauras quand tu en seras digne».

Sur quoi, on le traîna brutalement et on le roua de coups. Ceux qui pouvaient l'approcher, le frappaient des poings et des pieds, sans égard pour son âge ; les autres lui jetèrent ce qui leur tombait sous la main. Tous auraient cru commettre une faute grave d'impiété en n'outrageant pas le malheureux : ils croyaient ainsi défendre leurs dieux. Il respirait à peine quand il fut ramené en prison. Deux jours plus tard, il rendit l'âme.

Alors Dieu intervint, et Jésus manifesta son infinie miséricorde comme rarement cela était arrivé dans la communauté des frères, mais comme il convenait à la sagesse du Christ. Ceux qui avaient renié leur foi dès leur arrestation partageaient les souffrances et le cachot des martyrs. Leur apostasie ne leur avait été d'aucune utilité. Les confesseurs de la foi étaient incarcérés comme chrétiens, sans qu'on portât contre eux aucune autre accusation. Les autres étaient retenus sous l'inculpation d'homicide et de monstrueuses forfaitures. Ils étaient doublement punis par rapport à leurs compagnons. Les confesseurs trouvaient leur réconfort dans la joie du martyre, l'espérance des béatitudes promises, l'amour pour le Christ, l'Esprit du Père. Les apostats, par contre, étaient torturés dans leur conscience, au point qu'on les reconnaissait au passage, entre tous les autres, à leur visage. Les confesseurs s'avançaient pleins d'allégresse, le visage illuminé de gloire et de grâce. Il n'est pas jusqu'à leurs chaînes qui semblaient une parure magnifique, comme celle d'une fiancée dans sa robe aux franges brodées d'or. Ils exhalaient au passage la bonne odeur du Christ, si bien que plusieurs se demandaient s'ils n'étaient point parfumés.

Les renégats marchaient la tête basse, humiliés, repoussants, avec toutes sortes de difformités. Les païens eux-mêmes les traitaient de misérables et de lâches ; ils étaient accusés maintenant d'homicide ; ils avaient perdu le nom souverainement honorable, glorieux et vivifiant de chrétiens.

À ce spectacle les autres étaient affermis. Ceux que l'on arrêtait encore confessaient leur foi aussitôt, n'ayant même plus l'idée d'écouter les suggestions du démon.

Après toutes ces épreuves, les confesseurs sortirent de ce monde par diverses formes de martyre. Avec des fleurs de toute espèce et de toute couleur, ils tressèrent une couronne unique qu'ils offrirent au Père. Comme il convenait, les valeureux athlètes, après de nombreux combats et des triomphes éclatants, obtinrent la glorieuse couronne de l'immortalité.

Maturus, Sanctus, Blandine et Attale furent donc conduits aux fauves dans l'amphithéâtre pour offrir au peuple et à la confédération des cités, un spectacle d'inhumanité. Ce jour-là, on donna exprès, à cause des nôtres, des combats entre fauves.

Maturus et Sanctus subirent à nouveau dans l'amphithéâtre toute la série des tortures, comme s'ils n'avaient rien souffert auparavant ; ou plutôt, comme s'ils avaient repoussé l'Adversaire dans plusieurs engagements partiels, ils allaient maintenant lutter pour la couronne. Ils eurent à endurer à nouveau les coups de fouet, les morsures des fauves qui les traînaient sur le sable et tout ce que le caprice d'une foule déchaînée pouvait réclamer par ses cris. Enfin, ce fut le supplice du siège de fer rougi, où les corps en brûlant dégageaient autour d'eux une odeur de graisse. Loin de s'apaiser, la fureur des païens ne faisait qu'augmenter : ils voulaient vaincre la résistance des martyrs. On ne put rien arracher à Sanctus, sinon les mots qu'il répétait depuis le début de sa confession (Je suis chrétien). Pour en finir avec les deux martyrs dont la vie soutenait depuis très longtemps une si haute lutte, on les égorga. Pendant tout ce jour, ils avaient remplacé les scènes variées des gladiateurs et servi de spectacle au monde.

Blandine, pendant ce temps, était suspendue à un poteau, pour être la proie des fauves lancés contre elle. La vue de la vierge ainsi crucifiée, qui ne cessait de prier d'une voix forte, affermissait les frères qui livraient bataille. Au fort du combat, les frères croyaient apercevoir des yeux du corps, en leur soeur, le Christ crucifié pour eux, crucifié afin d'assurer les croyants que, quiconque souffrirait pour la gloire du Christ, vivrait éternellement dans la communion du Dieu vivant.

Aucune des bêtes, ce jour-là, ne toucha Blandine. On la détacha donc du poteau, et on la ramena en prison. On la réservait pour un nouveau combat. La victoire remportée dans de nombreuses épreuves devait rendre définitive et inévitable la défaite du perfide serpent et affermir les frères par son exemple. Menue, faible, méprisée, elle était revêtue de la force du Christ, le grand et invincible athlète ; elle avait à de nombreuses reprises repoussé l'Adversaire, et remporté dans un combat définitif, la couronne de l'immortalité.

À grands cris, la foule réclama le supplice d'Attale (toute la ville le connaissait). Il entra dans l'arène, prêt pour la lutte, fort du témoignage de sa conscience ; il s'était entraîné par la pratique de la discipline chrétienne et n'avait cessé d'être, parmi nous, le témoin de la vérité. Il dut faire le tour de l'amphithéâtre avec un écriteau où on lisait en latin : «Celui-ci est Attale, le chrétien». Le peuple écuma de rage contre lui. Mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, ordonna de le ramener en prison avec les autres. Il écrivit là-dessus à César et attendit la réponse impériale.

Cet ajournement ne fut pas inutile pour les prisonniers, ni même sans résultat. Par la patience des confesseurs se manifesta la miséricorde infinie du Christ. Les vivants communiquèrent leur vie aux morts, et les confesseurs leur grâce aux non-martyrs. Grande fut la joie de la vierge-mère, l'Église : ceux qu'elle avait rejetés comme morts, elle les retrouvait vivants. Grâce aux confesseurs, le plus grand nombre des apostats revinrent ; ils furent conçus de nouveau, reprirent vie, et s'entraînèrent à confesser leur foi. Ils étaient bien vivants et raffermis quand ils se présentèrent au tribunal. Dieu qui ne veut pas la mort de pécheur, mais sa conversion, les soutenait quand ils s'avancèrent pour être interrogés à nouveau par le gouverneur.

César avait ordonné par le rescrit de frapper les obstinés mais de libérer ceux qui reniaient. Le jour de la panégyrie (qui est très fréquentée et attire du monde de partout) venait de commencer. Le gouverneur fit amener les prisonniers à son tribunal : la mise en scène théâtrale, organisée pour la circonstance, devait servir de spectacle pour les foules. Après un nouvel interrogatoire, il fit trancher la tête à tous ceux qui étaient citoyens romains, les autres furent condamnés aux fauves.

Ceux qui auparavant avaient renié, furent le sujet d'une grande gloire pour le Christ ; maintenant contre l'attente des païens, ils confessèrent leur foi. On les interrogeait à part, en leur promettant la liberté, mais ils se déclarèrent chrétiens ; ils furent joints au groupe des martyrs. Seuls restèrent hors de l'Église ceux chez qui il n'y eut jamais trace de foi, ni respect de la robe nuptiale, ni sens de la crainte de Dieu. Par leur volte-face, ces fils de la perdition blasphémaient contre les voies de la Vérité. Tous les autres revinrent à l'Église.

À leur interrogatoire assista un certain Alexandre. Il était Phrygien d'origine, médecin de profession ; il vivait depuis de longues années dans les Gaules. Il était connu de presque tout le monde pour son amour de Dieu et la franchise de sa parole (il avait même le charisme de l'apostolat). Or donc, il se trouvait, ce jour-là, près du tribunal ; de ses gestes il encourageait les prévenus à confesser leur foi ; aux gens qui entouraient le tribunal, il donnait l'impression d'enfanter à la foi ces apostats de la veille. La foule s'irritait d'entendre les renégats se rétracter : avec force cris elle rendait responsable Alexandre. Le gouverneur le fit comparaître, il lui demanda qui il était. Il se déclara chrétien. Furieux, le gouverneur le condamna aux fauves.

Le lendemain, Alexandre fit son entrée dans l'arène avec Attale. Le gouverneur, pour flatter la foule, livra de nouveau Attale aux fauves. Tous deux subirent toute la série des tortures inventées pour les supplices de l'amphithéâtre ; après une âpre lutte, ils furent égorgés à leur tour. Alexandre ne fit entendre ni gémissement, ni parole : recueilli en son cœur, il s'entretenait avec Dieu. Attale fut placé sur le siège de fer rougi. Comme il brûlait tout autour et que son corps exhalait une odeur de graisse, il dit à la foule en latin : «Vraiment, c'est manger de l'homme, ce que vous faites. Nous, nous ne mangeons pas d'hommes, et nous ne faisons rien de mal». Quelqu'un lui demanda le nom de Dieu. Il répondit : «Dieu n'a pas de nom comme un homme».

Après toutes ces exécutions, le dernier jour des combats singuliers, Blandine fut produite de nouveau dans l'arène avec un jeune garçon de quinze ans appelé Ponticus. Chaque jour, on les avait conduits à l'amphithéâtre, afin qu'ils soient témoins des supplices de leurs frères. On voulait les contraindre à jurer par les idoles. Comme ils demeuraient inébranlables et méprisaient les faux dieux, la foule finit par se déchaîner contre eux, sans compassion pour l'âge du garçon, sans pudeur à l'endroit de la jeune femme. On leur infligea toutes les tortures, on les fit passer par tout le cycle des supplices. Et toujours on essaya de les faire jurer, mais ils s'y refusaient. Ponticus était soutenu par sa soeur chrétienne ; les païens le voyaient bien, c'était elle qui le stimulait et lui donnait courage. Quand il eut subi vaillamment toutes les tortures, Ponticus rendit l'âme.

La bienheureuse Blandine resta la dernière de tous. Comme cette noble mère qui jadis avait exhorté ses enfants et les avait envoyés victorieux devant le roi, elle subit à son tour toutes les luttes de ses enfants spirituels, pressée de les rejoindre. Elle était heureuse et enthousiaste de son prochain départ, comme une invitée qui se rend à un festin de noces, plutôt qu'une victime jetée aux fauves.

Après les fouets, après les fauves, après la chaise de feu, on l'enferma dans un filet pour la livrer à un taureau. À plusieurs reprises, elle fut lancée en l'air par l'animal. Mais elle ne sentait plus rien de ce qui lui arrivait : tout entière à son espérance, aux biens promis, à sa foi, elle continuait le dialogue avec le Christ. On finit par l'égorger, elle aussi. Les païens eux-mêmes durent avouer que jamais femme chez eux n'avait subi de si cruels et de si nombreux tourments.

Mais tout cela ne suffisait pas à rassasier la fureur folle et inhumaine contre les saints. Excités par la bête brutale, ces tribus sauvages et barbares s'apaisaient difficilement : leur rage allait s'assouvir cette fois sur les cadavres des martyrs. La honte et la défaite ne les désarmèrent point, tant ils semblaient incapables de sentiments humains ; elles enflammaient au contraire leur colère, comme chez un fauve. Gouverneur et peuple nous montraient une même injustice, comme pour accomplir la parole de l'Écriture : «L'injustice continue d'être injuste, et le juste de pratiquer la justice».

On jeta à la curée les restes des confesseurs, étouffés dans la prison ; nuit et jour on montait la garde pour nous empêcher de les ensevelir. On exposa même ce que feu et fauves avaient épargné, des lambeaux de chair, des membres carbonisés. De ceux qui furent décapités, on laissa sans sépulture les têtes et les corps tronqués sous la garde de soldats, pendant de longs jours.

Parmi les païens, les uns frémissaient et grinçaient des dents contre les martyrs ; ils cherchaient à leur infliger quelque châtement plus terrible encore. D'autres raillaient et ricanaient, ils rendaient gloire à leurs idoles en leur attribuant le châtement des confesseurs. D'autres enfin étaient plus équitables ; ils disaient avec pitié et ironie : «Où est leur Dieu ? À quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée à la vie ?» Telle était la bigarrure des propos et des attitudes chez les païens.

Nous ressentions cependant une grande peine de ne pouvoir confier leurs corps à la terre. Nous ne pouvions pas profiter de la nuit ni séduire les gardes à prix d'argent ou par nos prières. Ils prenaient toutes leurs précautions, comme s'ils avaient grand intérêt à les laisser sans sépulture.

Les corps des martyrs subirent tous les outrages et demeurèrent exposés pendant six jours. Ils furent ensuite brûlés et réduits en cendres que les scélérats jetèrent dans le Rhône qui coule près de là, pour effacer jusqu'à leur trace sur la terre. Les païens croyaient ainsi triompher de Dieu et priver les martyrs de la résurrection (des corps).

«Il faut, disaient-ils, enlever à ces hommes jusqu'à l'espoir de la résurrection. À cause de cette croyance, ils introduisent chez nous une religion nouvelle et étrangère, méprisent les tortures et courent joyeusement à la mort. Voyons maintenant s'ils ressuscitent, si leur Dieu est à même de les secourir et de les arracher à nos mains».

Tous ces confesseurs s'évertuaient à imiter le Christ «qui était de condition divine et ne s'est pas prévalu de son égalité avec Dieu». Ils rayonnaient d'une grande gloire, eux qui, non pas une fois, ni même deux, mais bien plus souvent, avaient confessé leur foi et furent ramassés sous les fauves ; ils portaient des stigmates, des brûlures, des morsures, des plaies couvraient leurs corps. Et pourtant ils ne se disaient pas martyrs et n'admettaient pas davantage que d'autres leur attribuaient ce titre. Ils reprenaient vivement ceux qui dans une lettre ou de vive voix osaient les appeler ainsi. Ils réservaient volontiers ce titre au Christ, le martyr fidèle et véritable, le premier-né d'entre les morts, qui initie à la vie de Dieu. Ils faisaient mémoire de ceux qui avaient déjà donné leur sang : «Ceux-là, disaient-ils, sont de vrais martyrs, que le Christ a jugés dignes de le confesser ; Il a comme scellé leur martyre par la mort. Pour nous, nous ne sommes que de modestes et d'indignes confesseurs». Au milieu des larmes, ils conjuraient leurs frères, afin qu'ils prient sans cesse pour leur persévérance finale.

Ils prouvaient leur valeur de martyr à l'oeuvre, en manifestant une grande liberté à l'égard de tous les païens, en témoignant de leur noblesse par leur courage qui excluait la peur et la timidité. Ils refusaient le titre de martyr que leurs frères leur attribuaient déjà ; mais ils étaient remplis de la crainte de Dieu. Ils s'humiliaient sous la main puissante de Dieu qui les a maintenant glorifiés. Ils excusaient les autres et ne condamnaient personne. Ils déliaient chacun et ne liaient aucun. Ils priaient pour leurs bourreaux comme Étienne, le premier martyr : «Seigneur ne leur impute pas ce crime».

Au Désert par D. ALCOCK

Table des matières

1	Avant-propos
2	Chapitre 1 — Avant l'Assemblée
3	Chapitre 2 — Après l'Assemblée
4	Chapitre 3 — Après
5	Chapitre 4 — Sur la tombe
6	Chapitre 5 — Le Mazet
7	Chapitre 6 — Deux projets
8	Chapitre 7 — Un sanctuaire dans la forêt
9	Chapitre 8 — L'heure est venue, mais non pas l'homme
10	Chapitre 9 — Le Messager
11	Chapitre 10 — Le Message
12	Chapitre 11 — Un dernier adieu
13	Chapitre 12 — Encore le Mazet
14	Chapitre 13 — Madeleine
15	Chapitre 14 — Attente
16	Chapitre 15 — Le capitaine de dragons
17	Chapitre 16 — La victoire
18	Chapitre 17 — La force des collines
19	Chapitre 18 — Pas martyr
20	Chapitre 19 — Un rêve et un chant
21	Chapitre 20 — Un paquet de lettres
22	Chapitre 21 — Le premier sermon
23	Chapitre 22 — La maison
24	Chapitre 23 — Dieu le rendra
25	Chapitre 24 — Encore sur la tombe

1 Avant-propos

AU DÉSERT est un récit non historique, mais situé dans un cadre historique et correspondant à des choses vécues et illustratives de la réalité (18^e siècle).

Puisse la lecture de ce récit encourager beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles à marcher résolument dans le chemin de la foi. Nous vivons dans un temps bien différent de celui auquel nous ramènent ces pages, mais il est bon pour nous de savoir ce que nos devanciers ont souffert pour l'amour de Christ. Puissions-nous, comme eux, Le suivre fidèlement dans un monde qui ne Le connaît pas. «Tu as donné une bannière à ceux qui te craignent, pour la déployer à cause de la vérité» (Ps. 60:4).

2 Chapitre 1 — Avant l'Assemblée

Sur l'un des plateaux les plus élevés des Hautes-Cévennes, non loin d'un hameau appelé Cros, se trouvait, vers le milieu du dix-huitième siècle, une petite maison solitaire. Un étroit sentier, qui serpentait sur le flanc de la colline, conduisait au village, distant d'une lieue environ. Les pentes supérieures de la montagne, recouvertes d'une herbe rare et de quelques broussailles, formaient le premier plan de la vue étendue qu'on découvrait de là et, tout au fond, paraissant défier les cieux, les pics géants du Tanargue s'élevaient jusqu'aux nues.

La nuit du 11 octobre 1745 venait d'étendre son voile sur ce tableau. Tout le pays était recouvert d'une première couche de neige et la gelée avait suspendu de petits glaçons aux dernières feuilles du châtaignier géant qui ombrageait la chaumière. La pleine lune les faisait étinceler comme des diamants.

Des groupes de personnes des deux sexes et d'âge très divers gravissaient péniblement l'abrupt sentier et se dirigeaient vers la maisonnette. Tous ces paysans avaient une expression sérieuse et calme. On eût dit que, du plus âgé au plus jeune, ils n'avaient connu que des pensées graves.

Ce petit troupeau s'était réuni dans la demeure reculée de l'un de ses principaux membres pour aller prendre part à une assemblée qui devait se tenir assez loin de là. Ils allaient adorer Dieu de la seule manière qui fût possible à l'Église réformée de France de le faire, dans ce dix-huitième siècle qui s'enorgueillissait cependant de ses lumières et de sa tolérance. Tous ces hommes connaissaient les peines cruelles attachées par les lois de leur pays à la satisfaction de leurs besoins religieux. Pour avoir assisté, ne fût-ce qu'une fois, à l'une de ces assemblées, un homme était condamné aux galères à perpétuité, une femme était emprisonnée pour le reste de ses jours, et un enfant, garçon ou fille, était enlevé de force à ses parents et élevé dans un couvent.

Malgré cela, chaque nouvelle assemblée voyait accourir tous les fidèles, depuis le vieillard appuyé sur son bâton jusqu'au petit enfant que l'on initiait aux privilèges et aux périls attachés à la célébration du culte au Désert.

Deux femmes, l'une âgée, l'autre très jeune et portant un enfant dans ses bras, parlaient ensemble devant la porte de la maison.

— Nous devrions bientôt partir, dit la vieille. Il fait si froid ici ! Vous devriez rentrer le petit.

— Oh ! il ne risque rien ; voyez comme je l'ai chaudement enveloppé. De plus il est, pour son âge, l'enfant le plus robuste de la paroisse.

— Comment l'appellerez-vous ?

— Paul, comme notre ancien, M. Paul Plans, qui a été un père pour nous tous. Sans lui, je ne sais trop ce que nous serions devenus l'hiver dernier, pendant que mon mari était en prison.

— Votre mari, le pauvre homme, a chèrement payé votre mariage au Désert.

— Et cependant, mère Bonin, quelles ont été ses premières paroles quand il fut remis en liberté et qu'il revint chez nous ? Il prit dans ses bras l'enfant que Dieu nous avait envoyé en son absence et me dit : «Femme, avec l'aide de Dieu, aucune autre main que celle qui a béni notre mariage ne baptisera notre enfant».

— Ce sera donc notre cher pasteur, M. Roux. Il sera, je crois, des nôtres ce soir.

— Je le crois aussi. Mais voici l'ancien, le père Brissac, il nous renseignera.

À cette époque-là, chaque paroisse protestante avait ses deux anciens, régulièrement choisis et nommés par le Synode.

En effet, un homme à cheveux blancs s'approchait, accompagné de sa femme, de leurs trois filles et de leur plus jeune fils.

— Bonsoir, Monsieur Brissac, dirent les femmes.

— Bonsoir, Madame Bonin ; bonsoir, Madame Chaumette, répondit le vieillard en se découvrant.

— Est-ce M. Roux qu'on attend ce soir ? demanda la plus âgée des deux femmes.

— Oui, si Dieu permet qu'il arrive jusqu'à nous. M. Plans est-il dans la maison ?

— Non, monsieur, le voilà là-bas qui parle à Jeannette.

Plans était le second ancien. Bien que jeune encore, il portait déjà les traces de la vieillesse. On disait alors que le Cévenol n'avait pas d'enfance : à douze ans, c'était un homme ; à quarante, un vieillard. Le visage ridé de Paul Plans portait une expression honnête et pensive. Il était auprès de sa fille, belle et sérieuse enfant d'une quinzaine d'années, quand son collègue s'approcha de lui.

— Pour sûr l'heure du rendez-vous n'est pas encore passée : voici Guillaume Vérien, le garçon le plus ponctuel de tout le pays, reprit Mme Chaumette, tandis qu'un jeune homme, à la figure pâle et au front étroit, s'avavançait d'un pas rapide. Il salua ceux qui se trouvaient devant la porte et entra dans la maison.

— Voilà un garçon qui nous fait honneur à tous, dit Mme Bonin. Pauvre enfant ! Comme il est pâle. Il étudie trop. C'est grand dommage que ses parents le laissent aller à l'école de la paroisse ; mais les taxes sont lourdes, et tout le monde n'a pas le courage et la foi de votre mari, ma chère. On dit que Guillaume donnerait sa main droite pour étudier et devenir avocat ; mais qui lui délivrerait un certificat de catholicité, s'il était assez vil pour le demander ? Et, Dieu merci, il ne l'est pas. Ah ! c'est un brave enfant. Si seulement le mauvais garnement de notre cher M. Plans lui ressemblait.

— Oh ! mère, ne soyez pas si sévère pour René Plans. Je n'oublierai jamais comment il courut l'année passée sur la montagne à la recherche de l'agneau que nous avons perdu et avec quel empressement il venait de lui-même chaque jour, pendant que mon mari était en prison, pour nous puiser de l'eau et couper du bois.

— J'ignorais qu'il fût jamais allé quelque part de lui-même, si ce n'est à une mascarade. Il a terriblement chagriné son père, il y a deux ans, en se mêlant aux masques et en prenant part à leurs jeux impies.

— Je le sais trop bien, dit Mme Chaumette ; mais vous rappelez-vous quel aimable et gracieux enfant c'était il y a quelques années ? Ah ! c'était avant que sa bonne mère fût entrée dans son repos ! Quelle perte que celle d'une mère ! Mais où donc est-il ce soir ?

D'autres aussi se posaient la même question et non sans inquiétude. Enfin Paul Plans demanda :

— Mes amis, quelqu'un de vous a-t-il vu mon fils, ce soir ?

Tout le monde répondit négativement.

— Il y a quatre jours, reprit l'ancien, je l'ai envoyé à Privas. Il aurait facilement pu être de retour hier, et je l'attendais aujourd'hui au plus tard. Il connaissait nos projets. Dieu veuille qu'il ne lui soit rien arrivé.

Plans s'arrêta un instant, puis il ajouta

— Eh bien ! mes amis, l'heure est venue, partons !

Il y eut encore un court délai durant lequel les pasteurs s'assurèrent qu'aucun des fidèles n'avait sur lui une arme quelconque, car il était sévèrement interdit par les pasteurs de se rendre armé aux assemblées du Désert.

La longue procession se déroula alors le long des sentiers étroits et peu fréquentés conduisant vers les gorges profondes qui devaient, cette nuit-là, abriter le rassemblement des saints de Dieu persécutés. Par intervalle, on entendait retentir dans l'air tranquille de cette nuit d'automne, quelques strophes d'un chant solennel. Ce chant était repris par les habitants des hameaux environnants qui se rendaient par groupes isolés à la même assemblée.

Cette nuit-là, les cantiques de Sion étaient empreints d'un accent tout particulier de tristesse et de mélancolie.

Le 11 octobre, c'était un jeûne, non pas une fête, qui attirait les fidèles dans cette solitaire vallée des Cévennes, et la joie de se réunir une fois de plus était tempérée par de tristes souvenirs. Les protestants allaient passer, dans l'humiliation et la prière, le soixante-dixième anniversaire de la révocation de l'Édit de Nantes, fin d'une courte journée de prospérité douteuse et commencement d'une longue nuit d'angoisse, de tourments et de dure servitude.

3 *Chapitre 2 — Après l'Assemblée*

Quel spectacle étrange offrit cette nuit-là un des ravins les plus silencieux et les plus désolés des Hautes-Cévennes ! Des voix rompirent le calme de ces solitudes et montèrent vers le ciel. Une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants, assis, couchés ou debout, se pressaient au pied des rochers. Ils étaient immobiles et fixaient ardemment leurs regards sur le prédicateur qui pouvait être aperçu de tous de sa chaire de pierre.

La réunion durait depuis longtemps déjà, cependant les assistants ne manifestaient aucune fatigue : pas une paupière ne s'abaissait, personne ne paraissait sentir la froide gelée de la nuit. «La parole de l'Éternel était rare en ces jours-là».

Après une prière silencieuse, on avait prêté l'oreille à la lecture du saint Livre. Un millier de voix avait fait retentir les collines du chant des psaumes ; puis, pendant cinq quarts d'heure, les fidèles étaient demeurés suspendus aux lèvres du prédicateur, qui leur racontait comment le Seigneur Jésus avait, au désert, nourri la multitude affamée et leur rappelait qu'il était toujours le même et dressait encore dans le lieu désolé une table pour ceux qui désiraient se nourrir du pain de vie.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis que le pasteur Jean Roux était entré dans le ministère, et jusqu'à ce moment-là il avait prêché Christ fidèlement et sans relâche dans sa province natale. Il avait été régulièrement investi de ses fonctions après avoir étudié à la Faculté de Lausanne et avoir reçu l'imposition des mains du corps des anciens. Dans le langage populaire, cette consécration était appelée : brevet de potence. Les lois, en effet, lois qui demeurèrent dans le Code jusqu'à la Révolution, vouaient au gibet tout ministre protestant surpris dans l'accomplissement de ses fonctions. Cependant la sombre perspective de ces persécutions n'empêcha point un grand nombre d'hommes de solliciter l'honneur d'annoncer l'Évangile, et Jean Roux, pasteur d'une église des Hautes-Cévennes, est l'un de ces courageux serviteurs de Christ dont le nom obscur sera peut-être oublié sur la terre, mais qui est inscrit dans les cieux.

Le sermon terminé, quelques enfants furent apportés afin qu'on leur administrât le baptême selon les rites simples et solennels adoptés dans l'église du Désert. Après cela vint la prière, dans laquelle des supplications étaient adressées à Dieu en faveur du roi, de toutes les autorités, — l'église persécutée n'oublia jamais de remplir ce devoir, — des personnes affligées, et de tout le peuple de Dieu.

Cette prière n'était pas encore terminée quand une partie de l'assemblée parut troublée par l'arrivée d'un retardataire. On trembla d'abord, puis une sourde irritation remplit les cœurs quand on reconnut le fils de Paul Plans, grand et beau garçon aux yeux noirs, frère jumeau de la grave Jeannette. Les paroles qui l'accueillirent après la prière ne furent rien moins que des éloges : «Te voilà, étourdi que tu es ! Quelle sottise viens-tu de faire ! René Plans, tu finiras mal si tu ne t'amendes !»

Le coupable parut embarrassé. Il regarda autour de lui dans l'espoir d'apercevoir son père auprès duquel il semblait désireux de s'excuser. Mais les anciens se préparaient maintenant à faire la collecte pour les pauvres, et René, faute de mieux, se tourna vers Mme Brissac :

— J'ai rencontré à l'auberge de Privas un jeune gentilhomme, officier de dragons, qui voulait me faire enrôler, bien que je n'aie pas l'âge. Il se rendait à Alais et m'a engagé à l'accompagner pour lui servir de guide. J'ai pensé qu'il n'y avait aucun mal à lui montrer son chemin jusqu'à Largentière. Je comptais, pour revenir, sur un raccourci qui, malheureusement, s'est trouvé le chemin le plus long que j'aie jamais suivi. Voilà la cause de ce retard que je regrette bien vivement.

La conversation fut interrompue par l'approche des collecteurs. Tout le monde donnait, même les plus pauvres. Mme Brissac avait deux couronnes en réserve pour cette réunion, et René, quelque léger qu'il fût, avait résisté aux tentations des boutiques de Privas pour conserver une livre. En la tirant de sa poche, il laissa voir une large pièce d'or qui éveilla la curiosité de Mme Brissac qui lui demanda d'où il la tenait

— Ce n'est pas un louis, Madame, répondit-il en la lui montrant, mais une médaille. Le jeune officier me l'a donnée quand nous sommes séparés en me disant : «Apportez ou envoyez-la moi, si vous avez besoin de mes services».

— Beaux discours et belles promesses ! Ces fiers gentilshommes en sont prodigues quand ils ont besoin de nous. Que ferait un officier de dragons si l'assemblée de cette nuit te mettait dans l'embarras ?

René défendit son nouvel ami avec une ardeur juvénile.

— Il me viendrait en aide, dit-il, il est plein de bonté et pas du tout fier. Vous seriez de mon avis si vous l'aviez vu.

— As-tu aperçu quelqu'une des sentinelles, en passant ? demanda quelqu'un.

— Oui, j'ai vu Guillaume Vérien. Il m'a dit que tout allait bien, mais je ne me suis pas attardé auprès de lui. J'avais déjà perdu une trop grande partie du service de cette nuit.

— Chut ! On va congédier l'assemblée.

Comme c'était jour de jeûne, le pasteur, avant de donner la bénédiction, récita une courte invocation composée pour des occasions semblables par le père et le restaurateur des églises du Désert, l'héroïque Antoine Court.

Les derniers mots de cette prière furent couverts par un long cri d'effroi, par la confusion et le bruit d'une fuite précipitée et par une décharge de mousqueterie. L'assemblée était surprise. Il serait difficile de dépeindre la scène qui se produisit alors. Les groupes de fidèles se dispersèrent soudain, s'éparpillèrent sur les montagnes et dans les vallées. Les soldats en poursuivirent quelques-uns et firent feu sur eux. Cependant ils ne cherchaient pas à faire des prisonniers. Tout leur désir était de s'emparer du pasteur, car sa tête était mise à prix : une récompense de mille couronnes était promise à celui qui le saisirait. Mais le troupeau, même dans ce moment de terreur, pensa à la sûreté de son berger plutôt qu'à la sienne propre.

La première pensée de René fut d'aller rejoindre son père et sa sœur, mais tout près de lui se trouvait la vieille Mme Brissac seule au milieu des femmes épouvantées. René prit sous sa garde ce groupe sans protecteur. Une force étonnante raffermir le bras du jeune homme, et un mâle courage remplissait son cœur tandis qu'il guidait, soutenait et parfois portait même tantôt l'une, tantôt l'autre des femmes, le long des sentiers escarpés qui conduisaient à leurs demeures.

— René ! René ! criait-on.

Tous levèrent vivement la tête et Mme Brissac, reconnaissant son fils, s'écria : C'est Jacques, Dieu soit loué !

— Nous sommes tous ici, Jacques ! s'écria René. Viens nous rejoindre. Le jeune Brissac arriva haletant : son visage était d'une pâleur mortelle.

— Le pasteur ? s'écrièrent les femmes.

— Sauvé, grâce à Dieu !

— Et ton père ? demanda Mme Brissac en tremblant.

— Mon père va bien... René, c'est le tien...

— Quoi ? s'écria René en lui serrant le bras, est-il pris ou blessé ?

— Blessé. Lui et quelques autres ont voulu parlementer pour donner au pasteur le temps de fuir ; les soldats ont fait feu, et une balle l'a atteint en pleine poitrine ; mais il vit.

Un cri déchirant s'échappa des lèvres de René.

— Chut ! René, fit Jacques. Hâte-toi ; tu peux encore arriver à temps.

Avec une force décuplée par le désespoir et qui semblait lui donner des ailes, René s'élança sur un sentier dont il n'aurait pas osé, en temps ordinaire, tenter l'ascension en plein jour.

— Descends, René, descends, tu n'arriveras jamais en haut, criaient les femmes. Mais René n'entendait pas, et quand, par un effort surhumain, il eut atteint le sommet, il ne savait de quel côté poursuivre sa course. Mais instinctivement il se dirigea avec autant de rapidité que ses jambes pouvaient le lui permettre vers le lieu où s'était tenue l'assemblée.

Il ne s'était pas trompé. Autour de l'ouverture d'une caverne, à l'entrée de la vallée, plusieurs hommes étaient debout. L'un d'eux s'avança et introduisit René dans la grotte.

La caverne était imparfaitement éclairée par une torche de résine qu'un des paysans tenait à la main.

Jeanne était là, pâle et immobile, le père Brissac aussi. Mais René ne vit rien, si ce n'est le visage du mourant. Il avait été déposé sur une couche formée de vêtements, sa profonde blessure avait été bandée et on avait humecté ses lèvres décolorées d'un peu de vin, mais tout cela sans résultat. René s'agenouilla à côté de son père et prenant dans ses mains la main glacée du martyr :

— Père, dit-il, parle, oh ! parle-moi une fois encore. Un mot, un seul mot !

Une faible pression de main répondit seule à ces paroles. Les lèvres de l'ancien devaient demeurer closes jusqu'au jour où les morts en Christ ressusciteront premièrement. Mais il y avait là Celui qui a dit : «Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi !» et qui tient ses promesses.

4 **Chapitre 3 — Après**

Le groupe éploré, réuni autour de la couche mortuaire, n'avait pas de temps à perdre en vaines lamentations. Il fallait agir, et sans retard. La main de fer de la persécution s'appesantissait même sur les morts. Ces mots bénis : «Après cela ils ne peuvent plus rien», pouvaient s'appliquer à l'âme rachetée, mais non à la dépouille mortelle.

D'une voix brisée par l'émotion, le vieux Brissac dit à Jeannette et à René que leurs amis jugeaient prudent de déposer les restes de leur père vénéré à l'endroit même où il était tombé.

Les jeunes gens n'osèrent s'opposer à cette mesure et la douloureuse tâche fut bientôt accomplie. Une courte et fervente prière prononcée par M. Brissac, au milieu des assistants, composa toute la cérémonie funèbre. Puis ils laissèrent le défunt reposer avec son Dieu et retournèrent dans leurs chaumières d'un pas triste et lent.

Il s'écoula quelque temps avant que les protestants de Cros apprirent le sort de leurs amis des villages environnants. Pour eux, sans compter Paul Plans, ils avaient six blessés — dont trois femmes — et trois prisonniers, parmi lesquels Guillaume Vérien, la sentinelle. Une seconde sentinelle, d'un hameau voisin, avait été tuée. Le plan de l'attaque avait été habilement combiné et exécuté. L'approche des soldats n'avait pas été connue à temps pour donner l'alarme. Les protestants savaient cependant qu'ils n'auraient pas été surpris de cette manière s'ils n'avaient été trahis, et ils supposaient bien que le traître ne pouvait être qu'un des leurs. Mais les soupçons étaient encore vagues.

La sympathie la plus tendre et la plus effective fut témoignée aux deux orphelins. Les Brissac les recueillirent chez eux et le vieillard leur servit de père. Un jour, l'ancien prit René à part et lui dit : Mon fils, je ne voudrais pas accroître ton chagrin, mais je dois te dire que le curé s'est informé de ton âge et de celui de ta sœur.

— Mon âge ! monsieur Brissac, en quoi cela le regarde-t-il
 — Tu as plus de quatorze ans, n'est-ce pas ?
 — J'en ai plus de quinze.
 — Cela pourrait bien ne pas l'arrêter, s'il se mettait dans l'idée de vous inquiéter.
 — Voulez-vous dire que nous pouvons être enlevés de vive force et enfermés, moi dans quelque collège de Jésuites et Jeannette dans un couvent ? demanda René rempli d'effroi.
 — Oui, dit M. Brissac. Votre seule présence à l'assemblée suffirait pour justifier votre arrestation.
 — Oh ! ce serait affreux !... pour Jeannette.
 — Et pour toi aussi, mon enfant.
 — Ils ne m'enverraient jamais dans une maison de Jésuites ; mon bras est assez fort pour me procurer une place au banc des rameurs, dit René, tandis qu'un feu sombre jaillissait de ses yeux noirs.
 — Mon pauvre garçon, tu as encore beaucoup à apprendre, dit Brissac en soupirant.
 Cette nouvelle alarme vint arracher René à l'apathie qui le gagnait peu à peu.
 — Je vois, dit-il avec animation, je vois ce que nous devons faire. Je suis grand et fort. Nous allons retourner chez nous. Notre maisonnette est bien solitaire, — sa voix trembla — nous y serons cachés et nos ennemis finiront par nous oublier. Dans le cas contraire, ils trouveront un homme et une femme à qui ils ne pourront faire embrasser la foi des meurtriers de leur père.
 — Mon fils, je crois que tu as raison. Nous vous aiderons dans tous les travaux où vous ne pourrez suffire.
 Les orphelins éprouvèrent un certain soulagement à retourner dans leur demeure. La douleur de Jeannette était profonde mais résignée, sa foi simple et vivante.
 Tout autre était René. Il ne pleurait ni ne se lamentait, mais il nourrissait au fond de son cœur un amer désespoir. Il s'exagérait ses fautes, la dernière surtout, dont il n'avait pu obtenir le pardon. Il se répétait souvent : «S'il avait pu me dire un seul mot !... je supporterai mon chagrin». Mais il ne cherchait ni consolation, ni conseil. Il semblait qu'une seule nuit eût transformé l'insouciant garçon en un homme sombre et taciturne. Il vaquait à ses travaux journaliers avec l'application de l'âge mûr, mais sans l'élan et l'énergie qui appartiennent d'ordinaire à la jeunesse.

5 *Chapitre 4 — Sur la tombe*

Les protestants avaient coutume de suspendre leurs travaux les jours des fêtes catholiques. Cette mesure de prudence leur était prescrite par les synodes. Les jeunes protestants de Cros profitèrent donc du jour de la Toussaint pour apporter à René et à Jeannette une provision de bûches de bois pour l'hiver. Ce n'était pas la première marque de sympathie accordée aux orphelins depuis leur retour chez eux. Jacques Brissac, en particulier, était plein de zèle pour leur venir en aide. Il ne se passait pas de jour sans qu'il prît le chemin de la maisonnette. Jacques et René étaient bons amis. Cependant ce n'était pas seulement pour voir son camarade que le premier s'accordait comme récréation, après son travail de la journée, une promenade d'une lieue.

Les deux amis se trouvèrent un instant seuls sous le hangar.

— René, dit Jacques, après s'être assuré qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait l'entendre, René, j'ai quelque chose à te dire.

— Quoi donc, Jacques ?

— Tu garderas fidèlement mon secret, n'est-ce pas ? Je sais, du moins je crois savoir, qui est le traître parmi nous. C'est un de nos voisins et même un...

— Arrête ! interrompit René avec véhémence, je t'en supplie, arrête ! N'articule pas son nom, Jacques ! je serais tenté de le tuer : il a vendu la vie de mon père !

Jacques, étranger lui-même à toute émotion violente, regardait son ami avec étonnement.

— Mon cher, dit-il, je n'avais pas la moindre intention de te faire de la peine. Tu devrais demander à Dieu le secours de son Esprit pour qu'il te préserve de toute mauvaise pensée. Rappelle-toi...

Jacques ne put achever.

— Le goûter est prêt, dit Jeannette, en se montrant sur le seuil.

Durant le frugal repas de châtaignes rôties, de fromage et de noix, arrosé de vin blanc, René ne laissa point percer son émotion. Mais, quand les hôtes eurent pris congé, et qu'il eut aidé à sa sœur à remettre de l'ordre dans la chaumière, René dit à la jeune fille :

— Je vais me promener, ne m'attends pas pour le souper.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse il se contenta de l'embrasser. Elle comprit et le regarda, les yeux pleins de larmes, s'éloigner rapidement.

Un épais brouillard descendait de la montagne et enveloppa bientôt René ; mais il ne s'en aperçut pas. Un seul lieu avait maintenant quelque attrait pour lui. Il l'atteignit enfin, se jeta sur l'herbe épaisse, parsemée de touffes de buis et de romarin, qui recouvrait la tombe de son père, et donna libre cours à sa douleur.

Pendant ce temps un voyageur, vêtu en paysan d'une grossière veste de serge, ayant un bâton à la main et un bissac sur l'épaule, arriva au même endroit. Ce n'était certainement pas le hasard qui l'avait amené là, car aucune route conduisant à une habitation ne traversait cette vallée retirée.

En apercevant René, l'étranger s'arrêta et parut un moment sur le point de passer outre. Si le chagrin du jeune homme eût été plus silencieux, le nouveau venu ne l'aurait pas troublé ; mais il connaissait la douleur sous toutes ses formes. Les sanglots convulsifs, l'agitation, l'attitude tout entière de l'affligé, lui fit deviner chez celui-ci un cœur insoumis. Il s'approcha et lui posa doucement la main sur l'épaule. René tressaillit, leva la tête et parut confus, puis irrité, car l'idée lui vint que quelqu'un du village l'avait suivi. Qui donc osait le troubler dans un pareil moment ? Mais un simple regard le convainquit qu'il avait affaire à un inconnu.

— Mon enfant, dit l'étranger, ce n'est pas ton père qui est couché là.

René se redressa et regarda de nouveau son interlocuteur. Le visage penché vers lui était encore jeune, mais les fatigues et la souffrance y avaient tracé des rides prématurées. Son expression dominante était la paix, non pas ce calme superficiel qui règne où il n'y a jamais eu de luttes, mais la paix profonde qui s'acquiert dans les combats et qui accompagne la victoire. Ses traits étaient beaux et nobles, René comprit que c'étaient ceux d'un homme en qui il pouvait avoir confiance. Le paisible regard de l'inconnu le captivait sans qu'il s'en doutât et apaisait son âme agitée.

Il répondit tristement :

— Monsieur, je suis René Plans ; c'est bien ici la tombe de mon père.

— Et cependant, il n'y a rien là, si ce n'est le vêtement devenu hors d'usage et mis de côté. Regarde plus haut, là où ton père est allé habiter auprès du Seigneur.

— Je sais qu'il est au ciel, mais cela ne me suffit pas, je ne puis me résigner à cette séparation.

— René, ton père n'est pas mort.

Le jeune homme ne répondit pas, et l'étranger reprit d'une voix douce et affectueuse

— Ne connais-tu pas Celui qui a dit : «Quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais ?

— Tout le monde dit cela, mais ces paroles n'ont aucun sens pour moi, dit René d'un ton amer. — Il lui était plus facile de découvrir à cet étranger qu'à ses anciens amis les ténèbres et l'incrédulité qui remplissaient son cœur.

— On me dit qu'il n'est pas mort, qu'il dort, comme si cela n'était qu'un sommeil ! Ceux qui dorment, on peut les éveiller ; s'il arrive qu'on soit demeuré en retard et qu'on n'ait pu leur dire : Bonne nuit ! ou pardon ! on se console dans la pensée que le matin sera bientôt là et que les torts de la veille seront réparés. Mais cet affreux abîme de la mort, pas un mot ne le franchit, plus de rapports avec ceux qui sont de l'autre côté ! nous écoutons et nous n'entendons rien ; nous regardons et nous n'apercevons rien. Partout le silence et l'obscurité. Oh ! monsieur, la mort est terrible !

— La mort est terrible, répéta l'inconnu et son regard disait qu'il l'avait vue face à face ; mais celui qui vit et croit en Christ ne mourra jamais.

— Oh ! je me rappelle ces mots et je les crois vrais. Je prononce des paroles vaines, blasphématoires peut-être ; mon père est dans la paix, je ne saurais en douter. Mais je l'avais affligé ; j'étais étourdi, insouciant ; je lui causais souvent de l'inquiétude. La veille de sa mort, je lui avais désobéi ; pour me passer une fantaisie, j'avais négligé ses derniers ordres, et maintenant je ne puis implorer son pardon, maintenant la tombe nous sépare.

— Tu as l'éternité devant toi. Vis donc ! afin que la bonne semence de ses enseignements porte des fruits en toi, pour la gloire de Christ.

— Et si j'étais parmi les maudits ? Des pensées coupables m'assiègent souvent quand je réfléchis à la trahison dont il a été victime. Il me semble quelquefois que la vie ne m'est utile que pour le venger.

René parlait avec une farouche énergie, laissant déborder tous les sentiments de son cœur dans un de ces soudains épanchements que provoque souvent chez les jeunes gens la tendre caresse d'une main amie.

— Tu sais qu'il est mal de se venger, que tu devrais pardonner à tes ennemis, et, ce qui est plus difficile, à ceux de ton père. Qui t'a appris cela ?

— Tout le monde le sait : «Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés».

— Tu as appris l'oraison dominicale au rebours ; tu es allé à la fin avant d'en connaître les premiers mots. Comment commence-t-elle ?

— «Notre Père qui es aux cieux», dit René machinalement.

— Apprends cela, dis : «Notre Père... mon Père» ; ce mot t'expliquera le reste.

René demeura un instant pensif, puis il reprit tristement :

— Je ne puis pas dire : mon Père. Cela peut être vrai, mais je ne le sens pas.

— Lève les yeux, le soleil est au-dessus de ta tête.

— Vous plaisantez, monsieur, le brouillard est épais, il n'y a pas de soleil aujourd'hui.

— Pas de soleil ! alors, comment se fait-il que tu voies mon visage ?... mon enfant, ceci est une image. L'amour de Dieu brille sur nous, autour de nous, bien que l'ignorance et le péché, ainsi qu'un brouillard, le dérobent à nos yeux. Néanmoins nous sommes certains de sa présence, car les choses terrestres elles-mêmes, qui ne sont qu'un faible reflet de cet amour ne pourraient exister sans lui. Si tu étais arrivé à temps pour te jeter aux pieds de ton père et solliciter son pardon, t'aurait-il repoussé ? Ton cœur répond non. Il aurait ouvert les bras pour te recevoir, et ainsi...

Les sanglots déchirants de René interrompirent ses paroles. La tempête se préparait depuis longtemps, elle fut violente. L'étranger n'essaya point d'arrêter ces larmes, il attendit que l'émotion s'apaisât d'elle-même. Alors il dit :

— Tu as raison de pleurer sur le trésor que tu as perdu ; tu n'en trouveras jamais un plus précieux sur la terre. Mais souviens-toi que l'amour de ton père n'était que l'ombre de celui qui accueillit l'enfant prodigue.

— Ah ! dit René à travers ses larmes, combien je désirerais que Dieu eût pitié de moi.

— Ce désir prouve qu'il l'a déjà fait. Jamais encore personne n'a levé les yeux vers Lui sans avoir d'abord été l'objet de sa tendre sollicitude. Dis-moi, est-ce l'agneau égaré qui cherche le berger, ou le berger qui va à la recherche de son agneau ? Toi-même, n'es-tu jamais allé chercher une petite brebis perdue et ne l'as-tu pas trouvée, fatiguée, affamée, peut-être meurtrie ? Dès qu'elle t'a aperçu, elle s'est sentie sauvée et n'a plus eu qu'à se laisser porter sur ton épaule et ramener au bercail.

— Priez pour moi, monsieur le pasteur...

— Pour toi et avec toi, si tu le veux, répondit l'étranger. Et ils s'agenouillèrent sur l'herbe.

Ce fut pour René sa première prière réelle et fervente ; il ne put jamais s'en rappeler exactement les termes, mais il sentit qu'elle frappait directement l'oreille attentive du Père qui est aux cieux.

Quand ils se relevèrent, ils restèrent un instant silencieux. Tout à coup les yeux de René brillèrent d'une subite inspiration.

— Monsieur le pasteur, dit-il, puis-je vous adresser une demande ?

— Qu'est-ce qui te fait supposer que je suis un pasteur ? dit l'étranger au lieu de répondre.

— Oh ! il est facile de le deviner.

— Je ne le nie point et je crois pouvoir prévenir ta question. Tu allais me demander de quel droit, moi, un étranger, j'ai cherché cet endroit et suis venu le visiter comme la tombe d'un ami vénéré. Asseyons-nous sur cette pierre et je te le dirai.

Ils s'assirent et le pasteur reprit :

— Savais-tu que ton père avait été un des anciens choisis pour représenter les églises des Hautes-Cévennes au Synode général de l'année passée ?

Cette question n'était pas oiseuse. Les réunions du mémorable Synode de 1744 furent entourées de tant de mystère qu'un délégué aurait pu cacher, même à ses enfants, le vrai motif de son périlleux voyage. Mais René répondit :

— Nous le savions, monsieur, et par ses descriptions nous avons appris à connaître plusieurs des hommes vénérables qu'il y avait rencontrés.

— Il n'est pas étonnant qu'il aimât à s'étendre sur un pareil sujet, dit le pasteur avec enthousiasme. J'étais le plus jeune de cette assemblée, et cependant je n'espère pas en voir une semblable jusqu'au jour où je verrai la grande assemblée des premiers-nés, de ceux dont les noms sont inscrits dans les cieux. Il était là, celui que les enfants de nos églises honorent comme le père des églises du Désert, M. Antoine Court, qui n'a pas reculé devant les dangers d'un long voyage pour venir de Suisse nous consoler et nous exhorter. Là se trouvait aussi notre bien-aimé M. Roger, l'apôtre du Dauphiné, dont la tête avait blanchi sous un labeur incessant de quarante années au service de son Maître. Son front est aujourd'hui ceint d'une bien plus précieuse couronne, celle du martyr.

— Mon père nous parlait souvent de lui, et nous connaissons le récit de sa mort : elle a été glorieuse, triomphante.

— Oui, dit le pasteur avec un peu de tristesse dans la voix, tous n'ont pas cet honneur. Ceux que Christ appelle à prendre leur croix et à le suivre marchent beaucoup plus près de lui. Ils mettent leurs pieds sur l'empreinte de ses pas ; ils boivent sa coupe. Leur joie dans cette communion est un mystère que peut connaître celui-là seul qui y participe. Nous qui suivons de plus loin, nous remercions le Seigneur de ce qu'il place sous nos yeux leurs sublimes exemples. Mais, reprit-il après une pause, c'est de ton père que je voulais te parler. Dans nos colloques, ses paroles étaient rares, mais toujours pleines de sagesse. Quelquefois, dans nos réunions du soir, il

abandonnait sa réserve et causait librement avec quelqu'un de nous. Je me rappelle une de ces conversations qui peut avoir de l'intérêt pour toi.

— Oh ! dites-moi tout ce qui se rapporte à lui ! dit René d'un ton pressant.

— Un soir, comme nous parlions des souffrances que diverses familles ont subies pour l'amour de la vérité, il nous dit que trois de ses parents (*) — son père et deux de ses oncles — avaient péri sur la roue ou le gibet.

(*) Pierre, Étienne et Paul Plans.

— Je connaissais l'histoire de leur martyr lorsque je n'avais encore que six ans, dit René. Ils étaient tous ministres de l'Évangile. C'est Paul Plans qui était mon grand-père. Il fut exécuté à Montpellier, avec son frère Étienne, en 1692 ; mon père n'était alors qu'un enfant.

— Quelques-uns d'entre nous qui connaissaient la sagesse de ton père, reprit le voyageur, firent la remarque que lui-même aurait dû être pasteur. Il répondit avec modestie qu'il n'avait pas l'éducation nécessaire ; mais il ajouta : « J'ai un fils unique, un garçon vif et intelligent ; si Dieu voulait le prendre, le consacrer et l'employer à son œuvre, il accomplirait l'un des vœux les plus ardents de son serviteur ». Voilà, René, les paroles que je l'ai entendu prononcer.

Les yeux de René se remplirent de larmes. Pendant un moment il demeura silencieux, puis levant la tête, il dit :

— Cependant ce n'est pas là ce que j'allais vous demander, monsieur. Où avez-vous l'intention de coucher ce soir ?

— Sous la voûte céleste, répondit gaiement le pasteur, comme si la bruyère était la couche la plus mœlleuse et le firmament l'abri le plus confortable que l'on pût désirer par une froide nuit de novembre. Il devait s'en contenter bien souvent.

— Non, monsieur, dit René, je vous en supplie, venez à la maison, vous y serez en sûreté, je vous le garantis. M. Roux et M. Gabriac ont passé plus d'une fois la nuit chez nous. Accordez-nous cette faveur, à ma sœur et à moi, pour l'amour de mon père.

Personne mieux que René ne savait ce que pouvait leur coûter l'hospitalité qu'il offrait ainsi.

Le pasteur considéra avec affection le jeune et beau visage tourné vers lui d'un air suppliant.

— J'accepterais avec joie ton offre généreuse, dit-il, mais je ne le puis. J'ai été mandé en toute hâte par mon ami, M. Gabriac, qui est malade et incapable de se rendre à diverses assemblées où il est attendu. Cros est bien en dehors de ma route, et j'ai déjà perdu ou du moins dépensé plus de temps que les circonstances ne me le permettaient. Maintenant il faut que je me hâte. Mais, René, veux-tu vraiment me rendre un grand service, quoiqu'il puisse t'en coûter un peu ?

— Oh ! monsieur, bien volontiers.

— Es-tu jamais allé à Saint-Agrève, dans le Vivarais ?

— J'y fus avec mon père, il y a deux ans ; j'en connais le chemin.

— N'as-tu pas remarqué, à deux lieues de la ville, une ancienne ferme, dans une vallée fertile, entourée de pommiers et de cerisiers ?

— Je ne me souviens pas de l'avoir vue, mais je la trouverai ; fiez-vous à moi.

— Tu demanderas le Mazet, la ferme de Jean Meniet, dit Rochette. Qui que ce soit te l'indiquera.

— Bien, monsieur, et ensuite ?

— Dis à Meniet ou à sa femme, mais à eux seuls, que celui qu'ils attendent ne peut y aller dans ce moment-ci ; qu'il sera auprès d'eux, Dieu voulant, au commencement du mois prochain. En faisant cela, René, tu épargneras à mes parents beaucoup d'anxiété. Ne me voyant pas venir et n'ayant pas de mes nouvelles au temps convenu, ils en concluraient qu'il m'est arrivé malheur.

— Je n'aurai jamais fait une commission avec plus de plaisir. Je vais partir sur-le-champ.

— Ne fais rien de semblable, dit le pasteur en souriant ; tu aurais à passer la nuit sur la route, tandis qu'en partant demain de bonne heure, tu pourras coucher au Mazet et revenir le lendemain, si tu parviens à échapper si tôt aux mains de mon beau-frère dont le plus grand plaisir est de recevoir des étrangers sous son toit.

— Êtes-vous sûr, monsieur, qu'ils comprendront ?

— Parfaitement sûr ; comme mot d'ordre, rappelle-leur ma devise : « L'Éternel est mon berger ». L'étranger remercia cordialement René, puis se leva et se dirigea vers le couchant.

— Permettez-moi de vous accompagner un peu, dit le jeune garçon.

— Oui, mais seulement jusqu'au sommet de cette colline. Le voyage dont tu as bien voulu te charger est long et tu dois ménager tes forces pour demain.

René, bien qu'il fût lui-même un agile montagnard, eut de la peine à régler son pas sur le pas élastique du jeune pasteur. Ils atteignirent bientôt l'endroit où ils devaient se séparer. Ils s'arrêtèrent et le voyageur, montrant le paysage qui se déroulait autour d'eux, s'écria :

— Regarde, René !

La vue était ravissante, en effet. Le brouillard ne rampait plus sur la terre, il s'était élevé et formait dans les airs un vaste dais de nuages, et au travers d'une déchirure qui allait toujours s'élargissant, on apercevait le beau ciel cévenol, remarquable par son azur pur et foncé, comme si Dieu eût voulu porter la pensée de ses enfants persécutés sur la splendide demeure qu'il leur avait préparée dans les tabernacles éternels. À l'occident, le soleil triomphait du brouillard et se montrait pareil à un globe de feu, entre les nuages et les collines lointaines. Ses rayons obliques qui laissaient dans l'ombre une partie de la campagne, brillaient dans la vallée sur les feuilles humides des chênes verts et sur la tombe du martyr.

— Séparons-nous maintenant, René, dit le pasteur, suis l'exemple de ton père, mets ta confiance en Dieu, et le Seigneur sera toujours avec toi. Au revoir !

À ces mots, il partit ; mais se retournant aussitôt, il embrassa le jeune homme, selon la coutume patriarcale de ces paysans.

— Au revoir, monsieur, dit René ; et il ajouta en lui-même : où et quand ?

Il demeura un moment immobile, suivant des yeux son nouvel ami jusqu'à ce qu'il eût disparu, et prêtant l'oreille au chant de plus en plus faible du psaume par lequel le pasteur élevait son âme à Dieu tout en cheminant :

C'est mon berger qui me garde et qui m'aime... Dieu me conduit par sa bonté suprême ;

6 Chapitre 5 — Le Mazet

René avait entendu bien des fois les vérités que le pasteur du Désert lui avait rappelées sur la tombe de son père. Depuis sa plus tendre jeunesse il savait par cœur cette incomparable révélation de l'amour divin que nous appelons la parabole de l'enfant prodigue ; mais maintenant ce message lui semblait venir directement de son Père céleste et lui être personnellement adressé.

Durant son voyage solitaire au Mazet, René eut le loisir de réfléchir sur ce qu'il avait entendu.

Le jour était sur son déclin quand René arriva devant le portail ouvert de la grande et belle ferme du Mazet. Plusieurs ouvriers se trouvaient dans la cour, et parmi eux un homme bien vêtu, aux épaules larges et à la voix forte, à la physionomie ouverte et franche.

— Est-ce là M. Meniet ? demanda René en le désignant à un garçon de ferme qui répondit par un signe affirmatif.

Le jeune homme s'approcha du fermier et lui dit tout bas :

— Monsieur Meniet, je suis porteur d'un message pour vous.

— Bien, mon garçon, débarrasse-t-en, dit le fermier sans baisser la voix.

— J'aimerais mieux vous parler ailleurs.

— Oh ! parfaitement ; entre.

En suivant Meniet dans la maison, René lui dit à voix basse :

— Je viens de la part de votre beau-frère, M. le pasteur.

Meniet, joyeusement surpris, saisit dans une de ses larges mains les deux mains de René, et posant l'autre sur son épaule, il l'introduisit dans la cuisine.

— Il est en sûreté, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

Meniet ferma soigneusement la porte, et dit aux personnes qui se trouvaient dans l'appartement :

— Voici un garçon que Majal a envoyé pour nous porter de ses nouvelles. Parle, mon enfant, il n'y a ici que des amis.

René se trouvait dans une salle simplement, mais convenablement meublée ; un feu, alimenté par de grosses bûches, flamboyait dans l'âtre, devant lequel se préparait le repas du soir. À côté du feu était assise une femme aux cheveux gris, aux yeux bruns et perçants, à la physionomie intelligente ; près d'elle se trouvait un rouet, et une petite fille d'une dizaine d'années l'aidait à y attacher de la laine. Un petit garçon beaucoup plus jeune, fidèle image de son père, était accroupi devant le feu et jouait avec un chien ; mais les yeux de René s'arrêtèrent surtout sur la figure douce et pensive de la femme de Meniet qui ressemblait d'une manière frappante à son frère, le pasteur du Désert. Elle était son aînée de plusieurs années ; mais les fatigues et les privations endurées par le jeune homme avaient rendu insensible cette différence d'âge.

— Quelle preuve nous donnez-vous que ce message est bien de lui ? demanda-t-elle en se levant et s'avançant vers René.

— Son mot d'ordre, madame : « L'Éternel est mon berger ».

La confiance fut aussitôt rétablie. En entendant ces paroles, la petite fille s'approcha du messenger, le visage rayonnant, et leva sur lui des yeux d'un bleu foncé comme ceux du pasteur. Le petit garçon prit aussi courage et se rapprocha à son tour.

Le jeune homme s'acquitta de sa commission, et aussitôt qu'il l'eut fait, il fut assailli de questions. « Comment se portait le pasteur ? Où s'étaient-ils rencontrés ? Que lui avait-il dit ? etc. »

René répondit à quelques-unes de ces demandes ; mais il crut pouvoir taire bien des choses dont le secret appartenait à lui seul. Lorsqu'il eut, autant que cela lui était possible, satisfait la curiosité de ses hôtes, il ajouta :

— Il a peu parlé de lui-même, et beaucoup de Dieu.

— Ah ! fit Isabeau, j'en suis persuadée. Vous n'auriez jamais pu mieux décrire mon frère que par ces paroles.

— Nous vous sommes bien redevables, jeune homme, quoique nous ne connaissions pas même votre nom, dit Meniet.

— Je m'appelle René Plans.

Ils connaissaient déjà la mort tragique de l'ancien, et ils éprouvèrent une grande pitié pour l'orphelin. La plus cordiale hospitalité lui fut accordée, car, comme l'avait dit Majal, Meniet ouvrait volontiers sa demeure aux étrangers, et l'étranger qui apportait de bonnes nouvelles était doublement le bienvenu. On le fit asseoir près de la table sur laquelle les meilleurs produits de la ferme furent placés.

Quelque triste que fût le cœur de René, il ne pouvait que s'épanouir dans une aussi douce atmosphère. Les trois dernières semaines, qui avaient paru surpasser en longueur tout le reste de sa vie, furent pour un moment presque oubliées, tandis qu'assis avec Claude sur ses genoux et Madeleine à côté de lui, il racontait à M. Meniet tout ce qu'il savait, et écoutait l'inépuisable récit des aventures audacieuses, des merveilleuses délivrances et du ministère fidèle et dévoué de celui qu'ils appelaient Majal. Majal était son nom de famille ; mais, selon la coutume du pays, ses parents eux-mêmes ne le désignaient que sous ce nom-là.

Durant cet entretien, Isabeau allait et venait dans la maison, elle préparait la chambre de René, servait ceux qui étaient à table, et de temps à autre laissait tomber dans la conversation quelques paroles qui dénotaient chez elle des pensées et des sentiments plus profonds que ceux de son mari.

Elle était secondée dans ses occupations domestiques par une femme âgée, d'un extérieur simple, que les enfants appelaient Babet et qu'ils paraissaient aimer beaucoup. Quoique traitée en tout comme une égale, cette femme était de fait une servante ; mais elle n'en portait pas le nom, car les lois défendaient aux protestants d'avoir dans leurs demeures des domestiques professant leur culte.

Un membre beaucoup plus important de la famille était la Rochette, la vieille mère de Meniet. Elle avait conservé sur tous les membres de la famille la même autorité que du vivant de son mari. Elle paraissait affectionner les fonctions de dictateur et de censeur, et les exerçait sans merci. René fut étonné de sa hardiesse quand il la vit se permettre de blâmer Majal lui-même qui, disait-elle, avait été plus d'une fois téméraire et n'avait dû son salut qu'à la Providence. Elle donna des ordres à Isabeau, gourmanda les enfants, signifia à Madeleine de mieux s'appliquer à son tricot, mit des limites à la consommation que Claude faisait de miel et d'amandes, et dit à son père qu'il ferait le malheur de ce garçon par son indulgence excessive. Enfin, au grand regret de René, elle donna le signal de la retraite, quoiqu'on ne fût pas encore bien tard, car, disait-elle, en citant le vieux proverbe :

Se lever à six, se coucher à dix,

Déjeuner à dix et dîner à six,

Vous feront vivre dix fois dix.

Obéissant à un signe de sa grand'mère, la petite Madeleine alla chercher la Bible d'Ostervald et la plaça devant son père qui lut un chapitre du Nouveau Testament et le fit suivre d'une fervente prière. Puis, tous ensemble, ils entonnèrent un des psaumes si chers aux huguenots.

René s'applaudit bientôt de ce que la Rochette les avait fait retirer de bonne heure. Isabeau le conduisit à la chambre d'amis, vaste salle où se trouvait un grand lit à colonnes avec des rideaux à personnages ; l'ameublement était en bois de chêne et comprenait un fauteuil sculpté, une armoire et un miroir.

— Est-ce que M. Majal couche ici, quand il vient vous voir ? demanda René.

— Oh ! non ; il y serait trop exposé. Cette chambre est très en évidence, et il serait difficile d'en sortir sans être aperçu. Si vous voulez, je vais vous montrer notre cachette.

René suivit la jeune femme au haut d'un escalier, puis au bout d'un long corridor. Là se trouvait une boiserie ; elle posa la main sur l'un des panneaux en tous points semblables aux autres, et l'ouvrit en touchant un ressort secret. Ils entrèrent et se trouvèrent dans un petit appartement qui recevait la lumière par une ouverture pratiquée au plafond. Cette chambre de prophète avait à peu près le même ameublement que celle de la Sunamite, mais il s'y trouvait de plus une bibliothèque cachée derrière les rideaux du lit qu'Isabeau retira afin que René pût examiner les livres du pasteur.

Sur les étagères on voyait, à côté de quelques recueils de psaumes et de chants sacrés, les œuvres de Drelincourt et d'Ostervald, les plus savants traités de Placette et de Jaquelot, les éloquentes sermons de Claude, et un exemplaire de la chaleureuse adresse de Saurin à ses compagnons d'exil de la Haye. Les Pensées de Pascal avaient aussi leur place dans cette bibliothèque.

René, dont les connaissances étaient peu étendues, contemplait avec admiration et respect une si grande quantité de livres.

— Madame, dit-il, puis-je vous demander si, comme M. Majal, vous avez lu tous ces savants ouvrages ?

— Oui, répondit-elle, j'en ai lu quelques-uns pour mon plaisir et la plus grande partie pour faire plaisir à mon frère, parce qu'il aime à causer avec moi de ce qui l'intéresse.

Elle remit les livres à leur place et poussa de nouveau le lit devant l'étagère.

— N'allez pas supposer, René, ajouta-t-elle, que cette cachette ait été faite pour mon frère. Elle a été pratiquée il y a longtemps, dans les sombres jours qui suivirent immédiatement la révocation et elle a servi de refuge à plus d'un serviteur du Christ. Un jour le martyr Claude Brousson a couché ici ; il y a baptisé un petit enfant qui fut l'oncle de mon mari et lui a donné son nom. Depuis lors, il y a toujours eu un Claude dans la famille. Plus tard, M. Antoine Court s'est réfugié ici quand les soldats étaient à sa poursuite et qu'une récompense de dix mille livres était attachée à sa capture. M. Durand aussi et bien d'autres se sont retirés ici en des heures de péril.

René regardait autour de lui avec une sorte de vénération.

— Que de ferventes prières ces murs doivent avoir entendues ! dit-il. Madame, j'aimerais prier en ce lieu.

— Dans quel but, mon enfant ? Pensez-vous que les prières de ces hommes se soient arrêtées sur ces murs pour les sanctifier ? Mon frère dit qu'elles sont montées devant le trône de Dieu, d'où quelques-unes sont descendues chargées de bénédictions, tandis que d'autres pourront être exaucées plus tard.

— Mais, demanda René, est-ce que Dieu répond à des prières qui lui ont été offertes bien des années auparavant, quand ceux qui les lui ont adressées sont dans le tombeau ?

Il est inutile de rapporter la réponse d'Isabeau. L'orphelin laissait se manifester ses sentiments devant elle comme il l'aurait fait en présence de Majal. Il lui parla avec autant de liberté que s'il la connaissait depuis longtemps. Des questions sympathiques l'amènèrent à parler de sa maison, de sa sœur, de la chère mère qu'ils n'avaient point oubliée et même, d'une voix émue, du père qui venait de leur être ravi. Et alors, comme une tendre mère, la jeune femme le consola par des paroles empreintes d'une douce piété.

Ce soir-là, René s'endormit dans la chambre à donner du Mazet, le cœur plus léger que dans les heures les plus gaies de son enfance qui lui paraissait déjà loin. Il commençait à entrevoir dans l'avenir de saintes perspectives et un but élevé, préférables à tout ce que le monde offre de plus riche et de plus brillant.

7 **Chapitre 6 — Deux projets**

René insista pour qu'on le laissât partir le lendemain, au grand regret de Meniet qui le pressait de rester chez lui une semaine au moins. Isabeau joignit ses instances à celles de son mari jusqu'au moment où René, qui fût resté volontiers s'il ne s'était agi que de lui, fit valoir l'inquiétude que ce retard causerait à Jeannette. Cette raison fut acceptée. On ne pouvait méconnaître la force d'un semblable motif.

Les enfants s'attachaient au jeune homme comme s'il eût été une ancienne connaissance. Il embrassa le petit Claude et semblait se disposer à prendre congé de Madeleine de la même manière, mais il se contenta de lui baiser la main. Le tendre respect avec lequel il le fit amusa beaucoup le fermier qui lui demanda en riant où il avait appris les manières de la cour. René rit à son tour, mais il répondit avec une certaine gravité

— Mademoiselle ressemble tellement à M. Majal, qu'il me semble le saluer lui-même.

Ses amis lui fournirent d'amples provisions pour la route et le pressèrent de revenir et d'amener sa sœur. Il le promit de grand cœur.

Il était tard quand il atteignit Cros. Il passa la nuit chez les Brissac et, le lendemain, retourna chez lui avec Jeannette qui était restée au village pendant son absence.

En route René et sa sœur semblaient avoir repris l'humeur qui leur était naturelle avant le douloureux événement qui avait rendu le joyeux garçon grave et silencieux et avait porté la sérieuse jeune fille à faire tous ses efforts pour l'égayer. René raconta sa réception au Mazet et dépeignit avec éloge chaque membre de la famille. Il appuya surtout sur leur amour pour le pasteur et parla avec enthousiasme des travaux, du renoncement et des périlleux exploits de celui-ci.

Jeannette écoutait d'un air distrait et ne répondait que par monosyllabes. René fut lent à s'en apercevoir et continua à parler jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur solitaire demeure. Quand ils entrèrent, il fut frappé de l'étrangeté de ses manières. Au lieu de reprendre sur-le-champ ses occupations, elle s'assit et se croisa nonchalamment les bras.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda René.

— Rien... As-tu remarqué comme les Brissac paraissent affairés, ce matin ?

— Ils le sont toujours, mais il me semble, en effet, que les filles étaient plus occupées que d'ordinaire.

— René, Jacques s'en va.

— Vraiment, où va-t-il ?

— À Vernoux, pour se perfectionner dans la menuiserie.

— Il me semble qu'il la connaît suffisamment. Ton rouet est très bien arrangé, ce coffret qu'il t'a fait ne saurait être mieux réussi et ta petite table à ouvrage est un bijou.

— Cependant il n'a jamais eu de leçons. Tout ce qu'il sait, il l'a appris seul ou en regardant travailler le vieux Vidal. Mais Mme Brissac a un frère à Vernoux ; c'est un habile menuisier. Jacques va aller chez lui pour apprendre les parties les plus difficiles de son métier ; il s'établira pour son compte quand il reviendra.

— C'est une excellente idée. Combien de temps pense-t-il rester à Vernoux ?

— Peut-être un an... c'est bien long. Il sera censé l'associé de M. Lorin, à cause de l'édit.

Elle faisait allusion à un édit qui interdisait aux protestants de recevoir chez eux des coreligionnaires comme apprentis.

Mais la pensée de Jeannette ne s'arrêtait pas aux édits ; elle poursuivit avec hésitation :

— Frère, Jacques m'a parlé hier soir.

— De quoi ? demanda naïvement René.

— Que tu es nigaud ! les garçons ne comprennent jamais rien ! s'écria Jeannette avec un emportement qui était loin de lui être naturel. René leva les yeux d'un air surpris ; mais à l'expression grave et émue du visage de sa sœur, il vit qu'il s'agissait de quelque chose d'important et il dit avec plus de sérieux :

— Que veux-tu dire, sœur ?

— Simplement ceci, répondit Jeannette en jouant avec les clefs qu'elle tenait à la main, Jacques désire t'appeler un jour... son frère.

— Oh ! Jeannette, s'écria René d'un ton de reproche. Vous auriez bien pu attendre un peu plus longtemps, lui avant de parler et toi avant de l'écouter.

Ces paroles lui étaient à peine échappées qu'il eût voulu les retirer. Jeannette cacha son visage. Ce n'étaient pas seulement des rêves de bonheur et de joie que provoquait, dans ces temps troublés, l'idée de mariage. La jeune orpheline sentait le besoin de l'approbation et des conseils que son frère seul pouvait maintenant lui donner. Mais il était silencieux, ne pensant qu'à lui-même. Jacques lui enlevait son plus précieux trésor.

— Et puis, tu n'es encore qu'une enfant, dit-il, suivant le cours de ses idées.

— Je suis très jeune, c'est vrai, et il y a peu de temps...

L'émotion l'arrêta. René vit qu'elle pleurait et, s'approchant d'elle, il lui posa doucement la main sur l'épaule. Ils restèrent quelques instants sans parler, puis Jeannette reprit :

— Il s'en va pour si longtemps, René, et c'est un si brave garçon !

— Oui, dit René d'un ton plus doux, mais sans entrer encore dans les vues de sa sœur ; oui, c'est un brave garçon !

Un frère parfaitement désintéressé se serait réjoui de ce que sa sœur avait trouvé un fiancé aussi convenable que Jacques Brissac, mais cela était difficile à René. Dans les tristes jours qui avaient immédiatement suivi la mort de son père, la seule chose qui lui eût conservé un peu d'énergie, c'était la pensée que Jeannette comptait sur lui pour être consolée, protégée, et même pour obtenir son pain quotidien. Maintenant un homme meilleur que lui se chargerait de ce soin.

La communication de sa sœur le rendit non seulement triste, mais encore de mauvaise humeur. Peut-être y avait-il au fond de son âme, sans qu'il s'en rendît compte, un léger sentiment de jalousie vis-à-vis de Jacques, qu'on lui avait souvent présenté comme un modèle de fils d'ancien.

Il ne fit qu'à Dieu la confiance des pensées qui remplissaient son cœur. Il ne lutta point seul, car il sentait maintenant qu'il avait un Père dans le ciel, et avec son aide il fut vainqueur de l'égoïsme et de la jalousie qui s'étaient emparés de son âme.

Il rentra tard ce soir-là. Jeannette avait préparé le souper et l'attendait sur le seuil, inquiète de cette absence prolongée. Il arriva haletant :

— Suis-je en retard ? demanda-t-il. Après avoir enfermé les moutons, j'ai couru au village pour serrer la main à Jacques et lui souhaiter toute sorte de bonheur. Je lui ai dit, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il avait choisi la meilleure fille de la paroisse.

Le visage de Jeannette s'illumina.

— Dans tous les cas il aura le meilleur des frères, murmura-t-elle en embrassant René.

Dès ce moment-là ils se comprirent, bien que peu de paroles fussent échangées entre eux. Une foule de circonstances auraient pu préparer René à la nouvelle de Jeannette, s'il avait été assez observateur pour les remarquer. Elle était dans sa seizième année, et les Cévenols étaient d'ordinaire fiancés assez jeunes. Mûris par la persécution, ils étaient précoces en tout. La vie et les joies étaient souvent pour eux de courte durée et toujours incertaines. Leurs sentiments étaient délicats, leurs affections de familles fortes ; leur attachement pour les leurs avait quelque chose de l'énergie de leur foi.

Durant les semaines qui suivirent, René sembla redoubler d'application au travail, mais se montra peu communicatif. Chaque fois qu'il avait un moment de loisir, il se rendait sur la tombe de son père, quelquefois pour y pleurer, toujours pour prier, et souvent durant le cours de la journée ce cri sortait du fond de son âme : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? »

Peu à peu ses idées, d'abord vagues, devinrent plus précises et s'arrêtèrent sur un projet qu'il devait maintenant faire connaître à sa sœur. Mais il allait lui en coûter pour révéler son secret, plus peut-être qu'il n'en avait coûté à Jeannette pour communiquer le sien.

Un mois environ après la visite de René au Mazet, le frère et la sœur étaient un soir assis ensemble. Jeannette filait et René lui cardait de la laine, à la lueur d'une petite lampe alimentée d'huile de noix. Tout à coup le jeune garçon leva la tête et dit :

— Jeannette, je crois que j'irai avec Jacques à Vernoux, mercredi.

— Malgré la neige ?

— Je ne cours pas plus que Jacques le risque d'être emporté dans un tourbillon, répondit René en riant, et si cela m'arrivait, ma mort serait moins à regretter que la sienne. M. Brissac m'a dit qu'il devait y avoir une grande foire à Vernoux, vendredi et samedi, et il me conseille d'aller y vendre un ou deux moutons. Un peu d'argent nous sera très nécessaire dans ce moment-ci. Tu as besoin de divers objets ; donne-m'en la liste, et je ferai de mon mieux pour te les procurer ; Mme Lorin ne refusera pas de m'aider à les acheter.

— Comme tu es devenu prévoyant, René ! oui, il nous manque plusieurs choses.

Jeannette fit alors l'énumération des emplettes à faire et prit soin d'en indiquer autant pour son frère que pour elle, car elle craignait qu'il ne fût tenté de prodiguer en sa faveur leurs minces ressources.

— Mais tu ne m'écoutes pas, dit-elle tout à coup, s'apercevant de son air distrait.

— Je pensais, dit René, combien j'aimerais aller de Vernoux au Mazet pour voir les Meniet.

— Je te le conseille ; tu as bien gagné un congé, et moi j'irai chez les Brissac, ou bien Aimée viendra ici.

— Jeannette, Jacques dit qu'il ne compte pas rester à Vernoux plus de six mois, et alors...

— Oh ! René, ne pense pas encore à cela ; tout est si incertain ! J'ai mis ma main dans celle de Jacques et nous nous sommes promis devant Dieu que, quoi qu'il arrive, nous n'irons jamais chez le curé. Peut-être resterons-nous très longtemps sans avoir de pasteur, et d'ailleurs bien d'autres difficultés peuvent se présenter.

— Que cela ne t'inquiète pas, petite sœur ; le père Brissac est très ingénieux. N'a-t-il pas déjà marié trois de ses fils et une de ses filles au Désert ? et je n'ai pas entendu dire qu'ils aient eu à payer une seule amende.

— C'est vrai, mais alors nous avions des jours relativement paisibles. Les choses ont bien changé depuis l'an passé ; les fidèles sont harcelés et tourmentés de toutes les manières. Nous n'entendons parler que d'amendes et d'emprisonnements, d'hommes envoyés aux galères, d'assemblées dispersées par les dragons.

René reprit avec quelque hésitation :

— Ce n'est pas uniquement pour mon plaisir que je vais au Mazet.

— Tu n'aurais pourtant pas une autre commission à y faire ? demanda Jeannette ; mais je suis bien aise que tu y ailles.

Ces paroles étaient sincères, car la jeune fille savait que depuis sa visite au Mazet la physionomie de son frère n'avait plus eu cette expression de désespoir qui auparavant lui brisait le cœur.

René posa la laine qu'il cardait, mit une bûche au feu, puis se leva et se tint debout devant la cheminée en évitant de regarder sa sœur.

— Il faut que je revoie M. Majal, dit-il.

— Le trouveras-tu au Mazet ?

— On me dira où il est ; j'ai besoin de ses avis et de son secours.

— Pourquoi ne cherches-tu pas plutôt l'aide et les conseils de notre bon pasteur, M. Roux ? Il était l'ami de notre père, tu sais qu'il nous a tenus tous les deux dans ses bras quand nous étions petits, et, lorsque nous avons été plus grands, c'est lui qui nous a instruits.

— Il est inutile que tu me rappelles cela, Jeannette, interrompit René avec décision. Je ne pourrais jamais parler à M. Roux ni à M. Brissac.

Puis, après une légère pause, il reprit avec plus de calme :

— Te souviens-tu de ce jour, il y a bien longtemps, où notre mère nous montra l'épée de son père ?

— Oui, je m'en souviens.

— Elle me dit qu'il y avait une épée bien préférable à celle-là, une épée que le père de mon père avait maniée avec un grand courage.

« J'espère qu'un jour, ajouta-t-elle, tu suivras son exemple ».

— Elle voulait parler de l'épée de l'Esprit, de la Parole de Dieu, dit Jeannette.

— Quelque étrange que cela puisse paraître, mon père formait le même souhait. Au synode, il dit — et M. Majal l'entendit — que son vœu le plus ardent était que son fils unique devînt un ministre du Saint Évangile.

Jeannette repoussa brusquement son rouet et regarda le jeune homme d'un air consterné.

— Mon frère bien-aimé ! s'écria-t-elle, les yeux pleins de larmes, je t'en supplie, prends garde ; tu peux te faire illusion. Réfléchis à ce qu'il t'en coûtera ; demande-toi si tu es qualifié pour une si grande tâche. Il me semble, pardonne-moi, frère, que c'est presque de la présomption.

— C'est bien possible ; Dieu seul le sait, dit humblement René.

— Tu as peu d'instruction, tu n'aimes pas l'étude ; penses-tu que messieurs les pasteurs te donneront la lettre de recommandation sans laquelle tu ne peux entrer à l'académie de Lausanne ?

— Je suis assuré que non, et je n'ai pas l'intention de la leur demander.

— Alors que comptes-tu faire ? dit Jeannette étonnée.

— Aller trouver celui qui m'a apporté ce message d'outre-tombe, solliciter la permission de le suivre, de travailler pour lui, de le servir comme un fils et de recevoir ses instructions comme il reçoit lui-même celles du Seigneur !

— René, puis-je te dire tout ce que je pense ?

— Certainement.

— Eh bien ! j'espère que M. Majal, qui, d'après tout ce que tu m'as dit de lui, doit être un homme très sage, te conseillera d'attendre et de consulter tes anciens amis.

Ces paroles étaient raisonnables ; mais ce n'était pas précisément de la raison que René se préoccupait en ce moment-là. Il ne savait pourquoi, mais il sentait instinctivement que Majal le comprendrait.

— Je sais qu'il me recevra, dit le jeune homme avec confiance, et tu n'en douterais pas non plus si tu le connaissais.

— Alors, promets-moi que tu te soumettras à sa décision quelle qu'elle soit, dit Jeannette croyant entrevoir un rayon d'espérance.

— Soit, je te le promets. Je suis prêt à lui obéir en toute chose. Ce qu'il me conseillera, je le ferai.

— Je ne puis oublier, reprit tristement Jeannette, que le jeune Morel a été condamné aux galères à perpétuité parce qu'il avait suivi son oncle, le ministre, comme tu te proposes de suivre M. Majal. Les yeux noirs de René étincelèrent.

— Tu as bien mauvaise opinion de moi, dit-il, si tu supposes que la perspective des galères me fera reculer.

— J'ai une très haute opinion de ton courage, mon frère, mais le courage ne suffit pas. Un homme doit bien connaître Dieu avant de prétendre, je ne dis pas souffrir pour lui, mais parler en son nom.

— C'est vrai, répondit René ; mais je m'efforce d'apprendre.

L'un et l'autre restèrent un instant silencieux. René, ayant dit tout ce qu'il croyait nécessaire au sujet de son dessein, chercha à détourner la conversation.

— Que me disais-tu en soupant, à propos des Vérien ? demanda-t-il.

— Ils ont quitté le village et leur maison est à vendre. Jacques songeait à l'acheter ; elle est si bien située pour un atelier ! mais M. et Mme Brissac désirent qu'il... que nous demeurions avec eux.

— Je le sais, j'en ai parlé à Jacques, et je l'ai prié de faire de ceci sa demeure et la tienne.

— Je te reconnais bien là, mon frère, dit Jeannette avec émotion. Toujours bon et généreux ! mais Jacques n'y consentirait pas, ni moi non plus ; nous serions injustes à ton égard.

— Comment donc ? et que ferai-je de la maison ? Mais naturellement vous devrez vous conformer au désir de Brissac. Maintenant, pour en revenir aux Vérien, il me semble qu'il y a là-dessous quelque mystère.

— Oui, un bien triste. Jacques se doutait, il y a un mois, de ce que tout le monde sait aujourd'hui que c'est Guillaume Vérien qui a trahi, la nuit où nous sommes devenus orphelins.

— Le lâche ! le vil scélérat ! Je n'ai jamais pu souffrir son air narquois et patelin, son regard oblique. Il a mérité le châtement de Judas, et il le recevra.

René s'arrêta un instant, puis il reprit avec plus de calme :

— Laissons cela entre les mains de Dieu, et puisse-t-il lui pardonner ! Mais comment l'a-t-on su ?

— Jacques m'a dit que le cordonnier de Nérac, qui fut pris cette nuit-là, avait été relâché en payant une amende, grâce aux bons offices de son cousin, le consul. Il a apporté la nouvelle que Guillaume n'est ni en prison, ni aux galères, mais qu'il étudie le droit à Toulouse où toutes ses dépenses sont payées.

— Alors ce n'est que trop vrai. «Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe».

8 Chapitre 7 — Un sanctuaire dans la forêt

Une neige épaisse recouvrait les sentiers que Jacques et René avaient à suivre. Mais ils étaient jeunes et forts, et s'inquiétaient peu du froid et des difficultés de la route. Ils atteignirent sans encombre Vernoux où ils furent cordialement reçus par l'oncle de Jacques, Pierre Lorin. Il était dans l'aisance, malgré sa nombreuse famille. Son fils aîné avait épousé depuis peu la fille d'un magistrat, par l'influence duquel il avait obtenu la garde de l'une des portes de la ville. Son emploi lui donnait la jouissance d'une vaste maison, près des murs, dans laquelle il installa ses parents. Mais ces avantages avaient été achetés au prix de honteux sacrifices. Il s'était marié à l'église et auparavant s'était confessé, avait abjuré verbalement l'hérésie et acheté le certificat de catholicité, sans lequel il ne pouvait exercer aucune fonction civile ou municipale. Il est vrai qu'au fond il était demeuré tout aussi protestant que jamais ; mais un homme ne peut parler ou agir avec fausseté sans s'avilir.

René, dans toute la ferveur de son premier amour, trouvait les Lorin et les autres protestants de Vernoux froids et indifférents. Ce qu'on appelait alors le nicodémisme était largement pratiqué parmi eux ; ils craignaient de manifester leur foi. Dans chacun des actes de leur vie, ils transigeaient avec leur conscience. Les mariages et les baptêmes à l'église étaient fort communs. On prétendait, non sans quelque apparence de raison, qu'ils étaient inévitables.

La foire se termina le samedi de bonne heure ; mais il devait y avoir des divertissements dans la soirée, et les Lorin firent souper leurs hôtes, venus de la campagne, de manière à ce qu'ils pussent y prendre part. René se serait volontiers passé de la fête pour continuer son voyage vers le Mazet, mais comme cela l'eût obligé à voyager le dimanche, il différa son départ jusqu'au lundi matin.

Il était assis à table à côté de Jacques et lui parlait de Jeannette et de ses achats, quand quelques paroles prononcées par un des convives attirèrent son attention.

— Dans toute autre circonstance, mon frère, je serais heureux de rester, disait cet homme que Lorin avait sans doute engagé à demeurer à Vernoux, mais ce soir !... pas même quand tu me donnerais tes deux mains pleines de louis. Il n'y a ici que des amis ?... C'est ce que je pensais. Eh bien messieurs, demain, au lever du soleil, une assemblée doit se tenir près du grand orme. J'ai promis à ma femme et à mes filles de les y conduire, et ce que vous auriez de mieux à faire, vous tous qui êtes ici, ce serait d'y venir avec nous.

Différentes excuses furent mises en avant ; n'était-ce pas naturel ? Ces hommes et ces femmes aimaient mieux passer cette nuit de décembre dans leurs demeures bien closes que de gravir péniblement les sentiers de la forêt, se tenir debout dans la neige, et s'exposer à être faits prisonniers ou à subir le sort de Paul Plans.

Mais aucun prétexte ne trouvait grâce aux yeux d'Étienne Lorin.

— Si vous saviez quelle joie et quelle consolation vous y goûteriez, dit-il, pas un de vous ne manquerait de s'y rendre. Que craignez-vous ? est-ce le froid qui vous arrête ? Vous y seriez moins sensibles si vos cœurs brûlaient au-dedans de vous comme ceux des disciples que le Seigneur rencontra sur le chemin d'Emmaüs. Craignez-vous la fatigue Vous l'oublierez bientôt en pensant au repos que Dieu donne à ceux qui sont travaillés et chargés. Craignez-vous les dragons, la prison, les galères ? Écoutez seulement notre pasteur parler du Sauveur, et alors, aller avec Lui en prison ou à la mort vous paraîtra chose aisée.

Ces exhortations furent vaines. Se levant de table le paysan prit congé de la famille de son frère. René se leva en même temps et s'approcha de lui :

— Monsieur, lui dit-il, je vous accompagnerai si vous le permettez.

— Quoi, mon garçon, es-tu disposé à te priver de la fête ?

— Je n'y tiens pas ; je préfère même ne pas y assister. Je vais lundi à Saint-Agrève.

— Très bien, alors viens ; tu te reposeras ce soir chez moi, et demain tu pourras aller à Saint-Agrève après l'assemblée qui se tiendra précisément sur ton chemin.

René accepta l'offre avec reconnaissance et salua affectueusement ses hôtes et Jacques Brissac. Quand il quitta Vernoux en compagnie de son nouvel ami, des nuages chargés de neige obscurcissaient le ciel et quelques flocons commençaient à tomber.

— C'est de mauvaise augure pour demain matin, dit Étienne Lorin en s'enveloppant de son manteau.

— Je crains que cela ne compromette l'assemblée, dit René.

— Pas de danger ! on attend M. Désubas.

— Est-ce le pasteur dont vous parliez tout à l'heure ? Je n'avais jamais entendu prononcer ce nom.

— Cela prouve que tu n'habites pas le Vivarais. Il n'y a pas de nom plus vénéré dans tout le pays. Il est sans cesse l'objet des plus ardentes prières et des plus sincères bénédictions.

— Halte-là ! père Lorin ; attendez un ami qui fera route avec vous, cria une voix derrière eux. Ils se retournèrent ; un homme jeune et de haute taille pressait le pas pour les rejoindre. Il avait un bâton à la main et ses longs cheveux flottaient sur ses épaules.

— Il n'est pas dans vos habitudes, père Lorin, de partir d'une ville sans avertir vos amis, et de les laisser courir après vous et vous atteindre comme ils le peuvent.

— Il n'est pas dans vos habitudes, Jean Desjours, de vous laisser devancer par qui que ce soit, répondit Lorin en riant. On vous voit toujours le premier au combat, à la fête et au prêche.

— Rendez-moi la justice d'ajouter que depuis bien longtemps vous ne m'avez vu ni à la fête ni au combat. De quoi parliez-vous quand je me suis approché ?

— De quoi pourrions-nous parler ce soir, Jean ? Voici un jeune montagnard de bonne famille, un fidèle, qui entend le nom de Désubas pour la première fois.

— Est-ce possible ? s'écria Desjours levant sa casquette et s'adressant à René.

— Je viens des Hautes-Cévennes, dit celui-ci.

— Eh bien ! Desjours, dit Lorin, voilà une bonne occasion d'exercer votre éloquence. Nous avons deux longues heures devant nous, employez-les de votre mieux.

— Vous vous moquez de moi, père Lorin ; la parole est un outil que je ne sais pas manier. Je ne suis qu'un pauvre garçon sachant à peine lire et écrire.

— Mais qui a la langue aussi déliée que la main et le pied.

— Je mettrais beaucoup plus souvent ma main et mon pied au service de M. le pasteur, s'il voulait me le permettre ; ma langue est un pauvre instrument. Cependant si votre ami désire entendre... Et sans achever sa pensée :

— Voyez-vous, dit-il en se tournant vivement vers René, voyez-vous, je suis né là-bas, près de Bruzac. Mon père — un homme honnête et pieux — avait une petite vigne qui produisait de beaux raisins ; il avait aussi quelques pommiers et une maison. Mais il fut emporté par la fièvre, il y a sept ou huit ans, et ma mère le suivit de près dans la tombe. J'étais leur fils unique. Cette double perte fut pour moi une bien grande épreuve ; mais avec le temps je trouvai des consolations. J'étais insouciant et léger ; j'aimais la danse et les autres divertissements ; j'aimais surtout à montrer mon adresse dans la lutte et je me plaisais à harceler les taureaux sauvages de la Camargue. Je ne manquais pas l'occasion de me rendre à une assemblée, non pas pour y entendre le prédicateur, mais pour y chercher de périlleuses aventures. Un peu plus tard, je rencontrai une personne qui m'inspira une vive affection ; sans sa présence, danses et fêtes n'étaient plus rien pour moi. Tout marchait selon mes désirs ; Toinette connaissait mon amour et ne le repoussait pas. Elle était catholique, mais ni l'un ni l'autre nous ne nous mettions en souci de la différence de religion. Je blanchis et ornai ma maison ; je la meublai de mon mieux, car je voulais conduire la plus jolie fiancée dans la plus jolie demeure du pays. En une heure tout fut emporté ; je ne fus plus qu'un misérable paria, sans autre avoir que mon bissac et mon bâton.

— En une heure ! comment cela ?

— C'était l'effet de la loi. Mon cousin avait réclamé, comme héritier légitime de mon père, tout ce que je possédais. Mes parents avaient été mariés au Désert, et un tel mariage ne vaut pas le papier du registre sur lequel il est écrit. Devant cette loi barbare je n'existe pas.

— Seul un coquin pouvait tirer avantage de cela, dit René.

— Je ne craignis pas de le dire et d'accabler mon cousin de malédictions, Dieu me pardonne ! Catholiques et protestants me plaignaient et trouvaient honteuse la conduite de Philippe. M. Afforty, le juge de Vernoux, que sa charge obligeait à exécuter la loi, ne cacha pas sa sympathie pour moi et son mépris pour mon cousin. Il en référa même aux jurisconsultes de Toulouse ; mais que pouvaient-ils y faire ? La loi était formelle. Mon bâton à la main et sans oser jeter un regard derrière moi, je franchis le seuil de la maison de mon père. Vous devinez le reste. Qu'avais-je à attendre ? Toinette n'est pas à blâmer, ses parents non plus. Ils ne pouvaient donner leur enfant à un individu sans sou ni maille. Elle est maintenant dans un couvent. Chaque jour je demande à Dieu de la bénir.

— Et vous, comment avez-vous pu supporter de tels malheurs ?

— Découragé, désespéré, je me serais jeté tête baissée dans les plus grands dangers. Je n'avais plus rien à perdre, pas même un nom. Quant à ma vie, je l'aurais donnée pour deux liards. Ce fut dans ces dispositions que j'assistai à une assemblée. M. Désubas, alors jeune proposant, prêchait dans ces quartiers pour la première fois. «Voilà, pensai-je, un homme à peu près de mon âge, comme moi sans feu ni lieu, quoique la loi qui m'enlève tout ait la gracieuseté de lui offrir une corde et six pieds de terre dans le coin des excommuniés». Je l'observai quand il se leva pour parler. Son visage exprimait la paix et même la joie. Il n'était pas, comme moi, lassé de vivre ; il paraissait apprécier l'existence comme un don de Dieu. Je l'écoutai, et en l'écoutant j'oubliai qu'un homme me parlait ; je

me sentais en la présence de Dieu. Jusqu'alors je n'avais été qu'un pharisien. À défaut d'autre sujet d'orgueil, je m'étais fait un mérite de mes souffrances. N'étais-je pas un des fidèles, dépouillé de tous mes biens à cause de ma foi ? Avant que M. Désubas eût fini de parler, j'étais le péager, n'osant élever mes regards vers le ciel et m'écriant : « Ô Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ». J'étais malheureux, mais moins que lorsque, défiant Dieu et les hommes, je me vantais de mon intégrité et faisais pleuvoir d'affreuses malédictions sur ceux qui m'avaient fait tort. Mes péchés torturaient mon cœur plus que ne l'avaient fait mes chagrins ; mais alors c'était au Dieu miséricordieux et non à l'homme que j'avais affaire. C'est ce qui me rendit l'espoir.

Je m'attachai aux pas du jeune pasteur, espérant que Dieu me parlerait de nouveau par sa bouche. Il le fit. Par une douce et claire nuit d'été, M. Désubas nous entretint de l'amour de Christ, de cet immense amour qui le porta à descendre du ciel pour venir nous chercher, à donner sa vie pour la nôtre afin de nous ramener à son Père. Il dit que son Père lui-même nous aime, attend notre retour et veut nous accueillir dans sa demeure. Cela était pour moi. C'était moi qui étais ainsi aimé d'un amour infini. À partir de ce moment je ne fus plus désolé, plus affligé. Bien que je ne fusse qu'un vagabond, un paria, j'avais dans la demeure de mon Père la place d'un fils et un nom qui fera ma gloire durant l'éternité. Quand vint le matin, j'étais seul sous un châtaignier. Je sortis de ma poche le Nouveau Testament de ma mère, et je trouvai, non sans quelque difficulté, les paroles qui avaient servi de texte au prédicateur : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis ». Je le marquai avec du sang, car je n'avais ni encre ni crayon ; puis je m'agenouillai pour remercier Dieu, et je retournai au village en chantant.

— Et après cela, dans quels termes avez-vous été avec Philippe ? demanda Lorin.

— La première fois que je l'ai rencontré, je lui ai tendu la main.

— Cela ne m'étonne pas de votre part ; vous êtes pressé en tout.

— Cela est possible ; mais, père Lorin, savez-vous ? Philippe lui-même sera au prêche demain matin.

L'air triomphant avec lequel Desjours annonça cette nouvelle provoqua une plaisanterie de la part de Lorin.

— Vous vous attendez sans doute à ce que l'éloquence de M. Désubas touche tellement son cœur qu'il se repente et vous rende votre héritage ?

— Non, je m'attends à mieux que cela : à ce qu'il partage avec moi l'héritage incorruptible que le Seigneur réserve aux siens.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Lorin s'écria :

— Mes amis, nous y voici ! Et il indiquait du doigt une lumière placée derrière la fenêtre d'une petite maison, pour guider leurs pas sur la neige.

Bientôt ils furent accueillis par la femme et les filles de Lorin, qui avaient préparé pour les recevoir un grand feu et un bon repas. Il était évident que Desjours était dans cette maison un hôte habituel et toujours bienvenu.

Après le souper, la famille se retira, laissant Desjours et René se tenir mutuellement compagnie auprès du feu. Quand ils furent seuls, Jean prit un Nouveau Testament et montra à René le verset marqué avec du sang. Le passage suivant était souligné au crayon. Desjours le lut à haute voix : « Vous êtes mes amis », et il ajouta :

— C'est M. Majal qui l'a marqué en me disant : « Voilà votre héritage et le mien ».

— M. Majal ! s'écria René. Alors vous le connaissez aussi ?

— Si je le connais ! de qui donc vous ai-je parlé toute la soirée ?

— De M. Désubas.

— Mais c'est le même. Pour les fidèles, il est Majal, Désubas ou Lubac. Majal est son nom de famille, Désubas celui de son village.

— C'est lui que je cherche, dit René d'un ton joyeux. Pensez-vous que je pourrai lui parler demain après l'assemblée ?

— Certainement ! si vous avez la patience d'attendre ; il y a toujours beaucoup de personnes qui désirent s'entretenir avec lui. Nous attendrons ensemble ; je serais au désespoir si je devais m'en retourner sans lui serrer la main.

Ils causèrent encore longtemps. Desjours, de dix ans plus âgé que son compagnon, eut le plus souvent la parole. Enfin René s'endormit du sommeil profond et sans rêves de la jeunesse, qui lui parut n'avoir duré que quelques minutes, quand il fut réveillé par Desjours. Celui-ci, penché sur son compagnon, une lanterne à la main, l'engagea à se hâter s'il ne voulait pas arriver trop tard au sermon. En un instant René fut sur pied.

« Aujourd'hui, je verrai M. Majal », se dit-il avec bonheur.

Les Lorin et leurs amis prirent à la hâte quelques provisions pour les manger après l'assemblée, et, munis de bâtons et de lanternes, ils s'avancèrent dans la profonde obscurité d'une nuit de décembre. La neige tombait encore, et le sentier à travers le bois eût été difficile à distinguer même en plein jour. Lorin, bûcheron dès sa jeunesse, qui connaissait chacun des arbres de la forêt, comme un homme connaît ses amis d'enfance, avançait en éclaireur, donnant le bras à sa femme. Desjours suivait, escortant Marie, et René fermait la marche avec Jacqueline, la plus jeune des filles de Lorin. Cependant Desjours finit par se trouver en tête de la petite troupe. La première place semblait lui appartenir de droit, et ce fut lui qui, dans un moment de perplexité, alors que Lorin lui-même voyait son expérience lui faire défaut, s'écria :

— Nos amis sont là, écoutez, ils chantent un psaume.

Il était facile de comprendre d'où venait le son, et la petite caravane avança avec un nouveau courage.

— Marchons plus vite, dit Lorin quelques minutes après, je crains que nous ne soyons en retard, le jour paraît.

La neige avait cessé de tomber, et la pâle clarté de l'aurore augmentait d'instant en instant. René pensa en frissonnant à cette autre matinée dans laquelle, deux mois auparavant, s'était accompli un événement si douloureux. Comme ils approchaient de l'endroit où l'assemblée était réunie, ils purent distinguer les paroles du psaume que l'on venait d'entonner :

Roi des rois, Éternel, mon Dieu

Que ton tabernacle est un lieu

Sur tous les autres lieux aimable !

Une clairière qui avait déjà plusieurs fois servi à cet usage, avait été désignée pour le lieu de réunion. La foule était compacte quand les Lorin arrivèrent ; mais Desjours parvint à découvrir un tronc d'arbre couché sur le sol ; il y étendit son manteau et y fit asseoir les femmes. Pendant ce temps, le chant avait cessé.

— Nous sommes sans doute en retard ? demandèrent les nouveaux venus à ceux qui les entouraient.

— Non, le pasteur n'a pas encore paru.

— Pas encore, s'écria Desjours ; c'est étrange, il est toujours si exact !

Des conversations s'établirent entre les amis pour qui l'assemblée était aussi une occasion de se voir. Ceux qui demeuraient à une grande distance les uns des autres et n'avaient entre eux que peu de communications, remplissaient volontiers les intervalles entre les différents exercices du culte par des causeries familières.

René qui ne voyait là que des visages étrangers, se tenait à l'écart et attendait avec anxiété l'arrivée du pasteur. Desjours connaissait tout le monde et avait à échanger d'interminables salutations. Il finit pourtant, lui aussi, par se montrer inquiet de ce délai.

Enfin René s'approcha d'un groupe où se trouvait Lorin, et dit à voix basse à celui-ci :

— Nous nous serons trompés d'heure.

— Impossible ! l'aube du jour était le moment fixé ; le soleil va se lever, M. Majal est très en retard.

— C'est vrai ; il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident. Peut-être s'est-il trompé de chemin ; les sentiers au bois sont difficiles à trouver.

— La neige peut l'avoir arrêté, dit un paysan ; j'ai entendu dire que quelques portions de la route, près de Saint-Agrève, sont tout à fait impraticables.

Cette conjecture avait été hasardée pour essayer de dissiper le malaise qui allait toujours croissant ; mais elle fut repoussée comme absurde.

— M. Majal ne se laissa pas arrêter par la neige l'hiver dernier, dit un vieillard, quand il vint dans la montagne pour voir mon fils à son lit de mort, et dans la nuit, qui plus est, car il n'osait pas s'aventurer en plein jour. Ça, c'était un mauvais temps, on peut le dire ! Un vent piquant vous cinglait le visage, et la neige tombait si épaisse que vous pouviez à peine apercevoir vos propres mains. Mais il dit que la joie de mon pauvre garçon et l'édification qu'il avait reçue près de ce mourant l'avaient bien dédommagé. Que Dieu bénisse notre jeune pasteur, et, après lui, que Dieu bénisse le brave jeune homme qui fut son guide cette nuit-là ! Lorin, c'est un de vos amis, je crois ; un Jean Desjours. Est-il là ?

— Oui, il est venu avec moi, le voilà là-bas à côté de ce petit homme brun. René, c'est le cousin Philippe que tu sais.

— Chut, fit le vieillard, on va chanter encore un hymne. J'espère que cela nous annonce l'arrivée du pasteur.

C'était le Te Deum qui, entonné par un millier de voix, portait vers le ciel les sublimes élans de la prière et de l'adoration. Les fidèles ne l'avaient pas choisi pour manifester leur joie à l'approche de leur ministre bien-aimé, mais pour inaugurer la journée du dimanche par un cantique d'actions de grâces.

9 **Chapitre 8 — L'heure est venue, mais non pas l'homme**

Ce Te Deum ne se termina jamais. À peine ces paroles :

Mais brisant l'aiguillon de cette mort cruelle,

Toi seul nous as acquis une gloire immortelle,

s'élevaient-elles en puissants accords vers les cieux, que tout à coup le chant fut interrompu. Instinctivement tous les yeux se portèrent vers le même point. Un silence plein de sinistres présages régna dans l'assemblée. Une crainte vague mais profonde envahit les cœurs. La trahison, les soldats, la prison, les galères passèrent devant l'imagination de la foule terrifiée. Quelques personnes prirent la fuite, tandis que d'autres se pressaient autour d'un groupe toujours grossissant qui s'était formé autour d'un protestant d'un village voisin. Son visage pâle et défait trahissait la nature des nouvelles dont il était porteur et qu'il annonça, d'un ton bref, la voix brisée par l'émotion :

— Il est pris.

Ces paroles résonnèrent comme un glas funèbre en passant de bouche en bouche à travers la multitude atterrée. Au premier instant, on ne pouvait le croire. Majal, quoique jeune, avait déjà bravé tant de dangers, avait échappé à tant de périls, qu'on avait fini par le considérer comme l'objet d'une protection toute spéciale de la part de Dieu.

— Je viens de le voir, dit le messager, au milieu d'une garde de soldats, les mains liées ; on le dirigeait sur Vernoux. Meniet, du Mazet, était avec lui ; c'est dans sa maison qu'il a été pris, la nuit dernière.

Des gémissements et des lamentations éclatèrent de toutes parts. Les hommes sanglotaient comme les femmes et les enfants. Le pasteur n'était-il pas pour eux un père, un fils, un frère ? Chacun des assistants lui devait quelque chose, quelques-uns lui devaient tout.

Enfin un murmure sorti de la poitrine d'un faible vieillard fut accueilli et mille fois répété, parce qu'il répondait au sentiment de tous les cœurs :

— Suivons-le et mourons avec lui ! avait dit en pleurant le vieux Cévenol dont il avait assisté le fils à son lit de mort.

— Oui, oui ! crièrent à travers leurs larmes les hommes, les femmes et même les petits enfants ; suivons-le et mourons avec lui !

Il se fit un mouvement dans la foule, tandis que le bras robuste de Jean Desjours se frayait un chemin au milieu d'elle. Un bel orme avait été coupé et creusé de manière à former une chaire rustique pour le prédicateur. Le jeune paysan s'y élança, et élevant la voix de manière à être entendu de tout le monde :

— Oui, mes frères, cria-t-il, suivons-le, non pour mourir avec lui, mais pour l'arracher au sort affreux auquel il s'est exposé pour nous. Est-il dans les griffes des bêtes féroces ? Nous connaissons Celui qui ferma la gueule des lions. Son bras ne s'est pas raccourci et sa puissance reste la même. Mais notre pasteur n'est pas au pouvoir des bêtes féroces, il est entre les mains d'hommes comme nous, d'hommes qui ont des sentiments semblables aux nôtres, qui connaissent sa valeur et l'amour que nous avons pour lui. Allons donc non pas combattre, il ne le voudrait pas, mais plaider pour lui par nos larmes et par nos prières. Allons leur dire de prendre nos vies en échange de la sienne, car nous ne saurions vivre sans lui. Quel est celui d'entre nous, si faible et si craintif soit-il, qui ne soit disposé à risquer sa vie pour cette cause. À tous, amis et frères, je vous donne le mot d'ordre : À Vernoux

«À Vernoux ! à Vernoux !» répétèrent des centaines de voix, et la multitude, poussée par un même sentiment et unie par un même amour, s'avança à flots pressés vers les portes de Vernoux.

René était au premier rang, à côté de Desjours, spontanément accepté pour chef. À travers les pensées confuses qui s'agitaient dans son esprit, passait sans cesse le souvenir de l'heureux intérieur du Mazet, où régnait maintenant la désolation. Il se rappela la généreuse hospitalité du jovial fermier, le rire joyeux des enfants et la douce sérénité de leur mère ; mais ce qu'il avait surtout devant les yeux, c'était le calme visage du pasteur, et les paroles qu'il chantait en route résonnaient encore à son oreille :

Dieu me conduit par sa bonté suprême ;

C'est mon berger qui me garde et qui m'aime.

Rien ne manque en ces gras pâturages ;

Des clairs ruisseaux je suis les verts rivages.

Trouverait-il dans la prison des eaux tranquilles et de verts pâturages ? Le Dieu en qui il mettait son assurance lui apparaîtrait-il pour le délivrer ?

— Ce jour en décidera, se dit René.

La foule, tout en avançant, grossissait de plus en plus. Chaque protestant qu'elle rencontrait se joignait à elle et quelques catholiques même en firent autant.

— Jean Desjours, dit un des nouveaux venus, j'ai de tristes nouvelles pour toi.

— Tu ne peux m'apprendre aucune nouvelle qui m'intéresse maintenant.

— Ton ami, Étienne Gourdol, est mort ; il a reçu une balle dans le cœur.

Desjours tressaillit et poussa une vive exclamation. Gourdol et lui avaient été amis d'enfance et en même temps rivaux dans ces jeux et ces luttes athlétiques où ils excellaient l'un et l'autre.

— Comment cela est-il arrivé ?

— D'autres que toi et tes compagnons étaient prêts à mourir pour le pasteur. Gourdol l'avait vu traverser Clairac enchaîné entre des soldats. Aussitôt il a appelé ses amis ; ils ont couru après l'escorte et l'ont atteinte au bois de Brousse : Rendez-nous notre pasteur, dit Gourdol.

— Vous ne l'aurez pas, répond l'officier.

— On verra ! s'écrie notre brave frère ; et avec une force de lion, il s'élança au milieu des soldats, saisit le pasteur dans ses bras et l'entraîne. Mais l'officier ordonne le feu ; les soldats tirent ; Gourdol et quatre autres sont couchés sur le sol. Après cela, il était facile de reprendre M. Désubas et de le lier de nouveau. Dans la lutte, il a été blessé à la cuisse d'un coup de baïonnette, mais il n'a pas paru s'en apercevoir ; il regardait avec consternation les cinq victimes étendues devant lui. Desjours s'essuya les yeux :

— Dieu récompense ta fidélité, noble ami, dit-il. Nul homme ne saurait ambitionner une mort plus glorieuse que la tienne. Mes frères, chantons un psaume ! et il entonna le 80°.

Les dernières paroles de cet hymne étaient à peine sorties de leur bouche qu'ils se trouvaient aux portes de Vernoux. Ils s'arrêtèrent ; ils n'avaient pas formé de plan, désirant se laisser guider par Dieu.

Le juge, M. Afforty, sortit à leur rencontre, revêtu de son costume officiel, et suivi des autres magistrats de la petite ville. Desjours prit la parole et demanda la liberté de son pasteur. Mais son chaleureux plaidoyer fut bientôt couvert par les lamentations et les sanglots de la multitude, plus éloquents que le plus éloquent des discours.

— Ce que vous demandez ne peut vous être accordé. La justice doit suivre son cours, et votre pasteur subir sa peine. Quant à vous, éloignez-vous sur-le-champ.

En entendant cette cruelle sentence, une vive irritation s'alluma dans tous les cœurs. Il y eut dans la foule un instant d'irrésolution. On eût dit qu'elle allait obéir aux injonctions du magistrat, mais elle ne reculait que pour s'élançer avec plus de violence. Comme une marée à laquelle rien ne résiste, la multitude s'avança, renversant tous les obstacles. Ses sanglots changés en cris de rage, ses prières en menaces, elle se précipita dans la ville, quoique sans armes, remplit la grande rue, atteignit la prison avant qu'aucune des personnes qui la composaient se fût demandé ce qu'elle allait faire.

René toujours à l'avant-garde, s'aperçut tout à coup que des hommes et des femmes tombaient autour de lui. Des fenêtres des maisons, des soldats et des citoyens catholiques tiraient sur la foule entassée dans la rue étroite.

— Retournez ! retournez ! ils vous tueront tous, criait Lorin, saisissant Desjours par le bras.

— Au même moment, René sentit une douleur aiguë et son bras fut couvert de sang. Que lui importait ? la mort seule pouvait l'arrêter en vue de cette prison. Quelqu'un à côté de lui tomba lourdement sans un cri, sans un soupir et comme s'il était mortellement blessé. C'était Philippe Desjours qui était resté tout le temps à côté de son cousin. Jean se retourna, se pencha sur lui et se disposait à le relever.

— Reviens ! reviens ! cria de nouveau Lorin ; es-tu fou ?

Desjours se redressa et regarda le mur de la prison, il y avait sur son visage une expression que René ne lui connaissait pas.

— Oui, retournons, dit-il, pour mettre ceux-ci en sûreté et chercher des armes, mais que Dieu nous soit en aide et nous permette de revenir et de le délivrer.

René le vit prendre son cousin dans ses bras et se diriger vers la ville. Il allait le suivre, mais il n'en eut pas la force : il ne put rejoindre ses amis maintenant en pleine retraite, et il perdit connaissance.

10 *Chapitre 9 — Le Messager*

— Laissez-le, je vous en supplie, laissez-le

— Le laisser ! rebelle, je l'arrête au nom du roi. Ce furent les premiers sons qui frappèrent l'oreille de René quand il reprit ses sens. Debout à côté de lui se trouvait Jacques Brissac sans armes. Il contestait avec un gendarme qui, le repoussant violemment de la crosse de son fusil, saisit René par le bras et l'entraîna vers la prison, encore défaillant et ensanglanté.

René fut heureux qu'on lui permit de se jeter sur un grossier banc de bois dans le corps de garde. Un feu brûlait dans la cheminée et quelques soldats étaient assis à l'entour. Le gendarme rejoignit ses compagnons et dit en montrant René

— Ce petit jeune homme ne valait guère la peine qu'on le prit.

— Pourquoi l'emmener alors ? dit un caporal pourquoi l'emmener et exaspérer des hommes à la merci desquels nous serons peut-être demain ?

— Que les saints nous préservent d'être à leur merci ! s'écria un troisième soldat ; la merci des Camisards est un mauvais morceau à avaler.

— Que les saints nous en préservent... s'ils le peuvent ! ajouta un nouvel interlocuteur ; mais nous avons devant nous une rude tâche. Le pays est en feu et nous ne sommes que...

— Chut ! fit le caporal en regardant René.

— Ne craignez rien ; il peut entendre, mais il ne répétera pas.

— Peut-être pourra-t-il faire au commandant quelque révélation. Allez faire votre rapport, Favre. Que quelqu'un de nous donne un peu d'eau-de-vie à ce garçon, et pansez sa blessure ; voyez comme il est pâle.

— Je ne suis pas grièvement blessé, dit René qui essaya de prendre un air indifférent.

Il accepta le cordial, cependant, quoiqu'il éprouvât de la répugnance à recevoir un secours de mains encore teintées du sang de ses amis.

Il avait de la peine à conserver son sang-froid au milieu des rires et des moqueries qui l'exaspéraient, et le temps lui paraissait bien long. Enfin il put échapper à ce triste entourage. Un geôlier aux cheveux gris entra, et René fut heureux de reconnaître en lui un ami des Lorin, accusé de nicodémisme. Cet homme le conduisit dans une cellule peu éclairée et ayant pour tout meuble un escabeau, une table et un grabat sur lequel il fit coucher le prisonnier. Il le laissa en disant qu'il allait revenir en peu d'instants.

En effet, il entra, apportant de la charpie, des bandes et de l'eau fraîche. Il était aussi muni d'un encrier, d'une plume et de papier. Il fit d'abord usage du linge, au grand soulagement de René.

— La blessure n'est pas grave ; vous pourrez bientôt vous servir de votre bras comme auparavant, dit le geôlier d'un ton amical.

— Ah ! soupira René, je voudrais pouvoir m'en servir maintenant.

— Patience, jeune homme... et silence ! Pensez-vous être le seul ici qui ne puisse user de ses bras comme il le voudrait ?

Le geôlier s'assit alors près de la table et demanda d'un ton bref :

— Votre nom ? (Il feignait de ne pas le connaître, quoiqu'il l'eût vu chez les Lorin). Votre nom ?

— René Plans.

— Votre âge ?

— Seize ans... pas tout à fait.

— Votre domicile ?

— Cros, dans les Hautes-Cévennes.

— Votre état ?

— Cultivateur.

— Votre religion ?

— Je suis protestant.

Le geôlier écrivit nouveau catholique ; car, d'après la loi, il n'y avait alors plus de protestants en France. Dans tous les documents officiels on les désignait sous le nom de nouveaux catholiques ou de nouveaux convertis.

— Vos parents, poursuivit le geôlier, sont-ils vivants ou morts ?

— Morts.

— Avez-vous des frères, des sœurs ?

— J'ai une sœur.

— Vous auriez dû penser à elle avant de vous exposer ainsi, dit le geôlier. Puis, reprenant son ton officiel, il continua :

— Quel était votre but en entrant dans la ville avec cris et violence, au mépris de la loi ?

— De solliciter le relâchement de M. le pasteur, répondit René avec franchise.

— Le relâchement de M. Majal, vous voulez dire ? Je vais l'écrire. C'est cela. Savez-vous lire et écrire ?

— Oui.

— Alors lisez ceci ; et si c'est exact, apposez votre signature au bas.

René obéit, puis il demanda

— À qui sont destinées ces informations ? aux magistrats ?

Il désirait savoir si le résultat de cet interrogatoire arriverait entre les mains du beau-père de Pierre Lorin qui, il en était persuadé, aurait fait tout son possible pour le tirer d'affaire.

— Aux magistrats ! En vérité, les magistrats comptent pour peu de chose ici. Tout va à M. le commandant. Les dragons sont partout, ils tournent le monde sens dessus-dessous, selon leur bon plaisir. On dirait qu'ils ont à traquer des bêtes fauves.

— Sont-ils donc invincibles ? osa demander René.

— Pas précisément, répondit le geôlier, et baissant la voix, il ajouta : Ici, catholiques et protestants sont persuadés que vos amis exécuteront leurs menaces et que demain, avant le coucher du soleil, votre ministre sera libre comme l'air. Tout le monde s'en réjouira ; peu de personne plaindront le traître s'il perd sa récompense.

Il n'était pas rare que les catholiques exprimassent leur mépris pour les traîtres. Les agents du gouvernement eux-mêmes éloignaient quelquefois de leur présence, avec dégoût, les hommes qui venaient leur réclamer le prix de leur trahison.

— Il y a ce pauvre Meniet, poursuivit le geôlier, qui vous fend le cœur. N'est-ce pas affreux qu'un homme doive aller aux galères parce qu'il n'a pas refusé du pain et un abri pour une nuit au frère de sa femme ?

— Pouvez-vous me dire, demanda René, combien de nos gens ont été atteints aujourd'hui ?

— Pas exactement. Presque tous les morts et les blessés ont été emportés par leurs amis : mais on dit qu'il y a eu environ trente morts et quelques centaines de blessés.

— Ah ! c'est terrible ; comme cela va affliger M. Majal

— Terrible ! La journée de demain le sera bien davantage. Et nous qui sommes entre deux feux nous nous trouvons dans une situation fort critique. Quand vos frères descendront en armes, ils feront peu de différence entre les ennemis qui ont tiré aujourd'hui sur eux et les amis qui leur auraient souhaité bonne chance s'ils l'avaient osé.

À ces mots le geôlier sortit. René se leva avec impatience. Il était dans une agitation fébrile qui ne lui permettait pas de rester en repos. Son emprisonnement lui donnait peu de souci, car il était persuadé que le lendemain y mettrait un terme mais il était exaspéré de ne pouvoir se joindre à ceux qui allaient remplir la tâche si convoitée de délivrer le pasteur.

Dans le courant de la soirée, on lui apporta de la nourriture. Il essaya d'obtenir quelques informations, mais ne put y réussir. Avant de s'étendre sur son grabat, il s'agenouilla pour prier. Des sentiments plus doux pénétrèrent alors dans son âme et il finit par s'endormir, quoique d'un sommeil agité.

Le lendemain matin, il entendit un bruit de pas qui semblait se rapprocher. La porte de sa cellule s'ouvrit et le commandant entra suivi du geôlier. René se leva et salua.

— Vous êtes René Plans ? fit l'officier.

Le prisonnier répondit affirmativement.

— Votre jeunesse et votre inexpérience, poursuivit le commandant d'un ton grave et qui n'était pas dépourvu de bonté, peuvent en quelque mesure excuser la conduite irréfléchie, mais séditieuse, qui vous expose aux plus sévères châtiments. Votre pasteur les a invoquées en votre faveur ; il a chaleureusement intercédé pour vous, et j'ai pris sur moi la responsabilité de votre mise en liberté.

René parut stupéfait. Il ne comprenait pas comment Désubas, prisonnier lui-même et destiné à la mort, pouvait solliciter avec succès son relâchement.

— M. Majal désire vous voir, reprit l'officier. Il a demandé comme une faveur, et je lui ai accordé la permission d'envoyer par votre intermédiaire une communication à ses amis. Suivez-moi.

Ce fut avec une vive émotion que René obéit. La pensée de voir une fois de plus le visage de Majal, de celui pour la vie duquel il eût joyeusement donné la sienne, l'idée que chaque pas le rapprochait de sa présence, c'était plus qu'il ne pouvait en supporter en ce moment.

Le commandant le conduisit vers la partie la plus reculée et la mieux fortifiée de la prison. Ils atteignirent la cellule de Majal ; le gardien fit tourner la clef dans la serrure, tira les verrous et ouvrit la lourde porte dont le grincement, dans cette atmosphère humide et glacée, et sous cette sombre voûte, frappa René au cœur comme s'il fût entré dans le séjour des morts.

Majal était assis près d'une table ; ses pieds étaient enchaînés, mais ses mains étaient libres. L'ample manteau qui le recouvrait presque entièrement cachait les traces de sa blessure. Il se leva quand ils entrèrent et salua le commandant. Malgré l'obscurité, ce jeune et beau visage rayonnait comme s'il eût été touché par le doigt de Dieu et doué par lui d'un charme dont la mémoire est encore conservée dans les plaintes populaires. Il ne trahissait ni appréhension, ni crainte, mais seulement une profonde tristesse. Majal avait versé bien des larmes sur ceux qui, la veille, étaient tombés victimes de leur généreux dévouement. Il semblait naturel à Désubas que le berger donnât sa vie pour ses brebis ; mais que les brebis mourussent pour leur berger, cela lui paraissait une anomalie et lui causait une amère douleur.

— Voici, monsieur, dit le commandant, voici le jeune garçon en faveur duquel vous avez intercédé. Vous désirez lui parler ?

— Je vous remercie, monsieur le commandant, dit le pasteur, tendant à Plans sa main que celui-ci porta à ses lèvres. Et toi aussi tu as souffert pour moi, ajouta-t-il en jetant un rapide regard sur le bras en écharpe de son jeune ami.

— La blessure n'est rien, monsieur, dit vivement René.

Le chagrin que cette blessure causait au pasteur lui fit regretter pour la première fois de l'avoir reçue.

— Monsieur le commandant a eu la générosité de me promettre ta mise en liberté, reprit Majal, j'en suis très heureux. Une fois déjà, René, tu as fidèlement porté un message de ma part ; veux-tu te charger d'en remettre un second ?

— De tout mon cœur, monsieur.

— Tu le promets devant Dieu ?

René fut affligé du manque de confiance que cette insistance semblait supposer.

— Vous pouvez vous fier à moi, monsieur, dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

— Je crois que tu m'es dévoué... même jusqu'à la mort. Je te confie la tâche de porter à ceux qui m'aiment ma dernière et ardente supplication. Elle est écrite ici.

Il remit au jeune homme une feuille soigneusement pliée. En la prenant, René sentit son cœur se serrer. Pourquoi cette solennelle recommandation ?... et ce mot étrange : ma dernière ? Ne savait-il pas que ce jour même on le délivrerait ? Il fit un mouvement instinctif pour ouvrir le pli, mais Majal posa la main sur la sienne.

— Pas à présent, dit-il avec douceur ; attends jusqu'à ce que tu sois libre... Encore un mot, René. Porte mes salutations aux chers amis qui se sont dévoués et ont souffert pour moi. Dis-leur qu'ils en seront récompensés par l'Auteur de cette déclaration : «En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi». Demandez-leur de prier pour nous, de prendre soin de ma sœur et de ses enfants. Et maintenant, mon fils, va-t-en paix ; adieu.

Il le regarda encore un moment avec attention, comme s'il avait eu autre chose à dire ; mais ils n'étaient pas seuls. Le commandant Ladevèze, quoique parfait gentilhomme, respectait la discipline et n'avait pu permettre un entretien sans témoins entre les deux prisonniers. Se tournant vers l'officier, le pasteur lui dit :

— Monsieur le commandant, mon ami peut sortir avec vous, n'est-ce pas ?

— Certainement, monsieur ; il va être libre à l'instant même. Mais il faut qu'il donne sa parole qu'à partir de ce moment il se soumettra aux lois.

Rien n'était plus contraire aux dispositions de René que de faire une telle promesse, puisqu'il était fermement décidé, dès qu'il aurait quitté la ville, à s'armer et à opposer à la loi une vive résistance. Il hésita ; mais le pasteur le regardant avec affection :

— Je réponds pour lui, dit-il.

— Cela suffit, monsieur, dit Ladevèze avec courtoisie. Maintenant, mon garçon, ajouta-t-il, le gardien attend ; il vous conduira à la porte, et vous pourrez rejoindre vos amis.

Dans la persuasion où il était que le soir même ils seraient de nouveau réunis, René se serait contenté d'adresser au pasteur un regard reconnaissant et un «au revoir» souhaité au fond de son cœur ; mais Majal l'attira à lui, le serra dans ses bras et le baisa sur les lèvres.

— Voilà le sceau de ton message, dit-il ; que Dieu soit avec toi, mon fils !

Les craintes de René redoublèrent. Est-ce ainsi que l'on prend congé de ceux qu'on doit revoir dans quelques heures ? Quelque terrible déception leur était-elle réservée ? Mais il n'osa parler ; une crainte respectueuse remplissait son âme, une sorte de charme semblait enchaîner sa langue et paralyser tous ses mouvements. Le commandant lui fit signe de sortir, et il obéit sans mot dire.

Ladevèze rentra et ferma la porte. Ce n'était pas le soldat qui allait parler, c'était le gentilhomme, ou plutôt l'homme, mû par un généreux sentiment.

Son honneur, au point de vue du monde, serait terni s'il se laissait ravir son prisonnier ; mais n'y avait-il pas quelque chose de plus précieux même que l'honneur ?

— Monsieur Majal, dit-il, je vous ai permis de faire cela ; mais, au fond, je ne saurais vous approuver. Je vous le dis franchement, je ne puis me réjouir de voir un homme comme vous se mettre volontairement la corde au cou. Vous nous évitez de la peine et du danger, mais vous faites le sacrifice de votre vie. Réfléchissez ; rappelez votre messenger. Je vous le permets..., non je le désire... Déchirez votre billet, et que le Dieu des batailles décide lui-même de votre sort.

Un sourire céleste éclaira le visage du captif :

— Le Dieu de paix en a décidé, dit-il ; il n'y aura plus de sang versé pour moi.

11 **Chapitre 10 — Le Message**

«Mes amis, je vous supplie de vous retirer. Les hommes du roi sont ici en grand nombre. Il y a déjà eu trop de sang versé. Je suis en paix et entièrement résigné à la volonté de Dieu.

Signé : Majal-Désobas».

Tels furent les mots que lut René quand il eut ouvert le billet du pasteur. Stupéfait, atterré, il commentait en lui-même les termes du message : «Je vous supplie de vous retirer...» Impossible !... «Les hommes du roi sont ici en grand nombre...» Les nôtres sont cent fois plus nombreux !... «Trop de sang versé...» Non, pas encore assez ! Je ne puis pas... je ne veux pas porter de tels ordres

Une violente tentation s'empara de lui : il détruirait le fatal écrit et garderait le silence ; M. Majal serait sauvé !

Il saisit la feuille pour la déchirer. Les derniers mots frappèrent ses regards et arrêtaient sa main «En paix... entièrement résigné à la volonté de Dieu». La volonté de Dieu ! René pouvait-il résister à cela ?

Il se jeta sur la neige et un violent combat se livra dans son âme.

«Je ne puis faire cela et signer ainsi de ma propre main son arrêt de mort !» dit-il tout haut dans son angoisse. Mais il sentait encore sur ses lèvres le baiser de Majal, il voyait son regard, il entendait ses paroles : «Je crois que tu m'es dévoué, même jusqu'à la mort».

En cet instant, René, dans sa détresse, leva vers Dieu un suprême regard pour implorer sa force toute-puissante. Ce ne fut pas en vain. Dieu lui vint en aide et lui donna le courage de justifier la confiance du pasteur. N'osant se donner le temps de réfléchir encore, il se leva d'un bond et courut vers la foule agitée qui se pressait aux abords de la petite ville. Elle avait quadruplé depuis la veille, et de nouveaux renforts arrivaient sans cesse. Tout le monde était armé. Ça et là on voyait une ancienne épée qui, comme celle de René, avait figuré dans la guerre des Camisards ; un pistolet, une arquebuse, une pique. Mais les perches, les faux, les longs bâtons ferrés étaient surtout nombreux. Il y avait aussi plus d'un spécimen de l'arme primitive avec laquelle David tua Goliath et qui est toujours terrible entre des mains exercées. Partout le soleil d'hiver éclairait des visages sombres et déterminés. Ces hardis montagnards brûlaient du désir de délivrer leur pasteur et de venger leurs frères.

René allait faire surgir dans ces âmes un terrible conflit entre l'influence qu'exerçait sur elles la parole du pasteur et l'ardent amour qui les portait maintenant à exposer leur vie pour sauver la sienne. Cette parole était si puissante ! mais cet amour était si profond !

Le jeune messenger n'avait pas le courage de s'approcher de Desjours et de lui faire part de la situation. Il le vit aller et venir parmi les nouveaux arrivants, les exhortant, les encourageant, examinant leurs armes. Qui aborderait-il en premier lieu ? Comment se ferait-il écouter ? S'il avait pu voir Majal seul, ne fût-ce qu'un instant, le pasteur lui aurait dit à qui il devait s'adresser ; mais en présence de Ladevèze il eût été imprudent d'articuler un nom. Il avait fallu laisser le messenger à ses propres ressources, et c'était la pensée que Majal lui avait témoigné une semblable confiance qui donnait à René l'énergie de poursuivre sa mission.

Comme il s'arrêtait dans une extrême perplexité, se demandant ce qu'il devait faire, il reconnut à sa grande surprise et à son entier soulagement, un visage qui lui était familier. Se frayant un chemin à travers la foule, il se trouva en présence de M. Jean Roux, le ministre qui l'avait baptisé et instruit.

C'était un homme d'âge moyen, au teint coloré et à l'air vif. Il paraissait engagé dans une grave consultation avec un jeune homme chez qui René vit tout de suite un pasteur, bien qu'il portât le costume d'un paysan. Ce dernier était maigre et de petite taille ; il avait la figure longue et hâlée, les traits réguliers, les cheveux noirs, les yeux noirs aussi et rayonnants d'ardeur et d'intelligence (*).

(*) Ces pasteurs sont décrits d'après leur signalement qui se trouvait entre les mains de la police, comme de nos jours la photographie des grands criminels.

Quand René s'approcha, il semblait presser M. Roux d'adopter quelque plan d'action.

— Monsieur le pasteur, dit le messenger, j'ai quelque chose à vous dire.

— Qu'est-ce qui t'amène ici, René Plans ? demanda sévèrement le ministre ; ta place et ton devoir ne sont pas ici. Retourne chez toi, prends soin de ta sœur et ne fais pas de sottise.

Mais en observant le visage du jeune homme, il ne put s'empêcher de remarquer combien il était changé. Quoiqu'il portât encore la trace des larmes récentes, il respirait une mâle résolution.

— Monsieur le pasteur, dit René, j'ai été fait prisonnier hier dans la ville ; j'ai passé la nuit dernière en prison, et ce matin je l'ai vu.

À peine avait-il achevé ces mots que le compagnon de M. Roux lui jeta un regard perçant. Il en fut presque déconcerté.

— Comment a-t-on permis cela ? demanda brusquement le jeune ministre.

— Monsieur le commandant lui-même m'a conduit auprès de lui et il a assisté à notre entrevue, répondit René. Il avait ses raisons pour m'accorder cette faveur, ainsi que vous le verrez, messieurs, en lisant ceci. Et il remit à M. Roux le billet de Majal.

Tous les deux se penchèrent avidement sur la feuille, et après l'avoir lue restèrent un moment silencieux. Le jeune pasteur s'écria enfin :

— Dieu soit loué ! Il nous fournit le moyen d'arrêter le mouvement ; mais notre noble ami, notre héroïque frère !...

Incapable d'ajouter un mot, il se détourna pour pleurer.

— Dieu soit loué, nous sommes sauvés, maintenant ! dit à son tour M. Roux.

Il posa alors quelques brèves questions à René, qui raconta tout ce qui s'était passé entre le captif et lui.

— Venez, M. Rabaut, dit M. Roux avec une certaine impatience ; faisons usage du secours que Dieu nous envoie dans notre détresse. Il n'y a pas un moment à perdre ; c'en est fait si nos gens entrent dans la ville et ouvrent de nouveau les hostilités.

René, au fond de son âme, haïssait les deux pasteurs. Il pensa avec un sentiment de profonde amertume à celui qu'ils livraient si froidement à la mort pour y échapper eux-mêmes.

— Ils ne se soucient que de leur propre vie, se dit-il, tandis que lui s'oublie pour nous tous.

Le jeune Cévenol était cruellement injuste envers ces hommes. S'ils acceptaient si naturellement ce sacrifice, c'est qu'ils comprenaient les sentiments de celui qui l'offrait. Les actes du plus sublime héroïsme leur étaient habituels comme à lui, et faisaient partie de leur tâche quotidienne.

— Personne ne doutera que ce billet ne soit de Majal, dit Rabaut ; et le feu de ses yeux fit place à une expression de tendresse. Toute sa calme et modeste simplicité est là ; son ardeur ne s'allume que lorsqu'il parle de son Dieu.

M. Roux se dirigeait déjà sur le point où l'on apercevait le plus d'agitation. Rabaut allait le suivre ; mais il s'arrêta, frappé par la douleur qui se lisait sur le visage du jeune messenger de Majal.

— Et vous, dit-il, vous, en qui il s'est ainsi confié, vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Qui n'en fait autant ? s'écria René, et cependant il nous faut le laisser, l'abandonner à la mort ! c'est affreux, cela brise le cœur !

— Il importe peu que votre cœur ou le mien se brise, répondit tranquillement le pasteur du Désert, mais il importe beaucoup, pour vous et pour moi, que nous soyons trouvés faisant la volonté de Dieu.

— Il est dur qu'il soit obligé de porter la croix pour nous tous.

— Ne la porteriez-vous pas volontiers pour lui, si vous le pouviez ?

— Oh ! mille fois ! et il y en aurait beaucoup, beaucoup qui me disputeraient cet honneur, cette joie.

— Eh bien, jugez de ses sentiments par les vôtres. Ne lui enviez pas l'honneur et la joie de porter la croix pour Celui qu'il aime plus que vous ne pouvez comprendre et de qui il est aimé plus qu'il ne peut le comprendre lui-même.

À ces mots il s'éloigna et se trouva bientôt au milieu de la foule surexcitée. Roux, Rabaut et d'autres pasteurs qui les rejoignirent plus tard accomplirent fidèlement leur pénible, mais noble tâche.

Les quelques mots écrits par le prisonnier passèrent de main en main, et les prières de ses collègues se joignirent aux siennes pour demander qu'il n'y eût plus de sang versé.

— Laissez-le, dirent-ils, entre les mains du Seigneur. C'est là qu'il veut être, et il est en sûreté. Par ces paroles et d'autres exhortations du même genre, ils parvinrent, bien qu'à grand-peine, à contenir les montagnards. Cette prise d'armes n'eut pas de suite, l'épée à demi tirée fut replacée dans le fourreau parce que le prisonnier refusa résolument une délivrance qui eût dû être achetée au prix du sang de ses frères (*).

(*) Il n'est pas douteux que Désubas eût pu être sauvé s'il n'était lui-même intervenu pour s'y opposer.

Ce résultat ne fut pas obtenu par Majal seul ; chacun des pasteurs qui intervinrent pour arrêter l'élan de la multitude le fit en exposant sa propre vie. Sur eux aussi planait ce supplice auquel ils empêchaient le peuple d'arracher leur frère.

12 Chapitre 11 — Un dernier adieu

Les pasteurs furent éloquents et énergiques. Leur influence sur le peuple était presque sans limites. Cependant ils avaient besoin de toutes leurs ressources pour accomplir la tâche qu'ils venaient d'entreprendre. Ils avaient à contenir une multitude armée et exaspérée qui grandissait à chaque heure, comme un chasseur qui retient sa meute prête à s'élaner sur une proie. Ils parvinrent à calmer la foule mais ne purent la disperser.

Les protestants continuaient à stationner autour de Vernoux, couvrant la route du sud. Ce n'était plus maintenant pour porter secours à leur héros, mais pour le voir une fois encore, l'accompagner de leurs prières et de leurs bénédictions pendant qu'il marcherait à la mort.

René resta avec Jean Desjours et Étienne Lorin. Philippe Desjours, gravement blessé, avait été rapporté chez lui. Parmi les morts se trouvait le vieillard qui avait été le premier à dire : « Suivons-le et mourons avec lui ! » Son désir s'était réalisé : il était mort pour le pasteur, sinon avec lui.

Jacques Brissac s'offrit pour retourner à Cros, afin de calmer l'anxiété de ses parents et de Jeannette auxquels était peut-être déjà parvenue la nouvelle du massacre de Vernoux. Avant de partir, il reçut de René la confiance d'un plan que celui-ci avait formé, et pour l'exécution duquel son secours et celui de Jeannette seraient nécessaires. Il l'approuva chaleureusement.

— C'est une excellente idée, dit-il ; tu peux compter sur nous. Vois comme Dieu t'a bientôt montré comment tu devais utiliser la maison de ton père.

Des forces beaucoup plus considérables que celles dont pouvait disposer M. Ladevèze étaient indispensables pour opérer en sûreté le transfert des prisonniers. Le commandant envoya un exprès à Montpellier demander de nouvelles troupes, et il les attendit avec impatience. La foule était dans la même attente, car elle savait que l'arrivée des soldats serait le signal du départ du pasteur pour son funèbre voyage. René passa en grande partie ces quelques jours avec Jean Desjours et Étienne Lorin.

Ce dernier était triste, mais résigné, «Dieu est bon, disait-il, et c'est la volonté de Dieu». La foi simple et forte de ces fils du Désert s'appuyait sur cette «volonté de Dieu», par laquelle ils entendaient les décrets immuables de l'Éternel. Desjours était loin de partager la résignation de son ami. Il vomissait des imprécations sur les persécuteurs. Personne ne trouvait grâce devant lui. Il blâmait René d'avoir porté le message, les pasteurs de l'avoir reçu, Majal même de l'avoir écrit.

C'était un véritable enfant du Midi, ardent comme le soleil de son pays. Sa nature violente et indisciplinée était capable de beaucoup de bien comme de beaucoup de mal. Le bien et le mal se l'étaient disputé ; le mal avait été bien près de remporter la victoire et de souiller toute sa vie, quand, par la miséricorde de Dieu, la parole de vie et l'homme qui l'annonçait trouvèrent accès dans son cœur. Pour lui, les choses vieilles passèrent et toutes choses devinrent nouvelles ; mais il n'apprit jamais à distinguer entre le message et le messager. Son âme était liée à celle de Majal, qui avait été le moyen employé de Dieu pour sa conversion. L'amour qu'il éprouvait pour le jeune pasteur tenait à la fois de la tendresse d'un frère et de la respectueuse gratitude d'un fils spirituel. Le caractère calme et élevé de l'un exerçait un pouvoir absolu sur la nature ardente et turbulente de l'autre, et maintenant qu'il était privé de Majal, Desjours ressemblait à un vaisseau sans boussole et sans gouvernail.

Quelques journées s'écoulèrent, longues, tristes, pour tous ceux qui attendaient, car il ne leur restait plus rien à faire. Enfin les soldats arrivèrent. Une foule empressée couvrait la route qui va de Vernoux à Privas. René et Desjours avaient choisi une excellente position et se tenaient l'un près de l'autre, quand Étienne Lorin, qui avait passé la nuit précédente dans la ville, chez son frère, s'approcha d'eux, les traits bouleversés et prit Desjours à part. René les suivit.

— Mon ami, dit Lorin à voix basse et en jetant autour de lui un regard rapide pour s'assurer qu'ils étaient seuls, un grand danger te menace. Fuis, ne perds pas un instant, cherche un refuge n'importe où. Il faut que tu mettes au moins dix lieues entre toi et la ville avant la tombée de la nuit.

— Pourquoi ? qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Desjours sans manifester la moindre émotion.

— Rien de bon. Un mandat d'arrêt a été lancé contre toi, comme étant le chef de la multitude désordonnée qui s'est précipitée dans la ville le jour du massacre. Ta tête est mise à prix, mille livres sont promises à celui qui l'arrêtera.

— Oh ! ce n'est que cela ! dit Desjours avec un rire amer. Je suis bien obligé à messieurs les magistrats et entièrement à leur disposition.

Ces paroles résonnèrent douloureusement aux oreilles de René.

— En vérité, dit Lorin, je crois parfois que tu es hors de sens.

— Pourquoi cela, père Lorin ? Que pourrait-il m'arriver de plus heureux que d'être pris maintenant ? On m'enverrait à Montpellier : cinquante lieues côte à côte avec lui ! pensez seulement à cela. Après avoir obtenu une telle faveur, je me laisserais prendre sans regret.

— Chut ! fit Lorin, sont-ce les paroles d'un chrétien ? Ta vie t'appartient-elle pour l'abandonner ainsi ? M. Majal a-t-il été crucifié pour toi ? Tu es plus idolâtre que ces pauvres catholiques ignorants. Jamais papiste ne mit vierge ou saint à la place de Dieu plus complètement que tu n'y mets notre pasteur. Il avait raison quand il nous disait : Le plus grand mal que vous puissiez faire à la personne que vous aimez, soit mari, soit femme, soit enfant, c'est d'en faire votre idole. Il est moins dangereux d'être haï ou méprisé que d'être adoré». Penses-tu que tous ses chagrins ne soient pas suffisants pour lui briser le cœur, que tu veuilles lui en causer un de plus en ajoutant une victime à celles qu'il y a déjà. Aie pitié, si ce n'est de lui, du moins de nous, dont il a à soutenir l'honneur par une contenance calme et ferme.

C'était un long discours pour Lorin, et il s'arrêta tout à coup, comme honteux de sa vivacité. Un moment après, il reprit tristement :

— Mais tu n'es pas seul à blâmer ; nous avons tous mérité ce reproche : «Qui est Paul ? qui est Apollon ?» C'est peut-être pour cela que Dieu a appesanti sa main sur le plus noble de nos pasteurs, celui que nous aimions le plus.

— Vite ! vite ! cria alors un jeune garçon en courant vers les trois amis. Les voici ! voici les soldats !

René partit comme un trait ; Desjours en aurait fait autant ; mais Lorin le retint.

— Au nom du ciel, sois prudent ! Prive-toi d'une satisfaction inutile et dangereuse. Tu le reverras, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Lâchez-moi, Lorin ! Il faut que je le voie, quand je devrais en mourir.

Il se débarrassa de l'étreinte de son ami et s'élança sur le bord de la route.

Depuis le matin de bonne heure, toutes les fenêtres des maisons de la rue principale de Vernoux étaient garnies de spectateurs qui attendaient le passage des prisonniers. Ceux-ci comprenaient, outre Majal et Meniet, deux ou trois des compagnons de Gourdol, qui avaient été arrêtés, et quelques-uns des plus hardis de ceux qui s'étaient introduits dans la ville. Tout le monde espérait que leur punition ne serait pas sévère. On ne pouvait en faire autant pour Meniet dont la franche gaîté avait fait place à une sombre mélancolie. Arraché à un heureux intérieur et à une famille bien-aimée, il n'avait plus devant lui, pour le reste de ses jours, qu'une servitude infamante, le sort d'un esclave, la rame et le fouet.

Meniet méritait la compassion, et il en aurait inspiré davantage ce jour-là, sans celui qui marchait à ses côtés. On est toujours pénétré de respect en présence de la mort, et tous les regards se portaient sur celui qui était destiné au supplice. Majal était plus jeune que la plupart des spectateurs, et cependant il allait les devancer dans ce séjour où il n'y a plus de temps. Les femmes pleuraient, les mères soulevaient leurs enfants dans leurs bras pour le leur montrer, et les hommes se disaient tout bas les uns aux autres : «Comme il paraît calme, et pourtant il va mourir !»

Pour lui, le moment le plus terrible était passé. La portion la plus amère du calice était montée à ses lèvres quand il avait vu la désolation entrer à cause de lui dans la maison de sa sœur, et ceux qu'il aimait voués à la ruine, à la misère et à la mort. La muette angoisse de Meniet, les traits contractés des cinq hommes étendus sans vie à ses pieds dans le bois de Brousse, les gémissements et les cris qui avaient retenti sous les fenêtres de sa prison dans ce jour de dimanche où les membres de son troupeau avaient été victimes d'une si effroyable boucherie ; tout cela lui avait fait éprouver des tortures morales plus grandes que les tourments du bûcher ou de la roue. Il se représentait le chagrin de ces montagnards auxquels avait coûté si cher l'amour passionné qu'ils avaient pour lui, et cette pensée avait été le seul nuage qui eût obscurci ses heures de captivité. Cependant, même dans cette douleur, il n'était pas seul. Celui qui avait pleuré sur les malheurs de Jérusalem, Celui qui avait eu compassion de la multitude parce qu'elle était comme un troupeau sans berger, Celui-là lui parla et lui dit : «La perdue, je la chercherai, et l'égarée, je la ramènerai, et la blessée je la banderai, et la malade je la fortifierai» (Éz. 34:16). Ainsi Il consolait son serviteur dans sa prison. Il n'envoya pas un ange, comme autrefois ; Il ne se contenta pas non plus d'envoyer sa parole ou sa promesse... Il vint. Il pénétra dans l'obscur cellule et fit entendre ces consolantes paroles.

Aucune douleur n'eût pu résister à cette douce voix.

Quand Majal franchit la porte de la ville et aperçut la foule qui bordait la route, il n'eut qu'une pensée : lui faire part des consolations qu'il avait reçues de Dieu. Quelquefois, dans le transfert d'un prisonnier, la pitié des gardes permettait à ses amis de s'approcher de lui, de lui dire un dernier adieu et de lui serrer la main. Mais dans les circonstances présentes, c'eût été dangereux. Majal lui-même ne le désirait pas. Il aurait été terrible de voir se renouveler la généreuse mais fatale tentative de Gourdol.

Désabas ignorait quelle consolation répandait le doux rayonnement de son regard ; mais il avait un moyen de s'adresser à ses amis. La voix qu'aimaient les montagnards s'éleva tout à coup, claire et vibrante, et fit entendre les paroles du psaume favori de Majal :

Dieu me conduit par sa bonté suprême.

Meniet et les autres prisonniers ne manquaient pas non plus de courage. Comme le chant sacré continuait, leurs voix se joignirent à celle du pasteur. La foule amie qui se pressait sur le passage du triste cortège, autant que les baïonnettes des gardes le permettaient, aurait aussi mêlé sa voix au chant du dernier cantique qu'il leur fût donné de chanter ensemble sur la terre ; mais les larmes l'en empêchaient.

Enfin le dernier soldat passa ; les dernières notes s'éteignirent dans le lointain avec les paroles de confiance qui terminent cet hymne.

Bientôt on ne vit plus qu'un nuage de poussière et parfois le scintillement des baïonnettes, puis tout disparut.

— C'est fini, dit Lorin, nous ne verrons plus son visage sur cette terre.

Cependant les paysans restaient encore là. Desjours avait caché son visage dans ses mains et pleurait. Lorin le toucha légèrement

— Viens, mon ami, lui dit-il ; rappelle-toi que tu n'es pas en sûreté ici.

— Je m'en vais, répondit Desjours avec une docilité toute nouvelle chez lui. Que Dieu me pardonne ! je suis un pauvre pécheur. J'avais douté jusqu'à maintenant que le Bon Berger pût garder sa brebis.

Ils se mirent en route.

— As-tu réfléchi sur la direction que tu dois prendre ? demanda Lorin. Pour le moment, je crois que tu feras bien de venir chez moi.

— Merci, père Lorin, je ne puis accepter cela. J'ai mon plan, et je le crois bon. J'irai chez Philippe, qui est malade de sa blessure. C'est l'endroit du monde le plus sûr pour moi, car c'est le dernier où l'on aura idée de me chercher.

— Et tu oses lui confier ta vie ? De tous les hommes que j'ai connus, Jean Desjours, tu es bien le plus étrange.

— Vous avez bien raison. Je me confie en mon frère qui m'a fait tort, et cependant jusqu'à cette heure je n'ai pas pu confier son fidèle serviteur à Jésus, qui est la sainteté et la charité parfaites.

— Es-tu heureux d'être resté jusqu'à aujourd'hui ? demanda Étienne Lorin en se tournant vers René.

— Je n'oublierai jamais son regard, répondit le jeune homme. Je crois que Dieu a déjà rempli à son égard cette promesse faite à ceux qui sont ressuscités et glorifiés : « Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts ».

13 *Chapitre 12 — Encore le Mazet*

René résista à une tentation à laquelle cédèrent beaucoup de ses compagnons, celle de suivre le prisonnier durant tout son voyage jusqu'à Montpellier, et en cela il se priva d'un émouvant spectacle : « Partout, nous dit un historien, la foule en larmes, mais menaçante, accourait sur le passage du confesseur, et partout les pasteurs du district que traversait le cortège contenaient l'indignation de leurs troupeaux. De sorte que son voyage de cinquante lieues présenta le spectacle extraordinaire d'un immense concours de peuple, continuellement renouvelé, qui ne cessa jamais d'adresser les plus touchants adieux au jeune martyr et de l'accompagner de ses bénédictions et de ses sanglots ».

Mais René pensa qu'il pourrait mieux utiliser son temps et ses forces qu'en rendant à son héros ce vain honneur. « Dis à ceux qui m'aiment de prendre soin de ma sœur et de ses enfants », avait dit Majal, et René savait qu'ils devaient se trouver non seulement dans la désolation, mais encore dans la plus grande misère. Leurs biens allaient être confisqués, leur maison rasée jusqu'au sol. Il est vrai que beaucoup de leurs amis leur auraient offert avec joie un abri et des secours ; mais Mme Meniet et sa famille ne pouvaient demeurer en sûreté dans le voisinage de Saint-Agrève, peut-être même dans le Vivarais. Elle n'aurait que trop de raisons d'appréhender de nouvelles persécutions. De plus, une forte amende serait infligée à tous les protestants qui demeuraient dans un certain rayon du lieu où Majal avait été arrêté. Cela amoindrirait considérablement les ressources, déjà si limitées, de ces pauvres gens et en réduirait même quelques-uns à la mendicité. En outre, beaucoup d'entre eux avaient été atteints dans le massacre de Vernoux, et allaient être inquiétés à cause des efforts qu'ils avaient faits pour sauver leur pasteur. Ce fut avec une généreuse détermination que René prit le chemin du Mazet. Il ne s'attendait pas à ce qu'aucun des habitants de la ferme se fût aventuré à demeurer encore dans cette maison, autrefois si heureuse ; mais il espérait pouvoir prendre dans les environs des renseignements qui lui permettraient de les retrouver.

Il était nuit quand il passa de nouveau sous les rameaux dépouillés du verger et s'approcha du portail devant lequel une rangée de ruches d'abeilles témoignait encore de l'industrie et de l'aisance du dernier propriétaire. René fut surpris de voir de la lumière dans la chambre où il avait couché deux mois auparavant. Quelqu'un sans doute avait la garde de la maison ; il n'y avait pas de danger à s'en assurer. Il frappa à la porte, alors fermée, et qui l'était rarement dans des jours meilleurs. Il attendit un moment, puis la porte fut entrouverte, et une voix d'enfant demanda :

— Est-ce toi, Babet ?

— Chère mademoiselle, dit-il, ne craignez rien, c'est un ami, René Plans. Puis-je entrer ?

La porte s'ouvrit entièrement ; deux petites mains blanches saisirent les mains brunes de René, et Madeleine dit d'un ton joyeux :

— Ah ! René, c'est vous ! entrez ; maman sera si heureuse de vous voir !

Le jeune homme la suivit dans la grande cuisine qui avait été si peu de temps auparavant le lieu de réunion d'un joyeux cercle de famille. Elle était maintenant vide, sombre et glacée. Madeleine alla chercher d'abord une lampe, et ensuite autant de bois qu'elle en pouvait porter.

— Babet est allée à Saint-Agrève chercher des remèdes, dit l'enfant, mais je vais allumer le feu ; je sais le faire aussi bien qu'elle.

René se chargea de la besogne et demanda avec inquiétude :

— Est-ce Mme Meniet qui est malade ?

— Non, c'est grand-mère. Elle a eu la fièvre — une étrange fièvre — depuis cette nuit. Mais elle est mieux maintenant ; elle a dormi tranquillement aujourd'hui pendant deux heures, puis elle m'a appelée, m'a fait asseoir auprès d'elle et m'a dit de lui réciter un psaume.

Les paroles et les gestes de la petite fille montraient combien elle était absorbée par tout ce qui se passait dans la chambre de la malade.

— Où est Claude ? demanda René.

— Maman nous avait fait partir tous les deux parce qu'elle craignait que nous ne fussions emmenés par les soldats. Elle ne pouvait s'en aller elle-même à cause de grand-mère, qui serait morte si on avait essayé de l'emporter de la maison.

— Mme Meniet a donc été laissée seule ?

— Non, Babet est restée avec elle ; mais grand'mère n'aime pas Babet et ne veut pas être servie par elle ; aussi j'ai dû revenir.

— Votre mère vous a-t-elle envoyé chercher ?

— Oh ! non, elle a même été fâchée quand elle m'a vue ; mais que pouvais-je faire, René ? je savais qu'elle avait besoin de moi. J'ai demandé au cousin Martin de me ramener, et il l'a fait le lendemain. Il est toujours si bon

— Voulez-vous me laisser demeurer avec vous pour vous aider, chère Madeleine ? demanda René. Il était agenouillé devant le feu, arrangeant le bois. La flamme éclairait sa belle figure quand il se tourna à demi vers la jolie mais pâle fillette qui le regardait faire, avec une expression triste et pensive, très touchante chez une aussi jeune enfant.

— Oh ! merci, dit-elle simplement, je l'aimerais bien. Vous pourriez faire beaucoup de choses pour nous, vous êtes si fort ! et puis grand-mère vous aime ; elle a dit que vous étiez bien gentil ; peut-être vous laissera-t-elle asseoir à côté d'elle quelquefois, et maman dormira un peu plus.

En cet instant un pas retentit sur l'escalier. La petite fille courut au-devant de sa mère. René l'entendit s'écrier :

— Maman, René Plans est ici !... Il vient de sa maison exprès pour nous voir.

Avant que René eût le temps de se demander comment il pourrait dire où il avait été en dernier lieu, Isabeau entra dans l'appartement.

«Vous êtes si fort !» avait dit Madeleine ; mais si fort qu'il fût, il tremblait quand il se leva pour aller au-devant de Mme Meniet. Il avait vu dans ces tristes jours bien des mâles visages mouillés de larmes, mais il n'y avait pas de larmes dans ces grands yeux bleus que faisaient paraître plus grands encore le cercle noir dont ils étaient entourés, et les joues pâles et creuses de la fermière. La lumière de la lampe laissait voir plus d'un fil d'argent dans ces belles tresses brunes à demi-cachées sous un simple bonnet blanc. Des années s'étaient-elles donc écoulées depuis que René ne l'avait vue ? Il n'avait pas fallu des années ni même des semaines ; plus d'une fois, une chevelure a blanchi en une seule nuit.

Isabeau tendit la main à René et le remercia d'être venu la visiter dans son épreuve, puis elle plaça quelques aliments devant le jeune homme.

Ce fut un repas triste et silencieux. Personne n'osait parler de ce qui remplissait tous les cœurs, et René ne pouvait appeler à son aide assez de courage pour dire qu'il venait de Vernoux. Il regarda comme un soulagement d'aller à plusieurs reprises chercher du bois pour le feu, d'ouvrir la porte à Babet, de la refermer ensuite et d'assurer qu'il n'avait besoin pour la nuit que d'un manteau ou d'une peau de mouton. Sans ces quelques interruptions, le lourd silence de cette douleur muette eût été insupportable. Une simple question de Madeleine rompit enfin la glace.

— Comment vous êtes-vous fait mal au bras ? demanda-t-elle en regardant les bandages que René n'avait encore pu enlever.

— La blessure n'est rien, répondit-il. Mais quand il essaya de parler, sa voix fut étouffée par une émotion semblable à celle qu'il avait éprouvée dans la prison en recevant le généreux mais fatal message du jeune pasteur, le second dont il s'était chargé pour lui. Il se couvrit le visage de ses mains, car ses larmes coulaient en abondance.

Isabeau posa doucement sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Vous aussi, dit-elle, vous avez versé votre sang pour nous ; n'est-ce pas cela ?

René lui fit alors le récit de ce qui s'était passé et lui donna le détail de certaines circonstances dont elle n'avait entendu parler que confusément. Il lui en coûta beaucoup ; mais s'il avait connu tout le soulagement que les larmes apportent au cœur oppressé, il n'aurait pas hésité à aborder ce sujet. Avant qu'il eût fini, Isabeau pleurait sur son frère et sur son mari comme elle n'avait pu le faire encore.

Le sacrifice de Majal, qui torturait le cœur de René d'une si amère douleur, apportait de la consolation à Mme Meniet. Il lui paraissait, comme au pasteur, tout à fait naturel.

— Nous devons donner notre vie pour nos frères, dit-elle.

Pourtant, en perdant en une heure son mari et son frère, elle perdait tout ce qu'elle avait dans ce monde de plus précieux.

Mais étaient-ils vraiment perdus l'un et l'autre ? Pour Majal il n'y avait plus rien à craindre ni à espérer. L'intendant du Languedoc, le chevalier Lenain, était un magistrat sévère, le fléau et la terreur des protestants. Mais en eût-il été autrement, il n'y avait pas de grâce à attendre. Une seule fois depuis la révocation de l'Edit de Nantes, un pasteur prisonnier avait été absous. Peu de mois avant l'arrestation de Majal, un jeune ministre, qui avait fait concevoir de grandes espérances, avait été trahi et emprisonné ; mais il ne fut pas conduit au gibet. Dans un moment de faiblesse, il fut vaincu par les sollicitations et les promesses dont on usait toujours libéralement, et surtout par la crainte de la mort. Puis Duperron disparut ; son nom fut rarement prononcé, si ce n'est dans les prières, par ceux qui autrefois l'avaient aimé et honoré. Ceux-ci devaient bientôt apprendre qu'il était mort de chagrin à la fleur de l'âge. Ce ne furent pas des larmes comme celles qu'on versa sur lui que répandit la sœur de Majal.

À l'endroit de son mari, il lui restait juste assez d'espoir pour la maintenir dans une anxiété continuelle. Il était à peu près certain que Meniet serait condamné aux galères à perpétuité ; cependant, des criminels comme lui trouvaient grâce quelquefois. Après cinq, sept ou dix ans de ce travail et de ces tortures qui brisaient les forces physiques et morales et laissaient sur le corps et sur l'âme des traces indélébiles, le forçat était parfois libéré, et on lui permettait d'aller terminer sa triste existence au milieu des siens. Ceux-ci avaient quelquefois la faculté d'apporter des adoucissements au sort du galérien durant sa captivité. Cette captivité, d'ordinaire, séparait du monde le condamné presque aussi complètement que le tombeau.

Le lendemain matin, Isabeau dit à René :

— Nous avons bien des motifs de reconnaissance ainsi que vous le voyez, mon ami. Les enfants auraient pu être emmenés, et moi aussi. Nous avons couru un grand danger. Si le commandant de Saint-Agrève, qui fut appelé à minuit, dès l'arrestation du pasteur, n'a pas voulu s'embarrasser de femmes et d'enfants, ou si les supplications de mon frère ont touché son cœur, je ne sais. Majal a noblement plaidé en notre faveur pendant cette terrible nuit, et le commandant l'a écouté avec bienveillance parce qu'il s'est reconnu sur-le-champ ministre de l'Évangile et a répondu avec une parfaite franchise à toutes les questions qui lui ont été adressées. Seulement il n'a voulu donner aucune indication au sujet de ses registres, car d'autres personnes auraient été compromises. Quoi qu'il en soit, nous avons été laissés ici sur notre promesse de ne rien soustraire de ce qui appartient à mon mari. D'après les usages, ils auraient dû mettre les scellés sur tout ce qui a quelque valeur et placer une garde dans la maison. Mais le petit nombre de leurs hommes ne leur a sans doute pas permis de prendre cette dernière précaution. Je me serais éloignée à cause des enfants si la maladie de ma belle-mère n'avait rendu mon départ impossible. J'ai envoyé Madeleine et Claude chez des parents, à Désubas, mon pays natal. Vous savez déjà comment ma petite consolatrice m'est revenue ; mais Claude y est encore. Les ouvriers de la ferme, qui sont tous de zélés protestants et plus ou moins compromis par tout ce qui s'est passé, ont été renvoyés, cela va sans dire, et quelques-uns d'entre eux ont jugé prudent de se cacher. Notre bonne Babet a refusé de nous quitter, et cela a été véritablement une bénédiction de Dieu, car je n'aurais jamais pu subvenir à tous mes devoirs si j'étais demeurée tout à fait seule. René, si vous pouviez rester avec nous jusqu'à ce qu'il me soit possible d'emmener ma belle-mère, vous me rendriez un grand service. Je ne pense pas que votre présence ici puisse vous compromettre puisque vous êtes étranger au pays. Cependant vous devez penser à votre sœur, je ne voudrais pas lui causer de l'inquiétude.

René se hâta de lui assurer que Jeannette serait heureuse chez les Brissac, et qu'il avait prié Jacques de l'avertir que son absence pouvait se prolonger.

— Mais, madame, demanda-t-il avec une brusque franchise, où avez-vous l'intention d'aller quand Mme Rochette sera guérie ?

— Chez quelqu'un de nos amis, répondit Isabeau avec une certaine indifférence.

Le fardeau de douleur et de souci d'un seul jour était tout ce qu'elle pouvait porter.

— Madame, dit René avec un empressement mêlé de respect, je connais un endroit où vous seriez en sûreté et où vous n'auriez à redouter aucun danger. Près des montagnes du Tanargue, dans les Hautes-Cévennes, il y a une petite maison solitaire, non loin d'un village qui est lui-même bien reculé. Notre curé est un homme tranquille et indifférent. Il se borne à retirer le montant des amendes infligées aux parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école.

— Est-ce donc à Cros, votre lieu de naissance, que vous me conseillez d'aller ? demanda Isabeau.

Cet avis lui parut sage. Pour plusieurs raisons elle désirait quitter le voisinage du Mazet. Elle redoutait, plus que la persécution de ses ennemis, l'imprudent dévouement d'amis qui auraient pu s'exposer eux-mêmes au danger sans lui être d'aucun secours. Elle se dérobait aussi volontiers à la pénible sympathie avec laquelle tous les yeux se fixeraient sur la sœur de Majal, dans un district où celui-ci avait été si passionnément aimé. Après un moment de réflexion, elle reprit

— Et si pour le moment nous suivions ce conseil, comment vivrions-nous ?

— Il y a la maison dont je parle qui est tout à votre disposition, madame. Elle n'est pas grande, mais il y aura assez de place pour vous trois. C'est le frère de mon père qui l'a construite.

— Votre maison, René ! s'écria Isabeau avec émotion. Nous proposez-vous de nous recevoir chez vous ?

— Ne me croyez pas trop hardi, madame, dit René, mais je crois que c'est Dieu qui m'a mis cette pensée au cœur ; car je l'ai prié avec ferveur quand je dus obéir à M. Majal et porter ce message qui nous a coûté si cher ; je l'ai prié de me donner à faire quelque chose qui eût pu rendre M. le pasteur heureux s'il l'avait su, et ceci lui ferait plaisir. Vous serez parfaitement en sûreté, personne ne vous inquiétera, ni vous ni les enfants.

— Mais, René, votre sœur ?... et vous ?

— Ma sœur est fiancée à Jacques Brissac ; ils habiteront au village, chez les parents de Jacques, et moi... René hésita :

Un temps bien court, si l'on considère les jours et les semaines, s'était écoulé depuis qu'il avait dit avec une ferme assurance : « Je serai pasteur ». Maintenant il reculait avec une crainte respectueuse.

— Et moi, reprit-il, content pour le moment de remplir une tâche beaucoup plus humble, moi, je cultiverai le champ, je rentrerai les châtaignes, je garderai les brebis et le soir, si vous voulez bien le permettre, je m'instruirai auprès de vous. Vous avez beaucoup de bons livres et vous les comprenez, tandis que je puis simplement lire et écrire.

— Ah ! mon enfant, les livres nous ont été enlevés dans cette triste nuit. Toute la maison a été fouillée, pillée ; la cachette a été découverte. Au fond, cela importait peu ; il n'y avait rien de compromettant pour personne. Cher René, j'apprécie votre générosité ; je vous suis plus reconnaissante que je ne saurais le dire, et j'approuve fort le plan que vous avez formé pour nous. Il pourra nous être utile pour un certain temps, jusqu'à ce que Dieu nous ait montré ce que nous avons à faire. Mais si on nous le permet, il nous faudra rester ici jusqu'à ce que ma belle-mère soit assez forte pour supporter le voyage et que des nouvelles du Midi nous soient parvenues.

14 *Chapitre 13 — Madeleine*

La maladie de la Rochette était une fièvre nerveuse, mais Mme Meniet et Babet, ses seuls docteurs, ne l'appelaient pas ainsi. Elles ne connaissaient des affections nerveuses ni la théorie, ni le traitement. Elles possédaient une méthode qu'elles appliquaient à tous les cas. Les remèdes étaient énergiques et administrés à fortes doses. Les saignées et les vésicatoires jouaient un grand rôle. Il semble étonnant que les patients n'aient pas été plus souvent victimes de cette étrange thérapeutique. Mais la vie simple et frugale de ces montagnards fortifiait leur constitution physique, de même qu'une piété fervente, nourrie de la lecture de la Bible et des exhortations des pasteurs, portait jusqu'à l'héroïsme les forces de leur âme. De plus, en médecine comme en beaucoup d'autres choses, l'expérience et le bon sens sont d'un grand secours et empêchent quelquefois une trop rigoureuse application des règles traditionnelles.

La Rochette commença à se rétablir, mais lentement et non sans éprouver beaucoup de souffrances et sans en faire supporter à ceux qui l'entouraient. Un caractère impérieux, un cœur ulcéré, des nerfs irrités formaient un ensemble de dispositions qui tourmentait ceux qui entouraient la malade et la rendait elle-même plus malheureuse encore. Aux ennuis que cet état de choses faisait éprouver à Isabeau et à Babet s'ajoutait, pour chacune d'elles, la douleur de faire souffrir l'autre. Cependant la maladie qui régnait dans la maison fut, dans un certain sens, un soulagement et une bénédiction. Si Isabeau, durant cet intervalle, avait été laissée seule, absorbée par la pensée de ses malheurs, son esprit et son cœur n'auraient pu résister à l'obsession des idées sombres qui l'auraient naturellement assiégée. Mais même la prison de Montpellier où les deux personnes qui lui étaient le plus chères attendaient leur sentence, disparaissait de ses pensées qu'elle était obligée de concentrer sur les soins réclamés par l'état de sa belle-mère.

Elle avait dans la petite Madeleine une aide intelligente. Le cœur de celle-ci était déjà ce cœur aimant de la femme, qui est son plus grand privilège.

René observait l'enfant avec étonnement. Il pensa tout d'abord que sa douleur n'était qu'un écho de celle de sa mère ; mais il vit bientôt que la petite fille prenait à cœur le chagrin de la famille d'une manière toute particulière.

Madeleine ressemblait en tout à sa mère. Elle avait le front large et découvert, de candides yeux bleus, une bouche finement dessinée où se lisaient à la fois la douceur et la fermeté. Claude avait tous les traits de son père, mais il était mieux doué sous le rapport de l'intelligence. Pour le moment ce n'était qu'un enfant aux joues roses, aux yeux noirs pleins de gaieté et de feu. Il avait les goûts de son âge ; il était généreux comme son père et, comme lui, il aimait à faire part aux autres des biens qui lui étaient échus en partage.

Ainsi qu'il arrive souvent, le petit garçon paraissait surtout attaché à sa mère, et Madeleine idolâtrait son père. La petite fille était très réservée et personne, pas même Isabeau, ne se doutait de la profonde affliction que lui causait le sort de son père bien-aimé. Elle n'en parlait jamais, mais elle renfermait toutes ses pensées dans son cœur, et souvent, éveillée dans son petit lit, elle se retraçait avec angoisse les scènes d'horreur qu'elle avait entendu raconter et avait sans cesse présent à l'esprit le visage du condamné.

Elle aimait Majal aussi ; elle l'aimait beaucoup, mais elle ne pleurait pas sur lui. Sa jeune imagination entourait le front du pasteur d'une auréole qui l'élevait en quelque sorte au-dessus de l'humanité.

Peu après l'arrivée de René au Mazet, il y eut une ennuyeuse journée de pluie pendant laquelle la Rochette avait été plus agitée et plus impatiente encore que de coutume. La nuit précédente Isabeau n'avait pas goûté le sommeil, et la matinée avait été remplie de soins minutieux donnés à la malade. Pourtant, vers la fin de l'après-midi, elle se laissa persuader par Babet et les enfants — comme elle appelait René et Madeleine — d'aller prendre un peu de repos. La charge de veiller à côté de la grand-mère incombait à Madeleine ; Babet préparait le souper et René soignait les bestiaux. Son travail fini, il entra dans une salle attenante à la cuisine et où la famille avait autrefois l'habitude de se réunir. Il se laissa tomber, accablé et découragé, sur un escabeau de chêne.

Il était là depuis un moment, quand la porte fut ouverte sans bruit, et Madeleine enveloppée de son manteau de laine blanche, passa devant lui comme un léger fantôme et alla se blottir dans le coin le plus obscur de la chambre. René crut d'abord qu'elle pleurait et se préparait à la consoler ; mais il fut étonné de voir que ses gestes et ses exclamations indiquaient plutôt la colère que la douleur. Le petit pied frappait le plancher, le corps délicat était secoué par un tremblement nerveux, et Madeleine, ne se doutant pas de la présence de René, murmurait :

— Quelles dures, quelles cruelles paroles ! Oh ! grand-mère, comment avez-vous pu dire cela ?

La surprise de René se changea en inquiétude ; il s'approcha doucement de l'enfant et s'efforça de la calmer par ses paroles et ses caresses. Au bout d'un moment les larmes vinrent la soulager, et cet accès de colère ne fut pas de longue durée. Elle lutta vigoureusement pour réprimer ses sanglots et montra qu'elle avait sur elle-même un empire peut-être excessif chez une aussi jeune enfant.

— Je serai sage maintenant, dit-elle.

— C'est Mme Rochette qui n'est pas sage, dit brusquement René.

— Si elle avait dit autre chose, je n'y aurais pas fait attention ; mais c'était cruel de dire de lui — de lui qui pensait toujours aux autres avant de penser à lui-même — de dire qu'il était imprudent, qu'il aurait dû savoir qu'il était surveillé et ne pas s'aventurer jusqu'ici ; et aussi qu'il était la cause de tous nos chagrins, et qu'il eût été heureux pour nous de n'avoir jamais vu son visage. Comment a-t-elle osé ?

De nouveau, la figure de l'enfant s'assombrit et les veines de son front se gonflèrent. La colère de René était encore plus grande que la sienne. Cependant la vieille femme au cœur brisé, à qui on avait enlevé le fils qui faisait sa joie et son orgueil, aurait dû inspirer la pitié plutôt que la colère. C'était dans l'angoisse de son âme qu'elle lançait autour d'elle, comme autant de flèches, des paroles amères, sans se soucier de savoir qui elles atteignaient.

— Il faut que je sois sage, répéta Madeleine, il faut que j'aie soin de ma mère et que je la console ; il faut que je sois bonne et affectueuse pour la pauvre grand-mère ; elle ne comprenait pas ce qu'elle disait.

— Vous êtes toujours bonne et affectueuse, Madeleine, et vous consolez tout le monde.

— Ah ! René, si vous saviez ! cette nuit... — Madeleine baissa la voix et se rapprocha de René — cette nuit, Claude lui-même était sage, tandis que moi je ne pensais qu'à mon chagrin, et j'affligeais tous les autres.

— Madeleine n'avait encore jamais parlé de cette nuit-là.

— Mais, dit René, Claude ne comprenait pas, je suppose.

— Naturellement, non. Oh ! René, pourquoi Dieu permet-il que nous soyons si heureux et laisse-t-il ensuite le malheur nous atteindre subitement, sans que nous en pressentions l'approche ? Je pense souvent au soir précédent. Nous étions tous assis autour du feu et nous écoutions mon oncle raconter ce qu'il avait vu quand il traversa les montagnes pour aller remplacer cet autre pasteur. Claude et moi nous savions qu'il devait partir avant le jour et que nous ne pourrions pas le revoir. Grand-mère elle-même consentit à nous laisser rester aussi longtemps que nous le désirions. Enfin Claude s'endormit dans les bras de mon oncle, qui l'emporta dans notre chambre. Je les suivis. Je fus bientôt couchée et endormie, et alors... Elle s'arrêta en frissonnant — Je ne puis vous dire comment cela arriva, René ; je m'éveillai en sursaut, épouvantée. Partout on voyait de la lumière, on entendait des bruits de pas et de voix. Je me levai et m'habillai. En regardant par la fenêtre, j'entrevis des hommes avec des casques d'acier, des fusils et des baïonnettes, qui se tenaient dans le verger. Il y avait aussi des soldats dans la maison, partout. Ils fouillèrent tous les appartements, même notre chambre, et ils éveillèrent Claude qui, effrayé, se mit à appeler maman. Moi aussi, j'aurais voulu aller vers elle ; mais on nous dit de rester où nous étions, et nous n'osâmes pas bouger. Puis nous entendîmes un grand bruit et un galop de chevaux. C'était le commandant de Saint-Agrève qu'on était allé chercher et qui arrivait. Après cela, tout fut calme pendant assez longtemps et Claude se rendormit. Je m'assis sur le lit en tremblant de froid et de peur. Enfin, Babet entra en pleurant ; elle dit que mon père nous demandait et qu'il fallait aller lui dire adieu. Elle habilla rapidement Claude et nous fit descendre. Jusque là, je n'avais pas pensé que mon père aussi...

René pressa tendrement la petite main qu'il tenait dans la sienne, mais il ne put parler. Au bout d'un instant, Madeleine reprit :

— Nous fûmes amenés ici, et en entrant nous fûmes éblouis par l'éclat des torches et le scintillement des armes, mais malgré cela, je le vis.

— M. Majal ? demanda involontairement René.

— Non, je ne vis que mon père. Il était assis près de la table, la tête cachée dans ses mains. Maman était debout près de lui, son visage était pâle et triste, mais elle paraissait calme. Elle avait sur le bras le plus chaud manteau de mon père, prête à le lui mettre sur les épaules, car la neige tombait très fort. Je fus un peu soulagée ; cela rendait cet étrange départ un peu moins différent des autres que je me rappelais. Je pris la main de Claude et nous nous approchâmes du père. Il leva la tête, prit Claude dans ses bras, l'embrassa et le bénit. Mon petit frère pleurait ; il ne comprenait rien à tout cela. Mon tour vint ; je sentis ses bras me serrer, je vis ses larmes ; je pleurai aussi et me cramponnai à lui. Je crois que je criai en disant que personne ne me séparerait de lui, mais je ne sais pas... je ne puis en dire davantage.

— N'essayez pas, dit René avec douceur, car l'enfant pleurait et tremblait.

— Je veux dire encore ceci : Il paraît que Babet et tous les autres essayèrent de nous séparer et qu'ils ne purent me faire lâcher prise. Moi, je ne me rappelle rien jusqu'au moment où la main de mon oncle se posa sur mon bras, oh ! avec tant de douceur ! Cependant je ne pus lui résister. Je cessai de me débattre et de sangloter. Il me prit la main et me conduisit à ma mère. «Tu la consoleras, Madeleine», me dit-il, ce fut tout.

— Ce fut là son dernier adieu ? demanda René.

— Oui, mais, ô René, mon père, mon père !

— Votre père, vous pouvez encore le revoir, même sur la terre, dit René.

Les larmes amères qu'il avait récemment versées sur la tombe de son propre père augmentaient sa sympathie pour la douleur de la fillette et il n'eut pas de peine à trouver des paroles affectueuses pour la consoler.

Dans les années qui suivirent, il n'entendit jamais plus Madeleine parler de cette nuit fatale, qui avait cependant laissé sur ce cœur d'enfant une impression ineffaçable. Consoler sa mère devint dès lors la seule préoccupation de Madeleine. Elle ne devait pas s'attarder à verser des larmes et à nourrir son propre chagrin.

15 *Chapitre 14 — Attente*

Les jours sombres de janvier ne passèrent pas sur le Mazet sans y amener quelque événement. Ils apportèrent une lettre assez bienveillante du commandant de Saint-Agrève, informant la famille affligée qu'elle pouvait demeurer dans la maison de Meniet jusqu'à ce que l'intendant eût fait connaître sa décision touchant le sort destiné à la ferme. Puis, des nouvelles consolantes arrivèrent par ceux qui avaient accompagné les captifs jusqu'aux portes de Montpellier. Ils rendaient témoignage à l'héroïsme calme et plein d'abnégation du pasteur, ainsi qu'au courage et à la sérénité toujours croissants de ses compagnons d'infortune, pour qui il était encore le ministre

de Dieu. Ils disaient aussi que le commandant de Vernoux, M. Ladevèze, qui avait été chargé de la surveillance des prisonniers durant le voyage, s'était montré aussi humain, aussi compatissant que ses fonctions pouvaient le permettre.

Peu après la réception de ces nouvelles, des soucis d'une autre nature vinrent assaillir Isabeau. Les amis à qui elle avait confié le petit Claude lui apprirent que des religieuses établies dans le voisinage avaient remarqué l'enfant, louaient sa beauté, son intelligence, et lui donnaient des jouets et des bonbons. Les protestants ne redoutaient rien tant que de voir leurs enfants caressés par des étrangers, et les étrangers qui portaient un costume ecclésiastique étaient doublement à craindre. Le détournement des mineurs était un des traits les plus cruels de la persécution des huguenots, au dix-huitième siècle. Il était la source de plus grandes souffrances que le gibet, les galères et la prison, parce que cette mesure était plus souvent appliquée que les condamnations infligées aux adultes. Si des témoignages contemporains irrécusables ne nous restaient pas pour prouver l'effrayante multiplicité de ces détournements, cela nous paraîtrait incroyable. Aucun protestant n'était sûr, en rentrant le soir chez lui, de pouvoir embrasser ceux qu'il y avait laissés le matin.

Isabeau ne savait que trop ce que présageaient les caresses et les présents des religieuses. Quelque attrayant jouet — peut-être un Agnus Dei, ou une image aux brillantes couleurs, représentant la Vierge — serait offert au petit hérétique, qui accepterait promptement le joli joujou et le conserverait comme un trésor.

Il irait volontiers avec d'aussi bonnes amies et, en reconnaissance des bonbons, il tâcherait de leur plaire, en répétant après elles quelques mots dans une langue inconnue. Ce serait amplement suffisant pour permettre aux sœurs d'assurer que Claude Meniet, enfant intelligent, arrivé à l'âge de raison — c'est-à-dire à l'âge de sept ans — avait exprimé le désir d'entrer dans le giron de l'Église catholique. Il serait alors du devoir de ceux qui détenaient l'autorité d'encourager d'aussi bonnes dispositions en enlevant l'enfant à ses parents ou à ses tuteurs, et le résultat de tout cela serait l'ordre de l'enfermer de force dans un couvent. Il est vrai que Claude n'avait pas encore sept ans, mais comment cela serait-il prouvé, en l'absence de tout extrait légal de naissance ou de baptême ?

C'était assez pour Isabeau Meniet de perdre son mari et son frère, sans perdre aussi son unique fils. Dans sa frayeur elle envoya chercher le petit garçon, pensant qu'il serait moins en danger au Mazet qu'à Désubas. Les jeux et les rires de l'enfant réjouirent de nouveau cette triste demeure. Sa présence était une consolation pour tous les habitants de la ferme, excepté pour la pauvre invalide. Elle aimait beaucoup son petit-fils que, en dépit de ses sévères théories sur l'éducation, elle gâtait quelque peu ; mais comme le caractère du petit garçon, de même que le sien, était très emporté, il survenait entre eux de fréquentes collisions. René et Madeleine avaient souvent à déployer toutes leurs ressources pour faire amuser Claude loin de la chambre de sa grand-mère.

Enfin janvier fit place à février. C'était le second jour de ce dernier mois. René, dans la suite, s'en retraça les moindres incidents à la lumière des événements qui, dans cette journée, s'accomplissaient ailleurs. Au Mazet, elle s'écoula comme les précédentes. Vers le soir, René se trouvait dans la grange, préparant de la nourriture pour les bestiaux et se disant avec regret que la corvée qu'il accomplissait là était un travail ingrat et inutile, puisque des étrangers seuls en profiteraient. Tout à coup il s'entendit appeler doucement par une voix qu'il ne reconnut pas d'abord. Il pensa que ce devait être le porteur des nouvelles qu'ils attendaient et redoutaient à la fois. Il sortit donc en courant, sans même prendre le temps de remettre sa veste.

Jean Desjours était devant lui ; il le reconnut aux dernières lueurs du crépuscule. Son visage était amaigri et défait. Avoir sa tête mise à prix n'était pas une circonstance propre à donner à un homme, si brave fût-il, de l'embonpoint et de la fraîcheur. Cependant il n'avait plus l'expression d'abattement et de désespoir que René avait remarquée chez lui quelque temps auparavant. Son attitude annonçait plutôt de la détermination et une courageuse confiance.

— Avez-vous appris quelque chose ? s'écria-t-il en saisissant la main de René.

Celui-ci lui dit tout ce qu'il savait ; mais cela, il le connaissait déjà.

— Comment se fait-il que vous soyez ici, Jean ? demanda René. Votre cousin se serait-il montré indigne de votre confiance ?

— Oh ! pour cela, non ; il y a du bon en Philippe. Une tache noire sur le visage d'un homme ne fait pas qu'il soit un nègre. Il est encore au lit par suite de ses blessures, et il souffre beaucoup, le pauvre garçon. Il m'aurait reçu au péril même de sa vie, mais quand il sera guéri, il pourra être recherché pour la part qu'il a prise à l'affaire de ce dimanche, et, de plus, s'il était soupçonné de m'avoir caché... Que me conseillez-vous de faire ?

— Quelles seraient vos intentions ?

— De traverser les montagnes, de prendre un autre nom, et de trouver de l'ouvrage dans une ferme ou chez un berger. Mais je désirerais m'arrêter quelques jours dans ce quartier, jusqu'à ce que certaines nouvelles nous soient parvenues.

Ici le petit Claude vint interrompre la conversation. On l'avait envoyé appeler René pour le souper.

— Dis à ta mère que j'y vais, répondit René ; puis s'adressant à Desjours avec un peu d'hésitation :

— Je crains, dit-il, qu'il ne soit dangereux de vous inviter à entrer. Restez ici ; je reviendrai bientôt et vous apporterai à manger.

— Bien, cela me va. Quelque réputation d'imprudence qu'on me fasse, je ne suis pas assez fou pour aller compromettre Mme Meniet. René ne trouva pas sa tâche aussi facile qu'il s'y était attendu. La morale sévère du Désert ne permettait pas ce qu'on appelle les petits mensonges. Il ne put répondre aux simples questions de Claude sans éveiller les craintes d'Isabeau qui, depuis ses chagrins, était sans cesse sur le qui-vive. Il dut lui dire toute la vérité, et elle fut très fâchée contre lui.

— Et vous avez pu, dit-elle d'un ton de reproche, laisser dehors un homme dont la tête est mise à prix à cause de l'amour qu'il avait pour mon frère ? Je ne saurais souffrir cela !

Aussitôt elle se leva de table pour aller chercher le proscrit. Celui-ci éprouva un moment de douce joie lorsque Mme Meniet lui prit la main. Ils n'étaient pas entièrement étrangers l'un à l'autre. Isabeau avait vu quelquefois Desjours dans la compagnie de son frère, et avait entendu son mari le plaisanter sur son dévouement enthousiaste pour Majal.

— Mon ami, lui dit-elle, je sais tout ce que vous avez fait et supporté. Au nom de celui qui est sans doute à cette heure hors des atteintes de la souffrance, je vous remercie. Pour moi, il m'était plus cher que la vie, et il en était de même pour vous ; vous l'avez noblement prouvé. Entrez ; il serait vraiment étrange que vous ne fussiez pas le bienvenu sous le dernier toit qui l'ait abrité.

Jean Desjours, bien que touché de ce témoignage de reconnaissance, demeura ferme dans sa résolution.

— J'ai déjà causé assez de trouble, dit-il, je ne veux pas en causer davantage, et à vous moins qu'à tout autre, madame.

Mais Isabeau savait être ferme aussi. Le débat fut long et se termina par une sorte de compromis. Desjours accepta la nourriture et un abri, ainsi que des vêtements qu'un ouvrier de la ferme avait laissés. Avec ces habits, il prit aussi les fonctions de leur dernier propriétaire, et il paraissait peu probable, de cette manière, qu'il courût aucun risque d'attirer quelque danger sur la tête de ses hôtes.

16 *Chapitre 15 — Le capitaine de dragons*

Peu de jours après, un jeune officier de dragons chevauchait nonchalamment sur la route de Saint-Agrève au Mazet. La matinée était belle ; le soleil faisait resplendir le brillant uniforme qui, au grand regret de celui qui le portait, n'était décoré d'aucun de ces glorieux insignes obtenus dans une véritable guerre. Comme l'unique soldat qui composait son escorte n'avait pour toute arme que son sabre, ce ne devait pas être son devoir militaire qui l'amenait au Mazet.

Émile de Sablères, marquis de Chantal, capitaine de dragons, servait le roi dans la province du Languedoc. Aussi brave qu'un preux chevalier, il aurait de beaucoup préféré porter son activité sur le théâtre de la guerre qui sévissait avec violence dans les Pays-Bas et

en Allemagne. Mais la force des circonstances et son propre intérêt l'attiraient dans le Midi, et le retenaient dans le voisinage de son influent et riche grand-père, l'intendant Lenain, baron d'Asfeld. Ainsi donc, pendant que ses frères d'armes cueillaient des lauriers à Fontenoy, le jeune Chantal était enchaîné par une foule d'insignifiants devoirs qu'il méprisait parce qu'ils étaient sans danger et sans gloire. Il faisait des vœux pour que s'accomplît l'invasion imminente de la Provence par les alliés. En attendant, il prenait sa part de tous les plaisirs et de toutes les distractions que Montpellier pouvait offrir. Il le faisait sans enthousiasme, car il n'y puisait pas beaucoup de jouissance, et simplement pour échapper à ce qu'il considérait comme le pire des maux, l'ennui.

Il trouvait cependant quelques compensations dans la société et l'amitié de parents éloignés dont l'antique château était situé sur les bords du Rhône, près de Saint-Péray. Quelques mois auparavant, comme il revenait de leur faire une courte visite, René Plans avait eu l'honneur de lui servir de guide pendant plusieurs étapes. Cette fois-là, il avait dépassé son congé et encouru le déplaisir de son chef. Mais l'intendant s'intéressait à la fortune de son petit-fils, et il savait que les parents de Saint-Péray avaient à leur disposition la main d'une riche pupille. Aussi, non seulement il apaisa le colonel, mais il fit confier au jeune capitaine une mission qui lui permit d'aller visiter de nouveau ses amis. Chantal la trouvait rebutante, et il en retarda l'exécution aussi longtemps qu'il l'osa. Sa promenade dans la direction du Mazet n'avait rien de commun avec l'objet de sa mission. Il était porteur de deux lettres qu'il avait promises, sur son honneur, de remettre en mains propres.

M. de Chantal appartenait corps et âme à la génération nouvelle, inquiète, agitée, fiévreuse, dont l'esprit en fermentation émettait toujours de nouvelles idées et des plans à peine ébauchés. Il n'était pas enraciné dans le scepticisme, bien que des doutes vagues vinssent hanter son esprit. On ne le rencontrait pas sur le banc des moqueurs ; il était plutôt porté à la rêverie. Durant les dernières semaines, une véritable tragédie s'était déroulée sous ses yeux. Arrivant soudainement au milieu de ses rêves, ces événements avaient fait sur lui une profonde impression.

Tout ce qu'il y avait en lui de généreux enthousiasme fut éveillé par ce qu'il vit et entendit ; mais ses impressions, vives et promptes, n'étaient pas toujours durables. Tant qu'elles persistaient, il ne les cachait pas ; il s'attachait au contraire à les défendre.

C'était certainement un anachronisme, de la part de l'intendant, que d'envoyer cet enfant du dix-huitième siècle, plein d'imagination et de sensibilité, à Saint-Agrève, avec la mission de raser jusqu'au sol la demeure d'un honnête homme à cause d'une offense que le jeune officier aurait lui-même commise si l'occasion lui en avait été offerte. Dans quelques jours, au plus tard, ce cruel devoir devait être rempli ; mais ce n'était pas ce qui le conduisait au Mazet ce matin-là.

17 Chapitre 16 — La victoire

Le petit Claude, monté à l'une des fenêtres les plus élevées de la maison, aperçut le premier les cavaliers et donna l'alarme ; et quand l'officier, descendant de cheval, jeta les rênes à son domestique, il vit sur le seuil de la porte une femme pâle, mais belle et gracieuse. Chantal la salua avec respect, en disant :

— C'est, je pense, à Mme Meniet que j'ai l'honneur de parler. Je viens de Montpellier, et je vous apporte des lettres de ceux dont vous désirez certainement apprendre des nouvelles.

Isabeau l'invita du geste plutôt que de la voix à entrer dans la maison. Il la suivit dans la chambre où, immédiatement, il devint le centre d'un groupe silencieux qui attendait ses nouvelles avec anxiété. Ce jour-là, pour la première fois, la pauvre invalide avait repris sa place au coin du feu. Elle se demandait tristement pourquoi une existence si inutile avait été épargnée, tandis que des hommes jeunes et pleins d'espérance, dont la vie était plus précieuse qu'on ne saurait le dire, étaient retranchés du monde. Madeleine, debout près d'elle, serrait tendrement dans les siennes la main flétrie de sa grand-mère. René, dans son empressement, s'approcha davantage de l'étranger, et, à sa grande surprise, il reconnut en lui le capitaine dont il avait été le guide au prix de bien des regrets. Claude se pressait contre sa mère, Desjours et Babet demeuraient en arrière.

Chantal regarda autour de lui, d'abord le petit groupe, ensuite, non sans quelque étonnement, la chambre dont l'ameublement, quoique très convenable, était celui d'une ferme ordinaire. Il serait difficile de dire ce qu'il s'attendait à y trouver ; mais aucune recherche, aucun luxe ne lui aurait paru déplacé.

Les mots ne lui venaient pas facilement, bien qu'il eût beaucoup à dire. Ce fut Isabeau qui rompit le silence :

— Et mon mari, monsieur ? demanda-t-elle, comprenant instinctivement les sentiments bienveillants du jeune gentilhomme.

— Je suis désolé, madame, d'être porteur de mauvaises nouvelles : M. Meniet est condamné aux galères.

— Pour... la vie ?

Ces trois mots furent à peine articulés. L'officier, pour toute réponse, inclina la tête. Le coup fut reçu en silence ; il était attendu. Mais les enfants se mirent à pleurer, et un sourd et douloureux gémissement s'échappa des lèvres de la vieille mère. Ce calme parut à Chantal plus expressif que les plus bruyantes lamentations.

Tout n'était pas dit encore.

— Mon frère ? murmura Isabeau.

— Madame, votre noble frère est avec Dieu.

— Depuis quand ?

— Depuis le second jour de ce mois.

Un revirement étrange et soudain se produisit alors dans l'âme d'Isabeau. Ce n'était plus son frère, l'idole de son enfance et de sa jeunesse, la joie et l'orgueil de son âge mûr : c'était le martyr triomphant à qui elle pouvait penser et de qui elle pouvait parler avec calme et sérénité. Elle pouvait même s'étonner que le dénouement eût été si longtemps retardé. D'ordinaire, quelques jours suffisaient pour l'accomplissement des courtes formalités qui précédaient le supplice.

— Pourquoi l'ont-ils retenu loin du ciel durant ces longues semaines ? dit-elle.

Si elle avait connu ce qui s'était passé dans ce laps de temps, elle l'aurait considéré comme le digne couronnement du court, mais utile ministère de son frère.

— Madame, répondit le jeune officier, cette vie était précieuse, et beaucoup de personnes auraient voulu la conserver. On trouvait dur que votre frère mourût par suite de ses trop franches déclarations, lorsqu'il n'existait, en dehors de son propre témoignage, aucune preuve légale qu'il eût exercé les fonctions de ministre protestant. L'intendant a fait demander des instructions à Versailles, et, pendant ce temps, les sollicitations, les promesses, les supplications ont été épuisées pour arracher des lèvres du prisonnier le mot qui l'aurait sauvé. S'il avait dit simplement : « Je doute », ou moins encore : « Je verrai, j'examinerai », il aurait évité la mort.

Isabeau avait repris son assurance.

— Et vous, monsieur, dit-elle, qui portez, je le sais, l'uniforme du roi sur un cœur dont l'honneur n'a jamais été terni, qu'auriez-vous pensé de lui s'il avait prononcé ce mot ?

— Je comprends parfaitement, madame, le refus d'un homme de cœur d'acheter la vie au prix de son honneur. L'orgueil, un noble orgueil le soutient. Il rejette loin de lui avec dédain d'indignes propositions, et en mourant il se sent bien au-dessus de ceux qui lui ont en vain offert la vie. Il n'en était pas ainsi de votre frère ; il a toujours été serein et patient, plein de douceur, d'abnégation et de reconnaissance pour les bienveillantes intentions de ceux qui s'intéressaient à lui. Il semblait se considérer comme le dernier et le

moindre des hommes, mais aussi le plus heureux. Quoiqu'il fût en face d'une mort cruelle, personne ne songeait à le prendre en pitié. Il semblait plutôt avoir lui-même pitié de ceux qui cherchaient à l'ébranler, mais il n'éprouvait aucun sentiment de mépris. «Mon sort n'est pas à plaindre, l'ai-je entendu dire, il est digne d'envie. Je ne crains rien, car l'Éternel est mon berger, ma part, mon espoir et ma haute retraite». Les Etats du Languedoc, vous le savez sans doute, viennent de tenir leurs assemblées. L'évêque de Montpellier et d'autres membres du haut clergé ont visité souvent le captif et ont usé, pour vaincre sa résistance, de tous leurs arguments et toute leur éloquence.

— Les lâches ! murmura Desjours.

— Non, dit Isabeau, je ne leur fais aucun reproche, à eux ni à personne. Cependant, monsieur, vous comprendrez qu'il nous paraisse peu chevaleresque et peu loyal de lier un adversaire, pieds et mains, de le placer en face du gibet, et alors de lui ordonner de défendre ses principes religieux.

— Dans de semblables combats, madame, il ne me serait pas difficile de nommer le héros. Je ne suis pas théologien ; je ne comprenais rien aux questions que l'on discutait, et elles ne m'intéressaient nullement ; mais ceux qui s'y entendent louaient hautement l'érudition de votre frère, sa douceur, sa modestie, en même temps que sa force de caractère. L'évêque de Montpellier lui parlait et parlait de lui avec respect et affection.

— Dieu le récompense ! s'écria Isabeau.

— L'intendant l'a interrogé plusieurs fois, poursuivit le jeune officier, mais enfin, comme le temps s'écoulait, il a été obligé par ordre du roi de l'adjurer, au nom de Celui en la présence duquel il allait bientôt se trouver, de déclarer s'il y avait quelque fondement dans la rumeur qui attribue des desseins déloyaux aux protestants. «Les protestants ont-ils un trésor commun, des amas d'armes ? Sont-ils en communication avec les Anglais ?» a-t-il demandé. À ces questions M. Désubas a répondu :

«Rien de tout cela n'est vrai ; les pasteurs ne prêchent que la patience et la fidélité au roi». «Je le sais, monsieur», a dit l'intendant. Un étrange incident s'est produit quand on a lu sa sentence au tribunal où il y avait foule. En regardant autour de moi, je n'ai aperçu que des visages en larmes. Citoyens, soldats, avocats, juges eux-mêmes, tous étaient émus. Les lèvres de l'intendant ont prononcé sans trembler plus d'une sentence ; mais cette fois, il n'a pu s'empêcher d'ajouter : «Tels sont les ordres du roi, mais c'est avec douleur que je m'y conforme». — «Je le sais, monsieur», a répondu le condamné avec calme. Mes regards étaient fascinés par la noble sérénité de son visage, le seul dans la salle sur lequel on ne lût ni chagrin, ni regrets. Il se fit alors un mouvement dans l'auditoire, et j'entendis les personnes qui m'entouraient murmurer les unes aux autres avec surprise : «Voyez monsieur l'intendant !» Je détachai mes regards du prisonnier pour les porter sur le président, et je vis que lui aussi pleurait... Dois-je poursuivre, madame ?

— S'il vous plaît, monsieur ; vos paroles sont un soulagement pour moi.

Le capitaine détourna à demi la tête et reprit en baissant la voix :

— Le lieu choisi pour l'exécution était l'Esplanade.

— Nous connaissons bien cette place. Plus d'un martyr est entré de là dans la joie de son Seigneur. Souvent nous parlions..., mais continuez, monsieur.

— Quoique je fusse bien près de votre frère, madame, durant le supplice, je ne puis vous rapporter aucune parole de lui. Aucune n'eût pu être entendue à cause du roulement des quatorze tambours qui battaient sans relâche ; mais il ne paraissait pas en entendre le bruit. La sérénité qui avait régné jusque-là sur son visage avait maintenant fait place à une expression radieuse, et cette expression transfigurait même le lugubre appareil du supplice. Il avait la tête et les pieds nus, et la longue chemise blanche, semblable à un linceul, dont il était revêtu, mettait en relief sa noble stature et son beau visage. Il s'agenouilla au pied de l'échelle, leva les yeux et les mains au ciel, et pria avec ferveur. Il adressa un adieu plein de mansuétude aux jésuites qui l'accompagnaient ; mais il les pria de le laisser mourir en paix et repoussa doucement le crucifix qu'ils voulaient lui faire baiser. D'un pas rapide il monta l'échelle ; mais une nouvelle épreuve l'attendait encore : le bourreau l'arrêta et l'obligea à voir brûler sous ses yeux des sermons, des liturgies du Désert et des notes synodales qu'on avait saisis sur lui. Ce fut un moment solennel. Les tambours battaient aux champs ; mais le plus grand recueillement régnait dans l'immense foule. Tous les regards étaient fixés pour la dernière fois sur la forme blanche et sur le visage radieux qui semblait déjà contempler la gloire céleste. Enfin le dénouement arriva, mais je ne vis rien et je n'ai pas honte des larmes qui voilèrent mon regard. Dans cette multitude, je vous l'assure, on n'aurait pu distinguer les catholiques des protestants, car tous pleuraient.

Le narrateur se tut. Le silence qui suivit fut interrompu par la voix de la Rochette qui répéta avec une ferveur solennelle ce passage : «Ce sont eux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple ; et celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux» (Apoc. 7:14-15).

Le jeune soldat inclina la tête et écouta avec respect les paroles sacrées. Isabeau était absorbée par la pensée que son frère était entré triomphant dans le ciel, laissant derrière lui de glorieuses traces. Au bout d'un moment, elle tendit à Chantal sa main blanche et froide.

— Nous vous remercions, dit-elle ; vous êtes bon pour nous, et ce qui nous touche plus encore, vous avez été bon pour lui.

— Tout le monde en eût fait autant, dit Chantal en portant la main d'Isabeau à ses lèvres.

— Aucune pensée d'amertume ne se mêle à notre chagrin, dit Mme Meniet, toujours avec le même calme. Mon frère nous apporte la paix, même dans sa mort. Dans ces larmes versées ensemble, protestants et catholiques oublieront leurs griefs, et son exemple nous aidera, à nous qui l'aimions tant, à pardonner aux juges, aux évêques, aux jésuites qui lui ont témoigné de la sympathie, et à prier pour eux.

— Les catholiques, reprit Chantal, ne craignent pas de consoler ouvertement vos coreligionnaires et de leur dire quel honneur la mort du martyr fait rejaillir sur leur cause. Et maintenant, madame, ma mission ici comme homme privé est terminée, ou du moins elle le sera quand je vous aurai remis ces lettres.

Il sortit un portefeuille où il prit deux lettres cachetées, adressées à Mme Meniet au Mazet, près de Saint-Agrève. L'une était de Majal ; l'autre, d'une écriture gauche et irrégulière, trahissait la main inexpérimentée de Meniet. Isabeau les reconnut à l'instant ; elle les saisit en changeant de couleur et les paroles de gratitude qu'elle essaya de balbutier expirèrent sur ses lèvres.

— Je voudrais de tout mon cœur, dit Chantal, que mes affaires ici comme soldat fussent aussi terminées.

— Je ne comprends pas, monsieur, dit Isabeau à qui la vue de ces lettres faisait déjà perdre son calme presque surnaturel.

— Malheureusement, madame, je suis, bien contre mon gré, porteur des ordres du roi, pour que cette maison soit démolie et rasée.

— Ne regrettez pas cela, monsieur, et croyez-moi, nous ne le regrettons pas nous-mêmes. Après avoir donné à Dieu ce que nous avons de plus cher, pensez-vous que nous lui marchanderons du bois et de la pierre ?

— Qu'en sais-tu, Isabeau Majal ? cria tout à coup la voix aiguë et cassée de la Rochette. Tu n'es pas née ici, tu n'y as pas été baptisée, et tes morts ne dorment pas là-bas dans ce jardin. Les miens y sont, et j'espérais que bientôt mon brave fils m'y coucherait aussi, et que je reposerais auprès d'eux. Cependant ne crois pas que je pleure la maison, le jardin, les tombes, oh ! non ; Dieu sait que tout cela a moins de valeur pour moi qu'un seul des cheveux de sa tête. Tu le sais aussi, Isabeau, quoique j'aie peut-être prononcé

quelques dures paroles que je ne pensais pas, au fond ; car c'est lui qui m'a enseigné à mettre mon espoir dans la possession de cette demeure qui n'est pas faite de mains d'hommes, et si jamais j'y entre, c'est à lui après Dieu que je le devrai. Mais mon fils ! mon fils !... Je descendrai dans la tombe en pleurant sur mon fils ! Monsieur l'officier, si votre cœur sait ce que c'est que la pitié, demandez à l'intendant si la destruction de cette maison, la mère et les enfants sans abri au monde, ne sont pas une assez forte punition pour le crime d'avoir ouvert notre porte à Majal. Qu'auriez-vous fait, monsieur, s'il était venu frapper à la vôtre ?

— Mère, chère mère, calmez-vous ! dit Isabeau d'un ton suppliant. Monsieur l'officier est bon et généreux ; il nous viendrait en aide, s'il le pouvait, mais Dieu seul le peut, tournons nos regards vers lui.

— Du moins, dit Chantal, je puis veiller à ce que M. Meniet et les autres prisonniers ne manquent de rien. Vous pouvez être assurés que rien ne sera négligé pour adoucir leur captivité.

— Nous vous remercions, monsieur, dit Isabeau.

— Un mot encore, reprit la Rochette, ce sera le dernier que vous entendrez de ces lèvres, trop prompts peut-être à s'ouvrir quand il eût mieux valu laisser parler les jeunes. De nos jours, ce sont les jeunes gens qui savent tout faire, même mourir. Dites à ceux qui vous ont envoyé, monsieur, qu'il leur est facile de renverser ces murs dans la poussière, mais que nous remercions Dieu de ce qu'ils ne peuvent atteindre la demeure où Majal a été reçu.

— Dites-leur encore, ajouta Isabeau, que nous prions, comme il a prié sans doute, pour que les portes d'or de cette demeure s'ouvrent aussi toutes grandes devant eux, par l'efficace intercession du Sauveur qui l'a racheté et dont la main droite l'a soutenu.

Celui à qui s'adressaient ces mots ne les comprenait pas ; mais il sentait que c'étaient là de généreuses paroles de paix et de pardon. Il n'eut pas la peine de chercher une réponse, car Babet, qui se préoccupait jusqu'au dernier moment de l'honneur de la maison, était sortie inaperçue, emmenant le petit Claude, et celui-ci rentrait maintenant chargé de vin et de pain de froment qu'avec une grâce timide il offrait au jeune officier.

— Monsieur, dit Isabeau, vous êtes le dernier étranger qui rompra le pain sous ce toit, et en le faisant vous nous honorez. Votre sympathie pour nous vous a acquis notre plus sincère gratitude. Daignez vous rappeler quelquefois, en suivant vos destinées dans les cours et les camps, que bien loin, dans le Désert, quelques protestants proscrits prient Dieu de vous garder dans toutes vos voies et de vous combler de ses plus précieuses bénédictions.

— C'est moi qui vous suis reconnaissant, répondit Chantal ; probablement que les prières ont autant de valeur en français qu'en latin.

C'était peut-être pour cacher son émotion qu'il se pencha sur Claude et dit en le caressant :

— Ce petit bonhomme ressemble beaucoup à son père, et je connais plus d'une grande dame qui serait ravie d'avoir pour page un si bel enfant.

Sans doute à cause de quelque vague souvenir de la dernière visite des soldats au Mazet, le petit garçon recula devant ces avances, et son beau front candide se couvrit d'un nuage de mauvais augure. Isabeau l'attira à elle et détourna la tempête imminente par de douces paroles et des caresses plus douces encore. Puis elle demanda :

— Quand serez-vous obligé, monsieur, d'exécuter cet ordre ?

— Je crains que ce ne soit après-demain, répondit tristement Chantal. Je doute de pouvoir obtenir un autre sursis. Emportez tout ce que vous pourrez, madame, et que Dieu soit avec vous.

Il prit alors un affectueux congé d'Isabeau et des autres habitants de la ferme, et se prépara au départ. René l'accompagna, et ils causèrent ensemble quelques minutes.

Quand il rentra, tous étaient debout et silencieux devant la chaise de la Rochette. Isabeau semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. Elle contemplait comme dans une extase quelque objet éloigné et invisible aux autres. Le petit Claude fixait sur le visage de sa mère des yeux pleins d'un respect et d'un étonnement enfantins.

Lorsque René se fut joint au groupe, Mme Meniet dit :

— Remercions Dieu pour notre frère.

Ce n'était plus mon frère, c'était notre frère — celui de René, de Desjours, même de la petite Madeleine — par une raison analogue à celle qui fait de Dieu notre Père.

Tous, jusqu'à l'aïeule, s'agenouillèrent et se rapprochèrent ainsi les uns des autres. René se plaça à côté de Madeleine et prit dans la sienne la petite main de l'enfant.

Alors la voix d'Isabeau s'éleva ferme et claire : « Père, nous te bénissons pour la vie sainte et pure de notre frère et pour sa mort triomphante. Nous te bénissons pour tout ce qu'il a été et ce qu'il est pour nous. Nous te bénissons pour toute la joie qu'il a eue ici-bas à te connaître, à te suivre, à tout abandonner pour toi, à travailler, à souffrir, à mourir pour l'amour de ton nom. Nous te bénissons pour la joie qu'il a maintenant à te contempler face à face. Tu as exaucé le vœu de son cœur, et tu n'as pas rejeté la requête de ses lèvres ; tu l'as comblé des richesses de ton amour ; il voit le Roi dans sa beauté. Il demandait — non, nous demandions pour lui, avec quelles prières et quelles larmes, tu le sais ! — nous te demandions la vie, et tu la lui as donnée ; même une longueur de jours à perpétuité. Tu l'as fait être un exemple de tes bénédictions pour toujours, tu l'as comblé de joie par ta face ».

C'est ainsi que les affligés remerciaient Dieu, tandis qu'ils se tenaient encore dans le nuage resplendissant, sur la sainte montagne. Mais l'extase et la vision ne pouvaient durer ; le temps et la nature ne devaient que trop tôt reprendre leurs droits. Les cœurs désolés se seraient brisés si Jésus n'était resté auprès d'eux.

En retraçant l'histoire de ce martyr, le biographe n'a pas eu besoin d'embellir son héros, il n'a eu qu'à se laisser guider par la seule vérité. Il est des pages, dans l'histoire, dont aucun récit imaginaire ne saurait égaler la simple et sublime grandeur. Le chroniqueur des Pasteurs du Désert, après avoir raconté avec quel calme triomphant Majal avait franchi le seuil de sa demeure céleste, termine par ces mots : « Ainsi mourut, à l'âge de vingt-six ans, le ministre Matthieu Majal Désubas. Sa jeunesse, sa beauté, son intelligence, sa douceur, sa sérénité, son héroïsme évangélique, forment, pour ainsi dire, un arrière-plan lumineux sur lequel se détache plus distinctement l'image de ce martyr, le plus pur et le plus beau de tous ceux du Désert. Rien ne manque à sa gloire. Il obtint le regret des protestants et des catholiques, des évêques et des juges, des geôliers et des bourreaux.

Les poètes populaires ont célébré son douloureux triomphe, et les armées célestes vers lesquelles, dit la complainte, son esprit s'envola et dont il lui tardait d'entendre les mélodies, le reçurent sans doute avec des palmes et des chants de victoire ». (*)

(*) Histoire des pasteurs du Désert, par Napoléon Peyrat.

18 *Chapitre 17 — La force des collines*

Deux ans se sont écoulés depuis que l'Église sous la croix pleurait sur la tombe de son fils préféré, Majal Désubas, remplissant les vallées et les hameaux des Cévennes et du Vivarais « d'un long cri d'angoisse ». C'est par une belle matinée de dimanche, vers la fin de mai 1748. Le soleil brille d'un si joyeux éclat, l'air est si embaumé sur la montagne où est construite la maisonnette qui fut la demeure de Paul Plans, que ses habitants laissent la porte ouverte pour mieux jouir de la douce température. Leur occupation est sérieuse ; mais ils ne craignent pas les interruptions. La solitude au dehors est absolue ; le lieu qui leur sert de refuge est une sûre retraite.

Une vieille femme et deux enfants sont agenouillés à côté d'une femme plus jeune qui prie à haute voix.

Au moment où la prière se terminait, tous aperçurent sur le plancher l'ombre d'un nouveau venu. Le petit Claude, le plus prompt à se relever, courut vers la porte et se trouva en un instant dans les bras d'un grand jeune homme aux traits brunis, mais beaux. René Plans était maintenant agent accrédité des églises du Désert dans les Hautes-Cévennes. Il était dans sa dix-neuvième année, mais paraissait beaucoup plus âgé. Ses cheveux bruns et bouclés, ses yeux vifs et intelligents, sa taille mince et bien prise, ses membres nerveux, annonçaient l'énergie et la santé et s'il jouissait, comme c'est probable, de la périlleuse distinction d'avoir son signalement entre les mains de la police, il s'y trouvait sans doute dépeint comme un bel homme.

Isabeau plaça sa main dans la sienne avec l'entière confiance d'une vieille amitié. L'accueil de Madeleine fut le même, mais les doigts robustes du jeune homme serrèrent la main petite et délicate d'un air de tendre protection. Il fut plus cérémonieux vis-à-vis de la Rochette et porta sa main à ses lèvres.

Son œil clairvoyant avait déjà remarqué des changements chez ses amis ; car plus d'un an s'était écoulé depuis sa dernière et courte visite à la maison où il avait passé son enfance. La santé de la Rochette s'était raffermie, mais son visage contracté indiquait la surexcitation de ses nerfs. Claude présentait l'image d'un joyeux petit montagnard. Il unissait à la douceur de sa mère la robuste constitution de Meniet. Le charmant visage de Madeleine avait une expression pensive et rêveuse ; ses yeux d'un bleu profond comme le ciel de son pays avaient un étrange éclat. La piété d'une enfant exaltée, mûrie par la souffrance, est comme un bouton éclos avant l'heure, mille dangers la menacent. De nombreux récits, touchant les enfants prophètes parmi les Camisards, circulaient encore de bouche en bouche dans les montagnes du Languedoc. La nature impressionnable de Madeleine aurait pu facilement être portée à ce haut degré d'excitation si elle eût pensé constamment au sort de son père, au supplice de son oncle et aux maux de son peuple. Mais une mère tendre et sage était auprès d'elle pour la guider, la surveiller, et c'était grâce à elle que la grave et sérieuse enfant devenait peu à peu une pure et aimable jeune fille.

Isabeau avait l'air frêle et épuisé, et la main qui tenait celle de René était transparente. Sa vie était trop pleine, non seulement de pensées, mais encore de labeurs. Elle accomplissait avec l'aide de Madeleine tous les devoirs du ménage, soignait la Rochette, instruisait ses enfants et rendait divers services aux habitants de Cros. De plus, chacune de ses heures de loisir, dans le jour, et même dans la nuit, se passait à travailler pour son mari prisonnier, afin que le froid et la faim ne vinssent pas s'ajouter aux souffrances inhérentes à sa situation. L'Église réformée venait noblement en aide à ses confesseurs, mais ceux-ci étaient nombreux sur les galères, et ses ressources étaient très restreintes. Aussi Isabeau, comme tous les paysans des Cévennes, cardait et filait de la laine qui, tissée en grossières étoffes, formait la seule exportation du district. Elle était soutenue dans son laborieux travail par la pensée que les quelques livres tournois qu'elle gagnait de cette manière signifiaient, pour son mari, une saine nourriture au lieu de fèves et de pain noir, une chaude veste sous la mince jaquette de serge rouge du forçat, une délivrance temporaire de ses fers, peut-être même le luxe d'un strapontin, étroit matelas sur lequel il pouvait étendre ses membres brisés.

Elle avait eu son heure d'abattement et de désespoir ; personne, pas même Madeleine, n'avait compris ce qu'elle souffrait. Ce moment était passé, et elle avait cessé de verser des larmes. Elle ne cherchait plus son frère sur la terre ; mais elle éprouvait un profond besoin de le contempler dans la gloire. Tous ceux qui la connaissaient disaient :

«Elle n'a pas longtemps à pleurer ; elle ira bientôt rejoindre son frère». Mais elle-même ne croyait pas cela ; elle aurait été surprise de l'entendre dire, et elle aurait prié avec ardeur pour que sa vie fût prolongée, car dans son cœur il y avait un rêve. Le visage qu'elle désirait revoir n'était pas celui du martyr.

Après les premières salutations, la Rochette dit en jetant un coup d'œil sur les vêtements poudreux de René :

— Je trouve qu'il n'est pas bien pour un jeune homme pieux, un envoyé de l'Église, un candidat au saint ministère, de courir de droite et de gauche et de voyager le jour du Seigneur.

— Vous avez raison, madame, dit René ; mais je vais remplir une mission de miséricorde, aussi je confesse sans remords que j'ai voyagé toute la nuit et que j'ai l'intention d'aller à Génolhac aussitôt que je vous aurai fait part des nouvelles que j'ai à vous communiquer, et que j'aurai déjeuné avec vous.

— Quoi ! vous n'irez même pas voir votre sœur ? Le jeune Brissac et Jeannette étaient mariés et demeuraient dans le village avec les parents de Jacques.

— Je pourrai la voir quelques instants, mais je ne dois pas m'arrêter.

— Y aurait-il quelque chose de particulier chez... nos amis ? demanda Isabeau d'un air soucieux.

— Chez nos amis de Toulon, non, chère madame ; ils sont en bonne santé et, grâce à Dieu, assez résignés. À cause de la guerre, les galères sont maintenant armées et équipées, et elles font quelques voyages ; mais la galère de M. Meniet, la Victorieuse, n'est pas entrée dans le service actif.

— Dites-nous ce que vous savez de lui, mon cher René, dit Isabeau vivement.

René hésita un moment. Le petit Claude, debout près de lui, écoutait, l'oreille tendue, les nouvelles de son père, le galérien. Était-il convenable que l'enfant entendît tout ? Oui, il vénérerait davantage l'auteur de ses jours à cause de l'opprobre et des souffrances qu'il supportait pour l'amour du Christ.

— Chère mère, dit le jeune homme, je ne vous cacherai rien de ce que M. Meniet m'a raconté. «Mon malheur m'avait d'abord foudroyé, m'a-t-il dit ; il ne me serait jamais venu à l'idée qu'un tel sort pût être mon partage. Je suivais Christ de loin, je comptais vivre dans l'aisance et le bien-être, et mourir au milieu des miens ; mais ils m'ont obligé à porter sa croix». Et la croix était lourde, ajouta René. Durant les premiers jours de son emprisonnement à Vernoux, il a été près de succomber sous le poids, mais Dieu qui relève ceux qui sont abattus l'a consolé par ce qu'il appelle «le bienheureux voyage de Montpellier». Vous pouvez deviner comment celui qui était déjà presque au ciel a secouru son malheureux frère, dont le sort, disait-il, était beaucoup plus à plaindre que le sien. Et puis, comme le prophète, quand il vit son maître enlevé au ciel, M. Meniet sentit qu'il pourrait faire des miracles avec l'appui du même Esprit. Les fatigues de la longue marche vers Toulon avec la chaîne des forçats — mère, je n'ai pas besoin de vous les décrire ! — furent supportées avec patience et courage ; mais l'abattement se fit de nouveau sentir. Les premières semaines aux galères furent dures à passer. «Ce n'étaient pas, m'a-t-il dit, les souffrances corporelles qui étaient les plus pénibles à endurer. Ce qui faisait à mon âme les plus cruelles blessures, c'était le contact des vils criminels, les jurements, les blasphèmes qui partaient de tous les rangs». Il ne pouvait manger la grossière nourriture qui lui était servie ; sa santé s'affaiblit ; il désirait la mort et ne la croyait pas éloignée. Mais Dieu ne l'avait pas abandonné : jour après jour il le secourut et le fortifia. Quelques-uns de nos amis lui procurèrent pour son corps une nourriture convenable, et lui prodiguèrent pour son cœur brisé les paroles de consolation. Il reprit des forces, il s'endurcit aux fatigues du bagne. L'habitude lui permit de s'isoler au milieu des scènes révoltantes qui se passaient sous ses yeux. Quand je l'ai vu pour la première fois, il commençait à s'accoutumer au maniement des rames. Le comite de sa galère passe pour un homme dur. Cependant, tandis qu'il fait pleuvoir les coups sur les autres forçats, il ne frappe jamais les huguenots, car il dit que, s'ils doivent aller en enfer, il n'est que juste d'adoucir leurs souffrances sur la terre. (*)

— Dieu soit loué ! s'écria Isabeau. Le soulagement qu'elle éprouva fut d'autant plus grand qu'elle connaissait les horribles douleurs endurées souvent par les forçats protestants.

(*) Ce fait est raconté du comité de la galère Palerme dans l'Autobiographie d'un protestant français, condamné aux galères pour sa religion.

René reprit gaiement :

— M. Meniet a été fait récemment vogueur.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Claude qui avait écouté avec une attention soutenue.

— Chef des rameurs. Il s'assied au sommet du banc, et a, par conséquent, le plus grand effort à faire ; mais on lui accorde beaucoup de petites faveurs, et en particulier la permission d'aller à terre, et d'acheter ses provisions et celles de ses compagnons. Vous pouvez être assurés que ses forces sont tout à fait revenues ; sans cela, il ne pourrait rester à ce poste.

— Dieu soit béni pour la miséricorde dont il use envers ses infortunés serviteurs ! dit Isabeau ; mais René, vous n'avez pas nié avoir de mauvaises nouvelles, d'où viennent-elles ?

— De la forêt de Gabre, d'où il nous en est si souvent venu ces derniers temps.

Isabeau pâlit.

— Le pasteur ? dit-elle en respirant à peine ; le jeune et brave Grenier de Barmont ?

— Il est sain et sauf, Dieu merci, et exerce encore son ministère avec un zèle infatigable dans les Églises du pays de Foix. Sans doute les prières de son père, le noble confesseur de Dieu sur les galères, sont exaucées en sa faveur. Mais un jeune homme qui lui servait de messenger vient d'être arrêté, et il se trouve être un de nos amis : Jean Desjours.

Tout le monde tressaillit.

— Et qu'est-ce qui l'avait amené là ? demanda la Rochette.

— L'espoir de trouver un refuge et du travail dans les manufactures de nos frères, les verriers de Foix. Il a été arrêté sous un nom d'emprunt, mais malheureusement il a cru devoir tout avouer quand il a été interrogé par l'intendant d'Auch qui l'a fait transférer à Montpellier, sous la juridiction de M. Lenain. Celui-ci est absent en ce moment, et il y aura quelque délai.

— Et comment pensez-vous que cela finira ? demanda Isabeau avec anxiété.

— Je ne puis le dire, mère, je crains tout, répondit tristement René.

Isabeau était très émue.

— Oh ! René, ne peut-on rien faire pour lui ? rien ? murmura-t-elle.

— Chère mère, j'ai l'intention d'essayer ; c'est pour cela que je suis si pressé aujourd'hui. Il faut que j'aille à Génolhac voir M. Roux. Quand j'aurai obtenu sa permission, je voyagerai nuit et jour à cheval vers Montpellier. Je chercherai M. de Chantal, je le supplierai d'user de toute son influence auprès de l'intendant et d'empêcher qu'un brave homme souffre pour une action que lui, du moins, considérerait comme louable et généreuse.

— Comment te procureras-tu un cheval ? demanda Claude, vivement intéressé.

— M. Brissac m'en prêtera un volontiers pour un semblable motif.

— Alors, dit Isabeau en se levant, il vous faut vite prendre quelque nourriture. J'aurais dû y penser avant.

— J'ai interrompu votre lecture, dit René.

— La miséricorde avant le sacrifice, mon fils.

Pendant qu'elle plaçait sur la table du pain, de la viande et du vin, Madeleine dit à voix basse quelques mots à son frère.

— René, dit Claude, je pourrai courir au village et demander pour toi un cheval à M. Brissac. Il l'enverra au coin du champ de seigle où passe le chemin de Génolhac, et cela t'épargnera plus de deux lieues.

— Parfait ! s'écria René, satisfait de ce plan. Tu es un brave garçon, Claude ; cours le plus vite que tu pourras.

Madeleine alla lui chercher son bonnet, et sa mère lui recommanda de ne dire absolument à personne qu'aux Brissac le but de sa visite. Une minute après il était parti et grâce à cet arrangement, René put prendre à loisir les rafraîchissements dont il avait un si grand besoin. Isabeau aurait désiré qu'il allât se reposer pendant une heure ; mais il ne voulut pas en entendre parler. Il mangea et but avec l'appétit que donnent la jeunesse et la santé, puis il se joignit à ses amis dans une courte prière, prit congé d'eux et se remit en route.

«Arriverai-je trop tard ?» se demanda-t-il en galopant le long des champs de seigle, à l'ombre des châtaigniers.

19 Chapitre 18 — Pas martyr

Jean Desjours est assis seul dans une des cellules de la citadelle de Montpellier. Deux années d'aventures et de périls ont passé sur sa tête depuis que nous l'avons vu pour la dernière fois. Ses cheveux bruns ombragent un visage amaigri par la souffrance, mais embelli par la réflexion. Le corps nerveux indique toujours la force et l'énergie, mais il semble avoir perdu quelque chose de sa vivacité. Autrefois il n'aurait pu rester ainsi immobile et sans même lever les yeux. Enfin il relève la tête et fixe ses regards sur la muraille nue de la prison.

«Demain, murmure-t-il, oui, demain !... sitôt !... Avant que le soleil se couche encore une fois ! Triste, étrange, et cependant...»

S'interrompant tout à coup, et comme obéissant à une nouvelle impulsion, il porte son attention sur le papier, l'encre et les plumes qu'à sa pressante requête on a consenti à lui accorder.

Avec son ancienne impétuosité, il plonge sa plume dans l'encrier et, dans son ardeur, il se met à écrire rapidement ; mais il trouve la tâche plus pénible qu'il ne s'y était attendu. Même la partie mécanique est pour lui un travail inaccoutumé. De plus, à cette heure de suprême émotion, ni les pensées, ni les mots ne veulent obéir à sa volonté. Après quelques vains efforts, il jette la plume avec un geste d'impatience, et couvrant de nouveau son visage de ses mains, il éclate en sanglots convulsifs.

Bientôt, entendant la clé grincer dans la serrure, il s'efforce de reprendre son sang-froid et d'effacer les traces de sa faiblesse. «Si c'est le prêtre ou le jésuite, il me trouvera prêt à le recevoir», pense Jean Desjours, et d'une voix aussi joyeuse qu'il peut la rendre en ce moment, il entonne un psaume.

Ce n'était ni un prêtre ni un jésuite qui venait le visiter à sa dernière heure, c'était un fidèle ami. Un instant après, René Plans et Jean Desjours étaient dans les bras l'un de l'autre. Le compatissant geôlier les laissa seuls. De minutieuses précautions n'étaient pas ici jugées nécessaires. Il ne s'agissait pas d'un pasteur bien-aimé, que des milliers de cœurs brûlaient de délivrer. Il fallut un moment avant que l'un ou l'autre des deux amis retrouvât la voix, mais enfin René rompit le silence.

— «Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis», comme tu le fais maintenant, Desjours.

— Moi ! et de quelle valeur est ma vie ?... et cependant, René, j'avoue ma faiblesse. Quand tu es entré, j'éprouvais un regret poignant. Je suis encore jeune, la vie a du charme. Un homme espère toujours que l'avenir amènera des jours meilleurs, réunira d'anciens amis..., peut-être réalisera d'anciens rêves.

— Cher ami, nous avons essayé de te sauver ; mais ce n'était pas la volonté de Dieu.

— Ah ! vous avez essayé ? dit Desjours avec un regard où brillait la reconnaissance. Vous ne m'avez pas oublié.

— Aurais-tu pu le penser ? Je suis venu ici dans ce but et conformément au désir des pasteurs. J'espérais beaucoup de l'intervention de M. de Chantal. Tu te le rappelles, Desjours ? Malheureusement il a été envoyé à Toulon avec son régiment. Alors j'ai cherché M. Amiel, un nicodémiste, mais un homme très influent et très utile à l'Église.

— Oui, je le connais. Il m'a procuré un avocat et m'a témoigné beaucoup de bonté ; mais dès le premier jour, mon sort a été fixé ; l'intendant était résolu à me condamner.

— Et cependant, il a pleuré sur le sort de l'homme pour lequel tu meurs. En me rappelant ces larmes, je n'ai pas voulu abandonner tout espoir, ni me laisser dissuader par tous les arguments de M. Amiel, de me jeter à ses pieds et de plaider pour toi. Il n'a été ni dur ni cruel, il a même paru compatissant, mais il est demeuré inexorable.

— Et le péril auquel tu t'exposais, René ! Tu es un courageux ami ; que Dieu te bénisse ! dit Desjours en saisissant la main de René. Mais je crois en vérité que l'intendant a raison, ajouta-t-il après une forte pause et avec un ton et des gestes qui trahissaient une certaine exaltation. Que pourrait-il faire de moi ? M'envoyer aux galères ? non ; quelque jour, en dépit des prières et des luttes, le vieil Adam aurait repris son empire ; vous auriez appris que j'avais frappé le gardien à la tête ou que je l'avais jeté à la mer, et cela aurait attiré la déconsidération sur le nom que je porte. Tandis que maintenant — sa voix s'adoucit — maintenant je n'ai plus que quelques heures à attendre ici, puis un moment d'agonie, et alors... j'entrerai dans la demeure du Père... je verrai...

Il s'arrêta, et René attendit avec anxiété la fin de la phrase. Desjours l'acheva :

— Je verrai Christ, mon Sauveur, dit-il.

— Par le seul mérite duquel tu espères être reçu dans le ciel.

— À quoi bon ajouter cela ? dit Desjours avec son ancien mouvement de tête. Puisque le saint martyr qui y est entré triomphant n'avait pas d'autre droit, que pourrait alléguer un pauvre garçon ignorant et pécheur comme moi, qui peut à peine, en regardant en arrière, trouver dans tout le cours de sa vie un acte dont il n'ait pas honte, si ce n'est d'avoir connu un héros et de l'avoir aimé de tout son cœur ?

— Cela, tu l'as certainement fait.

— Je le fais encore. Ici, en présence de la mort, je redeviens calme et fort en pensant à lui. Je me retrace les anciens et heureux jours où je le guidais dans les montagnes. Comme nous foulions la neige de nos pieds libres et agiles ! Comme nous admirions les pics élevés qui se découpaient au loin sur le ciel bleu ! Comme nous causions ensemble !

Ah ! ces conversations !... Mais pourquoi rappeler tout cela ! Je le reverrai demain au soir. Non, René, je n'ai aucun regret maintenant. L'avocat que M. Amiel m'a procuré dit qu'il est dur de mourir pour une faute commise il y a deux ans. Non, ce n'est pas dur ; c'eût été trop d'honneur pour un homme tel que moi de mourir pour le Seigneur, c'en est un déjà assez grand que de donner sa vie pour son serviteur. Et quant à ces deux dernières années, s'il y a des années dans le ciel, il m'en faudra cent pour remercier Dieu de me les avoir accordées. Suppose qu'il ne m'eût pas arrêté dans l'accomplissement de ma volonté et m'eût laissé saisir aux portes de Vernoux, cela n'eût servi qu'à infliger à notre martyr un tourment de plus. Mais là où il est maintenant, il n'y a plus de tourments ; il ne peut plus pleurer sur le sort des autres, quelque étrange que cela paraisse de sa part. Pendant ces deux ans, j'ai eu tout juste le temps d'apprendre un verset de plus, le verset qui suit celui que tu viens de citer.

— «Vous êtes mes amis», dit René.

— Oui. J'ai appris que Celui qui mourut est vivant ; qu'il n'est pas seulement le Sauveur, qu'il est l'Ami ; qu'on peut aller à Lui dans la peine, dans l'angoisse, quand on est sans guide et sans amis sur la terre ; qu'il nous montre le chemin et y conduit nos pas ; mais nous n'apprenons cela que quand le guide ou l'ami choisi avant Lui ne marche plus à nos côtés. Comprends-tu cela, René ?

René le comprenait. Il était venu pour consoler, mais c'est lui qui était consolé, et il le dit.

— As-tu eu à soutenir beaucoup d'assauts contre ta foi ? demanda-t-il un peu plus tard au prisonnier.

— Quelques-uns, quoique je ne doute pas que mon peu d'importance ne m'ait épargné de la peine. Dès mon arrivée ici, un jésuite fut assez bon pour me visiter. Après une courte discussion, il commença par me promettre un entier pardon pour prix de mon apostasie. Je lui dis qu'ils avaient le pouvoir de me prendre si cela leur faisait plaisir, mais qu'ils n'avaient pas le droit de me traiter comme un misérable sans honneur et sans conscience. Aujourd'hui, lorsque ma sentence a été prononcée, il en est venu un second avec des propositions semblables.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Que j'avais bien peu mérité les grâces de mon Dieu, mais que je connaissais trop son amour et sa fidélité pour croire qu'il m'abandonnerait à l'heure de la mort.

— C'était une noble réponse, mon ami...

— Ah ! René, comme le temps s'enfuit ! Ils viendront te chercher avant que je t'aie dit la moitié de ce que j'ai à te dire. Et j'ai si souvent gaspillé des heures et des journées sans me douter de leur prix ! René, je veux faire mon testament, mais je ne suis pas assez habile pour l'écrire. Veux-tu le faire pour moi ? Voici des plumes et du papier.

— Mais, mon ami...

— Oui, je le sais, je ne laisse rien, et si j'avais quelque chose, tous les testaments que je pourrais écrire ne seraient que du mauvais papier. Mais je pense à mon cousin Philippe. Nul doute que le pauvre garçon n'ait de vifs remords en pensant que ce qu'il a aurait dû être à moi, et que s'il avait... mais bah ! laissons cela. Tout est bien... pour moi, et il faut qu'il porte son fardeau. Dieu l'aime trop pour lui ménager des épreuves ; mais je voudrais alléger ce fardeau pendant que je le puis. Ainsi, je t'en prie, écris ceci : Que moi, Jean Desjours, je donne et lègue tous mes droits à mon cher cousin Philippe Desjours. Cela n'aura aucune valeur devant la loi, mais cela en aura devant sa conscience. En outre, cela peut aider à justifier Philippe aux yeux de messieurs les pasteurs.

René se dit que Philippe trouverait peut-être une plus sévère punition dans la magnanimité de son cousin ; mais il écrivit simplement et sans commentaire ce que lui dictait Jean Desjours.

— Y a-t-il quelque chose à ajouter ? demanda-t-il quand ce fut fini.

— Seulement ceci : Que je meurs en paix avec tous les hommes, et avec le ferme espoir d'obtenir la vie éternelle, par la miséricorde de Dieu en Christ. Rappelle-moi au souvenir de Mme Meniet et de ses enfants, des Lorin. Dis-leur que j'ai pensé à eux jusqu'à la fin.

Il s'arrêta, ému par tous les souvenirs qui se pressaient dans sa mémoire, puis il reprit avec plus de calme :

— René, ce petit livre, le Nouveau Testament de ma mère, est le seul bien qui me reste ; prends-le des mains d'un mourant.

— Merci, mon ami. Si Dieu me permet d'accomplir mon vœu et de devenir un fidèle ministre de sa Parole, ta voix parlera par ce livre à mes auditeurs et à moi.

— Il y a une page, dit Desjours, à laquelle il s'ouvre de lui-même.

— Et il y a un verset marqué avec du sang. Dieu voulant, ce sera le texte de mon premier sermon.

— Encore une chose, René ; Dieu merci, je ne crains pas la journée de demain. Cependant, je ne suis pas si fort que je n'aie besoin d'un visage ami jusqu'à la fin. Tu sais que je ne suis pas un martyr, mais seulement un pauvre homme qui meurt par sa faute. Ainsi, je te prie, tiens-toi près de moi jusqu'au dernier moment, et de manière à ce que je puisse voir ton visage.

— Compte sur moi, cher ami, mais un Autre se tiendra encore plus près, à cette heure-là, et tu pourras le contempler avec joie.

— La joie, je ne la demande pas. Une douce confiance et un humble espoir sont assez pour moi. René, tu es plus instruit que moi ; agenouille-toi et prie pour que ces grâces me soient accordées.

Ce fut la première prière que fit René à côté d'un mourant. Ses paroles étaient émues et entrecoupées ; mais il y avait dans son accent ce qui permet de distinguer les paroles sorties du plus profond du cœur des paroles banales.

Le lendemain René tint la promesse faite à Desjours. Il vit un homme courageux aller au-devant de la mort avec calme, sans triomphe mais sans crainte, «pas un martyr», comme il l'avait dit lui-même, mais un simple paysan du Vivarais qui mourait avec joie pour le pasteur qu'il avait aimé.

Cet événement n'éveilla pas un grand intérêt à l'époque où il se produisit. Aucune renommée n'entoure aujourd'hui le nom de Desjours. Trop de martyrs plus héroïques ont excité la sympathie de l'Église ; trop de noms plus illustres sont écrits sur les pages de son histoire.

L'épisode relatif au supplice de Desjours est historique, il fut exécuté à Montpellier, le 10 juin 1748.

20 *Chapitre 19 — Un rêve et un chant*

C'était une vie simple, pure et laborieuse que celle des paysans cévenols en ces temps-là. Ils ne connaissaient pas le luxe et le superflu ; mais la disette leur était également étrangère. Ils n'avaient guère d'autres distractions que l'assemblée et le chant des psaumes — distractions dangereuses, il est vrai — mais ils avaient toujours assez, et même de reste, de pain de seigle, de châtaignes et de lait, tandis que famine après famine désolaient le reste de la France.

L'agréable bourdonnement des abeilles se faisait entendre à travers la porte de la maison de Paul Plans, comme autrefois devant le Mazet, car Isabeau avait apporté de son ancienne demeure une colonie de ces actives petites ouvrières et avait réussi à les acclimater. À l'intérieur, la Rochette était occupée à carder de la laine, Isabeau était à son rouet, et Madeleine allait et venait en préparant le souper. Les cheveux châtain-clair de la jeune fille paraissaient dorés aux rayons du soleil couchant, mais elle avait les joues pâles et l'air préoccupé. Elle marchait d'un pas léger, car le bruit du rouet avait cessé, et Isabeau, vaincue par la fatigue, s'était un moment assoupie. Pendant qu'elle sommeillait, sa physionomie altérée avait une expression de calme que Madeleine aimait à y voir. Soudain une voix claire, douce, enfantine, résonna au dehors et fit vibrer l'air du soir du chant de ces paroles :

Dans la gloire éternelle,

La robe tu prendras,

De couleur immortelle,

Après tous ces combats.

Ces mots avaient atteint les oreilles de Madeleine avant qu'elle eût le temps de courir sur le seuil et d'imposer du geste silence à Claude.

C'est ainsi qu'Isabeau s'éveilla d'un beau rêve dans lequel elle avait cru voir une mer de cristal éclairée des feux du couchant, et sur cette mer un magnifique navire aux blanches voiles, surpris par le calme et se reposant sur l'onde. Inconsciemment elle murmura les paroles qui avaient inspiré son rêve et que son imagination assoupie avait dépouillées de leur sens littéral : «L'Éternel est pour nous magnifique, — un lieu de fleuves, de larges rivières : il n'y viendra aucun vaisseau à rames, (És. 33:21). C'était une des pensées qui réjouissaient le cœur d'Isabeau, quand elle songeait à la Terre promise, qu'il n'y aurait point de «vaisseau à rames». Mais bientôt, revenue au sentiment de ce qui l'entourait, elle demanda :

— Est-ce Claude ? Je suis heureuse qu'il soit rentré de si bonne heure.

Claude bondit dans l'appartement, embrassa sa mère, et lui mit dans la main un petit sac contenant des pièces d'argent. Pour la première fois on l'avait chargé d'aller seul au village voisin pour y vendre un peu de laine, et il était fier de son importance et du succès de son expédition. Isabeau loua sa diligence et lui demanda s'il était fatigué.

— Oh ! non, mère, j'ai passé une bonne journée. Tout le monde a été très bon pour moi, et j'ai appris une nouvelle chanson. Elle est si belle ! laissez-moi vous la chanter.

— Nous pouvons attendre jusqu'à ce que tu aies soupé. Madeleine, les pommes de terre sont-elles prêtes ?

— Oui, mère, tout à fait.

Elle plaça sur la table le mets simple, mais substantiel qui devait composer le souper. Ce soir-là, Claude fit plus d'honneur au repas qu'aucun autre membre de la famille. Il trouva pourtant difficile de garder le silence, au sujet du chant, jusqu'après le souper et l'action de grâces. Voyant son impatience, Isabeau elle-même aborda le sujet :

— Comment as-tu pu trouver aujourd'hui le temps d'apprendre une chanson ? demanda-t-elle.

— J'ai attendu longtemps que M. Méricourt rentrât chez lui et me payât la laine. Ses filles m'ont fait dîner, puis elles se sont mises à travailler en chantant. Quand j'ai compris ce qu'elles chantaient, je les ai priées de me l'enseigner, pas tout, parce que c'est trop long, mais la fin. Mère, grand-mère, écoutez la complainte de Jubas.

Ses auditeurs tressaillirent.

— Chut ! fit Isabeau, et son visage, pâissant et rougissant tour à tour, trahissait une émotion que le jeune garçon ne pouvait comprendre. Elle l'attira à elle et passa son bras autour de sa taille :

— Claude, murmura-t-elle, qui est-ce qu'on appelle Jubas ?

— Mère, je le sais ; il m'a tenu dans ses bras.

— Ne chante pas, répète les paroles lentement et avec respect, comme des paroles sacrées. L'enfant obéit, et comprenant à peine la douleur et le triomphe qu'elles respiraient, il récita les naïves strophes composées à cette occasion.

Les traits intelligents de Claude rayonnaient d'enthousiasme, car ce que l'esprit d'un enfant peut à peine comprendre se fait, parfois, sentir jusqu'au plus profond de son cœur. La Rochette et Madeleine pleuraient. Le visage d'Isabeau était couvert de rougeur et avait la même expression que le jour de la visite de Chantal.

Aucun changement sur ses traits n'échappait à l'œil vigilant de Madeleine.

— Chère mère, dit-elle, vous avez été fatiguée tout le jour, et vous savez que nous sommes levées de bon matin. Ne pourrions-nous pas faire la lecture et aller nous reposer ?

— Oui, ma fille, apporte la Bible, et nous lirons ensemble ces paroles du Psalmiste : «Qui ai-je dans les cieux ? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi. Ma chair et mon cœur sont consumés ; Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage pour toujours» (Ps. 73:26).

Pendant que Madeleine écoutait cette lecture, une crainte poignante lui serra le cœur. Il y avait dans ces paroles quelque chose qui semblait s'appliquer beaucoup mieux à celle qui les prononçait sur la terre, qu'à celui qui comprenait maintenant dans le ciel toute leur signification.

En ce moment se trouvait oublié dans la poche de la petite blouse de Claude un cordial plus efficace pour reconforter le cœur de l'épouse et de la mère, qu'aucun de ceux qui auraient pu être ordonnés par les plus célèbres médecins de Montpellier.

21 Chapitre 20 — Un paquet de lettres

Le petit lit de paille de Claude était placé dans la cuisine, l'appartement principal de la maison. Sa mère resta comme à l'ordinaire auprès de lui pour lui faire dire sa prière et réciter son verset du soir, tandis que, dans la chambre à côté, Madeleine aidait sa grand-mère à se préparer au repos. Sa prière terminée, Claude déboucla la ceinture de sa blouse, et comme il allait la quitter, il sentit dans la poche quelque chose de lourd.

— Oh ! mère, s'écria-t-il, voici une lettre que M. Méricourt m'a donnée pour vous ; il a dit qu'on la lui avait envoyée de Saint-Agrève. Je l'avais complètement oubliée ; j'en suis très fâché.

Isabeau le gronda doucement : — Enfant négligent ! cela aurait pu être une affaire de vie ou de mort, dit-elle en prenant des mains de Claude un petit paquet soigneusement attaché et couvert d'une quantité de cachets de cire. Elle regarda l'adresse et en reconnut immédiatement l'écriture, mais sans autre plaisir que celui dont la réception d'une lettre ordinaire peut être l'objet dans une vie si calme et si retirée. De toutes les écritures qu'elle connaissait, celle qui lui était la plus indifférente était celle de M. Cabanis, digne avocat de Saint-Agrève, qui, avant son départ du Mazet, lui avait présenté comme un devoir de réclamer, dans l'intérêt de ses enfants, le tiers de la propriété de son mari, que la loi accordait à la femme dans beaucoup de confiscations pour cause de religion. Isabeau avait de bonnes raisons pour s'abstenir de faire une semblable demande. Elle se considérait comme ayant été traitée avec une indulgence relative. Si les édits avaient été exécutés à la lettre, elle se serait vue enfermée pour la vie dans la tour de Constance ou dans quelque couvent, et ses malheureux enfants auraient été envoyés dans des écoles catholiques. Aussi craignait-elle tout bruit qui, fait autour d'elle, aurait pu éveiller l'attention des autorités et les porter à ouvrir les yeux qu'elles avaient volontairement tenus fermés.

Elle brisa les nombreux cachets, ne s'attendant à trouver au-dessous qu'un long et inutile raisonnement de M. Cabanis. Mais elle vit bientôt que sa lettre en contenait plusieurs autres, envoyées sans doute à l'avocat comme à l'intermédiaire qui pouvait les faire parvenir le plus sûrement à leur destination. L'une d'elles, en particulier, attira l'attention d'Isabeau. Elle était écrite sur un papier très fin, attaché avec de la soie, et le sceau paraissait être celui d'un gentilhomme. L'adresse de la seconde était d'une écriture bien connue, celle de René Plans. Elle l'ouvrit la première, et lut ce qui suit :

«Chère mère, j'espérais aller vous voir cet automne et peut-être passer avec vous une partie de l'hiver, mais Dieu en a décidé autrement. Nos messieurs ont résolu de m'envoyer immédiatement à l'étranger, pour la meilleure exécution de leurs affaires et des miennes, et ils ont généreusement pourvu à tout ce qui m'est nécessaire pour ce voyage. Ayez la bonté de communiquer ces nouvelles à ma sœur, et dites-lui que je me rappelle avec la plus sincère affection à son souvenir et à celui de mon beau-frère. Notre pauvre ami, dont le sort vous inspirait tant de pitié, est allé où il le désirait, et il est auprès de Celui qu'il souhaitait le plus de voir. Sa fin a été noble et chrétienne et nous ferons mieux de rendre grâce que de pleurer sur lui. M. de Chantal est maintenant à Toulon ; vous serez heureuse de l'apprendre pour certaines raisons. Embrassez Claude pour moi, baisez la main à Mme Rochette et à Madeleine, et rappelez-moi au souvenir de tous nos amis. Je demeure, chère Madame, votre fils et très obéissant serviteur,
R. Plans.

«Fait à Alais, à l'auberge du Sceptre et de la Couronne, ce 12 avril 1748».

Comme Isabeau achevait de lire cette lettre, claire malgré sa forme ambiguë, Madeleine entra dans l'appartement.

— René est allé au séminaire de Lausanne, lui dit sa mère ; messieurs les pasteurs lui ont donné les recommandations et les fonds nécessaires pour son voyage.

Elle avait bien compris que c'était là le vrai sens des paroles prudentes qui avaient pour but, si elles étaient tombées dans des mains ennemies, de faire croire que les chefs d'une maison de commerce envoyaient le signataire de ces lignes à l'étranger, comme homme d'affaires.

Madeleine demeura un moment silencieuse et pensive, tenant encore la lampe dans sa main. Puis, la posant sur la table, elle se rapprocha de sa mère

— C'est ce qu'il souhaitait depuis longtemps, dit-elle, il doit en être très heureux.

Mais Isabeau était occupée à briser le sceau armorié de la mystérieuse missive. D'une enveloppe différant peu de celles dont nous nous servons aujourd'hui, elle tira plusieurs feuilles de papier. La première qui attira son attention était une lettre d'un banquier de Toulon adressée à M. Singlin, banquier à Saint-Agrève, et priant ce dernier de payer, à présentation, au porteur de ce billet, une somme considérable. Isabeau ne resta pas longtemps à se demander ce que cela signifiait, car Madeleine avait ramassé un morceau de papier qui était tombé à terre, et en reconnaissant l'écriture avait poussé un cri de surprise. Le court, mais précieux billet fut lu avidement par la mère et les deux enfants. Jean Meniet écrivait du baigne :

Ma chère femme — On te dira peut-être que je suis bien malade ; ne le crois pas. J'ai été malade et près de la mort ; mais Dieu a eu pitié de moi et m'a ramené des portes du tombeau. Je vais mieux de jour en jour. Si je pouvais voir ton visage, dans vingt-quatre heures je serais aussi fort que jamais. Cependant, puisque Dieu ne le veut pas, que sa volonté soit faite en toutes choses. Je vous remets, toi et nos enfants, entre ses mains, et demeure ton fidèle ami : Jean Meniet».

L'écriture tremblante et irrégulière, le papier taché, ne témoignaient que trop clairement de la faiblesse physique de l'auteur de la lettre. Isabeau se sentit défaillir après ce choc inattendu. Elle ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole pendant que Madeleine ouvrait les autres plis dans l'espoir d'y trouver de plus amples informations. Elle ne fut pas déçue. Une lettre pleine de compassion, portant une croix et la signature : «Catherine, sœur de Saint-Vincent de Paul», lui apprenait que le forçat Meniet, employé avec d'autres condamnés à la construction du nouvel arsenal, avait été malheureusement victime d'un sérieux accident. Par la maladresse ou la faiblesse d'un de ses compagnons auquel il était enchaîné, une lourde pierre qu'ils soulevaient ensemble avait glissé, était tombée sur lui et l'avait grièvement blessé. Il avait été aussitôt transporté à l'infirmerie pour y recevoir les soins d'un chirurgien. La fièvre s'était emparée de lui, et pendant quelque temps on avait craint pour sa vie. Dernièrement, un changement favorable s'était produit dans son état. La religieuse qui donnait ces détails, ainsi qu'une autre sœur du même ordre, l'avait soigné durant sa maladie, et Mme Meniet pouvait être assurée qu'il n'avait manqué de rien. Dans son délire, il avait souvent parlé d'elle, de ses enfants, Claude et Madeleine, et d'un frère bien-aimé dont on n'avait pas pu savoir le nom. Le médecin l'avait maintenant déclaré hors de danger ; mais il était encore très faible.

Sans autre commentaire sur ce que Madeleine venait de lire qu'un long et douloureux soupir, Isabeau prit d'une main tremblante une lettre de la même écriture que l'adresse. La mère et la fille lurent ensemble ce qui suit :

— «Madame, j'ai l'honneur de vous informer que je viens de voir M. Meniet, et que, selon l'affirmation du médecin, il est maintenant hors de danger. Il ne manque de rien, et il recevra tous les soins propres à hâter sa guérison. L'excellente sœur de charité, dont je vous envoie la lettre, joint son témoignage au mien. Peut-être vous fait-elle part aussi du désir ardent et fréquemment exprimé qu'a M. Meniet de vous embrasser encore une fois. J'ignore si vous jugerez à propos de répondre à ce vœu ; mais vous appartenez à une famille dont les membres ont le courage d'accomplir de grandes choses, et je ne serais pas étonné d'apprendre que vous êtes à Toulon. Comme le voyage doit être coûteux, je vous supplie d'accepter le billet ci-joint, et si des circonstances que je ne puis prévoir rendaient cette entreprise impossible, je vous prie de le présenter en mon nom à mon petit ami Claude. Signé : De Chantal».

Les yeux bleus d'Isabeau brillèrent d'un éclat inaccoutumé et ses joues étaient animées, mais elle ne dit rien. Elle se baissa pour ramasser les autres lettres tombées à droite et à gauche, les réunit dans sa main et se leva. Madeleine lui demanda où elle allait.

— Le dire à sa mère, répondit-elle, et sa voix tranquille ne trahissait rien des sentiments tumultueux qui s'agitaient dans son cœur.

À la porte de la chambre de la Rochette, elle s'arrêta et dit :

— Attends-moi ici, mon enfant, et prie. Je reviendrai ; j'ai beaucoup à te dire.

— Oui, mère, je demanderai à Dieu de vous diriger, répondit Madeleine.

— Il m'a déjà dirigée, demande-lui de me faire réussir.

Isabeau sortit. Claude était très excité. Il posa à sa sœur une foule de questions sur leur père et sur M. de Chantal ; enfin Madeleine lui persuada de se coucher et s'assit à côté de lui. Bientôt le sommeil vint fermer les yeux du petit garçon, au grand soulagement de sa sœur. Au bout d'un moment, Isabeau rentra. Elle referma doucement la porte derrière elle, et ce fut pour répondre à son regard interrogateur que Madeleine dit :

— Claude dort, mère.

Pour plus de sûreté, elle approcha la lampe du visage de l'enfant qui, avec ses cheveux bouclés, ses longs cils soyeux ombrageant ses joues roses, offrait le plus charmant tableau.

— Que penses-tu que je dois faire ? dit Mme Meniet s'asseyant près de sa fille et pressant sa main dans la sienne.

— Aller vers mon père, répondit Madeleine sans hésiter.

— Je remercie Dieu qui t'a fait comprendre cela ainsi qu'à moi.

— Mais, mère, le voyage, avec ses ennuis et ses fatigues vous tuera... vous êtes déjà si faible !

— Il ne me tuera pas, chère enfant, il me guérirait plutôt. Je sens que, quand il serait dix fois plus pénible, la force de l'accomplir me serait donnée. Ne crains rien pour moi, Madeleine.

— Chère mère, ne pouvons-nous pas y aller tous ?

— Ma fille, réponds toi-même à cette question. Les jours où ta grand-mère aurait pu voyager sont passés, et Claude serait exposé à mille dangers durant la route et à Toulon, sans parler de ceux qui pourraient te menacer aussi.

Mais quels dangers Madeleine n'aurait-elle pas bravés pour revoir son père ? Si ce n'eût été que l'amour banni la jalousie comme la crainte, elle aurait été jalouse de sa mère.

— Mère, mère, dit-elle, je ne craindrais rien, si seulement je pouvais voir mon père.

— Mon enfant, je ne pourrais pas le voir moi-même si je ne te laissais ici. Ta tâche est la plus pénible, Madeleine : tu devras être une fille pour ta grand-mère et la petite maman de Claude.

Madeleine savait que ni l'une ni l'autre de ces charges ne serait une sinécure.

— Je crois que je le pourrais, dit-elle lentement et comme en pesant sa responsabilité et tous les efforts dont elle était capable, je le pourrais si seulement René n'était pas parti. Quel dommage ! grand-mère l'aime, et Claude lui obéit toujours. Oh ! si René était avec nous tout irait bien.

Isabeau, pour des raisons dont Madeleine ne se doutait pas, était très heureuse que René ne fût pas avec eux. Elle l'aimait comme un fils ; mais malgré cela, ou peut-être à cause de cela, elle regardait les trois années qu'il devait passer à Lausanne comme un intervalle providentiel entre l'heureux présent et l'avenir périlleux et incertain, entre la vie de l'adolescent et celle de l'homme fait.

Les yeux candides et encore enfantins de Madeleine ne lurent aucune de ces pensées sur le visage de sa mère.

— Il te faut faire de ton mieux pour le présent, chère Madeleine, dit Isabeau. Plus tard, quelques changements pourront être utiles, nécessaires même ; alors Dieu nous montrera le chemin. Si ce n'était pas pour ta grand-mère, je pourrais peut-être vous trouver un logement à Toulon.

À Toulon ! Les yeux de Madeleine étincelèrent et son cœur bondit au-dedans d'elle en entendant cela. Les étroites rues de la ville sombre et triste paraissaient être une terre promise à ces habitants des verdoyantes collines, car le mari, le père s'y trouvait. Isabeau voyait dans ce projet la réalisation de son vœu le plus cher. Quant à Madeleine, non seulement la satisfaction de voir son père lui était refusée, mais encore elle se chargeait d'un bien lourd fardeau.

À treize ans, Madeleine n'était pas une enfant comme les fillettes qui grandissent aujourd'hui dans nos heureuses familles et n'ont à se plier qu'à la discipline de tâches et de plaisirs enfantins. Elle était sortie de l'enfance, dans cette nuit de décembre où Majal lui avait dit de consoler sa mère. C'était pour accomplir cette mission que, avec l'amour désintéressé d'une femme, elle trouvait maintenant la force de dire, bien que son cœur se brisât : «Mère, je suis bien heureuse que vous alliez voir mon père».

Dans sa préoccupation, Isabeau n'avait pas pris garde à un événement qui venait de se produire, bien qu'il y fût fait allusion dans les lettres qu'elle venait de recevoir. Dans un sens, son rêve s'était réalisé, même sur terre. Désormais, aucun «vaisseau à rames» ne fendrait les eaux bleues de la Méditerranée et ne porterait dans les mers lointaines sa cargaison de souffrances et de vices. En l'année 1748, les galères furent supprimées en France.

22 *Chapitre 21 — Le premier sermon*

René parcourut avec honneur sa carrière d'étudiant au séminaire de Lausanne, fondé dans le but spécial de fournir des pasteurs aux églises françaises du Désert. Les leçons du vénérable Antoine Court et des professeurs qui avaient bien voulu le seconder dans son œuvre de foi et d'amour, s'ajoutèrent aux instructions qu'il avait reçues de son père d'abord, et ensuite d'Isabeau Meniet. Après un séjour de trois ans, il entreprit le périlleux voyage qui devait le ramener dans son pays. Son esprit était bien pourvu du savoir qui lui était indispensable pour expliquer les saintes Écritures, et son zèle ardent le poussait à se dévouer corps et âme au service de l'Église sous la croix.

Il arriva sain et sauf, et reçut l'imposition des mains, qui constituait sa consécration régulière, sous la voûte des cieux, dans une vallée rocailleuse du Vivarais. Un jeune frère du ministre martyr, Louis Ranc, fut consacré avec lui. Le pasteur officiant, Pierre Peyrot, s'adressa à eux avec une éloquence simple, mais chaleureuse. Il avait pris pour texte ces paroles bien appropriées aux circonstances : «Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups». Son sermon peut encore être lu par ceux qui le désirent ; mais de semblables souvenirs du passé sont comme des fleurs desséchées, dont le parfum s'est évanoui avec la brise et le soleil des lointains étés qui les virent éclore. Il nous faudrait non seulement l'influence du temps et des lieux — le paysage rocheux et sauvage, les milliers d'auditeurs attentifs — mais encore les édits de Louis XIV et de Louis XV suspendus sur nos têtes pour comprendre l'émotion qui faisait tressaillir ces deux jeunes cœurs quand le prédicateur termina son discours par ces paroles : «Il n'est que trop vrai que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Qu'est-ce que cela demande ? Vous le sentez ! Un dépôt sacré vous est confié ; vous devez le garder. Une couronne vous est posée sur la tête ; vous ne devez jamais souffrir qu'on vous la ravisse».

Si d'autres commentaires sur les paroles de ce texte étaient nécessaires, on les trouverait dans la conversation des jeunes proposants, tandis qu'avec Pierre Peyrot et deux autres pasteurs qui avaient pris part à la cérémonie, ils partageaient un frugal repas sous l'abri d'un rocher.

La persécution continuait à sévir avec la même intensité. On n'entendait parler que d'amendes, de confiscations, d'emprisonnements et, ce qui est pire que tout le reste, de la séparation violente des enfants protestants d'avec leurs parents. Dans quelques parties du pays, il y avait eu des dragonnades.

Peyrot et son collègue, Michel Viala, s'affligeaient de ces scènes terribles et paraissaient disposés à se demander avec le Psalmiste : « Dieu a-t-il oublié d'user de grâce ? A-t-il enfermé ses miséricordes dans la colère ? » (Ps. 77:9). Mais l'autre pasteur, étranger au district, voyait l'avenir avec plus d'espoir. C'était un homme à l'extérieur distingué. Il avait une belle taille, des traits agréables, des cheveux châtain sur lesquels il portait un petit bonnet brun assorti à ses vêtements. Ceux qui n'étaient pas initiés l'appelaient le chevalier de Briga, et dans ses allures et son caractère il y avait un élan, une noble franchise et une hardiesse qui s'alliaient bien au nom aristocratique qu'il lui plaisait de prendre. Mais les églises du Désert le connaissaient comme Étienne Défère, l'infatigable pasteur du Béarn, ami enthousiaste de Paul Rabaut « le charbon de feu », comme il s'appelait lui-même, non sans raison, et en reconnaissant humblement et avec regret son manque total de prudence et de discrétion.

— Mes chers amis, dit-il en étendant la belle main notée d'une manière particulière dans le signallement de police, mes chers amis, il est vrai que nos frères souffrent, mais à quelle époque n'en a-t-il pas été de même ? Au lieu de pleurer et de nous lamenter, nous devons remercier Dieu pour les grâces qu'il leur accorde si abondamment. Nos forçats conservent leur foi et leur patience, et leur condition matérielle s'est améliorée. Vous savez comment on les faisait souffrir autrefois. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ces horribles récits qui sont encore présents à notre mémoire. Alors la jaquette rouge qui désignait les huguenots attirait sur eux des insultes et des tortures inouïes. Maintenant, au contraire, elle devient une protection. Les forçats pour la foi sont traités avec plus de bonté que les voleurs et les meurtriers. En outre, la suppression des galères a été pour eux une grâce manifeste. Jamais à l'avenir les travaux forcés ne seront aussi cruels ni les prisons aussi affreuses que ces enfers flottants.

— Avez-vous vu dernièrement M. Lafont, le pasteur qui visite nos forçats ? demanda Peyrot.

— Oui. On m'avait supplié de ne pas aller à Toulon, les risques à courir étaient grands ; mais... Il s'arrêta et haussa les épaules d'une manière expressive. Un sourire effleura les lèvres de ses compagnons.

— L'œuvre de M. Lafont, reprit-il, devient, si possible, de jour en jour plus intéressante. Il a trouvé, ces derniers temps pour le seconder dans la tâche de consoler son troupeau affligé, un actif collaborateur. La femme d'un de nos frères a obtenu la permission de visiter son mari durant une grave maladie de celui-ci, et elle est parvenue à organiser un plan qui lui permet de communiquer avec lui, et par lui avec ses compagnons. Elle demeure chez l'un des employés de la prison, celui qui est chargé de fournir aux galériens leur nourriture, et elle se rend si utile aux femmes de la famille, qu'on tolère ou qu'on laisse passer inaperçus les services qu'elle peut rendre aux prisonniers. On dit de plus qu'elle a un puissant protecteur dans un officier de haut rang, parent de l'intendant. Elle est vraiment d'un grand secours à son mari, et ses enfants ne seront pas seuls à se lever et à l'appeler bénie. Mais, pour le moment, son nom et ses bons offices doivent rester ignorés, non seulement du monde, mais encore des chrétiens. La moindre indiscretion mettrait tout en péril.

— Je ne vous demande pas, monsieur, intervint René, le nom de la femme dont vous venez de parler : dites-moi seulement si elle n'est pas proche parente d'un glorieux martyr ?

— Elle l'est, dit franchement Défère ; c'est sa sœur, et elle est bien digne de lui.

— Encore un mot, monsieur : Sa famille, ses enfants, sont-ils avec elle à Toulon ?

— Certainement non, cela n'aurait jamais pu se faire. Ils sont en sûreté avec leurs amis dans les montagnes des Cévennes.

René le remercia, et il allait s'éloigner ; mais le ministre du Béarn ne voulut pas laisser partir le jeune homme sans un mot d'avis et une bénédiction. Il prit un papier dans son sac et le montra à René.

— Savez-vous ce que cela représente, mon jeune ami ? lui demanda-t-il.

C'était le dessin, soigneusement exécuté, d'un sceau sur lequel était gravée une frêle nacelle ballottée par une mer orageuse. Les voiles étaient déchirées, les mâts rompus ; les matelots agenouillés avaient abandonné leurs avirons et joignaient leurs mains suppliantes. Le tout portait pour légende cette inscription : « Seigneur, sauve-nous, nous périssons ! »

— Vous voyez là, dit Défère sans attendre la réponse de René, les armes et les insignes de l'Église du Désert, tels qu'ils sont gravés sur le sceau fixé au bas de nos actes synodaux.

René lui rendit le papier avec un sourire.

— Je remercie Dieu, dit-il, qui m'accorde aujourd'hui l'honneur d'être enrôlé parmi ces matelots agenouillés.

— Vous avez raison, dit Défère en serrant chaleureusement la main du jeune homme, car ce sont eux qui dans l'avenir se tiendront sur la mer de verre avec les harpes de Dieu... s'ils sont trouvés fidèles. Mais rappelez-vous, mon jeune frère, que ni vous ni moi n'avons de force et de fidélité que celle que nous communiquons notre Dieu et Sauveur en nous attachant à lui.

Si René n'avait écouté que son plaisir, il aurait pris ce jour-là un bâton à la main et, traversant les collines et les vallées, se serait dirigé vers Cros. Mais il venait d'être consacré pasteur de l'Église du Désert, afin qu'il suivît les traces de Celui qui ne cherchait pas à faire sa volonté. C'est pourquoi des mois s'écoulèrent avant qu'il se trouvât libre d'aller visiter le lieu de sa naissance.

D'abord il accompagna M. Peyrot, ensuite il fit seul une tournée missionnaire dans le Coiron et dans les régions sauvages où les Boutières élèvent leurs sommets volcaniques et tourmentés. Il voyageait toujours à pied, souvent sous la pluie ou la neige, suivant les sentiers solitaires que les braves montagnards montrent encore comme ayant été embellis, aux jours de la persécution, par les pieds de ceux qui apportaient la Bonne Nouvelle et qui publiaient la paix. Quelquefois René dormait dans la chaumière de l'un des fidèles, le plus souvent dans une caverne ou sous un rocher, avec des feuilles sèches pour lit et une pierre pour oreiller. Il reculait, non sans raison, devant le risque d'exposer ses amis à quelque danger. De plus, il était jeune et vigoureux et, à ce moment de sa vie de pasteur, il était plutôt porté à chercher les fatigues qu'à les éviter.

À cette époque, la persécution était si acharnée, qu'il était impossible de convoquer aucune assemblée publique. Pendant les six ou huit mois qui suivirent sa consécration, son travail consista à aller d'une maison à l'autre, et à tenir, en usant des plus grandes précautions, de petites réunions privées, d'exhortation et de prière. Mais quand le printemps reparut dans la fertile vallée d'Eyrieu, ce fut enfin le tour de René de s'adresser à une grande assemblée.

La scène était trop solennelle, les souvenirs qu'elle éveillait trop émouvants, pour laisser la place aux préoccupations futiles qui distraient si souvent les pensées de ceux qui sont appelés à élever pour la première fois la voix en présence de leurs frères.

René lut dans le livre que Jean Desjours lui avait donné quelques heures avant de mourir, les paroles de son texte : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis ». Durant toute la nuit précédente il avait prié ardemment pour obtenir cette grâce, savoir : que les visages qui se presseraient autour de lui, en réponse au charme puissant de ces paroles sacrées, n'obscurcissent pas à ses yeux le seul visage qu'il désirât voir lui-même et montrer aux autres. Sa prière fut exaucée. S'il parla d'une manière saisissante d'un homme connu de tous ses auditeurs, pour lequel quelques-uns d'entre eux avaient si noblement bravé la mort, mais qui avait préféré mourir lui-même pour eux, ce fut dans le but de montrer l'amour de Celui qui donna sa vie non pour ses amis, mais pour ses ennemis, afin qu'ils devinssent ses frères, enfants de Dieu et héritiers de la vie éternelle.

Tout le monde fut touché par l'éloquence du jeune pasteur, bien que lui-même ne se préoccupât nullement de la forme extérieure de son discours. Un grand nombre des assistants pleuraient, et un groupe plus rapproché du prédicateur et particulièrement ému attira son attention. Ce groupe se composait de deux hommes avancés en âge et de plusieurs femmes, parmi lesquelles une jeune fille, dont le corps délicat, agité de sanglots convulsifs, trahissait l'émotion qu'elle cherchait à cacher. Quand le service fut terminé, un des hommes se joignit à la foule qui entourait le pasteur et attendit que son tour vînt de lui parler. Mais René reconnaissant Étienne Lorin s'approcha de lui en lui tendant la main. Il apprit que sa famille allait bien, que sa fille Jacqueline était mariée à Vernoux, que Marie était encore avec ses parents, et que son frère Pierre était venu au prêche. Grâce à Dieu, leur piété avait été plus fervente depuis la terrible journée, et Lorin demanda ensuite à René la faveur de l'emmener chez lui.

René hésita, il ne voulait pas le compromettre ; mais Étienne insista et le jeune homme se rendit à son invitation. Avant qu'ils se fussent joints à la famille, il lui demanda :

— Avez-vous reçu ma lettre de Montpellier au sujet de notre cher ami Desjours ?

— Oui, monsieur, Marie la conserve ; elle la conservera toujours, je crois. Pauvre enfant ! elle voit en lui un martyr, et elle a peut-être raison.

Lorin changea brusquement de sujet en voyant approcher les femmes qui venaient saluer le ministre.

— Rachel, Marie, dit-il, que vos cœurs se réjouissent aujourd'hui ; M. Plans honorera notre demeure de sa présence. Frère Pierre, viens avec nous, nous parlerons ensemble des jours d'autrefois.

— Alors il vous faut appeler le jeune garçon pour lequel vous avez eu tant de bonté par le nom que vous lui donniez autrefois, dit René en serrant la main aux femmes et à Pierre Lorin.

Ainsi, une fois de plus, il passa la nuit dans la chaumière du bûcheron, Étienne Lorin. Les quelques heures d'intime communion que les amis eurent ensemble, bien qu'un peu tristes, furent pleines d'encouragement.

Comme ils étaient sur le point de se séparer pour se livrer au repos, René apprit de Pierre Lorin des nouvelles qui lui causèrent un profond chagrin. Ses courses fréquentes l'avaient empêché jusque-là d'apprendre l'arrestation de deux pasteurs : François Bénézet, jeune proposant, élève et ami de Rabaut, et Molines, considéré comme un des plus éloquents prédicateurs du Désert et surnommé Fléchier à cause d'une ressemblance, plus ou moins réelle, avec le célèbre prélat et orateur de ce nom.

— Vous avez quelque chose à ajouter, dit René après un douloureux silence. Sans doute, l'un et l'autre ont rejoint leurs frères dont les âmes sont sous l'autel.

— M. Bénézet est dans son repos ; il est mort avec courage ; mais Molines... oh ! monsieur, ces choses-là sont pires que la mort.

— Quoi ! voudriez-vous dire qu'il a renié son Seigneur, lui ! Je ne puis le croire, s'écria René en frémissant et avec une expression d'horreur.

— Ce n'est que trop vrai, monsieur. Le gibet est une terrible réalité. Quand Molines l'a eu sous les yeux son courage a faibli.

René se couvrit le visage et poussa un gémissement. La honte et la douleur ébranlaient chacun de ses nerfs. C'était la chute du porte-étendard. Il lui semblait voir la glorieuse bannière traînée dans la boue et le sang.

Étienne Lorin rompit le silence.

— Il fortifiait son compagnon, dit-il, et ensuite il est lui-même tombé. Pauvre M. Bénézet ! sa coupe a été amère. Il n'avait que vingt-six ans, et il laisse une jeune femme et un petit orphelin pour pleurer sur lui.

— Dieu ait pitié de la veuve ! C'est son martyre qui est le plus cruel, dit la femme Lorin. Mais, mon ami, notre cher René — puisqu'il veut être ainsi appelé — paraît mortellement fatigué, et il n'y a rien d'étonnant. Prie-le de faire une lecture et nous irons nous reposer. Mais René resta longtemps sans pouvoir s'endormir. Il quitta le lit moelleux qu'on lui avait préparé, et s'assit à côté du foyer où lui et Desjours avaient parlé ensemble de l'héroïsme de Majal. Il se livra cette nuit-là un rude combat dans l'âme du jeune homme. Il voyait un autre côté au martyre, une ombre à la gloire. Tout était bien pour Majal, tout était bien aussi pour Bénézet ; mais en était-il de même pour sa veuve ? Ce jeune visage pâle hantait René et chassait le sommeil de ses paupières. Il ne l'avait jamais vu, et cependant il se présentait à son imagination sous des traits bien connus. De qui étaient ces grands yeux bleus, ce front pur conservant une grâce enfantine, mais doué aussi d'un charme plus puissant : celui de la femme ? Il se retrouva tout à coup au Mazet ; il tint encore une petite main dans la sienne, et entendit une voix douce murmurer : « Il faut que je console ma mère ! » Puis la scène change, et il revit la maison où il était né ; il se trouva sous le vieux châtaignier, il foula le sentier du village et gravit les hauts sommets ; mais toujours cette ombre était à ses côtés. Il ne cessa pas une minute de sentir sa présence. Elle lui était infiniment plus chère que tout ce que la terre pouvait lui offrir. Il en était ainsi depuis six ans. Il était peu accoutumé à analyser ses pensées et ses sentiments, mais la douleur révèle bien des secrets. Les larmes abondantes qu'il versa cette nuit-là furent provoquées moins par l'apostasie de Molines que par la pensée des angoisses que pouvait rendre possibles une semblable bassesse, moins par sa pitié pour la femme de Bénézet que par la perspective des épreuves qui pourraient atteindre celle à qui son amour n'avait à offrir qu'un sort semblable à celui de la jeune veuve. L'amour et la confiance luttèrent au-dedans de lui. Quand une voix lui cria : « Épargne à celle que tu aimes, les fatigues, les périls, les tourments ; qu'elle soit à l'abri de tous ces maux ! » une autre voix répondait aussitôt : « Elle a du courage, et le droit devant Dieu et les hommes de choisir elle-même son lot ». Le cœur, ordinairement résolu, de René vibra entre ces deux sentiments comme le fer entre deux aimants.

Pour savoir si l'amour de Madeleine pour lui était capable de lui faire braver les dangers auxquels l'exposerait son union avec un pasteur, il n'aurait eu qu'à la mettre immédiatement en demeure de se prononcer. Mais il était arrêté par des considérations qui intéressaient son honneur et sa générosité. Le père de Madeleine était prisonnier ; sa mère était bien loin. De fait, elle était orpheline et sans protection, et le toit qui l'abritait, le pain qui la nourrissait étaient en réalité à lui. La maisonnette après laquelle depuis trois ans il soupirait nuit et jour devenait tout à coup un obstacle à la réalisation de ses vœux. Maintenant il éprouvait même des scrupules à y retourner.

Accoutumé de trouver dans la prière son refuge et sa consolation, il les y chercha et ce ne fut pas en vain. Elle apaisa la tempête intérieure qui l'avait bouleversé, et enfin, avant le lever de l'aurore, ses forces physiques réclamèrent le repos que donne le sommeil, car les fatigues de la veille avaient été excessives. Quand il s'éveilla, le soleil était à l'horizon et tout le monde debout.

Le premier objet qui frappa ses regards fut une lettre de M. Peyrot, apportée par un agent secret. Comme sa tournée missionnaire dans le Vivarais était terminée, on pensait que sa province natale, les Hautes-Cévennes, avait un besoin plus urgent de ses services. On le pria donc de s'y rendre et de se mettre à la disposition de son vieil ami, M. Roux.

René poussa un long soupir. « Ainsi, après tout, cela doit être, se dit-il. Cros est sur mon chemin, je ne puis l'éviter pour plusieurs raisons. Que Dieu me guide ! Je ne sais que faire... c'est un grand malheur ».

Il est possible qu'il le pensât ainsi, mais dans tous les cas il supportait son malheur avec une remarquable grandeur d'âme. De son œil rayonnant, de son expression radieuse, de son pas élastique, les Lorin conclurent qu'il avait reçu de bonnes nouvelles et commencèrent à le féliciter. Il ne pouvait pas et ne voulait pas les tromper ; il leur demanda de l'accompagner de leurs prières, — ils l'auraient fait même si le jeune pasteur ne l'eût pas demandé — et, après leur avoir dit un cordial adieu, il se mit en route.

23 Chapitre 22 — La maison

La vie que Madeleine menait en l'absence de sa mère était assez monotone. Elle allait et venait dans la maison, grave, patiente, industrielle, soignant la Rochette, accomplissant auprès de son frère tous les devoirs d'une mère, et réussissant à merveille dans ses efforts pour gouverner et guider le jeune garçon volontaire, mais aimant. Sa tâche était plus difficile peut-être vis-à-vis de la Rochette qu'auprès de Claude.

Le jour était sur son déclin. Quoiqu'on fût au printemps, l'air de la montagne était froid et la maison était entourée d'une couche de neige à demi fondue.

— Mets un peu plus de bois au feu, Madeleine, dit la Rochette assise dans le coin le plus chaud de l'appartement.

Madeleine se leva, sortit et revint bientôt avec une petite bûche.

— Tu ne t'es pas trop chargée, dit la vieille femme.

— Chère grand-mère, notre provision diminue. Nous ne pouvons sans cesse déranger Jacques Brissac qui est si bon pour nous.

— Je me souviens comme d'un rêve d'avoir entendu dire qu'une autre personne avait offert de te couper du bois.

Madeleine rougit.

— Oui, grand-mère, dit-elle en baissant la voix mais c'était quelqu'un à qui nous ne pourrions rien demander et de qui nous ne pourrions rien accepter : le frère du curé.

Elle s'assit et reprit son ouvrage, un vêtement d'enfant qu'elle raccommodait. Pendant quelques instants toutes les deux gardèrent le silence ; puis la Rochette demanda brusquement :

— Que fais-tu à cette petite veste ? À qui est-elle ?

— C'est une vieille blouse du petit Paul Brissac, que Jeannette m'a donnée, grand-mère. J'essaye de la rendre mettable, car aujourd'hui j'ai vu le petit orphelin de François Martin tout grelottant. Vous savez que nous ne pouvons faire que peu de chose pour le Seigneur et pour ses pauvres.

À ce moment quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez, dit Madeleine qui s'attendait à voir Jacques Brissac et Claude.

Une main vigoureuse ouvrit vivement la porte, et l'haleine du printemps remplit la chambre, tandis que René entra, regardait Madeleine et baisait la main de la Rochette.

— René !

— Madeleine !

Ils se serrèrent la main. La surprise et une joie franche amenèrent des roses sur les joues de Madeleine et un éclat inaccoutumé dans ses yeux. Ce fut le fort, le courageux René qui, après le premier moment de bonheur, fut saisi d'une agitation étrange. Ce n'était plus là la petite Madeleine dont autrefois il avait séché les larmes. Il avait devant lui une belle et gracieuse jeune fille, amaigrie, il est vrai, par les soucis, mais ornée de toutes les grâces et de toutes les beautés de la femme.

Il répondit d'un air distrait aux mille questions de la Rochette ; il ne voyait que Madeleine. Il leur raconta son séjour à Lausanne, son retour, l'automne précédent, sa consécration. Il leur apprit les bonnes nouvelles que Dèfère lui avait données de Mme Meniet, puis il leur parla de son ministère dans le Vivarais et de sa destination présente. Enfin il demanda des nouvelles de Claude.

— Il est au village, répondit Madeleine ; il a passé la journée chez les Brissac, et il y passera sans doute la nuit.

René s'informa alors de ce que faisaient Jacques et Jeannette ; les réponses furent réjouissantes. Le vieil ancien, le père Brissac, a été conservé à sa famille. Jeannette allait bien, mais elle était très occupée des soins à donner à deux beaux et robustes garçons, Paul et René. M. Roux les avait baptisés l'un et l'autre. Lui-même se portait bien, mais ses visites étaient nécessairement rares et courtes.

— Quand la nuit sera venue, dit René, je me glisserai jusqu'au village, je verrai les Brissac, et je passerai la nuit chez eux.

— Quoi ! René, s'écria la Rochette sur un ton de reproche, voudriez-vous dire qu'après quatre années d'absence, vous passerez la première nuit de votre retour sous un autre toit que le nôtre ? je n'aurais jamais cru cela !

— Mais songez, madame, que je n'ose pas me montrer en plein jour, et cependant il me tarde de voir ma sœur, dit René, non sans quelque embarras, car il avait une autre raison qu'il ne se souciait pas de donner. Les stricts règlements imposés aux pasteurs par les synodes lui défendaient de dormir sous ce toit.

— Bien, bien, les jeunes gens sont obstinés. Mais à quoi songes-tu, Madeleine ? Tu pourrais au moins faire prendre quelque chose à René, s'il n'a pas juré de ne pas manger comme de ne pas coucher dans sa maison.

— Pour cela, non, dit René qui retomba ensuite dans le silence, suivant des yeux Madeleine pendant qu'elle préparait la table et y plaçait en l'honneur du voyageur ce que son garde-manger contenait de meilleur. Ces provisions provenaient en grande partie des cadeaux de leurs bons voisins.

Au bout d'un moment la Rochette se retira dans sa chambre pour se coucher ; sa petite-fille la suivit. René ne trouvait pas que la nuit fût suffisamment sombre pour sa course au village. Il se tint debout près de la petite fenêtre, contemplant le paysage bien connu sur lequel les ombres du soir s'étendaient rapidement. Mais bientôt il cessa de regarder... même de voir, et tomba dans une profonde rêverie. Cependant il entendit approcher un pas souple et léger. Il lui semblait qu'il l'aurait entendu, eût-il été au fond de la tombe. Il se tourna vivement vers Madeleine.

— Chère Madeleine, dit-il, il me vient parfois une espérance, un rêve..., je ne sais comment dire. Madeleine sourit.

— Dites-le, René, je verrai s'il est semblable au mien.

René baissa la voix jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un murmure.

— Monsieur Meniet, dit-il, est respecté de tous ceux qui le connaissent. Il a beaucoup souffert pour une faute considérée par tout le monde comme une noble action. Il a un ami puissant dans M. de Chantal, et... ces derniers temps... des forçats pour la foi ont été quelquefois... pardonnés.

— Ne me bercez pas d'un tel espoir ! s'écria Madeleine d'une voix suppliante. Ah ! mon ami, si cela pouvait être.

— Cela sera peut-être, dit René ; mais vous avez raison, nous ne devons pas laisser nos cœurs s'arrêter à cette pensée. Seulement si... seulement quand...

René confus et agité semblait avoir perdu tout empire sur lui-même.

— Quand vos parents vous seront rendus, Madeleine, pensez à moi. Moi aussi j'ai une espérance, un rêve, que je vous ferai connaître ce jour-là, si ce jour-là arrive jamais.

Madeleine le regarda d'un air inquiet, mais sans embarras. La foi qui leur était chère à l'un et à l'autre et ses intérêts occupaient la première place dans l'esprit de la jeune Cévenole. René aurait-il besoin de la maison qui était maintenant leur demeure afin de la convertir en une école pour l'instruction secrète des enfants protestants du voisinage ? M. Roux, lors de sa dernière visite, avait laissé voir qu'il regardait cet endroit comme favorable entre tous, dans le district.

— Allons, René, dit-elle, de quoi s'agit-il ? si je le puis, je vous aiderai.

Alors, pour la première fois, elle remarqua le trouble de son regard. Il le vit, et s'efforça de reprendre son calme.

— Vous ne savez pas ce que vous promettez, Madeleine. S'il en était ainsi, ces paroles seraient précieuses pour moi ; donnez-moi un gage qui me prouve que vous le pensez.

— Quand avons-nous eu besoin de gages pour avoir confiance l'un dans l'autre ? dit-elle.

— C'est égal, donnez-moi maintenant un gage, quoi que ce soit que votre main ait touché, ce ruban...

— Que vous m'avez apporté de la foire d'Alais ? Non, René, si vous voulez quelque chose de moi, prenez du moins un objet plus sérieux. Voilà le petit psautier que M. Roux m'a donné...

Elle s'arrêta, moitié souriant, moitié rougissant, prise d'une soudaine et étrange timidité. Ce n'était plus l'ancien René qui lui avait apporté le ruban, son camarade de jeu, son protecteur, son ami ; c'était un homme fait : M. le pasteur Plans.

René ne prit pas le psautier, bien qu'elle fût allée le chercher et le lui offrit gravement. Il ne fit pas un mouvement ; toute son âme était dans ses yeux noirs et ardents où brûlait une flamme intense.

— Oserai-je tout dire, Madeleine ? demanda-t-il. Madeleine entr'ouvrit les lèvres, mais il ne s'en échappa aucun son. Elle commença à craindre qu'une crise ne fût sur le point de se produire dans sa vie, et elle reculait avec un effroi naturel.

René reprit la parole. Sa voix semblait venir de loin et avait un léger frémissement, comme s'il eût cherché à réprimer une grande émotion.

— Oserai-je vous demander de m'aider et de me consoler comme autrefois, Madeleine ?

— C'est toujours vous qui nous avez tous aidés et consolés, murmura la jeune fille.

— Alors, Madeleine, consolez-moi maintenant et rendez-moi heureux pour l'avenir. Dites-moi seulement : Je t'aime.

René se pencha pour saisir la réponse... puis il se pencha encore davantage... L'appartement était plongé dans une demi-obscurité. Le feu ne jetait plus que quelques lueurs fugitives ; mais les étoiles du soir brillaient à travers le treillis de la fenêtre d'un éclat pur et doux.

— Maintenant, que Dieu me pardonne si j'ai eu tort et si j'ai pensé à moi le premier ! dit René d'une voix qui trahissait les sentiments les plus profonds. Que Dieu me pardonne et te garde ! Tu sais que je suis un proscrit, que ma tête est mise à prix, que dans cette vie je n'ai ni biens ni héritage, non, pas même un endroit pour y poser le pied. Si un sort semblable ne te paraît pas trop périlleux, trop triste...

— Trop triste, René ?

— Madeleine releva la tête, parlant avec fermeté

— Comment ce sort pourrait-il paraître triste à la fille de la sœur de Majal ? René, j'ai vu la gloire de si près que, si Dieu le demandait, je crois que je pourrais supporter...

Ici la voix lui manqua et elle fondit en larmes. Ce n'était pas la première fois que René séchait ses pleurs, et l'homme ne fut pas moins heureux que le jeune garçon. Mais le temps fuyait sans que les jeunes gens s'en aperçussent. La Rochette endormie respirait paisiblement dans la chambre à côté. René et Madeleine pensaient tous deux au prisonnier et à celle qui lui prodiguait ses soins.

— Oh ! ma mère, mon père ! s'écria la jeune fille.

— Ta mère me blâmera-t-elle ? demanda René dont un doute perça le cœur.

— Non, dit Madeleine à voix basse, ni mon père non plus.

— J'écrirai aussitôt que je l'oserai, je me mettrai à leurs pieds et me soumettrai en toutes choses à leur direction... Écoute... quel est ce son ?

— C'est celui de la nouvelle cloche que le curé a fait placer au-dessus de l'église.

— Il est tard, beaucoup plus tard que je ne croyais. Il faut me hâter de descendre au village, ou bien les Brissac seront tous endormis, et il pourrait y avoir du danger à les éveiller.

— Reviendras-tu demain ?

— Non, pas demain, il faut que j'aille à Génolhac, mais rappelle-toi, Madeleine, que rien ne peut plus nous séparer, rien.

— Que Dieu t'accompagne, René !

— Et qu'il demeure avec toi, Madeleine, vie de ma vie !

Leurs mains restèrent un moment enlacées dans une vive étreinte. Une minute encore, et René était parti. Madeleine demeura sur le seuil, regardant à la lueur des étoiles — non pas lui, car sa taille élancée avait déjà disparu — mais le sentier que ses pieds venaient de fouler. Peu à peu un calme sourire vint à son insu errer sur ses lèvres. La brise murmurait dans les branches du vieux châtaignier animé d'une nouvelle vie, et sur la tête d'une heureuse jeune fille dont l'existence allait aussi prendre un nouvel essor.

24 *Chapitre 23 — Dieu le rendra*

Deux années remplies tour à tour de craintes et d'espérances se sont écoulées depuis la belle nuit de printemps où Madeleine se tenait sous le châtaignier. C'est le soir, le feu pétillait gaiement dans l'âtre de la maisonnette. Il n'est plus question d'économiser les bûches. Elles sont entassées dans la cheminée devant laquelle s'apprête un repas qui paraît devoir être copieux. Il se compose d'une soupe grasse, de châtaignes, et d'un appétissant gigot de mouton. La table, recouverte d'une nappe blanche damassée — souvenir de jours plus prospères — est ornée de fleurs et chargée de jambons, de saucisses et de pâtisserie. Six couverts y sont placés.

Durant toute la journée, les pieds agiles de Madeleine ne se sont pas arrêtés, et ses mains actives n'ont eu aucun repos. Peut-être est-il bon pour elle qu'elle ait eu peu de temps pour réfléchir. La joie, l'élixir de la vie, peut devenir son poison si la coupe en est vidée trop avidement et à trop forte dose, et la joie des enfants à qui leur père était rendu, qui après bien longtemps allaient de nouveau embrasser leur mère, était une des plus vives que l'on puisse éprouver ici-bas.

Claude était allé au-devant des voyageurs, et il en coûtait à Madeleine de rester à la maison avec sa grand-mère, dont elle s'efforçait en vain de calmer l'excitation. Plus de cent fois elle courut au tournant du sentier d'où on apercevait le village et essaya, à travers les pleurs de joie qui obscurcissaient sa vue, de découvrir le premier signe de leur approche. Enfin, comme elle venait de dire résolument qu'ils ne pouvaient pas arriver avant une heure, et qu'elle avait réussi à intéresser sa grand-mère à quelque importante question culinaire, elle s'écria tout à coup :

— Chut ! J'entends marcher !

Une oreille qui n'eût pas été rendue attentive par l'amour, n'aurait pu saisir un bruit de pas à cette distance ; mais celle de Madeleine ne la trompait pas. Une fois de plus elle s'élança au dehors.

Une heure, bien que ce ne fût en réalité que quelques minutes, parut s'écouler avant son retour. Elle rentra, mais non plus seule. Isabeau la précédait ainsi que Claude, maintenant beau garçon de quatorze ans, presque aussi grand que sa mère. Puis venait appuyé sur le bras de sa fille, un homme aux cheveux gris, faible, courbé, usé. La Rochette se leva de sa chaise, mais ses membres tremblants ne l'auraient pas soutenue si elle n'avait été saisie dans des bras dont l'amour filial décuplait la force.

— Mère ! chère mère ! dit le forçat libéré. Que Dieu soit loué de ce qu'il nous a donné à l'un et à l'autre de voir ce jour !

Après cela peu de paroles furent prononcées ; tous reconnaissaient tacitement que leurs efforts devaient tendre à réprimer leur émotion, de crainte qu'elle ne devînt trop forte et qu'ils ne fussent vaincus par elle. René avait fait dire aux voyageurs qu'il lui était impossible d'aller les rejoindre à Privas comme il l'avait d'abord décidé, mais qu'il espérait les retrouver à la maison, le jour même de

leur arrivée. Comme Madeleine, qui venait d'apporter à son père un verre de vin, s'arrêtait un moment à côté de sa mère, celle-ci lui prit la main et dit avec douceur

— Nous savons tout, mon enfant. La lettre de notre René nous est parvenue avant notre départ de Toulon ; mais son contenu ne nous a rien appris de nouveau. Depuis longtemps il nous est cher à l'un et à l'autre comme un fils.

Madeleine, les joues brûlantes, mais le cœur joyeux, retourna sans rien dire aux devoirs du ménage, et Isabeau, se débarrassant de son manteau et de son capuchon, commença à l'aider.

Ce ne fut pas en vain que René appela à son aide toutes ses forces, afin de pouvoir rejoindre ses amis dans cette heureuse soirée. Il désirait voir et partager leur joie comme il avait vu et partagé leur chagrin. Avant que le repas de fête fût servi, tous les hôtes attendus étaient réunis. Comme toujours, René portait avec lui une nouvelle provision d'énergie et d'espérance. On échangea force embrassements et félicitations ; puis, d'une voix émue, le jeune pasteur demanda la bénédiction de Dieu sur le repas autour duquel étaient rassemblés pour la première fois, sous le toit de son père, ceux qu'il aimait le mieux ici-bas.

La main de Madeleine cherchait celle de son père et ses yeux ne pouvaient se fixer que sur son visage — ce visage chéri, si altéré, si vieilli — auquel, depuis de longues années, elle rêvait nuit et jour. La Rochette aussi était toute absorbée par la vue de son fils. René jouissait de la joie de Madeleine avec un franc oubli de lui-même, dans lequel la jalousie qui trouble si souvent l'amour le plus profond n'avait aucune place. Et Isabeau, peut-être de tous la plus aimante et la plus aimée, se sentait revivre dans ses enfants et se trouvait rajeunie par la joie de revoir son mari en liberté.

Ce soir-là, le protecteur et l'ami de la famille, M. de Chantal reçut de nombreuses louanges.

— Sans lui, dit Isabeau en regardant son mari avec tendresse, je ne t'aurais jamais rejoint, mon ami.

— Sans lui, répondit Meniet, je n'aurais pas vécu pour te retrouver.

— Et sans lui, ajouta René, notre père n'aurait jamais été libre.

Tout cela n'était que l'exacte vérité. L'influence de Chantal, qui se faisait continuellement sentir en haut lieu, et qui était accompagnée d'habiles présents — les affaires du jeune seigneur étaient alors très prospères — avait enfin réussi à ouvrir les portes de la prison de Jean Meniet.

— Ah ! dit Madeleine en soupirant, combien je voudrais qu'il partageât notre foi, lui qui est si bon et si loyal !

— Il la respecte du moins, dit René, mais... il s'arrêta et ne termina pas sa phrase, ne voulant pas obscurcir, même par l'ombre la plus légère, le souvenir de leur cher bienfaiteur.

Il aurait pu ajouter qu'il craignait que la nature franche et généreuse de Chantal ne manquât de décision. Bien qu'ému et impressionné par ce qu'il avait vu, il n'était pas convaincu des grands faits qui sont à la base du christianisme. Le scepticisme du siècle qui avait pénétré dans son âme, affaiblissait chacune de ses bonnes résolutions, relâchait tous ses principes. Le sentier de la bienfaisance pratique était un des rares chemins qu'il pouvait suivre avec un cœur entier, et il y trouvait sa principale jouissance. Les Meniet étaient loin d'être ses seuls protégés, surtout parmi les huguenots. Quelques années plus tard, il chercha à éloigner de son esprit les doutes et les questions embarrassantes qui l'assiégeaient par une vie agitée et aventureuse, et il mourut en soldat sur une terre lointaine.

Mais revenons aux Meniet. Le captif libéré eut bientôt achevé son repas et demeura rêveur, la tête appuyée sur sa main. Les yeux de Madeleine, pleins d'un respect étrange et nouveau, se fixaient sur lui avec attention et semblaient vouloir deviner ses pensées. Il ne lui en laissa pas le temps.

— Je songeais au passé, dit-il. Huit longues années et plus se sont écoulées, et pourtant il me semble que nous sommes encore à souper dans notre Mazet, le soir où nous t'avons vu pour la première fois, René. Je le vois, ce visage enfantin, un peu triste quand il était en repos mais rayonnant de vie et d'intelligence quand tu causais avec nous. Claude était sur tes genoux et Madeleine assise à côté de toi, — la petite Madeleine. Ah ! où donc est ma fillette avec son regard tendre et pur

— Père, dit Madeleine d'une voix tremblante, suis-je donc si changée ?

— Changée, mon enfant ! oh oui ; nous sommes tous changés. Les jeunes ont mûri, les vieux se sont fanés, car nous sommes vieux, ta mère et moi, quoique moi, l'aîné, je n'aie guère plus de quarante ans. Mais pendant huit ans, je n'ai pas été un homme, je n'ai été qu'une chose, un numéro, le numéro 2.552. Ces huit ans pourraient compter pour trois fois le même nombre, et ceux de ta mère, Madeleine, ont été aussi longs que les miens.

— Père, dit René de sa voix grave, père, les regrettez-vous

— Si je les regrette, René ! Dieu m'en préserve ! Moi, l'esclave du roi, j'étais l'affranchi de Christ et le serviteur de Dieu. Il m'a payé mes gages jusqu'au dernier denier. Je connaissais peu les richesses de sa grâce durant ma vie facile et prospère du Mazet. Je me confiais en lui comme en mon Sauveur ; mais il n'avait jamais été ma part et ma joie. C'est pour cela qu'il m'a laissé aller aux galères.

— Oui, dit Isabeau, Dieu rétribue ses serviteurs non avec de l'or et de l'argent, mais avec des trésors qui durent éternellement : l'amour, la paix, la joie, et c'est avec cela, mes enfants, qu'il a libéralement payé votre père.

Pour un lecteur superficiel, rien ne peut être plus mélancolique que la longue liste des forçats pour la foi, dont l'histoire n'a conservé que les noms. À peu d'exceptions près, c'étaient des hommes du peuple, fils du travail, tisserands, cordonniers, laboureurs. Connaissaient-ils peu ou beaucoup Celui dont ils allaient être les témoins ? Peut-être le connaissaient-ils peu d'abord ; mais Dieu ne veut être le débiteur de personne. Lui seul peut dire comment il fournit à ses martyrs, durant de longues années de souffrances supportées en son nom, la manne cachée, et comment il leur donna « un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit ».

25 Chapitre 24 — Encore sur la tombe

À une heure avancée de cette même nuit, René quitta la maison. Ses amis supposaient qu'il était allé chez sa sœur, mais il s'était promis de ne pas exposer les Brissac et lui-même au danger qu'une semblable visite pouvait attirer sur eux. Il y avait un autre lieu de repos vers lequel le poussait son cœur. Nulle part il ne pouvait passer la nuit plus en sûreté que sur la tombe de son père.

Tout favorisait son plan ; l'air était doux et tiède, les étoiles scintillaient au firmament et la lune nouvelle commençait à donner un peu de clarté. Quand il atteignit l'endroit sacré, il vit avec plaisir qu'il avait été entretenu avec soin et amour durant son absence. Des fleurs y avaient été plantées, et une yeuse marquait et ombrageait la tombe.

Il s'assit près de l'arbre en se disant : « Il est bon pour moi d'être ici ». Non qu'il se crût plus près de l'âme rachetée parce qu'il était plus près de la poussière qui en avait été l'enveloppe mortelle, mais ce lieu si cher à sa mémoire, les pensées qu'il éveillait en lui, les doux rayons de la lune, le calme de la nuit et le sentiment à la fois de son isolement absolu et de sa complète sécurité, apaisaient son âme et l'élevaient au-dessus de la terre.

Alors chaque événement de la nuit solennelle qui l'avait fait orphelin se présenta à son souvenir avec une parfaite netteté. Comme dans un rêve, il revit tout, il revécut cette nuit-là, mais la douleur avait disparu. Il ne pensait pas maintenant à l'angoisse de ceux qui pleuraient, mais à la joie de celui qui était entré dans le repos de Dieu.

Lui-même semblait éprouver quelque chose de ce repos, ce grand et profond repos qui est le partage de ceux qui meurent de la mort des justes.

René remercia Dieu de la vie et de la mort de son père et de la mémoire bénie qu'il avait laissée après lui. Puis, à l'heure tranquille de minuit, il lui sembla presque entendre une voix, depuis longtemps muette dans le tombeau, lui dire : « Mon enfant, ce n'est pas ton père qui est couché là ».

Il leva la tête ; des nuages légers et floconneux flottaient lentement sur le bleu pur et profond du ciel. Le calme n'était pas interrompu ; la solitude était complète ; mais Dieu était près.

Après qu'il eut quitté ses amis, il se rappela, presque avec un sentiment de jalousie, que pas une fois, dans la joie du revoir, on n'avait prononcé le nom de celui dont la mémoire était sans contredit précieuse à tous. Quant à lui, qu'avait-il qu'il ne le dût à Majal : son amitié avec les Meniet, sa fiancée, son appel et sa consécration au saint ministère, tout lui avait été accordé par suite de sa rencontre avec le pasteur du Désert sur la tombe de son père.

Combien de vies avaient été, comme la sienne, « affranchies de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu », au moyen de cette jeune vie, retranchée avant d'avoir achevé son printemps ? La victoire par la défaite, le succès par les revers, la joie par l'angoisse, la vie par la mort, n'était-ce pas là le « secret de l'Éternel », révélé tout d'abord, comme tous les autres secrets, par Christ et en Christ ?

Ce qui était arrivé pouvait arriver encore. Dans ce cas, Dieu lui donnerait une force en rapport avec ses dispensations et prendrait soin de celle qui lui était plus chère que sa propre vie.

Mais René ne devait pas être appelé à un semblable sacrifice. Chaque mort héroïque comme celle de Majal rendait plus impossible dans l'avenir d'autres morts de ce genre. La longue liste des ministres martyrs était sur le point d'être close. Deux noms seulement, deux noms honorés, ceux d'Étienne Lafage et de François Rochette, devaient y être inscrits. Rochette fut le dernier pasteur et Grenier de Lourmade — le plus jeune des quatre compagnons d'infortune — le dernier laïque en France auxquels Rome offrit ouvertement le choix entre la conversion et la mort. C'était vingt-sept ans avant que la grande Révolution, comme un torrent impétueux, balayât tout sur son passage et changeât la face du monde.

Cette transformation, René Plans vécut assez pour en être témoin. Si dès lors il avait pu l'entrevoir, cet avenir lui aurait paru bien différent du présent. Mais il n'aurait pu entrer dans son imagination qu'un jour il se tiendrait par la pensée au pied d'un échafaud autour duquel, comme autrefois, les tambours feraient entendre leur impitoyable roulement afin d'étouffer les dernières paroles de la victime et que cette victime serait, non un pasteur du Désert, mais le petit-fils et successeur de Louis XV. En vérité « Dieu est un juste juge », et il « visite l'iniquité des pères sur les fils, sur la troisième et sur la quatrième génération ».

Ce que René aurait pu prévoir, et avec raison, c'était pour lui et pour ceux qui lui étaient chers, une vie éprouvée et pénible, mais heureuse malgré tout. Les périls, la pauvreté, les luttes, souvent le manque de tout, même de pain quotidien et d'un abri pour la nuit, pouvaient être son lot et celui de la femme qui avait courageusement consenti à le partager avec lui. Mais le Seigneur serait leur part et leur héritage sur la terre des vivants.

Agenouillé là sur la tombe du martyr, René leva les yeux au ciel, tandis que son cœur s'élançait vers l'heureux temps à venir que ses pères avaient demandé, espéré, attendu, au milieu des heures les plus sombres : « Je meurs, mais certainement Dieu vous visitera », avait murmuré martyr après martyr, de ses lèvres expirantes. Il entendit de nouveau le message de Majal : « L'Éternel consolera Sion ; il consolera tous ses lieux arides, et fera de son désert un Eden, et de son lieu stérile, comme le jardin de l'Éternel. L'allégresse et la joie y seront trouvées, des actions de grâces et une voix de cantiques » (És. 51:3).

Déjà René croyait voir poindre au loin, derrière les collines de l'orient, l'aurore de ce jour nouveau, et ces collines éternelles elles-mêmes semblaient un écho de ces glorieuses promesses :

Car les montagnes se retireraient,
Et les collines seraient ébranlées,
Que ma bonté ne se retirerait pas de toi,
Et mon alliance de paix ne chancellerait point,
Dit l'Éternel qui a compassion de toi.

Ô affligée, battue par la tempête et que nul ne console,
Voici, je pose tes pierres dans la stibine,
Et je te donnerai des fondements de saphirs ;
Je ferai tes créneaux de rubis,
Tes portes d'escarboucles
Et toute ton enceinte de pierres précieuses.

« Amen, amen ! dit le pasteur du Désert tandis que la vision étalait devant lui sa splendeur. Puisse l'Éternel l'accomplir en son temps ! Et si dans le nouveau jour de paix et de prospérité, quand ils seront assis sous la vigne et le figuier et que rien ne les alarmera plus, les enfants des martyrs oublieraient Celui qui était la force et la joie de leurs pères, ou tenaient d'une main moins ferme l'étendard pour lequel ils sont morts, puisse-t-il encore se souvenir d'eux et garder sa parole : « Afin que je sois ton Dieu, à toi et à ta semence après toi ».

Le soleil se leva et inonda René de ses éclatants rayons avant que sa prière fût terminée. Le jeune homme n'avait pas dormi, mais il se sentait reposé et rafraîchi.

Reconnaissant pour le passé, satisfait du présent, sans crainte pour l'avenir, il reprit sa route et une fois de plus ces vallées solitaires retentirent du chant de louange et de sainte confiance

Dieu me conduit par sa bonté suprême,
C'est un berger qui me garde et qui m'aime.

QUELQUES LETTRES DE JOËL DELARBRE TOMBÉ SUR LE FRONT LE 9 JUIN 1915

La mémoire du juste est en bénédiction Étant mort, il parle encore. Prov. 10:7 ; Hébr. 11:4

Joël Delarbre partait pour la guerre, comme soldat, dès le début des hostilités, au commencement d'août 1914. Le départ eut lieu dans la nuit du dimanche au lundi. Le dimanche notre frère se leva et édifia l'assemblée. Au sortir du culte, une sœur, d'un air heureux, dit à la mère de Joël

— Alors Joël ne part pas ?

— Mais oui ; il part cette nuit !

— Comment, il part et il est si calme, si paisible ?...

Sur le front, au cours d'une attaque, notre frère eut le corps et le poumon traversés d'outre en outre par une balle. Étendu sur le champ de bataille, il dit : Seigneur ! que veux-tu faire de moi ?-La réponse se fit aussitôt dans cette parole du prophète Ésaïe, qui lui vint à l'esprit : «Il ne brisera pas le roseau froissé, et n'éteindra pas le lin qui brûle à peine..» (Ésaïe 42:3). — Les Français reculaient et les Allemands avançaient

— Pauvre ami... ! disaient les premiers en passant près de lui, tomber entre les mains des Allemands !

— Soyez tranquilles ! — mon Seigneur est là ; je suis sans crainte !...

Le fait est que les Allemands ne l'aperçurent pas, et que les Français, ayant repris l'avantage, le recueillirent, après être resté étendu toute la journée sur le champ de bataille. — Très bien soigné par les médecins français, Delarbre regagnait son dépôt à Privas au commencement de janvier 1915, et partait de nouveau pour le front dès les premiers jours de février. C'est là qu'il tomba, comme foudroyé par un obus, le 9 juin 1915, à 11 heures du matin, aux tranchées, près de Ville-sur-Tourbe.

Le caporal Delarbre reçoit l'ordre de rétablir la circulation dans une tranchée obstruée par les obus ennemis. Des soldats lui sont donnés dans ce but. Les obus tombent dru. Le travail presque achevé, Joël Delarbre sort de la tranchée et vient près de l'adjudant. Il était là depuis un moment lorsqu'un obus tombe, éclate, sans toucher l'adjudant, tandis que notre ami a la jambe droite broyée, le côté droit déchiqueté et la tête frappée aussi par un éclat. Instantanément il tombe sans connaissance ; «il était absent du corps et présent avec le Seigneur».

Lorsque ses amis apprirent la fatale nouvelle, deux d'entre eux, deux heures après, se trouvaient déjà sur le lieu du sinistre. Le corps n'y est plus ; il a été transporté à Ville-sur-Tourbe, dans une chambre, recouvert de sa capote. Dans la poche de sa veste, ils trouvèrent trois passages du calendrier biblique, collés sur de petits cartons, et son carnet de notes. Le soldat, qui donne ces détails, écrit : «J'en pris un, mon camarade un autre, et nous laissâmes le troisième dans la poche. Ce verset était le mien : «Son visage rayonnait parce qu'il avait parlé avec Lui» (Ex. 34:29). Je le pris parce qu'il disait si bien l'expression de bonheur qui rayonnait du visage de Joël : son corps était dans un état indescriptible, mais son visage, comme celui de Moïse quand il descendit de la montagne, rayonnait parce qu'il parlait avec Lui, son précieux Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Le même jour, à 5 h. du soir, Joël Delarbre fut enseveli, porté par quatre frères en Christ et suivi par deux autres ; touchant témoignage rendu par notre Dieu à son jeune et fidèle témoin.

L'adjudant, aux côtés duquel notre frère fut tué, a rendu à un cousin de celui-ci, lui-même sur le front et accouru à Ville-sur-Tourbe deux jours après la mort, ce beau témoignage : «La perte du caporal Delarbre me peine profondément. Comme soldat, j'ai perdu le meilleur de mes gradés, quelqu'un sur qui l'on pouvait compter dans les mauvais pas. Comme homme, il possédait des pensées élevées, qui le faisaient estimer et aimer de tous. Dites à ses chers parents que je garderai un souvenir inaltérable des conversations que j'ai eues avec leur fils. Exprimez-leur ma vive sympathie à leur grande douleur. Dites-leur que leur fils est enseveli dans le cimetière militaire de Ville-sur-Tourbe, dans une prairie non loin de la route. Une croix avec son nom, placée par ses amis, marque l'endroit où repose l'un de nos meilleurs soldats».

Dans une lettre écrite aux chers parents Delarbre au sujet de la mort de leur fils, un frère s'exprime comme suit : «... Le Seigneur avait remarquablement formé Joël pour traverser les circonstances extra-pénibles de la guerre actuelle. Par elles, il le prépara admirablement pour le ciel. Ses lettres montrent qu'il envisageait les choses sous leur vrai jour, et cela par la grâce de Dieu agissant dans son cœur. Pour tous ceux qui en auront connaissance, elles seront d'un grand réconfort, pleines de fraîcheur spirituelle, de touchante simplicité, de consolations puisées à la source même et réellement édifiantes. En les lisant, il semble qu'on l'entende : c'est bien lui !

L'amour de Dieu envers chacun des siens est parfait. Lui qui dès le commencement connaît déjà la fin, avait donné à notre ami une connaissance remarquable des choses selon Dieu. Cette connaissance s'est développée rapidement en profondeur et en étendue dans la communion étonnante avec le Seigneur dans laquelle il fut gardé au travers des scènes sans nom de la guerre actuelle. Notre jeune frère était arrivé à une maturité spirituelle qui nous humilie profondément, car Joël n'avait que 25 ans lorsqu'il est mort...».

En lui, Dieu nous a laissé un exemple des fruits bénis et glorieux que sa grâce peut produire dans un cœur droit, humble, soumis, uni à la crainte de son Nom. C'est dans sa piété sincère que se trouve le secret de la réalisation pratique de son caractère d'étranger et forain sur la terre, mais d'heureux citoyen du ciel. Car, comme quelqu'un l'a dit : «Pour un chrétien, le secret de la paix intérieure et de la puissance au dehors, est d'être uniquement et constamment occupé avec le Seigneur».

Son souvenir rappelle ces paroles du Seigneur : «À quiconque a, il sera donné» (Luc 8:18), et : «Donnez, et il vous sera donné : on vous donnera dans le sein bonne mesure, pressée et secouée et qui débordera» (Luc 6:38).

Nous sommes maintenant dans l'affliction pour un peu de temps par diverses tentations si cela est nécessaire, «afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt, nous dit l'apôtre Pierre, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur dans la révélation de Jésus Christ, lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez, et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse..» (1 Pierre 1:6-8). «Ne rejetez donc pas loin votre confiance, qui a une grande récompense. Car vous avez besoin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu, vous receviez les choses promises. Car encore très peu de temps et Celui qui vient viendra et il ne tardera pas» (Hébr. 10:35-37). «Or ne nous lassons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillons pas (Galates 6:9). Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Cor. 15:58). «Comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi» (Galates 6:10). «Car le fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon sa conduite» (Matt. 16:27).

«Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, Seigneur Jésus !» «Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec tous les saints» (Apoc. 22:20, 21).

Agiez (Vaud, Suisse), le 27 mars 1919.

L. Poget-Junod

1 **Le 2 février 1915**

... Je pars pour les tranchées, en pleine paix, heureux, oui, bienheureux : «quand Jésus a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles. Il est là, mon Bon Berger ; il marche devant moi ; c'est lui qui me dit : «Ne crains point».

Parfois le chemin est rude, mais tout est bien : la détresse de l'homme fait l'occasion pour Dieu ; c'est pour lui le «temps convenable». Jadis tout allait à notre gré, et nous n'avons pas su le glorifier. Aujourd'hui il nous discipline pour notre profit et non pour que nous perdions courage : ce sont des voies d'amour afin que nous le recherchions avec plus de soin.

... Je suis dans un grenier. Une grosse et large planche, posée sur deux tonneaux, me sert de table, et je dois être à genoux pour écrire. — Cette nuit, j'eus chaud, enfoui dans le foin, si l'on peut appeler de ce nom un tas de saletés où se trouvent des débris de pain, de vieilles boîtes, de vieux et sales chiffons. Chaque fois que je m'y enfonçais, je croyais être dans la vermine ; mais non, car ce matin je n'en ai point aperçu.

Ce ne sont pas proprement les premières lignes, mais à deux ou trois cents mètres de celles-ci. C'est un tout petit bois, où j'avais déjà passé quatre jours. Les abris sont tout à fait sous terre, protégés contre la pluie par des tôles ondulées, avec 30 cm de terre dessus. La lumière y pénètre très difficilement par les deux ouvertures aux extrémités. Nous n'avons pas froid, mais de la boue, moins qu'auparavant, car il pleut moins ces derniers jours. Tandis que je vous écris, je le fais nettoyer. Quelle saleté ! de la paille sur laquelle on couche, mange et marche, où la vermine prospère. Par une grande propreté, on peut s'en garantir : tous les huit jours je change de linge et prends une douche, car on en donne aux soldats. Quelques-uns les refusent ; pour moi j'en sens un tel besoin que je me hâte pour la prendre. Dans les tranchées il y a des galoches ou sabots ; ils rendent d'utiles services, surtout contre le froid et l'humidité des pieds. Ceux que je porte sont très gros, ce qui me permet de les remplir de foin et d'y enfoncer le pied. Avec tout cela, je marche avec peine, tant ils sont spacieux.

Puisque vous me le demandez, je vous dirai que la nourriture consiste en un peu de soupe, apportée avant le jour, une petite ration de viande et un quart de café. C'est le premier repas. Le second est à la nuit, vers les six heures, identique au premier. Le plus souvent il m'est impossible de manger cette viande. Nous recevons encore un petit quart de vin et une goutte d'eau-de-vie.

Rarement pour le souper, nous recevons un peu de viande, du fromage ou du chocolat.

Loin de me plaindre, je désire que bien des soldats soient aussi privilégiés que moi, car je sais m'arranger et possède le nécessaire. Le petit réchaud me rend de grands services, je fais même du chocolat ou du cacao...

2 **Montzéville, le 1^{er} février 1915**

Votre lettre est venue me trouver ici, où je suis au repos pour quatre jours : trois sont écoulés, demain soir nous retournons aux tranchées. Ma santé est très bonne ; je ne me ressens pas du tout de mon côté. À tous égards, je suis bien, par la grâce de Dieu. Ah ! oui, comme vous le dites, cher frère bien-aimé, le Seigneur a soin de toutes ses chères brebis. Il les soigne d'une manière individuelle et pratique. Que de fois n'ai-je pas fait l'expérience de ses soins tendres et constants : «Il va devant elles sans jamais se lasser», voilà qui est précieux ! À chacune d'elles, il donne ses soins pleins d'intelligence et de tendre bonté, quel cœur d'amour que le sien ! Quelle place bénie que son sein pour y reposer notre tête ! Sachons y rester. C'est Lui qui paît son troupeau ; Ézéchiël 34 (surtout les v. 15 et 16) est d'une grande consolation. Il augmente l'énergie à celui qui n'a pas de vigueur. Il vaut la peine d'être affligé pour être consolé par le Seigneur lui-même, et mieux que par la plus tendre des mères. — Les jeunes Hébreux étaient dans la fournaise à cause de leur fidélité à l'Éternel, tandis que nous... le cœur est brisé (je parle surtout pour moi) quand je pense combien peu il me fallait Jésus, combien peu mon cœur le recherchait ! Et cependant, celui qui se trouvait dans la fournaise avec les trois jeunes Hébreux, y est maintenant avec nous, avec chacun d'entre nous qui y sommes. Au sein de la tempête, les disciples l'avaient avec eux dans la nacelle, «un Christ rejeté, méprisé, mais le fils de Dieu». Quel calme au sein de l'orage ! «Il était, lui, à la poupe, dormant sur un oreiller !». Dans une autre occasion, «il marche sur les eaux, et l'ouragan fait rage ; il dit aux siens épouvantés : «Ayez bon courage ; c'est moi ; n'ayez point de peur». Ah ! qu'il fait bon dans la nuit, étant fatigué, sous la pluie, entendre sa douce voix nous dire : «Ne crains pas !» Puis, comme la Sulamithe, laquelle montait du désert s'appuyant sur son bien-aimé, je m'appuie sur Lui, sur mon bien-aimé, et cela me fait tant de bien ! Jouir de ses soins tendres, compatissants, fidèles, est une douce faveur, mais jouir de lui-même est plus précieux encore. Car «ton nom est un parfum répandu» (Cant. des cant. 1:3), et «sa bannière sur moi c'est l'amour» (2:4) ; oui, «toute sa Personne est désirable» (5:16).

Si telle est Sa volonté, il ne m'arrivera rien ; mais si toutefois Il trouve bon de me prendre auprès de lui, j'en serai tout heureux, «car déloger pour être avec Christ est de beaucoup meilleur» ; s'Il me laisse, il vaut la peine de rester, et je serai heureux de le faire pour servir mon Seigneur, avec le secours de sa grâce, mieux qu'auparavant. Courage ! Il vient ! donc patience !

Étant encore avec le cher frère Élie S., j'en suis fort heureux, nous nous encourageons l'un l'autre. — Les évangiles et les traités distribués sont reçus, mais peu nombreux sont ceux qui les lisent. Il n'y a guère de besoins dans les cœurs : c'est la légèreté et la moquerie, même chez ceux qui ont tant de fois échappé à la mort. Dans sa longue patience, Dieu n'a pas permis à l'ennemi de les précipiter dans l'éternité dans leurs péchés, mais leur responsabilité en est d'autant plus grande. J'ai parlé à plusieurs, un seul paraissait touché, il pleurait. Que le Seigneur me donne la sagesse et l'à-propos pour parler avec lui ! Souvenez-vous toujours de moi dans vos prières, ainsi que de tous vos frères engagés dans cette effroyable tourmente ! Qu'il nous donne d'attendre avec patience la délivrance qui vient de Lui. Il a son temps et son heure. C'est souvent à l'heure la plus sombre que la délivrance vient.

Au revoir, cher frère, je vous embrasse comme je vous aime.

Votre jeune frère,

J. D.

Il n'y a rien à craindre quand il nous a cachés dans le lieu secret de sa face. Ps. 31:20 ; 91:1.

3 **Vendredi 29 janvier 1915**

Ma chère tante,

... En voyant ce qui se passe autour de moi (un obus est tombé dans la tranchée à droite de la mienne, tuant 5 soldats et blessant 6 ou 7 autres), je pense au v. 7 du Ps. 91. C'est du reste l'expérience faite par tant d'enfants de Dieu dès le commencement de cette effroyable guerre.

«Je sème sur n'importe quel terrain», m'écris-tu. Cela me fait penser à Eccl. 11:4-6 et aussi au v. 1 : «Jette ton pain à la surface des eaux, car après bien des jours tu le trouveras». Peut-être même ne verras-tu pas le fruit de ton travail, avant la venue du Seigneur. Il ne faut pas regarder aux circonstances, comme le dit si bien le v. 4 ; mais, «le matin sème ta semence, et, le soir, ne laisse pas reposer ta main». Il faut s'exercer à semer avec sagesse, prière et sous le regard du Seigneur. C'est une grande grâce de «connaître l'œuvre de Dieu qui fait tout». L'œuvre est donc toute de Lui. Il nous arrive souvent de ne pas voir du fruit de notre travail, attendu que le Seigneur nous en montre tout juste assez pour que nous ne nous décourageons pas. Ne courrions-nous pas le danger de prendre plus de plaisir dans l'œuvre à laquelle sa grâce nous a appelés qu'en Lui-même ? En Jean 21:10, le Seigneur leur dit : «Apportez

quelques-uns des poissons que vous venez de prendre» ; mais au v. 9, ils doivent manger du poisson et du pain que leur offre le Seigneur. C'est une leçon importante.

Ayons toujours le Seigneur devant nous. Il est bon d'aller en pleurant porter la semence qu'on répand ; mais aussi : «il revient (mais cela demande du temps) avec chant de joie en portant ses gerbes» (Ps. 126:5, 6). C'est ce qui eut lieu pour le Seigneur Jésus lui-même : «Il a mêlé de pleurs son breuvage (Ps. 102:9), mais un jour, il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait» (Ésaïe 53:11).

Je suis bien dans ma santé ; le pied fut un peu enflé à cause du froid, mais aujourd'hui tout va bien, par la grâce de Dieu. — Il y a quatre jours que je n'ai vu le frère S. Ce soir, je le verrai, je pense, car s'il était malade, il m'en aurait donné connaissance, comme c'était convenu entre nous avant de nous séparer...

Ton neveu tout affectionné,
J. D.

4 Montzéville le 31 janvier 1915

Le cher frère S. est encore enrôlé. Il ne souffre pas, mais n'a point de voix. Il n'ira pas à l'hôpital, mais est seulement exempt du service. Chers parents bien-aimés, le vent souffle, la neige tombe en tourbillonnant, le temps est fort mauvais ; mais voyez comme notre Dieu est bon, comme Il prend soin de moi ; je suis dans un abri où il fait chaud. En quittant le village nous avons pris avec nous un litre de vin ; or du vin bien chaud avec du sucre (car nous en avons), c'est bon et je suis bien. Nous quittons demain. Quant aux jours suivants, je n'ai pas à m'en soucier. Mon souci est celui-ci : Jouir de Christ, de Lui seul. Le v. 16 d'Ézéchiel 11 m'est en grande consolation : «... bien que je les aie dispersés par les pays, toutefois je leur serai comme un petit sanctuaire dans les pays où ils sont venus». Qu'Il me donne de savoir y demeurer.

Mes chers parents, je vous en supplie, après m'avoir remis au Seigneur, comme vous l'avez fait et le faites, soyez en paix : Il prend soin de moi. Voyez Luc 12:25 : «Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ?» Vous n'avancez donc à rien ; au contraire, cela vous empêche de jouir de Sa présence bénie, Lui qui me soigne si bien !

Il se peut que je reste quelques jours sans vous écrire ; ne languissez pas. Cela dépendra du temps. S'il fait bien froid, on n'est guère apte à écrire ; en outre, il se peut qu'on ne lève pas les lettres ; ainsi ne vous attristez pas si quelques jours s'écoulent sans recevoir une lettre.

Oui, chers parents, «il est doux de trouver à toute heure un tendre ami prêt à nous soulager». Puis, que sont nos souffrances à côté de celles de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ? Il a connu la faim, la soif, la fatigue, la souffrance sous toutes les formes les plus exécutantes pour son cœur. Aussi est-il capable de sympathiser avec les siens dans toutes leurs peines. Il est regrettable que nous n'habitions pas davantage «dans la demeure secrète du Très-haut», car Il est notre Père. Quand est-ce que je perds courage, vaincu par l'affliction ? n'est-ce pas quand je regarde en bas ? tandis que «couvert de ses plumes», et «sous ses ailes il y a un refuge». Quelle douce couverture ! quel refuge assuré et tendre — sous ses ailes ! (Ps. 91:4). Dans les v. 14 à 16, c'est du Seigneur qu'il est question, mais dans les Psaumes sa part est la nôtre. Quel privilège de pouvoir mettre notre affection sur Lui ! (v. 6). Et puis, quelles promesses ! Qu'il nous soit donné de connaître ce nom, c'est une grande grâce !... «Quand il sera dans la détresse, je serai avec lui» (v. 15). Quel bonheur ! le Très-Haut avec nous ! Et ce Dieu tout-puissant est notre Père !

Au revoir, mes bien chers parents, que Dieu nous donne de le glorifier en tout, car alors tout est bien !

5 Privas, le 16 novembre 1914

Tu as bien des peines, chère petite tante ! C'est ce que je savais lorsque tu es partie. Tout ne va pas comme tu le désirerais. Il en est souvent ainsi, même dans les choses qui nous semblent être selon la volonté du Seigneur. Tu aimerais voir tes efforts couronnés d'un succès immédiat. Prends patience, c'est plus tard que les fruits de ce que nous faisons nous apparaîtrons ; aujourd'hui, la grande affaire pour nous, c'est de travailler, de semer, et, dit la Parole : «Après beaucoup de jours, tu le retrouveras». Quant à moi, je t'assure que je me réjouis déjà à ton sujet, car par toi l'évangile est annoncé à plusieurs blessés, à côté des soins que tu prends à adoucir leurs maux. Ainsi, quant aux résultats, attendons. Le Seigneur Jésus, notre divin Modèle, n'attend-il pas encore pour la manifestation des fruits portés par son obéissance jusqu'à la mort et la mort sur la croix ? Et même si tu ne devais voir aucun fruit ici-bas de ton travail, sais-tu que ta joie sera plus grande encore au jour où le Seigneur, dans sa gloire, les manifesterait aux yeux de ses saints et des myriades de myriades de ses anges ? Une chose qui pourrait se produire maintenant n'aura pas lieu alors, que nous nous enorgueillions de voir nos efforts, nos luttes, nos peines, nos prières, couronnés de succès. Raconte-moi encore tes peines, car c'est un motif de plus pour parler de toi au Seigneur.

6 Mercredi 27 janvier 1915

Mes chers parents,

... Les tranchées allemandes ne sont pas éloignées d'ici, une petite vallée nous sépare les uns des autres. On ne tire pas, nous sommes occupés à perfectionner nos abris. Je suis très bien ; j'aimerais que vous me vissiez : une peau de bouc — elles sont fort jolies, tannées et préparées, avec un trou au milieu pour y passer la tête — recouvre les épaules, le dos et la poitrine ; avec deux manches je ne ressemblerais pas mal à un grand seigneur... J'ai enfilé mes souliers dans des espèces de galoches, ce qui me garantit du froid, tandis que mes jambes sont enveloppées d'une peau de mouton adaptée à cet usage. Quel étrange accoutrement ! tous rient en me voyant ainsi travesti. Il est 10 h. 30, nous venons de manger un peu de soupe, pris un quart de café, tout froid, car tout est préparé au village, en arrière. On nous a distribué des boîtes contenant de l'alcool solidifié. Ayant fait chauffer mon café, voilà que j'ai chaud. Je suis bien dans ma santé, quoique j'aie les pieds un peu enflés. C'est, chez moi, la partie la plus sensible au froid. Il ne pleut pas ; il fait un froid supportable.

Avant-hier j'ai reçu un paquet des dames Ch. Je suis confondu d'être l'objet de tant d'attentions ! Jugez-en vous-mêmes : un grand plastron en papier, des chaussettes en laine, que je porterai avec grand plaisir quand mes pieds seront dégonflés ; du nougat très bon des MM. Cr., du chocolat. Vraiment je suis comblé. Qu'il fait bon jouir des soins du Seigneur, soins donnés par les siens ! Je puis vous dire que je ne voudrais pour rien au monde ne pas être venu où je suis pour faire l'expérience de la bonté du Seigneur et de notre Dieu et Père : «Le Père lui-même vous aime», a dit le Seigneur. Vous pouvez donc vous adresser directement à Lui, lui demander toute chose, semble-t-il nous dire. En effet, il nous aime : n'a-t-il pas pour nous sacrifié son propre Fils ? Il a fait le plus, ne ferait-il pas le moins ? Je viens de lire Luc 7, qui m'a fait beaucoup de bien. Qu'il me soit accordé la grâce de n'avoir rien de si précieux que Jésus !

Dans ta lettre, chère maman, tu me dis que Dieu a toujours eu ses plaisirs en ceux qui l'écoutent. Cela m'a frappé péniblement, car Il n'a donc guère pris de plaisir en moi, qui l'ai si peu écouté et servi : «Oh ! que ta bonté est grande, que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent», lisons-nous au Ps. 31:19. En ce qui me concerne, je n'ose pas dire que je sois l'un d'entre eux, et cependant il prend soin de moi avec tant de bonté ! oui, tout est grâce ! Le cher frère S. va bien. Je suis si heureux de l'avoir avec moi ; son exemple m'a été en bénédiction, et cela m'amène à me juger en voyant que tant d'autres sont beaucoup plus pieux que moi.

Je vous embrasse bien fort. Votre fils,
J. D.

7 Le 23 janvier 1915

Je suis bien dans ma santé et ne me sens absolument plus de mon côté. Les premiers jours, oui, lorsque je portais le sac ; maintenant, non. Mes chers parents, d'une façon pratique et personnelle, je fais la douce expérience des bons soins du Seigneur, et puis dire, comme Esdras, que la bonne main du Seigneur est sur moi pour me protéger, me délivrer, me fortifier. La guerre existant, je ne voudrais pas n'être pas venu à la frontière ; car, en dépit des petites fatigues et des privations auxquelles je suis exposé, je fais l'expérience que Jésus est avec moi. C'est beaucoup, oui, je puis dire — comme lorsque j'étais étendu sur le champ de bataille — : «Tu es avec moi !» Mon Seigneur est là : sa présence est tout ce qu'il faut. Quel réconfort, lorsque portant le sac, sous la pluie, fatigué, je pense à Lui ! Dans sa sympathie, il me dit : «Aie, bon courage, mon fils, c'est moi, ne crains pas». — Vous aussi, mes chers parents, vous faites l'expérience de sa fidèle bonté ; moralement il vous soutient, et je le lui demande. Vous souffrez plus que moi, qui ai tant à faire et suis forcément distrait par mes nombreuses occupations. Mais je sais que Celui qui est avec moi est aussi avec vous. Que son saint nom soit béni !

8 Privas, le 7 décembre 1914

Bien cher André,

Si j'ai tardé autant : à t'écrire, en voici le motif : il y a environ une dizaine de jours, j'ai passé devant le médecin-chef qui me proposa pour une convalescence de 45 jours, proposition qu'une commission spéciale devait confirmer ou annuler. Celle-ci s'est réunie samedi : le colonel a refusé toutes les convalescences en-dessous de trois mois ! Quelle déception ! après m'être fort réjoui de passer ce temps au milieu des miens et de voir beaucoup d'amis ! Au premier moment j'étais affligé, puis la réflexion est venue. N'est-il pas écrit que «toutes choses travaillent, ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ?» «Toutes choses», donc aussi la décision du colonel ; car «si la préparation du cœur est à l'homme, de l'Éternel est la réponse de la langue» (Prov. 16:1). La grâce m'a donc été accordée de Lui remettre en paix toutes choses. Ésaïe 43:16-19 est riche en consolation dans les circonstances où je me trouve. N'étant pour rien dans cette affaire, j'y vois la main du Seigneur et pas celle de l'homme. C'est pourquoi je me réjouis en cette déception douloureuse pour ma chair, mais bénie pour mon âme. Que notre bon Dieu et Père en soit remercié ! Il est probable que je me réjouissais plus dans la perspective de voir mes parents et mes amis, que dans le Donateur lui-même. Et pourtant qu'elle est fragile et éphémère, la joie qui vient de l'homme, tandis que celle qui vient du Seigneur demeure à toujours. Lis à ce sujet au Ps. 146, les v. 3 et 4. Jean 4:13, 14 établit aussi clairement cette vérité. En outre, il est écrit que la tribulation «produit la patience», et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance, et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Rom. 5:3-5). C'est pourquoi nous pouvons nous glorifier dans les tribulations. Il est là avec nous pour les changer en bénédictions (Ps. 84:5-7). Que de motifs les épreuves de la foi fourniront à ceux qui ont été ainsi exercés par elles, de bénir le Seigneur, lorsque nous connaissons à fond comme aussi nous avons été connus.

Un passage qui m'a été en grande bénédiction, c'est le v. 3 du chap. 2 du Cantique des cantiques. La Sulamithe dit qu'elle est assise aux pieds de Celui qui est comme «le pommier entre les arbres de la forêt». Elle a pris plaisir à son ombre, et son fruit fut doux à son palais. On comprend qu'elle ait trouvé tant de satisfaction en son bien-aimé, quand on l'entend dire au chap. 1 v. 6 : «Ne me regardez pas, parce que je suis noire, parce que le soleil m'a regardée». Oui, le soleil de la persécution, de la haine, l'avait frappée de ses rayons ardents. Humiliée, outragée, elle a trouvé quelqu'un qui l'a aimée et lui a été en bénédiction. Nous aussi, mon cher ami, nous avons ce même privilège de nous asseoir aux pieds de Jésus, celui qui nous aime, en qui seul se trouve rafraîchissement, nourriture, repos et plaisir. Un cèdre eût donné de la fraîcheur à la Sulamithe, mais point de nourriture. «Marie, dit Jésus, a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée». Cette bonne part c'est : «assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole» (Luc 10:38-42).

Le temps me manque pour écrire à nos amis. Veux-tu leur dire que je les fais saluer nom par nom. Le Seigneur te récompensera de cette peine que je te donne, car je suis très heureux de leur faire parvenir, par ton moyen, l'expression de ce que je ressens pour eux tous. Combien je les aime ! et plus spécialement ta chère famille. — Mon cher ami, je t'embrasse affectueusement.

9 Privas, le 28 décembre 1914

Tes nouvelles me sont chères ; tout ce que tu fais m'intéresse beaucoup, ma pensée et mon cœur sont avec toi. Oui, tante chérie, je te vois auprès de tes chers malades et blessés, dorlotant l'un, prodiguant tes bontés à un autre, disant une parole de Jésus au troisième, etc. Un frère, qui était ici ces jours, a dit que c'est plus facile de parler du Seigneur à tes blessés, qu'à la plupart des autres, parce que le terrain est déjà préparé. Sache que c'est une belle œuvre, à laquelle tu te dévoues, oui, c'est l'œuvre du Seigneur, approuvée et appréciée des frères. Je sais que tu recherches l'approbation de Dieu et non celle des hommes, et que ton désir est de te livrer tout entière au service du Maître. Quel privilège, qu'il veuille nous employer dans son œuvre ! — La sentinelle d'Ésaïe 21:11, 12 occupe un poste de confiance et d'honneur. Que sa réponse à la demande moqueuse de ceux qui l'interrogent, est à la fois consolante pour les uns, effrayante pour les autres : «Le matin vient, et aussi la nuit». Le matin vient, «un matin sans nuages» (2 Sam. 23:4) pour la sentinelle vigilante et fidèle ; et la nuit vient, loin de Dieu, dans les ténèbres du dehors, dans le lieu des pleurs et des grincements de dents. Elle vient pour les moqueurs cette effroyable nuit ! Que le Seigneur nous donne d'accomplir ce saint service fidèlement ! Ayant perdu le caractère de sentinelle, nous ne pouvions plus avertir ceux qui étaient près de nous : 1 Pierre 3:15, 16... «ayant une bonne conscience».

Plus j'avance dans le chemin, plus j'expérimente l'affection fraternelle des chers enfants de Dieu, et chaque jour le Seigneur m'accorde quelque grâce nouvelle. Que d'affection et de dévouement chez les saints ! Que je suis inférieur à mes frères sous ce rapport aussi !

Il se peut que je parte cette semaine pour le front. Demain on établit la liste des hommes aptes à partir. Sois sans souci ; je suis tranquille et en paix sur les puissantes épaules du bon Berger. De plus, il est écrit : «Le Dieu d'ancienneté est ta demeure, et au-dessous de toi sont les bras éternels» (Deut. 33:27). Quelle sécurité et pour moi et pour toi, n'est-ce pas ?...

10 Privas, le 2 janvier 1915

Mes chers parents,

Si j'ai tant tardé à vous écrire, en voici la raison : je pensais vous voir et vous raconter de vive voix tant de choses que je ne puis écrire. Dieu ne l'a pas permis. Les hommes du 261^e régiment d'infanterie eurent trois jours de congé à Noël. Les mêmes permissions étaient promises pour le nouvel an aux hommes du 61^e. À Noël il y eut beaucoup de désordres ; bon nombre d'hommes sont partis sans permission et sont restés trois et même quatre jours. Pour éviter le renouvellement de tels désordres, le commandant n'a accordé aucune permission pour le jour de l'an. La mienne était faite, mais il a refusé de la signer, pour ne pas faire de jaloux. Hier, je pensais vous écrire, et me voilà de service toute la journée. Une contrariété s'ajoute à l'autre, mais ce sont, en définitive, de petites déceptions

qui exercent néanmoins ; ces choses sont bonnes, nécessaires même, pour un cœur dur comme le mien. Oui, j'ai besoin d'être brisé et humilié, car ma volonté est forte. Or la volonté propre n'est pas le caractère de quelqu'un qui est patient, et moins encore de ces saints mentionnés en Ésaïe 66:2 : «Mais, c'est à celui-ci que je regarderai, à l'affligé et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole». L'apôtre écrit à son cher enfant Timothée, fidèle cependant : «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement ; persévère dans ces choses, car en faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4:16).

Chers parents tendrement aimés, je désire qu'à tous égards vous prospériez et que vous soyez en bonne santé comme vos âmes prospèrent (3 Jean 2, de même que Genèse 49:25).

Oui, c'est d'En-Haut que descend tout don parfait et toute grâce excellente (Jacques 1:17).

Le premier jour de l'an a rappelé à vos cœurs de bien douloureux souvenirs. Quand nos cœurs sont brisés, que nous sommes dans les larmes, nous ressentons d'autant plus le besoin de notre bon Dieu et Père. Lui possède le baume pour toutes nos blessures, et nous console dans toute notre affliction. Il le fait avec une tendresse infinie : voyez Ésaïe 66:13 : «Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerais ; et encore : «Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse» (Ésaïe 63:9) ; et encore : «Vous serez portés sur les bras et caressés sur les genoux» (Ésaïe 66:12). Il fait siennes nos peines et veut essuyer toute larme de nos yeux. Nous n'avons donc rien à craindre ; Il demeure le même, lui qui dit : «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point» ; afin que pleins de confiance nous disions : «Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point : que me fera l'homme ?» (Hébr. 13:5, 6). Voyez, il ne vous laissera point, Lui, le Même : «Vous avez été chargés dès le ventre, et avez été portés dès la matrice : jusqu'à votre vieillesse, je suis le Même, et jusqu'aux cheveux blancs, je vous porterai» (Ésaïe 46:3, 4). Allons, bon courage et ne pleurez pas si je pars...

11 Bettincourt 10 janvier 1915

Mes chers parents,

Il est près de midi. Vous êtes réunis pour rompre le pain (Actes. 20:7) à la table du Seigneur, «pour célébrer la fête» (1 Cor. 5:8), «en mémoire de Lui» (1 Cor. 11:24, 25). Quelle grâce ! Beaucoup de saints avec moi n'ont plus ce privilège. Et pourtant, suis-je seul ? Non, le Seigneur est avec moi : «Je ne vous laisserai pas orphelins» ; et «voici, moi, je suis avec vous tous les jours...» (Jean 14:18 ; Matt. 28:20). Je ne suis donc pas sans secours. — J'aime à méditer cette parole du Psaume 63:2 : «Comme je t'ai contemplé dans le lieu saint». Oui, là, à la pure lumière du chandelier, nous pouvons contempler, en premier lieu, le chandelier lui-même, l'ombre de Christ, le resplendissement de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa substance» (Hébreux 1:3), oui, dans le sanctuaire nous pouvons contempler le Seigneur Jésus dans ses gloires variées divines, dont nous avons les ombres dans le chandelier, l'autel des parfums, la table et le pain rangé sur elle, en ordre, devant l'Éternel. Quel lieu béni entre tous ! Jean 5:3 : «Sondez les Écritures... car ce sont elles qui rendent témoignage de moi» est fort important en rapport avec 1 Pierre 2:2 et 3. «Si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon». Les Écritures rendent témoignage de Lui, et le cœur les recherche dans la mesure qu'il a goûté que le Seigneur est bon. Puisse l'exhortation de 1 Pierre 2:2 être une réalité pour chacun des bien-aimés de Dieu !

Ne vous faites pas de souci à mon égard. Je suis bien, et si le Seigneur trouve bon de me ramener au milieu de vous, Il le fera. Je serais heureux de vous revoir ici-bas, autrement c'est pour me donner la part de beaucoup la meilleure, en attendant le revoir dans la perfection, avec le Seigneur et pour toujours. Ainsi donc, pleine paix ! Cependant souvenez-vous encore, comme du reste vous le faites, des enfants de Dieu et de moi-même, afin qu'il nous soit donné de rendre tous un bon témoignage à notre Sauveur. Que j'aimerais parler de Lui à mes camarades ! Que je n'aie pas honte du nom de Jésus, car l'impression du premier moment n'a pas duré chez beaucoup.

Quand mon régiment reviendra, je suis bien et reprendrai mon service. En attendant, je continue à empiercer la route, plutôt à combler les fosses à fumier. Ah ! voilà que j'entends le clairon !... il faut se cacher, car à notre droite dans les airs se trouve un avion ennemi que notre artillerie canonne. Il arrive de temps à autre que les Allemands cherchent à survoler nos lignes pour découvrir nos mouvements, comme nos aviateurs le font sur leur front. Allons, je vous raconte là des choses guère édifiantes, manifestation de ce qui sort du cœur de l'homme, de son génie à faire le mal, à s'entre-détruire. Dans ces jours de douleurs, de carnage, accumulant ruine sur ruine, jours tels que ceux décrits en Habakuk 1 et 2, nous devons, nous aussi, comme le prophète, nous «placer en observation» et nous tenir «sur la tour», et veiller pour «voir ce qu'il nous dira...». Sûrement, nous apprendrons à nous juger, à juger des événements selon son jugement. Alors, comme Habakuk, nous aussi, nous pourrions prier et dire : «Dans la colère, souviens-toi de la miséricorde». Et si l'épreuve se renforce, nous pourrions néanmoins dire : Habakuk 3:18, 19 ! Un verset dans le Cantique des cantiques est très consolant, surtout dans le deuil, dans la détresse : «Viens, ma colombe, qui te tiens dans les fentes des rochers, dans les cachettes des lieux escarpés, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix ; car ta voix est douce, et ton visage est agréable» (Cant. des cant. 2:14).

Ces jours-ci je vois le fils L. de St.-J., mais seulement à midi ou le soir. Alors nous pouvons lire la Parole et prier ensemble. C'est une grande grâce que le Seigneur nous accorde. Ce frère est privilégié ; il a fait et fait encore la cuisine. Pendant l'hiver, c'est bien avantageux : il peut se soigner, avoir de bons aliments et en suffisance ; être toujours au sec et au chaud. La grâce de Dieu est merveilleuse envers tous les siens ; tous les frères, chacun dans ses circonstances particulières, font l'expérience des soins tendres, sages, dévoués du Père et de Jésus le bon Berger. — Au Ps. 29:3, la voix de l'Éternel est «sur les eaux ; le Dieu de gloire fait tonner», — l'Éternel «sur les grandes eaux» ; ensuite, au v. 10, «l'Éternel s'assied sur les flots». C'est Lui qui commande, qui domine tout et partout ; Il est au-dessus de tout. Dans le Ps. 77, il est écrit que sa voie est dans la mer, et ses sentiers dans les grandes eaux ; et que ses traces ne sont pas connues ; mais avant, au v. 13, il est dit : «Ô Dieu ! ta voie est dans le lieu saint». En y demeurant, nous pourrions la connaître et même ses conseils. Sans crainte, nous pouvons nous abandonner à Celui qui commande aux vents et à la mer, à qui toute autorité a été donnée dans les cieux et sur la terre. Lui, le Dieu Tout-Puissant, Tout-Sage, Tout-Bon s'occupe de nous. Comme Jacob, nous aussi, nous sommes de pauvres êtres ; mais à cause de son Oint, Dieu peut et veut nous bénir, nous délivrer ! Ne sommes-nous pas rendus agréables dans le Bien-Aimé ? Que son Nom soit à jamais béni !...

12 Montzéville, 15 janvier 1915

Étant ce soir dans la demeure d'un habitant du village, nous sommes tranquilles, le frère S. est avec moi. C'est lui qui a demandé et obtenu cette faveur, car vraiment je n'osais pas. Notre repos est relatif toutefois, car là, au coin du feu, quelques génies causent, plaisantent et rient ; mais n'étant que trois, ils font moins de bruit que n'en fait toute la section. Dans le fond, c'est bon qu'il y ait toujours quelque chose pour exercer la foi, la patience, pour attrister le cœur ; c'est un motif de regarder à Jésus, de se réfugier près de Lui ; alors s'accomplit la précieuse promesse d'Ézéchiel 11:16 : «Et bien que je les aie dispersés, je leur serai comme un petit sanctuaire dans les pays où ils sont venus». Quelle grâce ! Oui, les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Rom. 11:29). Et puis, nous le savons, le repos n'est pas ici-bas, il est à venir : «Il reste un repos sabbatique pour le peuple de Dieu». C'est la «fête des tabernacles» avec ses sept jours. Alors sera accomplie d'une manière parfaite et continue cette parole : «Et tu ne seras que joyeux» (Deut. 16:15). Il vaut donc, certes, bien la peine de travailler pour Celui qui nous a tant aimés et qui nous aime, Lui, le Même. Il

vient, le jour où le Seigneur aura la joie de dire au serviteur fidèle : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître » (Matt. 25:21-23). Personne ne se repentira de s'être fatigué au service du Seigneur. Nous sommes ici en repos pour quatre jours ; deux déjà sont passés et demain je vais à la corvée du bois avec une trentaine d'hommes. Ce serait une promenade, mais la pluie tombe sans arrêt. L'imperméable, que les MM. P. m'ont donné, me rend de grands services. — Dimanche soir je serai de nouveau dans les tranchées, tout à fait en première ligne. Quelle douceur pour l'âme, et quel repos de pouvoir remettre au Seigneur ces jours-là ! Je ne me fais donc pas de souci et peux aujourd'hui encore, jouir de Jésus. Du reste, la journée de demain ne nous appartient pas, et le lendemain aura soin de ce qui le regarde : Lui s'en occupe ; ne suffit-il pas largement à tout ? Mon concours ne lui apporterait rien de bon. C'est son secours qu'il nous faut pour sortir de détresse. Ne vivons pas deux jours à la fois. J'en reviens toujours au Ps. 91 : les ailes du Tout-Puissant sont un précieux refuge, et ses plumes sont une couverture douce autant que de toute sécurité. Que notre Dieu nous donne de l'honorer par une entière confiance, afin que nous acquérions une connaissance plus intime de ce qui se trouve dans le secret de sa tente, habitant la « demeure secrète du Très-Haut » !

13 **Montzéville, le 23 janvier 1915**

C'est aujourd'hui dimanche ; il est près de 9 heures ; je vous vois d'ici vous préparer tous pour vous réunir pour rompre le pain. Eh bien, mes amis, je suis avec vous en esprit et de cœur, et je bénis Dieu de ce que, dans sa grâce, il m'accorde, non d'être libre, mais au moins tranquille.

Le frère S. est enrhumé ; le docteur l'a mis en observation, ayant constaté peut-être un commencement de bronchite. Il va au poste servant d'infirmerie, et probablement que demain il n'ira pas aux tranchées. Il tousse beaucoup et a la voix prise, sans trop souffrir cependant. Nous étions si heureux ensemble, mais peut-être ne serons-nous séparés que pour peu de temps ?

Il fait froid maintenant, mais je n'en ai pas souffert jusqu'ici, car depuis trois jours nous sommes à l'abri, logés dans une grange où il y a du foin. Demain, lundi, à 3 h. du soir, j'irai aux tranchées, bien près des Allemands. Jusqu'ici j'ai été merveilleusement protégé. Chaque jour m'apporte la manifestation de ses tendres soins. Ce qui nous touche a un tel intérêt pour Lui que les cheveux même de notre tête sont tous comptés. Notre Père sait de quoi nous avons besoin ; Matt. 6:32. Le v. 34 est admirable de sollicitude et de tendre bonté. Soyons donc heureux et en paix quant à l'avenir, connaissant suffisamment son amour, sa puissance, sa toute connaissance et sa toute sagesse, pour tout lui remettre et demeurer tranquilles. Que Ruth fut sage d'aller s'abriter sous les ailes du Dieu d'Israël (Ruth 2:12). Genèse 28:15 est d'une grande beauté. On comprend le Ps. 146. Quel contraste entre l'homme (v. 3, 4) et le Dieu de Jacob (v. 6). Je vous le dis franchement, mes chers parents, je ne voudrais pour rien au monde n'être pas revenu sur le front. En regardant en arrière, je constate que j'ai peu vécu pour Christ, mais que j'ai été l'objet de sa grande miséricorde. Même dans les afflictions qu'il nous a envoyées, afflictions qui ont brisé nos cœurs, le Seigneur ayant repris mes deux sœurs à Lui ; même dans de telles dispensations, sa miséricorde se trouve. À moi aussi, mon Dieu m'accorde ma requête, Esdras 7:6 ; le v. 28 me dit aussi beaucoup, de même que le v. 31 du chap. 8 ; toutefois, Phil. 3:14 est un précieux exemple à imiter !

Souvenez-vous sans cesse de moi dans vos prières, afin que je sois gardé fidèle au Seigneur Jésus ; car si d'un côté, je fais l'expérience de sa fidélité, je constate aussi que je suis faible.

14 **Le 19 mars 1915**

Chers amis, aimés en Jésus,

À mon départ, je pensais vous écrire souvent, et deux mois et demi se sont écoulés avant que je le fasse ! Et pourtant vous ai-je oubliés ? Oh ! non, par la grâce de Dieu ; au contraire, plus les jours s'écoulaient, plus mon cœur est avec vous. Ah, que n'ai-je, moi aussi, des ailes comme une colombe, je m'envolerais auprès de vous ! (Ps. 55:6) et vous ferais une courte visite, en attendant de vous revoir, si Dieu me l'accorde et que le Seigneur ne soit pas venu.

Je suis dans une tranchée en première ligne, un tout petit abri : assis, j'en occupe la largeur, mais ne me plains pas, là je suis assez tranquille. Il y en a un autre, meilleur et plus chaud ; mais dans ce dernier, je ne peux pas, comme ici, lire ou écrire. Dans le confortable je suis au fond, ici, à la porte ; en outre, l'aspirant et les sergents y sont ; je n'y suis pas tranquille. Même ici je ne suis pas seul, trois hommes y sont avec moi ; mais ils ne font que dormir après les heures de faction. Les Allemands étant à la distance de 7 à 800 mètres, le service est moins actif que lorsque les tranchées sont éloignées seulement de 15 à 20 mètres, comme dans le bois de Malencourt, ou même 200 à 300 mètres, comme dans la vallée de Cuisey. Alors le premier qui se montre est rappelé à la prudence par les balles, heureux quand il n'a pas été atteint. Plusieurs ont été tués en regardant à l'intérieur des créneaux. Les Allemands ont, paraît-il, des fusils pointés sur les créneaux, ces fusils sont fixés sur un chevalet. Quelqu'un regarde-t-il par le créneau, le coup part, et la mort est instantanée, car il est atteint à la tête. On comprend qu'en de tels lieux on ait un besoin urgent de la protection continuelle de notre Dieu. Hier, par exemple, l'artillerie allemande a tiré sur la tranchée où je suis ; plusieurs obus ont passé à quelques centimètres au-dessus de mon abri, puis éclaté à quelques mètres ; l'un même a frappé la tranchée-abri, juste en arrière de moi ; la terre et un fusil sont venus tomber à mes pieds, aucun éclat ne m'a touché. J'étais heureux de savoir l'Ami divin près de moi. Il m'a protégé et, peut le faire encore ; mais s'il permet que je sois atteint, tout est bien : il est possible que j'arrive à la maison avant vous. Là, je retrouverai mes deux sœurs, mais ce qui est infiniment plus précieux, je le verrai, Lui, et connaîtrai à fond son amour. Peut-être partirons-nous tous ensemble.

Ma santé est très bonne, jouissant corporellement aussi des bons soins de notre Dieu. Ce sont de tendres soins et cependant j'ai des moments pénibles. Jamais peut-être je n'eus tant de peine pour arriver que mardi soir. Outre la fatigue de la marche, j'étais indisposé ; je n'en pouvais plus. Je marchais doucement, ne voulant pourtant pas m'arrêter. J'exposai ma peine à mon Seigneur. Il me dit, dans mon cœur (et cela m'a fait pleurer) qu'il m'aimait et me comprenait. Il m'a montré cet homme fatigué, assis sur le bord du puits de Sichar, seul, demandant un peu d'eau à une femme, car il avait soif. Il m'a dit : « Je connais ton chemin ». Oui, cher Sauveur, tu as été l'homme de douleurs afin de pouvoir sympathiser à mes peines ! Il m'a dit beaucoup de choses ; c'est un moment, inoubliable et inexprimable : il me semblait avoir ma tête fatiguée, là, sur son sein d'amour ! Oh ! quel amour que l'amour de mon Sauveur ! Oui, quelqu'un l'a dit et c'est vrai : « Il vaut la peine d'avoir des larmes à verser pour connaître la douceur de Jésus quand il les essuie ». Oui, nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier ; c'est l'eau qui tend à remonter à sa source.

J'arrive au bout de mon papier. Oh ! qu'il est précieux de connaître Jésus, d'avoir à faire à un tel Maître ! Et d'autre part, avoir été si peu actif à son service, quel dommage ; je dirai même quel malheur ! Il n'agit pas, comme nous, heureusement ; grâce lui en soient rendues : son amour est immuable. Dieu répond à vos prières, vous qui priez pour moi.

Le cher frère Élie S. est bien dans sa santé, du moins quand je l'ai quitté il y a trois jours. N'étant pas dans la même section, nous ne sommes pas ensemble dans les tranchées et partant bienheureux de nous retrouver tous les quatre jours de repos.

J'ai vu plusieurs fois Ab. G., de St-L. ; J. S., frère de Sa., que vous connaissez ; Si., de Sa. près V. ; Élie D. et A., ce dernier facteur à St-A. ; Va., qui habitait St-É. ; B., du C.. J'ai aussi rencontré Paul L., de St-J., lui est au 55°. Tous ces amis sont soutenus. Quelques-uns sont là cependant dès le mois d'août. Si., par exemple, fut au même convoi qu'Élie S., le 26 août, journée que je passai étendu sur le champ de bataille de Mont. Tous ont été gardés ; n'est-il pas écrit : « Ne touchez pas à mes oints » ?

Plusieurs fois j'ai pu annoncer l'évangile, tantôt individuellement, d'autres fois à un groupe, et distribuer des évangiles, des traités, poésies ; mais, hélas ! il y a peu de besoins ; cependant c'est à nous de semer, et au Seigneur de donner l'accroissement. C'est mon désir, mais je suis très faible et j'en fais la douloureuse expérience chaque jour. Priez donc beaucoup pour moi, afin qu'étant soutenu d'En-Haut, je rende témoignage à mon Sauveur...

15 **Montzéville, le 30 janvier 1915**

Chère sœur Madame P.,

Depuis un certain temps j'avais le vouloir de vous écrire ; mais il a fallu l'arrivée de votre colis pour me donner le faire. C'est au retour des tranchées que j'ai reçu mon paquet, venant de votre part.

Comme nous étions heureux de l'ouvrir, frère S. et moi, et d'en étaler les richesses (nous sommes comme les petits, vous savez) et maintenant nous levons haut la tête, portant de si beaux gants, venant de vous ; c'est presque trop beau pour des militaires ! Et puis, nous allons nous régaler du bon pâté (mais quand on gâte les enfants, ils sont rarement sages...). Voilà du bon chocolat, une superbe savonnette à la glycérine ! oh !... mais, ayant un savon si riche, si fin, nous allons avoir l'illusion d'être à la maison !... Et la laine ? elle tombe juste à point pour raccommoier une paire de chaussettes !... et les bougies ? quelle clarté délicieuse elles vont nous donner ! Mais, pensez donc qu'elles viennent de la chère madame P. de B. ! Merci, bien chère sœur, vous nous gâtez tout à fait. Ah ! je vous ferai bien une autre commande, car vous nous servez à souhait !

Chère sœur, il m'est au contraire agréable que vous vous nommiez une seconde maman, et ma vraie maman ne vous refuse pas du tout ce titre d'affection et de dévouement. Maintenant je vais prendre la liberté de vous exprimer les pensées que votre première lettre m'a suggérées. Vous avez mis une grande feuille blanche, qui est celle-ci, pour que je la remplisse ; mais vous avez écrit la feuille la plus petite pour moi, le solitaire, dans le triste tourbillon de la tempête, sur le front ! Vous sentez si nous aimons les grandes lettres dans cet affreux isolement de ce qui est bien, beau, vrai, juste, digne de louange ! et les détails sur tant de bien-aimés auxquels le cœur pense, et du précieux commerce desquels il est sevré ! Mais je vous comprends, les mamans aiment qu'on leur raconte ce que l'on fait.

C'est donc depuis hier au soir que nous sommes de retour des tranchées, — et nous serons ici jusqu'à mardi soir que nous y retournerons, Dieu voulant. Ces quelques jours passés en arrière nous permettent de nous laver et de prendre un peu de repos, les Allemands étant plus éloignés. Ici, nous avons du foin dans lequel nous nous enfonçons. Il fait bon là-dedans. Je suis très bien dans ma santé, par la grâce de Dieu.

Il est vrai, chère sœur, que l'épreuve est dure, et la chair ne l'aime pas d'une manière générale. Et cependant ce sont ceux qui «font leur travail ou leurs affaires, sur les grandes eaux, qui voient les œuvres de l'Éternel, et ses merveilles dans les eaux profondes» (Ps. 107:23, 24). En présence de tels éléments démontés, «toute la sagesse de l'homme vient à néant», et le croyant porte ses regards sur Christ, le Seigneur, qui marche sur les flots courroucés, comme sur le rocher, et repose paisiblement au milieu de la tempête faisant rage. Quel repos que de le considérer dans sa merveilleuse puissance, sa sérénité que rien ne trouble, quand il ne s'agit que des efforts de l'ennemi ; tandis que nous le voyons souvent ému de compassion en présence des afflictions des siens, et même de ses créatures. Quand toute la sagesse est venue à néant, et que l'orage va grandissant et les dangers aussi, à bout de ressources, nous nous tournons vers Lui ! Ah, c'est bien nous ! Et lui, sans reproche, intervient et délivre. L'apôtre dit : J'ai appris ; je sais être ; c'est beaucoup. Le Psalmiste aussi, au Ps. 27, dit qu'il aura confiance. Pourquoi ? Parce que l'Éternel est sa lumière et son salut, la force de sa vie, et qu'au mauvais jours il le tiendra caché dans le secret de sa tente, qu'il l'élèvera sur un rocher. Et quel en est le résultat ? Les ennemis restent, mais sa tête sera élevée par-dessus ses ennemis, qui sont à l'entour de lui. Ainsi, rien ne peut l'empêcher, l'épreuve comme tout ce par quoi elle est donnée, de sacrifier dans sa tente des sacrifices de cris de réjouissance ; de chanter et de psalmodier à son Dieu. Mais quelle est la cause première d'un tel état d'âme si heureux, si glorieux pour le Seigneur ? Le Psalmiste avait demandé une chose, et je la rechercherai, dit-il ; c'est d'habiter dans la maison de l'Éternel tous les jours de sa vie, pour voir la beauté de l'Éternel et pour s'enquérir diligemment de lui dans son temple. Et Marie, comme David, avait choisi la bonne part, qui ne lui fut point ôtée. Eh bien, chère sœur, nous tous qui contemplons à face découverte la gloire du Seigneur, croissons dans sa grâce et dans sa connaissance ; qu'il ne nous faille que lui, Jésus : fixant les yeux sur Jésus ! Que Dieu nous préserve, que les multiples bénédictions dont nous jouissons prennent sa place, mais que ce soit en Christ que nous en jouissons, et pas hors de lui. C'est fort important. — Je vois combien il était nécessaire que je revinsse ici. Ah ! chère sœur, les choses passées remplissent mon cœur de tristesse, quand je vois combien peu je me proposais toujours le Seigneur devant moi. Une chose me console, notre bon Dieu et Père ne veut pas nous laisser ici, dans ce triste lieu, occupés à ce triste métier de la guerre, si opposé à l'Esprit de Christ. Au Ps. 107 il est ajouté : «Et il les conduisit au port qu'ils désiraient». Désirons avec toujours plus d'ardeur l'espérance proposée, Christ dans la gloire, laquelle nous avons «comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, et qui entre jusqu'au dedans du voile où Jésus est entré comme précurseur» (Hébr. 6:19).

Oui, Jésus est là. Réjouissons-nous ! Comme vous me le dites, qu'il me soit accordé de le contempler par la foi, d'une manière toujours plus vivante. Oui, franchement, chère sœur, je suis heureux d'être ici pour jouir de ses bons soins. Nous avons ses puissantes épaules pour nous porter et son cœur, son sein d'amour pour y reposer notre tête. Puissions-nous en connaître toujours mieux l'excellence.

Le cher frère S. est là près de moi ; il est assez bien lui aussi, quoique souffrant d'une extinction de voix, mais pas trop douloureuse. Je remercie notre Dieu et Père de l'avoir placé près de moi, et Lui demande qu'il me le laisse, afin que nous puissions être toujours l'un avec l'autre. Il vous salue bien affectueusement et vous remercie beaucoup.

Je suis satisfait que maman ait été chez vous. Ensemble vous avez pu parler à cœur ouvert. Cela fait du bien de se faire part de ses chagrins et de ses peines ; mais «en parlant l'un à l'autre» (Mal. 3), il faut que ce soit du Seigneur Jésus...

16 **Aucourt, le 3 février 1915**

Mon cher petit André,

C'est un peu tard pour me mettre à t'écrire, toutefois je viens causer un moment avec toi. Tu me dis que tu vas à l'école, que vous vous envoyez des boules de neige ; c'est moins dangereux que des balles ou des obus...

Je suis en avant du petit village dont le nom est ci-dessus. C'est près de Bettincourt, d'où je vous ai souvent écrit. Il ne fait pas froid, il dégèle, et nous sommes dans la boue. Je porte des espèces de galoches (je suis en première ligne), mais si grandes que je puis y introduire le soulier. Si je suis ainsi quelque peu protégé contre la boue, par contre je ne suis guère agile ; je crois traîner des boulets : si les Boches me poursuivaient, il me faudrait me hâter de les abandonner !

Le village d'Aucourt est complètement détruit toutes les maisons sont démolies ou brûlées. Ici quelques pans de murs marquent l'emplacement ; là, les murs sont debout, mais toit, planchers, fenêtres, tout est brûlé. Quelle désolation ! Que la guerre est effroyable ! Quel jugement de Dieu !

En avant de nos tranchées, il y a des fils de fer barbelés (c'est-à-dire, garnis de pointes, comme des ronces) pour arrêter l'ennemi. — Dans la nuit, les Allemands lancent des fusées éclairantes. Elles s'élèvent comme chez nous le 14 juillet, mais avec un pouvoir lumineux beaucoup plus fort et durable ; tout, ciel et terre, est très bien éclairé et au loin, si bien qu'on voit venir l'ennemi. Ces fusées durent environ une minute. Nous en lançons aussi, mais moins souvent.

Mon cher petit frère, tu vois combien sont mauvaises les voies de l'homme encore loin de Dieu, sous le pouvoir de Satan. Ayant rejeté et haï le Seigneur Jésus, il n'y a rien d'étonnant qu'ils fassent ce qu'ils font. Tu sais bien que lorsque le Seigneur Jésus vint sur la terre, lui, le seul homme qui faisait le bien, les hommes l'ont crucifié entre deux malfaiteurs.

Je t'écrivais plus longuement, mais le vaguemestre va passer (on appelle ainsi le sous-officier chargé de distribuer les lettres et l'argent destinés aux soldats) ; de plus, il est nuit, tellement que j'ai dû sortir de ma cachette pour t'écrire.

Adieu, mon cher petit André. Embrasse de tout ton petit cœur papa, maman, Paul, Marthe. Ton grand frère qui t'aime tendrement et te serre sur son cœur autant qu'il t'aime.

J. D.

N.B. Encore un désir : sois sage, et si le Seigneur m'accorde de revenir, je verrai mon cher frère soumis, obéissant, heureux de faire ce que tu sais être agréable au Seigneur ; car il a dit : «Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur». Veux-tu le lire toi-même, en Colossiens 3:20 ; lis aussi Éphésiens 6:1, 2, 3.

17

Mes bien chers parents !

... Certes, je vous comprends ! Les grands déchirements, faits coup sur coup dans nos cœurs, ne se ferment pas si vite. Le Seigneur seul possède le baume efficace pour nos plaies, et la main délicate pour les bander. Il le fera. Par la souffrance, il veut nous rendre plus précieuses les consolations de son amour ; car il est le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toute notre affliction. Parfois il me tarde d'être avec mes sœurs auprès du Seigneur, afin de voir Jésus de plus près ; mais bientôt... Patience !... Attendons la bienheureuse espérance... le jour de la paix, de la joie, du repos avec lui et pour toujours ! Il faut regarder En-Haut pour voir l'Étoile du matin, pour voir Jésus !

Oh, que j'aime ce passage, en Marc 6:30-33, où le Seigneur invite les disciples à venir à l'écart eux-mêmes, dans un lieu désert, et se reposer un peu ! Mais quelles précieuses paroles ! Il y va donc aussi lui-même puisqu'il dit : «Venez à l'écart vous-mêmes» et «venez». Moïse alla derrière le désert et se trouva avec Lui. Il apprit de bonnes choses : le buisson était «tout ardent de feu, et le buisson n'était pas consumé» (Exode 3:1, 2). Les fils d'Israël, dans la fournaise en Égypte, n'y étaient cependant pas consumés ; Exode 1:12 : «Et selon qu'ils l'opprimaient, Israël multipliait et croissait». En sera-t-il autrement aujourd'hui ? Non, la fournaise actuelle, au lieu de détruire les saints de Dieu, les multiplie ! Et bientôt, sur la rive éternelle, avec le Seigneur, nous chanterons : «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté ; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté» (Exode 14:13).

Oui, bientôt !... En attendant demeurons près de Celui qui dit «Venez à l'écart et reposez-vous un peu». Là, avec lui, nous récapitulons le passé, et voyons les choses comme il les voit lui-même. Grande grâce !

18 Bettincourt le 11 février 1915

...Ici, l'abri est bon, creusé dans la terre à hauteur d'homme et recouvert de tôles ondulées et de terre ; il n'y pleut pas. Je n'ai donc pas sujet de me plaindre. Cependant, une chose est pour moi le sujet d'une tristesse continuelle : notre infidélité passée, ce que nous avons été. Que de peine nous avons faite au cœur de Christ, qui nous a tant aimés et nous l'avons contraint à nous frapper... Mais encore en cela s'accomplit cette parole : «Je t'attire avec bonté». «Je t'ai aimé d'un amour éternel» (Jér. 31:2, 3). Il corrige avec mesure... «pour nous faire du bien à la fin» (Deut. 8:15, 16). Oui, il nous aime... il vient !...

19 Montzéville, le 16 février 1915

... Il y a des années que je demande à Dieu de créer des besoins dans ce cœur, qui reste néanmoins fermé aux appels réitérés de Sa grâce, car elle a eu de sérieux avertissements. On dirait qu'elle se moque de Dieu. À chaque lettre il me semble qu'elle va m'annoncer la bonne nouvelle qui doit me réjouir et, bien davantage encore, le Seigneur et toute l'armée céleste ; hélas, j'attends encore... Si je ne devais plus la revoir, je partirais avec ce regret de ne l'avoir pas vue débitrice de la grâce de Dieu. Contre espérance, je garde l'espérance ; le Seigneur a dit : «Demandez, il vous sera donné. Peut-être ne dois-je pas voir le résultat de mes prières à cet égard. Il m'a répondu à d'autres égards, ainsi notre petite Marthe a demandé à prendre place à la table du Seigneur. Quelle joie de voir les nôtres s'acheminer vers le bon chemin.... Tu sèmes et ne vois pas de fruit, chère tante. Ne te décourage pas ; ton travail n'est pas vain dans le Seigneur. Tu sers le Seigneur, eh bien, Lui apprécie ton œuvre d'amour et de fidélité, ton sacrifice. Tu le verras, lorsque dans sa gloire Il découvrira les fruits de ton dévouement devant les saints et les anges ; tout n'est-il pas inscrit par le Seigneur lui-même dans le livre ? En attendant il est précieux d'accomplir ton labeur de chaque jour dans sa crainte, ayant son approbation. Sache que c'est beaucoup que de coopérer à son œuvre, donner une parole à propos tout en soignant, parfois avec beaucoup de peine et d'une manière inaperçue, des malades et des blessés : «Bienheureux, vous tous qui semez près de toutes les eaux». C'est là, près des eaux, que la semence peut germer et croître : Peut-on désirer mieux que de se fatiguer chaque jour au service du Maître ? C'est mon profond désir, si le Seigneur me laisse encore quelques jours. S'Il me prend auprès de lui (c'est de beaucoup meilleur, car je suis si faible) tout est bien ; s'Il me laisse, il sait que mon ardent désir est de le servir où il voudra, mais le servir. Quel bonheur ! parler de ce beau nom, ce nom de Jésus !... Mon cœur brûle de parler de lui à ceux qui m'entourent. Je l'ai fait plusieurs fois ; mais, hélas, le cœur est froid, sec, sans besoin. Quoiqu'il en soit, «ne nous lassons pas en faisant le bien ; car au temps propre, nous moissonnerons» (Gal. 6:8, 9). L'important est de savoir si nous sommes dans le chemin de Dieu. Tu sèmes et continues à le faire avec courage, non parce que tu es forte, mais parce que celui qui est «ta force» est avec toi, déployant sa force dans l'infirmité ; c'est pourquoi, toi aussi, fatiguée, comme jadis les hommes de Gédéon, tu poursuis toujours (Juges 8:4). À lui la gloire ; à toi la joie.

20

Mon cher petit André

Le Seigneur soit béni de te mettre au cœur de m'écrire de temps en temps. Si tu savais combien je suis heureux de recevoir beaucoup de lettres, surtout des vôtres, tous vous le feriez encore plus souvent. Après la joie de la communion avec mon Seigneur, vient celle de vos lettres, car elles sont ma seule compagnie, car ici je ne suis en communion de pensées et de sentiments avec personne. Je le dis à vous, car vous me comprenez.

Tu me dis, de te parler beaucoup des Allemands, je vais donc te raconter ce que je sais. Les Allemands avec lesquels j'ai à faire sont sur une petite crête, en face de nous. Souvent il nous arrive de les entendre chanter et même parfois leur musique jouer ; mais c'est surtout le dimanche que nous les entendons chanter. Avant-hier, le matin, les brouillards étant descendus, de part et d'autre on en profitait pour travailler. Crois-tu que nous les entendions même parler ; ils étaient dans un petit bois, en face, occupés à couper du

combustible pour faire du feu. Leurs instruments tapaient sur de grosses pièces de bois ; tout à coup nos artilleurs leur ont envoyé quelques obus qui les ont calmés, je t'assure : on n'entendit plus chanter ni taper. Mais le soir, pour se venger, ils nous ont envoyé ce que nous appelons des marmites, de petites, mais quoique petites, elles sont mauvaises ; l'une d'elles est tombée juste derrière moi, et cela pendant que j'écrivais ta lettre. Ils nous en ont envoyé bien d'autres, mais rien ne nous a atteints. En ce moment même, pendant que je t'écris, une de leurs grosses pièces tire derrière moi ; elle n'est pas loin, car chaque coup fait trembler mon abri. Quant aux obus, ils vont tomber dans un bois, un peu à gauche et en avant, c'est le bois de Malancourt, qui a été dernièrement l'objet de terribles attaques et contre-attaques. Un de nos aviateurs a été sur les lignes allemandes, même très loin, en dépit des obus de l'artillerie allemande qui éclataient même près de lui.

C'est assez sur ce sujet, avant de terminer, mon cher petit frère, je veux te parler de choses qui réjouissent le cœur et le bénissent. Mais un mot encore qui n'a pas tout à fait ce caractère. Tu vas donc à l'école en compagnie du petit Pierre. Mais ce qu'on m'a écrit est-il donc réel ? Que vous vous donnez parfois des coups de poing ? Moi qui pensais que tu ne le faisais plus ! Peut-être dorénavant ne le feras-tu plus ? Si tu savais comme on est ennuyé plus tard d'avoir été ainsi méchant, tu demanderais vite au Seigneur Jésus de te rendre sage et obéissant. Il donne à qui lui demande. Mais tu sais quand on demande une chose, il faut la rechercher, la chose est dite au Ps. 27:4 : «J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai». Quand tu m'écriras, dis moi le nom de l'homme de Dieu auquel sa mère apprit à se prosterner devant l'Éternel dès sa plus tendre enfance. Il est écrit de lui : «Et... grandissait ; et l'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles». Quel magnifique témoignage ! Il rappelle celui qui nous est donné du Seigneur Jésus : «Et l'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était avec lui» (Luc 2:40). Et encore, au v. 52 : «Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes».

Avant de terminer je reviens à la guerre : partout ce n'est que destruction et désolation. Malgré tes bons petits yeux, je doute que tu trouves sur la carte le petit village de Malmy. Il est entièrement détruit. L'église n'est plus qu'un amas de décombres, le cimetière même est bouleversé par les obus. Dans ces villages, il y a quelques mois encore pleins de vie, de bien-être et d'activité, tout est dévasté ; il n'y a plus rien. Les décombres sont les refuges de toutes sortes de bêtes, d'oiseaux. En parcourant ces ruines, mon cœur est fortement étreint par la douleur. Je ne puis m'empêcher de penser à plusieurs passages de la Bible, comme Jérémie 49:32 : «Et la multitude de leurs troupeaux sera une proie, et je les disperserai à tout vent». Ésaïe 34:11 : «... le pélican et le butor l'hériteront, et le hibou et le corbeau y habiteront. Et il étendra sur lui le cordeau de la désolation...». En effet, dans les maisons il n'y a plus rien, sauf quelques meubles brisés : tout est détruit. Or, au chap. 13:1-5 de l'évangile de Luc, le Seigneur nous donne sur ce sujet un enseignement fort solennel. Malheur à ceux qui endurciront leurs cœurs.

Tu vois, mon cher petit frère, que la guerre est redoutable, sans parler du champ de bataille, où les morts et les blessés couvrent le sol. Quand l'ennemi a passé dans une contrée tout est dévasté, saccagé, pillé. La cloche du village de Malmy est fondue. Puisqu'il y a une telle source de mal dans le cœur de l'homme, il nous faut écouter la Parole de Dieu et la mettre en pratique pour apprendre à bien faire...

21 Montzéville le 17 février 1915

Cher et bien-aimé frère,

Depuis lundi matin (c'est à deux heures et demie que nous sommes arrivés ici), je suis au repos dans ce village ; nous repartons demain, jeudi soir, pour les tranchées de première ligne. Je suis très bien dans ma santé, grâce à Dieu. À cet égard, comme à tant d'autres, j'ai expérimenté les bons soins du Seigneur : «Il donne de la force à celui qui est las».

Il fait bon, pas trop froid, quelque peu de pluie, mais moins qu'en janvier, qu'il plut presque tous les jours. À chaque jour de relève ou à peu près nous eûmes la pluie ; l'obscurité était si noire qu'il nous est arrivé plus d'une fois de nous égarer. Cette nuit profonde — égaré et seul en terrain ennemi, — m'a fourni de grands sujets de méditation. C'est effrayant d'être égaré en pays ennemi par une nuit où les ténèbres ne vous permettent pas même de distinguer les objets à deux pas devant soi, sans un point quelconque pour s'orienter. J'ai pensé à ce moment, où notre Sauveur, cloué sur la croix entre deux malfaiteurs, s'est trouvé seul, abandonné de son Dieu, ce Dieu dont il n'avait fait que la volonté, son Dieu alors contre lui ! «Épée, réveille-toi contre mon berger, contre l'homme qui est mon compagnon» (Zacharie 13:7). Je comprends, mais très peu, qu'alors, ce cher Sauveur se soit écrié : «Et mon cœur m'a abandonné». Son Dieu l'avait abandonné ! Jésus a fait tout cela pour nous : que faisons-nous pour Lui ?... Nous l'avons contraint de nous frapper ; notre place est à ses pieds, brisés en lui confessant tout.

Il me vint ensuite cette réflexion : Les ténèbres demeurent sur ce pauvre monde, et en elles gronde un sinistre orage. Comme dans les sombres nuits dont je parlais, les nuages couvrent le ciel, enveloppent la terre sur laquelle un terrible ouragan de feu et de fer s'est déchaîné, portant partout la ruine, la désolation et la mort. Mais, me disais-je, au-dessus des nuages et de la tempête brille, sereine et solitaire l'Étoile du matin. Elle brille si paisible dans le ciel, mais bien plus elle s'est levée dans mon cœur. Comme elle rappelle le Seigneur Jésus dans la scène décrite en Marc 6:45, 46, 47, 48. Que c'est réconfortant de le savoir ainsi occupé des siens, se «sanctifiant lui-même pour eux», pour eux ayant le monde et son Chef contre eux. Oui, on peut bien le dire, le cœur rempli par Christ est comblé de bonheur. C'est du reste ce que Pierre écrit dans sa première épître, chap. 1:8 : «lequel, quoique vous ne l'avez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse». Dans cette nuit si sombre, entouré de dangers sans nombre, sous la pluie pendant une marche pénible, j'étais, malgré tout, bienheureux. Jésus, qui m'a tant aimé, était là, oh ! quelle faveur ! Puis bientôt dans ce caractère de tendresse, de consolation, d'espérance, il se donnera à nous : «Et je lui donnerai l'Étoile du matin», dit-il à celui qui vaincra. Quand est-ce que la dernière trompette sonnera et que nous serons rassemblés dans les nuées, en l'air, et qu'ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ?...

Mais une chose me brise le cœur : je désirais beaucoup revenir sur le front pour parler de Jésus à ceux qui n'ont qu'une mort hideuse devant eux, et après la mort le jugement ; mais voilà que jusqu'à cette heure je n'avais presque jamais pu le faire. Il est vrai que je parlai à plusieurs un à un, je distribuai aussi des évangiles et des traités ; mais hier au soir, ayant été à la 1^o compagnie pour voir un ami V., de St-É., Dieu m'a fourni l'occasion de parler de Jésus à plusieurs. Au début, ils n'étaient que trois ou quatre, mais bientôt, au moins plus de douze, et j'ai pu annoncer l'évangile à tous. Oh, comme j'étais heureux ! depuis longtemps mon cœur brûlait de le faire, puis, parmi ceux qui étaient là, plusieurs pleuraient.

Je vous raconte cela, cher frère, afin que vous voyiez une réponse à vos et à nos prières, et qu'ainsi vous continuiez à prier beaucoup pour tous ces soldats sans Dieu et sans espérance. Faites-le aussi pour nous tous, les rachetés de Christ, surtout pour moi, car je suis un faible serviteur du Seigneur Jésus : qu'Il me donne tout ce dont j'ai besoin pour le servir, Lui. Quelle grâce qu'Il veuille nous employer à son œuvre, comme ses collaborateurs. La pensée que tant de frères se souviennent de nous devant le Seigneur me fortifie grandement.

Demandons-lui aussi que, si telle est sa volonté, ces jours de deuil et de grandes souffrances, de ruines presque irréparables, soient arrêtés. Toutefois, il a son but ; il faut que celui-ci soit atteint. Patience donc et pleine paix. Le Seigneur ne nous a pas donné sa paix pour que nous soyons remplis de crainte et d'inquiétude.

Le cher frère S. est là, près de moi. Il va bien et me charge de vous transmettre ses affectueuses salutations en Christ. Je suis si heureux de l'avoir avec moi ! Aux tranchées, nous ne sommes pas ensemble, n'étant pas dans le même peloton ; mais ici, au repos, nous en profitons pour rester le plus possible ensemble.

Ici, c'est assez tranquille. Cependant depuis hier la canonnade ne cesse pas, la fusillade non plus. Nous avons attaqué ; il paraît que les Français ont un peu avancé. Le 61°, de son côté, doit entrer dans l'action. Ah, qu'il est doux d'avoir le sein de son Sauveur pour y reposer sa tête ! Je suis en paix, quoiqu'il arrive ; pourtant j'aimerais rester, mais seulement pour cela, que la grâce me soit accordée de savoir employer le temps si court qui m'est laissé, à parler de Jésus à ceux qui m'entourent. Il sait tout ; Il fait toutes choses bien ; vivons au jour le jour, appuyés sur Lui.

Cher frère, voudriez-vous transmettre mes salutations aux saints de l'assemblée. Je voudrais écrire à tous, au moins à plusieurs, mais je vois que je ne le pourrai pas : j'ai trop à écrire et ne suis pas assez libre.

Enfin, Dieu, peut-être, nous accordera de nous revoir sur la terre ; j'en serais bienheureux, mais être avec Christ est de beaucoup meilleur : tous y seront et pour l'éternité.

Je vous embrasse avec affection dans le Seigneur.

Votre jeune frère,

J. D. 61° Rt d'infanterie.

22 Montzéville 25 février 1915

Tu te fatigues outre mesure en donnant à tes malades les soins que réclame leur état. Je comprends que ce service est très pénible, surtout pour quelqu'un qui fait plus qu'elle ne peut. Mais n'es-tu pas un témoignage vivant que le Seigneur soutient les siens, et leur donne la force nécessaire pour faire l'œuvre qui leur est confiée. Il est heureux de se fatiguer au service du Maître ; nous sommes à son service partout où il nous a placés, et j'aime à penser à ce passage : «Tu comptes mes allées et mes venues ; mets mes larmes dans les vaisseaux ; ne sont-elles pas toutes dans ton livre ?» (Ps. 56:8). On peut pleurer parce que la volonté est contrariée ; mais verser des larmes pour Lui, dans son service, comme cela est dit au v. 136 du Psaume 119 : «Des ruisseaux d'eau coulent de mes yeux, parce qu'on ne garde pas ta loi», ou encore en 1 Samuel 20:41 : «... ils pleurèrent l'un avec l'autre, jusqu'à ce que les pleurs de David devinrent excessifs», de telles larmes lui sont précieuses.

Le bienheureux apôtre «servait le Seigneur avec des larmes» (Actes 20:19, 31, 37), «avertissant chacun de vous avec larmes», et encore : «Je vous ai écrit avec beaucoup de larmes» (2 Corinthiens 2:4) ; «me souvenant de tes larmes», écrit-il à son cher Timothée (2 Tim. 1:4). Engagé ainsi de cœur dans les intérêts de Christ, non seulement les larmes, mais chaque soupir, chaque défaillance même, tout est inscrit, et nos lassitudes, et nos peines. Se dépenser ainsi pour le Seigneur est une grande grâce. C'est Colossiens 3:17 vécu : «Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père».

Nous lisons, du Seigneur Jésus, en Jean 4:6 : «Jésus donc, étant lassé du chemin, se tenait là assis». Il a été fatigué dans le service d'amour qu'il accomplissait sur la terre ; aussi ses yeux reposent-ils avec satisfaction sur ceux qui, «fatigués, poursuivent toujours».

Hélas, en ce qui me concerne, j'ai été lassé parfois, mais lassé dans la poursuite de mes intérêts, de la satisfaction de mon moi, et ces peines n'étaient pas utiles. Le Seigneur peut-il les mettre à mon avoir ? Je te cite encore ce que l'apôtre écrit aux Galates, chap. 6:9 : «Or, ne nous laissons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défailions pas...».

23 Le 21 février 1915

À mes chers parents,

... La lecture de la parole est utile en tout temps ; elle est même indispensable à la vie de l'homme spirituel, autant que le pain pour la vie du corps ; c'est par elle que nous croissons à salut (1 Pierre 2:2), car elle enseigne : Ps. 119:9 ; c'est en la méditant qu'on devient intelligent : Ps. 119:99, 100 ; c'est elle qui montre le chemin et les dangers qui s'y trouvent, au sein des ténèbres morales qui couvrent le monde : Ps. 119:105. Quel dommage que nous ne nous soyons pas laissés enseigner pratiquement par elle ! C'est ce qui nous a fait défaut. Et pourtant le Seigneur veut trouver un peuple «de franche volonté» (Ps. 110:3) qui l'attende. Afin de nous ramener, il a dû nous frapper. Oui, nous aussi nous sommes tombés par notre iniquité. Au Seigneur notre Dieu sont «les compassions et les pardons», car nous n'avons pas écouté sa voix (Daniel 9:9) : «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité». C'est le Dieu de toute grâce que nous connaissons, cependant il faut que l'épreuve de la foi et la discipline aillent jusqu'au bout.

J'ai pu parler de Jésus plusieurs fois, mais plutôt individuellement. Il semble y avoir peu de besoins chez les soldats, néanmoins je suis heureux de semer avec le secours du Seigneur. Dernièrement un soldat me dit : «Tiens, essaye de trouver la solution de ce problème : Avec 100 fr. il faut acheter 100 bêtes : des oies à 5 fr. pièce ; des pigeons à 1 fr. ; des moineaux à 5 centimes». — «Oui, lui répondis-je aussitôt, et pendant que je cherche cette solution, trouve la réponse à cette question : Que faut-il que je fasse pour échapper au juste jugement de Dieu ?» Après m'être fait expliquer le sien, je l'aidai à trouver la solution du mien, ce qui me donna l'opportunité de lui parler de Jésus et de son sacrifice expiatoire sur la croix.

24 Montzéville 7 février 1915

Nous sommes arrivés des tranchées ce matin, à deux heures, par la pluie et le vent ; mais ce ne sont pas pour moi les moments les plus pénibles, car mon Sauveur me soutient, m'abrite sous ses ailes : «Sois fort», me dit-il. N'est-il pas «ma force» ? Je puis m'appuyer sur son bras tout-puissant ; je ne sens pas mon sac, ne vois pas la pluie, ni n'entends le vent ; je suis si heureux, car Jésus est là !

Je viens de passer quatre jours de grande disette dans les tranchées, avec deux sergents et un aspirant dans mon abri. Je ne pouvais lire, faute de lumière, et n'étais pas même libre dans mes pensées, car ils parlaient sans cesse de choses et autres. Et moi, comme Marie, je me tenais dehors (Jean 20:11), car on avait enlevé mon Seigneur. Hélas, je puis bien le dire, «que mon âme ait tant demeuré avec ceux qui haïssent la paix !» «Je veux la paix ; mais si j'en parle, ils sont, eux, pour la guerre» (Ps. 120:6, 7). Oh ! que j'étais affligé dans mon âme ! «Mon Dieu, fais-moi vivre selon ta parole» ; «Vois mon affliction, et délivre-moi !» (Ps. 119:107, 153). «Car voici, ceux qui sont loin de toi périront. Mais, pour moi, m'approcher de Dieu est mon bien» (Ps. 73). Il veut nous amener là, à ne trouver de joie qu'en lui seul : Ps. 63:1.

À l'heure où vous étiez rassemblés pour le culte, je lisais le Ps. 84, sujet très précieux, plein d'actualité pour moi : je suis dans le désert et vous dans le sanctuaire ! Les autels sont dans le sanctuaire ; au désert est la terre aride et altérée, sans eau. Il fallait à Naaman de la terre bénie d'Israël pour y élever son autel en Assyrie (2 Rois 5:17). En Égypte, Abraham n'a point d'autel ; mais, quittant ce pays, il s'en va, en ses traites du midi jusqu'à Béthel... «au lieu où était l'autel» (Genèse 13:3, 4). L'Israël de Dieu (et c'est lui que l'on trouve au Psaume 84) est un peuple de rois et de sacrificateurs, et «ils régneront sur la terre» Voyez Apoc. 5:10. Mais, comme moi, appelés à demeurer avec ceux qui haïssent la paix, ils languissent, eux aussi, loin des autels de l'Éternel, autel de l'holocauste, autel d'or des

parfums : «Le passereau même a trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour elle, où elle a mis ses petits... tes autels, ô Éternel des armées ! mon Roi et mon Dieu !» (Ps. 84:3). Et moi, n'ai-je pas des motifs plus forts, plus intimes encore, de soupirer et de languir après l'assemblée de Dieu, et la table du Seigneur, et sa présence au milieu des siens, pour offrir à Dieu ces sacrifices spirituels qui lui sont agréables par Jésus Christ ?...

Vers 10 h 30 heures, je voyais les saints, à A., rassemblés, au nom du Seigneur, en sainte sacrificature, des adorateurs tels que le Père les veut. Chacun était là, à sa place habituelle, si bien que, tout à coup, je me crus au milieu de vous... Hélas ! j'étais loin, bien loin de ce lieu béni. Cependant, mon Seigneur, fidèle et bon Berger, a attiré mon attention sur ce passage d'Hébreux 10:19, 22 : «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus... et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, approchons-nous...». Que de richesses ! Ce n'est pas dans le local de L.P. seulement que vous étiez entrés, mais dans les lieux saints, dans le ciel même, pour louer et adorer notre Dieu en sainte magnificence. Ce fut un moment béni. Patience donc ! bientôt les saints glorifiés, réunis autour de Christ dans la gloire, feront «la fête» dans la perfection et chanteront sans faiblesse le cantique nouveau. Quelle éternité !

Ici, tout est passager, les pleurs, comme les joies. La tribulation, au témoignage même des Écritures, «est légère et d'un moment», bien qu'elle dure toute une vie ; mais «elle opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire» (2 Cor. 4:16-18). En attendant, il nous faut Colossiens, 1:11, 12, 13.

Romains 5:1-5 nous montre comment la tribulation opère en nous et pour nous ce poids éternel de gloire : «la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance ; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs», ce qui a pour résultat quelque chose de plus grand encore : «Et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant reçu la réconciliation» (Rom. 5:11). Mesure suprême, car celui qui se glorifie en Dieu ne saurait se glorifier ni en plus, ni en mieux. Plus de crainte donc, même dans l'orage, quelques proportions qu'il prenne : «l'amour parfait bannit la crainte» ; la sécurité est entière, car «Il te couvrira de ses plumes, et sous ses ailes tu auras un refuge» (Ps. 91:1, 4). Il n'est troublé par rien, Lui, le Dieu de paix...

25 **Le 3 mars 1915**

Me voici dans les tranchées, où j'occupe, pour la troisième fois, le même emplacement. Nous en sommes satisfaits, car ici tout est assez calme ; il est même rare que ceux qui sont en face de nous tirent un coup de fusil ; tellement que parfois nous serions tentés de croire qu'il n'y a personne, si de temps à autre l'un d'eux, ou même plusieurs ne se montraient. C'est rare cependant, car il est certain que nos balles sifflent aussitôt et vont les rappeler à la prudence. Toutefois, si l'infanterie est tranquille, l'artillerie, en revanche, à l'œil sur nous. Nous avons fait une tranchée un peu en avant. Pendant le jour, nous avons essayé, à diverses reprises, d'y travailler, mais chaque fois les obus arrivaient. Je t'assure que chacun alors se cachait vite et que tous disparaissaient sous terre, dans les abris. On dut faire toute la tranchée à la faveur de la nuit. Maintenant elle est pourvue de créneaux ; elle est terminée, mais il faut encore en sortir l'eau et la boue.

Je suppose que si l'infanterie allemande nous laisse ainsi tranquilles, c'est à cause de la distance qui nous sépare. Lorsque les tranchées sont rapprochées, malheur à qui se montre !... Sur la droite et sur la gauche, où les tranchées sont plus rapprochées, les attaques de part et d'autre sont fréquentes. Ce sont alors des prises terribles. Les tranchées sont minées, l'ennemi les fait sauter ; sitôt après l'explosion, il s'élançait pour occuper la tranchée. On le fait de part et d'autre ; c'est ainsi qu'une tranchée, selon qu'elle est plus ou moins importante, devient l'objectif d'une série d'attaques et de contre-attaques ; alternativement les deux ennemis se la prennent et reprennent. Oh ! ce sont des luttes sanglantes, parfois d'épouvantables corps à corps, où les hommes, comme des bêtes féroces, se ruent les uns sur les autres, se transpercent avec de grands couteaux, se lancent des grenades à la main. En ce qui me concerne, j'ai à bénir mon Dieu de ce qu'il n'en est pas ainsi ; crois-tu que dès mon retour sur le front, je n'ai pas tiré un seul coup de fusil, sauf pour dérouiller mon arme ; — mais alors je tirais n'importe où, sur un piquet...

Je voudrais que tu me visses : j'ai devant moi comme un petit escalier pratiqué sur le côté de la tranchée. C'est là que je tiens toute ma batterie de cuisine, tous mes trésors : gamelle, quart, petite casserole, réchaud, puis une boîte contenant sucre, chocolat, etc. À ma gauche, pendent mes musettes, où sont vivres, lettres, papier à écrire, traités et ma Bible. C'est ainsi que, sans me déranger, j'ai tout sous la main. Mon abri a un inconvénient, il n'est pas tout à fait assez haut : étant assis par terre, ma tête touche les tôles qui forment le toit ; il manque aussi de largeur, car en étant ainsi assis, j'en tiens toute la largeur. Tu comprends maintenant qu'on les appelle boyaux. Pour la nuit, je m'étends dans le sens de la longueur. Nous sommes quatre dans ce boyau. Il n'y fait pas trop froid...

26 **Le 4 mars 1915**

Chers et bien-aimés,

Mon cœur se porte vers vous, les bien-aimés du Seigneur réunis pour la prière. Il est 3 heures, vous êtes à genoux, rassemblés devant le trône de la grâce. Que de besoins à exposer à notre Dieu et Père, à notre Seigneur, fidèle et bon Berger ! 1 Timothée 2:1-4, Éphésiens 6:18-20, Philippiens 4:6, 7, Colossiens 4:2-4, Romains 15, 2 Corinthiens 1:8-11 ; Hébreux 13:18, 19. Tous ces passages montrent les effets merveilleux et si divers des prières des saints. La réunion pour la prière est un grand soulagement pour un cœur pieux qui cherche les intérêts de Christ ! C'est donc ainsi que nous venons au trône de la grâce pour déposer les requêtes de nos cœurs aux pieds de Celui qui y est assis, «qui a traversé les cieus». Il est donc parti d'en-bas, de la terre, pour arriver là, sur le trône de la grâce ! Il nous comprend quand nous lui parlons de nos besoins, «car il a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché». Que de richesses ! quel encouragement à «tenir ferme notre confession !» C'est bien un tel trône qu'il nous faut et un tel souverain sacrificateur. En Apoc. 4:2 à 4, le trône est bien différent ! Et l'éclat divin de Celui qui est assis sur le trône, et l'arc-en-ciel, et les 24 trônes qui sont autour du trône, et les 24 anciens qui sont assis dessus ! haut est grand, majestueux, plein de gloire ! Les saints sont bien là, autour du trône, mais pas réunis pour la prière : «et autour du trône 24 anciens, vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or». Il a fait toute chose belle en son temps, dit l'Écclésiaste, chap. 3:11. Pour nous qui sommes encore dans le désert, qui avons été donnés à Christ et sommes haïs du monde, nous avons besoin du trône de la grâce, duquel aussi nous nous approchons, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun (Hébr. 4:16). Si nous avons connu mieux la merveilleuse grâce du Dieu qui nous a sauvés, nous fussions demeurés plus attachés à Celui qui en est à la fois la source et l'expression. N'est-ce pas cette grâce qui nous a pris où nous étions et tels que nous étions (Tite 3:3-8), pour nous amener à Dieu, à tout ce que Dieu est (1 Pierre 3:18) ? n'est-ce pas elle qui nous suit tout le long du chemin (Hébreux 8:25).

J'ai donc été beaucoup avec vous en pensée. Ah ! si j'eusse pu prendre des ailes, c'eût été des ailes de colombes, et je serais parti comme un trait jusqu'à vous... Mais je suis ici... et tout ce travail béni de mon cœur, par la grâce de Dieu, toute cette bénédiction dont mon âme a joui, me fait sentir douloureusement où je suis et la distance qui nous sépare... Seigneur, que ta volonté soit faite ! Que nous soyons gardés dans la paix, la patience, sachant qu'il fait toutes choses bien. Mon cœur se brisait, cependant j'ai pu dire : «Oui, Père, c'est ce que tu as trouvé bon devant toi» (Matthieu 11:26). Quelle soumission de la part du Seigneur dans cette expression ! Comme il a trouvé le repos de son âme dans cette absolue soumission ! Qu'il nous fasse la grâce de charger son joug sur nous, et

d'apprendre de lui, car il est «débonnaire et humble de cœur ; et nous trouverons le repos de nos âmes» (Matthieu 11:29, 30). Il ne faut pas que la patience soit forcée, mais qu'étant fortifiés en toute force selon la puissance de sa gloire, le fruit en soit dans l'épreuve même, toute patience et constance avec joie, étant plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Comme chaque mot acquiert une force particulière quand, venant de son cœur, il est appliqué au nôtre par la puissance de l'Esprit Saint. Nous nous glorifions réellement dans les tribulations, quand la patience qu'elles produisent est caractérisée par la joie de Colossiens 1:11.

La dernière fois que vous avez été réunis ensemble pour la prière, vous avez beaucoup demandé que les saints sur le front parlent de Jésus à leurs compagnons d'armes. Aujourd'hui, mes camarades m'ont demandé des traités. Ce que j'avais, je le leur ai donné : un almanach évangélique, trois poésies différentes (le Dieu du Kaiser, Aux chers soldats français blessés, et l'Europe ensanglantée), plusieurs traités et, pour finir, d'anciens «Salut de Dieu». Tous les ont lus. Plusieurs me les ont rendus, mais après les avoir lus. C'est la première fois qu'ils me demandent tant à lire. À tous, ou à peu près, j'avais donné déjà des traités et des évangiles.

Je ne me tiens pas dans le même abri que les sergents et l'adjutant, comme au commencement. Ils voulaient que j'y allasse de nouveau, mais j'ai préféré être à part, tranquille, quoique je ne sois pas seul, car nous sommes quatre dans l'abri. Oui, je comprends un peu le psalmiste quand il dit : «J'aimerais mieux me tenir sur le seuil dans la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes de la méchanceté» (Ps. 84:10). Mais, béni soit-il, ce n'est pas le seuil, mais la demeure secrète du Très-Haut qui est notre part. À Lui toute la gloire...

Mais le contraste est grand entre ceux qui «habitent dans la demeure secrète du Très-Haut» et jouissent de tous les biens qui s'y trouvent, et ceux qui ne vivent pas dans cette intimité avec Dieu. C'est ainsi que Moïse devra dire aux fils d'Israël, en Égypte : «Je Suis m'a envoyé» (Exode 3:14), et faire les signes : 4:30 ; au Pharaon, Jéhovah se fera connaître comme l'Éternel, le Dieu d'Israël : «Et tu diras ainsi au Pharaon : Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Israël est mon fils, mon premier-né..» (4:22). Plus tard, dans le désert, puis en Canaan, quand le peuple a manqué, il dit, les invitant à revenir à lui : «Ainsi dit l'Éternel, qui t'a créé, ô Jacob, qui t'a formé, ô Israël» (Ésaïe 43:1). Qu'il nous soit donc accordé la grâce de savoir nous tenir à ses pieds, comme Marie, et écouter sa parole. C'est là la bonne part qui ne nous sera point ôtée.

Ce verset de cantique m'a souvent fait pleurer :

Nous connaissons ta douce voix,
Jésus, Berger fidèle ;
Tu nous as acquis, à la croix,
Une vie éternelle.
Seigneur, par ton Esprit d'amour,
Sur nous tu répands chaque jour
Quelque grâce nouvelle.

Oui, dit-Il, «Je connais les miens, et je suis connu des miens, comme le Père me connaît, et moi je connais le Père» (Jean 10:14, 15). Plus nous le connaissons, plus notre cœur sera tranquille, car mieux encore nous verrons l'étendue incommensurable de son amour, de sa grâce, de ses compassions, de sa miséricorde, de sa tendresse, de sa sollicitude. À l'heure présente, qui pourrait, sinon Lui, donner du repos à nos cœurs, et la confiance sans restriction en ce divin Seigneur, Tout-Puissant Rédempteur, qui nous chérit comme la prunelle de son œil ? cette confiance est légitime, elle lui est due, car, dans l'intérêt qu'il porte à tout ce qui nous touche, il compte même les cheveux de notre tête. Au chap. 43 d'Ésaïe, aux v. 3 et 4, s'adressant à Israël, son peuple terrestre, il dit : «Depuis que tu es devenu précieux à mes yeux, tu as été glorieux, et je t'ai aimé ; et je donnerai des hommes pour toi et des peuples pour ta vie». Pour nous, il a fait plus que de donner des peuples pour notre vie : «Il s'est donné Lui-même», ainsi qu'il le dit en Jean 10:11, 15 : «le bon Berger met sa vie pour les brebis». Au chap. 5, v. 1 de l'épître aux Éphésiens, il est écrit : «... le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur», et, au v. 25, «... le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle»... «Jésus, donc, sachant toutes les choses qui devaient lui arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus le Nazaréen. Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas aussi, qui le livrait, était là avec eux. Quand donc il leur eût dit : C'est moi, ils reculèrent, et tombèrent par terre. Il leur demanda donc de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus le Nazaréen. Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi, si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci» (Jean 18:4-9). Ah ! n'est-ce pas, il nous tarde d'être arrivés pour le connaître à fond, si tant est que ce soit possible, vu que «nul ne connaît le Fils que le Père» (Matt. 11:27). J'ai été bien longtemps sur ce sujet, mais il n'y a rien de plus précieux pour nous que de connaître «l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance» (Éphésiens 3:19). Pleine paix, n'est-ce pas,... patience... «Ayez bon courage, dit-il, c'est moi ; n'ayez point de peur» (Marc 6:50).

27 Fréméreville, le mars 1915

Allons, voici le déjeuner terminé, déjeuner qui se compose d'une soupe et d'un morceau de lard et d'un quart de café. Presque toutes les fois que nous sommes au cantonnement, on tue un porc, alors je suis à mon affaire.

Quant aux deux passages, Phil. 4:7 : «Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus», — et Hébreux 4:10 : «Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là», il peut y avoir une petite analogie entre eux, toutefois ce n'est pas la même chose. En Philippiens les soucis ne doivent pas ronger le cœur : nous sommes en relation avec Dieu. N'est-il pas notre refuge en tout temps ? Nos circonstances, si accablantes ou désespérées qu'elles nous paraissent, ne sont jamais au-dessus de ses ressources, car la ressource en Lui est toujours plus grande que notre besoin : lorsque nous avons rejeté sur lui notre fardeau, la paix de Dieu n'en est pas troublée. Cette paix de Dieu lui-même gardera nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus. Le trouble est dans notre cœur, mais la paix de Dieu, tout sage, tout bon, tout puissant, qui se charge de tout ; cette paix décharge nos pauvres cœurs et les garde dans la jouissance de leur riche portion, dans le Christ Jésus. En Hébreux 4, remarquons bien qu'il s'agit du repos de Dieu et qu'il faut nous appliquer à entrer dans ce repos-là. Pour nous, ce repos est encore à venir ; c'est un repos après le travail. Le fait qu'il s'agit du repos de Dieu nous fait comprendre le bonheur et la perfection de ce repos-là : «Il se réjouira avec joie à ton sujet : il se reposera dans son amour» (Sophonie 3:17). Le repos est encore à venir, mais il est assuré ; Christ à la droite de Dieu en est l'expression parfaite. Le Seigneur dit en Jean 5:17 : «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille». Mais Jésus a pu dire en Jean 17:4 : «Moi, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ; et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût». En Hébreux 4:9, il s'agit donc du repos du chrétien après tous ses travaux. Précieuse association ou communion de nature, de pensée et d'activité du chrétien sur la terre avec le Père et le Fils, et du repos de Dieu dans la gloire et la félicité. Le Dieu qui est amour se reposera dans la perfection de la bénédiction des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, et pour l'éternité ! Pour le présent, c'est le travail d'amour de la foi, ce sont les exercices et les épreuves de la foi, c'est le bon combat de la foi, etc., mais tout cela cessera, et le fidèle se reposera alors dans le repos du Dieu d'amour. En attendant ce repos final, et pour mieux y arriver, le cher Sauveur nous dit aujourd'hui, comme jadis aux disciples : «Venez à l'écart vous-mêmes... et reposez-vous un peu» (Marc 6:31). Quel cœur que celui du Maître pour les

siens se fatiguant à son service ! Et maintenant que le terme de nos peines approche si rapidement nous pouvons bien dire : «Bienheureux sont ces esclaves-là que le Maître, quand il viendra, trouvera veillant» (Luc 12:37). C'est l'amour pour lui, et rien d'autre, qui peut tenir le cœur dans cette constante attente de la venue du Seigneur, car où est le trésor, là aussi est le cœur. C'est à la fois précieux et solennel...

28 *Le 12 mars 1915*

Chère sœur,

... Que le Seigneur vous bénisse, vous qui pensez à moi et vous occupez de moi à tous égards ; à Lui toute la gloire, à vous et à moi la bénédiction et la joie. C'est lui qui encourage les siens dans le désert, qui prend soin d'eux jusque dans les moindres détails de ce qui les concerne. Tous les moyens sont dans sa main et c'est important à ses yeux de voir les siens s'entraider et s'encourager mutuellement pour aller en avant en ces jours de détresse, sur cette terre aride et altérée, sans eau...

Cette fois, je suis bien favorisé, étant dans un bon secteur, comme soutien d'artillerie, à quelques kilomètres en arrière des tranchées de première ligne. Les abris sont bons, ce qui n'est pas la moindre face à considérer dans notre situation. Et puis nous pouvons faire de bons feux, le combustible ne nous fait pas défaut, du moment que nous sommes dans un petit bois.

Le jour que vous m'avez écrit, vous arriviez, me dites-vous, de la réunion de prières, rassemblés dans la paix, et le Seigneur lui-même étant au milieu de vous (Matt. 18:19, 20). Quelle promesse ! «Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux». Et encore : «En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera» (Jean 16:23). Il n'y pas de limites à la grâce des Écritures, qui nous disent encore : «Et si nous savons qu'il nous écoute, quoique ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées» (1 Jean 5:15).

Ah ! quelle ressource puissante et riche que la prière ! quel dommage pour nous, de n'avoir pas su nous en servir davantage et mieux ! Si l'amour eût été plus actif, nous serions demeurés en Lui, et possédant ces choses et bien d'autres encore, qui sont le ressort d'un christianisme pur et vrai, nous aurions su lui demander «ce qui est selon sa volonté», quelle perte !

Il est une autre chose, mentionnée au Psaume 27, qui m'a souvent rempli de confusion : «J'ai demandé une chose... je la rechercherai». Hélas, nous ne savons pas assez rechercher ce que nous demandons : l'ami veut trois pains, sa demande est claire, précise ; il les lui faut, et, en dépit de toutes les objections qu'on lui oppose, il les a (Luc 11:5-11). — Eh bien, il n'est pas trop tard pour nous réveiller de notre sommeil spirituel et de conscience ; les temps ne sont-ils donc pas assez solennels pour cela ? Le Psalmiste désirait habiter dans la maison de l'Éternel, tous les jours de sa vie, pour voir la beauté de l'Éternel, et s'enquérir diligemment de lui dans son temple». Nous, maintenant, n'avons-nous pas des motifs plus grands, plus élevés, de nous enquérir de notre Dieu et Père, «le Dieu qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir», et qui nous a été absolument révélé dans le fils, en Jésus. Voyez Jean 1:18 : «Personne ne vit jamais Dieu ; le fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». «Et il est venu et nous a donné une intelligence, afin que nous connaissions le Véritable, c'est-à-dire l'intelligence ou connaissance du Dieu invisible, révélé en Lui, Jésus, qui est «le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance». C'est là ce qu'il nous faut, le Seigneur Jésus : «Et eux, levant les yeux, ne virent personne que Jésus seul» (Matthieu 17:8). Oui, oh ! l'Étoile brillante du matin s'est levée dans nos cœurs ! — bientôt nous l'aurons !... quel bonheur !...

Il y a sujet de nous humilier profondément et dans les larmes, de ce que nous avons été. Toutefois, «les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11:29). C'est pourquoi prenons courage, «car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui» (1 Thessaloniens 5:9, 10). Plus haut est la Patrie !...

29 *Les tranchées, le 26 mars 1915*

... Les journées les plus pénibles sont celles de relève, car, en hiver, les marches sont très fatigantes, à cause de la boue, et, de plus, on est toujours chargé, soit en provisions de bouche, soit en vêtements ; aussi lorsque nous arrivons, parfois chacun en a assez. Je n'ai quand même pas à me plaindre, car il y en a qui peinent plus que moi. De plus, j'ai fait l'expérience que c'est lorsque je suis le plus à bout, que le Seigneur me tient le plus près de lui. J'éprouve davantage alors ses tendres compassions, sa grande miséricorde. Il est toujours là, mais dans ces moments pénibles, il se tient tout près de moi. Il nous porte sur son cœur et sur ses épaules. Quelle grâce ! Il sympathise absolument à toutes nos peines, ayant «été tenté, comme nous, en toute chose à part le péché». «Il a été consommé chef de notre salut par des souffrances», «car en ce qu'il a souffert lui-même étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés». Il a été fatigué, il a eu faim, il a eu soif, lui, l'homme de douleurs, connaissant la langueur ; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête. C'est avec Lui qu'il faut avoir à faire. Alors on éprouve que ses paroles réconfortent, et sa tendresse et sa voix sont si douces, qu'il fait parfois pleurer. Oh ! qu'il est vrai, que «jamais homme ne parla comme cet homme» (Jean 7:46). Quant à nous, quel bonheur de le connaître ainsi comme notre Sauveur, le connaître dans son amour sur la croix, dans son amour dans le chemin et à sa venue, quand il transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire. Oui, il est mon Berger, «je ne manquerai de rien». La brebis qui parle de lui d'une manière si intelligente et à sa gloire, au Ps. 23, considérant son passé, son présent et son futur, n'a rien que nous n'ayons, et c'est de lui, de ses richesses insondables, qu'elle a tout. Ne s'occupe-t-il pas de tout ce qui nous touche, à un cheveu près ?... Le Psalmiste a pu dire : «J'ai été jeune et je suis vieux, et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa semence cherchant du pain» (Ps. 37:25), et il ajoute : «il n'abandonnera pas ses saints, ils seront gardés à toujours» (v. 29).

Il est bien vrai que l'épreuve actuelle est grande et qu'elle augmente graduellement d'intensité ; mais, n'en avions-nous pas besoin ?... qu'au moins le but pour lequel elle nous a été dispensée ne soit pas manqué ! le fondeur ôte l'or du creuset quand son image se reflète purement et nettement dans le métal précieux.

Maintenant le besoin de bras se fait sentir, et le cœur se serre à la pensée de tant de misères ; mais le Seigneur y est infiniment plus sensible que nous, qu'il nous soit donné d'endurer l'épreuve avec patience, de ne pas nous lasser ; nous appuyant fermement sur lui, nous marcherons de force en force, allant à sa rencontre (Psaume 84:7).

Pendant notre dernier séjour à Fréméville, nous avons pu nous réunir entre quelques amis ; Si. de V., A., facteur à St-A., Élie D., instituteur des environs de St-A., Va., de St-A., et Élie S. Vous voyez que nous étions quelques-uns. Notre Dieu et Père nous encourageait dans ces heureuses rencontres. Il y a dans son amour un grand repos pour l'âme. Ne nous occupons donc pas de demain, lui a tout prévu, et il a pourvu à tout. L'heure future nous semble parfois bien noire, mais la verrons-nous ? pourquoi donc nous en donner du souci, d'autant plus que le Seigneur nous dit, en Luc 12:25, 26 : «Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ? Si donc vous ne pouvez pas même ce qui est très petit, pourquoi êtes-vous en souci du reste ?» Donc, si même cette heure arrive, il y sera pourvu, Il nous gardera et nous soutiendra.

J'ai à plusieurs reprises interrompu ma lettre, car je surveille deux chantiers où se construisent des chevaux de frise. Ce sont de grosses pièces de bois, hérissées de pointes de tous côtés, que l'on place en réseau devant les tranchées, ce qui devient un obstacle très difficile à franchir. Si nous pouvons travailler ainsi, c'est que nous ne sommes pas tout à fait en première ligne : deux sections,

dont la mienne, sont à 300 mètres en arrière, derrière un petit mamelon, dans un tout petit bois, tandis que les deux autres sections sont aux tranchées, en première ligne. Celle d'Élie S. y est. Lui ayant dit mon intention de vous écrire, il me remit ses bonnes salutations chrétiennes. Il est bien ; c'est au repos seulement que nous pouvons être souvent ensemble. — Aujourd'hui il a fait une très belle journée ; je dis, il a fait, car le soleil va passer sous l'horizon. C'est tout de même bien agréable, une journée de beau soleil ! En voyant cette nature si belle, le cœur se serre à la vue de tout ce qui se déroule ! Parfois il ne semble pas vrai que sous un ciel si beau, on se livre à de tels carnages et qu'il y ait partout tant de larmes !..

Avec quel soulagement le cœur se réfugie En-Haut ! Oui, bon courage, bien-aimés, la délivrance est bien près, car dans le ciel brille une Étoile, qui l'illumine. Il faut regarder en haut pour la voir. C'est à la dernière veille de la nuit qu'elle paraît. Oh ! que de fois l'ai-je regardée, car cette étoile parle à mon cœur ; elle me dit : «le jour est là !» Oui, c'est bien l'«Étoile du matin», comme on la nomme. Et celui dont elle nous parle, c'est Christ dans le ciel, le Christ de l'Église. Cette précieuse étoile n'est vue que de ceux «qui veillent, attendant le jour». Ceux qui sont de la nuit dorment, et s'enivrent ; ils l'ignorent complètement. L'Étoile du matin est le Christ de l'Église. Elle répand sa lumière dans une autre sphère que la terre. Christ, quand il viendra pour bénir la terre, pour «ceux qui craignent son Nom», apparaîtra comme «Soleil de justice» portant la guérison dans ses ailes (Malachie 4:1-3). Que les yeux de nos cœurs soient fixés sur lui, Jésus, sans cesse !

Allons, je vous quitte avec peine, car je me plais à parler avec vous. Peut-être le Seigneur permettra-t-il que je puisse le faire de bouche, ici-bas, mais quoi qu'il advienne, «tout est bien»...

30 Le 12 mars 1915

Mes bien chers parents,

Vous me dites qu'il se fait de grands préparatifs, lesquels, considérés au point de vue humain, sont propres à briser le cœur. Vous me donnez à comprendre que les jours à venir seront pleins de douleur : «Que votre cœur ne soit pas troublé», a dit Jésus, le Seigneur ; puis il ajoute : «ni craintif». Oui, la crainte inhérente à la nature humaine est maintenant bannie, et le cœur est plein de la paix que Jésus donne. Vous me dites que vos cœurs se brisent en pensant à moi... Allons, mes chers parents, tendrement aimés, soyez bien tranquilles ; vous voyez que jusqu'à cette heure le Seigneur m'a beaucoup protégé ; pour plus tard, qu'ai-je à craindre ? et puis, si je devais aller vers Lui, ai-je donc à craindre ? pour ma part, je m'en réjouis beaucoup, car alors je verrai Jésus, Celui qui m'a tant aimé. Je connaîtrai à fond son amour, comme aussi j'ai été connu. Quand je vois combien je suis faible à vivre pour Lui, lent à comprendre les leçons qu'il veut me donner par ces sombres jours ; tout cela, si je regarde en avant, me remplit de crainte, car l'un des fruits de l'Esprit est la fidélité (Galates 5:22), et moi... Mais soyez en pleine paix ; si je pars tout est bien, si je reste tout est bien aussi. J'ai confiance en Lui qu'il peut me garder si je dois rester, puis, allez !... c'est souvent à l'heure la plus sombre que la délivrance arrive — voyez Israël en Égypte, le résidu lors de la grande tribulation — etc. Jésus vient... l'Étoile du matin est levée — ah ! l'Étoile du matin !..

31 Froméreville, le 22 mars 1915

Nous étions relevés des tranchées samedi soir. Partis de là-haut vers les 10 h. du soir, nous sommes arrivés ici vers les 3 h. du matin, mais fatigué, tout courbaturé, m'étant un peu refroidi. Même hier, je n'étais pas encore bien ; aujourd'hui, je ne me ressens absolument plus de rien. Hier, nous nous sommes levés très tard, il était près de neuf heures. Vite je fus me débarbouiller, car aux tranchées ce n'est pas facile ; je me lave parfois le bout du nez, puis c'est tout. À 10 h. 1/2, nous avions rassemblement de compagnie, ensuite la soupe. Après cela, le frère D., l'ami Va., le bien-aimé S. et A., sont venus ensemble. Nous sommes sortis du village et, de deux à trois heures, nous avons pu lire le chap. 24 de Luc — précieux chapitre ; mais ce ne sont que quelques versets qui nous ont occupés : l'affection de ces femmes pieuses pour le Seigneur, manifestée dans leur activité, dans leur œuvre. Puis cette expression m'a vivement frappé : «Souvenez-vous comment il vous parla quand il était encore en Galilée, disant : Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, et qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Et elles se souvinrent de ses paroles». Paroles pleines d'actualité, qui nous témoignent à nous aussi tout son amour dans son sacrifice pour nous : les souffrances furent ta part, cher Sauveur !... afin que nous, nous héritions la bénédiction !..

Après être rentrés, le frère S. et moi, nous avons été prendre la douche, ce qui est bon pour la santé. Quel bienfait ! je prends la douche et me revêts de linge propre ; ainsi je puis me garantir contre les petites bêtes, car je t'assure qu'il n'est pas difficile d'en prendre pendant le séjour aux tranchées. Par ces opérations, douche et linge propre, répétées tous les huit jours, je peux fort bien m'en garantir.

À 4 heures nous avons revue d'armes, puis demi-heure après la revue, la soupe. Cela fini, nous nous sommes rassemblés une seconde fois, ces amis et moi, dans mon cantonnement. La journée, comme tu le vois, fut bien remplie. — Les bons soins du Seigneur sont grands à mon égard car, en vérité, je suis si bien soutenu corporellement, que je supporte les fatigues inhérentes à la guerre, tout en ayant des moments pénibles. C'est ainsi que l'autre jour, en allant aux tranchées, j'eus beaucoup de peine, je n'en pouvais plus. Alors je suis venu aux pieds du Seigneur et lui ai tout dit. Il m'a donné la force pour arriver et dit de bonnes choses, en me montrant cet homme lassé du chemin, assis sur le puits de Sichar. J'en ai pleuré à cause de la tendresse avec laquelle il parlait à mon cœur : «Je t'aime, m'a-t-il dit ; l'affection de mon cœur est pour toi ; je comprends tes peines...». Je pouvais reposer ma tête sur son cœur tendre et bon. Je l'ai fait avec un indicible rafraîchissement, et cela m'a fait beaucoup de bien : «Ah ! Jésus, le fils de Dieu, Toi, l'Homme de douleurs, lassé du chemin, assis sur la fontaine de Sichar, dépendant d'une pauvre femme pour un peu d'eau pour apaiser ta soif... quelle grâce que ta grâce ! C'est toi qui donnes de la force à celui qui est las ! Oui, ton Nom est merveilleux.» Tel est mon Bien-aimé, mon suprême ami, mon fidèle et bon Berger ! Oui, quel cœur ! Oui, grâce à Dieu pour son don inexprimable !..

32 Les tranchées, le 27 mars 1915

À Mlle P.V.

Chère Mademoiselle et sœur en Christ,

C'est avec une grande joie que je viens causer un moment avec vous. Encore une fois je puis parler de Lui avec une de celles qui l'aiment, parler de Celui qui s'est livré lui-même pour vous, pour moi.

Merci beaucoup de vous souvenir de moi ; pour ma part, je suis heureux de pouvoir vous présenter à Jésus, vous, sœur tant aimée de mon Seigneur, mais qui êtes aussi éprouvée depuis si longtemps par la maladie et par la souffrance.

En pensant à vous, comme jadis Marthe et Marie, aujourd'hui, je lui dis aussi : «Seigneur, celle que tu aimes est malade». Je le lui dis, car Jésus, l'homme de douleurs, qui allait de lieu en lieu faisant du bien, est le même Jésus, glorifié, sur le trône de Dieu. — Vous êtes, chère sœur, la malade qu'il aime, et à moi, il a dit aussi : «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu».

Vous me dites de demander à Dieu que vous soyez prête à partir comme je le suis, moi ; mais en lui demandant que vous soyez prête, je ne lui dirai pas : «comme moi je le suis»... Vous oubliez un peu, je le crains, que je l'ai, moi aussi, cette chair de péché qu'il faut mortifier ; je m'aperçois que «mon âme est attachée à la poussière» et j'en ai des attaches !.. mais je lui ai demandé de les couper et

«de me faire vivre selon sa parole» (Ps. 119:25). Ainsi donc, demandons-lui de nous donner d'être prêts, comme Il le veut, n'est-ce pas ?

Ma santé est bonne, vous, vous n'avez pas ce privilège. Je ne ressens aucune souffrance, et vous, beaucoup. Mais Lui sait donner à chacun selon les besoins de sa position. Ses ressources ne sont pas limitées ; elles sont inépuisables, et toujours au-delà du besoin chez les siens. Ézéchiël 34:15, 16 renferme une grande bénédiction : «... et la malade, je la fortifierai». Et, n'est-ce pas, que vous avez ses visites ?... Au-dessous de nous sont les bras éternels ! Quelle sécurité ! ses bras ne se retireront que lorsqu'Il nous aura déposés... «à la maison» (Luc 15:5, 6), dans le rassasiement de joie de sa face.

Au revoir donc, près de Jésus ; c'est le seul rendez-vous certain ; c'est celui que je vous donne. Votre jeune frère,
J. D.

33 *Montzéville, le 29 mars 1915*

Chers parents bien-aimés,

Nous sommes arrivés de bonne heure, environ minuit (et non 3 heures du matin comme précédemment). Nous étions bien heureux de nous arrêter ici. Il y a un revers à la médaille : nous ne verrons plus tant d'amis, mais je vois toujours Jésus, mon Seigneur et Sauveur. Ô, chers parents tendrement aimés, que faut-il de plus... et que ferait-on sans lui ?

J'ai été frappé de ce qui est dit en Jean 20:20 : «Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur». En effet, ce n'est qu'en le voyant, Lui, que nous pouvons nous réjouir. Comme jadis les circonstances de Pierre, en Matthieu 14:28-30, nos circonstances ne sont pas propres à nous réjouir, si nous ne l'avons pas, Lui, devant les yeux, car «le vent et les eaux nous sont contraires». Mais «l'a-t-on regardé, on est illuminé». Passant par la vallée des pleurs, ses bien-aimées en font une fontaine, et la bénédiction de Dieu couvre cette sombre vallée. Oui, «contemplant la gloire du Seigneur à face découverte, nous sommes transformés de gloire en gloire», à sa ressemblance moralement et les conséquences en sont grandes pour l'éternité : «un poids éternel de gloire». Oui, bientôt nous verrons sa face, nous le verrons tel qu'Il est !...

Le cher S. C. m'écrivait, en me parlant de l'Étoile du matin : «Que de fois je l'ai regardée les yeux pleins de larmes, et je lui ai demandé la grâce de fixer mes regards sur lui, Jésus, l'étoile brillante du matin, sans jamais les en détacher». Moi aussi je le lui ai demandé. Les hommes se battent pour la possession de la terre ; le Seigneur dans ses voies d'amour a voulu que nous soyons sous les effets de cette guerre, mais qu'ils fassent ce qu'ils voudront, nous leur laissons la terre : le Ciel est notre patrie.

Attendons le Seigneur Jésus, Lui, rien que Lui : ma grâce te suffit. Que d'exercices pour arriver à pouvoir dire : «J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve». Cher apôtre Paul !

Il y a un petit vallon entre nous et l'ennemi. Au fond du vallon se trouve un petit bois, puis, derrière, un champ dans lequel se trouve une faucheuse-lieuse, puis un autre bois, double du premier en étendue. Le régiment que nous avons relevé avait envoyé une patrouille de 12 hommes, commandée par un sergent, jusqu'au second bois. Pendant que le sergent et 9 hommes allèrent fouiller le bois, 3 restèrent près de la lieuse pour s'assurer qu'aucune faction ennemie ne contournerait la patrouille. Leur mission terminée, les neuf revinrent, mais voilà qu'ils ne retrouvèrent pas les trois autres, et n'aperçurent plus aucune trace d'eux : ont-ils été surpris, enlevés ? On ne sait rien..

Pendant le jour, lors même que l'infanterie qui est en face de nous est calme, il ne faut pas se montrer, ni surtout travailler à se retrancher : si les balles n'arrivent pas, en revanche les obus ne tardent pas à éclater ; nous restons dans nos abris, sauf les sentinelles. La plus grande partie du temps est employée à dormir pour remplacer le temps perdu la nuit ; puis nous restons le plus possible enveloppés dans notre couverture, afin d'avoir chaud, car sans qu'il fasse très froid, il n'y a cependant pas de chaleur à revendre, et cela d'autant moins que les aliments nous arrivent toujours à la glace : ceux qui aimaient les glaces sont servis à souhait. Cette nuit il a neigé, mais elle a fondu en partie.

Je viens de dîner : un peu de viande, conservée du matin, un morceau d'oignon (car ainsi je la mange avec plus d'appétit), un morceau de chocolat (de celui que vous m'avez envoyé). Ensuite j'ai fait une tasse de chocolat. Je vous assure que le réchaud à alcool me rend de grands services.

Quant au lard dont vous me parlez, que dirai-je ? vaut-il la peine de l'envoyer ? car avant qu'il arrive qui sait ce qui sera arrivé !... Nous voilà à la fin de mars. Il me semble voir se préparer de tout ; mais sûrement il se prépare de terribles journées ! Mais nos yeux sont sur notre Dieu, de Lui vient la délivrance. C'est lui qui dissipe le conseil des nations et met à néant les desseins des peuples (Ps. 33:10). Ainsi, en s'attendant à lui, le cœur est gardé dans la paix, heureux, même quant aux jours à venir : jour après jour, heure après heure, Il est pour nous et prévient nos besoins

34

Bien chers parents,

... En ce jour, son jour, le Seigneur m'accorde d'être un peu tranquille, de pouvoir, par la pensée, être réuni avec vous. Par la pensée, hélas oui. Pour être plus libre, je suis sorti de l'abri, ainsi j'ai pu lire. Puis me voilà de nouveau rentré, car il fait un vent froid du midi.

Nous sommes loin, bien loin les uns des autres ; mais en un clin d'œil ma pensée a franchi cette distance et je me promène parmi vous, allant de l'un à l'autre, vous qui êtes tout ce que j'ai de plus cher sur la terre. Mais ce n'est qu'en pensée, et, de cette façon, ma visite ne donne guère de satisfaction, ni à vous, ni à moi. Il n'en est pas ainsi avec Jésus, celui qui nous aime d'un amour infini, Il est partout, avec nous tous. Sa présence est une réalité pour les siens.

L'Étoile du matin ! Cet astre si tranquille, solitaire, précède l'arrivée du jour ; c'est à la dernière veille de la nuit qu'elle apparaît. Brillante dans la voûte azurée, elle illumine aussi notre cœur, pleine d'espérance, avant coureur du jour. Et cependant, avant que le jour arrive, nous nous en irons vers Lui, comme les colombes vers leurs colombiers, selon la touchante expression d'Ésaïe 60:8 : «Qui sont ceux-ci, qui volent comme une nuée, et comme les colombes vers leurs colombiers ?» Pas un ne manquera !

Lorsque les chefs du peuple devaient se rassembler, on sonnait d'une seule trompette ; lorsque toute l'assemblée devait se réunir, on sonnait des trompettes, mais lorsque l'assemblée devait partir, on sonnait avec éclat (Nombres 10). Bientôt toutes sonneront, mes chers parents, avec éclat, car l'assemblée de Dieu va partir de la terre pour se trouver avec Christ, dans la nuée. Lorsque, parfois, le matin, le ciel est bien clair, je me dis, peut-être le rassemblement aura lieu aujourd'hui ? Ceignons nos reins, tenons nos lampes prêtes, la main sur la poignée de la porte et nos oreilles attentives pour entendre le cri : «Voici l'Époux !» et lui ouvrir aussitôt. Alors nous connaissons à fond, comme nous aussi nous avons été connus ! Et lui étant semblables, nous le verrons tel qu'il est. «Et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie, comme Lui est pur». Oui, veillons comme la sentinelle.

En avant de nous tranchées, il y a plusieurs rangées de fils de fer barbelé, et, en avant de ce réseau se trouvent les petits-postes, qui ne se relèvent que deux fois par nuit. Aussi, croyez que ceux qui y viennent à minuit attendent le matin avec anxiété ; avoir l'ennemi à quelques mètres de soi, un ennemi qui cherche par tous les moyens imaginables à s'emparer des sentinelles, et souvent y réussit... De plus, il fait froid, il gèle ou il pleut et l'on est dans la boue. Il faut être là immobile comme une statue. On comprend avec quelle ardeur la sentinelle attend le matin pour sortir de cette position si critique, pleine de dangers, de périls, de souffrances. Et cependant,

le Psalmiste dit : « Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles attendent le matin, que les sentinelles attendent le matin » (Ps. 130:6). Attendre ainsi est une attitude bénie ! (Luc 12:37). Être avec lui, le posséder, lui, le voir enfin tel qu'il est, celui que, sans avoir vu, nous aimons, et dans lequel, bien que nous ne le voyions pas encore, nous nous réjouissons d'une joie ineffable et glorieuse ! Oui, « c'est la fête éternelle qui va s'ouvrir aux cieux, fête toujours nouvelle, repos délicieux ! » Oh ! quelle faveur ! quelle grâce que celle dans laquelle nous sommes, « la vraie grâce de Dieu », si l'heure actuelle est très sombre, nous avons une porte d'espérance, une bonne espérance par grâce et une consolation éternelle.

35 **Lundi, le 19 avril 1915**

Chers et bien-aimés,

Sans être tout à fait guéri de la plaie causée par la brûlure, je suis bien ; elle est presque disparue, ne nécessitant qu'un faible et petit pansement, un peu de glycérine iodée que le major met sur la plaie. — Je suis encore occupé à empierrer les fosses à fumier des villageois, car ici tous mettent le fumier devant leur porte. Le médecin a vu mon travail et a paru tout satisfait. Il a dit qu'il demanderait que la prochaine fois les deux maçons que j'ai (deux éclopés) me soient laissés pour continuer ce travail, car, a-t-il dit, « je n'avais jamais eu quelqu'un qui s'en occupât aussi sérieusement ». De jour, la compagnie fournit 10 hommes pour arracher les pierres et secondar les maçons. Nous avons aussi une voiture pour apporter les pierres. Il me semble être dans un chantier ; mais la paye n'est pas forte...

J'ai vu S., de T., il est au train de combat et conduit les voitures. Ce pauvre homme m'a fait pitié, tant il a l'air découragé. C'est avec peine que j'ai pu le trouver, et j'espère le revoir aujourd'hui, afin de lui parler et de lui remettre quelques traités. Ce n'est pas étonnant, s'il est abattu, quand il pense à sa femme, seule avec une ferme comme la leur ! il a quitté le 25 mars. On le comprend : sans Sauveur, sans ami, par conséquent, sans Dieu et sans espérance, sans un cœur vers qui se tourner pour trouver de la sympathie, et ne point voir d'avance dans les hostilités présentes ; au contraire, la tempête se lève de plus en plus terrible, sans nom ! Ah ! je les comprends et sympathise de tout cœur à leurs peines. Moi-même, que ferais-je ? que ferions-nous ? si nous ne connaissions pas la sollicitude, la tendre bonté de Jésus, de Celui qui a mis sa vie pour les siens !

Il fait à présent un temps splendide, et malgré soi, on ne peut s'empêcher de soupirer, ayant vaguement caressé la pensée qu'au retour du beau temps, les hostilités cesseraient. Comme tu le disais, hélas ! il ne faut pas s'étonner qu'elles continuent, car nous sommes lents à apprendre ce que notre Dieu veut nous enseigner. Mais que tout doit être triste dans le pays !

Il ne nous faut pas trop attendre la fin de la guerre comme délivrance, car alors que de tristesses, de deuils, de ruines ! et je doute fort que revienne jamais la tranquillité dont nous avons joui auparavant. Dieu soit béni ; nous ne sommes pas sans ressource. Attendons patiemment la délivrance, savoir la venue du Seigneur pour nous introduire chez nous, où est Jésus, dans l'heureuse maison du Père...

36 **Le 28 mars 1915**

... Hier j'ai distribué environ deux cents évangiles, traités et poésies. Tous les ont acceptés, et parmi eux, il y a des incrédules ou des moqueurs. Dieu, qui a dit que sa parole ne retournera pas à Lui sans effet, est puissant pour briser ces cœurs, même les plus endurcis ; « ma parole, dit-il n'est-elle pas comme un feu, et comme un marteau qui brise le roc ? » (Jérémie 23:29).

Je comprends ta douleur, chère tante, à la vue de tant de blessés. Tu sèmes, c'est bien. Chaque fois que je puis le faire, moi-même je m'en réjouis ; ce qui reste à faire, je le laisse aux soins du Seigneur. Ce que je demande, c'est de pouvoir semer, car alors mon cœur brûle : annoncer l'Évangile par n'importe quel moyen, mais toujours sous son œil et dans sa dépendance... mais ma faiblesse est grande ! Un passage qui me fait du bien, c'est Juges 6:14, au sujet de Gédéon : « L'Éternel le regarda, et lui dit : Va avec cette fore que tu as, et tu sauveras Israël... ». Où était sa force, vu qu'il n'en avait point ? (v. 15). Mais l'Ange de l'Éternel ne lui avait-il pas dit : « L'Éternel est avec toi, fort et vaillant homme » ? (v. 12). C'est comme l'apôtre l'exprime lui-même en 2 Cor. 12:7-10, quand le Seigneur répond à ses supplications : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ». C'est pourquoi il dit à ceux qui étaient capables de le comprendre, et désiraient achever la course : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force » (Éph. 6:10), et à son cher Timothée : « Toi donc, mon enfant, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus » (2 Tim. 2:1). Même dans un bon état spirituel, il nous faut sa force pour le glorifier. Que 2 Tim. 4:17, 18 est beau à ce sujet ! — Donc, rien d'étonnant que nous soyons si faibles, le Seigneur Jésus ayant peu de prix pour nos cœurs ; nous avons beaucoup de confiance en nous-mêmes et peu dans le Seigneur, en sa parole. Et pourtant lui seul est « notre Force », « notre Confiance », « notre Lumière » (Ps. 22:19 ; 71:5 ; 27:1). Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Celui qui demeurera en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits ; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire ? » (Jean 15:5). Dans presque toutes ses prières, un vieux frère, qui a blanchi au service du Maître, disait : « Seigneur, fais-nous la grâce d'avoir toujours moins de confiance en nous-mêmes, mais toujours plus de confiance en Toi, pour continuer avec ta parole »...

37 **Les tranchées, le 1^o mai 1915**

Ma chère sœur en Christ,

Votre position est difficile, seule avec votre famille, votre cher Daniel se trouvant sur le front, exposé à ce qu'on y rencontre. Outre cela, vous êtes fatiguée, votre cher petit Jean, a été bien malade, mais, par la grâce de notre Dieu, l'une et l'autre êtes mieux. Depuis la lettre de maman, ma pensée est davantage avec vous tous, et je sympathise vivement à votre épreuve : étant une même famille spirituelle, votre épreuve est aussi la mienne, et notre Dieu m'accorde la faveur de vous porter tous sur mon cœur au trône de la grâce, votre cher Daniel, vous et vos enfants bien-aimés. En pensant à votre position exerçante, le Seigneur m'a donné plusieurs passages qui m'ont consolé, et je tiens de vous en faire part.

Les événements présents ont fait saigner nos cœurs. Parfois la douleur en est si vive que les larmes coulent. Reconnaissons — et que Dieu nous donne de le comprendre toujours mieux — que nous nous sommes attirés cette discipline : « Voici, au lieu de paix, j'avais amertume sur amertume ; mais toi, tu as aimé mon âme, la retirant de la fosse de la destruction, car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos » (Ésaïe 38:17).

Tout ce qu'il fait envers nous, il le fait en amour, en bonté, en sagesse, en grâce. Mais parfois, en considérant l'épreuve présente, en voyant tant de cœurs à consoler, de plaies à bander, de besoins à satisfaire ; en voyant tant de positions pénibles, difficiles, le cœur s'écrie : « Et qui est suffisant pour ces choses ? »

Les hommes cherchent à remédier aux difficultés de la situation présente, les uns d'une façon, les autres d'une autre ; et nous, enfants de Dieu, allons-nous faire comme eux ? Nous, tracasserons-nous, nous abîmerons-nous pour nous garantir au mieux contre les ennuis divers et multiples de la situation de chacun de nous ?... Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire ? Dans une situation difficile, nous entendons le Seigneur dire à son peuple : « C'est en revenant et en vous tenant en repos que vous serez sauvés ; dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force. Mais vous ne le voulez pas ». Ils s'obstinent à mal faire : « Et vous avez dit : Non, car nous nous enfuirons sur des chevaux ; c'est pourquoi vous vous enfuirez, et : Nous monterons sur des chevaux rapides ; c'est pourquoi ceux qui

vous poursuivent seront rapides» (Ésaïe 30:15, 16). S'obstinant à mal faire, ils s'engagent sur une voie de chagrin et d'amères déceptions. Et nous, qu'allons-nous faire ?...

Une autre chose m'a frappé, c'est la manière de faire du pieux Ézéchias, dans de grandes difficultés. L'ennemi fait rage contre lui ; dans son insolence, il outrage même l'Éternel, le Dieu d'Ézéchias. Celui-ci vient dans la maison de l'Éternel, et déploie la lettre de Sankhérib devant l'Éternel» (Ésaïe 37:8-13, 14-20). Quel spectacle ! il réalise ce qui avait été dit au peuple : «dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force». Mais aussi, quelle délivrance !

Venons, nous aussi, disons-lui tout, rejetant sur lui tout notre souci, car il a soin de nous (1 Pierre 5:7). L'exhortation de l'apôtre à ses chers Philippiens est pleine de sollicitude ! «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu...» (Phil. 4:6, 7). Il arrive parfois que la douleur remplit tellement le cœur que nous ne pouvons rien dire, pas même pleurer ; mais un soupir inexprimable, d'une indicible douceur, s'échappe de notre cœur oppressé, et Celui qui sonde les cœurs comprend la pensée de l'Esprit ; car il intercède pour nous selon Dieu. Avec la tendresse d'une mère, notre Dieu nous secourt. Le Ps. 40:1 dit : «J'ai attendu patiemment l'Éternel ; et il s'est penché vers moi, et a entendu mon cri». Il se penche vers nous, il entend notre cri ! Quelle grâce ! Ah ! bien des fois je me suis trouvé à bout de tout et sans rien pouvoir faire : je suis venu à lui disant, comme Ézéchias, écoute... regarde... vois, et je puis dire qu'il m'a toujours répondu, même quant à mes besoins matériels, d'une manière digne de Lui, faisant bien au delà de ce que j'avais demandé ou même pensé. Il s'occupe aussi des petits détails, insignifiants, et qui font souffrir quand même. Certainement notre voie ne lui est pas cachée, et notre cause ne passe pas inaperçue de notre Dieu (Ésaïe 40:27). Jamais il ne délaisse les siens, et rien de ce qui les touche n'est insignifiant pour lui, pas même un cheveu. «Il donne de la force à celui qui est las, et il augmente l'énergie à celui qui n'a pas de vigueur» (Ésaïe 40:29). Touchante grâce, il dit : «Ne crains point, car je suis avec toi ; ne sois pas inquiet, car moi je suis ton Dieu. Je te fortifierai ; oui, je t'aiderai ; oui, je te soutiendrai par la droite de ma justice... car moi, l'Éternel, ton Dieu, je tiens ta droite, moi qui te dis : Ne crains point, moi, je t'aiderai» (Ésaïe 41:10 et 13).

Quel Dieu que le nôtre ! Nous lui avons coûté trop cher pour qu'il nous délaisse ; il connaît les siens et les siens le connaissent ; il n'y a que sa voix qui puisse donner du repos ; c'est une voix connue, la voix du bon Berger, qui met sa vie pour ses brebis. Il n'a pas besoin de dire son nom pour ramener le calme dans le cœur. Il suffit qu'il dise : «C'est moi ! Celui qui t'aime, tu connais ma voix...». À cet égard, une pensée m'a fait beaucoup de bien : le Seigneur vous avait donné votre cher Daniel ; seul Il connaît le vide et la souffrance que son départ a laissés dans votre cœur, chez les enfants et dans la maison comme soutien. Maintenant il est loin, très loin même. Mais que dit la foi : «quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, mon Dieu me recueillera» (Ps. 27:10). Et lui, qui n'est pas homme pour mentir, répond : «Dieu, dans sa demeure sainte, est le père des orphelins, et le juge des veuves» (Ps. 68:5). C'est donc, lui, le Seigneur, qui va prendre la place de l'absent et s'acquitter à la perfection de sa tâche à l'égard de tout, de tous et de chacun. Et si plus tard quelqu'un vous demande : «Avez-vous manqué de quelque chose ?» — «De rien», répondez-vous avec joie et reconnaissance. Oh ! quel Seigneur que le nôtre ! Quel Ami que celui que nous possédons, «plus attaché qu'un frère» ! (Prov. 18:24), «l'ami qui aime en tout temps, et dans lequel un frère est né dans la détresse» (Prov. 17:17).

Alors, en présence de tant de grâces, de tant de ressources que nous possédons en Lui, nous dirons, pleins de confiance : «Le Seigneur est mon aide ; je ne craindrai point» (Hébr. 13:5, 6), et avec le Psalmiste : «La délivrance qui vient de l'homme est vaine. En Dieu reposent mon salut et ma gloire : le rocher de ma force, mon refuge est en Dieu» (Ps. 60:11 ; 62:5-7). Oui, «celui qui se confie en l'Éternel, la bonté l'environnera» (Ps. 32:10), et «rien ne manque à ceux qui Le craignent» (Psaume 34:9, 10). Donc tenons-nous près, toujours tout près de Lui, n'est-ce pas, chère sœur, nous ne serons pas confus, et si nous croyons, «nous verrons la gloire de Dieu». Laissons-le faire : il veut user richement de grâce envers nous (Ésaïe 30:18). Il ne faut pas que nous l'en empêchions, n'est-ce pas ? Allons, vous m'excuserez si je me suis tant étendu sur ce sujet. Vous comprenez bien que je ne veux pas vous exhorter, car je suis trop faible pour le faire. En outre, je suis de beaucoup plus jeune que vous, qui connaissez mieux que moi l'amour du bon Berger, ayant eu l'occasion d'expérimenter ses soins bons et fidèles, tant de fois déjà ; mais il dit : «Consolez-vous l'un l'autre», et ainsi j'étais heureux de parler avec vous sur ce sujet.

Mais nos bénédictions ne se limitent pas à cela, car il vient, joie indicible, le jour où nous allons arriver à l'autre rive : «Le soir étant venu, il leur dit : Passons à l'autre rive...». Et en dépit de tout, «ils arrivèrent à l'autre rive» (Marc 4:15 ; 5:1). «À la maison». Alors plus d'exercices, d'ennuis, de larmes. Ainsi donc courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus...» (Hébr. 12:1-3).

Je suis bien dans ma santé et possède de bonnes nouvelles de votre cher Daniel. Que notre Dieu le garde et le ramène dans sa chère famille, si le Seigneur n'est pas venu.

Il fait bon ici à présent ; c'est plus agréable que par le froid, la neige, la pluie, et tout ce qui s'en suit. Que notre Dieu nous tienne près de Lui. J'embrasse bien fort la grande Lydie et Joël, qui doit sensiblement vous aider, Berthe, la petite Jeannette et le cher petit Jean. Saluez mes parents, les chers bien-aimés de la M., et recevez pour vous-même la sympathie et l'affection de votre frère en Christ.

38 *Le 2 mai 1915*

Chère tante aimée,

C'est dimanche, mon cœur s'envole vers toi, peut-être aussi privée du rassemblement des chers enfants de Dieu. — Aujourd'hui, je suis assez tranquille. J'en ai profité, à l'heure où les saints sont rassemblés, pour me recueillir, prier, lire et méditer, dans le fond de mon petit abri. Je suis alors bienheureux et reçois une bénédiction spéciale, lorsque je puis ainsi, à l'heure du culte, avoir mon cœur et ma pensée libres, et m'envoler vers ceux qui sont rassemblés ; ne serait-ce qu'une pensée qui, pour un instant, me porte vers eux, à l'heure venue, elle me fait toujours du bien. Et voilà qu'aujourd'hui, dès les 10 heures, je suis libre. Maintenant il est plus de 11 heures, et beaucoup de ceux qui le peuvent sont encore rassemblés — part heureuse et bénie ! — Patience ! bientôt, nous le serons aussi ! Ce ne seront plus des blessés qui nous retiendront dans une salle d'hôpital, ni les obus au fond d'une tranchée. Non, le Seigneur a dit : «Je rassemblerai ceux qui se lamentent à cause des assemblées solennelles» (Sophonie 3:16). En attendant, nous avons besoin de patience jusqu'à la venue du Seigneur, n'oubliant pas que nous lui sommes précieux à ce point qu'il nous a acquis par le sang de son propre fils. As-tu remarqué le contraste saisissant entre le v. 11 : «Ceux qui s'égayent dans l'orgueil d'être Juifs», selon Romains 2:17-24, et le v. 18 : «Ceux qui se lamentent à cause des assemblées solennelles» ? Quel contraste ! On le trouve encore en Ésaïe 66:2, 5, 10, 11, 12 à 14 et les v. 3, 4, 6, 15 à 17, au Psaume premier, et d'autres passages des Écritures..

Au chap. 40 d'Ésaïe, Israël dit que «sa voie est cachée à l'Éternel et que sa cause a passé inaperçue de son Dieu» (v. 27). Par la grâce de Dieu, nous ne tiendrons point un tel langage. Notre Seigneur, Dieu sur toutes choses, béni éternellement, Lui, «Il compte le nombre des étoiles ; à elles toutes il donne un nom. Oui, Il est grand et d'une grande puissance ; son intelligence est sans borne» (Ps. 147:4, 5). «Levez vos yeux en haut, dit-il, et voyez ! Qui a créé ces choses, faisant sortir par nombre leur armée ? Il les appelle toutes par nom. Par la grandeur de son pouvoir et de sa force puissante, pas une ne manque» (Ésaïe 40:26). C'est lui, ce tout-puissant Créateur et conservateur de tout ce vaste univers qui «guérit ceux qui ont le cœur brisé, et qui bande leurs plaies»... «Il donne de la force à celui qui est las, et il augmente l'énergie à celui qui n'a pas de vigueur» (Ps. 147:3 ; Ésaïe 40:29). Oui, le louer est une «bonne chose. Chantons les louanges de notre Dieu ! car c'est une chose agréable. La louange est bienséante» (Ps. 147:1).

C'est une personne connue, n'est-ce pas, chère tante, sa voix nous est familière, afin que dans la tempête même, le calme demeure dans notre cœur. Il n'est pas nécessaire qu'il dise : «Je suis Jésus»... etc., ou «Je Suis celui qui Suis». Non. «Ayez bon courage, c'est moi». Il est cette Personne connue, aimée, Jésus ! puis il ajoute : «N'ayez point de peur». Cher Sauveur, si ce n'était pas ta voix, ta voix connue, elle ne nous tranquilliserait pas ? Mais, Jésus, tu l'as dit, et quel bonheur : «Mes brebis connaissent ma voix». Tenons-nous donc près, tout près de Lui, afin que chacune de ses paroles nous soutienne.

Dans les Écritures, on voit souvent des contrastes à ce sujet. Je veux dire que parlant à une personne qui le connaît, il n'est pas nécessaire qu'il se nomme par son nom, pour que le cœur soit tranquillisé. Adam eut peur à la voix de l'Éternel Dieu, ce qui implique qu'il avait été dans une relation d'une certaine intimité avec Lui ; mais après sa chute cette voix ne le rassurait pas, vu qu'il avait péché ; mais il la connaissait. Daniel est fortifié par cette voix si compatissante : «Ne crains point, homme bien-aimé ; paix te soit ! sois fort, oui, sois fort !» C'est aussi le cas des disciples, de Marie (Jean 20:15, 16), de Jean, (Apoc. 1:17, 18), de l'Esprit et de l'épouse en Apoc. 22:16, 17, 20. — Il en est autrement pour celui ou ceux qui ne vivaient pas dans son intimité. Par exemple, Israël en Égypte ; Moïse devra dire : «Je Suis» m'a envoyé (Exode 3:14), et faire les signes (4:30). Puis, au Pharaon, Jéhovah se fera connaître comme l'Éternel, le Dieu d'Israël (4 et 5). Ensuite, quand le peuple a manqué, l'Éternel les invite à revenir. Il ne leur dit pas : «C'est moi», mais «Ainsi dit l'Éternel». Étant dans de telles relations bénies, intimes avec lui, exprimées par Jean (Jean 13:25) et par Marie (Luc 10:39), sachons reposer nos têtes fatiguées sur son sein, et nous tenir aussi à ses pieds pour écouter sa parole, sa douce voix. Ce verset troisième, du cantique 73 m'a souvent fait pleurer, à cause de l'intimité qu'il respire : «Nous connaissons ta douce voix, Jésus, Berger fidèle», etc. Il connaît les siens, et il est connu des siens, comme, dit-il, le Père me connaît, et moi, je connais le Père» (Jean. 10:14, 15). Plus nous le connaissons, plus notre cœur sera tranquille, car nous verrons mieux alors l'étendue insondable de son amour, de sa grâce, de ses compassions, de sa miséricorde, de sa tendresse, de sa sollicitude, de sa sainteté et de sa bonté. Du reste, à l'heure présente, c'est Lui et lui seul, qui nous donne du repos. Un de ses rachetés a plus de prix pour lui que beaucoup de peuples ; Ésaïe 53:3 et 4. Si cela est vrai pour Israël, bien davantage pour nous. Pour nous avoir à Lui, les siens, il n'a pas dû donner des peuples, mais tout ce qu'il avait (Matt. 13:45, 46), et plus que cela, il s'est donné lui-même pour nous (Éph. 5:25). Quel amour que son amour ! Qu'avons-nous donc à craindre ? Il me tarde d'être arrivé pour le connaître à fond... Allons, je te quitte, tante chérie. J'ai été bien long sur ce sujet, mais il n'y a rien de si précieux pour nous maintenant que de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance. Pleine paix, n'est-ce pas ? Patience ! Il dit : «Ayez bon courage ; c'est moi ; n'ayez point de peur» (Marc 6).

39 **Le 8 mai 1915**

Mes chers parents,

Deux jours après notre arrivée ici, nous sommes partis pour une destination inconnue. Abraham aussi, «étant appelé, obéit... et il s'en alla, ne sachant où il allait» (Hébr. 11:8). Mais que son chemin était différent du nôtre ! Lui, il obéit pour s'en aller «au lieu qu'il devait recevoir pour héritage» ; nous, nous obéissons pour aller à la souffrance et peut-être à la mort !

Le premier jour, je fus exempt du sac, ayant un peu de peine à aller en avant, car, depuis plusieurs jours, je souffrais de la tête, de la gorge, puis de tout. Le même jour nous repartions, moi en autobus, le major me jugeant trop fatigué pour faire à pied une telle marche. Arrivés à un petit village, à l'ouest de Bar-de-Duc (du village je voyais bien cette dernière ville) où le bataillon devait nous rejoindre ; un contre-ordre arrive, le bataillon va ailleurs, et nous voilà repartis aussitôt en autobus pour le rejoindre, ce qui eut lieu dans la nuit. Tous ces voyages ont aggravé ma fatigue. Ce matin j'ai vu le major (il est très gentil avec moi). Il m'a ausculté avec soin, car je souffre un peu du côté droit et m'a dit que je n'avais rien, que les poumons fonctionnaient normalement. Pouvant prendre quelque nourriture, me voilà mieux. Béni soit le Seigneur ! Comme il m'a soutenu ! Quel Dieu que notre Dieu ! Il est notre Dieu pour le temps et pour l'éternité. «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin !»

Je suis toujours sans nouvelle de mon cher Élie S., et voilà deux jours qu'il est parti : ne savez-vous rien ? Si j'étais mieux, j'avertirais sa femme, et lui dirais dans quel état était son cher mari, quand il m'a quitté. Jusqu'ici cela m'a été impossible. — Le frère Si. a été évacué dans la Haute-Garonne. Il m'a écrit il y a quelques jours. Il va au mieux, vu la gravité de son cas. Dieu a eu pitié de lui et l'a gardé. Le médecin qui le soigne lui répète sans cesse : «Vous l'avez échappé belle !» Je pense souvent et beaucoup à chère sœur Emma. Quel coup ! le plus douloureux qu'un cœur humain puisse recevoir. Que le Seigneur la soutienne ! Seul, il peut soigner une telle plaie ; tout autre qui le tente, si bien intentionné soit-il, a la main trop lourde et fait souffrir. J'ai fortement à la pensée de lui écrire, mais jusqu'à présent, c'est impossible ; je ne sais même pas quand je pourrai le faire. En lui exprimant toute mon affection, ainsi qu'à ses parentes, dites-lui que je sympathise vivement à sa profonde et intime douleur. Hélas, ma sympathie donne peu ; mais celle de Jésus, comme elle reconforte, rafraîchit, encourage ! Comme je l'ai dit, le Seigneur seul a la main assez délicate pour bander un cœur brisé d'une telle manière. Oui, à Lui toute la gloire !

40 **Le 10 mai 1915**

La journée d'hier fut bonne ; nous étions au repos, un repos relatif toutefois. L'après-midi et le soir, plusieurs amis et moi, nous avons pu nous rassembler pour lire quelques versets de cette parole, de laquelle il est écrit : «L'entrée de tes Paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples» (Ps. 119:130). Ah, que je suis heureux d'avoir ma Bible ! C'est ma meilleure compagnie, chère Bible ! Elle en a déjà bien vu ! Lors de ma blessure, elle me fut merveilleusement conservée. Dans ma dernière carte, je te disais n'être pas bien. J'ai passé, en effet, quelques jours un peu pénibles. Je ne mangeais pas, et le peu que je prenais, je le rejetais et souffrais assez, et avec tout cela il nous fallait fournir des marches assez longues. Nous devions nous arrêter six jours à Montzéville, mais le troisième jour nous partions déjà. Quoiqu'exempté de porter le sac, j'eus assez de peine d'arriver. Malgré cela, le même jour je dus repartir en autobus pour le village où le bataillon devait arriver le lendemain. Maintenant nous sommes dans ce village, au repos, en attendant la concentration des troupes. Selon toute probabilité, le corps d'armée en entier change de secteur ; mais aucun de nous ne sait où nous allons. Il se peut donc que mes lettres subissent du retard. Il ne faut pas t'en étonner, aussi longtemps que nous ferons des mouvements.

Par la grâce de notre Dieu, je suis en pleine paix et bienheureux. Un moment, craignant que j'eusse à me servir de mes armes, j'en fus très exercé. À aucun prix, dut-il m'en coûter la vie, je ne le ferai. C'est pourquoi je ne cesse de crier à mon Dieu, de me préserver d'en venir là. Et si sa volonté était de pousser l'épreuve de ma foi jusqu'à ce point, qu'il me fasse la grâce de ne pas défendre ma personne, puis «être avec Christ est de beaucoup meilleur». Pardonne-moi de t'écrire des choses si tristes. J'ai tort ; mais si je ne te revoyais pas, crois fermement, chère tante, que je ne me serai pas rendu meurtrier pour me défendre. C'est ce que je demande instamment à mon Dieu, la grâce de ne pas me servir de mes armes ; et si je devais arriver à l'affreux corps à corps, d'avoir de Lui la force morale de me laisser transpercer. Il me délivrera, et Il sait de quelle manière.

41 Le 12 mai 1915

Mes bien chers parents

Hier nous avons changé de cantonnement. Au lieu de continuer vers le sud, nous sommes remontés vers le nord : nous étions près de Bar-le-Duc, et maintenant nous ne sommes pas éloignés de Sainte Ménéhould et de la voie ferrée allant de ce village à Dombasle. Le village où nous sommes se nomme Butteau. Vous le trouverez sans doute sur la carte.

Le premier jour, étant partis de Montzéville, nous passâmes à Dombasle, Rampon, Juvécourt, jusqu'à Ipécourt. De là nous fûmes à Boulainville, puis ici. Je n'ai pas fait la marche à pied, mais en auto-camion. Ce fut la bonne main du Seigneur, car cela se fit sans que je l'eusse demandé. C'est le major qui m'a désigné pour être transporté. Ce repos pendant ces quelques jours a été béni par mon Dieu, qui m'a guéri et l'appétit est revenu. Ah ! mes chers parents, que de petits détails dans lesquels je vois sa main miséricordieuse. Il veille sur son faible enfant.

C'est aussi par un effet de cette même miséricordieuse bonté et sollicitude que je n'avance pas en grade. N'ayant pas à diriger des hommes, je n'aurai surtout pas à le faire sur le champ de bataille, si je dois y retourner. Ne pouvant pas faire usage moi-même de mes armes contre mes ennemis, comment commander à d'autres de le faire ? Eh bien, aussi longtemps que je conserve ces galons, je n'ai pas à le faire. À plus de cinq ou six reprises, peu s'en est fallu que je ne montasse en grade. Une fois même un de mes lieutenants voulait me faire citer à l'ordre (non pas pour ma bravoure dans le combat, mais pour lui avoir porté des dépêches au travers d'un terrain balayé par la mitraille ennemie) ; mais le Seigneur ne le permit pas : il ne l'a pas voulu. Dès mon retour ici, j'ai failli avancer à trois ou quatre reprises. Même mon commandant, comme mon lieutenant, n'y comprend plus rien. Si mes chefs ne le comprennent pas, moi, par contre, je le comprends fort bien. Que de fois j'en ai remercié mon Dieu et Père, de s'occuper de moi ainsi en bien, et aujourd'hui plus que jamais.

Au commencement, mon amour-propre en souffrait, par rapport à mes camarades. Aujourd'hui, que son nom en soit béni, je suis plus qu'indifférent à de telles gloires. Il y a une autre considération importante : gradé, on peut se soigner, tandis que tel que je suis, je suis astreint à toutes les fatigues, à toutes les privations. Il me donne de le supporter, même avec joie, et cela fortifie l'homme intérieur, si l'homme extérieur dépérit.

Il permit parfois que je fusse là, à bout de tout ; mais moi aussi, dans ma petite mesure et malgré toute mon indignité, je fis l'expérience que «sa grâce suffit, car sa puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Cor. 12:9). C'est ainsi qu'à la dernière relève, pour venir des tranchées, de Montzéville à Esnes, mon aspirant m'a pris mon sac. À la marche suivante, je n'eus pas de sac et toutefois je restai en arrière. Alors j'ai pensé à Jésus, à mon Seigneur, à lui qui a tant souffert pour moi. Et pourquoi ? Pour me sauver de la perdition éternelle, et me rendre propre pour être avec lui dans la gloire et le repos de notre Dieu et Père !... C'est ainsi que je vais en avant un jour après l'autre.

Ce matin je fus de bonne heure au petit ruisseau, et là il me fit la grâce de penser à la scène d'Actes 16:13-15 : «Et nous étant assis, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées». «Et une femme, nommée Lydie, marchande de pourpre de la ville de Thyatire, qui servait Dieu, écoutait ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait». Cette pensée m'a frappé ; elle est riche en bénédiction. Ce sont les yeux de son cœur qui furent ouverts (Éph. 1:18), ces yeux que le Seigneur lui-même appelle «bienheureux» (Matt. 13:16). «Bienheureux sont vos yeux, car ils voient...» et «bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez» (Luc 10:23). Et que voient-ils, ces yeux bienheureux ? «les choses qui ne se voient, pas», lesquelles sont éternelles (2 Cor. 4:16-18).

Je n'ai encore rien reçu d'Élie S., et n'y comprends plus rien. Il doit être très fatigué quelque part. Ne savez-vous rien ? J'ai bien remercié le Seigneur quand j'ai su S. C. à Privas. — Envoyez-moi de l'argent par les voies les plus rapides, car nous resterons au moins huit jours ici, la plupart de nos officiers sont en permission. Ils sont partis hier...

42 Le 15 mai 1915

Allons, me voilà de retour au village où nous avons cantonné après avoir quitté Montzéville, quand je fus si fatigué : Depuis, nous avons fait plusieurs étapes pour revenir enfin sur nos pas.

Je ne comprends encore rien à ses déplacements ; mais une chose que je vois et comprends, c'est la bonne main de notre Dieu avec moi pour m'aider, me protéger. Après l'étape que je fis pour arriver ici la première fois, je n'ai plus marché, mais fus transporté en autobus, et cela, aujourd'hui encore, et cependant je suis délivré de mon indisposition : le Seigneur est bon ; il m'entourne de bontés et de compassions. Il répond aux prières de tous ceux qui m'aiment et toutes choses travaillent ensemble pour mon bien.

Aujourd'hui, je ne sais où je vais et cependant je sais où je vais, dans l'heureuse maison du Père. Placé dans sa main toute-puissante (voir Ésaïe 40:12) — et sa main n'est pas devenue trop courte pour qu'il ne puisse racheter, et il y a de la force en Lui pour délivrer (voir Ésaïe 50) — placé dans cette main, rien et personne ne peut m'en ravir, ni même m'ôter un cheveu sans sa permission. Confiant en son amour inaltérable, je suis donc tranquille, en parfaite sécurité.

En toute chose, on peut voir sa bonne main. Mon capitaine voulait me faire nommer sergent : Alors, comment feras-tu, pour commander à tes hommes de faire feu ?... puis voilà que je n'ai pas été nommé, mon Dieu ayant vu ma détresse. À trois reprises, on m'a annoncé ma nomination ou que j'allais être nommé, et je ne l'ai pas été, de sorte que mon lieutenant disait : «Je n'y comprends, rien !...». Je le comprends : mon Seigneur a voulu m'épargner cette détresse, et je l'en bénis. Il continuera à me laisser là. Et qu'il me préserve d'avoir jamais à me servir de mes armes, même au péril de ma vie. S'il le fallait, il vaut mieux mourir que de devenir meurtrier. Je ne sais rien encore d'Élie S. ; je suis fort inquiet à son sujet, car il doit être très fatigué, sans cela il m'aurait écrit certainement. J'ai écrit à Madame S. ; elle, je l'espère, me dira ce qui en est de son mari, mais il me faut avoir patience pendant quelques jours.

43 Laudrécourt, le 20 mai 1915

Bien-aimés parents !

Lorsque vous m'enverrez un colis, ajoutez-y un peu de camphre, placé comme suit : faites un petit sac, ayant à l'extrémité une petite courroie ; mettez dans le petit sac une certaine quantité de camphre, et le cousez un peu partout, dans tous les sens, comme une couverture piquée. La petite courroie sert à le suspendre au cou ; le petit sac tombe ainsi sur la poitrine ou derrière le dos, mais sur la peau. L'odeur du camphre éloigne la vermine. Plusieurs camarades en portent et s'en trouvent bien. Ce n'est pas que j'aie beaucoup de ces hideuses petites bêtes, car je me tiens propre ; cependant il ne m'arrive que trop fréquemment d'en prendre, et si je m'en délivrais à si bon compte, ce serait fort heureux.

J'ai reçu une lettre de Mme S. et suis par elle renseigné sur le sort d'Élie. Je lui ai écrit. Il est mieux, paraît-il. Cette séparation est exerçante, car depuis qu'il est parti, jamais nous n'aurions eu tant d'opportunité d'être ensemble ! Je commence à me faire à mon isolement, toutefois Élie me manque beaucoup, et cependant, en ceci encore, je dois dire que tout est bien, car j'éprouve davantage encore le besoin de la présence du Seigneur, n'ayant plus que lui... Le cher Élie et moi, nous nous comprenions si bien, et je l'aimais d'un amour particulier à cause de sa piété. Il n'en est pas de même avec les autres amis, et de plus avec ces derniers, nous nous voyons moins souvent.

Que de faiblesses le Seigneur supporte chez nous ! Quelle patience ! C'est une cause de vive douleur que de devoir constater que cette grande discipline du Seigneur porte si peu de fruit chez moi ! Je le possède si peu, lui, Jésus, pour le tout de mon cœur ! Hélas, que d'afflictions, de coups il faut pour nous former ! Ce passage d'Ésaïe 30:18, m'a frappé : «C'est pourquoi l'Éternel attendra pour user de grâce envers vous», et pourquoi ? parce que nous ne sommes pas revenus à lui de tout notre cœur et en vérité. Il lui en coûte pourtant de devoir tarder autant «d'avoir compassion de nous». Ah ! que je désire, dans une mesure complète, tirer mon tout de lui, comme le sarmet du cep ! Patience ! bientôt nous aurons revêtu nos corps spirituels, et nous ne marcherons plus en gémissant. Tendons vers ce but, comme l'apôtre quand il écrit : «Si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts» (Phil. 3:11). Le Seigneur lui-même, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu» (Hébr. 12:2).

Je reviens encore à Ésaïe 30. Il y a là tant de patiente grâce en l'Éternel. À cause de leur obstination dans le mal, ils seront réduits à être «Comme une perche au sommet d'une montagne, et comme un étendard sur une colline» (v. 17). Mais «l'Éternel est un Dieu de jugement : bienheureux tous ceux qui s'attendent à lui ! Car le peuple habitera en Sion, dans Jérusalem. Tu ne pleureras plus ; à la voix de ton cri, il usera richement de grâce envers toi ; aussitôt qu'il entendra il te répondra» (v. 18, 19).

Que notre Dieu, après nous avoir donné «le pain de la détresse» nous donne de jouir sans faiblesse du rassasiement de joie de sa face, en haut, là «où nous ne serons que joyeux». Le jour est peut-être près, bien près de nous ! Que son Nom soit à jamais béni ! Tout est grâce, pure et souveraine grâce. Il est amour, et tout ce qu'il fait procède de cette unique source, l'amour ! Quel moment lorsque nous connaissons à fond comme aussi nous avons été connus. Oui, à Lui toute la gloire.

44 **Mardi, 28 mai 1915**

Cher ami,

Ta lettre du 18 courant m'est arrivée avant-hier et je m'empresse d'y répondre. Par elle, j'apprends, que vous êtes tous bien de santé, et, grâce à Dieu, je puis dire qu'il en est de même de moi, quoique j'aie la tête fatiguée, et me trouve souvent comme dans un cauchemar, au sein de tous ces bruits, de toutes ces choses étranges.

On est heureux au milieu de ces horreurs, de pouvoir, avec le Psalmiste, «élever les yeux vers les montagnes d'où nous vient le secours (Ps. 131:1), et pour nous, notre seul secours efficace vient de Lui, comme l'exprime si clairement le v. 11 du Ps. 60. Quel contraste entre l'état d'esprit de ceux qui cherchent leur secours dans l'homme, et ceux qui le cherchent en leur Dieu seul. On voit cela dans bien des passages de la Parole : Ps. 34:9, 10 ; 59:16, 17 ; 146:3-7 ; Jérémie 17:5, 6, 7, 8, etc.). Et au milieu de cette fournaise, de toutes ces calamités, on sent le besoin de crier à Dieu de garder et de soutenir les siens, autant ceux qui ne sont pas encore manifestés à Lui, que ceux qui le sont déjà, tous engagés dans cette terrible guerre des peuples.

J'ai été sérieusement exercé par toutes ces choses, et je sens, qu'il est pénible, humiliant au possible, de voir des frères, se réclamant du même Dieu et Père, rachetés par le même précieux sang de Jésus, invoquant le même Seigneur ; des frères qui jadis, sans même s'être vus, se connaissaient en Christ et s'aimaient, et s'aiment encore malgré tout ; des frères qui se trouvent maintenant, par la force et la fatalité des circonstances, armés les uns contre les autres, et cela certainement de part et d'autre à contre-cœur.

Les brochures que tu m'as envoyées, surtout la dernière, n'ont pas diminué ce douloureux exercice d'âme. Depuis longtemps déjà j'avais senti la responsabilité du chrétien dans les circonstances dont elle parle ; j'avais prié et supplié le Seigneur de me préserver d'avoir à me servir de mes armes, et c'est ce qu'il a fait jusqu'à maintenant, par sa fidèle bonté. C'est même ce que j'avais en vue, en grande partie, quand je me plaçai comme conducteur de mulets. Dieu n'a pas permis que j'y restasse. Il ne se trompe pas ; ses voies ne sont pas les nôtres. En outre, je suis très heureux et soutenu à la pensée que les frères prient beaucoup pour nous, et que de ferventes prières et des supplications montent devant Dieu pour nous, combats fort différents de ceux que nous livrons ici !

Pendant les quelques jours que j'ai passés à Privas, j'eus l'occasion d'étudier un article qui me parut de toute beauté, sur les attributs ou conditions de la prière pour être exaucée. Ayant pris note des passages cités et les ayant médités, je vais te les exposer brièvement. Tu pourras, ou plutôt, vous pourrez les examiner ensemble. C'est avant tout l'accord dans la prière : Matt. 18:18-19 : «Si deux d'entre vous sont d'accord pour une chose quelconque» ; 2° la foi, la confiance : Matthieu 21:22. «Et quoique vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez», et aussi Jacques 1:6 : «... mais qu'il demande avec foi, ne doutant nullement» ; 3° La précision dans la prière : Luc 11:6 : «Donne-moi trois pains» ; 4° la persévérance même jusqu'à l'importunité : Luc 18:1-8 (Messager évangélique 1875, n° 3 et 4).

La lecture de ces passages et les éclaircissements qui les accompagnent dans l'article cité, furent particulièrement bénis pour moi, et m'encouragèrent. Oui, bien chers frères, ne cessez pas de prier pour tous les enfants de Dieu sur la terre tout entière, afin que dans la position difficile où ils se trouvent personnellement, ils soient gardés de l'ennemi et de ses ruses, soutenus, encouragés dans leurs âmes, et rendus capables d'exercer cette sacrificature royale de 1 Pierre 2:9, envers leurs frères et envers ceux qui les entourent et les écoutent, et plus encore leur sainte sacrificature devant Dieu, «pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ» (1 Pierre 2:5).

L'attitude du roi Josaphat et de son peuple, en 2 Chron. 20, est fort belle et consolante, en un temps de grande détresse, comme celle où se trouvent actuellement les enfants de Dieu. Ce passage fut placé souvent devant nous à L. P., sans que j'y trouvasse le même à-propos qu'aujourd'hui. Il est dit de Josaphat qu'il «craignit (v. 3), et tourna sa face pour rechercher l'Éternel, et proclama un jeûne par tout Juda». Ensuite, après avoir reconnu et exalté les droits, la grandeur, l'incontestable autorité de son Dieu, il place devant Lui la cause du peuple, Son peuple : Ce peuple n'est-il pas la semence d'Abraham, Son ami ? — Et de Juda il est dit : «Et tout Juda se tenait devant l'Éternel, avec leurs petits enfants, leurs femmes et leurs fils» (v. 13). Spectacle touchant et de toute beauté ! Quel sentiment des besoins du moment et quel cœur pour rechercher l'Éternel ! Quelle confession de leur néant, mais de Sa grandeur ! «Ô, notre Dieu, ne les jugerai-tu pas ? car il n'y a point de force en nous devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi !» Quelle abondante grâce l'Éternel a répandue sur eux tous !

Une telle humiliation, un tel recueillement ne seraient-ils pas de saison de nos jours chez les enfants de Dieu ? Et tout d'abord, nous humilier de l'abaissement moral où nous sommes descendus, lui confesser nos infidélités sans nombre, puis implorer son secours et sa délivrance sur nous et tous ceux qui, avec nous, sont dans la fournaise.

Peut-être serons-nous amenés à lui demander, non qu'il retire l'épreuve, mais nous garde du mal et la sanctifie de manière à ce qu'elle produise les fruits à sa gloire et au bien éternel des siens, pour lesquels il l'a permise ? Oui, puissions-nous être capables de le glorifier, comme les trois jeunes Hébreux, au sein même de la fournaise «chauffée sept fois plus qu'on avait coutume de la chauffer» (Daniel 3:19, 21, 22, 23, 24-30). Puis, «c'est lui qui arrête la tempête, la changeant en calme» (Ps. 107:29). Oui, Seigneur ! accorde-nous la grâce de te glorifier, soit que nous passions par les eaux ou que nous marchions dans le feu, et d'attendre ton glorieux retour, adorable Seigneur et Sauveur, pour nous introduire dans la maison du Père ! Amen.

J'ai lu le passage d'Habakuk 1:16 que tu me cites, et trouve le rapprochement que tu fais parfaitement juste. Souvent j'avais pensé à ce verset 16 : «C'est pourquoi il sacrifie à son filet, et brûle de l'encens à son rets, parce que par leur moyen sa portion est grasse et

sa nourriture succulente». Je l'avais vu s'exaltant, lui et son ouvrage, mais ne m'étais pas arrêté à la prophétie du commencement du passage, que j'ai trouvée, en effet, d'une surprenante coïncidence.

Bien souvent j'ai eu des salutations de bon nombre d'amis de la contrée. J'aurais aimé répondre à chacun d'eux personnellement ; mais il m'est pénible à l'excès d'écrire ici, tellement abasourdi par les choses qui m'entourent, les obus qui éclatent et les mille bruits divers que l'on entend sans cesse. — Veuille, je t'en prie, m'excuser auprès d'eux, et leur présenter à tous mes bien affectueuses et fraternelles salutations dans le Seigneur. Souvenons-nous qu'ayant un même point de départ, la croix de Christ, nous avons un même point d'arrivée, Christ dans la gloire ! Nos chemins peuvent être fort divers, s'être rapprochés parfois, confondus même ; peut-être s'écarteront-ils pour le temps sur la terre, mais nous nous retrouverons au même lieu, ensemble, avec Christ, dans le repos, la félicité, la gloire de Dieu et pour l'éternité !...

45 Mercredi, 29 mai 1915

Cette fois me voilà de retour dans les tranchées de première ligne. Ce secteur sera peut-être aussi calme que celui de Bettincourt, quoique nous soyons bien plus près des tranchées allemandes et que certaines positions y soient l'objet d'attaques répétées de leur part. Ils voudraient s'emparer d'une petite hauteur, de laquelle ils nous mettraient dans l'impossibilité presque entière de conserver d'autres positions secondaires. C'est là que les 15 et 16 mai ils eurent un complet échec. Ayant attaqué cet ouvrage important de défense, ce fut, paraît-il, une effroyable hécatombe, «l'affaire de Ville-sur-Tourbe». — C'est mon secteur, en Champagne, dans la Marne, près de Beau-Séjour, entre Ste-Menehould et Reims.

Quant à ma santé, grâce à Dieu, je suis très bien, sans ressentiment de ma dernière indisposition. En outre, je partage un petit abri avec mon chef de section, et sous ce rapport aussi, je suis favorisé : l'abri est confortable. Nous y avons deux chaises, une large planche, fixée dans l'une des parois, nous sert de table, une bonne couche de paille. Même au cantonnement, je fus rarement si bien. L'abri a environ 1 m. 20 de haut.

Étant dans l'embrasure de la porte pour t'écrire, chère tante, ma vue se porte sur la petite hauteur convoitée par l'ennemi. En ce moment elle est fortement canonnée, ainsi que le village de Ville-sur-Tourbe, situé de deux à trois cents mètres plus en arrière. Ce village est entièrement démoli : la guerre est un terrible fléau, un redoutable jugement de Dieu sur notre génération !...

Hier, j'eus une lettre du cher Élie S. Il va mieux et commence à se lever. Il a beaucoup souffert, m'écrit-il ; il eut jusqu'à 40 et même 41° de fièvre. Il pensait que le Seigneur allait le prendre à Lui et s'en réjouissait.

Ce moment de l'année rappelle de douloureux souvenirs, et ma chère mère doit en avoir le cœur bien serré ! Mes deux sœurs sont beaucoup mieux auprès du Seigneur, dans le paradis de Dieu, absentes du corps, qu'ici-bas, dans ce triste, sombre et lugubre monde ; mais, hélas, nous ne les avons plus ! Tout est parfait du côté de Dieu et dans les Écritures. Les affections sont légitimes : «Et Jésus pleura». Les Écritures ne nous donnent pas comme consolation à l'égard des bien-aimés que nous pleurons, leur bonheur présent avec le Seigneur, mais bien plutôt le fait que nous les retrouverons à notre rassemblement avec Jésus, à sa venue. Il ne dit pas que nous ne devons pas être affligés, mais «pas affligés comme ceux qui n'ont point d'espérance». D'ailleurs nous sommes exhortés «à oublier les choses qui sont derrière pour tendre avec effort vers celles qui sont devant et à courir droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Phil. 3:14). Alors, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est, et nous serons de nouveau tous réunis dans le repos, la félicité, la gloire de Dieu et pour l'éternité.

Étant donnés les événements actuels, qu'elles eussent souffert, surtout Dorcas, au cœur si aimant, si tendre ! C'est la bonté de notre Dieu envers elle, ainsi que cela est écrit : «... les hommes de bonté sont recueillis sans que personne comprenne que le juste est recueilli de devant le mal. Il est entré dans la paix : ils reposent sur leurs couches, ceux qui ont marché dans leur droit chemin» (Ésaïe 57:1, 2)....

46 Dimanche, 16 mai 1915

Chère sœur,

Ayant appris que le Seigneur a repris à Lui votre bien-aimé mari, j'ai beaucoup pensé à vous, frappée ainsi dans vos plus chères affections. Je saisis un moment de repos, car, nous sommes arrivés de bonne heure de la marche, pour vous exprimer ma sympathie, faible sans doute, en présence de l'intensité de votre douleur, mais réelle dans le Seigneur. Unis en un seul corps, lorsqu'un membre souffre, tous souffrent avec lui — pas assez sans doute, mais tout de même, à cause des liens de l'Esprit qui nous unissent en Christ, je souffre un peu de la douleur de votre cœur, saignant par la grande blessure qu'il a reçue. — J'ai cherché les consolations de la Parole ; cela m'a fait du bien, et maintenant je désire vous les communiquer, car Dieu nous dit de nous consoler l'un l'autre par Ses paroles ; et ce n'est qu'à Lui seul qu'il appartient de le faire. Il le fera certainement, en son temps, par sa parole, je le sais ; mais présentement j'aimerais vous faire profiter, en quelque mesure, du baume que m'ont fourni ces passages des Écritures.

Quel changement pour votre cher mari, quittant presque subitement la scène de cette pauvre terre, d'être introduit tout à coup dans la présence de son Seigneur et Sauveur, qui l'a aimé et s'est donné lui-même pour lui ! Cette heure bénie arrivera aussi pour nous ; nous aussi nous serons avec Jésus. Une joie éternelle remplira tous nos cœurs ; une couronne d'allégresse ceindra tous nos fronts (Ésaïe 35:10). C'est le repos parfait, parce que c'est le repos acquis par notre Sauveur, le repos de l'amour. Plus de larmes dans la céleste patrie, et quant à celles que nous versons, notre Dieu lui-même les aura toutes essuyées avec une tendresse infinie : «Moi, dit-il, je vous consolerais» (Ésaïe 66:13 ; Apoc. 21:4). Ce sera le séjour de la paix et de la félicité !

C'est là, chère sœur, que votre bien-aimé se trouve. Il jouit maintenant de ces bénédictions. Un homme qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, dans le paradis, et qui en est revenu, y a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. C'est là, dans l'heureuse maison du Père, que se trouve Jésus, et, avec Lui, l'ami que vous pleurez ; et, selon le témoignage de Jésus lui-même, il y est «consolé» (Luc 16:25).

Pour être consolé il faut pouvoir comprendre et recevoir les consolations données, capacité qui nous manque encore quant aux choses célestes ; c'est pourquoi, l'apôtre estime qu'il est de beaucoup meilleur de déloger pour être avec Christ. On jouit là, sans entrave, dans ce lieu de délices, de la Personne adorable du seigneur Jésus. Ce n'est pas la gloire dans sa plénitude ; celle-ci nous l'aurons quand, ayant revêtu nos corps spirituels conformes à son corps glorieux, nous vivrons ensemble avec Lui. Ce sera alors l'activité parfaite, incessante, de tous les saints, dans la perfection. Aujourd'hui ce n'est pas encore la gloire, c'est le repos, repos calme et béni de la présence du Sauveur, le rassasiement de joie de Sa face. Le brigand y fut introduit le jour même qu'il quittait cette triste scène, oui, ce jour-là, il entra dans le paradis avec Jésus.

C'est un lieu de délices que le Paradis de Dieu, et cela, parce qu'on y est avec Celui qui nous a tant aimés. Le bon Berger, qui chérissait sa brebis, bien autrement que vous et moi — car il a donné sa vie pour elle — l'a prise auprès de Lui, là où son amour la voulait. Quel changement ! Quitter cette terre de détresse, de misères et de larmes, pour être avec Jésus, là où Dieu se repose dans son amour !... sûrement et pour rien au monde, il ne voudrait revenir ; et nous, lors même que nous le pourrions, voudrions-nous le rappeler ? Non, absolument, n'est-ce pas ? Le rappeler dans ces tristes lieux, au sein de toutes ces désolations, de toutes ces ruines,

dans ce monde qui gît dans le méchant ? loin de nous une telle pensée que de troubler son repos, dans lequel nous-mêmes nous allons entrer incessamment, peut-être ce soir ou demain. Dût-elle être différée, notre espérance se réalisera sans faute : «Si elle tarde, attends-la, car elle viendra sûrement» (Habakuk 2:3). C'est pourquoi nous allons tendre vers cette heure où nous retrouverons, où vous retrouverez celui que vous aimez, bien plus, où nous verrons Jésus : il n'y aura plus de séparation, plus de larmes ; nos cœurs sont ainsi réconfortés.

Pour le présent, chère sœur, la réalité est que vous n'avez plus votre cher mari : solitaire, il vous faut continuer la route ; mais, pour nous, chrétiens, le désespoir de la mort n'existe plus ; non, votre mari n'est pas perdu ; les yeux, qui voient ce qui ne se voit pas, le voient avec Jésus. Quelle espérance que la nôtre ! Qu'elle est propre à nous soutenir, à nous encourager, à nous réjouir même tout en pleurant, car nous ne sommes pas affligés comme ceux qui n'ont point d'espérance..

Désormais, chère sœur, vous n'êtes pas laissée seule, ni votre enfant. Dieu, le Dieu que nous connaissons en Jésus, a promis d'être votre soutien, et sa parole est la fermeté même. Que de déclarations il donne dans sa Parole concernant la veuve et l'orphelin ! «Laisse tes orphelins, et moi je les garderai en vie, et que tes veuves se confient en moi» (Jérémie 49:11). «Dieu, dans sa demeure sainte, est le père des orphelins et le juge des veuves» (Ps. 68:5). «Je connais ses douleurs» (Exode 3:7). «C'est lui qui guérit ceux qui ont le cœur brisé, et qui bande leurs plaies» (Ps. 147:3). Et si ses voies sont parfois insondables, retenons fermement qu'Il nous aime, comme Il a aimé son propre Fils (Jean 17:23). Aimés d'un tel amour, pleurons sur son sein en Jésus ; avec une tendresse infinie, dont son cœur de Père est seul capable, il «compte vos allées et vos venues», et vous aussi, vous pouvez lui dire : «mets mes larmes dans tes vaisseaux ; ne sont-elles pas dans ton livre ?» (Ps. 56:8). Pas un soupir de votre cœur oppressé ne passe inaperçu de lui ; il répondra à tous vos besoins. Ah ! chère sœur, quand nous connaîtrons ses voies, les pensées qu'il a eues à notre égard, nous le bénirons, car ce sont des pensées de paix et non de mal (Voyez Jér. 29:11). Actuellement, nous ne pouvons pas toujours les comprendre ; mais elles sont sûrement pour notre bien ; si maintenant nous ne savons pas ce qu'il fait, nous le saurons dans la suite ; puis, s'il afflige, il a aussi compassion, et ses compassions sont grandes, car il est «le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre affliction» (2 Cor. 1:3, 4). Le Seigneur Jésus nous a promis d'être avec nous tous les jours ; quel ami que notre ami ! Il n'est pas un ami, mais l'ami ; «il aime en tout temps, et un frère est né pour la détresse» (Prov. 17:17, 18, 24). Ses brebis connaissent sa voix ; il va devant elles ; il les connaît nom par nom. Comme jadis aux disciples, il vous dit : «Aie bon courage ; c'est moi ; n'aie point de peur» (Marc 6:50). Cette voix fait brûler nos cœurs au milieu de nos larmes. Daniel dit : «Tu m'as fortifié», après que le Seigneur lui eut dit : «Ne crains pas... paix te soit ! sois fort, oui, soit fort !» (Daniel 10:19). Vous êtes sa brebis chérie ; le fidèle et bon Berger vous a mise sur ses épaules ; il veut vous conduire doucement, selon vos circonstances ; il veut lui-même panser la plaie brûlante de votre cœur. Voyez son amour ! (Ézéchiel 34:15, 16). Ah ! quel Ami !... Au Ps. 40, le Psalmiste dit : «J'ai attendu patiemment l'Éternel ; et il s'est penché vers moi, et a entendu mon cri». Dites, vous qu'il appelle sa brebis bien-aimée, le voyez-vous se pencher vers vous pour mieux vous soutenir ? C'est ce que je désire pour vous. Comme jadis les sœurs de Béthanie, je lui dis : «Seigneur, celle que tu aimes est malade ; son cœur est déchiré ; la charrue de l'affliction y a creusé de profondes sillons. Soutiens-la, oui, soutiens-la» ! Il le fera, je le sais. Il veut que la douleur soit sentie, et même il le faut. Il sait qu'elle a rempli nos cœurs, et vient pleurer avec nous : «Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui disent : Seigneur, viens et vois. Jésus pleura» (Jean 11:34). Pleurez près de son cœur, et dites-lui tout ; comme le disciple que Jésus aimait, ayez la liberté de reposer votre tête, pesante de douleur, sur son sein, et demeurez là...

Je vous quitte, chère sœur, en vous donnant rendez-vous en Haut, à la Maison. Donc toujours au revoir. Recevez encore, avec ma sympathie chrétienne, mes bonnes et affectueuses salutations dans le Seigneur, étant en Christ votre frère.

Joël Delarbre.

47 **Le 24 février 1915**

... J'éprouve qu'il y a une grande bénédiction quand un passage vient à l'esprit, de le chercher et de le lire, étant admis que notre Dieu nous parle par sa parole, laquelle est comme sa bouche pour nous consoler, nous enseigner, nous reprendre. Maintenant, sans préambule, je tiens à vous exprimer ce qui m'a occupé et m'occupe encore depuis longtemps, car je suis brisé, et je désire l'être encore davantage, en considérant le jour actuel.

Le chrétien doit garder un jugement sain sur les événements des jours qu'il traverse, où tout doit lui parler. En Romains 13:11, il est dit : «Et encore ceci : connaissant le temps». Le temps présent est on ne peut plus sérieux, et cette exhortation est tout à fait de saison : «c'est déjà l'heure de nous réveiller». Nous avons oublié de la réaliser, et le résultat en a été désolant. La force nous a manqué pour rejeter les œuvres des ténèbres.

Sans nous en apercevoir, nous nous étions laissés envelopper par les désirs qui remplissent le cœur des hommes aujourd'hui : la recherche du bien-être, de la satisfaction de nos goûts, de nous-mêmes et de notre propre importance personnelle ; ces choses, et d'autres encore, nous caractérisaient. Il est étroit le chemin qui mène à la vie, oh ! comme nous l'avons élargi, comme nous l'avons fait élastique !

Nous appartenons à Dieu : «notre Seigneur Jésus Christ s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père». C'est à ce prix, par le précieux sang de Christ, que nous : avons été achetés et rachetés. Nous avons été introduits dans une douce relation avec lui : Il est notre Père, nous sommes ses enfants. Mais il n'y a pas de position sans responsabilité, et Pierre nous dit : «comme des enfants d'obéissance, ne vous conformant pas à vos convoitises d'autrefois pendant votre ignorance ; mais comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite ; parce qu'il est écrit : soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1:14-16).

Pour être dans cet état, nous avons la vivante et permanente parole de Dieu, par laquelle nous avons été engendrés et qui est aussi notre nourriture. Cette parole nous dit ce que Dieu est, et ce que nous sommes par grâce, et devons être pratiquement. Hélas, nous l'avons négligée cette précieuse Parole, et cependant ce n'est que par elle que nous pouvons croître à salut et rendre pure notre voie (1 Pierre 2:2 ; Ps. 119:9). Si nous l'avons lue, ce n'a pas toujours été comme Esdras ; nous ne sommes pas demeurés dans l'amour du Seigneur. Son amour (et quel amour !) touchait peu nos cœurs, ou bien nous aimions de parole et de langue, mais, hélas ! peu en action et en vérité. Étant donc dans un tel état de faiblesse, ayant abandonné les points vitaux de notre christianisme, nous n'avons pas répondu au cœur de Dieu, nous avons foulé sa gloire sous nos pieds. Mais il a dit : «Je ne donnerai pas ma gloire à un autre» (Ésaïe, 48:11). Il demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même (2 Timothée 2:13). S'il ne permet pas à l'ennemi de toucher à ses oints (Ps. 95:15), il exerce néanmoins son jugement envers ceux qui lui appartiennent : «Mais si nous nous jugions nous même, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde» (1 Cor. 11:31, 32). Un père châtie, un juge condamne. De tout temps, ceux qui se sont trouvés en relation avec Dieu, ont été d'une façon particulière sous les effets de son gouvernement : «le jugement de Dieu commence par sa maison» (Amos 3:1, 2), sans vouloir dire que les autres y échappent (Jérémie 25:29). Grâce soient rendues à Dieu, notre position devant Lui n'est pas basée sur notre conduite, mais sur Christ notre Justice ; mais il y a aussi son gouvernement envers les siens, quoique tout repose sur sa parfaite et pure grâce. C'est pourquoi «conduisons-nous avec crainte, car aussi notre Dieu est un feu consumant.»

(Hébr. 12:29). Oh ! chers parents bien-aimés, nous n'avons pas marché selon le désir de son cœur ; nous ne vivions pas pour celui qui, pour nous, est mort et a été ressuscité (2 Cor. 5:15). Nous avons obligé notre Dieu à nous frapper, affligeant ainsi son cœur et le cœur du Seigneur Jésus.

Lorsque l'Éternel châtiât son peuple, il le lui annonçait par ses serviteurs, les prophètes, l'exhortant à revenir, et lui se repentirait du mal annoncé : «Et maintenant amendez vos voies et vos actions, et écoutez la voix de l'Éternel votre Dieu, et l'Éternel se repentira du mal qu'il a prononcé contre vous» (Jérémie 26:13). Il agit de la même manière envers les nations (voyez Jérémie 18:7, 8). Ce principe se trouve partout dans les Écritures. Ninive en est une brillante et touchante illustration (Jonas 3:1-4, 5-10). — Dans le prophète Jérémie, ces paroles reviennent souvent, «mais moi je me suis levé de bonne heure, me levant et vous parlant... et je vous ai envoyé mes serviteurs, les prophètes». En cela, nous voyons que ce n'est qu'à la dernière extrémité que Dieu frappe les siens. Il en est de même avec sa chère assemblée maintenant. Avant de dire : «Je reprends et je châtie», il dit : «Je te conseille» (Apoc. 3:18, 19). Quelle douceur ! quelle grâce ! quelle tendresse ! quelle patience en présence d'un tel état spirituel ! Je te conseille — «moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et repens-toi. Voici je me tiens à la porte et je frappe».

Nous avons sa parole «qui est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice» (2 Timothée 3:16), et nous n'y avons pas pris garde ! Et alors, oh ! quelle douleur ! N'y a-t-il plus de remède, plus «de baume en Galaad», comme dit le prophète Jérémie (8:22). Eh bien, oui, il y en a un, il se trouve dans la parole. En Apoc. 2:5 et 3:19, il est dit : «Repens-toi». L'avons-nous fait ? Je ne veux pas répondre pour d'autres, mais, quant à moi, je suis brisé en voyant qu'il a fallu que le châtement se prolonge jusqu'à ce jour pour être amené à faire un retour sur moi-même, et être humilié de cœur et sincèrement devant notre Dieu.

Cela m'a donné à considérer l'état de ceux qui s'humiliaient lorsqu'ils étaient sous le jugement de Dieu ; mais je passerai là-dessus rapidement. Nous voyons, en Judges, quand il s'agit d'un retour collectif, d'une humiliation générale, l'état de ceux qui revenaient : il faut que le peuple soit amené à pleurer amèrement et à jeûner. Et ceci est d'autant plus remarquable qu'ils avaient dit au commencement : «Dites comment ce mal est arrivé ?» (Judges 20:3), tandis que plus tard, sous les effets terribles du châtement du mal, «ils élèvent leur voix et pleurent amèrement» (ch. 21:3), et dirent : «Pourquoi ceci est-il arrivé à Israël, qu'il manque aujourd'hui à Israël une tribu ?» — Salomon, dans sa prière (1 Rois, 8:47, 48), dit : «S'ils rentrent en eux-mêmes, et reviennent à toi et te supplient... disant : nous avons péché, et nous avons commis l'iniquité... et s'ils reviennent à toi de tout leur cœur et de toute leur âme...». Voilà le chemin du retour de la bénédiction : «Écoute, dit-il, leur prière et leur supplication, et fais-leur droit, et pardonne à ton peuple...» (v. 49). Nous voyons en Esdras 9:4, l'état de ceux qui se repentaient et tremblaient aux paroles du Dieu d'Israël.

Citons encre quelques cas individuels, David (2 Sam. 12:13 ; 24:10-17) ; Ézéchias (2 Chron. 32:26) ; Josias (2 Chroniques 34:19, 26, 28) ; Esdras, Daniel, qui se tiennent devant Dieu, leurs robes déchirées, s'humiliant et pleurant et confessant les manquements du peuple comme étant les leurs. C'est le seul chemin de la restauration, lorsque nous avons manqué et mérité un châtement de la part de Dieu. Osée 5:15 est fort important. Ils disent bien : «Venez, retournons à l'Éternel, car lui a déchiré, et il nous guérira», etc. ; mais que dit l'Éternel aux v. 4, 5 ? «Que te ferai-je, Éphraïm ? que te ferai-je, Juda ? Votre piété est comme la nuée du matin est comme la rosée qui s'en va de bonne heure...» (v. 5, 6, 7). Dieu veut la vérité dans le cœur. En Osée 14:1 à 3, c'est bien différent, c'est pourquoi nous lisons au v. 4 : «Je guérirai leur abandon de moi, je les aimerai librement, car ma colère s'est détournée d'eux». C'est ce que l'on trouve aussi en Jérémie 3:21-25 et 4:1 à 2.

Oui, chers parents, notre place, à nous aussi, est à ses pieds, nous humiliant dans les larmes de ce que nous avons été et sommes encore à tant d'égards. Plus je considère les Écritures, plus je vois que c'est le seul chemin pour être restaurés et bénis. Oui, venons à lui et pleurons à ses pieds comme la pécheresse chez Simon. C'est notre place.

Je ne veux donner de direction en aucune manière, car je sens un peu ma grande faiblesse ; puis il ne s'agit pas de parler ou d'écrire, mais je désire de tout mon cœur revenir, moi, et m'humilier le premier, demandant à Dieu de me donner de prendre ma vraie place devant Lui. — Il a fallu que je vous envoie ces quelques pensées, car ces derniers temps, elles m'ont beaucoup occupé, et cela me fait du bien de vous dire ce qui oppresse mon cœur, car le besoin de vous écrire ceci grandissait avec ma douleur. Une chose encore m'a empêché de le faire plus tôt : je considère qu'il faut commencer par soi-même, et si maintenant je vous dis ces choses, ce n'est pas afin de vous enseigner, mais afin que nous ayons ensemble communion de pensées.

Néanmoins je vous demande, si vous le jugez bon et à propos, de faire part de ma lettre à l'assemblée. Oui, à vous, mes chers parents, et aussi à mes chers frères et sœurs de l'assemblée, je dirai : Humilions-nous avec larmes aux pieds de Celui qui pardonne. En Osée, chap. 6:2 et 3, après avoir dit : «Venez, retournons», il ajoute : «Dans deux jours, il nous fera vivre ; au troisième jour, il nous mettra debout, et nous connaîtrons, et nous nous attacherons à Le connaître. Sa sortie est préparée comme l'aube du jour ; et il viendra à nous comme la pluie, comme la pluie de la dernière saison arrose la terre».

Notre Dieu ne parlera pas à notre égard selon ce qu'il a dit à Israël : «Tu as oublié la loi de ton Dieu, et moi j'oublierai tes fils» (Osée 4:6), car Il nous a aimés d'un amour éternel, lui, le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. C'est parce qu'Il nous aime, qu'Il nous a frappés et que l'épreuve continue.

Oui, nous pouvons bien le dire qu'Il nous aime d'un amour éternel, et c'est pourquoi, après le châtement, Il nous attirera à Lui de nouveau avec bonté (Voir Jérémie 31:1-6). C'est pourquoi le prophète peut dire : «Ô Éternel, j'ai entendu ce que tu as déclaré, et j'ai eu peur», puis il ajoute : «Dans la colère, souviens-toi de la miséricorde !» (Habakuk 3:2). Dans cette tempête, Il est près des siens pour les soutenir et les encourager. Comme jadis avec les jeunes Hébreux dans la fournaise, le fils de Dieu est là : Celui qui nous aime, notre fidèle et suprême Ami, notre bon Berger, ne nous quitte pas, et la tendre sollicitude du Père se montre envers nous chaque jour. Il y a cependant une différence entre notre affliction et la fournaise où furent jetés les trois jeunes Hébreux : eux y étaient à cause de leur fidélité à leur Dieu, et nous... ? Mais son amour est tel qu'il ne nous abandonne pas un seul instant. Je pense souvent à ces vers :

Quoi, je te trouve ici, sur la terre accroupie,
Tes cheveux déliés, couverte de haillons ;
Et par les voluptés d'une coupable vie,
Ton visage est marqué de précoces sillons !

Quel ennemi menteur, t'amorçant par ses charmes,
Sut te pousser au mal, et t'en cacher l'effroi ?
Est-ce le repentir qui t'arrache ces larmes ?
Réveille-toi !
— Coulez, mes pleurs, aux pieds de Celui qui pardonne !
Tu m'as aimé... C'est moi qui causais tes douleurs !
En te déshonorant j'ai perdu ma couronne,
J'ai péché contre Toi ! — Laisse couler tes pleurs !...

Une humiliation, réelle, sincère, ne consiste pas, en effet, à dire, en passant : «Nous avons manqué», mais à prendre, en vérité, notre place devant Lui, dans l'humiliation et la confession de nos iniquités. Alors ce ne sera pas la joie qui se montrera, mais les larmes, à cause du déshonneur jeté sur le nom de Christ. Notre inconséquence, notre infidélité sont bien plus grandes que l'épreuve que nous traversons.

Chère assemblée, tant aimée du Seigneur, où est notre place ? Les paroles contenues dans le chapitre 3 des Lamentations de Jérémie, à partir du v. 40, sont à propos pour nous. Rappelons-nous ce que David dit au Ps. 51:17 : «Ô Dieu ! tu ne mépriseras pas un cœur brisé et humilié».

L'épreuve augmente d'intensité chaque jour ; toutefois, comme le dit Jérémie : «Je rappellerai ceci à mon cœur, c'est pourquoi j'ai espérance : ce sont les bontés de l'Éternel que nous ne sommes pas consumés, car ses compassions ne cessent pas ; elles sont nouvelles chaque matin, grande est ta fidélité !» (v. 31-33).

Il nous aime, et l'épreuve ne dépassera pas la mesure assignée : «Je te corrigerai, mais avec mesure» (Jérémie 30:11). Comme jadis à son peuple Israël, Dieu nous a parlé. Il est entré en conseil avec lui-même dans le secret de son cœur, il a vu qu'il fallait qu'il nous réveillât. Il veut avoir un peuple de franche volonté (Ps. 110), et nous sommes son peuple. Oui, «c'est l'heure de nous réveiller».

J'envoie à tous les chers amis mes bonnes salutations. Je me souviens de tous, nom par nom, et j'exprime à chacun d'eux, personnellement, mon affection, mon souvenir dans le Seigneur. J'aimerais beaucoup vous revoir ici-bas, mais ne désirons rien, regardons En-Haut, d'où vient notre secours. Que nos reins soient ceints de la vérité et ne défailions pas en faisant le bien. Bon courage ! Pleine paix ! Au revoir, chers bien-aimés, auprès du Seigneur !

Je suis très bien dans ma santé, jouissant à cet égard encore, des bons soins du Seigneur. Je m'étonne parfois de ne pas me ressentir de ma blessure, surtout que lorsque je suis parti, je ne pouvais porter le sac sans en éprouver une douleur, tandis qu'à présent, je ne sens absolument rien. Oh ! quel Dieu, que notre Dieu ! À tous égards je suis bien, étant comblé de toute manière par les tendres soins du Seigneur.

Je vous écris n'ayant pas du temps bien à moi, car je suis souvent dérangé, interrompu. Autour de moi, on chante, on rit, on danse : c'est un vacarme à ne rien entendre, mais qu'il est doux d'entendre dans ce tourbillon où je suis bien à contre-cœur, la voix de Jésus : «Venez à l'écart... et reposez-vous» (Marc 6:31).

Je vous embrasse, chers parents bien-aimés, et vous prie de ne jamais m'oublier et de demander que je puisse parler de Jésus.

Joël D.

48 Le 4 juin 1915

Mes bien chers parents, frères et sœur !

Nous sommes au repos complet, hier et aujourd'hui. Dès que j'ai pu le faire, je me suis levé, et, après m'être nettoyé, je suis venu à l'écart, sur l'herbe, sous un pommier, où je suis depuis assez longtemps. J'ai pu lire et prier, éprouvant qu'il fait bon «à l'ombre du pommier». Oui, «j'ai pris plaisir à son ombre et je m'y suis assis», et, comme la Sulamithe, je dis : «Comme le pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les fils» (Cantique des cantiques 2:3).

En présence de toute la tendresse dont Il me comble, j'ai pensé à ce cantique :

Ô Seigneur, dans la nuit sombre,
Mes désirs volent vers Toi,
Car tes compassions sans nombre,
Jésus, reposent sur moi.
Devant ta miséricorde,
Qui m'entoure à chaque pas,
Mon cœur attendri déborde ;
Pourtant je ne te vois pas !...

En voyant sa grâce illimitée, j'en ai pleuré, et Lui ai demandé la faveur de le voir toujours mieux, d'un œil toujours plus simple jusqu'au moment inexprimablement béni où je le verrai face à face.

Que le verset 18 du chap. 4 des Proverbes est merveilleusement riche et précieux : «Mais le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi».

Je vous remercie beaucoup de Lui demander que je sois gardé pour sa gloire, rendant honorable le beau nom de Christ «qui a été invoqué sur nous». Comme je vous l'ai dit, je le redis encore, mes bien chers parents, votre fils ne sera jamais un meurtrier. Il m'en donne l'assurance par sa grâce. Moi aussi, je serai «délivré de toute mauvaise œuvre et conservé pour son royaume céleste» (2 Pier. 4:18). Une fois «au port désiré», plus d'orage ; parfaite paix, bonheur sans fin. ! «Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles» (Ps. 107:28-32 ; Ésaïe 26:3 ; 1 Thess. 4:15-18).

Et, cinq jours après avoir écrit cette dernière lettre, le 9 juin 1915, notre frère, comme nous l'avons déjà rappelé, tombait foudroyé par des éclats d'obus : «il était absent du corps et présent avec le Seigneur». Oui, «la mémoire du juste est en bénédiction» ; oui, notre jeune ami est un de ceux qui «étant morts, parlent encore».

POÉSIES par André Gibert

Table des matières

- 1 - C'est accompli — Jean 19:30 [résultats de l'oeuvre de la croix]
 2 - Les souffrances de Christ, et les gloires qui suivraient — 1 Pierre 1:11 [espérance dans la peine, attente du Seigneur]
 3 - Regardez en haut, et levez vos têtes — Luc 21:28 [encouragements pour un temps de déclin]
 4 - Te voir — 1 Cor. 3:12 ; Apoc. 22:4 [contemplation du Seigneur]
 4.1 -- I –
 4.2 -- II –
 4.3 -- III –
 4.4 -- IV –
 5 - ÉLIM — Exode 15:27 [compter les bienfaits de Dieu]
 5.1 -- I –
 5.2 -- II –
 5.3 -- III –
 5.4 -- IV –
 5.5 -- V –
 6 - Veillons — 1 Thess. 5:6 ; Jean 14:19 ; Apoc. 22 :4 [attente du retour du Seigneur]
 7 - Quelques étrangères [la grâce pour ceux qui ne la méritent pas]
 7.1 - AGAR — Genèse 16 et 21 ; Gal. 4:21-31
 7.2 - REBECCA — Genèse 24
 7.3 - RAHAB — Josué 2
 7.4 - RUTH
 7.5 - LA REINE DE SHEBA — 1 Rois 10 ; Luc 11:31
 8 - Les arbres de la route — Romains 8:19-22 ; Ps. 8 [soupirs de la création attendant le règne de Christ]
 9 - Des choses trop merveilleuses — Proverbes 30:18-19 [l'amour du jeune homme pour la jeune fille]
 10 - Automnales — Ps. 65:6-13 ; 126:5-6 ; Jean 4:35-38 [au soir de la vie, confiance par delà la mort]
 11 - Devant nous [effort personnel et préconnaissance du Seigneur]
 12 - ATTENDANT... [le croyant attendant le Seigneur]
 13 - L'AGNEAU [souffrances et gloire de Christ comme Agneau de Dieu]
 14 - La Manne cachée [Christ dans son humanité, objet de la méditation du croyant]
 15 - Saul de Tarse [regardant à la gloire et persécuté]
 16 - «Au-dessus de toute louange» Néhémie 9:5 [Avant-goût de la louange éternelle]
 17 - Premier-né entre plusieurs frères — Rom. 8:29 ; Col. 1:15, 18 ; Hébr. 1:6 ; Apoc. 1:5— [gloires de Christ comme Premier-né]

1 - C'est accompli — Jean 19:30 [résultats de l'oeuvre de la croix]

Cantique — H.C. 211 — ME 1955 p. 56

«C'est accompli». L'oeuvre de grâce est faite,
 De la victoire enfin monte le cri.
 Celui qui meurt ayant baissé la tête
 A triomphé. C'est accompli.

La coupe est bue. En paix il met sa vie.
 Dieu trouve en Lui son délice infini ;
 Glorifié, dès lors Il glorifie
 L'Homme parfait. C'est accompli.

L'homme perdu, du fond de sa misère,
 Voit le péché par Jésus aboli.
 Pour en payer le terrible salaire,
 Il a souffert. C'est accompli.

Du haut en bas Dieu déchire lui-même
 Le voile saint. Le chemin établi,
 Nouveau, vivant, jusqu'au séjour suprême
 Nous est ouvert. C'est accompli.

Des nouveaux cieus à la nouvelle terre
 Tout chantera bientôt, d'amour rempli.
 Louange à Dieu ! Gloire au Fils, gloire au Père !
 À jamais tout est accompli.

2 - Les souffrances de Christ, et les gloires qui suivraient — 1 Pierre 1:11 [espérance dans la peine, attente du Seigneur]

Cantique — H.C. 212 — ME 1954 p. 335

Déjà, Seigneur, tes gloires suivent
 Les douleurs qui furent ta part.
 Au ciel, pour ceux qui par Toi vivent,
 Tu parais sous le saint regard.

Dans notre corps, tente fragile,
 Chargés, souffrants, nous soupignons
 Après l'éternel domicile
 Qu'en gloire nous revêtirons.

Mais à travers larmes et peines
 Ta voix nous arrive d'en haut,
 Prélude aux délices prochaines,
 Nous redisant : «Je viens bientôt».

Et, cri d'amour et d'espérance,
 La réponse de tes élus
 Par l'Esprit Saint vers Toi s'élançe
 «Amen, oh viens, Seigneur Jésus!»

3 - Regardez en haut, et levez vos têtes — Luc 21:28 [encouragements pour un temps de déclin]

ME 1982 p. 335

Peuple de Dieu lassé de tes longues errances,
 Troupeau du seul Berger, tristement dispersé,
 Semeurs aux mains desquels s'altèrent les semences,
 Instruments où s'éteint le son clair du passé,

Bâtisseurs insensés contemplant sur le sable
 Les débris des maisons que nous pensions fonder,
 Vains rêveurs poursuivant un but insaisissable,
 Docteurs souillant la plaie en voulant la sonder,

Pèlerins détournés de la terre promise,
 Compagnons décevants d'un Chef victorieux
 Et qui vont consommant ta déchéance, Église,
 Fiancée infidèle à l'Époux glorieux,

Indignes mis à part pour avertir les hommes,
 Appelés restés sourds aux accents des vainqueurs,
 Incapables témoins et véreux économes,
 Comment ne pas couler dans la honte et les pleurs ?...

— En sommes-nous là, mes frères ?
 Laissons-nous le désespoir
 Étendre sur nos misères
 Dans nos coeurs son voile noir ?

Satan est là, qui pousse à ce désespoir sombre !
 Serions-nous parvenus au point de non-retour ?
 Le vrai deuil n'est pas fait d'«hélas !» redits sans nombre,
 Sa tristesse est d'avoir blessé le saint amour...

Seigneur, ne permets pas que meure l'étincelle,
 Relève, toi, nos fronts vers la terre courbés !
 Maître, péririons-nous t'ayant dans la nacelle ?
 Fais voir aux tiens les flots domptés, les vents tombés !

Ne laisse pas en nous se flétrir l'espérance,
 Que les sentiers frayés renaissent sous nos pas,
 Que ta voix, nous tirant de tant de somnolence,
 Nous arrache aux vapeurs mortelles d'ici-bas !

Émeus nos coeurs, Parole, ô bienfaisante épée !
 Flamboiement de l'Esprit, éclaire le chemin !
 Église, lève-toi pour être transmuée,
 Ton Époux vient, l'éclat du jour sans lendemain
 Luit par delà la nuée !

Ô mes frères, debout ! Seigneur Jésus, amen !

4 - Te voir — 1 Cor. 3:12 ; Apoc. 22:4 [contemplation du Seigneur]

ME 1968 p. 166

4.1 -- I --

Lorsque nous te verrons, là-haut, dans la lumière,
 Quel émerveillement !
 — Pauvres fils de la terre,
 Que peuvent retenir, du trésor sans pareil,
 Nos vases de limon ? Comme à l'ardent soleil
 Se ferment éblouis les yeux des oiseaux d'ombre,
 Tels se ferment nos yeux que tes rayons sans nombre
 Viennent frapper. Nos mains, débiles pour chercher,
 Tâtonnent vainement, essayant de toucher

Le bord resplendissant de ta robe de gloire.
 Comment sonderions-nous ? nous ne savons pas croire !
 Nous allons, soupirant dans notre infirmité :
 «Hâte l'heure où, le voile obscur enfin ôté,
 Faits semblables à toi par l'ineffable grâce,
 Nous connaissons à fond en voyant face à face !»

4.2 -- II --

— Mais quoi, dans le chemin ne nous suffit-il pas
 Que partout ton regard accompagne nos pas,
 Que nos noms soient gravés sur ta paume adorable,
 Qu'à ton coeur infini notre coeur misérable
 Tienne par ce lien de frères et d'amis
 Dans lequel à jamais tu nous as réunis,
 Et que l'Esprit divin, venu du sanctuaire
 Pour faire de nos corps son temple sur la terre
 Et d'orphelins les fils du Père par la foi,
 Te glorifie en nous et nous parle de Toi ?
 De Toi, le Fils de Dieu qui devins Fils de l'homme,
 Toi, pour toujours béni sur tout ce qui se nomme
 Et qui, pour nous placer dans cette intimité,
 Participas, sans tache, à notre humanité...

Hélas, tous les désirs, qui, nés au fond de l'être,
 Tous impurs, tous souillés même avant d'apparaître,
 S'agitent dans nos coeurs de bonheur assoiffés,
 Ne sont que germes morts, par Satan étouffés,
 Et des restes en nous des semences divines
 Rien n'a pu, dans ces coeurs tout foisonnants d'épines,
 Trouver le moindre sol pour éclore et grandir.

Mais Toi, venu du ciel, as fait s'épanouir
 De l'homme selon Dieu les beautés immortelles :
 Formés en une nuit, boutons frais, fleurs nouvelles,
 Fruits mûrs, sur le rameau très-saint, dans la clarté
 Harmonisent la grâce avec la vérité !

4.3 -- III --

Toi seul as pu scruter en son fond l'âme humaine
 Et la comprendre toute en assumant sa peine.
 Sur toi de tous nos maux s'appesantit le faix.
 L'accablement marqua tes traits divins défaits
 Quand nos tentations assaillaient ta propre âme.
 Tu laissas sur tes pieds pleurer l'impure femme,
 Tu redonnas son fils à la veuve en sanglots,
 Tu vécus pauvre, obscur, en butte aux vils complots ;
 Lassé, tu t'asseyais au puits dans la vallée,
 Et, caché dans les lieux déserts de Galilée,
 Tu priais tout au long des nuits de ton labeur.
 Les grâces sur tes pas naissaient de ta douleur
 Comme l'encens brûlé donne son parfum rare.
 Tu mêlais, en venant ressusciter Lazare,
 La majesté divine aux saints frémissements :
 En pleurs tu menais deuil avec les coeurs aimants,
 Mais qui dira jamais l'infini de ces larmes
 Coulant lorsque la voix qui calme les alarmes
 Et la seule à laquelle obéissent les morts,
 Était près de crier : «Lazare, sors dehors» ?
 Tu pleurais, au moment où la grotte fétide
 Allait sans disputer céder son mort livide,
 Préludant à cette heure où le sinistre lieu,
 Vaincu, proclamerait la gloire de ton Dieu,
 Lorsque tu surgirais toi-même de la tombe !
 Car, venu pour sauver le pécheur qui succombe,
 Guérir et non bercer son mal désespéré,
 Tu suivais pas à pas ton sentier resserré
 Pour aller, sous l'opprobre et dans l'ignominie,
 Jusqu'au jardin qui vit ta sanglante agonie,
 Jusqu'à ce mont Calvaire où la nuit s'étendit
 Quand ton appel vers Dieu monta du bois maudit ...

... Nous suivons en esprit ce chemin de souffrance,
 Nous nous taisons devant ta sainte obéissance,

Pour t'adorer, Seigneur, nous ployons les genoux,
Et rien ne nous saisit au plus profond de nous,
Ne nous prend tout entiers et dans tes bras nous jette
Comme te voir, alors que ta coupe s'apprête
Pour l'heure où tu devras, voulant les délivrer,
Mourir pour des pécheurs, sur des pécheurs pleurer !

4.4 -- IV --

Mais l'oeil fixé sur Toi maintenant se relève
Avec Toi, pour te voir au ciel où tout s'achève.
Non, il ne suffit pas à l'Esprit du Seigneur,
Il ne te suffit pas à toi, puissant Sauveur,
Que, courbés vers le sol où nous baisons ta trace
Et déchiffrons les traits qu'y déposa la grâce,
Émus au souvenir de l'Homme de douleurs,
Méditant sur Celui qui sema dans les pleurs,
Nous bornions nos regards à cette mort vaincue.
Tu veux que nous suivions, par delà l'étendue,
L'incomparable trace au séjour glorieux ;
Que, tout voile enlevé, de tes jours douloureux,
Nous relisions l'histoire inouïe au ciel même ;
Que l'épine s'évoque auprès du diadème,
Et dans l'or du soleil ton visage meurtri ;
Que là soient racontés le Calvaire, et son cri,
Les clous perçant tes mains, au flanc ta plaie ouverte ;
Que ta gloire, admirée à face découverte,
Rayonnant dans nos coeurs, illumine nos fronts,
Et que nous te voyions comme nous te verrons !

5 - ÉLIM — Exode 15:27 [compter les bienfaits de Dieu]

5.1 -- I --

Notre coeur oublieux s'en souvient-il assez,
De tous les frais Élims, verdoyantes retraites,
Que le long du voyage aux éprouvantes traites,
Conduits par son amour nous avons traversés ?

5.2 -- II --

La colonne du peuple, énorme vague lente,
Derrière la nuée où marchait l'Éternel,
Allait, et du désert l'immensité brûlante,
Implacable inconnu, menaçait Israël.

Ses yeux ardents emplis de la terre promise,
Humble et fier à la fois, le bâton à la main,
En tête des tribus, seul, s'avançait Moïse.
Aaron après lui marchait dans le chemin.

Et puis Juda, Ruben, Éphraïm, Dan, la masse,
Dans la poussière fauve et le soleil de feu,
Suivaient et s'écoulaient comme le reflux passe,
Innombrable troupeau que comptait l'oeil de Dieu.

Par familles groupés, tous, jeunes gens robustes,
Mâles guerriers armés, enfants insoucieux,
Femmes à l'air pensif, lasses, ployant leurs bustes,
Vieillards sur leurs bâtons courbés silencieux,

Tous allaient. Le bétail suivait, cohue immense
Qui, richesse vivante, avec bruit se pressait,
Tandis que sur les chars, orgueilleuse puissance,
L'or, l'argent, les trésors d'Égypte on entassait.

Ainsi le peuple élu cheminait. Dans leur route,
Trompant leur lassitude, ils racontaient entre eux
L'histoire inoubliable, unique sans nul doute,
Du puissant Jéhovah les hauts faits glorieux :

L'esprit encore troublé par toutes ces merveilles,
À peine pouvaient-ils croire leur souvenir.
Comme un songe angoissant d'où joyeux l'on s'éveille,
Ils revivaient l'Égypte, et leur constant soupir.

Ils revoyaient la suite étrange des miracles,
Le grand cri, dans la nuit, des Égyptiens frappés,
La pâque, le départ suivant les saints oracles,
La mer, la marche au sein des abîmes coupés,

Les ennemis surpris jetés à la dérive,
Le Pharaon soudain englouti dans les flots,
Le chant de délivrance éclatant sur la rive,
Devant l'onde propice où flottaient les chariots.

Et puis, trois jours de soif ayant aigri leur âme,
Près des eaux de Mara l'on s'était arrêté,
L'amertume arrachait vers Moïse le blâme
Que Dieu calmait, d'un bois mystérieux jeté...

5.3 -- III –

Or, on avait repris la marche monotone.
De nouveau le désert, le soleil, le labeur,
L'eau rare au maigre lit des torrents où s'étonne,
En été, le regard déçu du voyageur.

L'étape ce jour-là s'allongeait, harassante,
Depuis l'aube du jour, et la chaleur gagnait.
Une rumeur montait, lentement grandissante,
Et l'ardeur de la foi dans les rangs s'éteignait.

Ah ! Verrait-on jamais le pays des promesses,
La terre d'Abraham, l'opulent avenir ?
La fatigue et la soif, de leurs âpres détresses,
Obscurcissaient l'espoir, chassaient le souvenir.

“Mourrons-nous donc de soif dans le désert hostile ?
“Est-ce ainsi qu'au repos Moïse nous conduit ?
“Les jours de servitude, au bord du Nil tranquille,
“Étaient-il plus amers que l'épreuve aujourd'hui” ?

5.4 -- IV –

Mais une vision lointaine se dessine
Les arides plateaux s'ouvrent. Un cirque frais
S'étend à l'horizon, dans la lumière incline
Vers une nappe d'eau des feuillages dorés !

On doute. Est-il possible ? Est-ce vrai ? L'espérance
Peut-elle se donner libre cours ? N'est-ce pas
D'un mirage trompeur la perfide apparence,
Un supplice de plus à ce peuple si las ?

On approche. L'espoir s'affirme, se précise,
Et la nuée au loin s'arrête. Louez Jah !
Le pas se hâte heureux vers l'attrance exquise.
On foule l'herbe verte, et l'air fraîchit déjà !

Les palmiers accueillants balancent leurs ramures
Au-dessus des bosquets de térébinthes verts,
Et voyez, jaillissante aux douze sources pures,
L'eau, l'eau tant désirée étale ses flots clairs ?

Bientôt, auprès de l'onde, aux reflets magnifiques,
Le camp se déployait dans les sites ombreux,
Retentissant sans fin de l'écho des cantiques
À l'Éternel Sauveur, le Dieu fort des Hébreux.

Le courant des ruisseaux mirait les tentes blanches ;
Les femmes s'empressaient abreuvant les troupeaux,
Se croisaient sous le dôme épais des longues branches,
Leurs vases débordant des généreuses eaux.

5.5 -- V –

Élim, pure oasis ? Élim, divines fêtes !
Oh dites, notre cœur s'en souvient-il assez
De tous les frais Élims, verdoyantes retraites,
Que, le long du voyage aux éprouvantes traites,
Conduits par son amour, nous avons traversés ?

6 - Veillons — 1 Thess. 5:6 ; Jean 14:19 ; Apoc. 22 :4 [attente du retour du Seigneur]

Sentinelles dans la nuit sombre
Épient le lever du jour,
Nous voyons se dissiper l'ombre
Du sommet de la haute tour.

Jusqu'à la trompette sonore,
Le rôle, dicté par l'Esprit,
C'est d'attendre en veillant l'aurore,
Et le mot d'ordre : Jésus Christ.

C'est Lui qui vient à la lumière,
Lui, le Chef, qui va resplendir.
Sous les beaux plis de sa bannière
Quelqu'un pourrait-il donc dormir ?

Déjà c'est la dernière veille...
Le chant du coq a retenti.
Que nul d'entre nous ne sommeille,
Car le signal prochain, c'est Lui !

Déjà sur la crête lointaine
Des collines, à l'horizon,
Blanchit une ligne incertaine,
Seuil immense de la maison.

Adieu la dernière rafale !
Oh ! Soyons tous sur pied pour voir
Se lever l'aube triomphale,
Couronnement de notre espoir.

Et, dans ses rayons magnifiques,
Remplissant l'espace doré
Tout vibrant des divins cantiques,
Nous verrons le Maître adoré !

7 - Quelques étrangères [la grâce pour ceux qui ne la méritent pas]

7.1 - AGAR — Genèse 16 et 21 ; Gal. 4:21-31

Fille d'Égypte entrée au lit d'Abraham l'Hébreu,
Pour enfanter, esclave, une race indomptée ;
Agar ! errante Agar ! altière et maltraitée,
Étrangère appelée aux visions de Dieu !

Ton fils moqueur troublait les tentes de son père,
Et le voici, mourrant de soif sous l'arbrisseau.
Et toi, le coeur brisé, tu revois le berceau,
Où sans rivale encore, tu l'endormais naguère ;

Puis l'héritier venu, tu laissas Ismaël
L'opprimer, se leurrant d'un trompeur droit d'aînesse.
Comment tenir devant le fils de la promesse ?
Pars, et l'enfant. Mais il vivra, dit l'Éternel.

Il vit, hélas, bravant la semence bénie,
Et je verrai sans cesse en ma terrestre vie
Lutter contre l'Esprit l'irréductible chair,
Rebelle au frein ainsi que l'âne du désert,
Ta descendance, Agar, ô serve (*) inasservie.

(*) Serve : féminin de serf = esclave

7.2 - REBECCA — Genèse 24

Pour toi, Charan lointain bascule dans l'oubli,
Tu laissas sans retour ce qui fut ta patrie.
Déchirée par les dieux, ton coeur n'a pas faibli
Au moment de quitter ta famille attendrie.

Tu ne reviendras plus aux champs araméens,
Au puits où chaque soir ton troupeau venait boire,
À la ville, à la porte, où siègent les anciens,
Aux demeures de pierre, aux palais lourds de gloire.

Te voilà parmi ceux que l'invincible appel
A saisi, dont la foi répond : j'irai, dont l'âme
Tendue avec ferveur vers le but éternel,
Se fonde sur ce Dieu que leur bouche proclame.

Ainsi vers le pays ignoré mais promis,
Abraham était parti, sans frayeur et sans doute ;
Mais toi, dans quelle ardeur d'un jeune coeur épris
Vers l'époux inconnu, tu te mettais en route.

Tu te gardes pour Lui sous ton voile baissé,
Il te mène à la tente où longtemps fut sa mère,
Et le rôle et les biens d'un glorieux passé,
Il les place en tes mains, riche cohéritière.

Vois, prends, tout t'appartient, dit Isaac, l'argent, l'or,
Et le bétail sans nombre, et de mes gens l'armée.
Mais l'avenir, pour nous, réserve plus encore.

Lève dès maintenant ton voile, ô bien-aimée,
Et regarde avec moi, le pays est à nous,
À nos fils pour jamais, la terre de promesse.

Viens, tu la parcourras aux côtés de l'époux.
Je veux t'en révéler chaque jour la richesse,
Monts parfumés, vallons du nord, eaux vives, lait et miel,
Oasis du midi, fruits exquis, mer sereine,
Tout est nôtre en ces lieux aimés de l'Éternel.

Mais tu devras y vivre, étrangère et foraine ;
Tu n'y posséderas qu'une tente, un autel,
Et là-bas, à Mamré, ta couche souterraine.

*

Telle, cherchée au loin par le Saint Serviteur,
Oubliant elle aussi le lieu de sa naissance,
Une épouse nouvelle adore son Seigneur ;

Mais ne trouvant qu'en haut sa divine présence,
Elle marche étrangère au monde, où ce vainqueur
Méconnu, reviendra régner avec puissance.

Et sa foi voit planer la commune espérance
Sur Hébron, où tu dors jusqu'au jour de splendeur,
Rebecca, de l'Église ô prophétique soeur.

7.3 - RAHAB — Josué 2

Les espions dévalés par la corde noueuse
Et glissés dans la nuit propice à leur départ,
Elle resta longtemps immobile et songeuse,
À sa fenêtre ouverte au-dessus du rempart.

Jéricho reposait, toutes portes fermées.
Leur coeur fondu de peur, mais raidissant leur cou,
Se forçant à narguer des hébreux les armées,
Peuple et roi, refusaient de plier le genou.

Moi seule j'ai compris la menace divine,
Et la juste raison des succès d'Israël.
La verge est étendue et l'orage fulmine ;
Le peuple est une épée aux mains de l'Éternel.

Le jugement s'abat sur nos villes impies,
Elles ont dès longtemps bravé le créateur,
Multiplié le vice, aimé les infamies,
Et les impuretés d'un culte corrupteur.

Seule j'ai craint de Jah la terrible colère ;
Elle balaiera tout, de Guilgal à Sidon.
Il est le Dieu des cieus et des rois de la terre,
Nous l'avons offensé. D'où viendrait le pardon ?

Ainsi je voyais tout crouler dans l'épouvante.
Alors il envoya ces deux hommes ici.

Je les reçus, je crus, je les cachai fervente ;
 Ils sont saufs, je n'aurai qu'à bannir tout souci ;
 J'ai vu le peuple élu, j'ai parlé son langage,
 J'ai livré mes secrets, et reçu le serment
 D'être, et les miens, sauvés au jour du grand carnage.

Mais voici que ma foi vacille en ce moment.
 Qu'ai je fait ? De trahir ma terrestre patrie,
 De mentir, pour laisser aller ces gens en paix ;
 Avec des ennemis, moi, j'ai lié partie.
 Avec tout mon passé, j'ai rompu désormais.
 Et pourquoi, et vers quoi me suis-je donc jetée ?
 Sinon le jugement mérité tant de fois.
 Qui donc plus que Rahab, triste prostituée,
 A de l'homme et des dieux violé toutes les lois.
 Comment puis-je prétendre à la faveur insigne
 De prendre place un jour au milieu des tribus.
 Il n'est aucun espoir pour moi, coupable indigne,
 Mon sort de pécheresse est parmi les perdus.
 Et pourtant Éternel ! Ô dissipe ces voiles !

Elle passa la nuit dans ce frémissement,
 Jusqu'à ce qu'enfin l'aube éteignit les étoiles
 Et que se dessina au lointain orient,
 La masse du désert, d'où, vers la plaine sombre,
 Ce peuple était venu prêt à l'assaut fatal.
 Elle vit le jour naître, en traits de feu sans nombre,
 Bouche du four ouvert sur son pays natal,
 Malheur à moi, c'est là, dit-elle, la fournaise
 Qui va, tel un fétu pour jamais m'engloutir.

Non, ne crains pas, espère, et que ton cœur s'apaise,
 La lumière en salut pour toi va resplendir ;
 Ne crains pas, ô Rahab, car ta foi t'a sauvée ;
 Le soleil de justice est là ; sous ses rayons,
 Comme d'un bain lustral, tu sortiras lavée ;
 Et ton nom sera grand parmi les plus grands noms.
 Abaisse tes yeux, vois tout près, plus près encore,
 Le sceau de ton rachat, gage du Tout-Puissant.

Et Rahab, vit briller sous les feux de l'aurore
 Le cordon écarlate ainsi qu'un jet de sang.

7.4 - RUTH

Vient l'heure du repas sous le grand soleil ; lasse
 D'avoir erré longtemps parmi les champs de blé,
 Auprès des moissonneurs de Boaz a pris place
 L'humble glaneuse à qui l'homme riche a parlé.

Et le maître lui fait passer la coupe pleine,
 Lui tend le grain rôti, pour la rassasier.
 Elle songe ; en son cœur le souvenir ramène
 Les images des lieux qu'il lui faut oublier.

Mais à d'autres clartés déjà son oeil s'éveille,
 Les propos de Boaz, chantent dans son esprit.
 N'a-t-il pas évoqué cet aile sans pareil
 Dont, chétif oiselet alla chercher l'abri ?

Tel un aimant que fixe une aiguille obstinée
 Du grand Dieu d'Israël, l'invincible pouvoir
 L'a prise toute entière, et pour jamais tournée
 Vers un sûr, bien qu'encore indiscernable espoir.

La même force qui, dès les murs de sa ville
 Naguère l'a dressée contre tout vain retour,
 La courbe maintenant sur les épis, docile
 Au labeur consenti comme un travail d'amour.

Quand avec Naomi sous son voile dolente
 Tu cheminais, aucun regret ne t'arrêta.
 Maintenant que vois-tu, glaneuse patiente
 À l'horizon doré des moissons d'Éphrata ?

Je vois, bien au-delà, les moissons éternelles,
 Et les gerbes sans fin, des générations
 Dont la chaîne naîtra de mes noces nouvelles,
 Car Boaz me prendra, fille des nations,
 Moi, veuve en Israël, et de race maudite.
 Et la grâce inscrira l'étrangère, bientôt,
 Sous l'inchangeable nom de Ruth la moabite
 Au lignage royal de l'Orient d'En-Haut.

7.5 - LA REINE DE SHEBA — 1 Rois 10 ; Luc 11:31

J'ai repris mon chemin, vers les bouts de la terre ;
 De là j'étais venue entendre en Israël
 Ce roi dont le renom se lie en saint mystère
 Au grand Dieu des hébreux qu'ils nomment l'Éternel.

Je pensais le frapper par toute ma richesse ;
 Mes chameaux fléchissaient sous l'or pur et l'encens ;
 J'avais pour l'éprouver ma subtile finesse
 Qui, d'énigmes, montait les jeux embarrassants.

Et voici, qu'accueillant mes présents grandioses,
 Il m'en fit, Lui, de tels que j'eus honte de moi.
 Et je n'eus plus d'esprit, quand je vis toutes choses
 Proclamer la sagesse et la gloire du roi.

J'admirai le maintien des serviteurs du trône,
 Leur faste, leur ferveur, et l'ordre de la cour.
 J'enviai leur bonheur d'entourer sa personne
 Et de pouvoir l'entendre à toute heure du jour.

N'importe, je m'en vais comblée ; il m'a dit : Reine,
 Va, que mes dons chez toi gardent mon souvenir,
 Qu'ils reflètent ma gloire en ta terre lointaine,
 Et parlent de celui qui voulut te bénir.

Mais, bien plus précieux que ces merveilles rares,
 J'emporte le trésor acquis à son côté,
 Lorsqu'en nos entretiens, à mes pièges barbares
 Répondaient tant de grâce et tant de vérité.

Comme il savait chasser de mon esprit les nues,
 Me parler de la terre, et du ciel, et de Dieu,
 Éblouir mon regard de clartés inconnues
 Et conduire mon âme au seuil du très saint lieu.

Je m'en vais, le coeur plein de l'indicible joie
 Où s'annulent distances et séparations.
 Je serai désormais le témoin qu'il envoie,
 Le héraut de sa gloire envers ma nation.

J'aurai l'insigne honneur d'enrichir mon royaume
 De ce que j'entendis, de tout ce que je vis,
 De décrire le temple, interpréter le psaume,
 Montrer la foule en fête emplissant le parvis ;

Je veux que mon pays, dorénavant, résonne
 Du nom de Salomon, ma ville, mon palais,
 Et qu'instruit du vrai Dieu, tout ce qui m'environne
 Célèbre sa bonté qui demeure à jamais.

Puis je m'endormirai, jusqu'au jour d'un autre âge,
 Qui me verra, du sein des peuples prosternés,
 Me lever, l'étrangère, et porter témoignage
 Contre des renégats autrefois premier-nés.

Et dans la pourpre et l'or, le Roi des rois lui-même,
 Le Roi de gloire, avant tous les siècles prédit,
 Fils de l'homme, au front ceint du divin diadème,
 Vers lui fera s'asseoir la reine du midi.

8 - Les arbres de la route — Romains 8:19-22 ; Ps. 8 [souple de la création attendant le règne de Christ]

La route barre de blanc le vallon vert ;
 Des peupliers la bordent toute,

Tous arbres sains, droits, hauts dans l'air.
 Piliers d'une incomplète voûte,
 Bien correctement postés,
 En file des deux côtés,
 Ils regardent la route
 Et les hommes qui passent,
 Qui passent sur la route.

Ils sont là de jour et de nuit,
 Au sol fixés,
 Alignés voilà des ans et des ans ;
 Les morts, on les a remplacés.
 Toujours intacts, sur leurs deux rangs
 Ils montent la garde ;
 Leur troupe immobile regarde
 Sur la route, passer les hommes, les errants.

Ils sont là sous le soleil,
 Sous la pluie haineuse,
 Ou la gelée insidieuse.
 Et le givre parfois
 Tisse pour leur réveil
 Sa broderie harmonieuse.
 De l'aube claire, au soir morne ils bruissent ;
 Quand le vent brutal les cingle, ils gémissent,
 Pour se redresser ensuite au soleil.

Mais qu'attendent-ils sous les cieux ?
 Qu'espèrent-ils voir sur la route ?
 Toujours déçus, l'oeil anxieux,
 Jour et nuit, ils la scrutent toute.

Ils voient passer le chemineau braillard,
 Le cantonnier qui peine sans courage,
 Et leur paternel regard
 Suit les vacillements du char
 Qui portent les gerbes ou fourrage.
 Ils raillent les propos niais des amoureux,
 Et bien plus, les airs vaniteux
 Que prennent ces gens fous de vitesse,
 Dont les autos passent avec fracas entre eux,
 Eux que rien ne talonne, ni ne presse.
 Ils ont vu des jeunes, des vieux,
 De drus gaillard et de tristes malades,
 Des importants, des importuns, des odieux ;
 Ils ont vu des soldats défilier tout poudreux,
 Et leurs chefs chamarrés lourdement glorieux,
 Des prêtres, des enfants aux charmantes gambades,
 Des rois au temps jadis, de riches ambassades,
 Aujourd'hui les troupeaux de rouges camarades.
 Ils ont vu des jeunes et des vieux.

Et, toujours déçus, toujours anxieux,
 Ils s'attendent, ils attendent dans la lumière ;
 Ils redressent leurs têtes altières,
 Et la secouant vers les cieux,
 Avec mépris, avec tristesse, avec colère,
 Ils attendent qu'un homme passe sous les yeux,
 Ils attendent pour fermer leur voûte,
 Ils attendent qu'un homme passe sur la route.

Ils voient bien l'humanité, cette pauvre,
 Mais c'est de l'homme qu'ils rêvent sans cesse ;
 Ils attendent que viennent enfin, pur, rayonnant
 De justice et d'amour, l'Homme sacré portant
 Sur ses lèvres la grâce, en son coeur la tendresse.

Alors, ils courberont leur haut fût verdoyant,
 Et leur arc triomphal frémissant d'allégresse ;
 Et, détendus, joyeux d'une ineffable ivresse,
 Leur garde cessera, leurs bruits seront des chants.

Quand viendra-t-il l'objet de la longue espérance ?
Avec eux ne voyant qu'orgueil, laideur, souffrance
La terre entière attend et gémit de douleur.

Mais sûre de te voir dans ta magnificence,
Pour t'acclamer enfin elle apprête en silence
L'hommage universel qui va jaillir en chœur,
Christ divin, Roi des rois, Fils de l'homme vainqueur.

9 - Des choses trop merveilleuses — Proverbes 30:18-19 [l'amour du jeune homme pour la jeune fille]

Depuis bien des millénaires,
Les navires orgueilleux,
Vont creusant dans les flots bleus
Leurs écumantes ornières
Dont rien ne reste après eux.

Pareillement admirables
Sont, dans les cieux, vos chemins,
Ô gypaètes anciens,
Et vous, avions redoutables,
Issus des travaux humains.

Sur le roc se perd la trace
Du serpent, en vain cherchée
Aussitôt qu'il a passé.
Lacéré partout, l'espace
Est partout recommencé.

Mais, plus merveilleux mystère,
Est la voie où, point par point,
Le jeune homme épris rejoint
Celle qu'il veut sur la terre,
Et retrouve de bien loin.

Qu'importent, luttés nouvelles,
Âpre effort sur âpre effort !
Comptent seul, à l'autre bord,
Pour le navire le port,
Le nid calme pour les ailes,
Et pour l'amour sûr et fort,
Le baiser des cœurs fidèles.

10 - Automnales — Ps. 65:6-13 ; 126:5-6 ; Jean 4:35-38 [au soir de la vie, confiance par delà la mort]

Nous avons vu le jour en un lointain automne,
La saison du fruit mûr et du moût odorant,
Les temps où, pour mourir, le froment s'emprisonne ;
Le cueilleur vient joyeux, le semeur va pleurant.

Et déjà va passer l'automne de nos vies ;
Quels fruits en resteront au céleste cellier ?
Quel blé naîtra de vous, semences enfouies ?
Dieu le sait, qui compta les travaux journaliers.

Douce arrière saison dont le sourire essaie
D'ôter la brume au ciel, les pleurs à l'oeil chagrin ;
Fraîche saison première, où la pluie est versée
Pour amollir le sol où va germer le grain ;

Feux de l'été calmés dans la lumière exquise ;
Charme subtil de l'air quand les jours ont baissé ;
Or des bois reflétant le couchant qui s'irise ;
Vents nouveaux orchestrant les échos du passé ;

Tout enrobe d'espoir les regrets, tout rassure ;
Le maître est sur le seuil de l'hiver redouté,
Et sa main, qui bénit la récolte future,
Imprime aux fruits d'hier leur sceau d'éternité.

Vous qui cueillez, vous qui semez, chantez ensemble !
Couronne de bonté, Seigneur, l'an tout entier ;
Affermis notre cœur et notre pas, s'il tremble ;
Couvre encore de tes dons le reste du sentier.

Nous ne referons pas le chemin de la terre,
 Mais un autre est ouvert, au-delà du tombeau,
 Et nous mène, vainqueurs par le sang du calvaire,
 Non à de vains retours mais au monde nouveau.

11 - Devant nous [effort personnel et préconnaissance du Seigneur]

Quand la voile est déployée
 Dirais-tu pourquoi partir ?
 Quand la flèche est envoyée
 En peux-tu régler le tir ?

Sur la mer guide ta voile ;
 Pour t'enseigner n'as-tu pas
 Et le soleil, et l'étoile,
 Et la carte, et le compas ?

Mais de la flèche rapide,
 En vain, voudrais-tu changer
 La trajectoire rigide
 Jaillie au doigt de l'archer.

Ta vie, ô double prodige,
 Que Dieu même a disposé
 Est cette nef qu'on dirige
 Et la flèche au vol fixé.

Pour gagner le but suprême
 Tu dois fournir ton labeur,
 Mais là-haut Celui qui t'aime
 Règle tout pour ton bonheur.

12 - ATTENDANT... [le croyant attendant le Seigneur]

ME 1979 p. 335

Attendre le Seigneur plus que les sentinelles,
 Leurs yeux lourds de sommeil, mais au poste fidèles,
 N'attendent dans la nuit, n'attendent le matin...

Te pressentir sautant de colline en colline,
 Ô bien-aimé qui viens de la splendeur divine
 Ravir la fiancée au paradis lointain...

Avoir l'oreille au guet pour entendre en la nue
 Résonner la trompette annonçant ta venue,
 Et la voix de l'archange, et le puissant appel...

Avoir les yeux levés, voir l'étoile sacrée
 Percer l'ombre, et bientôt l'aube tant désirée
 Blanchir au loin, prélude à ton jour éternel...

Avoir la main déjà pour t'ouvrir préparée
 Lorsque ton pas connu sera près de l'entrée,
 Être trouvé debout, vigilant serviteur...

Se nourrir de l'espoir sanctifiant et ferme,
 Se dire l'un à l'autre : «On approche du terme,
 Il vient, Il l'a promis, voici le Rédempteur»...

Seigneur, ton racheté dès cette terre adore,
 Mais languit de te voir, son âme a soif de toi.
 De ton Épouse entends tous ces accents de foi
 Qu'en son coeur réveillé l'Esprit saint fait éclore !

Dieu garde encor secret l'indicible moment
 Où tu te lèveras du trône de ton Père
 Pour rassembler les tiens et régner sur la terre
 Dont tu feras cesser le long gémississement,

Mais, Fils de l'homme, Roi que les hommes rejettent,
 Jésus, bien plus que nous ton âme attend ce jour.
 Que sont nos faibles vœux auprès de ton amour,
 Époux divin, Agneau dont les noces s'apprêtent ?

Viens. Tu payas le prix. Le monde t'appartient.
 Viens, emporte là-haut le trésor qu'il recèle,
 Et mets à ta couronne, où l'or pur étincelle,
 La perle dont l'éclat reflétera le tien !

Note Biblique : Strophe 1 : És. 21:11 ; Ps. 130:6 — Strophe 2 : Cant. d. C. 2:8 — Strophe 3 : 1 Thes. 4:16 — Strophe 4 : 2 Pier. 1:19
 — Strophe 5 : Luc 12:36 — Strophe 6 : Luc 2:38 — Strophe 7 : Ps. 63:1 ; Apoc. 22:17 — Strophe 8 : Marc 13:32 ; Rom. 8:22 —
 Strophe 9 : Luc 19:14 ; Apoc. 19:7 — Strophe 10 : Matt. 13:44-46

13 - L'AGNEAU [souffrances et gloire de Christ comme Agneau de Dieu]

ME 1981 p. 334

Nous te verrons prendre le livre,
 Bientôt, très saint Agneau de Dieu.
 Des temps effrayants doivent suivre,
 Mais nous serons dans le saint lieu,
 Célébrant l'oeuvre expiatoire,
 Et dans notre esprit, Majesté,
 Passera toute ton histoire
 De l'une à l'autre éternité.

... Agneau sans défaut et sans tare
 Avant les siècles préconnu,
 Pour le croyant tu fus le phare
 Dans l'obscur lointain entrevu.
 Il te voyait en espérance,
 Celui qui lia sur l'autel
 Présageant déjà ta souffrance,
 Le fils donné par l'Éternel.

Agneau de Dieu, tes créatures
 Sur la terre t'ont contemplé
 Gardant au milieu des souillures
 Ton vêtement immaculé,
 Secourable à toute détresse,
 Prenant le faix du miséreux,
 Touché par une pécheresse,
 Touchant toi-même le lépreux.

Agneau muet quand, sataniques,
 Des juges vils te condamnaient
 Et que par d'autres mains iniques
 À la tuerie ils te menaient !
 Mais sur la croix, sainte victime,
 Pour eux tu demandas pardon,
 Et crias du fond de l'abîme :
 «Mon Dieu ! pourquoi cet abandon ?»

Agneau glorifié, du trône
 Où ton Père t'a fait asseoir,
 Lève-toi, portant la couronne,
 Investi du divin pouvoir !
 Aux yeux de tous tu vas paraître
 Mais dès maintenant, à genoux,
 Les tiens disent : — Viens, puissant Maître ;
 — Viens, dit l'Église à son Époux.

Avant que ta colère broie
 Tes ennemis, Agneau royal,
 Le ciel retentira de joie
 Autour du banquet nuptial.
 Au près de toi, de lin vêtue,
 La reine du monde nouveau
 Songera, d'amour éperdue :
 — Je suis la femme de l'Agneau !

... Le livre est dans tes mains percées.
 Tu fus immolé, mais vainqueur.
 Si tes souffrances sont passées,
 Leur mémoire étreint notre coeur.
 Nous t'adorons, Agneau de gloire,
 Nous exaltons ta charité :
 Elle illumine ton histoire De l'une à l'autre éternité.

Note Biblique: Strophe 1 : Apoc. 5 — Strophe 2 : 1 Pier. 1:19 ; Gen. 22:9 — Strophe 3 : Luc 2:8-15 ; 5:13 ; 7:37 — Strophe 4 : Matt. 26 à 27 ; Luc 23 — Strophe 7 Apoc. 5

14 - La Manne cachée [Christ dans son humanité, objet de la méditation du croyant]

ME 1977 p. 334

Exode 16:32-36 ; Hébreux 9:4 ; Apocalypse 2:17

Dans une auguste nuit, l'arche mystérieuse,
Derrière le rempart du voile solennel,
Gardait un saint dépôt sous l'aile glorieuse
Des chérubins vers qui descendait l'Éternel.

Là reposaient, sous l'or du propitiatoire,
Les tables où Dieu même avait gravé sa loi,
La verge qui d'Aaron rappelait la victoire,
— Et la cruche d'or pur dont médite la foi,

Car, dans ce triple abri par Moïse placée,
Des soins de Jéhovah permanent souvenir,
Telle que le matin sur la fraîche rosée,
La manne se cachait pour un peuple à venir.

Exacte portion que chaque Israélite
Recueillait aussitôt que le jour avait lui,
Elle était, dans cette ombre où la splendeur habite,
La part de l'Éternel au pain donné par Lui.

Ô délice infini de Dieu, manne adorable,
Jésus, vrai pain du ciel ici-bas présenté,
Tu gardes, mets sans prix de la divine table,
Le mystère éternel de ton humanité !

Si tu donnes la vie aux fils de la poussière,
Si tu restes pour eux le céleste aliment,
Qu'es-tu donc à jamais pour le cœur de ton Père
Qui seul sait la valeur de ton abaissement ?

Et maintenant, voici, récompense suprême,
Part bénie au secret plaisir du très-saint lieu,
À celui qui vaincra tu donneras toi-même
D'en goûter la saveur unique auprès de Dieu.

Oh que, nourris de toi, bien-aimé, sur la terre,
Nous soyons ces vainqueurs luttant jusqu'à la mort
Pour lesquels tu tiens prête, au divin sanctuaire,
La manne pure enclose au flanc du vase d'or !

15 - Saul de Tarse [regardant à la gloire et persécuté]

ME 1983 p. 308

Quand, après trois longs jours de cécité profonde,
Les écailles enfin tombèrent de ses yeux,
Passa, dans le regard qu'il posa sur le monde,
D'un collyre inconnu l'effet mystérieux.

Tout lui sembla soudain futile, chose inerte,
Tout ce qu'il convoitait ne fut plus que néant,
Tout ce qu'il nommait gain lui devint une perte,
Illusion funeste et poursuite du vent.

Rien n'eut de prix pour lui que l'éclatante gloire
D'où Celui qui, l'ayant jusqu'à terre abattu,
Pour en faire un héraut de Sa sainte victoire
Avait dit: «Saul, pourquoi me persécutes-tu?»

Dès lors, sans autre but dans sa terrestre vie
Que de mourir et vivre en Christ ressuscité,
Il eut, couvert d'opprobre et dans l'ignominie,
L'honneur d'être, ô Jésus, pour Toi persécuté!

16 - «Au-dessus de toute louange» Néhémie 9:5 [Avant-goût de la louange éternelle]

ME 1976 p. 335

De sublimes harmonies
 Enveloppez l'univers,
 Ô multitudes bénies,
 Éclatez en saints concerts !
 Ce n'est plus de la poussière
 Que nos voix s'élèveront ;
 Nos harpes, dans la lumière,
 Entre nos doigts vibreront.

Des rachetés les louanges
 Dans le cantique nouveau
 Entraîneront les saints anges ;
 Tous diront : Gloire à l'Agneau !
 Afin qu'au ciel retentisse
 L'hymne de l'amour divin
 Triomphant par la justice,
 L'homme instruit le séraphin.

Tu recevras notre hommage
 Pour le joindre, ô Bien-aimé,
 À celui qui d'âge en âge
 Au Dieu très-saint est donné.
 Par toi le culte céleste
 Qui jamais ne s'interrompt
 Exalte sa grâce, et reste
 Pur comme l'or à ton front.

Au plus profond des cieux mêmes,
 Dans l'inaccessible lieu,
 L'écho des sublimes thèmes
 Réjouit le cœur de Dieu.
 Toute chose enfin nouvelle,
 Il goûte, au secret séjour,
 Dans la joie universelle
 Le repos de son amour.

Mais le grand flot d'harmonie
 Déferle, calme et puissant,
 Sur une plage infinie
 Où l'extase attend le chant.
 La voix même est dépassée ;
 Seule, en effluves très doux,
 Monte vers Dieu la pensée...
 Et Dieu sera tout en tous.

17 - Premier-né entre plusieurs frères — Rom. 8:29 ; Col. 1:15, 18 ; Hébr. 1:6 ; Apoc. 1:5— [gloires de Christ comme Premier-né]

ME 1980 p. 335

Quelle grâce, ô Seigneur, d'être nommés tes frères
 Et de pouvoir en paix attendre ton retour !
 Tu nous as délivrés de toutes nos misères,
 Notre seul droit, c'est ton amour.

C'est toi qui dans ton sang lavas notre souillure
 Et dans nos coeurs troublés fis descendre la paix.
 Ô Jésus, pain du ciel, divine nourriture,
 Par toi nous vivrons à jamais!
 (Hymnes et cantiques, n° 123)
 Ah, que dès ici-bas cette vie éternelle
 Que ta mort nous acquit, soit vue en tous les tiens !
 Et fais-la, telle une eau pure et toujours nouvelle,
 Déborder des vases chrétiens.

Bientôt, nos corps changés brillant de ta lumière
 Et ta gloire nimbant notre front incliné,
 Toi-même introduiras la famille du Père
 Dans la maison, ô Premier-né !
 Tu nous feras asseoir aux places préparées ;
 Là, dès l'éternité tu voulais des humains ;
 Là nous contemplerons tes couronnes sacrées

Et les blessures de tes mains.
 Nous te verrons sans fin déployer les richesses
 De la grâce, trésor dont rien ne vieillira,
 Et notre âme, en retour, sans failles ni faiblesses,
 Ô Premier-né, t'adorera !

POÉSIES par Henri Rossier

Tables des matières

- 1 - HYMNE [personne du Seigneur — adoration]
- 2 - AVENIR [attente du Seigneur]
- 3 - La REINE de SÉBA [personne du Seigneur — adoration — 1 Rois 10]
- 4 - RÉVEILLE-TOI [appel à l'Église pour se réveiller]
- 5 - La NUIT et le JOUR [attente de la résurrection]
- 6 - In MEMORIAM [deuil d'une mère, d'une épouse — perspective chrétienne]
- 7 - JOURS d'ÉPREUVE [consolations — soins divins pour le croyant]
- 8 - DERNIER CHANT [le Seigneur souffrant et manifestant amour et grâce]
- 9 - VERTU [encouragements à surmonter les obstacles — en voie vers le jour nouveau]
- 10 - CHERCHER Sa FACE [deuil, consolations par la vie du Seigneur]
- 11 - Le LABOUREUR [travailler dans l'espérance]
- 12 - Le REPOS [le vrai repos de l'âme par la croix de Christ — déceptions en dehors]
- 12.1 - I
- 12.2 - II
- 12.3 - III
- 12.4 - IV
- 13 - LE VOIR [attente du Seigneur en pensant à ce qu'il est]
- 14 - REBECCA [Genèse 24]
- 15 - LUMIÈRE — AMOUR [appel à se réveiller]
- 16 - L'HOMME de DOULEURS [humanité et souffrances de Christ — adoration]
- 17 - ÉTOILE du SOIR — ÉTOILE du MATIN [pour ranimer l'espérance]
- 18 - ANNIVERSAIRE d'un VIEILLARD [soins du Seigneur]
- 19 - HOMMAGE [souffrances et exaltation de Christ — adoration]
- 20 - AMOUR [l'Amour en Christ, ni dans la création ni dans l'homme]
- 21 - Le DERNIER LISERON [vanité des plans humains]

1 - HYMNE [personne du Seigneur — adoration]

Décembre 1886

Quand, aux palmiers d'Élim, un vol de tourterelles
 S'est abattu le soir près des sources jumelles,
 La troupe virginale, en repos, sur le bord
 De leurs douze bassins, se blottit et s'endort...

Soudain le peuple ailé s'éveille de son rêve
 Sous le pressentiment de l'aube qui se lève ;
 Mais, entre les palmiers nulle rougeur ne luit ;
 Nul rayon précurseur n'a traversé la nuit
 Dont le voile alourdi dans les cieux flotte encore ;
 Et cependant un astre a devancé l'aurore :
 L'étoile du matin, ce pur globe argenté,
 Inonde le désert de sa fraîche clarté.

L'astre c'est toi, Seigneur, dont le regard de flamme
 Dans la nuit de ce monde a pénétré mon âme,
 Me remplit de l'espoir de ton prochain retour,
 Et, dans un coeur qui t'aime, a devancé ton jour.
 Aussi sur tes splendeurs en secret je médite
 Et devant ton amour tout mon être palpite,
 Quand ta clarté m'inonde, et fait vibrer en moi
 Des chants mélodieux qui remontent vers toi.

Je sais, au bord des fontaines,
 Un arbre au tronc généreux
 De qui naissent, par centaines,
 Des rejetons vigoureux.

La puissance avec la grâce
 Décorent sa royauté,
 Nul arbre ne le dépasse
 Et ne l'égale en beauté.

Pour lui, les cèdres superbes
 N'ont pas, sur leurs monts altiers,
 Plus de valeur que les herbes

Qu'on voit ramper à ses pieds.

Ses fleurs, aux essaims d'abeilles,
Offrent un miel savoureux ;
Il tend, à pleines corbeilles,
Ses fruits mûrs aux malheureux ;

Il abrite la faiblesse
Des plus humbles vermisseaux
Et protège avec tendresse
Les nids des petits oiseaux.

Ô Seigneur ! cet arbre immense
C'est toi seul: tu sais unir
La grâce avec la puissance
Pour sauver et pour bénir.

Pourtant la souffrance amère
Étreignit, navra ton coeur,
Plus tendre qu'un coeur de mère,
Sensible à chaque douleur !

Haine, injures, calomnie
T'ont assailli de leurs flots ;
Des méchants, contre ta vie,
Ont ourdi d'obscurs complots ;

Toi, tu portais en silence
Leurs insultes, nuit et jour ;
Même leur indifférence
Ne lassait point ton amour !

Tu fus la sainte Victime
Qui, partageant notre sort,
Pour nous tirer de l'abîme
Et nous sauver de la mort,

Malgré la honte et l'outrage,
Se chargea de nos tourments
Et sombra dans le naufrage
Au sein des flots écumants...

Cher Sauveur ! depuis l'étable
Jusqu'aux douleurs de la croix,
Pas un regard charitable
Ne s'abaissa jusqu'à toi !

Tu fus seul, quand la puissance
De l'ennemi déchaîné
Sur ton âme sans défense
Fondait en Gethsémané,

Dans l'horreur de la nuit sombre
Qu'à genoux seul tu sondas,
Où tu fus trahi dans l'ombre
Par le baiser de Judas ;

Seul, en cette heure terrible
Où tu marchais à la mort
Opposant un front paisible
Aux fureurs de l'homme fort !

Seul, sans armes, sans cuirasse,
De mille flèches percé,
Tu subis, à notre place,
L'arrêt d'un Dieu courroucé ;

Oui, tout seul !... Mais c'est ta gloire !
Seul, fort et faible à la fois,
Tu remportas la victoire
Immortelle de la croix !

Aussi Dieu t'a béni dans les cieux, sur la terre :
 Pour toi l'aube du jour distille son trésor,
 Et, sous l'enchantement du soleil millénaire,
 Le monde pour toi seul porte ses gerbes d'or.

À toi, dont la funèbre et douloureuse voie
 Eut pour terme un gibet, entre deux criminels,
 Le fruit des pampres mûrs, symbole de la joie,
 Qui rougit jusqu'au bout des coteaux éternels !

À toi l'escorte sainte, entrant par les portiques,
 Dans les temples d'azur aux dômes de cristal,
 En foule, avec les luths, les danses, les cantiques,
 Comme des fils de roi dans leur palais natal !

À toi, dans sa jeunesse et son charme et sa grâce,
 Une Épouse sans tache aux vêtements royaux,
 Portant sur son front pur le reflet de ta face,
 Perle sans prix parmi tes plus riches joyaux !

Ô ma louange, monte encore,
 Monte jusqu'au troisième ciel !
 Cet être que le monde abhorre,
 C'est le Seigneur, c'est l'Éternel !

Cet homme, couronné d'épines,
 Battu de verges, souffleté,
 Remplit de ses gloires divines
 Les trois cercles d'Éternité !

Ce malfaiteur, jugé sans cause,
 Crucifié, de tous honni,
 Est le Dieu fort, sur qui repose
 Tout le fardeau de l'Infini !

Célèbre, ô ma lyre,
 Celui que j'admire :
 Il est tout pour moi !
 Accord magnifique,
 Céleste cantique,
 Monte, élève-toi
 Jusqu'aux pieds du roi !...
 Mon cœur, tu débordes ;
 Tu brises tes cordes,
 Trop plein pour chanter ;
 Mais, qu'en Sa présence
 Au moins mon silence
 Serve à l'exalter...

L'hymne recommence,
 Se déroule, immense,
 Dans les cieux ouverts.
 À cette harmonie
 Croissante, infinie,
 De tout l'Univers,
 Les mille phalanges
 Des saints et des anges
 Joignent leurs concerts.

L'Alléluia se tait, mais, de leur chant sonore,
 Les harpes dans le ciel l'accompagnent encore ;
 Et l'hommage muet parle par tous les yeux.

Et le chœur, captivé par ce spectacle unique,
 Sur le trône divin voit un Agneau mystique,
 Autrefois immolé, maintenant glorieux.

Sa face a les splendeurs de l'aube printanière,
 Et toujours et sur tous il verse sa lumière,
 Comme les lampes d'or aux vouîtes du Saint Lieu.

Sa voix se fait entendre : il nous parle, il se nomme,
 Et nous reconnaissons Jésus, le Fils de l'homme,

En contemplant ravis les traits du Fils de Dieu !

2 - AVENIR [attente du Seigneur]

Décembre 1881

Quand un monde nouveau, recommençant l'histoire,
Vers les temps éternels aura pris son essor,
Et t'aura vu surgir, éblouissant de gloire,
Fils de l'homme, nimbé de l'auréole d'or ;

Les séraphins voilés, brûlants de tes louanges,
De l'hymne au triple choeur salûront le saint Roi,
Et, pour te contempler, des myriades d'anges
S'empresseront autour de tes saints et de toi.

Eux, revêtus d'un lin dont la blancheur efface
Celle des monts neigeux dans leur virginité,
Heureux de te servir, porteront sur leur face
Le resplendissement de ta divinité ;

Mais toi, sur tes élus versant ta plénitude
Et les faisant asseoir au festin du grand jour,
Tu les abreuveras de ta béatitude ;
Tu les inonderas de lumière et d'amour.

Livre de l'Avenir dont nos bouches épellent,
Comme un timide enfant, quelques mots détachés,
Régions de splendeurs que nos désirs appellent,
Jardins de l'Éternel au fond des cieus cachés ;

Cité, parvis de Dieu, enceinte défendue
Aux yeux impurs, aux coeurs profanes des mortels ;
Temple mystérieux, où l'âme confondue
Se prosterne en silence aux marches des autels ;

Tabernacles secrets de la maison du Père,
Banquet universel ordonné par l'Époux ;
Invisibles trésors que notre coeur espère,
Le jour est près de luire, où vous serez à nous !

Et l'épouse qui veille aux heures ténébreuses
Et qui pressent déjà ton lever matinal,
Tressaille, et saluant tes clartés glorieuses,
Jette au devant de Toi son appel virginal.

Et voici qu'un vent frais, précurseur de l'aurore,
Soufflant des monts sacrés, annonce Ton retour.
Écoutez ! des sommets descend un cri sonore...
Il éclate soudain. — Hosanna ! C'est le jour !

Hosanna ! l'Époux vient ! l'Église est transmuée !
Pour les saints endormis, c'est le jour du réveil !
Nous montons, emportés vers Toi sur la nuée,
Comme une goutte d'eau qui retourne au soleil !

3 - La REINE de SÉBA [personne du Seigneur — adoration — 1 Rois 10]

Décembre 1888.

Venu de l'Inde lointaine
À la cité du saint roi,
Le cortège d'une reine
Défilait en grand arroi.

Au prince clément et sage,
Au Fils dont l'aube avait lui,
Elle pensait faire hommage
De trésors dignes de lui.

Mais, admise en sa présence,
Quand elle vit de ses yeux
Toute sa magnificence
Et son palais glorieux,

Et qu'un seul homme sur terre,
Salomon, roi d'Israël,
Était le dépositaire
Des secrets de l'Éternel,

Oubliant l'or et l'ivoire,
Et les parfums de Séba.
Oubliant sa propre gloire,
À ses pieds elle tomba.

«Jusqu'à ce jour, noble prince,
J'étais aveugle. — Je vois !
Ton grand nom, dans ta province,
Est loué par mille voix ;

»Maintenant une étrangère
Va devenir, à son tour,
La fidèle messagère
Des merveilles de ta cour.

»Ah ! si ton humble servante,
Que ta grâce captiva,
Déjà se prosterne, et vante
En toi l'Oint de Jéhova,

»Le monde entier, roi seul sage,
Seul juste, seul grand, seul bon,
Bientôt dira d'âge en âge
Les vertus de Salomon !

»Ô peuple de la promesse,
À ses lèvres suspendu,
Qui recueilles la sagesse
Comme un parfum répandu,

»Foule, à son trône asservie,
Je donnerais comme toi
Ma personne avec ma vie
Pour un regard de ton roi !»

Bientôt, Seigneur, sur ta face,
Tes saints aussi pourront voir
Le sourire de la grâce
Joint à l'éclat du pouvoir.

Le haut vol de l'âme humaine
Qui s'élève au firmament,
Ô Jésus ! effleure à peine
Le bord de ton vêtement,

Et la sublime louange
De tes saints glorifiés,
N'est que le nard sans mélange
Choisi pour oindre tes pieds.

Bientôt luira sur la terre
Le jour, où les nations
Iront à ton sanctuaire
Porter leurs oblations

Et boire aux sources du fleuve
Qui, jaillissant du saint lieu,
De ses flots vivants abreuve
La Jérusalem de Dieu.

Il retentira sans cesse,
Agneau royal, à ta cour,
L'hymne divin d'allégresse,
L'éternel hymne d'amour.

Bientôt l'Église qui t'aime,
Muette dans sa ferveur,
Jettera son diadème
Devant ton trône, ô Sauveur !

4 - RÉVEILLE-TOI [appel à l'Église pour se réveiller]

Appel à l'Église. Décembre 1890.

Voici, je viens ! L'oiseau gazouille et l'agneau bêle,
 Dans les prés, sous les bois, tout est las du sommeil ;
 Un souffle matinal, passant à grands coups d'aile,
 Donne aux champs d'épis mûrs le frisson du réveil ;
 Le chien, que l'homme attache au seuil de sa demeure,
 A salué le jour de son joyeux aboi ;
 Elle seule, aujourd'hui, paraît oublier l'heure...
 Réveille-toi !

L'aube teint de ses feux les collines lointaines.
 Ainsi resplendissait l'aube de son amour,
 Hélas ! trop tôt semblable aux lueurs incertaines
 D'un ciel d'hiver, manquant de chaleur et de jour.
 Quand, la première joie inondant tout son être,
 Elle brisait ses dieux dans l'ardeur de sa foi,
 Son coeur eût tressailli, rien qu'au nom de son Maître...
 Réveille-toi !

Faible amour que le sien ! mais, de quelle tendresse
 J'entourai cette enfant qui s'en allait périr
 Réponds ! n'ai-je pas su consoler ta détresse,
 Couvrir ta pauvreté honteuse, et te guérir ?
 De mes trésors pour toi je fis le sacrifice,
 Abdiquant, sans regret, jusqu'au titre de roi ;
 Pour toi, j'eus à subir un douloureux supplice.
 Réveille-toi !

Quoi ! je te trouve ici, sur le sol accroupie,
 Tes cheveux dénoués, couverte de haillons,
 Et, par les voluptés d'une coupable vie,
 Ton visage marqué de précoces sillons.
 Quel ennemi menteur, t'amorçant par ses charmes,
 Sut te pousser au mal et t'en cacher l'effroi ?
 Est-ce le repentir qui t'arrache ces larmes ?
 Réveille-toi !

«Coulez mes pleurs, aux pieds de Celui qui pardonne ;
 »Tu m'as aimée, et moi j'ai causé tes douleurs !
 »En te déshonorant, j'ai perdu ma couronne ;
 »J'ai péché contre toi...»

Laisse couler tes pleurs ;
 Quand je t'aurai lavée aux flots de l'eau lustrale,
 Des reines, à ta cour briguant un humble emploi,
 Brûleront d'escorter ta pompe nuptiale.
 Prépare-toi !

Bientôt je sortirai de mon palais d'ivoire,
 Et des milliers d'enfants, ravis de mes splendeurs,
 Foule immense, entonnant des hymnes à ma gloire,
 Sèmeront devant moi des palmes et des fleurs.
 Et, lorsque des clairons la fanfare sonore
 Aux quatre vents des cieus proclamera ma loi,
 Comme le faon timide aux portes de l'aurore,
 Avance-toi !

Avance-toi, novice aux fêtes solennelles,
 Entre les rangs pressés de mon peuple à genoux ;
 Viens, et dans la fraîcheur des tentes éternelles
 Assieds-toi confiante auprès de ton Époux.
 C'est le jour sans nuage, où l'épreuve s'achève ;
 Viens, tu verras ma face et tu seras à moi ;
 Viens, sous les ailes d'or du soleil qui se lève
 Prosterne-toi !

5 - La NUIT et le JOUR [attente de la résurrection]

Décembre 1894.

Par les plaines embrasées
 Un homme a marché sans fin.

Ses forces sont épuisées ;
Il meurt de soif et de faim.

Déjà le sort homicide
Atteint cet infortuné...
Il voit une tente vide
Près d'un parc abandonné.

Sur une terre stérile
Un peu d'ombre... Quel bienfait !
Ah ! devant cet humble asile,
L'espoir en son cœur renaît ;

Tout chancelant il s'y traîne,
Et, dans ce réduit poudreux,
S'endort, oubliant sa peine,
Et rêvant qu'il est heureux.

Soudain, sur la tente frêle
Fond le simoun ! Déchaîné
Il brise, au premier coup d'aile,
Cet abri momentané ;

Et la mort, épouvantable,
Hurlante au milieu du vent,
Des flots embrasés du sable
Lui fait un linceul mouvant.

Comme lui marchant sans trêve,
Voyageur craintif et las,
Si le repos que je rêve
Offre un asile à mes pas,

Si j'entre, fermant la porte
Au spectre qui me poursuit,
La mort surgit, et m'emporte
Désespéré dans la nuit !

Même la terre, où je passe
Dans le deuil et le tourment,
Est un volcan que menace
Un subit effondrement.

L'heure est proche, où cieux et terre,
Croulant avec un grand bruit,
Sombleront dans le mystère
Du néant et de la nuit !

Salut, salut, fraîche aurore !
Aurore d'un jour nouveau !
À ton lever s'évapore
L'obscurité du tombeau !

Salut, aurore splendide !
Tes feux vainqueurs ont relui
Au seuil de la tombe vide
Du Sauveur enseveli !

Adieu nuit, péché, misère,
Anéantis sans effort,
En ce jour anniversaire
Du triomphe sur la mort.

Salut, aurore propice !
Jour de Christ ressuscité,
Du grand Soleil de justice
Tu présages la clarté !

Et déjà l'astre du monde,
Par les siècles attendu,
Lumière sainte et féconde,
Dans nos cœurs est descendu,

Et soudain y naît la vie,
Comme, en des tons éclatants,
Fleurit l'herbe après la pluie,
Au doux soleil du printemps !

Parfois la tendre rosée
Tremblant sur le pré vermeil,
Demeure, au gel exposée,
Jusqu'au lever du soleil.

Pauvre captive, elle aspire
À la pleine liberté...
L'astre paraît et l'attire
À lui, dans l'immensité.

Frères, la nuit se termine !
Regardez, ô voyageurs !
Déjà le ciel s'illumine
De virginales rougeurs.

Oui, frères, l'heure est prochaine !
Vers le but pressons nos pas !
Rompons la dernière chaîne
Qui nous retient ici-bas !

Mais si, dans la tombe austère,
Nos corps devaient se coucher,
Aux entrailles de la terre
Dieu saura les arracher.

La forme fruste et mortelle,
Dépouille des rachetés,
Renaîtra, céleste et belle,
En des corps ressuscités,

Exempts d'humaine faiblesse,
Purs miroirs du beau, du bien,
Resplendissants de jeunesse,
Seigneur, semblables au tien !

Et le monde qui soupire
Sous le joug originel,
Salûra de son sourire
L'heureux printemps éternel !

6 - In MEMORIAM [deuil d'une mère, d'une épouse — perspective chrétienne]
Décembre 1836.

Sous les ombres mystérieuses
Elle dort. Ses enfants en deuil
Déposent de leurs mains pieuses
Son pauvre corps dans le cercueil ;

Puis, tour à tour, sur ce front blême,
Sur ce visage inanimé,
Chacun met son adieu suprême
Avec un sanglot réprimé.

«Laissez tarir la source amère
De vos regrets devant sa mort ;
L'âme sainte de votre mère
Est enfin recueillie au port.

»Ce dernier jour d'un long voyage,
Pour atteindre au pays connu
Qui l'attirait sur l'autre plage,
N'était-il pas le bienvenu ?»

Laisse-nous pleurer son absence !
Ce cœur, plein d'exquise bonté,
Se prodiguait à notre enfance,
Charmait notre maturité ;

Il unissait à la tendresse
 La fermeté dans le conseil...
 Jamais l'hiver de la vieillesse
 N'eut un rayonnement pareil !

Comme les jeunes hirondelles
 Qu'un retour précoce du froid
 Pousse tremblantes sous les ailes
 De leur mère, au nid du vieux toit,

Ses enfants, au jour difficile,
 Sachant l'accès ouvert à tous,
 Se réfugiaient dans l'asile
 De ce coeur sympathique et doux.

Loin des vains bruits de cette terre,
 Du pas affairé des mortels,
 Elle était le lys solitaire
 Qui fleurit au pied des autels.

Vers la cité sereine et haute
 Au delà de nos horizons,
 Nous montions souvent côte à côte
 En de muettes oraisons,

Et chaque jour, dans la prière,
 Nos deux coeurs n'avaient qu'une voix
 Pour louer la bonté du Père
 Et les merveilles de la croix.

Ce grand esprit, prompt à comprendre,
 S'élevait au divin amour,
 Tout aussi prompt à redescendre
 Aux humbles soins de chaque jour ;

Cette âme planant dans l'espace
 Parmi les splendeurs du saint lieu,
 En silence occupait la place
 De Marie aux pieds de son Dieu.

Son couchant semblait une aurore.
 Le temps aux mortels mesuré,
 Croyant le matin près d'éclorre
 Respectait ce front vénéré,

Quand, hélas ! en pleine allégresse
 D'un jour de printemps radieux,
 Le voile d'une nuit épaisse
 Tomba brusquement sur ses yeux...

Ô nuit de trois mois, morne et sombre !
 Ô longue nuit d'obscurs combats !
 Ô silence glacé de l'ombre
 Avant-courrière du trépas !

Mais de la main dispensatrice
 Qui frappe afin de mieux guérir,
 Elle accepta l'amer calice,
 Ne désirant vivre ou mourir

Que pour saluer la victoire
 Du grand jour de l'Éternité
 Où les saints paraîtront en gloire
 Avec Jésus ressuscité ;

Et quand s'ouvrit, plein d'épouvante,
 Le gouffre où l'homme se dissout,
 Au bord de la tombe béante
 Elle n'eut qu'un mot: «Est-ce tout ?»

Oui, c'est tout, mère bien-aimée !
 La mort a perdu son pouvoir.
 Ta paupière, ici-bas fermée, S'ouvre là-haut, et tu peux voir.

Oui, ton âme aujourd'hui contemple
 Le puissant Vainqueur de la mort ;
 Tu te reposes dans son temple,
 Logée à l'ombre du Dieu fort ;

Et le Sauveur incomparable,
 Posant sur toi sa tendre main,
 Te confie un nom ineffable
 Ignoré du langage humain,

Le nom dont son amour t'appelle,
 Ton nouveau nom dans l'avenir,
 Car à ta substance immortelle
 L'ancien ne saurait convenir ;

Et toi, jointe aux saintes cohortes,
 Dans tout l'éclat de sa faveur,
 Jeune, sans ride, au front tu portes
 Le nouveau nom de ton Sauveur ;

Ce grand nom que le ciel acclame
 Par ses myriades de voix :
 Séraphins aux lèvres de flamme,
 Concerts de flûte et de hautbois,

Alleluias de bienvenue,
 Trompettes, cymbales et cors,
 Doux cantique emplissant la nue,
 Harpes aux merveilleux accords...

De près, de loin, partout, sans trêve,
 Monte à Lui le chant solennel,
 Vagues sonores que soulève
 Le grand souffle de l'Éternel,

Brûlantes actions de grâces,
 Hymne aux échos prodigieux
 Répercutés dans les espaces
 Incommensurables des cieux.

7 - JOURS d'ÉPREUVE [consolations — soins divins pour le croyant]

Février 1899.

Homme divin, parfait modèle,
 Tu connus le sombre chemin,
 Et maintenant, ta main fidèle,
 Pour m'y guider presse ma main.

Comme la mère vigilante
 Conduit, soutient de ses deux bras,
 L'enfant et sa marche tremblante,
 Tu surveillas mes premiers pas.

Plus tard, à l'âge où l'âme ploie
 Sous des fardeaux multipliés,
 Jours sans rayon, labeur sans joie,
 Sables déserts, lassant les pieds,

Ta voix consola ma détresse :
 «Va, ne crains pas, me disais-tu,
 »Car c'est au sein de ta faiblesse
 »Que je déploierai ma vertu ;

» L'épreuve te fera connaître,
 » Que nul don, du monde prisé,
 » Que nul mérite, aux yeux du Maître,
 » Ne peut valoir un coeur brisé.»

Dès lors, que le monde déchaîne
 L'âpre tumulte de ses flots,
 Attise le feu de sa haine,
 Trame en secret d'obscurs complots,

Que j'y doive mourir ou vivre,
Seigneur, tu conduiras mes pas ;
Je m'attache à toi pour te suivre,
Faible — mais Toi, tu ne l'es pas !

Je te suis. — Si ma chair frissonne
Au souffle glacé de la mort,
Je sème en deuil, mais je moissonne
Avec allégresse et transport !

Je te suis. — La vallée obscure
Soudain s'illumine à mes yeux ;
Paré de fleurs et de verdure,
Le printemps y naît radieux !

Je te suis. — Quel souffle m'emporte !...
Je vois monter à l'horizon
Les toits connus. Voici la porte...
Je touche au seuil de la maison !

Me voici dans les bras du Père,
Objet du même amour que toi ;
Tu daignes m'appeler ton frère ;
Je suis le compagnon du roi !

Dans la salle aux mille portiques,
Assis au somptueux festin,
Où les concerts et les cantiques
De toutes parts montent sans fin,

Revêtu de pourpre et de soie,
Je te vois prendre, ô Rédempteur,
Pour me verser le vin de joie
L'humble appareil du serviteur !

8 - DERNIER CHANT [Ie Seigneur souffrant et manifestant amour et grâce]
Décembre 1903.

Encore un chant pour Toi, mon Sauveur et mon Dieu,
Peut-être le dernier de ma bouche mortelle,
Car j'aperçois déjà, pèlerin du saint Lieu,
À l'Orient lointain, où luit l'aube éternelle,
Les splendides contours de la cité nouvelle.

Mais si, désespérant d'atteindre avant la nuit
Les palais radieux de la ville promise,
Je traîne un pas lassé, ton amour me conduit
Au rocher d'où jaillit la source de Moïse,
Afin d'y retremper ma force qui s'épuise.

Là je vais retrouver les hymnes d'autrefois
Aux pieds de mon Sauveur qui mourut à ma place,
Battu, frappé, meurtri, cloué sur une croix,
D'où son sang précieux, comme un fleuve de grâce,
Répand sur l'Univers sa divine efficace.

Je me souviens du jour où mon cœur se fonda
Lorsque, silencieux devant ton agonie,
Je vis dans son éclat, sur le gibet maudit
Où chacun tour à tour t'insulte et te renie,
Ton Amour, s'abaissant à cette ignominie.

Les ténèbres sur Toi tombaient comme un linceul ;
Le ciel même était sourd au cri de la victime ;
Des méchants t'outrageaient et tu demeurais seul
Dans cette obscurité sinistre de l'abîme,
Innocent, écrasé sous le poids de mon crime !

Quel amour que le tien ! Tu t'offres, tu te perds
Pour sauver des pécheurs, et nul ne te délivre ;
Comme un Agneau muet sous la main des pervers,
Conduit à l'abattoir, tu meurs pour faire vivre !
Qui donc pourra jamais t'imiter ou te suivre ?

Mais je vis maintenant, et, des yeux de la foi,
 Habile à découvrir, ô Sauveur débonnaire,
 L'empreinte de tes pas, je veux suivre après toi
 La route douloureuse, obscure et solitaire,
 Que tu traças pour moi de la crèche au Calvaire.

Dans cet humble chemin, compatissant Berger,
 Incomparable Ami, tu me sers de modèle ;
 Tes soins devant mes pas écartent le danger ;
 Tu restaures mon âme ; à l'abri de ton aile
 Je sens battre ton coeur sympathique et fidèle.

Que de perfections sur ton étroit sentier !
 Horreur du mal, amour du bien, beauté sereine
 De l'homme obéissant se livrant tout entier,
 Abandonnant ses droits, sa gloire souveraine,
 Aux mains de ses bourreaux aveuglés par la haine !

Mais ta grâce... Dieu seul a pu la mesurer !
 Près du puits de Jacob, une Samaritaine
 N'a pas même un peu d'eau pour te désaltérer,
 Tandis qu'un mot de toi l'attire à la fontaine
 Qui jaillit de ton coeur, d'eau vive toute pleine !

Ta grâce éclate aux yeux du pharisien surpris,
 Propre juste orgueilleux, lorsque la pécheresse
 Répandait sur tes pieds le parfum de grand prix,
 Les larmes, les baisers, témoins de sa tendresse
 Pour Celui dont la grâce à son niveau s'abaisse.

Aux pauvres en haillons ta grâce tend la main ;
 Le sourd-muet retrouve et l'ouïe et la parole ;
 L'aveugle mendiant, posté sur le chemin
 Où du passant distrait il implore une obole,
 T'appelle, et de ses yeux le voile noir s'envole.

Ta grâce purifie et guérit les lépreux
 Aux regards stupéfaits du prêtre et du lévite.
 Sans craindre leur contact, à tous ces malheureux
 Tu dis : «Je veux, sois net,» et le fléau les quitte.
 Et, témoins de ta grâce, ils marchent à ta suite.

Ta grâce a le pouvoir de réveiller les morts.
 Au sépulcre fatal elle arrive, s'écrie
 D'une puissante voix : «Lazare, sors dehors !»
 Et rend, plein de santé, l'ami de Béthanie
 Au foyer tout en pleurs de Marthe et de Marie.

Un malfaiteur obscur à la croix condamné,
 Voit en levant les yeux, lui, meurtrier farouche,
 Sur une même croix le Juste abandonné.
 Soudain l'immensité de la grâce le touche ;
 L'insulte et le blasphème expirent dans sa bouche ;

Il t'invoque. À son cri d'espérance et de foi
 Répond ce mot divin de la grâce adorable
 «Au Paradis ce soir tu seras avec moi.»
 Et l'homme que le juge a déclaré coupable
 Va rejoindre le Juste au séjour ineffable.

Grâce toute puissante ! Ô triomphe infini
 De l'Amour, dans un monde où le péché domine,
 Mais où le jugement qui condamne et punit,
 Fait tomber sans merci la colère divine
 Sur un front juste et saint que la grâce illumine !

Ta grâce m'a sauvé ; ta grâce me conduit,
 M'entoure à chaque instant de soins que rien ne lasse,
 Exhorte ma faiblesse à porter plus de fruit,
 Me reprend, m'encourage à suivre en paix ta trace...
 Ah ! je ne puis vouloir, je ne veux que ta grâce !

9 - VERTU [encouragements à surmonter les obstacles — en voie vers le jour nouveau]

Décembre 1904.

Il nous a appelés par la gloire et par la vertu... Joignez à votre foi la vertu...
(2 Pierre 1:3, 5.)

Suis les appels de ta jeunesse !
Pars, abandonne la sagesse
Aux froids de ses mornes hivers ;

Va chercher les tièdes haleines,
Les chauds climats d'îles lointaines,
Charmants Édens, issus des mers !

Là planent sur les asphodèles
Des papillons aux larges ailes,
D'un bleu vif, bordé de carmin ;

Les beaux fruits, dont la chair vermeille
Retient longtemps l'errante abeille,
S'offrent tout mûrs à notre main ;

Des oiseaux le plumage éclate
En reflets d'or et d'écarlate,
Quand le soleil vient l'effleurer ;

Le soir, les femmes sous les palmes
Chantent en chœur des chansons calmes
Sur des airs qui nous font pleurer ;

La lune féérique, aux fontaines
Qui jaillissent des vasques pleines
Prête les feux du diamant,

Tandis que, parfumés de roses,
Des esclaves aux nobles poses
Nous éventent nonchalamment.

L'oubli rêveur de nous s'empare,
Pareil au son d'une guitare
Mourant en un dernier soupir ;

Autour de nous, chaque pétale
Plein d'arômes subtils exhale
Son odeur pour nous assoupir...

Sens-tu la brise qui se joue
Au duvet naissant de ta joue ?
Heureux enfant, suis son appel:

Déjà l'Océan te soulève
Pour t'emporter vers le doux rêve
De ce merveilleux archipel !

Fuis les appels de ta jeunesse,
Mon fils ; écoute la sagesse :
Pars promptement, franchis les mers ;

Vers le Pôle tourne ta proue.
Déjà la vague la secoue ;
Va braver les gouffres amers !

Romps l'amarre, quoi qu'il t'en coûte.
N'as-tu pas, pour régler ta route,
L'aimant, connu des matelots ?

Il ne faut, pour gagner le Pôle,
Que l'énergie et la boussole.
Va, pousse au large sur les flots.

- Eh quoi ! partir ! quand la tourmente
Creuse dans la mer écumante
Un abîme, aux enfers pareil ?

- Va ! demain brillera sur l'onde
Dont l'écume aujourd'hui t'inonde,
La face claire du soleil.

- Demain !... Le Nord m'ouvre ses portes.
Tombeau glacé des choses mortes...

- Va, la boussole te conduit.

- J'entends des plaintes sépulcrales
Qui s'élèvent, comme des râles,
Dans le silence de la nuit.

- Va, mon fils ! vogue à pleines voiles ! —
L'une après l'autre les étoiles
S'éteignent dans les cieux blafards ;

Autour de moi se cristallise
La sombre mer, et la banquise
Vient m'enserrer de toutes parts.

Hélas ! comment échapperai-je ?
Sans fin je vois tomber la neige...
Que ce voile blanc semble noir ! -

Soudain sur ma barque impuissante
Fond la rafale mugissante !

- Vas-tu, mon fils, perdre l'espoir ?

-- Du vaisseau la coque se brise...

-- Charge un traîneau de ta valise
Que tirera le chien du bord.

- De faim, de froid, mon chien succombe !

- Ne gémis pas sur ce qui tombe,
Mon fils ; tente un dernier effort

En route, par les champs de glaces
Et les hummocks, et les crevasses
Couvertes d'un épais linceul ;

Raidis tes reins ; tends la corde ; hale
Ton traîneau !

- Mon traîneau dévale
Vers le gouffre. Me voilà seul !

Ô miracle ! le brouillard s'ouvre !
Une vaste mer se découvre
À mes regards émerveillés !

Son eau, qu'aucun zéphir ne ride,
Pourpre fondue, azur liquide,
Vient doucement baigner mes pieds.

Là-bas, où le ciel bleu commence,
Je vois blanchir une île immense,
Et sur l'île une cité d'or.

Ses palais montent dans la nue.
Des chants lointains de bienvenue
M'arrivent de cet autre bord.

Toute la ville semble en fête.
Sur chaque tour, sur chaque façade,
Je vois flotter des étendards.

Le soleil qui se lève inonde
Cette cité d'un autre monde,
Et le cristal de ses remparts.

Pourrai-je atteindre ce rivage ?

- Courage, ô mon enfant, courage !
C'est le triomphe de la foi !

Dans la mer libre et sans limite
Dont la transparence t'invite,
Libre comme elle, plonge-toi !

Plonge-toi dans l'onde sacrée,
Limpide, et toute pénétrée
Par les rayons vivants du jour.

Plus de nuit ; plus de déserts mornes !
Va, porté par la mer sans bornes
De la Lumière et de l'Amour !

10 - CHERCHER Sa FACE [deuil, consolations par la vie du Seigneur]

1906.

À un affligé.

Devant le deuil irréparable
Qui succède au suprême adieu,
Tu dis qu'un voile impénétrable
Te cache la face de Dieu !

Pourquoi donc retourner le glaive
Dans la blessure de ton coeur ?
Pourquoi te lamenter sans trêve
Sous l'aiguillon de ta douleur ?

Impose silence, ô mon frère,
Aux révoltes de ton esprit.
Loin des orages de la terre
Porte les yeux sur Jésus Christ.

Cet homme, en son pèlerinage,
Marchait en deuil, et dans le ciel
Contemplait sans aucun nuage
Le sourire de l'Éternel.

Tout au long de ses tristes voies,
De douleurs, d'angoisses chargé,
Il trouvait d'indicibles joies
Au fond de son coeur affligé.

Les hommes accablaient de haine
Ce coeur divinement humain ;
Lui, plein d'amour, tendre à leur peine,
Sur leurs lèpres posait sa main.

Guetté par la tombe ennemie
Il n'y voyait point le trépas,
Mais l'unique sentier de vie
Que le Père ouvrait à ses pas ;

Et poursuivant la route étroite
Qui monte aux sommets radieux,
Il anticipait à Sa droite
L'ineffable repos des cieux.

Mais, ô mystère de la grâce !
Dans les ténèbres de la nuit,
Son Dieu, dont il cherchait la face,
Détourna sa face de Lui ;

Car il fallut que la colère
Dont Jésus seul porta le poids,
T'ouvrit l'accès du sanctuaire
Par les souffrances de la croix !

Ne pleure pas, bannis le doute
Les purs rayons de son amour

Luiront sur ta funèbre route
Comme les feux naissants du jour.

Sa face inspire le courage,
Soutient la foi, nourrit l'espoir,
Éclaire au matin du voyage,
Console à l'approche du soir,

Adoucit les amers calices
Et te conduit jusqu'au Saint Lieu,
Où coule un fleuve de délices
Devant la face de ton Dieu !

11 - Le LABOUREUR [travailler dans l'espérance]

Octobre 1906.

À mes fils

Par ses vents froids, son ciel de brume, Octobre à peine
Inaugure les mois pluvieux ou glacés,
Que, dès le petit jour, sans trêve, dans la plaine,
Le laboureur s'acharne aux sillons commencés.

Courbé, de ses deux mains dirigeant la charrue,
Il suit péniblement les grands boeufs accouplés,
Et songe... Devant lui s'étale, forte et drue,
L'opulente moisson des seigles et des blés ;

L'immense tapis fauve a des frissons superbes ;
Des chants, au gai soleil, s'élèvent dans l'azur ;
L'essieu des chars fléchit sous le fardeau des gerbes.
Et les vastes greniers regorgent de fruit mûr.

12 - Le REPOS [le vrai repos de l'âme par la croix de Christ — déceptions en dehors]

1906

12.1 - I

Notre siècle aveuglé, conduit par la Chimère,
Rêvant de conquérir le repos sur la terre,
S'épuise à cet effort, au malade pareil
Qui s'agite fiévreux sur un lit sans sommeil.
Ô frère malheureux, si tu poursuis encore
Cet espoir sans issue où ton cœur se dévore,
Prête quelques instants l'oreille à mes propos :
Ils t'apprendront comment j'ai trouvé le repos.

Espérant le goûter au sein de la nature
Que nos débats fiévreux laissent paisible et pure,
Je parcourais les monts, dont la virginité
Se drape chastement sous les plis de ses voiles,
Étale ses blancheurs aux regards des étoiles,
Et laisse, en un repos plein de sérénité,
Passer, comme la nue aux ailes déchaînées,
Sans ternir son front pur les fuyantes années.
J'errais parmi les bois aux troncs majestueux,
Où le silence est plein de bruits mystérieux ...
Bien des fois j'entendis, des mousses échappées,
Leurs sources ébaucher de vagues mélodies,
Et je m'assoupissais, par leurs rythmes bercé.
D'autres fois, près d'un lac, où les vagues furtives
Baisaient languissamment le sable de ses rives,
J'écoutai leur soupir mollement cadencé.
Tantôt, à l'heure calme où l'ombre s'évapore,
J'épiaï les rougeurs de la naissante aurore,
Que tout être vivant célèbre à l'unisson ;

Tantôt, quand le midi brûlant flétrit les herbes,
Je vis le moissonneur, la tête sur ses gerbes,
S'endormir de fatigue au jour de la moisson.
À l'heure où dans l'extase expire la parole,
Où le soleil couchant semble éteint sans retour,
Où le lys des jardins cache dans sa corolle
Ses parfums, les meilleurs, pour le lever du jour,
Sous l'aile de la nuit couvrant le ciel immense,

Lorsque tout l'univers se recueille et s'endort,
Je crus avoir trouvé, dans l'ombre et le silence,
Le repos désiré, si voisin de la mort.

Mais ce calme apparent n'éteignit point la flamme
Qui s'agitait sans cesse au foyer de mon cœur,
Car ces tableaux divers n'apportaient à mon âme
Qu'un vain accord de sons, de forme et de couleur.

Alors j'interrogeai les sciences humaines,
Espérant y trouver le repos de mes peines.
J'y consacrai mes jours et mes nuits. Le matin
Me surprit bien des fois, dans le passé lointain
D'un peuple fabuleux consultant les usages,
Cherchant pour quels démons il tailla ses images,
Quels dieux il fit sortir des attributs divins.
Je comptai les héros que l'homme déifie,
Les temples somptueux que son faste édifie,
Les oracles menteurs rendus par ses devins.
Lassé de ces travaux, je désirai connaître
Le mystère final de la vie et de l'être,
Son germe inconscient, son but et son pourquoi.
J'explorai l'océan, je remuai la terre ;
Observant dans les cieux les sources de lumière,
Je sus, pour les sonder, les rapprocher de moi.
De l'animal vivant je scrutai les organes
Entraîles, cœur, cerveau, j'en sus tous les arcanes,
Mais, quand je découvrais une nouvelle loi,
Un problème nouveau, me remplissant d'effroi,
M'acculait sans espoir au mur infranchissable
Qui cache à notre esprit l'inconnu redoutable.
De ces travaux ardu l'interminable cours,
Contre mes vœux secrets, me ramenait toujours
Au présent incertain, au passé sans remède,
À l'avenir voilé dont la crainte m'obsède,
À la tombe muette... Et, le cœur agité,
Sentant de mes efforts l'amère nullité,
Jusqu'à l'écoeurement j'en étais dégoûté.

Alors je m'efforçai de poursuivre la gloire,
Et, dans le vaste essor d'un vol prodigieux,
M'élevant aux sommets pour atteindre les cieux,
Je voulus acquérir un grand nom dans l'histoire,
Pour qu'aux piliers d'airain du temple de mémoire
On vit se dérouler mes sublimes exploits.
Mais, si ce but rêvé, caressé tant de fois,
Par son éclat trompeur m'attirait comme un phare,
Je n'eus, pour y voler, que les ailes d'Icare.

Alors je m'avançai dans les chemins ombreux
Où s'égarèrent jadis les sages de la Grèce,
Désireux d'acquérir la divine sagesse.
Vêtus de laine blanche, ils devisaient entre eux,
Tandis que des lauriers aux branches tutélaires
Versaient sur le sentier leurs ombres séculaires.
En sinueux détours ils marchaient pas à pas,
Cherchant la vérité qu'ils ne rencontraient pas,
Mais, s'ils puisaient l'oubli dans leur vaine science,
Jamais un vrai repos n'endormit leur souffrance,
Aussi j'abandonnai leur travail décevant :
Ils semaient l'inconnu pour moissonner le vent !

Et je me dis enfin: Ne pense plus qu'aux autres !
Combats ton égoïsme et cherche à devenir
Le bienfaiteur de l'homme et l'un de ses apôtres,
Notre temps, nos labeurs, nos biens, ne sont pas nôtres
Meilleur que le passé, construisons l'avenir !
Le monde est opprimé ; ce grand peuple de frères
Désire avec angoisse un baume à ses misères ;
À nous de l'affranchir ! La débauche et le vin
Le courbent sous un joug contraire à sa nature ;
Faisons, en nettoyant sa fange et son ordure,
Reparaître les traits de l'ouvrier divin.

À son relèvement il n'est pas de barrière :
 Le mourant peut revivre en de nouveaux milieux ;
 L'insecte, déchirant la toile meurtrière,
 Retrouvera son vol, pour monter dans les cieux.
 La moisson mûrira, pacifique et superbe ;
 Chacun à la récolte apportera sa gerbe ;
 Partout l'heureux repos ! Le vice ayant vécu
 Ne sera désormais qu'un ennemi vaincu !
 Mais moi, pauvre rêveur, qui me flattais d'atteindre
 Au triomphe du bien dans l'homme, qu'ai-je vu ?...
 Quand il semblait banni, le vice, habile à feindre,
 Sous un masque d'emprunt simulait la vertu ;
 L'apparence régnait en tous lieux ; l'hypocrite
 De sa religion se faisait un mérite ;
 L'avare, dévoré par la cupidité,
 Annonçait au public ses dons de charité ;
 L'abstinent se vêtait de sa propre justice ;
 La femme, chaude encor de son impureté,
 D'un voile virginal enveloppait son vice !
 Enfin de mon travail je vis l'inanité...
 Et moi qui prétendais, dans mon orgueil suprême,
 En me sacrifiant sauver l'humanité,
 Je ne cherchais, au fond, qu'à m'exalter moi-même !

12.2 - II

Alors quelqu'un me dit: «Viens visiter ton coeur !»
 Aussitôt une main invisible, spectrale,
 Me saisit, m'entraîna, glacé, tremblant de peur,
 Par un sombre escalier, descendant en spirale,
 Dans un gouffre où régnait une nuit sépulcrale
 Dont pas un seul rayon ne tempérerait l'horreur.
 Le mur suintait ; mes pieds sur les marches gluantes
 Glissaient ; j'étais saisi d'angoisse et d'épouvante.
 Oh ! que j'aurais voulu retourner sur mes pas !
 La main qui m'étreignait ne me le permit pas.
 Et l'inconnu me dit: «Descends, descends encore,
 Je le veux... Maintenant écoute, vois, explore
 Cet abîme inconnu ; sonde-le jusqu'au fond.»
 Et je me tins transi sur la dernière marche...
 Des pas multipliés, comme d'un peuple en marche,
 Sortaient incessamment de ce gouffre profond.
 Des êtres ténébreux, me frôlant au passage,
 De l'étroit escalier remontaient le circuit,
 Et chacun d'eux tenait un masque à son visage
 Comme s'ils eussent craint de se voir dans la nuit.
 Tous, sur un écriteau, portaient au côté gauche,
 À la place du coeur, un mot gravé: Débauche,
 Adultère, impudeur, soif de la volupté,
 Avarice, courroux, trahison, jalousie,
 Parjure, ambition, mensonge, cruauté,
 Égoïsme, blasphème, orgueil, hypocrisie !
 Leur foule à l'infini déroulait ses anneaux...
 Chacun d'eux me disait au passage, à voix basse,
 Des mots fangeux, des mots de honte et de menace,
 Et ces mots me figeaient la moelle dans les os.
 Alors je fus saisi d'une sourde colère :
 «Spectre injuste et cruel, pourquoi m'ôter l'espoir ?
 Tout coeur est un champ clos où le monde peut voir
 En lutte, tour à tour, la nuit et la lumière,
 Le vice et la vertu. Le mien est-il plus noir ?
 Il veut faire le bien...»

La voix dit: «Désespère !»

Et je restai saisi par le doute, à l'écart...
 Sous mes yeux défilait l'interminable foule ;
 Mon espoir s'enfuyait comme une eau qui s'écoule,
 Et pas une vertu n'arrêtait mon regard
 Dans les rangs de la tourbe impure et pécheresse...
 Enfin, n'y tenant plus, je criai ma détresse :
 Réponds, spectre ennemi, me faudra-t-il sans cesse,
 Vaisseau désarmé, malgré tout mon effort,
 Naviguer sans espoir sur une mer sans port ?

Et la voix répondit :

«Ton repos, c'est la mort !»

Et depuis ce moment, comme un sinistre rêve,
Le masque affreux du roi des épouvantements
Me hante. En y pensant je n'ai repos ni trêve ;
Comment y trouverais-je un terme à mes tourments ?
Suis-je certain, du moins, de ne pas me survivre,
De dormir sans réveil dans le tombeau glacé ?
Mais qu'est-ce qu'un repos où viendraient me poursuivre,
Dans l'abîme sans nom, les remords du passé ?
Un repos où, devant l'affreuse certitude
Que l'avenir jamais ne changerait mon sort,
J'exécerais Satan qui, par la servitude
De la corruption, m'a conduit à la mort ?
Qu'est-ce que ce repos fatal où l'être existe,
Où l'âme cherche en vain le bonheur qui la fuit,
Où, misère sans nom, le corps même subsiste,
Rongé d'un ver hideux dans l'éternelle nuit ;
Où, comme en un tableau, se présente à la vue
Le repos des élus dans le sein du Seigneur,
Tandis que, maudissant l'occasion perdue,
L'âme, en de vains sanglots, jalouse leur bonheur ?

Philosophes d'un jour, à la foule aveuglée
Proclamez hautement que l'âme annihilée
S'absorbe, ou se disperse aux quatre vents des cieux :
Enseignez le néant à l'humaine folie
Qui croit que l'Éternel n'est pas, quand on l'oublie,
Qu'il fait nuit si l'on porte un bandeau sur ses yeux.
Voici, le jour approche où l'échafaud se dresse ;
Le Justicier brandit la hache vengeresse :
Ouvrant enfin les yeux à la réalité,
Vous croirez, mais trop tard, à l'immortalité !

12.3 - III

Ô frère ! écoute encor la fin de mon histoire :
— Dans un vaste désert je m'étais égaré.
Brûlé par le soleil, glacé par la nuit noire,
J'errais depuis sept jours, morne, désemparé.

De ces incultes lieux toute vie est absente :
Pas une goutte d'eau, pas d'ombre ni d'abris,
Et, si le pâtre errant vient y dresser sa tente,
Pas d'herbes à brouter pour ses maigres brebis.

Voici que dans la plaine un chant lointain s'éveille...
Un air distinctement parvient à mon oreille.
On dirait les accents de modestes pipeaux
Aux lèvres d'un berger conduisant ses troupeaux :

Partout je réclame
Ma brebis perdue ;
Sa plainte entendue
Déchire mon âme.
Ma brebis, pourquoi
Ne réponds-tu pas ?
Je t'ouvre mes bras,
Viens à moi !

Souffrante, harassée,
Viens que je t'apaise,
Ta douleur me pèse,
Ô brebis lassée.
Ma brebis, pourquoi
Ne réponds-tu pas ?
Je t'ouvre mes bras,
Viens à moi !

Du fond de la plaine
Ton salut s'approche ;
Accours, nul reproche

N'aigrira ta peine.
 Cesse tes sanglots,
 Je t'ouvre mes bras ;
 Viens, tu trouveras
 Le repos !

Et moi, pauvre insensé, dominé par la crainte,
 Au lieu d'aller à lui, je m'enfuis éperdu,
 Pour la seconde fois, dans ce désert perdu,
 Désirant à tout prix éviter son étreinte,
 Tandis que, dans la nuit, son appel incessant
 Me parvenait encor, plus tendre et plus pressant !

Qu'est-ce donc qui t'agite ?
 Ton pauvre coeur palpite.
 Veux-tu savoir pourquoi ?
 Viens à moi !

Semblable à l'hirondelle,
 Toujours battant de l'aile
 Et toujours en émoi,
 Viens à moi !

Viens, pauvre âme agitée,
 Tu seras abritée
 Comme au palais d'un roi.
 Viens à moi !

Vagabonds sans asile,
 Pauvres sans domicile,
 Ont accès sous mon toit.
 Viens à moi !

C'est l'instant favorable !
 Pauvre être misérable,
 Viens ! J'ai souffert pour toi
 Viens à moi !

À ces accents d'amour qui vibraient dans la plaine
 Je ne répondis point. La voix se fit lointaine,
 Puis, peut-être, jugeant ses appels superflus,
 Elle cessa... Du moins je ne l'entendis plus.

12.4 - IV

Encor sept jours... Soleils brûlants, froides ténèbres...
 Sur ces champs de la mort où meurt même le bruit,
 Le ciel traînait les plis de ses voiles funèbres,
 Et moi, j'errais toujours au milieu de la nuit.

Des yeux phosphorescents me surveillaient dans l'ombre.
 Je soupçonnais partout d'invisibles dangers,
 Et ces guetteurs muets, dont grandissait le nombre,
 Rôdaient, suivant de loin ma piste à pas légers.

Et comme je fuyais cette horde sauvage,
 Je vins heurter du front un obstacle imprévu.
 Un sinistre gibet tendait sur mon passage
 Son bras noir, dans la nuit vaguement entrevu.

La potence était vide. Aucune forme humaine
 N'y pendait, balançant aux souffles de la plaine
 Ses restes décharnés, pâture des vautours.

Et je m'en étonnais : Quel est donc ce mystère ?
 Un obscur malfaiteur, en ce lieu solitaire,
 Dans les siècles passés a-t-il fini ses jours ?...

Ou bien, à ce gibet, la justice implacable
 Livre-t-elle aujourd'hui quelque nouveau coupable ?...

Soudain, au souvenir de ces jours d'autrefois,
 Où j'avais entendu l'impitoyable voix
 Qui dans mon propre coeur m'obligeait à descendre,

Ouvrant enfin les yeux pour voir et pour comprendre,
 Je ne me cachai plus que j'avais mérité
 Un arrêt sans merci, pour mon iniquité !

Et comme je pleurais, une voix bien connue
 Monta dans le silence, au milieu de la nuit
 «Je te rejoins enfin ! Quoi donc ! À ma venue
 Ma brebis s'épouvante et loin de moi s'enfuit ?»

Un homme se tenait au pied de la potence.
 Ses traits, illuminés d'une étrange lueur,
 À mes regards surpris trahissaient la présence
 D'un foyer de lumière allumé dans son coeur.

«Me voici, disait-il : J'ai quitté pour te suivre
 Un pays merveilleux que tu ne connais pas,
 Et, pénible labeur, comme on épelle un livre,
 J'ai lu toute ta vie aux marques de tes pas.

Je me suis abaissé pour souffrir de ta peine ;
 Plein de compassion j'ai partagé ton sort,
 Désirant, à tout prix, t'arracher à la mort.
 Mon grand amour pour toi jusqu'en ces lieux m'amène.»

Comme il parlait ainsi, cette étrange clarté,
 Reflet mystérieux sur ses traits projeté,
 Monta, se répandit, et dissipant les ombres
 Qui de l'obscur gibet noyaient les contours sombres,
 Me fit voir, se dressant dans ce rayonnement,
 L'image d'une croix sur le noir firmament.

«Ne crains pas, me dit-il. Cette croix homicide
 Restera désormais éternellement vide.
 Un condamné jadis y fut pendu pour toi ;
 Cet homme réprouvé, le sais-tu ? C'était moi !

Te souvient-il encor de ce mot: «Désespère !»
 Pauvre égaré, combien il te parut sévère !
 Et quand l'arrêt de mort te remplissait d'effroi,
 Ton juge, le sais-tu ? ton juge, c'était moi !

Lorsque, dans ce désert, fuyant loin de ma face,
 Tu pensais te soustraire au glaive de la loi,
 Celui qui t'appelait avec des chants de grâce,
 T'offrant paix et repos, le sais-tu ? C'était moi !

Le monde m'a cloué sur cette croix infâme,
 M'accablant sous les coups de sa brutalité,
 Mais Dieu, pour te sauver, y versa sur mon âme
 Tout le borbier fangeux de ton iniquité.

Ne crains pas désormais, pauvre brebis errante ;
 Tu ne connaîtras plus l'angoisse ou l'épouvante.
 Ton péché m'atteignit et j'en portai le poids ;
 Qui te condamnerait une seconde fois ?

Ne crains pas, ne crains pas, ma brebis retrouvée ;
 Je saurai te défendre, ô toi que j'ai sauvée !
 Comment, guidé par moi, perdrais-tu ton chemin ?
 Quel ennemi pourrait te ravir de ma main ?

Aucun fardeau ne pèse à ma puissante épaule.
 De mes labeurs sans fin ton salut me console.
 Au prix dont je t'acquis j'estime ta valeur...
 — Maintenant, pose en paix ta tête sur mon coeur !»

Et, serré contre lui, je sentais son coeur battre,
 D'un rythme égal et fort, paisible et triomphant,
 Et le mien aussitôt cessa de se débattre
 Comme l'oiseau captif dans la main d'un enfant.

Oh ! comme du Berger je partageai la joie,
 En trouvant ce repos cherché jadis en vain !

L'Amour à l'Adversaire avait ravi sa proie
Et me portait, paisible, au grand Repos divin.

13 - LE VOIR [attente du Seigneur en pensant à ce qu'il est]
1908.

Ô Seigneur, dans la nuit sombre,
Mes désirs volent vers toi.
Tes compassions sans nombre,
Seigneur, reposent sur moi.
Devant ta miséricorde
Qui m'entoure à chaque pas,
Mon coeur attendri déborde...
Pourtant je ne te vois pas.

En toi, j'ai bien plus, sans doute,
Que le Jésus d'autrefois
Poursuivant la sainte route
Qui le menait à la croix.
Oui, certes, mon coeur préfère
T'avoir, non pas ici-bas,
Mais au ciel devant mon Père...
Pourtant je ne te vois pas.

Par la foi, cet oeil de l'âme,
Montant plus haut que les cieux,
Je te contemple et j'acclame
Mon Rédempteur glorieux.
Dans l'extase je t'adore.
Une seule chose, hélas !
À mon bonheur manque encore...
Seigneur, je ne te vois pas.

Mais aujourd'hui, dans l'attente
De l'avenir éternel,
Prêt à déposer ma tente,
Je vais te rejoindre au ciel.
Adieu donc ce qui m'entrave
Dans ce monde triste et noir
Où Satan fait l'homme esclave...
Oui, bientôt je vais te voir !

Abandonnant cette terre
Pour entrer au Paradis,
Et laissant à la poussière
Le corps mortel de jadis,
Loin des langes de l'enfance,
Qui limitaient mon savoir,
Digne enfin de ta présence,
Seigneur, je pourrai te voir !

Près de toi je vais attendre
Ce jour, de tous le plus beau,
Où ta voix puissante et tendre,
Ouvrant aux morts le tombeau,
Des vivants, qu'elle rassemble,
Enfin comblera l'espoir.
Nous partirons tous ensemble ;
Seigneur, nous allons te voir !

14 - REBECCA [Genèse 24]
Décembre 1909.

Le soir tombe. La lune, en un ciel diaphane,
Montre son fin croissant. Toute la caravane —
Dromadaires, chameaux, debout, agenouillés,
Ou tendant leurs longs cous sur le sol dépouillé —
Près du puits de Nacor, ombragé de trois palmes,
Se repose. Les gens sommeillent.

Dans l'air calme
S'élève l'oraison d'un vieillard prosterné :
«Toi qui jusqu'en ces lieux, Seigneur, m'as amené,

» Daigne, ô Dieu d'Abraham, écouter ma prière.
 » Les bergers, de ce puits vont enlever la pierre ;
 » Les filles du hameau sortiront pour puiser.
 «Celle à qui je dirai: J'ai soif ; veuille abaisser,
 » Jeune vierge, ta cruche emplie à la fontaine,
 » Et qui me répondra, penchant son urne pleine :
 «Bois étranger ; je puiserai pour tes chameaux ;
 » Qu'elle soit, Tout-Puissant, l'épouse forte et belle
 » Qui fasse au tronc d'Abram, dépourvu de rameaux,
 »Pousser et reverdir mille branches nouvelles !»

Ainsi, plein de ferveur, priait Eliézer.
 Il avait tout bravé: les ardeurs du désert,

Les assauts imprévus de brigands redoutables,
 L'ouragan qui soulève un Océan de sables,
 L'aiguillon de la soif, les tourments de la faim,
 Les haltes sans sommeil durant des nuits sans fin,
 Puis, après de longs mois, semés de tant d'épreuves,
 Cet homme avait atteint le pays des deux fleuves,
 Et rencontré, bien loin des chênes de Mamré,
 Le peuple, la cité, la race de Taré.
 Serviteur d'Abraham, il s'était mis en marche
 Pour trouver une épouse au fils du patriarche.
 Tout l'avenir d'Isaac dépendait de ce choix.
 Isaac était le fils, désiré tant de fois,
 Qui naquit, apportant le rire et l'allégresse
 Au foyer de son père, accablé de vieillesse,
 Et fut, nouveau miracle, allaité par Sara,
 Au temps qu'avait prédit l'ange de Jéhova.
 Et pourtant Abraham offrit ce fils unique,
 À l'appel de son Dieu, sur le mont prophétique ;
 Mais, prêt à l'égorger, la voix de l'Éternel
 Fit tomber de sa main le glaive paternel,
 Et, mettant pour toujours un terme à sa détresse,
 Sauva d'entre les morts le fils de la promesse.

Tandis qu'Eliézer, se confiant en Dieu,
 Attendait, plein d'espoir, la réponse à son vœu,
 Sur le sentier désert qui sortait du village,
 Une vierge parut, fort belle de visage,
 Parente d'Abraham, par Nacor et Milca.
 Comme un jeune dattier, sur sa tige élancée,
 Porte une grappe d'or, mollement balancée,
 Déjà bonne à cueillir, telle était Rebecca.
 D'un pas souple elle vient, sa cruche sur l'épaule,
 La remplit, du vieillard écoute la parole,
 Abaisse jusqu'à lui l'amphore aux arcs jumeaux,
 Puis, dans le frais bassin de la fontaine obscure,
 La plonge et la replonge, et fournit d'onde pure
 L'auge de pierre étroite, abreuvoir des troupeaux.

Éliézer la suit des yeux ; son cœur tressaille ;
 Il prend dans un coffret, tiré de son trésor,
 Un cercle d'or poli, gage des fiançailles,
 Et, pour ces jeunes bras, deux lourds bracelets d'or ;
 Puis, tout ému : «Vierge, dis-moi quel est ton père ?»
 «Il a nom Béthuel ; mon aieul est Nacor.»

Le vieillard se prosterne en une humble prière :
 «Béni soit, à jamais, le Dieu de mon Seigneur !
 » Je ne suis, Tout-Puissant, que ton esclave indigne,
 » Mais aujourd'hui, tu viens m'annoncer par ce signe
 » Que mon vœu répondait au dessein de ton cœur.
 » C'est Toi qui m'as conduit -puis-je le méconnaître ? —
 » À ce foyer lointain des parents de mon maître !»

Et Rebecca, confuse et joyeuse à la fois,
 Court à sa mère et de loin crie: «Ô mère, vois !
 «Un homme, un étranger généreux et prodigue,
 » M'a donné ces joyaux. L'âge ni la fatigue,
 » Rien ne l'a retenu pour venir de Mamré.
 » Il adore le Dieu par Abram adoré.»

Et puis tout bas, songeant à tant de bienvenue :
 «Pourquoi ce voyageur, accouru de si loin,
 » Me choisit-il, moi fille obscure, une inconnue ?»

Mais, pendant ces discours, Laban son frère, a soin
 Du vieillard: «Mon esclave, à tes ordres docile,
 » Te lavera les pieds, oindra ta tête d'huile,
 » Fournira la litière à tes chameaux ; mais toi,
 » Serviteur d'Abraham, viens loger sous mon toit».
 Éliézer refuse. Avant tout autre chose,
 Il veut, de son Seigneur absent, plaider la cause.
 Rebecca captivée écoute ses discours
 Et voudrait jusqu'à l'aube en prolonger le cours ;
 Il vante d'Abraham les troupeaux innombrables,
 Brebis, moutons, taureaux au joug infatigables,
 Les esclaves soumis, empressés à sa voix ;
 Il décrit ses trésors, dignes de ceux des rois,
 Raconte qu'à son fils, héritier des promesses,
 Fruit deux fois merveilleux de sa blanche vieillesse,
 Rejeton verdoyant, plein de sève et d'espoir,
 Abram, avant sa mort, donne tout son avoir.
 Il dit qu'à son Seigneur, par une nuit sans voiles
 Où l'été dans les cieux fait naître des étoiles,
 Dieu promet que leur nombre, en son infinité,
 N'atteindrait pas celui de sa postérité.
 Alors à Béthuel : «Chef de cette famille,
 Au fils de mon Seigneur daigne accorder la fille.»
 «Dieu parle par ta voix, prends-la», dit Béthuel ;
 » Qui suis-je, pour braver l'ordre de l'Eternel ?»

Ployé sous le fardeau de la reconnaissance,
 L'heureux Éliézer, pour la troisième fois,
 Devant le Tout-Puissant se prosterne en silence ;
 Puis, parmi ses trésors, fait un rapide choix :
 Parfums que Galaad distille en ses collines,
 Ambre luisant, roulé par les vagues marines,
 Perle, née en secret au fond de l'Océan,
 Turquoise que l'Horeb recèle dans son flanc,
 Voiles d'azur, où l'or en paillettes ruisselle,
 Comme, au soleil levant, l'eau d'un fleuve étincelle.
 Tapis d'Élam, formés d'une molle toison,
 Vêtements somptueux, orgueil de la maison,
 Pourpre, attribut des rois, qu'en de lointains rivages
 Les marchands de Sidon tirent des coquillages,
 Fin coton de l'Égypte, et ce tissu changeant
 Où Damas, avec art, trame des fils d'argent...
 Il donne, de quoi rendre une reine jalouse.

Ainsi l'époux absent dota sa jeune épouse.

Le vieillard, grâce aux soins par Laban prodigués,
 Détend par le sommeil ses membres fatigués,
 Puis devant Béthuel se hâte de paraître.
 «Renvoyez-moi,» dit-il, «aux tentes de mon maître ;
 » Ses ans, à mon départ, s'inclinaient vers la nuit ;
 » De mon absence, Isaac aussi ressent l'ennui...»
 Mais Laban et Milca voudraient retarder l'heure
 De ces adieux. Quel vide affreux dans leur demeure !
 Son plus bel ornement disparu pour toujours !
 «Vieillard, attends encor, laisse-la nous dix jours !»
 Mais lui: «Vous avez fait accueil à mon message,
 » Sans retard, à l'époux j'en veux porter le gage.»
 «Appelons Rebecca. Si sa bouche y consent,
 » Nous y verrons l'arrêt certain du Tout-Puissant.»
 «Avec cet étranger iras-tu, jeune fille ?»
 Elle répond: «J'irai».
 Le deuil de sa famille,
 Les larmes, les baisers, les sanglots maternels,
 Du père, tout courbé, les adieux éternels,
 Les esclaves, sans voix pour crier leur détresse,
 Les chiens soumis, léchant la main de leur maîtresse
 Puis un dernier regard vers les foyers lointains,
 Puis le morne silence, étendu sur la terre,

Où le ciel borne seul la plaine solitaire,
 Puis les fauves, rôdant autour des feux éteints,
 Non loin de l'eau saumâtre où l'on se désaltère,
 D'avance elle voit tout ; mais elle a dit: «J'irai.»
 L'attente de l'époux domine son regret ;
 Son désir s'ouvre à lui, comme l'oeil à l'aurore ;
 Elle le voit déjà, quoique invisible encore !

Pendant ce long voyage à travers le désert
 Les jours coulent sans peine auprès d'Éliézer.
 Il vante les vertus du fils qu'il a vu naître,
 Le port majestueux et les traits de son maître ;
 Il conte l'heure auguste, où se voyant déjà
 Tout près d'être immolé sur le mont Morija,
 Victime humble et soumise, offerte en sacrifice,
 Son âme filiale accepta le supplice,
 Et que, par un serment, le Dieu d'éternité
 Confirma la promesse au fils ressuscité.
 Oui, disait le vieillard, déjà l'heure est prochaine
 Où le vaste univers deviendra son domaine ;
 Aux regards de ma foi déjà ces temps ont lui.
 Les peuples courberont le genou devant lui !
 Pour hérauts de sa gloire il aura des prophètes !
 Au fond du ciel serein qui s'étend sur nos têtes,
 Vois ces abeilles d'or, cet innombrable essaim :
 Ainsi des nations vont naître de ton sein !
 Et Rebecca levait les yeux vers l'étendue ;
 Les temps futurs s'ouvraient à son âme éperdue...
 «Dis, me jugera-t-il digne de son amour ?»
 «Craintive ou faible il t'aime — et t'aimera toujours !»

Pareilles aux ruisseaux traversant des prairies,
 Les étapes du jour, les veilles de la nuit,
 Paisibles, s'écoulaient en longues causeries.
 Chaque instant qui succède à l'instant qui s'enfuit
 Lui faisait désirer sa nouvelle patrie,
 De son amour naissant resserrait les liens,
 Grandissait à ses yeux cette image chérie...
 Elle voyait Isaac, et son coeur disait: «Viens !»

Or Isaac habitait au pays du Midi,
 Non loin du puits fameux, où l'ange répondit
 À la plainte d'Agar, par Sara maltraitée,
 Lorsque, fuyant en pleurs sa maîtresse irritée,
 De l'avenir tomba soudain le voile obscur.
 Ce puits touche à Kadès par le chemin de Sur.

Isaac, de ces lieux saints avait suivi la route,
 Car Dieu s'y révélait.
 Pour comparer, sans doute
 Le destin d'Ismaël avec son propre espoir,
 Il sortit dans les champs à l'approche du soir.

Voici qu'à ses regards, sous la brume lointaine,
 La longue caravane apparaît dans la plaine.
 À son tour Rebecca voit soudain, s'approchant,
 Isaac enveloppé des rayons du couchant.
 Elle pressent déjà celui que son coeur nomme...
 «Regarde, Éliézer ; dis, connais-tu cet homme ?»
 Il dit: «C'est mon Seigneur !»
 À ces mots Rebecca
 D'un voile se couvrit: telle autrefois Sara
 Par cet humble symbole aimait à reconnaître
 Abraham son époux, comme Seigneur et Maître.
 Isaac est là ! Craintes, soucis, sont oubliés ;
 Un long regard d'amour aussitôt l'a charmée ;

De sa monture elle descend, tombe à ses pieds ;
 Elle ne doute plus d'être toujours aimée !

Sur le camp, tout à l'heure affairé, plein de bruit,
 Un paisible repos descend avec la nuit.
 Assis devant la tente, Éliézer commence

Son récit, que tous deux écoutent en silence.
 Il décrit longuement les déserts parcourus,
 Montre ses gens et lui constamment secourus.
 Comme l'aigle royal, en traversant les nues,
 Y suit audacieux des routes inconnues,
 Et porte ses petits, trop timides encor
 Pour affronter l'orage ou prendre leur essor,
 Ainsi le Tout-Puissant, dans sa bonté fidèle,
 L'avait conduit, gardé, soutenu de son aile,
 Pour qu'enfin, déposant son précieux fardeau,
 Il le remit aux mains d'un protecteur nouveau.
 Éliézer s'arrête, et la vierge attentive
 Sent monter à ses yeux une larme furtive,
 Mais comment s'attrister quand Isaac lui sourit ?
 Sans la voir il l'aimait ; présente, il la chérit.

Elle fut sa compagne, et jusqu'à la vieillesse
 Habita, voyageuse aux lieux de la promesse,
 La tente que Sara préférait mille fois
 Aux merveilleux palais où demeurent les rois.

15 - LUMIÈRE — AMOUR [appel à se réveiller]

APPEL

Dédié à mon cher Francis.
 28 Juin 1909.

Au moment de quitter la terre
 Pour m'envoler en plein azur
 Vers les parvis de la Lumière,
 Calme séjour de l'esprit pur,
 Je voudrais vous lancer encore
 Un appel vibrant et sonore :
 «Secouez votre lourd sommeil ;
 Frères ! c'est l'instant du réveil !»

Que ne puis-je atteindre vos âmes,
 Ouvrir enfin vos yeux au jour,
 Vous réchauffer aux vives flammes
 De la Lumière et de l'Amour,
 Vous transporter dans l'autre monde
 Qu'un glorieux Soleil inonde,
 Où l'on voit le Fils éternel
 Reposant au sein Paternel !

Un arc-en-ciel, sublime aurore,
 S'épanouit dans le Saint Lieu ;
 La troupe séraphique adore
 Le Tout-Puissant, l'Éternel Dieu ;
 Les sept Esprits, devant Son trône
 Qu'un peuple royal environne,
 Hérauts divins de Sa splendeur,
 Brûlent d'une immortelle ardeur.

L'Agneau, dans ces lieux pacifiques,
 Captive les regards de tous ;
 Devant ses gloires magnifiques
 Tout être courbe les genoux.
 À la louange de sa grâce
 Le chant nouveau remplit l'espace.
 Prosternez-vous, c'est le grand jour,
 L'infini repos de l'Amour !

16 - L'HOMME de DOULEURS [humanité et souffrances de Christ — adoration]

1909

d'après l'anglais

Dans la nuit mémorable où tu vins t'appauvrir
 Pour naître parmi nous, une foule distraite,
 Comme berceau royal pour y poser ta tête,
 N'eut, ô divin Ami, qu'une crèche à t'offrir,

Mais de pauvres bergers, visités par les anges,
 Écoutaient, éblouis et se voilant les yeux,
 Sous le grand ciel serein, paré de mille feux, L'écho multiplié des célestes louanges.

«L'homme est l'objet béni du bon plaisir de Dieu.»
 Chantait leur troupe sainte, anticipant l'histoire
 Des siècles à venir :
 «Gloire dans les cieux ! Gloire,
 «Gloire à Lui ! Paix à vous sur la terre, en tout lieu !»

Leur hymne surpassait, merveilleuse et féconde
 En beauté, les concerts, où l'innombrable choeur
 Chantait à son matin la naissance du monde,
 Sorti resplendissant de la main du Seigneur.

Entrons, joints aux bergers, dans cette obscure étable,
 Car ce petit enfant, que le monde pervers
 Bannit de sa maison, repousse de sa table,
 Est le Dieu Créateur de l'immense Univers !

Pour cet humble étranger quel début dans la vie !
 Il rencontre partout mépris, haine ou froideur,
 Mais son abaissement nous dit la profondeur
 Du gouffre où peut descendre une grâce infinie.

Ce pauvre nouveau-né, manquant de tout, hélas !
 Inaperçu, n'ayant pour palais que l'étable,
 Pour berceau que la crèche, ouvre ses faibles bras
 Pour faire au monde entier un accueil favorable.

Sorti, pour nous servir, du glorieux séjour,
 Il revêt, sans péché, notre nature humaine,
 Et nous choisit, pécheurs, objets dignes de haine,
 Pour chanter les vertus de l'éternel amour !

Cet amour... Est-il rien sous les cieux qui l'égale ?
 Dieu lui-même, venu se révéler à nous,
 Non comme un Souverain, en pompe triomphale,
 Mais comme un humble enfant, obéissant et doux.

Petit enfant, tu m'as gagné par ta faiblesse
 Qui va, depuis la crèche, aboutir à la croix,
 Et ta soumission m'encourage sans cesse
 À porter ici-bas mes fardeaux avec toi.

Oui, je veux te prêter une oreille attentive,
 Venir à toi pour boire à la source d'eau vive
 Et contempler l'éclat de ta divinité
 Que tempère ici-bas ta sainte humanité.

Mon coeur s'attache à toi pour te suivre, ô mon Maître,
 Dans le sentier divin que tes pieds ont tracé ;
 Je veux t'accompagner, oui, je veux te connaître,
 Toi qui, portant mes maux, n'en fus jamais lassé.

Il n'était qu'un enfant de port et de croissance,
 Mais déjà sa sagesse attirait tous les yeux
 Vers le secret béni de sa double présence
 Dieu vivant ici-bas, l'Homme vivant aux cieux.

Connu du Père seul, dans sa double nature,
 Il attendait, en paix, sa mission future,
 Et suivait, pas à pas, le modeste chemin
 Où chaque jour semblait pareil au lendemain.

Mais, où trouver des mots humains pour vous dépeindre
 Dévouement sans égal, sainte offrande d'amour
 De ce coeur, rayonnant comme l'éclat du jour
 Et qu'une ombre de mal ne pouvait même atteindre ?

Pareille aux monts neigeux sous un soleil d'été,
 On voyait resplendir sa sereine bonté.
 Les hommes, accablés du poids de leurs tristesses,
 Trouvaient, auprès de lui, d'ineffables tendresses.

Esclaves de Satan, privés de tous leurs biens,
 Ils allaient sans espoir, dans le deuil et les larmes ;

Tu parus... Dépouillant l'homme fort de ses armes
Sur ses poignets crispés tu serras les liens.

À chaque occasion, ta main rompait les chaînes
Dont ce tyran cruel avait chargé leurs bras.
Partout les yeux s'ouvraient ; infirmités et peines,
Comme la feuille au vent, s'envolaient sous tes pas ;

Les morts ressuscitaient à l'appel de ta grâce ;
Les esprits infernaux fuyaient devant ta face ;
Ainsi l'ombre des nuits disparaît, au retour
De l'astre glorieux qui domine le jour.

Ce même amour qui se chargea de notre crime
Afin de l'expier devant Dieu sur la croix,
Offrait, durant ta vie, un pardon magnanime
À tous les repentirs qui s'approchaient de Toi.

Hélas ! ton coeur divin, plein de sollicitude,
Pitoyable à nos deuils, à nos cris, à nos pleurs,
Apportant un remède à toutes nos douleurs,
Ne rencontra chez nous que noire ingratitude ;

Et toujours, malgré tout, comme un rare parfum,
Il répandait la paix, allégeait la souffrance,
Et, jamais rebuté par notre indifférence,
Au festin de la grâce il invitait chacun.

Silence ! arrêtons-nous... Un jour, un jour terrible,
Se lève menaçant, plein de trouble et d'effroi :
Tu portes du péché la souffrance indicible
Et le courroux de Dieu vient s'abattre sur toi !

La clameur d'un abîme appelle un autre abîme
Dans l'Océan profond sur ta tête amassé,
Les angoisses, la mort étreignent leur victime,
Et d'un fardeau sans nom ton coeur est oppressé !

Ô jour d'écrasante peine,
Jour d'insondable douleur !
Des tourments de la géhenne
Ton âme éprouve l'horreur,

Et tu subis la colère
Que rien ne peut alléger,
Sans qu'un seul regard du Père
Consente à te soulager !

Ô jour où, méprisant ta charité suprême,
L'homme, spectacle affreux, cherche ton déshonneur,
Et vomissant l'insulte à flots sur son Sauveur
Voudrait, dans sa folie, avilir Dieu Lui-même !

Jour de confusion pour tout le genre humain,
Où Satan nous plongea dans une nuit profonde,
D'un sinistre bandeau couvrit les yeux du monde,
Contre le Dieu Sauveur excita notre main !

Ah ! tu cherchais en vain la parole attendrie,
Le coeur compatissant à ton affliction,
Pour veiller avec toi durant ta passion,
Le bras pour soutenir ta marche endolorie.

Nul, parmi les passants, ne s'arrêta surpris
Pour lire l'écriteau témoin de ta justice,
Et nul ne protesta, quand l'abjecte malice
Souillait tes traits divins des crachats du mépris.

Pilate, indifférent à l'injustice humaine,
De ton arrêt de mort croit se laver les mains ;
Les sacrificateurs, endurcis par la haine,
Pour mieux te condamner cherchent de faux témoins ;

Pierre, de son amour se vante, et te renie ;
 Tes compagnons ont fui devant ton agonie ;
 Par un baiser d'ami, Judas, traître à sa foi,
 Donne aux Juifs un signal pour s'emparer de toi !

Ah ! nous faut-il encore une preuve nouvelle
 Du péché révoltant contenu dans nos coeurs,
 Et ne s'exclut-il pas de la vie éternelle,
 Le monde qui dressa le gibet du Sauveur ?

Mais lui... captif aux mains de la tourbe farouche,
 À son décret d'amour rien ne le fait surseoir.
 Pour achever son oeuvre, il va, fermant la bouche,
 Comme un agneau muet qu'on mène à l'abattoir.

Le voici sur la croix, marqué pour l'infamie !...
 Mais un brigand, témoin de son ignominie,
 Condamné par la loi sans espoir de retour,
 Trouve, en criant à lui, le pardon de l'amour !

Voyez-le, dans cette heure où son obéissance
 Accomplit jusqu'au bout le dessein du Dieu Fort :
 Son amour, s'alliant à la Toute-Puissance,
 Annule par la mort le Prince de la mort !

Entendez-le sceller, au cours de son supplice,
 Le moindre mot divin, par le prophète écrit,
 Et dire, ayant fini l'oeuvre libératrice :
 Mon Père, entre tes mains je remets mon esprit !

De ta grâce, ô Jésus, la merveilleuse histoire
 Émeut mon être entier, jusqu'en ses profondeurs,
 Et, tout illuminé des rayons de ta gloire,
 Je me tais, prosterné devant tant de douleurs...

Portant ma part des maux dont le pécheur soupire,
 Je sens qu'il m'appartient à peine de décrire
 Les tourments inouïs dont tu fus accablé,
 Les traits envenimés dont l'homme t'a criblé,

Mais je baise tes pieds douloureux, dont la trace
 Fraya résolument le chemin de l'amour ;
 Avec tes rachetés, témoins de tant de grâce,
 Mes vœux multipliés appellent ton retour :

Viens, Sauveur attendu, notre seule espérance,
 Viens te montrer à nous, entouré de splendeurs,
 Dans l'éblouissement de ta magnificence !
 Viens, toi l'Agneau de Dieu, toi l'Homme de douleurs !

17 - ÉTOILE du SOIR — ÉTOILE du MATIN [pour ranimer l'espérance]

Décembre 1911.

La source où je puisais semble à jamais tarie...
 En vain je fais appel aux rythmes du passé :
 Le ruisseau qui chantait sur sa pente fleurie
 N'est plus qu'une eau sans voix, sous un manteau glacé.

Pourquoi m'obstinerais-je à conserver l'extase
 Dans un vaisseau vieilli, dont le grès s'est usé ?
 Si quelque goutte encor filtrait au flanc du vase,
 Elle me prouverait que le vase est brisé...

Sous mes yeux, les sommets s'enveloppent de brume ;
 Plaine, fleuve, forêts, effacent leur contour,
 Et même la splendeur du couchant qui s'allume
 Semble déjà porter le deuil voilé du jour.

Les mille bruits joyeux, épars dans la nature :
 Sauterelles, grillons, chantres des prés touffus,
 Sifflement de la faux qui couche l'herbe mûre,
 Ne sont plus qu'un soupir monotone et confus.

Aux chemins coutumiers, où se plait la vieillesse,
 Quelque ami m'accompagne et surveille mes pas ;
 Même avec un bâton, soutien de ma faiblesse,
 J'évite les sentiers que je connais pas.

Vers la nuit du tombeau ma carrière s'incline...
 Mais l'Étoile du soir, au coucher du soleil,
 Dans le ciel pâissant, là-bas, sur la colline,
 Brille, gage assuré de mon prochain réveil !

Vieillard, je t'arrête !
 Cet astre s'apprête
 À passer le faite
 Des monts, pour mourir.
 L'espoir qui t'anime,
 Derrière leur cime
 Comme en un abîme
 Ira s'engloutir.

Vois, quand la vieillesse
 Te courbe et t'affaisse,
 La morne tristesse
 Des derniers instants,
 Sans plainte stérile.
 Au néant tranquille
 Demande un asile
 Pour tes cheveux blancs.

Homme insensé ! ne sais-tu pas que cette Étoile,
 En nous quittant, des vastes cieux, à pleine voile,
 Fera le tour ?

À l'Occident, pâle et paisible elle s'abaisse,
 Mais renaîtra dans tout l'éclat de sa jeunesse
 Au point du jour.

Pour paraître demain, ce soir elle se couche.
 Alors des chants nouveaux monteront à ma bouche,
 Comme aux petits oiseaux leurs doux gazouillements,
 Lors qu'éveillés soudain, sur les rameaux tremblants,
 Par l'apparition de la pure lumière
 Qui blanchit l'horizon, avant l'aube première,
 En des accords sans fin, ils égrènent joyeux
 Leurs notes vers les cieux.

Dans l'Étoile du soir, oui, c'est toi que j'adore,
 Étoile du matin ! Tu présages l'aurore
 D'un jour éblouissant que rien ne peut ternir.
 Au moment où l'on dit ma course terminée,
 Je vais inaugurer l'éternelle journée
 Dans les calmes splendeurs du céleste avenir.

Étoile du matin, vers toi, sur les nuées,
 En un clin d'oeil, parmi les foules transmuées,
 Je monterai, ravi par ton éclat soudain.
 Comme un robuste aimant la paille qu'il attire,
 Par l'invincible attrait de ton divin sourire,
 Tu vas, Astre puissant, m'enlever dans ton sein !

Étoile du matin ! Ineffable lumière !
 Du grand palais d'azur où demeure le Père,
 Ta face merveilleuse inonde les parvis,
 Reçois l'hommage ardent d'un faible coeur qui t'aime,
 Humble, mais transporté par ta beauté suprême,
 Étoile de l'Amour, astre du Paradis !

Adieu vieillesse, adieu combats, peine endurée ;
 Vous n'avez plus pour moi que la brève durée
 D'un jour !
 Oui, je vais retrouver là-haut, dans ma patrie,
 La paix et le repos, la lumière, la vie,
 Et le règne sans fin de l'indicible Amour !

18 - ANNIVERSAIRE d'un VIEILLARD [soins du Seigneur]

Des ans comptés j'ai dépassé le nombre.
 L'hiver sur moi jette son froid manteau ;
 Saison lugubre, âge morne, où tout sombre
 Pour le pécheur, dans la nuit du tombeau ;
 Mais moi, vieillard, je trouve sous son ombre,
 Pour mon corps las, un paisible sommeil,
 En attendant le jour où ce lieu sombre
 Resplendira d'un glorieux réveil.

Mes jours passés sont témoins de la grâce.
 Qui donc, Seigneur, a gardé, consolé,
 Encouragé mon âme faible et lasse,
 Lorsque j'errais dans les lieux désolés ?
 Quand, tout en pleurs, et me voilant la face,
 Je gémissais sous les deuils d'ici-bas,
 Qui donc, Seigneur, me disait à voix basse :
 Ne pleure pas, enfant, ne pleure pas ?

Et maintenant, voici, le jour va poindre
 Où toute larme aura fui de mes yeux.
 Aucun danger ne sera plus à craindre,
 Ô tendre ami, dans le repos des cieux,
 Quand tes deux bras s'ouvriront pour m'étreindre
 Et me presser sur ton coeur fraternel,
 Coeur sans rival, où rien ne peut éteindre
 Le feu sacré de l'amour éternel.

19 - HOMMAGE [souffrances et exaltation de Christ — adoration]

Décembre 1914.

Mon âme, prends ton vol ! Vois, les cieux sont ouverts !
 Arrive en un clin d'oeil au but de ton voyage.
 Va, jusqu'au pied du Trône offrir ton humble hommage ;
 Prosterne-toi devant l'Agneau, visible Image
 Du Créateur de l'Univers !

Mais que vois-je, Seigneur ! Ces marques sur tes mains !
 Quand tout nous parle ici des splendeurs de ta gloire !
 Vas-tu de nos forfaits nous rappeler l'histoire ?
 Non ! tu veux consacrer l'éternelle mémoire
 De ton amour pour les humains !

Ah ! devant cet amour je reste confondu
 Et j'adore à genoux tes mains et ta blessure,
 Tes mains, qui porteront toujours la flétrissure
 Qu'au Sauveur, abaissé devant sa créature,
 Infligeait un monde perdu.

Homme parfait, ton coeur ému de charité,
 Comme un vase trop plein cherchait à se répandre.
 Les pécheurs accouraient en foule pour t'entendre,
 Et sur les plus souillés, tes mains daignaient s'étendre
 Pour guérir leurs infirmités.

Mais l'heure vint, où seul, assailli par l'effroi,
 Tu les tendis vers Dieu. L'angoisse déchirante
 Couvrit ton front glacé d'une sueur sanglante.
 Tes disciples dormaient — dans la nuit d'épouvante
 Pas un ne veillait avec toi.

Devant la sombre mort, tu cherchais à genoux,
 Pleurant, criant à Dieu, les clartés de sa face.
 Abba, lui disais-tu, ta volonté se fasse !
 Et ton âme portait d'avance, à notre place,
 Le poids entier de son courroux.

Le traître, ton ami, reçoit pour te livrer
 Le prix de l'infamie. Une meute qui gronde
 T'entoure, te condamne, et de sa bave immonde
 Souille, en poussant des cris de mort, Sauveur du monde
 Ton front, d'épines déchiré.

Leur haine t'associe avec les malfaiteurs,
Perce de clous tes mains sur le bois du Calvaire...
Toi, d'outrages abreuvé, jouet de leur colère,
Tu n'exhales vers Dieu qu'une ardente prière
Pour tes lâches persécuteurs !

Voici l'heure où l'Agneau sans tache est immolé...
Tu pénètres tout seul, chargé de notre crime,
Dans le puits ténébreux de l'insondable abîme,
Sans qu'une voix réponde à ton appel sublime
Du fond du gouffre désolé.

Le ciel épouvanté se voile en plein midi,
Un funèbre linceul enveloppe la terre ;
L'homme désemparé cherche en vain la lumière
Le sol tremble ; des rocs éclatent en poussière
Sous le poids du gibet maudit !

Un grand souffle de mort a passé — le flambeau
S'éteint — Satan triomphe et garde son empire.
Plus d'espoir... le croyant mène deuil et soupire...
Le Fils du Dieu vivant descend dans le tombeau...
Le Christ expire...

Mais voici que soudain le sépulcre s'éveille !
Un cri, par les échos mille fois répété,
Vole de bouche en bouche: Ô prodige ! ô merveille !
Jésus-Christ n'est pas mort ; il est ressuscité !

Il est ressuscité ! Voyez la tombe ouverte !
Sa croix, de l'Adversaire a consommé la perte !
L'homme victorieux, Jésus, Fils du Dieu fort,
A vaincu le pouvoir du Prince de la mort !

Devant ses bien-aimés Il monte sur les nues,
Il monte... il disparaît à leurs yeux, mais, ravis,
Bientôt ils le suivront aux glorieux parvis !

Gardant, pour nous bénir, ses deux mains étendues,
Lui, le second Adam, va rejoindre au Saint Lieu,
Son Père, notre Père, et son Dieu, notre Dieu !

20 - AMOUR [l'Amour en Christ, ni dans la création ni dans l'homme]

Janvier 1915.

Personne n'est monté au ciel, sinon Celui qui est descendu du ciel (Jean 3 :13)

Un soir je suis monté sur les sommets. La plaine,
Lorsque de ces hauteurs le regard s'y promène,
Est pareille au jardin de légende, où tout dort.
Là-bas, sur les forêts, les coteaux, les vallées,
S'assemblent des vapeurs, tristement étalées
Comme un vaste linceul étendu sur un mort.
La rumeur des cités n'atteint pas mes oreilles
Du sein de ce désert, dont aucun bruit ne sort ;

Mais le ciel, constellé d'innombrables merveilles,
Déploie à mes regards, ô splendeurs sans pareilles !
L'orbe glacé voguant sous les astres en feu.
La fraîcheur de l'espace inonde ma poitrine ;
Mon esprit, transporté par la beauté divine,
S'envole dans les airs au sein du gouffre bleu,
Et fend d'un trait hardi ses impalpables ondes,
Explorateur ailé des oeuvres du grand Dieu.

Planant toujours plus loin dans ces sphères profondes,
Il contemple le jeu formidable des mondes,
Qui roule à l'infini dans le ciel sidéral ;
Ah ! comme du milieu des régions sereines,
Il méprise l'enfer des villes et des plaines
Et des humains, porteurs du stigmaté fatal,
Condamnés par leur sort à croupir dans la vase,
Sans pouvoir s'affranchir de leur borborygme natal.

Tout mon être ravi, dans cette nuit d'extase,
 Débordait de bonheur, pareil à l'eau du vase
 Qui sort en bouillonnant de sa prison d'airain,
 Et je criais, devant cette immense nature :
 «S'il est, contre le mal, une retraite sûre,
 C'est ta Création, ô Maître Souverain !»
 Mais aussitôt la voix de Dieu se fit entendre
 Et me parla tout bas, du fond du ciel serein :

L'Amour n'est pas ici, mon fils. Pour le comprendre,
 Là-bas, dans ces brouillards, je t'invite à descendre,
 Car il ne monte pas dans les airs comme toi.
 Descends ! Qu'entendras-tu ? Des hurlements de rage,
 Des cris de désespoir ; tu verras le carnage
 De femmes et d'enfants... Du sang jaillit sur toi !
 Horreur ! un sang tout chaud qui t'éclabousse, et monte
 Jusqu'aux mors des chevaux qui reculent d'effroi !

Et tu devras ouïr ce que chacun raconte :
 Les atroces forfaits, dont rougirait de honte
 Le visage endurci du plus vil criminel ;
 Sous le rugissement des canons, des fusées,
 Tu verras se ruer les foules abusées,
 Conduites à la mort par le Maître cruel
 Qui souffle aux coeurs sa haine, et, nourris de mensonges,
 Pousse à s'entr'égorges les meurtriers d'Abel.

Et, devant ces horreurs dont la liste s'allonge,
 Cauchemar d'épouvante, entrevu comme un songe,
 Une immense pitié te remplira le coeur.
 Oui, gémis sur eux tous, pleure, prie, intercède
 À genoux devant moi ! Mon Amour seul possède
 Le baume souverain qui guérit la douleur ;
 Lui seul fera mûrir une moisson future
 Sur les champs de carnage où le monde se meurt !

Mon Amour peut laver toute cette souillure,
 Arracher à Satan sa triste créature,
 Dans la nuit de son coeur faire briller le jour !
 Va, du sang de l'Agneau proclamer l'efficace ;
 Descends vers eux, mon fils ; va, dis-leur que la grâce
 Descendit elle-même en cet affreux séjour ;
 Dis-leur, qu'en sa bonté, pour expier leurs crimes,
 Dieu livra sur la croix le Fils de son Amour !

Puis tu remonteras jusqu'à moi sur les cimes
 Heureux d'avoir goûté des choses plus sublimes
 Que ma Création, aux immuables lois.
 Si les astres des cieux, te prouvent ma puissance,
 De l'Univers entier dirigeant l'ordre immense
 Dans ce monde souillé, tu peux lire à la fois
 Ma grâce souveraine, et la victoire unique
 Dont la grandeur sans borne éclate sur la croix !

Parmi les rangs pressés de la foule angélique
 Mes séraphins émus entonnaient leur cantique
 Au jour où, d'un seul mot, l'Univers fut formé ;
 Mais je garde à mes fils les sphères éternelles :
 L'Esprit, pour y monter, te donnera des ailes ;
 Mon Eden va s'ouvrir devant tes yeux charmés !
 Vole, viens jusqu'à moi ; plus près, plus près encore,
 Sur mon coeur paternel, mon enfant bien-aimé !

«Comme un petit oiseau gazouille avant l'aurore,
 Sur mes lèvres déjà les chants voudraient éclore ;
 Je cherche à moduler de timides accents...
 Oui, Père, près de toi je vivrai d'âge en âge ;
 De ton Fils glorieux je porterai l'image ;
 Mais, abrité déjà dans tes bras tout-puissants,
 Je puis, à mon Sauveur, offrir un faible hommage,
 Et devant son autel brûler mon peu d'encens ?»

21 - Le DERNIER LISERON [vanité des plans humains]

Septembre 1915.

Le dernier liseron qui reste à ma fenêtre
 Se reploie et se ferme à l'approche du soir.
 Demain, sous le soleil il ne pourra renaître ;
 Pour lui, la nuit prochaine est la mort sans espoir.

Dans ce débris fané, reconnais ta chimère,
 Tes plans, sitôt déçus, de bonheur et d'amour.
 Le dernier liseron, c'est ton rêve éphémère
 Qui naît, s'épanouit, se flétrit en un jour.

LE COLPORTEUR VAUDOIS par Guillaume de Félice

Oh ! regardez , ma belle et noble dame,
 Ces chaînes d'or, ces bijoux précieux.
 Les voyez-vous, ces perles dont la flamme
 Effacerait un éclair de vos yeux ?
 Voyez encor ces vêtements de soie
 Qui pourraient plaire à plus d'un souverain.
 Quand près de vous un heureux sort m'envoie,
 Achetez donc au pauvre pèlerin.

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,
 Prit les bijoux, les quitta, les reprit,
 Les enlaça dans ses cheveux d'ébène,
 Se trouva belle, et puis elle sourit.
 Que te faut-il, vieillard ? Des mains d'un page
 Dans un instant tu vas le recevoir.
 Oh ! pense à moi, si ton pèlerinage
 Te reconduit auprès de ce manoir.

Mais l'étranger, d'une voix plus austère,
 Lui dit : Ma fille, il me reste un trésor
 Plus précieux que les biens de la terre,
 Plus éclatant que les perles et l'or.
 On voit pâlir, aux clartés dont il brille,
 Les diamants dont les rois sont épris.
 Quels jours heureux lui raient pour vous, ma fille,
 Si vous aviez la perle de grand prix !

Montre-la-moi, vieillard, je t'en conjure,
 Ne puis-je pas te l'acheter aussi ?
 Et l'étranger, sous son manteau de bure,
 Chercha longtemps un vieux livre noirci.
 Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne,
 Nous l'appelons la Parole de Dieu.
 Je ne vends pas ce trésor, je le donne.
 Il est à vous, le Ciel vous aide, adieu.

Il s'éloigna. Bientôt la noble dame
 Lut et relut le livre du Vaudois.
 La vérité pénétra dans son âme,
 Et du Sauveur elle entendit la voix.
 Puis, un matin, loin des tours crénelées,
 Loin des plaisirs dont le monde est épris,
 On la trouva dans les humbles vallées
 Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

L'antique Histoire du Salut et du Parfait Rédempteur par Adrien Ladrière (ou famille ; auteur probable)

Édition Sandoz, Fischbacher 1871

L'antique histoire

Dis-moi l'antique histoire
 Du céleste séjour,
 De Jésus, dans sa gloire
 Et de son grand amour.

Dis simplement l'histoire,
 Ainsi qu'au jeune enfant ;
 Car je suis lent à croire,
 Je suis faible et méchant.

Parle d'une voix lente,
 Pour que j'apprenne un peu
 Cette grâce excellente,
 Ce grand salut de Dieu !

Tu demandes l'histoire
 Du céleste séjour,
 De Jésus, de sa gloire
 Et de son grand amour.

Je désire moi-même
 L'entendre répéter,
 Et ma joie est extrême
 De te la raconter.

Dieu te donne de croire !
 Et qu'il m'assiste, moi,
 Faisant de cette histoire
 Son message pour toi !

Dieu commence, Il achève,
 Il créa tout jadis ;
 Il mit l'homme avec Ève
 Dans un beau paradis.

Tout était jouissance
 Dans cet aimable lieu ;
 Une seule défense
 Était la loi de Dieu.

Mais ils la transgressèrent
 Malgré leur heureux sort :
 Ils prirent, ils mangèrent
 Et subirent la mort.

Mais l'amour ineffable,
 Toujours prêt à bénir,
 Parle alors au coupable
 D'un Sauveur à venir.

Un fils de notre mère
 Sans péché, détruira
 L'œuvre de l'Adversaire,
 Et nous rachètera .

D'Ève, sainte semence,
 Quoique Fils du Dieu fort,
 Il vint par sa souffrance
 Nous sauver de la mort.

Sans défaut, sans souillures,
 Jésus, le Roi des rois,
 Pris par des mains impures
 Fut cloué sur la croix.

Sur Lui, Jésus en grâce
 Prend nos transgressions ;
 Il souffre à notre place
 Ce que nous méritions.

Oui, c'est pour nous qu'Il souffre,
 C'est pour nous seulement ;
 Pour nous sauver du gouffre
 De l'éternel tourment.

Afin que Dieu pardonne,
 Christ, fait péché pour nous,
 Sent que Dieu l'abandonne,
 Le frappant de ses coups.

Mais elle est « accomplie »
 Cette œuvre de salut ;
 La mort est abolie Par notre Substitut.

Notre Garant suprême
 Bientôt a revéçu,
 Dieu montrant par là même
 Que Satan est vaincu.

Gloire à Dieu notre Père !
 Jésus a fait la paix :
 Et dans le sanctuaire
 Nous avons libre accès.

Dans les célestes sphères,
 Monté comme un vainqueur,
 Il nous nomme ses frères,
 Lui, « le Prince et Sauveur ».

Près de quitter la terre,
 Aux siens Jésus promet
 Son Esprit de lumière,
 Qui console et conduit.

Or, cet Esprit réside
 En nos cœurs maintenant,
 Il nous place et nous guide
 Dans le « Chemin vivant ».

Puisse l'antique histoire
 Du parfait Rédempteur
 Passer de ta mémoire
 Jusqu'au fond de ton cœur !

C'est le moment de croire,
 Car Jésus va venir
 Nous ouvrir dans la gloire
 Un heureux avenir.

Le beau jour de la grâce
 Va bientôt prendre fin ;
 Quand Dieu cache sa face,
 On la recherche en vain.

Le Seigneur te convie,
 Jette-toi dans ses bras :
 En Jésus est la vie,
 Crois donc et tu vivras.

Nous allons voir sa gloire
 Au céleste séjour,
 Et là chanter l'histoire
 De son immense amour.

Tiens ferme par Auteur Inconnu

Tiens ferme ce que tu as, garde le bon dépôt —
 Dit à chacun des siens par sa Parole sainte
 Le Seigneur Jésus Christ. Il n'est point de repos
 Où le mal, de Satan grave la triste empreinte.

Tiens ferme ce que tu as, comme à Philadelphie
 La voix s'élève encore. Le Saint, le Vérable,
 Au résidu sans force, avant l'apostasie,
 Ouvre l'étroite porte et la gloire ineffable.

Tenir ferme, et peut-être au travers de ce monde,
 Courant tumultueux, marée irrésistible,
 Frémir découragé ? Non ! Au milieu de l'onde
 Est le Rocher des siècles, appui indestructible.

Tenir ferme et souffrir, comme Christ a souffert,
 Divinement sensible à l'orgueil, la misère,
 Lui qui jamais ne fit rien qui ne se dût faire
 En traçant le sentier des enfants de lumière.

Tenir ferme et lutter, veillant lorsque dans l'ombre
 L'ennemi inlassable rôde pour dévorer,

Caressant le dessein de couvrir de décombres
La tremblante muraille, son obstacle abhorré.

Tenir ferme, humilié des ruines amoncelées,
Pour discerner toujours de la foi le chemin.
Pleurer devant son Dieu sur les portes brûlées,
Mais relevé par Lui, fortifier ses mains !

Tenir ferme et prier, inconnu, en silence,
Cherchant sur ses genoux les intérêts, la gloire
De Dieu dans l'assemblée; et malgré l'apparence,
La faiblesse du vase, recevoir la victoire.

Tenir ferme, attendant patiemment que résonne
La voix du Bien-aimé — à l'heure paternelle —
Qui viendra nous asseoir tout alentour du trône
Où brillent de l'Agneau les gloires éternelles.

Tenir ferme pour voir, sautant sur les montagnes
Pour chercher son Épouse, celle que son cœur nomme.
Car il veut qu'en son règne, parfaite, elle l'accompagne
Celui qui est plus beau que tous les fils des hommes.

Tenir ferme et entrer où la justice habite,
Où flotteront enfin ma robe et mon manteau,
Où je pourrai le voir, l'adorer sans limite.
Tenir ferme, et enfin se reposer là-haut.

Poésies par Ladrière famille

Table des matières

- 1 - Sodome — Gen. 18-19
- 2 - La traversée du désert — Gen. 24
- 3 - L'amour du Père — Ésaü
- 4 - Le Divin Donateur
- 5 - Israël bénissant les fils de Joseph
- 6 - Jacob mourant — Poésie
- 7 - Joseph, type de Christ — Poésie
- 8 - La venue du Seigneur — Poésie

1 - Sodome — Gen . 18-19

Peut-être tu ne peux comprendre
Pourquoi cette grande cité
Fut par Dieu, que l'on dit si tendre,
Détruite avec sévérité.

C'est que Sodome était coupable
Des péchés les plus odieux,
Et que son crime abominable
Était monté jusques aux cieux.

Oh ! Quelle affreuse et triste place
Lot avait choisi dans ce lieu
Après avoir connu la grâce,
L'amour et la bonté de Dieu.

Abraham, de ce Dieu de gloire,
Entendit le céleste appel :
Il apprit qu'il est doux de croire
Aux promesses de l'Éternel.

Dès lors, il méprisa ce monde,
Sodome et son éclat trompeur,
Et, d'une foi ferme et profonde,
Il sut compter sur le Seigneur.

Aussi, quand se leva l'aurore
De ce grand jour de jugement,
Et que Lot, qui tardait encore,
Des flammes fut tiré vivant ;

Abraham — quel contraste immense —
Entendit les secrets de Dieu,
Loin de la scène de souffrance, Loin de ce sombre et triste lieu.

Voilà la glorieuse place
Où le Seigneur aime à cacher
Celui que, dans sa riche grâce,
Du monde Il voulut arracher.

2 - La traversée du désert — Gen . 24

Loin des siens, loin de sa patrie,
Rébecca suit Éliézer ,
À son guide elle se confie
Sans crainte, à travers le désert.

Son père et sa mère chérie,
Et les compagnes de ses jeux,
Tout est laissé, tout elle oublie :
Isaac est devant ses yeux.

Elle a vu la magnificence
Des riches dons de l'héritier ;
À lui son cœur avec puissance
S'attache et se donne en entier.

Elle part ; et durant la route,
Ravie et joyeuse en son cœur,
D'une oreille attentive écoute
Les doux récits du serviteur.

De son maître il lui dit la gloire,
Et de sa richesse et de sa splendeur.
Quel bonheur pour elle de croire !
Quel désir de voir son seigneur !

Enfin la course est terminée,
L'épouse est près de son époux,
Dans sa tente elle est amenée :
Oh ! Combien tout pour elle est doux !

Ainsi, mon âme, avec courage,
Poursuis ta course en ces bas lieux ;
Bientôt, après ce court voyage,
Tu verras Jésus dans les cieux.

En attendant, pendant la route,
Fermant l'oreille à tout vain bruit,
Oh ! Que mon cœur toujours écoute
La douce voix de son Esprit.

3 - L'amour du Père — Ésaï

Oh ! Combien Dieu prend plaisir à répandre
Ses dons sur toi, faible et petit !
Quels soins touchants chaque jour Il vient prendre
De toi qu'Il protège et conduit !
Autour de toi tu ne vois que tendresse,
De doux regards, de cœurs aimants,
Car il sait bien ce que dans leur faiblesse,
Réclament les petits enfants.

Mais quel amour de la plus tendre mère
Dira du sien la profondeur ?
Le Bien-aimé venu du sein du Père,
Seul nous a révélé son cœur.
Il a quitté sa demeure de gloire,
Le ciel et toutes ses splendeurs ;
Il est venu nous inviter à croire
L'amour qui sauve les pécheurs.

Celui qu'Il aime et qui fait son délice,
Dieu le donna pour nous sauver ;
Jésus, le Saint, s'offrit en sacrifice,
De douleurs Il vint s'abreuver.
Oh ! Quel amour ! Le riche droit d'aînesse
Qu'Il déposa pour te chercher,
Il l'a repris ; et sa vive tendresse
Veut avec toi le partager.

Oh ! Ne fuis pas son amour et sa grâce ;
 Comme Ésaü, ne jette pas
 Loin de ton cœur le seul don efficace
 Qui peut t'arracher au trépas.
 Viens, viens à Lui ! Il t'appelle à la gloire,
 Il a souffert pour t'acquérir ;
 Il remporta par sa mort la victoire,
 Et c'est pour toi, pour t'enrichir.

4 - Le Divin Donateur

Connaissez-vous ce Dieu dont le plus grand délice
 Est de donner toujours, de donner constamment ;
 Qui dit : Voici le jour, voici l'heure propice ;
 Je donne à qui le veut, même au plus faible enfant.

Savez-vous que c'est Lui qui donne avec largesse
 La pluie et le soleil, les fertiles saisons,
 Qui pare la nature avec tant de richesse,
 Qui fait mûrir les fruits et dore nos moissons ?

Il dispense à tout homme, et vie, et nourriture,
 Il pourvoit chaque jour à nos moindres besoins ;
 Il soigne avec amour sa faible créature,
 Il nous entoure enfin de ses plus tendres soins.

Mais écoutez : voici le don le plus sublime
 Qui nous révèle à tous le divin Donateur,
 Le don qu'il nous fallait pour sortir de l'abîme
 Et qu'il offre à présent à tout pauvre pécheur.

C'est celui de son Fils, envoyé sur la terre,
 C'est le don de Jésus, ce Sauveur précieux,
 Jésus qui vint chercher l'homme dans sa misère
 Pour l'introduire ensuite avec Lui dans les cieux.

Couronné dans les cieux de la gloire divine,
 Le Seigneur est assis à la droite de Dieu ;
 Il dispense Lui-même à qui Dieu les destine
 Les biens qui sont à Lui là-haut dans le saint lieu.

C'est Jésus qui l'a dit, — qu'il est doux de le croire ! —
 Avec Lui nous serons, nous qu'il a rachetés :
 Père, je veux, dit-Il, qu'ils partagent ma gloire,
 Tous ceux qui sont à moi, ceux que tu m'as donnés.

Par la foi nous pouvons déjà sur cette terre
 De ces liens divins savourer la douceur,
 Et bientôt avec Lui dans la maison du Père,
 En paix nous goûterons un éternel bonheur.

5 - Israël bénissant les fils de Joseph

Voyez ce vieillard qui s'incline
 Sur son bâton de pèlerin,
 Adorant la grâce divine
 Qui l'a conduit en son chemin !

Grâce parfaite et souveraine,
 Qui le choisit, lui, le dernier,
 Lui donnant le riche domaine
 D'Ésaü, venu le premier !

Longtemps confiant en lui-même,
 Plein de sa propre volonté,
 Il oublia, du Dieu suprême,
 Les soins, la constante bonté.

Mais il apprit, dans la détresse,
 De son Dieu quel était l'amour ;
 Il a vu sa propre faiblesse,
 Et la reconnaît sans détour.

À tous les siens, Dieu veut apprendre
 À ne dépendre que de Lui :

Jacob, enfin, a su comprendre
Que Dieu seul est un ferme appui.

Voilà la leçon salutaire
Qu'il a retenue en son cœur,
Et qu'avant de quitter la terre
Il peut redire avec bonheur.

Oui, c'est la leçon de la grâce
Qu'il perdit de vue autrefois :
« Le premier au dernier fait place
Le grand cède au petit ses droits ».

6 - Jacob mourant

Approchez, venez en silence
Près du patriarche mourant :
De Dieu Jacob sent la présence,
Et se prosterne en adorant.

Tous ses fils entourent sa couche :
Pour eux quels solennels instants !
Ils vont ouïr Dieu par sa bouche
Leur dévoiler les derniers temps.

Ses yeux, que le Saint Esprit ouvre,
Contemplant les divins décrets ;
Dieu, dans sa grâce, lui découvre
Ses grands et glorieux secrets.

Après les jours d'hiver si sombres,
Il voit renaître le printemps,
Il voit les radieuses ombres
De nouveaux et glorieux temps.

Alors il tressaille et s'écrie :
« Éternel, j'attends ton salut ! »
Il connaît la grâce infinie
Qui conduit tout au divin but.

Il voit de loin le Roi de gloire,
Le Christ, autrefois rejeté,
Qui vient jouir de sa victoire
Avec son peuple racheté.

Les cieux à la terre s'unissent
Pour chanter le Prince de paix ;
Tous devant Lui se réjouissent :
À Lui soit louange à jamais !

C'est Lui, le Bien-aimé du Père.
Le grand Berger que, par la foi,
Jacob voit marcher sur la terre,
Rangeant les peuples sous sa loi.

Il a souffert quand leur colère
A lancé sur Lui tous ses traits ;
Mais Il pardonne, et leur misère
Va disparaître pour jamais.

Oui, bientôt Israël lui-même
S'inclinera devant Jésus
Cédant à la grâce suprême,
Son cœur ne s'endurcira plus.

Ce jour de gloire va paraître,
Jacob l'a de loin salué ;
Israël sauvé va renaître,
Et Christ par tous sera loué.

7 - Joseph, type de Christ

Jésus, venu du sein du Père,
Plein de grâce et de vérité,
Se vit autrefois sur la terre, Ainsi que Joseph, rejeté.

Son cœur, en son amour suprême,
 Cherchait les siens pour les sauver ;
 Mais eux, dans leur orgueil extrême,
 Refusèrent de l'écouter.

Ils ont fait plus : leur haine impie
 Aux méchants a livré Jésus,
 Et Lui, juste, a laissé sa vie :
 Israël ne le revit plus.

Il est remonté dans la gloire :
 Au ciel Il demeure caché
 À ceux qui n'ont pas voulu croire,
 Et sont restés dans leur péché.

Oh ! Combien ils furent coupables
 De mépriser le Fils de Dieu !
 Sous des jugements redoutables,
 Ils portent leur crime en tout lieu.

Et bientôt croîtra leur détresse :
 Où recourir en leur effroi ?
 Leurs cœurs enfin, pleins de tristesse,
 Repentants, chercheront leur Roi.

Lui, de son ciel, voyant leurs larmes,
 Pardonnant leur crime odieux,
 Soudain calmera leurs alarmes,
 Et paraîtra devant leurs yeux.

Oh ! Quels transports ! Quelle allégresse !
 Dans leurs voix quels accents joyeux !
 Ils Le verront, et sa tendresse
 De leurs cœurs comblera les vœux.

8 - La venue du Seigneur

Tu vas quitter, Jésus, le trône de ton Père,
 Tu vas nous retirer du désert de la terre ;
 Nous enlever à toi, loin d'un monde endurci ;
 Car, dans ton ciel, tu veux que nous soyons aussi.

Ô Christ tant désiré ! La trompette dernière
 Va sonner le rappel de ton Église entière.
 La voix d'archange éclate, et, dans le noir tombeau,
 Réveillera les morts qui sont de ton troupeau.

Et nous qui survivons, qui restons à t'attendre,
 Tu vas nous transmuier ! Déjà se fait entendre
 Le cri : Voici l'Époux ! Secouons le sommeil,
 Car l'Agneau vient nous prendre avec Lui dans le ciel.

Pouvons-nous donc pleurer, ayant cette assurance,
 Comme pleure celui qui n'a point d'espérance ?
 Aux naissantes clartés de ce jour glorieux,
 Frères, consolons-nous. Le Seigneur vient des cieux.